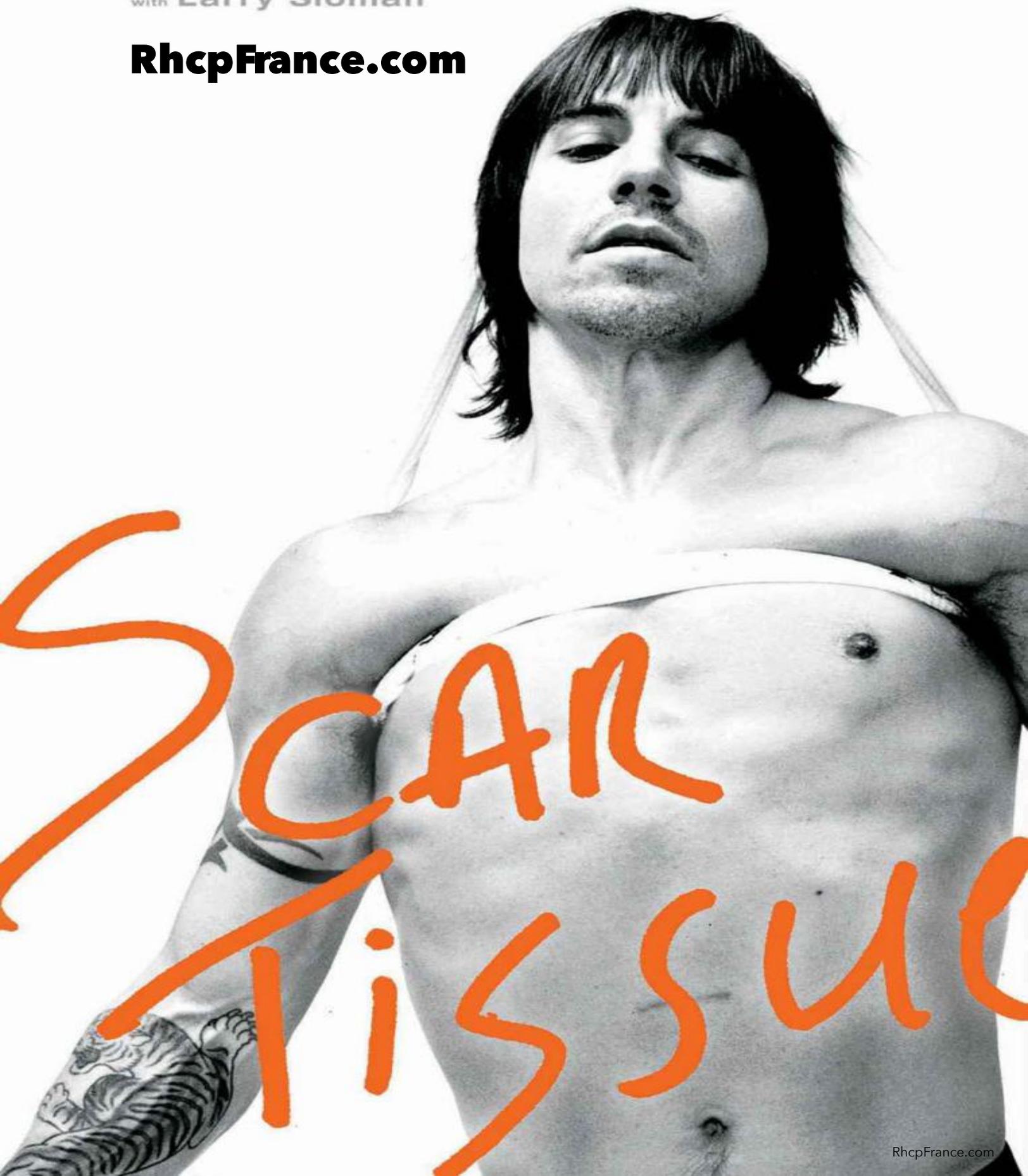


New York Times Bestseller

ANTHONY KIEDIS

with Larry Sloman

RhcpFrance.com



ANTHONY KIEDIS
with Larry Sloman

Scar Tissue



RhcpFrance.com



Dédié à Bill et Bob

Contenu

Introduction

Chapitre 1 - "Moi, je suis du Michigan"

Chapitre 2 - L'araignée et le fils

Chapitre 3 - Le lycée de Fairfax

Chapitre 4 - Sous le soleil de Zero One

Chapitre 5 - Deep Kicking

Chapitre 6 - L'amour rouge

Chapitre 7 - L'année de la
marmotte

Chapitre 8 - The Organic Anti-Beat Box Band

Chapitre 9 - Refourming

Chapitre 10 - Funky Monks

Chapitre 11 - Warped

Chapitre 12 - Over the Wall

Chapitre 13 - Nothing

Chapitre 14 - Bienvenue en Californie

Chapitre 15 - Un moment de clarté

Remerciements

Encart

photographique A

propos des auteurs

Copyright

Introduction

Je suis assis sur le canapé du salon de ma maison dans les collines d'Hollywood. C'est une journée claire et fraîche de janvier et, de mon point d'observation, je peux voir la magnifique étendue connue sous le nom de vallée de San Fernando. Lorsque j'étais plus jeune, j'adhérais à la sagesse conventionnelle, partagée par tous ceux qui vivaient du côté hollywoodien des collines, selon laquelle la vallée était un endroit où les perdants qui n'avaient pas réussi à Hollywood allaient disparaître. Mais plus je vis ici depuis longtemps, plus j'apprécie la Vallée comme une facette calme et pleine d'âme de l'expérience de Los Angeles. Aujourd'hui, j'ai hâte de me réveiller et de contempler ces majestueuses chaînes de montagnes enneigées.

Mais la sonnette interrompt ma rêverie. Quelques minutes plus tard, une belle jeune femme entre dans le salon, portant une magnifique mallette en cuir. Elle l'ouvre et commence à installer son matériel. Ses préparatifs terminés, elle enfle des gants en caoutchouc stériles et s'assoit à côté de moi sur le canapé.

Son élégante seringue en verre est fabriquée à la main en Italie. Elle est reliée à un morceau de plastique en forme de spaghetti qui contient un petit micro-filtre afin qu'aucune impureté ne passe dans mon sang. L'aiguille est une variante papillon microfine toute neuve et entièrement stérilisée.

Aujourd'hui, mon amie a égaré son garrot médical habituel, alors elle retire son bas résille rose et l'utilise pour attacher mon bras droit. Elle tamponne la veine exposée avec un tampon d'alcool, puis la frappe avec l'aiguille. Mon sang suinte dans le tube en forme de spaghetti, puis elle introduit lentement le contenu de la seringue dans mon système sanguin.

Je sens immédiatement le poids familier au centre de ma poitrine, alors je m'allonge et je me détends. J'avais l'habitude de la laisser m'injecter quatre fois en une seule séance, mais maintenant je n'ai plus que deux seringues pleines. Après avoir rempli la seringue et m'avoir administré ma deuxième injection, elle retire l'aiguille, ouvre un coton-tige stérile et applique une pression sur ma plaie pendant au moins une minute afin d'éviter les bleus et les marques sur mes bras. Elle ne m'a jamais laissé de traces

ministrations. Enfin, elle prend un petit morceau de ruban adhésif médical et fixe le coton sur mon bras.

Ensuite, nous nous asseyons et parlons de sobriété.

Il y a trois ans, il y avait peut-être de l'héroïne China White dans cette seringue. Pendant des années et des années, j'ai rempli des seringues et je me suis injecté de la cocaïne, du speed, de l'héroïne Black Tar, de l'héroïne Persian et même, une fois, du LSD. Mais aujourd'hui, c'est ma belle infirmière, qui s'appelle Sat Hari, qui me fait mes injections. La substance qu'elle injecte dans mon sang est l'ozone, un gaz à l'odeur merveilleuse qui est utilisé légalement en Europe depuis des années pour traiter toutes sortes de maladies, des accidents vasculaires cérébraux au cancer.

Je prends de l'ozone par voie intraveineuse parce que j'ai contracté l'hépatite C à la suite de mes expériences avec la drogue. Lorsque j'ai appris que j'en étais atteint, au début des années 90, j'ai immédiatement fait des recherches sur le sujet et j'ai trouvé un régime à base de plantes qui nettoierait mon foie et éradiquerait l'hépatite. Et cela a marché. Mon médecin a été choqué lorsque mon deuxième test sanguin s'est révélé négatif. L'ozone est donc une mesure préventive pour s'assurer que ce satané virus de l'hépatite C reste à l'écart.

Il m'a fallu des années et des années d'expérience, d'introspection et de réflexion pour en arriver au point où je pouvais me piquer le bras pour éliminer les toxines de mon système au lieu de les y introduire. Mais je ne regrette aucune de mes erreurs de jeunesse. J'ai passé la plus grande partie de ma vie à chercher la solution rapide et le coup de fouet. J'ai consommé de la drogue sous des bretelles d'autoroute avec des gangsters mexicains et dans des suites d'hôtel à mille dollars par jour. Aujourd'hui, je sirote de l'eau vitaminée et je recherche du saumon sauvage, plutôt que du saumon d'élevage.

Depuis vingt ans maintenant, j'ai pu canaliser mon amour pour la musique et l'écriture, et puiser dans le courant universel de la créativité et de la spiritualité, tout en écrivant et en jouant notre propre ragoût sonore unique avec mes frères, présents et disparus, au sein des Red Hot Chili Peppers. Voici mon récit de cette époque, ainsi que l'histoire d'un gamin né à Grand Rapids, dans le Michigan, qui a migré à Hollywood et qui a trouvé plus que ce qu'il pouvait supporter au bout de l'arc-en-ciel. C'est mon histoire, avec ses cicatrices et tout le reste.

Chapitre 1

"Moi, je suis du Michigan"

J'avais pris de la coke pendant trois jours d'affilée avec mon dealer mexicain, Mario, quand je me suis souvenu du concert en Arizona. À l'époque, mon groupe, les Red Hot Chili Peppers, avait sorti un album et nous étions sur le point d'aller dans le Michigan pour enregistrer notre deuxième album, mais Lindy, notre manager, nous avait d'abord réservé un concert dans une discothèque en Arizona. Le promoteur était un de nos fans et il allait nous payer plus que ce que nous valions, et nous avions tous besoin d'argent, alors nous avons accepté de jouer.

Sauf que j'étais une épave. Je l'étais en général quand j'allais en ville et que je rencontrais Mario. Mario était un personnage étonnant. C'était un Mexicain svelte, râblé et rusé qui ressemblait à une version légèrement plus grande et plus forte de Gandhi. Il portait de grosses lunettes, ce qui lui permettait de ne pas avoir l'air vicieux ou imposant, mais chaque fois que nous prenions de la coke ou de l'héroïne, il faisait ses confessions : "Je devais faire du mal à quelqu'un. Je suis un homme de main de la mafia mexicaine. Je reçois ces appels et je ne veux même pas connaître les détails, je fais juste mon travail, je mets la personne hors d'état de nuire et je suis payé." On ne sait jamais si ce qu'il dit est vrai.

Mario vivait dans un vieil immeuble en briques de huit étages du centre-ville, partageant son appartement sordide avec sa vieille mère, qui s'asseyait dans le coin de ce salon minuscule, regardant silencieusement des feuillets mexicains. De temps en temps, il y avait des éclats de voix en espagnol, et je lui demandais si nous devions nous droguer ici - il y avait une pile géante de drogues, de seringues, de cuillères et de garrots sur la table de la cuisine. "Il avait une pile géante de drogues, de seringues, de cuillères et de garrots sur la table de la cuisine. Elle ne peut ni voir ni entendre, elle ne sait pas ce que nous faisons", me rassurait-il. Alors je jouais au speedball avec grand-mère dans la pièce d'à côté.

Mario n'était pas un revendeur de drogue au détail, il était un intermédiaire entre les grossistes, ce qui vous permettait d'en avoir pour votre argent, mais vous deviez ensuite partager votre drogue avec lui. Ce que nous faisons ce jour-là dans sa petite cuisine. Le frère de Mario

venait de sortir de prison et il était là avec nous, assis par terre et hurlant chaque fois qu'il essayait, sans succès, de trouver une veine fonctionnelle dans sa jambe. C'était la première fois que j'avais l'occasion d'assister à une opération de ce genre.

J'ai vu quelqu'un qui n'avait plus d'espace utile dans ses bras et qui en était réduit à s'enfoncer une jambe pour réparer.

Nous avons continué ainsi pendant des jours, faisant même la manche à un moment donné pour obtenir un peu plus d'argent pour acheter de la coke. Mais il était quatre heures et demie du matin et j'ai réalisé que nous devions jouer ce soir-là. "Il est temps d'acheter de la drogue, parce que je dois aller en Arizona aujourd'hui et que je ne me sens pas très bien", ai-je décidé.

Mario et moi sommes donc montés dans ma petite Studebaker Lark verte et avons conduit jusqu'à une partie du ghetto du centre-ville plus effrayante, plus profonde, plus sombre et moins conviviale que celle où nous nous trouvions déjà, une rue où l'on n'a même pas envie de se trouver, sauf que les prix y sont les plus élevés. Nous nous sommes garés et avons marché quelques rues jusqu'à ce que nous arrivions à un vieux bâtiment délabré.

"Crois-moi, tu n'as pas envie d'y aller", m'a dit Mario. "Il peut se passer n'importe quoi à l'intérieur et ce n'est pas bon, alors donne-moi l'argent et je vais chercher ce qu'il faut".

Une partie de moi se disait : "Bon sang, je n'ai pas envie de me faire arnaquer maintenant. Il ne l'a jamais fait avant, mais je ne lui reprocherais rien." Mais l'autre partie de moi, la plus grande, voulait juste cette héroïne, alors j'ai sorti les 40 derniers dollars que j'avais mis de côté et je les lui ai donnés, et il a disparu dans le bâtiment.

J'avais pris de la coke pendant tellement de jours d'affilée que j'avais des hallucinations, dans des limbes étranges entre la conscience et le sommeil. Tout ce que je pouvais penser, c'est que j'avais vraiment besoin qu'il sorte de ce bâtiment avec ma drogue. J'ai enlevé mon bien le plus précieux, ma veste en cuir vintage. Des années auparavant, Flea et moi avions dépensé tout notre argent dans ces vestes en cuir assorties, et cette veste était devenue comme une maison pour moi. Elle contenait mon argent, mes clés et, dans une petite poche secrète, mes seringues.

J'étais tellement épuisé et frigorifié que je me suis assis sur le trottoir et j'ai drapé ma veste sur mon torse et mes épaules comme s'il s'agissait d'une couverture.

"Allez, Mario. Allez, Mario. Il faut que tu descendes maintenant", scandais-je comme un mantra. Je l'imaginai quittant ce bâtiment avec un dynamisme radicalement différent, passant de l'homme affaissé et abattu à l'homme qui saute, qui siffle en travaillant et qui tire.

Je venais de fermer les yeux un instant lorsque j'ai senti une ombre se

diriger vers moi. J'ai regardé par-dessus mon épaule et j'ai vu un Indien mexicain corpulent, grand, sale et à l'allure folle qui s'approchait de moi avec une énorme arme de taille industrielle.

une paire de ciseaux géants qui vous coupent la tête. Il était en train de donner un coup de couteau, alors j'ai arqué mon dos aussi loin que possible pour échapper à sa poussée. Mais soudain, un petit bâtard mexicain maigre comme une lanterne a sauté devant moi, tenant un couteau à cran d'arrêt à l'air menaçant.

J'ai décidé instantanément que je n'allais pas me prendre un coup dans le dos de la part du grand type ; je préférais tenter ma chance avec le tueur à l'épouvantail qui se trouvait en face de moi. Tout se passait très vite, mais quand on est confronté à sa propre mort, on passe en mode ralenti et on a la courtoisie de voir l'univers allonger le temps pour nous. J'ai donc sauté et, ma veste en cuir devant moi, j'ai chargé le maigrichon. J'ai poussé la veste sur lui et étouffé son coup de couteau, puis je l'ai laissée tomber et je me suis enfui comme une chandelle romaine.

J'ai couru, j'ai couru et je ne me suis pas arrêté avant d'arriver à l'endroit où ma voiture était garée, mais j'ai alors réalisé que je n'avais pas les clés. Je n'avais pas de clés, pas de veste, pas d'argent, pas de seringues, et pire que tout, pas de drogue. Et Mario n'était pas du genre à venir me chercher. J'ai donc marché jusqu'à sa maison, mais rien. Le soleil s'était levé et nous devions partir pour l'Arizona dans une heure. Je suis allé à une cabine téléphonique, j'ai trouvé de la monnaie et j'ai appelé Lindy.

"Lindy, je suis à l'angle de la Septième et d'Alvarado, je n'ai pas dormi depuis un moment et ma voiture est là mais je n'ai pas de clés. Tu peux passer me prendre sur le chemin de l'Arizona ?"

Il était habitué à ces appels de détresse d'Anthony, et une heure plus tard, notre camionnette bleue s'est arrêtée au coin de la rue, remplie de notre équipement et des autres gars. Un passager dérangé, triste, déchiré et sale est monté à bord. Le reste du groupe m'a immédiatement jeté un froid, alors je me suis allongé sous la banquette, j'ai posé ma tête sur la colonne centrale entre les deux sièges avant, et je me suis évanoui. Quelques heures plus tard, je me suis réveillé trempé de sueur parce que j'étais allongé sur le moteur et qu'il faisait au moins 40°C. Mais je me sentais très bien. Mais je me sentais bien. Flea et moi nous sommes partagés un comprimé de LSD et nous avons fait la fête dans ce steakhouse.

La plupart des gens considèrent probablement l'acte de conception comme une simple fonction biologique. Mais il me semble évident qu'à un certain niveau, les esprits choisissent leurs parents, parce que ces parents potentiels possèdent certains traits et certaines valeurs qui leur conviennent.

le futur enfant a besoin de s'assimiler au cours de sa vie. Ainsi, vingt-trois ans avant de me retrouver à l'angle de la Septième et d'Alvarado, j'ai reconnu en John Michael Kiedis et Peggy Nobel deux personnes belles mais troublées qui seraient les parents parfaits pour moi. L'excentricité, la créativité et l'attitude anti-establishment de mon père, associées à l'amour, à la chaleur et à la constance de ma mère, constituaient l'équilibre optimal pour moi. C'est ainsi que, de mon plein gré ou non, j'ai été conçu le 3 février 1962, par une nuit horriblement froide et enneigée, dans une petite maison située au sommet d'une colline à Grand Rapids, dans le Michigan.

En fait, mes deux parents étaient des rebelles, chacun à sa manière. La famille de mon père avait émigré de Lituanie dans le Michigan au début des années 1900. Anton Kiedis, mon arrière-grand-père, était un homme petit, trapu et bourru qui dirigeait sa famille d'une main de fer. En 1914, mon grand-père John Alden Kiedis est né, dernier d'une famille de cinq enfants. La famille a ensuite déménagé à Grand Rapids, où John est allé au lycée et a excellé dans l'athlétisme. Adolescent, il aspirait à devenir un crooner à la Bing Crosby et était un excellent auteur amateur de nouvelles. En grandissant dans la famille Kiedis, mon grand-père ne pouvait ni boire, ni fumer de cigarettes, ni jurer. Il n'a jamais eu de problème à se conformer à ce mode de vie strict.

Il finit par rencontrer une belle femme, Molly Vanderveen, dont l'héritage est un pastiche d'anglais, d'irlandais, de français et de hollandais (et, comme nous l'avons découvert récemment, un peu de sang mohican, ce qui explique mon intérêt pour la culture amérindienne et mon identification à la Terre nourricière). Mon père, John Michael Kiedis, est né à Grand Rapids en 1939. Quatre ans plus tard, mes grands-parents ont divorcé et mon père est allé vivre avec son père, qui travaillait dans une usine produisant des chars d'assaut pour l'effort de guerre.

Après quelques années, mon grand-père s'est remarié, et mon père et sa sœur ont eu une vie familiale plus conventionnelle. Mais la tyrannie de John Alden était trop dure à supporter pour mon père. Il devait travailler dans l'entreprise familiale (une station-service puis un drive-in), il ne pouvait pas jouer avec ses amis, il ne pouvait pas se coucher tard, il ne pouvait même pas penser à boire ou à fumer des cigarettes. En outre, sa belle-mère, Eileen, était une fervente chrétienne réformée hollandaise qui l'obligeait à aller à l'église cinq fois par semaine et trois fois le dimanche, expériences qui, plus tard, l'ont rendu aigri à l'égard de la religion organisée.

À l'âge de quatorze ans, il s'est enfui de chez lui et a pris un bus pour Milwaukee, où il passait le plus clair de son temps à aller voir des films en cachette et à boire de la bière gratuite dans les brasseries. Au bout d'un certain temps, il est retourné à Grand Rapids et est entré au lycée, où il a rencontré Scott St. John, un beau jeune homme mal dégrossi qui a initié mon père à la petite délinquance. J'ai toujours trouvé déprimant d'entendre les récits de leurs exploits, car ils ne réussissaient pas du tout. Une fois, ils se sont rendus sur une plage voisine, se sont déshabillés pour tenter de se fondre dans la masse et ont volé le portefeuille de quelqu'un qui n'était pas surveillé. Mais comme il y avait au moins un témoin du crime, un avis de recherche a immédiatement été lancé sur la plage pour deux types en caleçon. Ils se sont fait pincer et ont dû passer tout l'été en prison.

À l'époque où Jack, comme on l'appelait alors, et Scott semaient la zizanie à Grand Rapids et ailleurs, Peggy Nobel menait ce qui semblait être une vie de convenance conventionnelle. Cadette d'une famille de cinq enfants, ma mère était l'incarnation de la gentillesse du Midwest : petite, brune et plus mignonne que tout. Elle était très proche de son père, qui travaillait pour Michigan Bell. Elle l'a toujours décrit comme un homme adorable, merveilleux, aimant, gentil et amusant. Peggy n'était pas aussi proche de sa mère qui, bien que brillante et indépendante, suivait les conventions de l'époque et avait renoncé à l'université pour devenir secrétaire de direction, ce qui la rendait probablement un peu amère. En outre, en tant que disciplinaire rigide de la famille, elle se heurtait souvent à ma mère, dont l'attitude rebelle empruntait des voies peu conventionnelles. Ma mère était passionnée par la musique noire, écoutant presque exclusivement James Brown, puis Motown. Elle était également fascinée par l'athlète vedette de sa classe de lycée, qui se trouvait être noir - une histoire d'amour plutôt taboue dans le Midwest en 1958.

C'est là qu'entre en scène Jack Kiedis, fraîchement revenu à Grand Rapids après un séjour en prison pour un cambriolage dans l'Ohio. Son acolyte Scott était en train de mijoter dans la prison du comté de Kent pour un casse en solo, et mon père s'est donc retrouvé seul lorsqu'il s'est rendu à une fête à East Grand Rapids, un soir de mai 1960. Il était en train de reconnaître les talents lorsqu'il a jeté un coup d'œil dans un couloir et a aperçu un petit ange brun portant des mocassins indiens à franges blanches. Séduit, il bouscule les gens et se précipite à l'endroit où il l'a vue, mais elle n'est plus là. Il passe le reste de la nuit à essayer de la retrouver, mais se contente d'apprendre son nom. Quelques nuits plus tard, Jack se présente sous le porche de Peggy, vêtu d'une veste de sport et d'un jean pressé, tenant

un énorme bouquet de fleurs. Il tient un énorme bouquet de fleurs.

accepte un rendez-vous pour aller voir un film. Deux mois plus tard, après avoir obtenu la permission de ses parents, Peggy, qui avait encore dix-sept ans, a épousé Jack, qui en avait vingt, la veille du trente-cinquième anniversaire de ses parents. Scott St. John était le garçon d'honneur. Six semaines plus tard, le père de Peggy est décédé des suites de complications liées au diabète. Quelques semaines plus tard, mon père a commencé à tromper ma mère.

À la fin de l'année, Jack a réussi à convaincre Peggy de le laisser prendre leur Austin Healy bleue flambant neuve et de se rendre à Hollywood avec son ami John Reaser. Reaser voulait rencontrer Annette Funicello, mon père voulait être découvert et devenir une star de cinéma. Mais surtout, il ne voulait pas être lié à ma mère. Après quelques mois de mésaventures, les deux amis se sont installés à San Diego jusqu'à ce que Jack apprenne que Peggy fréquentait un homme qui avait un singe à Grand Rapids. Fou de jalousie, il roula à 100 mph sans s'arrêter et retourna vivre chez ma mère, qui n'était qu'une amie innocente du propriétaire du primate. Quelques semaines plus tard, convaincu qu'il avait fait une énorme erreur, Jack est reparti en Californie. Pendant l'année qui a suivi, mes parents ont alterné mariage et séparation, Californie et Michigan. L'une de ces réconciliations a donné lieu à un pénible trajet en bus entre la Californie ensoleillée et le Michigan glacial. Le lendemain, j'ai été conçu.

Je suis née à l'hôpital St. Mary's de Grand Rapids, cinq heures après le 1er novembre 1962, avec un peu moins de sept kilos et demi et une longueur de vingt-et-un pouces. J'étais presque un bébé d'Halloween, mais le fait d'être né le 1er novembre est encore plus spécial pour moi. En numérologie, le chiffre un est tellement puissant que le fait d'en avoir trois d'affilée est un très bon point de départ dans la vie. Ma mère voulait me donner le nom de mon père, ce qui aurait fait de moi John Kiedis III, mais mon père penchait pour Clark Gable Kiedis ou Courage Kiedis. Finalement, ils ont opté pour Anthony Kiedis, en hommage à mon arrière-grand-père. Mais dès le début, on m'a appelé Tony.

J'ai quitté l'hôpital et j'ai rejoint mon père, ma mère et leur chien, Panzer, dans leur minuscule nouvelle maison financée par le gouvernement, à la campagne, à l'extérieur de Grand Rapids. Mais en quelques semaines, mon père a commencé à avoir la nostalgie de l'étranger et la fièvre de la cabane. En janvier 1963, mon grand-père John Kiedis a décidé de déraciner toute la famille et de s'installer dans les climats plus chauds de Palm Beach, en Floride. Il a donc vendu son entreprise, emballé le U-Haul et emmené sa femme et ses six enfants, ainsi que ma mère et moi. Je ne me souviens pas

d'avoir vécu en Floride, mais mon

Maman a dit que c'était une période agréable, une fois que nous nous sommes libérés du joug du patriarcat abusif de la famille Kiedis. Après avoir travaillé dans une laverie automatique et économisé un peu d'argent, ma mère a trouvé un petit appartement au-dessus d'un magasin de spiritueux à West Palm Beach, et nous avons emménagé. Lorsqu'elle a reçu une facture pour deux mois de loyer de la part de Grand-père Kiedis, elle lui a rapidement écrit : "J'ai transmis votre facture à votre fils. J'espère que vous aurez bientôt de ses nouvelles." Maman travaillait alors pour Honeywell et gagnait soixante-cinq dollars par semaine, dont une semaine était consacrée à notre loyer. Pour dix dollars de plus par semaine, j'allais à la crèche. D'après ma mère, j'étais un bébé très heureux.

Pendant ce temps, mon père était seul dans sa maison vide à la campagne. Par coïncidence, la femme d'un de ses meilleurs amis l'avait quitté et les deux amis avaient décidé de partir en Europe. Mon père a quitté la maison avec sa voiture encore dans le garage, a emballé ses clubs de golf, sa machine à écrire et le reste de ses maigres possessions, et s'est embarqué pour l'Europe sur le S.S. *France*. Après un merveilleux voyage de cinq jours, au cours duquel il conquiert une jeune Française mariée à un flic de Jersey, mon père et son ami Tom s'installèrent à Paris. Jack avait alors les cheveux longs et se sentait en harmonie avec les beatniks de la rive gauche. Ils ont passé quelques mois agréables à écrire de la poésie et à siroter du vin dans des cafés enfumés, mais ils se sont retrouvés à court d'argent. Ils ont fait de l'auto-stop jusqu'en Allemagne, où ils ont été enrôlés dans l'armée pour pouvoir rentrer gratuitement aux États-Unis sur un navire de transport de troupes.

Ils étaient entassés comme des sardines, ballottés sur une mer agitée, évitant le vomi et les insultes du genre "Hé, Jésus, va te faire couper les cheveux". Ce retour à la maison a été la pire expérience de la vie de mon père. D'une manière ou d'une autre, il a convaincu ma mère de le laisser emménager à nouveau avec elle. Après la mort de sa mère dans un tragique accident de voiture, nous sommes tous retournés vivre dans le Michigan à la fin de l'année 1963. À ce moment-là, mon père était déterminé à suivre l'exemple de son ami John Reaser et à s'inscrire dans un collège, à réussir tous ses cours, à obtenir une bourse d'études dans une bonne université et, en fin de compte, à trouver un bon emploi et à être dans une meilleure position pour élever une famille.

C'est exactement ce qu'il a fait pendant les deux années suivantes. Il a terminé le collège et a reçu de nombreuses offres de bourses, mais il a décidé d'accepter une bourse de l'UCLA, d'aller à l'école de cinéma et de

réaliser son rêve de vivre à Los Angeles. En juillet 1965, alors que j'avais trois ans, nous avons déménagé en Californie. J'ai quelques vagues souvenirs du premier appartement que nous avons partagé tous les trois, mais en moins d'un an, mes parents s'étaient à nouveau séparés,

une fois de plus sur d'autres femmes. Ma mère et moi avons emménagé dans un appartement sur Ohio Street, et elle a trouvé un emploi de secrétaire dans un cabinet d'avocats. Même si elle était dans le monde hétérosexuel, elle a toujours affirmé qu'elle était une hippie refoulée. Je me souviens qu'elle m'emmenait à Griffith Park le week-end pour une nouvelle forme d'expression sociale appelée Love-Ins. Les collines verdoyantes étaient remplies de petits groupes de personnes qui pique-niquaient, enfilait des perles d'amour et dansaient. C'était très festif.

Toutes les quelques semaines, ma routine était interrompue par un plaisir spécial : mon père venait me chercher et m'emmenait en excursion. Nous allions à la plage, nous descendions sur les rochers, mon père sortait son peigne de poche et tous les crabes s'en emparaient. Puis nous attrapions des étoiles de mer. Je les ramenaient à la maison et j'essayais de les garder en vie dans un seau d'eau, mais elles mouraient rapidement et empestaient tout l'appartement.

Chacun de notre côté, nous prospérons en Californie, surtout mon père. Il était en pleine explosion créative à l'UCLA et m'utilisait comme point central de tous ses films d'étudiants. Parce qu'il était mon père, il avait une façon particulière de me diriger, et les films ont tous fini par remporter des concours. Le premier film, *A Boy's Expedition*, était une belle méditation sur un enfant de deux ans et demi qui descend la rue en tricycle, fait un grand écart au ralenti et atterrit sur un billet d'un dollar. Pendant le reste du film, je me promène dans le centre de Los Angeles, je vais au cinéma, j'achète des bandes dessinées, je prends le bus et je rencontre des gens, grâce à ce billet que j'ai trouvé. À la fin, tout cela n'est qu'une séquence fantastique : j'empoche le billet et je repars sur mon tricycle.

La carrière naissante de mon père en tant que réalisateur a déraillé en 1966, lorsqu'il est tombé sur une jeune et jolie vendeuse de patins à roulettes qui l'a initié à l'herbe. Lorsque j'avais environ quatre ans, mon père et moi étions en train de marcher sur Sunset Strip, lorsqu'il s'est soudain arrêté et m'a soufflé doucement de la fumée d'herbe sur le visage. Nous avons marché encore quelques rues et j'étais de plus en plus excité. Puis je me suis arrêté et j'ai demandé : "Papa, est-ce que je rêve ?"

"Non, tu es réveillée", dit-il.

"D'accord. J'ai haussé les épaules et j'ai commencé à grimper sur le poteau d'un feu rouge comme un petit singe, en me sentant légèrement altéré.

Une fois que mon père s'est mis à fumer de l'herbe, il a commencé à fréquenter les clubs de musique qui faisaient partie de la nouvelle scène de

Sunset Strip. En conséquence, nous le voyions de moins en moins. Chaque été, ma mère et moi retournions à Grand Rapids

pour voir nos parents. Grand-mère Molly et son mari, Ted, m'emmenaient à la plage de Grand Haven et nous passions de bons moments. Pendant ce séjour de l'été 1967, ma mère a rencontré Scott St. John à Grand Haven. Après avoir passé un peu de temps ensemble, il l'a convaincue de retourner dans le Michigan avec lui, en décembre 1967.

Le déménagement n'a pas été très traumatisant, mais l'arrivée de Scott a été très perturbante. Ce personnage chaotique n'avait rien d'apaisant ou de réconfortant. Il était grand, costaud, basané et méchant, avec des cheveux noirs et gras. Je savais qu'il travaillait dans un bar et qu'il se battait souvent. Une fois, je me suis réveillé tôt le matin et je suis entré dans la chambre de ma mère, et il était allongé sur le lit. Son visage était complètement détruit, avec des yeux noirs, un nez ensanglanté, une lèvre fendue et des coupures. Il y avait du sang partout. Ma mère mettait de la glace sur une partie de sa tête et nettoyait le sang sur une autre partie de son visage en lui disant qu'il devrait probablement aller à l'hôpital. Il était tout simplement bourru et méchant. C'était troublant de savoir que ma mère était amoureuse de ce type. Je savais qu'il avait été l'ami de quelqu'un de la famille, mais je n'avais pas réalisé qu'il était le meilleur ami de mon père.

Scott avait la mèche courte et un caractère bien trempé, et il était physiquement instable. C'était la première fois de ma vie que je recevais des fessées assez fortes. Une fois, j'ai décidé que je n'aimais pas l'étiquette au dos de ma veste bleue préférée parce qu'elle me démangeait. Il faisait nuit noire dans ma chambre, mais je savais où se trouvaient les ciseaux, alors je suis allée découper l'étiquette, et j'ai fini par faire un énorme trou dans le manteau. Le lendemain, Scott a vu le trou, a baissé mon pantalon et m'a donné une fessée avec le dos d'une brosse.

C'était donc une période difficile. Nous vivions dans un quartier très pauvre de Grand Rapids, et je suis entrée dans une nouvelle école pour finir la maternelle. Soudain, j'ai cessé de m'intéresser à l'apprentissage et je suis devenu un petit voyou. Je me souviens qu'à l'âge de cinq ans, je traversais la cour de l'école en jurant sauvagement, enchaînant quarante jurons d'affilée pour tenter d'impressionner mes nouveaux amis. Un professeur m'a entendu et a convoqué une réunion parents/professeurs, et j'ai commencé à développer la mentalité selon laquelle les figures d'autorité étaient contre moi.

Une autre manifestation de ma déconfiture émotionnelle a été l'épisode des Slim Jims. J'étais avec un ami et nous n'avions pas d'argent, alors j'ai volé des Slim Jims dans une confiserie. Le propriétaire a appelé ma mère. Je ne peux pas

Je me souviens de ma punition, mais voler des Slim Jims à l'étalage n'était pas une chose normale pour un garçon de six ans à Grand Rapids.

En juin 1968, ma mère a épousé Scott St. J'étais le porteur d'anneaux et, lors de la réception, j'ai reçu en cadeau une bicyclette Stingray violette, ce qui m'a ravi. J'assimilais désormais leur mariage à une superbe bicyclette équipée de roues d'entraînement.

À cette époque, je n'ai pas beaucoup vu mon père, parce qu'il était parti à Londres et était devenu hippie. Mais de temps en temps, je recevais des colis d'Angleterre remplis de T-shirts et de perles d'amour. Il m'écrivait de longues lettres dans lesquelles il me parlait de Jimi Hendrix et de Led Zeppelin, de tous les groupes qu'il voyait et de la beauté des filles anglaises. C'était comme si mon père était dans une sorte de Disneyland psychédélique à travers le monde, et que j'étais coincé à Snowy Ass, Nowheresville, U.S.A. Je savais qu'il y avait cette magie dans le monde, et que mon père en était en quelque sorte la clé. Mais j'ai aussi, surtout rétrospectivement, apprécié de grandir dans un climat plus calme.

Cet été-là, je suis allée en Californie pendant quelques semaines pour voir mon père, qui était revenu de Londres. Il avait un appartement sur Hildale à West Hollywood, mais nous passions beaucoup de temps à Topanga Canyon, où sa petite amie Connie avait une maison. Connie était un personnage fantastique, avec une énorme chevelure rousse, une peau d'albâtre, vraiment belle et folle à lier. Outre Connie, les amis de mon père étaient tous des cow-boys hippies saturés de drogues. Il y avait David Weaver, un homme énorme qui n'arrêtait pas de parler, avec des cheveux aux épaules, une moustache en guidon et des vêtements de hippie californien de base (pas aussi élégants que ceux de mon père). C'était un bagarreur brutal qui se battait comme un carcajou. Le dernier élément du triangle de mon père était Alan Bashara, un ancien vétéran du Viêt Nam qui arborait une énorme coupe afro et une grosse moustache touffue. Bashara n'était pas un hippie macho et dur à cuire ; il était plutôt le Georgie Jessel du groupe, débitant un discours comique à la minute. Avec David, le cool, le dur, le bagarreur, mon père, le créatif, l'intellectuel, le romantique, et Alan, l'humoriste, ça marchait pour tout le monde, et les femmes, l'argent, la drogue et le plaisir ne manquaient pas. Ils faisaient la fête 24 heures sur 24.

Weaver et Bashara avaient une maison près de celle de Connie, et ils géraient un énorme trafic de marijuana dans le canyon de Topanga. Lorsque je suis arrivé, je n'ai pas réalisé tout cela ; tout ce que j'ai vu, c'est un grand nombre de personnes en permanence

fumer de l'herbe. Puis je suis entré dans une pièce, et Weaver était assis en train de compter des piles d'argent. Je pouvais dire que l'ambiance était très sérieuse. Je me suis dit : "Bon, je ne sais même pas si j'ai envie d'être dans cette pièce, parce qu'ils font des maths", alors je suis passé dans la pièce voisine, où il y avait une petite montagne de marijuana sur d'immenses bâches. Connie devait constamment venir me chercher pour m'emmener jouer dans le canyon. C'était "Ne va pas dans cette pièce ! Ne va pas dans cette pièce ! Garde l'œil ouvert, assure-toi que personne n'arrive !" Il y avait toujours un élément de suspense, à savoir que nous faisons quelque chose pour lequel nous pourrions nous faire prendre, ce qui pouvait inquiéter un enfant, mais en même temps, on se demandait : "Hmm, qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Pourquoi avez-vous autant d'argent ? Que font toutes ces jolies filles partout ?"

Je me souviens d'avoir ressenti de l'inquiétude pour mon père. À un moment donné, des amis à lui déménageaient d'une maison à une autre, et ils ont rempli un grand camion ouvert avec toutes leurs possessions. Mon père a sauté et est monté sur le matelas, qui était en équilibre précaire sur tous les autres biens. Nous avons commencé à rouler, et nous avons dévalé ces routes de canyon, et je regardais mon père qui tenait à peine le matelas, en me disant : "Papa, ne tombe pas."

Il m'a dit : "Oh, ne t'inquiète pas", mais c'est ce que j'ai fait. C'était le début d'un thème, car pendant de nombreuses années, j'ai eu une peur bleue de la vie de mon père.

Mais je me souviens aussi m'être beaucoup amusé. Mon père, Connie, Weaver et Bashara allaient tous au Corral, un petit bar de merde au milieu de Topanga Canyon où Linda Ronstadt, les Eagles et Neil Young se produisaient régulièrement. J'y allais avec les adultes et j'étais le seul enfant dans la foule. Tout le monde était bourré, buvait et se droguait, mais moi, j'étais sur la piste, en train de danser.

À mon retour dans le Michigan, les choses n'avaient pas beaucoup changé. La première année d'école primaire s'est déroulée sans incident. Ma mère travaillait la journée comme secrétaire dans un cabinet d'avocats et, après l'école, je restais chez une baby-sitter. Mais ma vie a pris un tournant décisif à l'automne 1969, lorsque nous avons déménagé à Paris Street. Nous avons vécu dans un quartier pauvre de la ville, avec beaucoup de quadruplex et de bidonvilles, mais Paris Street sortait tout droit d'un tableau de Norman Rockwell. Des maisons unifamiliales, des pelouses bien entretenues et des

des garages propres et bien rangés. À ce moment-là, Scott n'était presque plus dans le paysage, mais il était resté assez longtemps pour engrosser ma mère.

Soudain, un trio de belles jeunes adolescentes m'observait après l'école. À sept ans, j'étais un peu trop jeune pour avoir le béguin, mais j'adorais ces filles d'une manière fraternelle, en admiration devant leur beauté et leur féminité naissante. Je n'aurais pas pu être plus heureuse de passer du temps avec elles, que ce soit en regardant la télévision, en nageant dans la piscine locale ou en faisant des promenades dans les petites zones sauvages de la région. Ils m'ont fait découvrir Plaster Creek, qui allait devenir mon terrain de jeu secret pendant les cinq années suivantes, un sanctuaire loin du monde des adultes où mes amis et moi pouvions disparaître dans les bois, fabriquer des bateaux, attraper des écrevisses et sauter des ponts dans l'eau. Ce fut donc un énorme soulagement de déménager dans ce quartier où tout semblait plus beau et où les fleurs poussaient.

J'aimais même l'école. Alors que mon école précédente me semblait sombre et lugubre, l'école primaire de Brookside était un bâtiment agréable à regarder, avec de beaux terrains et des terrains d'athlétisme qui longeaient Plaster Creek. Je n'étais pas aussi JC Penney que le reste de mes camarades de classe, parce que nous avons bénéficié de l'aide sociale après que ma mère a donné naissance à ma sœur, Julie. Je portais donc n'importe quel vêtement d'occasion que nous recevions des institutions caritatives locales, avec de temps en temps un T-shirt "Liverpool Rules" que me donnait mon père. Ce n'est qu'un an plus tard que je me suis rendu compte que nous vivions de l'aide sociale, lorsque nous étions à l'épicerie et que tout le monde payait en liquide, mais que ma mère a sorti l'argent du Monopoly pour payer les courses.

Le fait d'être bénéficiaire de l'aide sociale la dérangeait, mais je n'ai jamais été effrayée par ce soi-disant stigmaté. Le fait de vivre avec un seul parent et de voir que tous mes amis avaient un père et une mère dans la même maison ne me rendait pas envieuse. Ma mère et moi nous amusions beaucoup, et lorsque Julie est arrivée, je n'aurais pas pu être plus heureuse d'avoir une petite sœur. Je l'ai vraiment protégée jusqu'à ce que, quelques années plus tard, elle devienne le sujet de plusieurs de mes expériences de torture.

Dès le CE2, j'avais développé un réel ressentiment à l'égard de l'administration de l'école, car si quelque chose allait mal, si quelque chose était volé, si quelque chose était cassé, si un enfant était battu, on me retirait

systematiquement de la classe. *J'étais* probablement responsable de 90 % des incidents, mais je suis rapidement devenu un menteur, un tricheur et un arnaqueur compétent pour me sortir de la plupart des problèmes. J'étais donc amer et j'avais des idées ridicules,

comme par exemple : "Et si on détachait les anneaux de gymnastique en métal qui sont accrochés à côté des balançoires, qu'on les utilisait comme un lasso et qu'on les faisait passer à travers la baie vitrée de l'école ?" Mon meilleur ami, Joe Walters, et moi sommes sortis de la maison tard dans la nuit et nous l'avons fait. Lorsque les autorités sont arrivées, nous avons filé comme des renards jusqu'à Plaster Creek et nous ne nous sommes jamais fait prendre. (Bien des années plus tard, j'ai envoyé à Brookside un mandat anonyme pour les dommages subis).

Mon problème avec les figures d'autorité s'est aggravé avec l'âge. Je ne supportais pas les directeurs, et eux ne me supportaient pas. J'avais adoré mes professeurs jusqu'au CM2. Elles étaient toutes des femmes, gentilles et douces, et je pense qu'elles reconnaissaient mon intérêt pour l'apprentissage et ma capacité à aller au-delà de l'appel du devoir scolaire à ce stade. Mais à partir du CM2, je me suis détournée de tous les enseignants, même s'ils étaient formidables.

Il n'y avait plus aucune figure masculine dans ma vie pour mettre un frein à ce comportement antisocial (comme si l'un des hommes de ma vie l'avait fait). (Lorsque ma sœur, Julie, avait trois mois, la police a commencé à surveiller notre maison à la recherche de Scott, parce qu'il avait utilisé des cartes de crédit volées. Un soir, ils ont frappé à la porte et ma mère m'a envoyée chez les voisins pendant qu'ils l'interrogeaient. Des semaines plus tard, Scott s'est présenté et est entré en trombe dans la maison, complètement enragé. Il avait découvert que quelqu'un avait appelé ma mère pour lui dire qu'il la trompait, alors il s'est précipité sur le téléphone dans le salon et l'a arraché du mur.

J'ai commencé à le suivre à la trace, parce que ma mère était terrifiée, et je n'avais pas l'intention de m'en mêler. Il a commencé à entrer dans ma chambre pour prendre mon téléphone, mais je me suis jetée devant lui. Je ne pense pas avoir bien réussi, mais j'étais prête à me battre, en utilisant toutes les techniques qu'il m'avait enseignées quelques années plus tôt. Ma mère m'a finalement envoyé chercher les voisins, mais c'était clairement la fin de son accueil dans cette maison.

Pourtant, environ un an plus tard, il a tenté de se réconcilier avec ma mère. Elle s'est envolée pour Chicago avec la petite Julie, mais il ne s'est jamais présenté à leur lieu de rendez-vous - les flics l'avaient arrêté. Elle n'avait pas d'argent pour rentrer chez elle, mais les compagnies aériennes ont eu la gentillesse de la ramener gratuitement. Nous sommes allés lui rendre visite dans une prison de haute sécurité, et j'ai trouvé cela fascinant mais un peu déconcertant. Sur le chemin du retour, ma mère a dit : "C'est

une première, et c'est une dernière", et peu de temps après, elle a divorcé. Heureusement pour elle, elle travaillait pour des avocats, donc ça ne lui a rien coûté.

Pendant ce temps, mon admiration pour mon père grandissait de façon exponentielle. Chaque été, j'attendais avec impatience les deux semaines où je m'envolais pour la Californie et où je le retrouvais. Il vivait toujours au dernier étage d'une maison en duplex à Hildale. Tous les matins, je me levais tôt, mais mon père dormait jusqu'à environ deux heures de l'après-midi après une nuit de fête, alors je devais trouver un moyen de me divertir pendant la première moitié de la journée. Je faisais le tour de l'appartement pour voir ce qu'il y avait à lire, et lors d'une de mes recherches, je suis tombée sur son énorme collection de magazines *Penthouse* et *Playboy*. Je les ai dévorés. Je lisais même les articles. Je n'avais pas l'impression qu'il s'agissait de magazines "sales" ou tabous, parce qu'il ne disait pas : "Oh mon Dieu, qu'est-ce que tu fais avec ça ?" Il s'approchait plutôt, regardait ce que je regardais et disait : "Cette fille n'est-elle pas incroyablement sexy ?" Il était toujours prêt à me traiter comme une adulte, et il m'a donc parlé ouvertement et librement des organes génitaux féminins et de ce à quoi je devais m'attendre si je devais y aller.

Sa chambre se trouvait à l'arrière de la maison, près d'un arbre, et je me souviens qu'il m'avait expliqué son système d'alerte et son plan d'évasion. Si les flics venaient le chercher, il voulait que je les bloque à la porte d'entrée pour qu'il puisse sauter par la fenêtre de la chambre, se glisser le long de l'arbre jusqu'au sommet du garage, descendre la maison derrière le garage jusqu'à l'immeuble d'habitation, puis continuer jusqu'à la rue suivante. À huit ans, je ne comprenais rien à tout cela. "Et si nous n'avions pas de flics à la porte d'entrée ? Mais il m'a raconté qu'il avait été arrêté pour possession d'herbe quelques années auparavant et qu'il avait aussi été battu par des flics simplement parce qu'il avait les cheveux longs. Tout cela m'a fait froid dans le dos. Je ne voulais surtout pas que mon père soit battu. Tout cela n'a fait que renforcer mon dégoût pour l'autorité.

Même si je m'inquiétais du bien-être de mon père, ces voyages en Californie ont été les moments les plus heureux, les plus insoucians, les plus beaux que j'aie jamais vécus. J'ai assisté à mes premiers concerts et vu des artistes comme Deep Purple et Rod Stewart. Nous allions voir des films de Woody Allen et même un ou deux films classés "R". Et puis nous nous asseyions à la maison pour regarder toutes ces grandes émissions télévisées psychédéliques comme *The Monkees* et *The Banana Splits Adventure Hour*, une émission qui mettait en scène des types déguisés en gros chiens, conduisant de petites voitures et partant à l'aventure. C'est ainsi que je voyais la vie à cette époque : psychédélique, amusante, pleine de soleil, tout va bien.

De temps en temps, mon père nous rendait une visite imprévue dans le Michigan. Il arrivait avec un grand nombre de valises lourdes, qu'il entreposait au sous-sol. J'avais compris, lors de mes voyages en Californie, qu'il était impliqué dans le transport d'énormes cargaisons de marijuana, mais je n'avais jamais pensé que c'était ce qu'il faisait lorsqu'il venait nous rendre visite. J'étais simplement euphorique qu'il soit là. Et il n'aurait pas pu être plus différent de toutes les autres personnes de l'État du Michigan. Tous les habitants de mon quartier, tous ceux avec qui j'étais entré en contact, portaient des cheveux courts et des chemises à manches courtes. Mon père se montrait avec des chaussures en peau de serpent à plateforme argentée de six pouces ornées d'arcs-en-ciel, des jeans avec un patchwork de velours fou, des ceintures géantes couvertes de turquoise, des T-shirts moulants, presque à mi-cuisse, avec un emblème génial dessus, et des petites vestes de rocker en velours serrées venant de Londres. Ses cheveux légèrement dégarnis lui descendaient jusqu'à la taille, et il avait une moustache en guidon touffue et d'énormes favoris.

Ma mère ne considérait pas vraiment mon père comme un bon ami, mais elle reconnaissait l'importance qu'il avait pour moi ; elle était donc toujours agréable et facilitait notre communication. Il restait dans ma chambre et, lorsqu'il partait, elle s'asseyait avec moi et je lui écrivais des notes de remerciement pour les cadeaux qu'il m'avait apportés, et je lui disais à quel point c'était agréable de le voir.

En cinquième année, j'ai commencé à faire preuve d'un certain talent d'entrepreneur. J'organisais les enfants du quartier et nous organisions des spectacles dans mon sous-sol. Je choisissais un disque, généralement celui de la Partridge Family, et nous jouions tous les chansons en utilisant des instruments de fortune tels que des balais et des bacs à linge retournés. J'étais toujours Keith Partridge, et nous faisons de la synchronisation labiale, nous dansions et nous amusions les autres enfants qui n'étaient pas tout à fait capables de participer au spectacle.

Bien sûr, je cherchais toujours à me faire un peu d'argent, alors une fois que nous avions la possibilité d'utiliser le sous-sol d'un ami, j'ai décidé de faire payer à ces jeunes tout ce qu'ils pourraient trouver, dix cents, cinq cents, vingt-cinq cents, pour venir dans le sous-sol de mon ami et assister à un concert de la Partridge Family. J'ai installé un grand rideau et une chaîne stéréo derrière. Puis je me suis adressé à la foule : "Les Partridge Family sont timides, et en plus, ils sont bien trop célèbres pour être à Grand Rapids, alors ils vont vous jouer une chanson derrière ce rideau."

Je suis allé derrière le rideau et j'ai fait semblant d'avoir une conversation avec eux. Puis j'ai passé le disque. Tous les enfants du public se disaient : "Ils sont vraiment derrière ?"

"Oh, ils sont là. Et ils ont un autre endroit où aller, alors allez-y maintenant", ai-je dit. En fait, j'ai obtenu une poignée de monnaie dans l'affaire.

En cinquième année, j'ai également élaboré un plan pour me venger des directeurs et des administrateurs de l'école que je méprisais, d'autant plus qu'ils venaient de me suspendre pour m'être fait percer l'oreille. Un jour, lors d'un cours d'administration scolaire, le professeur a demandé : "Qui veut se présenter à la présidence de la classe ?"

Ma main s'est levée. "Je vais le faire !" ai-je dit. Puis un autre enfant a levé la main. Je l'ai regardé d'un air intimidé, mais il a continué à insister sur le fait qu'il voulait se présenter, alors nous avons eu une petite discussion à ce sujet après la classe. Je lui ai dit que j'allais être le prochain président de la classe et que s'il ne se retirait pas immédiatement, il risquait d'être blessé. Je suis donc devenu président. Le principal était consterné au plus haut point. J'étais maintenant responsable des assemblées, et chaque fois que des dignitaires venaient à l'école, c'est moi qui leur faisais visiter l'établissement.

Parfois, je régnais par l'intimidation et je me battais souvent à l'école, mais j'avais aussi un côté tendre. Brookside était une école expérimentale avec un programme spécial qui intégrait des enfants aveugles, sourds et légèrement retardés dans les classes normales. Même si j'étais un hooligan et un intimidateur, tous ces enfants sont devenus mes amis. Et comme les enfants peuvent être méchants et tourmenter quiconque est un tant soit peu différent, ces élèves spéciaux étaient battus à chaque récréation et à chaque déjeuner, si bien que je suis devenu leur protecteur autoproclamé. Je surveillais la fille aveugle pendant que le sourd bégayait. Et si l'un des abrutis les taquinait, je me glissais derrière lui avec une branche et je lui assénais un coup de tête. J'avais vraiment ma propre morale.

En sixième, j'ai commencé à rentrer à la maison pour le déjeuner et mes amis s'y rassemblaient. Nous jouions à faire tourner la bouteille, et même si nous avons nos propres copines, l'échange n'était jamais un problème. La plupart du temps, nous nous embrassions à la française ; parfois, nous fixions le temps que devait durer le baiser. J'ai essayé de convaincre ma copine d'enlever son soutien-gorge et de me laisser la peloter, mais elle n'a pas voulu céder.

Vers la fin de la sixième année, j'ai décidé qu'il était temps d'aller

vivre avec mon père. Ma mère ne savait plus où donner de la tête avec moi, elle perdait manifestement tout contrôle. Comme elle ne me donnait pas le feu vert pour aller vivre avec lui, j'ai commencé à

Je lui en veux vraiment. Un soir, elle m'a envoyé dans ma chambre, probablement pour lui avoir répondu. Je ne pense même pas avoir pris quoi que ce soit - je suis sortie directement par la fenêtre de ma chambre pour me rendre à l'aéroport, appeler mon père et trouver un moyen de prendre un avion pour aller directement à L.A. (aucun des vols n'allait directement à L.A., mais je ne le savais pas.) Je ne suis même pas allée jusqu'à l'aéroport. Je me suis retrouvée chez une amie de ma mère, à quelques kilomètres de là, qui a appelé ma mère et m'a ramenée à la maison.

C'est à ce moment-là que ma mère a commencé à envisager de me laisser partir. L'entrée dans sa vie de Steve Idema a joué un rôle important dans la décision finale. John était allé en prison, ma mère a décidé que son idée de réformer les mauvais garçons n'était peut-être pas si bonne que cela. Steve était un avocat qui fournissait une aide juridique aux personnes démunies. Il avait été volontaire VISTA pour travailler avec les pauvres dans les îles Vierges. C'était un homme tout à fait honnête, travailleur, compatissant, au cœur d'or, et ma mère était folle de lui. Dès que j'ai compris que c'était un bon gars et qu'ils s'aimaient, j'ai commencé à faire pression pour aller en Californie et vivre avec mon père.

Chapitre 2

L'araignée et le fils

Lorsque j'ai quitté le Michigan à l'âge de douze ans, en 1974, j'ai dit à tous mes amis que je partais en Californie pour devenir une star de cinéma. Mais dès que j'ai commencé à rouler avec mon père dans sa Healy, en chantant les chansons pop à la radio (pour lesquelles je n'étais pas particulièrement douée), j'ai annoncé : "Je vais être chanteuse. C'est vraiment ce que je vais faire". Bien que je l'aie exprimé verbalement, je n'ai pas pensé à ce vœu pendant des années.

J'étais trop occupée à tomber amoureuse de la Californie. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu l'impression que c'était là que je devais être. Il y avait des palmiers et des vents de Santa Ana, des gens que j'aimais regarder et à qui j'aimais parler, et des horaires que j'aimais respecter. J'étais en train de forger une amitié avec mon père, qui grandissait de jour en jour. Il pensait que c'était génial parce qu'il avait ce jeune homme qui savait se débrouiller, que tous ses amis et toutes ses petites amies aimaient. Je ne le ralentissais pas le moins du monde ; au contraire, je lui donnais une nouvelle corde à son arc. C'était donc tout bénéfique pour les deux parties. Et moi, je me régalaient de nouvelles expériences.

Parmi ces nouvelles expériences, certaines des plus mémorables se sont produites dans le petit bungalow de mon père sur Palm Avenue. Il vivait dans la moitié d'une maison qui avait été divisée en deux unités. La cuisine était pittoresque et le papier peint datait probablement des années 30. Il n'y avait pas de chambre à proprement parler, mais mon père a transformé un petit débarras en chambre pour moi. Elle se trouvait à l'arrière de la maison et il fallait passer par une salle de bains pour y accéder. La chambre de mon père était le bureau, une pièce fermée par trois portes battantes qui menaient au salon, à la cuisine et à la salle de bains. Elle avait un joli papier peint noir avec de grandes fleurs et une fenêtre qui donnait sur le jardin latéral, qui regorgeait d'ipomées.

Je n'étais là que depuis quelques jours lorsque mon père m'a appelé dans la cuisine. Il était assis à la table avec une jolie jeune fille de dix-huit ans qu'il avait

avec qui je traînais cette semaine-là. "Il m'a demandé : "Tu veux fumer un joint ?

De retour dans le Michigan, j'aurais automatiquement répondu non. Mais ce nouvel environnement m'a rendu aventureux. Mon père a donc sorti une boîte noire épaisse d'*American Heritage Dictionary*. Il l'a ouverte et elle était pleine d'herbe. Utilisant le couvercle comme zone de préparation, il a cassé une partie de l'herbe, laissant les graines rouler jusqu'au fond du couvercle. Il a ensuite sorti du papier à rouler et m'a montré comment rouler un joint parfaitement formé. J'ai trouvé tout ce rituel fascinant.

Puis il a allumé le joint et me l'a passé. "Fais attention, n'en prends pas trop. Tu ne veux pas cracher tes poumons", m'a-t-il conseillé.

J'ai tiré une petite bouffée, puis je lui ai passé le joint. Il a fait plusieurs fois le tour de la table, et bientôt nous étions tous en train de sourire, de rire et de nous sentir vraiment détendus. Puis j'ai réalisé que j'étais défoncé. J'ai adoré cette sensation. C'était comme un médicament qui apaisait l'âme et éveillait les sens. Il n'y avait rien de gênant ou d'effrayant - je n'avais pas l'impression d'avoir perdu le contrôle - en fait, j'avais l'impression de contrôler la situation.

Mon père m'a alors tendu un appareil photo Instamatic et m'a dit : "Je crois qu'elle veut que tu prennes des photos d'elle". Je savais instinctivement qu'une certaine forme de peau allait être exposée, alors je lui ai dit : "Et si on relevait ta chemise et que je prenais une photo de toi ?"

"C'est une bonne idée, mais je pense que ce serait plus artistique si elle exposait simplement un de ses seins", a dit mon père. Nous sommes tous d'accord. J'ai pris quelques photos et personne ne s'est senti mal à l'aise.

Mon entrée dans le monde de l'herbe s'est donc faite en douceur. La fois suivante, j'étais déjà un pro, roulant le joint avec une précision presque anale. Mais je n'en faisais pas une fixation, même si mon père fumait de l'herbe tous les jours. Pour moi, c'était juste une autre expérience californienne unique.

Ma première priorité cet automne-là était d'intégrer un bon collègue. J'étais censé m'inscrire à Bancroft, mais lorsque nous sommes allés le visiter, nous avons vu que le bâtiment se trouvait dans un quartier louche et qu'il était marqué de toutes sortes de graffitis de gangs. L'endroit ne criait tout simplement pas "Allons à l'école et amusons-nous ici". Mon père nous a donc conduits à Emerson, à Westwood. C'était un bâtiment méditerranéen californien classique, avec des pelouses luxuriantes, des arbres en fleurs et un drapeau américain flottant fièrement dans la brise. En plus,

Partout où je regardais, il y avait ces petites filles sexy de treize ans qui se promenaient dans leurs jeans moulants Ditto.

"Quoi qu'il en soit, je veux venir ici", ai-je dit.

Il a fallu que j'utilise l'adresse de Sonny Bono à Bel Air comme adresse personnelle. Connie avait quitté mon père pour Sonny, qui venait de se séparer de Cher. Mais tout le monde est resté amical, et j'avais rencontré Sonny lors de ma précédente visite, et il était d'accord avec la supercherie, alors je me suis inscrite.

Je devais maintenant trouver un moyen de me rendre à l'école. Si je prenais le bus de la ville, c'était tout droit, 4,2 miles sur le boulevard Santa Monica. Le problème, c'est que la RTA était en grève. Mon père avait pris l'habitude de se coucher tard, d'être défoncé la plupart du temps et de recevoir des femmes tout le temps, alors il n'allait pas vraiment jouer les mères de famille et me conduire à l'école. Sa solution a été de laisser un billet de cinq dollars sur la table de la cuisine pour un taxi. Le retour à la maison serait mon projet. Pour faciliter les choses, il m'a acheté un skateboard Black Knight, avec un plateau en bois et des roues en terre cuite. Je faisais donc du skateboard et de l'auto-stop ou je parcourais à pied les quatre miles qui me séparaient de chez moi, tout en découvrant Westwood, Beverly Hills et West Hollywood.

J'ai passé la quasi-totalité de mon premier jour à Emerson sans me faire d'ami. J'ai commencé à m'inquiéter. Tout me semblait nouveau et intimidant. Venant d'une petite école du Midwest, je n'étais pas vraiment une universitaire. Mais à la fin de la journée, j'avais un cours d'arts créatifs, et il y avait un ami qui n'attendait que ça : Shawn, un enfant noir aux yeux brillants et au plus grand sourire. C'était l'un de ces moments où l'on s'approche de quelqu'un et où l'on dit : "Veux-tu être mon ami ?" "Oui, je serai ton ami." Boom, vous êtes amis.

Aller chez Shawn était une aventure. Son père était musicien, ce qui était nouveau pour moi, un père qui sortait dans le garage et pratiquait la musique avec des amis. La mère de Shawn était aussi chaleureuse et aimante que possible, m'accueillant toujours dans la maison et m'offrant de la nourriture exotique comme goûter après l'école. Je venais de la région du monde la plus ignorante en matière de cuisine. Mon univers culinaire se composait de pain blanc, de Velveeta et de bœuf haché. Ici, ils mangeaient du yaourt et buvaient une substance étrange appelée kéfir. Chez moi, c'était du Tang et du Kool-Aid.

Mais l'éducation était à double sens. J'ai enseigné à Shawn une nouvelle technique de vol à la tire que j'avais inventée ce semestre-là,

quelque chose que j'ai appelé "La

Bump". Je ciblais une victime, je m'approchais d'elle et je la heurtais, en m'assurant que je la heurtais bien sur l'objet que je convoitais. Il pouvait s'agir d'un portefeuille ou d'un peigne, peu importe, mais il ne s'agissait généralement pas d'un objet d'une valeur supérieure à quelques dollars, car c'était ce que possédaient la plupart des enfants.

Mon comportement antisocial à l'école s'est poursuivi sans relâche à Emerson. Dès que quelqu'un me confrontait d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce qu'en me disant de m'écarter du chemin, je le frappais. J'étais un petit gars, mais j'étais rapide, si bien que j'ai vite été connu comme le gars avec qui il ne fallait pas déconner. Et je trouvais toujours une bonne histoire pour éviter d'être suspendu après un combat.

L'une des raisons pour lesquelles je ne voulais pas être suspendu était peut-être que j'aurais laissé tomber l'un des rares modèles positifs conventionnels dans ma vie à l'époque, Sonny Bono. Sonny et Connie étaient devenus pour moi des figures parentales de substitution. Le *Sonny and Cher Show* était probablement la plus grande émission de télévision de l'époque, et Sonny était toujours généreux pour s'assurer que je reçoive les soins supplémentaires dont j'avais besoin. Il y avait toujours une chambre pour moi dans son manoir de Holmby Hills, et un personnel attentif 24 heures sur 24 pour cuisiner tout ce que je désirais. Il m'a offert de nombreux cadeaux, dont un ensemble de skis tout neufs, des chaussures de ski, des bâtons et une veste pour que je puisse aller skier cet hiver-là avec lui, Connie et Chastity, la fille de Sonny et Cher. Nous nous asseyions sur le télésiège et Sonny me donnait sa version de la vie, qui était différente de celle de mon père ou même de Connie. Il était vraiment dans le droit chemin. Je me souviens qu'il m'a appris que la seule chose inacceptable était de mentir. Peu importe que j'aie fait des erreurs ou que j'aie merdé en cours de route, je devais être honnête avec lui.

Une fois, je me trouvais dans son manoir de Bel Air lors d'une fête hollywoodienne où les stars étaient à l'honneur. À ce moment-là, je me moquais des Tony Curtises du monde entier, alors j'ai commencé à monter et à descendre dans le vieil ascenseur en bois sculpté du manoir. Soudain, je me suis retrouvé coincé entre deux étages, et il a fallu utiliser une hache de pompier géante pour me libérer. Je savais que j'avais de gros ennuis, mais Sonny ne m'a jamais crié dessus ni ne m'a rabaissé devant tous les adultes qui assistaient à ce sauvetage. Il m'a simplement appris calmement à respecter la propriété d'autrui et à ne pas jouer dans des choses qui ne sont pas faites pour être jouées.

Je n'ai jamais aimé que l'on attende de moi que je me comporte

comme il faut pour faire partie de ce monde. J'étais un enfant de douze ans, destiné à mal se comporter et à dépasser les bornes.

Plus tard dans l'année, nous étions en train de traîner à la maison, et Sonny et Connie m'ont demandé d'aller leur chercher du café. "Et si vous preniez votre propre café ? ai-je répondu avec une certaine désinvolture. Je n'avais aucun problème à faire le café, mais j'avais l'impression qu'ils me donnaient des ordres.

Connie m'a pris à part. "Elle m'a dit : "C'est un comportement de banlieue. Si tu agis de la sorte, je dirai simplement "Bordure" et tu sauras que tu dois aller repenser à ce que tu viens de faire". Oubliez ça. D'où je venais, je pouvais agir comme je le voulais. Mon père et moi nous entendions à merveille, précisément parce qu'il n'y avait ni règles ni règlements. Il ne me demandait pas de lui apporter du café, et je ne lui demandais pas de m'en apporter. D'où je viens, c'était "prends soin de toi".

Je grandissais rapidement, et d'une manière qui n'était certainement pas favorable à Sonny. De plus en plus, je me défonçais, je faisais la fête avec mes amis, je faisais du skateboard et je commettais de petits délits. Toutes les choses que je n'étais pas censé faire étaient celles que je voulais faire immédiatement. J'avais les yeux rivés sur le prix, et ce n'était pas vraiment de passer du temps avec Sonny. On s'est donc éloignés l'un de l'autre, et j'étais d'accord avec ça.

En conséquence, le lien qui m'unissait à mon père est devenu de plus en plus fort. Dès que j'ai emménagé avec lui, il est instantanément devenu mon modèle et mon héros, et tout ce que je pouvais faire pour renforcer la solidarité entre nous était ma mission. C'était aussi la sienne. Nous formions une équipe. Naturellement, l'une des expériences qui nous liaient était de participer ensemble à ses escapades de contrebande d'herbe. Je devenais sa couverture pour ces voyages. Nous prenions sept valises Samsonite géantes et les remplissions d'herbe. À l'aéroport, nous passions d'une compagnie aérienne à l'autre, en enregistrant ces sacs, car à l'époque, on ne regardait même pas si vous étiez sur ce vol. Nous atterrissions dans un grand aéroport, rassemblions toutes les valises et roulions jusqu'à un endroit comme Kenosha, dans le Wisconsin.

Lors de notre voyage à Kenosha, nous nous sommes installés dans un motel, car les transactions de mon père allaient prendre quelques jours. Je voulais absolument l'accompagner lors de la transaction, mais comme il avait affaire à des motards durs à cuire, il m'a envoyé voir un film, qui s'est avéré être le nouveau James Bond, *Vivre et laisser mourir*. Les transactions se sont déroulées pendant un week-end de trois jours, si bien que j'ai fini par aller voir ce film tous les jours où nous étions là-bas, ce qui me convenait parfaitement.

Nous devions retourner à Los Angeles avec 30 000 dollars en liquide. Mon père m'a dit que je devais porter l'argent, car s'ils attrapaient quelqu'un qui ressemblait au

avec tout cet argent, il se ferait arrêter à coup sûr. Cela ne me dérangeait pas. Je préférais de loin faire partie de l'action plutôt que de rester sur la touche. Nous avons donc fabriqué une ceinture, l'avons remplie d'argent et l'avons attachée à mon abdomen. "S'ils essaient de m'arrêter, tu disparais", m'a-t-il dit. "Fais comme si tu n'étais pas avec moi et continue à avancer".

Nous sommes rentrés à Los Angeles, et j'ai découvert plus tard que mon père ne touchait que deux cents dollars par voyage pour faire la mule pour ses amis Weaver et Bashara. J'ai également découvert qu'il complétait ce maigre revenu par des rentrées d'argent régulières provenant d'un trafic de coke en pleine expansion. En 1974, la cocaïne était devenue très populaire, surtout à Los Angeles. Mon père avait noué des liens avec un vieil expatrié américain qui ramenait de la cocaïne du Mexique. Mon père achetait la coke, la coupait et la vendait à ses clients. Il ne vendait pas des onces ou des kilos, mais des grammes, des demi-grammes et des quarts de grammes. Mais au bout d'un jour ou deux, ça commençait à faire beaucoup. Il vendait aussi des quaaludes. Il a raconté à un médecin qu'il n'arrivait pas à dormir, et le médecin a rédigé une ordonnance pour un millier de quaaludes, qui coûtaient environ 25 cents pièce et avaient une valeur marchande de quatre ou cinq dollars. Entre la coke et les quaaludes, c'était un commerce assez lucratif.

Pops n'a jamais essayé de me cacher son trafic de drogue. Il ne faisait pas tout pour m'en parler, mais j'étais une telle ombre pour lui que j'observais tous ses préparatifs et toutes ses transactions. Il y avait une petite pièce annexe, semblable à ma chambre, à côté de la cuisine. Elle avait même une porte qui menait à l'arrière-cour, et mon père s'y est installé.

La pièce maîtresse de son attirail de drogue dans cette arrière-boutique était sa balance à trois fléaux, qui était plus utilisée dans notre foyer que le grille-pain ou le mixeur. Son plateau de travail et de sniff était un magnifique carrelage mexicain vert et bleu, parfaitement carré et plat. Je le regardais couper le coca et le passer au tamis, puis prendre une brique de laxatif italien appelé mannitol et la passer au même tamis pour qu'elle ait la même consistance que le coca. Il était important pour le résultat final de s'assurer que le coca avait été coupé avec la bonne quantité de laxatif.

Il y avait beaucoup de gens qui passaient, mais pas autant qu'on aurait pu le penser. Mon père était assez discret dans ses transactions, et il savait que le risque augmenterait en cas d'activité intense. Mais ce qui manquait à sa clientèle en termes de quantité était compensé par la qualité. Il y avait beaucoup de stars de cinéma

et des stars de la télévision, des écrivains et des rock stars, et des tonnes de filles. Une fois, nous avons même reçu la visite de deux célèbres Oakland Raiders, la veille du Super Bowl. Ils sont venus assez tôt, vers 20 ou 21 heures, et ils avaient l'air beaucoup plus droits que la clientèle habituelle, assis sur les meubles faits maison de mon père, l'air penaud et troublé par le fait qu'un enfant traînait dans les parages. Mais tout s'est bien passé. Ils ont eu leurs affaires, ils sont sortis et ont gagné le Super Bowl le lendemain.

Ce qui était un peu ennuyeux dans toute cette expérience, c'était la circulation tard dans la nuit. C'est à ce moment-là que j'ai vu le véritable désespoir que cette drogue pouvait induire. Je ne portais pas de jugement ; je me disais plutôt "Wow, ce type veut vraiment cette foutue coke". Le frère d'un acteur célèbre était l'un des consommateurs insatiables de cocaïne. Il passait toutes les heures, jusqu'à six heures du matin, pour faire du commerce, de l'écosage, de la plaisanterie et de longues promesses. Chaque fois qu'il frappait, mon père sortait du lit et je l'entendais soupirer : "Oh, non, pas encore".

Parfois, mon père n'ouvrait même pas la porte, il se contentait de parler aux gens à travers la moustiquaire. J'étais allongé dans mon lit et j'écoutais "Il est trop tard. Fous le camp d'ici. Tu me dois trop d'argent, de toute façon. Tu me dois deux cent vingt dollars." Mon père avait une liste de ce que les gens lui devaient. Je regardais cette liste et je l'entendais dire : "Si je pouvais faire en sorte que tout le monde me paie ce qu'il me doit, j'aurais tout cet argent."

Il était difficile de me convaincre que nous ne vivions pas en grand, surtout le week-end, lorsque mon père m'emmenait en boîte de nuit, où il était connu comme le seigneur du Sunset Strip. (Il était également connu sous le nom de Spider, un surnom qu'il avait reçu à la fin des années 60 lorsqu'il avait escaladé un immeuble pour entrer dans l'appartement d'une fille dont il était épris).

Au début des années 70, Sunset Strip était l'artère vitale de West Hollywood. La rue était constamment encombrée de gens qui faisaient la navette entre les meilleurs clubs de la ville. Il y avait le Whisky a Go Go et le Filthy McNasty's. À deux rues du Whisky se trouvait le Roxy, un autre club de musique live. De l'autre côté du parking du Roxy se trouvait le Rainbow Bar and Grill. Le Rainbow était le domaine de Spider. Tous les soirs, il s'y rendait vers neuf heures et y retrouvait sa bande - Weaver, Connie, Bashara et d'autres personnages à tour de rôle.

Se préparer pour la soirée était un rituel pour mon père, tant il était méticuleux sur son apparence. Je m'asseyais et le regardais se préparer devant le miroir. Chaque cheveu devait être impeccable, l'eau de Cologne devait être appliquée en quantité suffisante. Puis il fallait enfiler le T-shirt moulant, la veste en velours et les chaussures à semelles compensées. Finalement, nous nous sommes adressés à des tailleurs pour qu'ils reproduisent ses tenues pour moi. Il s'agissait d'imiter mon père.

Une partie de ce rituel consistait à obtenir la bonne défonce pour commencer la nuit. Il gardait évidemment le grand final du cocktail chimique pour plus tard dans la soirée, mais il ne voulait pas quitter la maison sans les prémices appropriées de ce buzz, qui tournait généralement autour de l'alcool et des pilules. Il avait des quaaludes et des Placidyls, des calmants qui vous empêchent d'avoir des capacités motrices. Lorsque vous les mélangez à de l'alcool, ils empêchent le gars à côté de vous d'avoir des capacités motrices. Mais les pilules préférées de mon père étaient les Tuinals.

Lorsque je sortais avec lui, il me servait un petit verre de bière. Puis il ouvrait une capsule de Tuinal. Comme la poudre des Tuinals avait un goût horrible, il coupait une banane en tranches et y enfonçait le Tuinal brisé. Il prenait la partie qui contenait le plus de poudre et me donnait la plus petite. Nous étions alors prêts à sortir.

Notre réception royale commençait dès que nous franchissions la porte du Rainbow. Tony, le maître d'hôtel du club, accueillait mon père comme s'il était le client le plus précieux du Strip. Bien sûr, le billet de cent dollars que mon père lui a tendu en entrant n'a pas fait de mal. Tony nous conduisait à la table de mon père - la table du pouvoir, juste en face d'une immense cheminée. De ce point de vue, on pouvait voir tous ceux qui entraient dans le club ou qui descendaient d'Over the Rainbow, une boîte de nuit à l'intérieur du club. Mon père était très attaché à son territoire. Si une personne qui n'était pas à sa hauteur s'asseyait à la table, Spider l'affrontait : "Qu'est-ce que tu crois faire ?"

"Ah, je veux juste m'asseoir et passer du temps ensemble", dit le gars. "Désolé, mon pote. Je sors d'ici. Vous devez partir."

Mais si quelqu'un entrait dans la salle et intéressait mon père, il se levait d'un bond et s'arrangeait pour s'asseoir. Sa façon de surveiller la table me mettait mal à l'aise. Je ne voulais pas nécessairement que les intrus s'assoient, mais je pensais que mon père aurait pu être plus aimable et plus doux. Surtout quand l'alcool et les calmants coulaient à flots en même temps, il pouvait être un trou du cul. Mais c'était un grand

catalyseur pour réunir des gens intéressants. Si Keith Moon ou les gars de Led Zeppelin ou Alice Cooper étaient en ville, ils s'asseyaient avec Spider, parce qu'il était le type le plus cool de la maison.

Nous passions la majeure partie de la nuit au Rainbow. Il ne restait pas à la table tout le temps, juste le temps que ses ancres arrivent pour tenir la table, puis ils faisaient tous à tour de rôle le tour du bar du restaurant, ou montaient à l'étage. J'ai toujours aimé le club de l'étage. Lorsque l'une des petites amies de mon père voulait danser, elle me demandait de le faire, car Spider n'était pas une danseuse.

La nuit ne serait pas complète sans cocaïne, et c'est devenu un grand sport que de voir comment on peut consommer clandestinement sa dose. Les chasseurs de coke expérimentés étaient faciles à repérer, parce qu'ils avaient tous l'ongle droit - l'auriculaire - de la coke. Ils faisaient pousser l'auriculaire d'au moins un bon demi-pouce au-delà du doigt et le façonnaient parfaitement, ce qui constituait le summum de la cuillère à coke de l'époque. Mon père était très fier de son ongle de coca à la manucure élaborée. Mais j'ai aussi remarqué que l'un de ses ongles était nettement plus court que les autres.

"Qu'est-ce qu'il a, celui-là ?" ai-je demandé.

"C'est pour ne pas blesser les femmes d'en bas quand je les touche avec mon doigt", a-t-il dit. Ça m'est resté en tête. Il avait vraiment un doigt qui respectait la chatte.

J'étais le seul enfant à assister à toute cette folie. La plupart du temps, les adultes qui ne me connaissaient pas m'ignoraient. Mais Keith Moon, le légendaire batteur des Who, essayait toujours de me mettre à l'aise. Au milieu de cette atmosphère chaotique, émeutière et festive, où tout le monde criait, hurlait, reniflait, buvait et baisait, Moon prenait le temps de s'arrêter, de me prendre sous le bras et de me dire : "Comment ça va, petit ? Tu t'amuses bien ? Tu ne devrais pas être à l'école ? En tout cas, je suis content que tu sois là". Cela m'a toujours marqué.

Nous restions généralement jusqu'à la fermeture, qui avait lieu à deux heures du matin. Il était alors temps de se rassembler sur le parking, qui s'était rempli de filles et de garçons portant des vêtements glam-rock extravagants. La scène du parking consistait à obtenir des numéros de téléphone, à faire du repérage et à trouver l'afterparty. Mais parfois, c'était le théâtre d'une altercation qui impliquait souvent mon père. Il affrontait des gangs de motards devant moi, et j'étais le petit gars qui sautait au milieu de ces bagarres en disant : "C'est mon père. Il est vraiment

gaspillé en ce moment. Quoi qu'il ait dit, allez-y et pardonnez-lui. Il ne le pensait pas. Et s'il vous plaît, ne le frappez pas au visage, parce que ça fait vraiment mal à un enfant comme moi de voir son père se faire frapper au visage."

J'avais l'horrible sentiment que mon père finirait par se blesser gravement lors d'une bagarre ou d'un accident de voiture. À ce moment de la nuit, il était tellement défoncé que traverser la pièce était un numéro de vaudeville où un homme trébuchait, tombait et parvenait à rester sur ses pieds. Il rebondissait sur les meubles, s'accrochait à tout ce qui était stable, bredouillait chaque mot, mais il essayait quand même de monter dans la voiture pour se rendre à la fête. Je me disais : "Oh, merde, mon père ne peut pas parler. Ce n'est pas bon." Lorsqu'il avait trop bu, je devenais responsable de sa sécurité, ce qui n'était pas évident.

Tout cela me pesait émotionnellement, d'une manière que je n'arrivais même pas à exprimer. Même si j'avais des amis à Emerson et que j'allais au Rainbow le week-end en tant qu'acolyte de mon père, j'étais souvent seul et je commençais à créer mon propre monde. Je devais me lever le matin, aller à l'école et être un homme dans sa propre bulle. Cela ne me dérangeait pas, car j'avais cet espace pour faire semblant, créer, penser et observer. Cette année-là, l'une des chattes du voisin a eu des chatons, et j'avais l'habitude d'emmener l'un des chatons blancs duveteux sur le toit de l'appartement garage derrière nous pour passer du temps avec lui. C'était mon petit ami, mais il m'arrivait de gronder ce chaton, sans autre raison que d'exercer un pouvoir sur lui. Au cours d'une de ces séances de grondage, j'ai commencé à frapper le visage du chaton avec mes doigts. Ce n'était pas mortel, mais c'était un acte d'agression, ce qui était étrange, car j'avais toujours aimé les animaux.

Une fois, j'ai frappé le chaton trop fort, et sa petite dent a perforé sa petite lèvre de chat, et une goutte de sang a coulé. J'ai complètement paniqué. J'ai commencé à éprouver un profond dégoût pour avoir fait du mal à ce petit animal qui restait affectueux envers moi même après cet incident. Je craignais que mon incapacité à m'empêcher d'adopter ce comportement ne soit le signe d'une psychose naissante.

Mais dans l'ensemble, je n'aurais pas échangé mon mode de vie contre quoi que ce soit d'autre, en particulier contre certaines des réalités banales de mes amis d'Emerson. J'allais chez eux et je voyais leurs pères rentrer de leur bureau et n'avoir ni temps, ni énergie, ni compassion pour leurs enfants. Ils se contentaient de s'asseoir

Ils ont bu leur whisky, fumé leur cigare, lu leur journal et sont allés se coucher. Cela ne semblait pas être une meilleure option.

Essayer de dormir afin d'être reposé pour l'école le lendemain pendant que les gens faisaient l'amour sur le canapé, prenaient de la cocaïne et allumaient la stéréo n'était certainement pas une réalité banale. Mais c'était la mienne. Les soirs d'école, je restais à la maison, mais Spider était à sa table de pouvoir au Rainbow. Et la moitié du temps, l'afterparty se déroulait chez nous. Je dormais à la maison et tout à coup, j'entendais la porte s'ouvrir et un flot de fous entraient dans la maison. Puis la musique commençait, les rires, les répliques et le chaos général s'ensuivaient. J'essayais de dormir dans ma chambre du fond, qui était reliée à la seule et unique salle de bains, et les gens entraient et sortaient, pissant, criant et se droguant.

Dieu merci, j'avais mon radio-réveil des années 70. Tous les matins à six heures quarante-cinq, il me réveillait avec la musique populaire du jour. J'étais généralement mort au monde, mais je titubais jusqu'à mon armoire, j'enfilais un T-shirt, j'allais à la salle de bains et je me préparais à aller à l'école. Ensuite, je traversais la maison et j'évaluais les dégâts. Elle ressemblait toujours à un champ de bataille. Parfois, il y avait des gens évanouis sur le canapé ou sur les chaises. Les portes de mon père étaient toujours fermées. Il dormait généralement avec une fille, mais parfois il était encore éveillé, enfermé dans son module.

L'une des raisons pour lesquelles je chérissais ce réveil est que j'avais vraiment hâte d'aller à l'école tous les jours. J'aimais presque tous mes cours. Aussi folle, aussi élevée et aussi pleine de vie nocturne que l'était sa routine, mon père me soutenait à 100 % dans tous mes cours. Il venait lui-même d'un milieu universitaire et je pense qu'il savait qu'il était important d'étudier, d'apprendre et de s'exposer à de nouvelles idées, en particulier aux voies créatives qui étaient offertes. Chaque jour, il utilisait un mot ésotérique farfelu pour m'inciter à enrichir mon vocabulaire. Il a également élargi mes goûts littéraires, des Hardy Boys à Ernest Hemingway et à d'autres grands écrivains.

À l'école, le cours que j'attendais avec le plus d'impatience était l'anglais. Jill Vernon était mon professeur, et elle était de loin la personne la plus profondément inspirante que j'aie jamais rencontrée. C'était une petite dame aux cheveux noirs courts, âgée d'une cinquantaine d'années. Elle savait vraiment comment communiquer

avec les enfants et transformait tout ce dont elle parlait, l'écriture, la lecture, etc. en quelque chose d'intéressant, d'attrayant et d'amusant.

Chaque jour, nous passions les quinze premières minutes du cours à écrire dans un journal. Elle affichait une phrase déclencheuse au tableau, et nous étions censés nous inspirer de cette phrase pour aborder n'importe quel autre sujet. Certains élèves écrivaient pendant cinq minutes et s'arrêtaient, mais j'aurais pu écrire pendant toute la durée du cours.

Mme Vernon me gardait régulièrement après les cours et me parlait d'écriture, car elle voyait à quel point je mettais du cœur à l'ouvrage.

"J'ai lu tous ces journaux et je dois dire que vous avez un don particulier pour l'écriture, et je pense que vous devriez en prendre conscience et en faire quelque chose", m'a-t-elle dit. "Vous devriez continuer à écrire.

Lorsque vous êtes en cinquième et que cette femme merveilleuse que vous admirez prend le temps de vous exprimer une telle idée, c'est une cloche qui n'a pas cessé de sonner pour le reste de ma vie.

C'est à cette époque qu'un autre son de cloche a commencé à retentir. Mon père m'avait raconté sa première tentative d'expérience sexuelle, et elle n'avait pas été des plus agréables. Il s'est rendu dans un bordel du centre-ville de Grand Rapids. Les prostituées étaient toutes noires. Mon père a été envoyé dans une chambre et, quelques minutes plus tard, une femme d'âge moyen avec une petite bedaine est entrée. Elle lui a demandé s'il était prêt, mais il était tellement effrayé qu'il s'est écrié : "Je suis désolé, mais je ne peux pas faire ça." Comment aurait-on pu être performant dans ces circonstances ? Aller dans un endroit bizarre et se retrouver avec une personne bizarre qui n'a absolument aucun lien avec vous et devoir payer pour cela ? Je pense que cette expérience a eu beaucoup à voir avec le fait qu'il voulait que ma première expérience sexuelle soit plus agréable. Je ne sais pas s'il avait imaginé que ma première fois serait avec une de ses copines.

Dès que j'ai emménagé avec mon père, l'idée de faire l'amour est devenue une priorité pour moi. En fait, l'anticipation, le désir et l'engouement pour l'acte inévitable avaient commencé bien avant mon arrivée en Californie. Mais maintenant, j'avais onze ans, sur le point d'en avoir douze, et il était temps de passer à l'action. Les filles de mon âge à Emerson ne voulaient rien savoir de moi. Mon père avait une succession de belles et jeunes amies adolescentes sur lesquelles je ne pouvais m'empêcher de fantasmer, mais je n'arrivais pas à trouver le courage de les approcher. Puis il a commencé à fréquenter une certaine Kimberly.

Kimberly était une belle rousse de dix-huit ans à la voix douce, à la peau blanche comme la neige et aux seins énormes et parfaitement formés. Elle avait une personnalité éthérée et rêveuse, caractérisée par son refus catégorique de porter ses lunettes en dépit d'une terrible myopie. Je lui ai demandé un jour si elle voyait bien sans ses lunettes et elle m'a répondu que les choses étaient très floues. Alors pourquoi ne portait-elle pas ses lunettes ? "Je préfère vraiment que le monde ne soit pas clair", a-t-elle répondu.

Un soir, peu avant mon douzième anniversaire, nous étions tous au Rainbow. J'étais défoncé au quaalude, et j'ai eu le courage d'écrire un mot à mon père : "Je sais que c'est ta copine, mais je suis presque sûr qu'elle est prête pour la tâche, alors si tu es d'accord, est-ce qu'on peut s'arranger pour que je finisse par faire l'amour avec Kimberly ce soir ?".

Il a conclu l'affaire en un clin d'œil. Elle était partante, nous sommes retournés à la maison et il a dit : "Voilà le lit, voilà la fille, faites ce que vous voulez." Le lit de mon père était déjà bizarre, car il avait empilé quatre matelas l'un sur l'autre pour créer un effet de trône. Il était un peu trop présent à mon goût, et j'étais déjà assez nerveuse, mais Kimberly a tout fait. Elle m'a guidée tout au long du processus, elle était très aimante et douce, et tout s'est déroulé de manière très naturelle. Je ne me souviens plus si cela a duré cinq minutes ou une heure. C'était juste un moment flou, brumeux et sexy.

C'était une activité amusante et je ne me suis jamais sentie traumatisée, mais je pense qu'inconsciemment, c'est probablement quelque chose qui m'a toujours marquée d'une manière étrange. Je ne me suis pas réveillé le lendemain matin en me disant : "Bon sang, qu'est-ce que c'était que ça ?" Je me suis réveillé avec l'envie d'aller m'en vanter auprès de mes amis et de trouver comment faire pour que l'arrangement se reproduise. Mais c'est la dernière fois que mon père m'a laissé faire. Chaque fois qu'il avait une nouvelle belle petite amie, je lui disais : "Tu te souviens de cette nuit avec Kimberly ? Et si..."

Il me coupait toujours la parole. "Oh, non, non, non. C'était un accord unique.

N'en parlez même pas. Cela n'arrivera pas."

L'été 1975 fut mon premier retour dans le Michigan depuis que j'avais déménagé pour vivre avec mon père. Spider m'a donné une bonne grosse once de Colombian Gold, qui était à l'époque le sommet de la chaîne alimentaire en matière d'herbe, ainsi que quelques sticks thaïlandais et une énorme brique de hasch libanais. C'était mon stock pour l'été.

Naturellement, j'ai demandé à mes amis Joe et Nate de me fournir de l'herbe.

la première fois. Nous sommes allés à Plaster Creek, avons fumé une grosse cigarette et sommes sortis en faisant des sauts périlleux, des roues de charrette et en riant.

Tout l'été, j'ai raconté aux gens les merveilles de la vie à Hollywood, les personnes différentes et intéressantes que j'avais rencontrées et la musique que j'écoutais, c'est-à-dire tout ce qui se trouvait dans la collection de mon père, de Roxy Music à Led Zeppelin en passant par David Bowie, Alice Cooper et les Who.

En juillet de cet été-là, ma mère a épousé Steve. Ils ont fait un beau mariage sous un saule dans le jardin de leur ferme à Lowell. J'ai donc eu l'impression que les choses allaient bien pour elle et ma sœur Julie. Je suis retournée à West Hollywood à la fin de l'été, impatiente de reprendre mon style de vie californien et de retrouver celui qui allait devenir mon meilleur ami et mon partenaire de crime pour les deux années à venir.

J'ai rencontré John M. pour la première fois à la fin de la septième année. Il y avait une école catholique pour garçons juste à côté d'Emerson, et nous avions l'habitude de nous engueuler à travers la clôture. Un jour, j'y suis allé et je me suis lancé dans une joute verbale avec un gamin qui prétendait connaître le karaté. Il était probablement en train d'apprendre ses formes et n'avait aucune idée des combats de rue, car je lui ai botté le cul devant toute l'école.

Quelque part dans cette mêlée, j'ai établi un lien avec John. Il vivait en haut de Roscomar Road à Bel Air. Même si c'était en ville, il y avait des montagnes et un réservoir derrière sa maison avec une cascade géante qui se déversait dans un autre réservoir. C'était le terrain de jeu idéal. Le père de John travaillait pour une entreprise aérospatiale et était un grand buveur, alors on ne parlait pas de rien, on ne parlait pas des sentiments, on faisait comme si tout allait bien. La mère de John était très gentille, et il avait une sœur qui était confinée dans un fauteuil roulant à cause d'une maladie dégénérative.

Quand je suis entré en quatrième, John est devenu mon meilleur ami. Il s'agissait de faire du skateboard et de fumer de l'herbe. Certains jours, on pouvait se procurer de l'herbe, d'autres non. Mais on pouvait toujours faire du skateboard. Jusque-là, je n'avais fait que du skateboard de rue pour me déplacer, sauter des trottoirs, me rendre là où je devais aller avec un minimum de style dans ma façon de rouler ; en fait, c'était aussi fonctionnel que n'importe quoi d'autre. Au début des années 70, le sport a commencé à prendre de l'ampleur et les gens roulaient dans les fossés de drainage, le long des berges et dans des piscines vidées. C'est à peu près à la même

époque que les patineurs de Dog Pound à Santa Monica ont commencé à faire de la planche à roulettes.

Le skateboard est passé à un niveau supérieur, semi-professionnel. John et moi le faisons pour nous amuser et relever des défis.

John avait l'air d'un enfant américain. Il avait un goût prononcé pour la bière, et nous allions traîner devant le marché local pour convaincre les adultes d'acheter de la bière pour nous. L'ivresse n'était pas ce que je préférais, mais c'était assez excitant de perdre le contrôle de cette manière, de sentir que l'on ne savait pas ce qui allait se passer.

Nous sommes passés du stade où nous demandions aux gens de nous acheter des packs de bière à celui où nous organisions des cambriolages pour récupérer notre alcool. Un jour, alors que nous marchions dans Westwood, nous avons vu les employés d'un restaurant charger des caisses de bière dans un entrepôt situé au troisième étage. Lorsqu'ils sont partis pour une seconde, nous avons grimpé sur une benne à ordures, attrapé l'échelle de secours, nous nous sommes hissés, nous avons ouvert la fenêtre et nous avons pris une caisse de Heineken qui nous a duré les deux jours suivants.

Nous sommes passés du vol de bière au vol de whisky dans les supermarchés de Westwood. Nous allions au supermarché, prenions une bouteille de whisky, la glissions dans une jambe de pantalon, tirions la chaussette par-dessus et sortions avec une jambe de bois. Le goût était épouvantable, mais nous nous forcions à le boire. Avant même de nous en rendre compte, nous avons perdu la tête à cause de l'eau de feu. Ensuite, nous patinions, nous heurtions des objets et nous faisons des simulacres de bagarre.

À un moment donné, John a décidé de cultiver son propre jardin de marijuana, ce que j'ai trouvé très inventif de sa part. Nous avons alors réalisé qu'il serait plus facile de chercher les jardins des autres et de voler leur herbe. Un jour, après avoir cherché en vain pendant des semaines, nous avons trouvé une parcelle qui était gardée par des chiens. J'ai détourné les chiens, John a volé l'herbe et nous avons ramené toutes ces grandes plantes chez sa mère. Nous savions que nous devions d'abord les faire sécher dans le four, mais John craignait que sa mère ne rentre à la maison, alors j'ai suggéré d'utiliser le four de quelqu'un d'autre, puisque la plupart des gens étaient encore au travail.

Nous avons marché quelques maisons plus bas que celle de John, nous sommes entrés par effraction, nous avons allumé le four et nous avons enfourné ce monticule d'herbe. Nous sommes restés là pendant une heure et, bien que l'herbe ne soit jamais devenue fumable, nous savions désormais à quel point il était facile de s'introduire dans les maisons des gens, et nous

avons commencé à le faire avec une certaine régularité. Nous ne cherchions pas à prendre la télévision des gens ou à fouiller dans leurs bijoux ; nous voulions juste de l'argent, ou des choses qui semblaient amusantes à avoir, ou de la drogue. Nous fouillions les armoires à pharmacie des gens, car j'avais vu beaucoup de pilules et je savais ce qu'il fallait chercher. Un jour, nous avons trouvé un énorme pot de pilules sur lequel était écrit

"Percodan". Je n'en avais jamais pris, mais je savais qu'ils étaient considérés comme la crème de la crème des analgésiques. J'ai donc pris le pot et nous sommes retournés chez John.

"Combien devons-nous en prendre ?" a-t-il demandé.

"Commençons par trois et voyons ce qui se passe", ai-je suggéré. Nous en avons pris trois et nous sommes restés assis pendant quelques minutes, mais rien ne s'est passé. Nous en avons donc pris deux autres. L'instant d'après, nous étions sous l'emprise de l'opium et nous adorions ça. Mais ce n'est arrivé qu'une seule fois. Nous n'avons pas repris de Percodans.

Nos petits succès en matière de vols ont enhardi John. Il habitait en face de son ancienne école primaire et il savait que tous les tickets de caisse de la cafétéria étaient conservés dans un coffre-fort et stockés dans le congélateur tous les soirs. Il s'est avéré qu'au cours de son dernier mois en sixième, John avait volé un jeu de clés du concierge de l'école.

Nous avons élaboré une stratégie. Nous avons acheté des masques, porté des gants et attendu une nuit après minuit. Les clés ont fonctionné. Nous sommes entrés dans la cafétéria, nous sommes allés au congélateur et nous avons trouvé le coffre-fort. Nous l'avons saisi et nous sommes sortis en courant, en traversant la rue jusqu'à la maison de John. Dans sa chambre, nous avons ouvert le coffre et compté quatre cent cinquante dollars. C'était de loin le coup le plus réussi que nous ayons jamais fait. Et maintenant ?

"J'ai suggéré de prendre une livre d'herbe, d'en vendre une partie, de faire des bénéfices et d'avoir toute l'herbe que nous avons toujours voulu fumer. J'en avais assez de manquer d'herbe au point de devoir nettoyer les tuyaux pour essayer de trouver de la résine de THC. Je savais qu'Alan Bashara aurait une livre d'herbe qui traînait, et c'est ce qu'il a fait. Malheureusement, c'était de l'herbe de merde. J'ai eu l'idée de la vendre dans mon casier à Emerson, mais c'était trop angoissant, alors j'ai fini par ramener l'herbe chez moi et la vendre dans ma chambre, tout en piochant dans la brique et en fumant les meilleurs morceaux. À un moment donné, j'ai essayé de vendre cette herbe de merde à un couple de junkies qui vivait de l'autre côté de la rue, mais même eux étaient critiques. Lorsqu'ils ont vu ma bouteille de Percodans, ils m'ont proposé cinq dollars la pilule. J'ai vendu tout le pot d'un seul coup.

L'apogée de mon expérience de la drogue avec John, en huitième année, a été nos deux trips à l'acide. Je ne connaissais personne qui prenait du LSD ; cela semblait être une drogue d'une autre génération. Pourtant, cela semblait être une expérience plus aventureuse, qui ne consistait pas à se défoncer et à draguer les filles, mais à faire un voyage psychédélique

vers un état altéré. C'est exactement ce qui s'est passé

Je n'ai jamais su comment je voyais ma vie à l'époque, en faisant ces voyages vers l'inconnu, vers des endroits de l'esprit et du monde physique que les autres ne connaissaient tout simplement pas. Nous avons demandé autour de nous, mais aucun de nos amis défoncés ne savait comment prendre de l'acide. Lorsque je suis allé chez Bashara pour tester l'herbe, il se trouve qu'il avait quelques bandes avec vingt petites pyramides de gélatine, dix vertes et dix violettes. J'ai pris deux doses de chaque couleur et j'ai couru chez John. Nous avons immédiatement planifié les deux voyages. Le premier aurait lieu le week-end prochain. Nous garderions le second pour le week-end où John et sa famille se rendraient à leur maison de plage à Ensenada, au Mexique.

Nous avons commencé par l'acide violet. Parce qu'il était si pur et si fort, nous avons immédiatement été incroyablement défoncés. C'était comme si nous regardions le monde à travers une nouvelle paire de lunettes. Tout était vif et brillant, et nous sommes devenus des machines à vapeur d'énergie, courant à travers les bois et sautant des arbres, nous sentant totalement imperméables à tout danger. Puis l'aspect spirituel de l'acide est entré en jeu, et nous avons commencé à faire de l'introspection. Nous avons décidé d'observer les familles dans leurs maisons, nous nous sommes donc introduits dans différentes arrière-cours et avons commencé à espionner les habitants à travers les fenêtres ; en ce qui nous concerne, nous étions invisibles. Nous nous sommes mis aux fenêtres et avons regardé les familles dîner et écouté leurs conversations.

Le soleil commence à se coucher et John se souvient que son père rentre d'un voyage d'affaires ce jour-là et qu'il est attendu pour un dîner en famille.

"Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Ils vont se rendre compte que nous sommes fous à lier sous acide", ai-je dit.

"Nous savons que nous sommes sous l'emprise de l'acide, mais je ne pense pas qu'ils puissent s'en rendre compte", a déclaré John.

J'étais encore sceptique, mais nous sommes allés chez lui, nous nous sommes assis et nous avons eu un dîner formel avec le père de John, qui est très droit, sa mère, qui est très gentille, et sa sœur qui est en fauteuil roulant. J'ai jeté un coup d'œil à la nourriture et j'ai commencé à avoir des hallucinations ; je ne pouvais même pas penser à manger. Puis j'ai commencé à regarder avec fascination le père de John ouvrir la bouche et en sortir de grands mots. Lorsque les parents de John ont commencé à se transformer en bêtes, nous étions tous les deux pris d'un fou rire.

Inutile de dire que nous avons tous les deux adoré. C'était aussi beau,

remarquable et hallucinogène que nous aurions pu l'imaginer. Nous avons déjà eu de légères hallucinations en fumant de l'herbe, lorsque nous pouvions voir des couleurs, mais nous n'avions jamais eu d'hallucinations en fumant de l'alcool.

rien où nous avions l'impression de voyager dans une galaxie lointaine et de comprendre soudain tous les secrets de la vie. Nous étions donc impatients de faire notre prochain voyage à l'acide au Mexique.

Les parents de John avaient une belle maison sur une plage de sable blanc qui s'étendait à l'infini. Nous avons pris cet acide vert le matin, nous avons marché jusqu'à un banc de sable et nous sommes restés dans l'océan pendant sept heures, nous laissant emporter par le chatolement et l'éclat de l'eau, les dauphins et les vagues. Ces deux fois ont été les meilleurs trips d'acide que j'ai jamais eus. Plus tard, il semble que l'on ait cessé de fabriquer du LSD de qualité, et que l'acide soit devenu beaucoup plus rapide et toxique. J'avais toujours des hallucinations sauvages, mais je n'ai plus jamais ressenti une sensation aussi paisible et pure.

Je ne veux pas dire que John était mon seul ami à Emerson, car ce n'était pas le cas. Mais encore une fois, la plupart de mes amis étaient des marginaux dans l'ordre social des choses. Parfois, j'avais le sentiment d'être moins que les autres. Je me sentais inférieure parce que je n'étais pas aussi riche que la plupart de ces jeunes. Je me sentais également exclu lorsqu'il s'agissait de filles. Comme tout bon garçon en pleine puberté, j'ai commencé à faire une fixation sur toutes les filles sexy qui passaient dans mon champ de vision. Et Emerson en regorgeait. C'étaient de riches petites débutantes prima donna avec des noms comme Jennifer et Michele. Leurs jeans moulants Ditto se déclinaient en une myriade de couleurs pastel et faisaient quelque chose de vraiment merveilleux pour le corps d'une jeune adolescente. Il l'encadrait, le formait, l'enveloppait, le modelait et l'emballait parfaitement. Je ne pouvais donc pas les quitter des yeux.

Mais chaque fois que j'abordais une fille et que je lui demandais de sortir avec moi, elle me répondait : "Tu plaisantes, n'est-ce pas ?" Elles étaient belles, elles étaient sexy, mais elles étaient snobs. Toutes ces filles voulaient un mec qui avait quelques années de plus, ou qui avait un jeu ou une voiture. Pour elles, j'étais un monstre à éviter, et je détestais ça. Le même sentiment de confiance et d'assurance que j'emmenais dans mon autre vie, ma vie de club et de fête, et la vie des amis de mon père - où je me sentais à l'aise, en contrôle et capable de communiquer - je ne l'avais tout simplement pas avec les filles de mon collège. Elles ne m'ont rien apporté en termes de confiance en soi, à l'exception de Grace.

Avant de parler de l'anomalie qu'était Grace, je dois revenir en arrière et reprendre le fil de mon histoire sexuelle. Après ma liaison avec Kimberly, je n'ai eu aucune relation sexuelle avec des femmes pendant environ un an. Mais à peu près à la même époque que mon expérience avec

Kimberly, j'ai découvert l'art et la manière d'avoir des relations sexuelles avec des femmes.

La joie de la masturbation, grâce à *National Lampoon's Photo Funnies*. Pour une raison que j'ignore, mon père n'a jamais abordé le sujet de la masturbation. Il m'a appris chaque minuscule partie de l'anatomie féminine, mais il ne m'a jamais dit que si j'avais besoin d'une satisfaction sexuelle, je pouvais le faire moi-même. C'est le *National Lampoon* qui m'a incité à trouver la solution.

Toutes ces expériences ont eu lieu un après-midi dans ma chambre annexe. Je n'étais pas très en retard sur le plan physique, mais je n'étais pas du tout en avance. Vers le premier mois où j'ai été capable d'avoir un orgasme et une éjaculation, il m'est venu à l'esprit que je pouvais utiliser des photos pour parvenir à mes fins. Étonnamment, je n'ai pas utilisé la vaste collection de magazines *Penthouse* et *Playboy* de mon père. J'étais attiré par le réalisme des filles dans ces *Lampoons*, par le fait qu'elles n'étaient pas dans les postures conventionnelles de ce qui était censé être sexy. Il s'agissait simplement de vraies filles nues. Peu après, j'ai abusé de tous les magazines que je pouvais dans ma quête, surtout au lycée, où c'était presque un concours pour savoir combien de fois on pouvait se branler en une journée, à quels stimuli on se branlait, et quels instruments on incorporait dans le processus. Mais c'était bien plus tard.

À l'époque où mes hormones commençaient à se déchaîner, j'ai fait la merveilleuse expérience d'être gardée un soir par Cher. J'étais en quatrième et je traînais encore avec Sonny et Connie de temps en temps, et pour une raison ou une autre, ils étaient coincés, alors Cher s'est portée volontaire pour me garder pour la nuit. Nous avons campé dans sa chambre, discutant à cœur ouvert pendant des heures, devenant vraiment amies pour la première fois.

Au bout d'un moment, il était temps d'aller se coucher. Comme c'était une grande maison et que je risquais d'être effrayé en étant seul, Cher m'a laissé m'installer sur son lit jusqu'à ce que Sonny et Connie viennent me chercher. Dans mon esprit, il y avait un peu de tension - non pas que j'allais faire des avances à cette femme, mais juste l'idée que je serais au lit avec une créature aussi magnifique. Mais je pensais que ce n'était pas grave parce que nous étions amis.

Puis Cher s'est levée pour aller à la salle de bains et se préparer à aller au lit. Il faisait sombre dans la chambre, mais il faisait clair dans la salle de bains, alors je l'ai regardée se déshabiller, tout en feignant d'être sur le point de m'endormir. Le corps nu d'une femme était là, et il était long, mince, spécial et tout simplement excitant. Non pas que j'aie les moyens de vouloir une relation physique avec elle, mais dans mon esprit, c'était un moment

stimulant et semi-innocent.

Après avoir mis sa chemise de nuit, elle est retournée dans la chambre et s'est mise au lit. Je me souviens avoir pensé : "Ce n'est pas si mal d'être couché à côté de cette belle dame".

La femme suivante qui allait faire progresser mon éducation sexuelle était également plus âgée que moi. Becky était une ancienne petite amie d'Alan Bashara. Elle avait environ vingt-quatre ans à l'époque, elle était petite et belle, avec d'adorables cheveux bouclés. Elle aimait aussi les quaaludes. J'allais faire des courses avec elle, et elle cassait quelques ludes, puis nous nous entassions dans sa Fiat et roulions en ville. Les journées se terminaient toujours par une défonce, un retour à la maison et une partie de jambes en l'air. Nos sessions se sont transformées en de formidables leçons d'instruction pour moi, car elle m'a montré exactement comment coucher avec une fille. Une fois, elle m'a même dit de lui masser les fesses. "Je n'y aurais jamais pensé ! m'émerveillai-je.

Le sexe était encore assez sporadique pour moi en huitième année. Mais même à cette époque, aucun enfant que je connaissais ne s'envoyait en l'air. Chacun de mes amis était destiné à rester vierge pour les années à venir, alors une partie de la joie pour moi était d'aller à l'école le lendemain et de dire à mes amis : "Hé, j'ai passé la nuit avec une fille." Ils m'ont dit : "Whoa, ça dépasse l'entendement." Ils étaient encore plus étonnés après mon expérience avec Grace à Emerson.

Cela a commencé, comme beaucoup de mes rencontres sexuelles à l'époque, par un quaalude. Ou la moitié d'un lude, pour être précis. J'ai apporté un lude à l'école et je l'ai partagé avec John. Nous avions prévu de nous retrouver à l'heure du déjeuner pour partager notre expérience de la défonce à l'école. À la quatrième heure, j'étais complètement bourré. J'étais dans ma classe de journalisme avec une belle fille nommée Grace, qui était très développée physiquement pour une fille de quatorze ans, surtout pour une Japonaise. Je savais qu'elle avait toujours eu le béguin pour moi. Soudain, j'ai eu une idée. J'ai demandé au professeur si je pouvais emmener Grace en mission sur le campus et me promener dans les environs pour voir si nous pouvions produire des articles pour le journal de la classe. Je m'affirmais parce que j'étais défoncé et que je ressentais la coercition grégaire du quaalude. Le professeur m'a dit : "D'accord, mais assure-toi d'être de retour avant la fin du cours."

Grace et moi avons quitté la salle de classe et avons marché dans le couloir, jusqu'à la salle de bain des hommes, qui était une grande et belle salle de bain construite dans les années 30, avec beaucoup de cabines, un haut plafond et d'immenses fenêtres. J'ai commencé à jouer avec ses seins et

à l'embrasser, et elle a adoré. J'étais défoncé et elle ne l'était pas, mais elle était tout aussi excitée que moi et tout aussi désireuse de vivre cette expérience.

expérience. Au moment où j'ai commencé à la doigter, un petit enfant est entré dans les toilettes, nous a vus dans la cabine, a crié et s'est enfui. Au lieu de paniquer et d'annuler la mission, j'étais déterminée à trouver un endroit plus sûr. Nous nous sommes donc promenés sur le campus et avons trouvé un abri de service derrière l'un des bungalows. Nous nous sommes immédiatement déshabillés et nous avons commencé à nous attaquer à elle. À ma grande surprise, elle semblait savoir exactement ce qu'elle faisait. Dès que j'ai joui, je me suis levé, et comme j'étais un adolescent, ma bite est restée dure. Instantanément, elle s'est mise à genoux et a commencé à me faire une pipe, et j'ai joui à nouveau. Je n'en revenais pas. Comment avait-elle pu savoir faire ça ? Nous nous sommes habillés et avons couru jusqu'à la classe, en gloussant tout le long du chemin. Dès que je suis arrivé au déjeuner, j'ai raconté toute l'histoire à mes amis, qui étaient stupéfaits et envieux. Pour moi, ce n'était qu'une journée de travail comme les autres, car j'étais prête à faire tout ce qui me tombait sous la main.

En juillet, j'y suis retourné et j'ai passé un été typique dans le Michigan, un domaine relaxant de forêts, de lacs et de vergers de pêcheurs, à tirer au pistolet BB et à traîner avec Joe et Nate. Mais à la fin de l'été, ma mère et moi avons décidé que je devais rester dans le Michigan pour le premier semestre de la classe de troisième. Ma mère était enceinte de son troisième enfant, et elle voulait que je sois là pour l'accouchement, afin que je puisse m'attacher à mon nouveau frère ou à ma nouvelle sœur. Comme elle et Steve vivaient à Lowell, à la campagne, j'ai fini par aller à l'école dans une ville de moins de deux mille habitants.

La plupart des enfants m'ont ostracisé. Tous les garçons populaires, les fils de fermiers, me traitaient de "petit garçon", de "Hollywood" et de "pédé" parce que j'avais les cheveux longs. Lorsque l'école a commencé, je me suis présenté avec des vêtements différents, une coupe de cheveux différente et une attitude différente, et ces péquenauds de la fauche ont voulu me tuer. Mon seul réconfort était mes relations avec les filles, qui semblaient m'apprécier un peu plus. Ce semestre-là, je suis sorti avec une Hispanique sexy et une blonde nommée Mary, qui avait remporté le concours des cheveux longs et soyeux de L'Oréal dans le Midwest. Elle était belle et avait un an de plus que moi, mais notre relation n'a jamais évolué vers la véritable romance que j'avais envisagée. Nous passions le plus clair de notre temps ensemble à nous tenir la main et à nous embrasser, et elle me laissait toucher diverses parties de son corps, mais elle ne m'a jamais donné toute l'enchilada. Je n'arrivais pas à savoir si elle se moquait de moi parce que j'étais plus jeune et que je mesurais deux têtes de moins

qu'elle.

Le 3 octobre 1976, ma mère a donné naissance à ma deuxième sœur, Jennifer Lee Idema. C'était une période joyeuse dans la famille, et nous avions une belle petite unité avec Steve et Julie, ma mère, le nouveau bébé et Ashley, le chien. En plus de nouer des liens avec Jenny, j'ai passé du temps avec Steve. Il m'a toujours soutenue dans tout ce que je faisais.

Lorsque je suis retourné à Emerson pour la seconde moitié de la neuvième année, un changement radical s'était produit. Quand je suis parti, j'étais le roi du campus dans le royaume des marginaux. Mais quand je suis revenu, c'était Tony Who ? Il y avait de nouveaux enfants qui dirigeaient maintenant, et certains d'entre eux avaient des moustaches. (J'étais loin d'avoir une seule moustache.) J'ai donc développé une nouvelle identité. J'allais devenir acteur, principalement parce que c'était ce que faisait mon père.

Spider a toujours été intéressé par le métier d'acteur. À présent, il commençait à en avoir assez de la vie de seigneur du Sunset Strip. Il en avait assez de vendre de la drogue et du barrage constant de gens qui envahissaient la maison à toute heure de la nuit. Aussi, lorsque Lee Strasberg ouvre une succursale de son institut à Los Angeles, Pops décide de s'y inscrire. Il rentrait chez lui après les cours, tout excité par la méthode d'interprétation, la mémoire sensorielle et tous ces nouveaux concepts. Tout cela semblait être un véritable métier à maîtriser.

Dans le cadre de sa décision de prendre une nouvelle direction, mon père s'est coupé les cheveux longs. Du jour au lendemain, il s'est réinventé en adoptant un look distinctif de gangster des années 30, aux cheveux gominés, digne d'un film noir. Quelques jours plus tard, j'étais assis dans un salon de coiffure et je demandais une coupe de cheveux de gangster des années 30. À cette époque, tous les autres enfants commençaient à me rattraper et les cheveux longs n'étaient plus vraiment un signe de rébellion et d'individualité, alors je me suis fait couper les cheveux et j'ai déconcerté tous mes camarades de classe avec ce nouveau look. Lorsque mon père a commencé à porter des costumes à rayures doubles avec des chaussures de spectateur noires et blanches et de belles chemises blanches boutonnées avec des cravates de luxe, la première chose que j'ai faite a été d'aller me faire confectionner un costume identique. Il était temps pour moi de m'inscrire à une école de théâtre. J'ai pris des cours pour enfants avec une femme nommée Diane Hull, et c'était merveilleux. On nous a appris qu'il ne suffisait pas de faire semblant pour jouer la comédie : Il fallait vraiment se mettre dans la tête du personnage que l'on jouait.

Après quelques mois d'études, mon père m'a lâché une bombe. Il

allait légalement changer son nom de John Kiedis en Blackie Dammett.
Pour son nouveau nom de famille, il avait combiné son prénom et son nom
de famille

de l'un de ses auteurs préférés, Dashiell Hammett. "Il m'a demandé : "Quel est ton nom de scène ? Dans un nouveau geste de solidarité avec mon père, j'ai répondu : "Il faut que ce soit quelque chose de Dammett, parce que je suis ton fils". C'est ainsi que Cole Dammett est né. Vous comprenez ? Cole, fils de Blackie.

À partir de ce jour, il n'est plus connu que sous le nom de Blackie, tant sur le plan professionnel que personnel. Pas de John, pas de Jack, pas de Spider. Mais j'avais deux identités distinctes. Il n'était pas question que je secoue Tony à l'école. Et ma famille n'allait pas commencer à m'appeler Cole. Mais Blackie l'a fait. Il m'appelait Cole plus souvent qu'à son tour, parce qu'il restait toujours dans le personnage.

Une fois nos noms de scène choisis, il était temps de trouver des agents. Il a trouvé un agent pour le représenter, puis il a obtenu une recommandation pour un agent d'enfants acteurs pour moi. Elle s'appelait Toni Kelman, et c'était l'agent d'enfants le plus sexy de tout Hollywood. Lorsque j'ai signé, j'avais déjà été engagé dans un film. Roger Corman était en train de réaliser une version triplement classée de *Love American Style*, intitulée *Jokes My Folks Never Told Me (Blagues que mes amis ne m'ont jamais racontées)*. C'était la quintessence des films des années 70, avec de belles femmes nues tout au long du film. Le réalisateur avait étudié à l'UCLA avec mon père et il est venu me rendre visite un jour. J'ai ouvert la porte.

"Je suis venu voir ton père", dit-il cordialement.

Je ne connaissais pas ce type, et je ne connaissais certainement pas sa relation avec Blackie, alors j'ai pris mon mètre quatre-vingt-dix et j'ai sifflé : "Eh bien, qui êtes-vous ?"

Ce que je disais avec mon langage corporel, c'est que je te botterai le cul si tu essaies d'entrer dans ma maison, même si je ne suis qu'un enfant. Il a été tellement impressionné par mon assurance qu'il m'a fait jouer dans deux vignettes le rôle d'un gamin dur à cuire qui raconte des blagues salaces dans une salle de classe.

D'emblée, j'ai été engagé pour une émission spéciale après l'école et une émission pour enfants diffusée sur une chaîne publique. Bien sûr, j'ai joué le rôle du méchant dans les deux émissions. Mais c'était du travail. Et il s'accumulait. J'ai ouvert un compte à la banque de mon père, et bientôt j'ai ouvert ce livret et j'y ai vu quelques milliers de dollars, une somme choquante pour moi.

J'étais gâté, j'étais choisi pour tous les rôles pour lesquels j'auditionnais. Un après-midi, j'étais chez John quand Blackie m'a appelé

pour me dire que je venais d'être choisi pour jouer le fils de Sylvester Stallone dans *F.I.S.T.*, son prochain film après *Rocky*. J'étais tellement excité que je suis sorti de la maison en courant, en poussant des cris de joie et en chantant le générique de *Rocky* les bras en l'air. J'étais convaincu que je

Je me suis dit que j'allais être le prochain grand succès parce que je jouais avec Sly Stallone, même si je n'avais qu'une seule scène avec lui à table.

Quand je suis arrivé sur le plateau, je suis allé frapper à la porte de la caravane de Stallone, pensant que nous devrions nous rapprocher avant de tourner notre grande scène.

"Qui est-ce ?" dit une voix bourrue provenant de la caravane.

"C'est Cole. Je joue le rôle de votre fils dans la scène que nous allons jouer", ai-je répondu.

Il ouvre prudemment la porte. "*Pourquoi* es-tu là ? dit-il.

"Je joue le rôle de votre fils, alors j'ai pensé que nous devrions passer un peu de temps ensemble pour que je puisse développer..."

Stallone m'a interrompu. "Non, je ne crois pas", dit-il en cherchant un assistant personnel. "Que quelqu'un vienne chercher ce gamin. Sortez-le d'ici", a-t-il crié.

Nous avons joué la scène, et lorsque j'ai prononcé ma grande phrase, "Pouvez-vous me passer le lait ?", la caméra n'était pas exactement en position serrée pour un gros plan. Il s'est avéré que c'était un rôle à ne pas manquer, mais c'était tout de même un autre crédit.

Le fait d'avoir participé à *F.I.S.T.* m'a aidé lorsque je suis allé auditionner chez Paramount pour un film intitulé *American Hot Wax*, qui racontait l'histoire de Buddy Holly et du DJ Alan Freed. C'était un film important et j'auditionnais pour un rôle clé dans le film, celui du président du fan club de Buddy Holly. Après des appels de bétail, d'innombrables rappels et même un test à l'écran, il ne restait plus que deux candidats : moi et l'enfant acteur le plus sexy du coin, Moosie Drier. J'étais persuadé que j'obtiendrais le rôle parce que Blackie avait tout fait pour m'aider à me préparer, en apprenant toutes les chansons de Buddy Holly et en achetant les grosses lunettes à monture en corne. Alors quand Toni m'a appelée pour me dire que je n'avais pas obtenu le rôle, j'étais effondrée.

Ce soir-là, Connie m'a emmené chez un ami et nous avons fait une véritable cure de désintoxication - sniffant de la coke, fumant de l'herbe, sirotant de l'alcool et discutant de la façon dont j'allais les avoir la prochaine fois et devenir la plus grande star de cinéma que cette ville ait jamais vue, et ainsi de suite, un flot ininterrompu de bavardages absurdes sur la cocaïne entre le garçon qui venait de perdre le rôle de sa vie, la dame qui voulait l'aider mais qui était elle-même un peu perdue, et le gars qui voulait juste se mettre dans le pantalon de la dame. Cela a duré jusqu'aux petites heures du matin, lorsque la coke s'est finalement épuisée, et que la réalité a fait son apparition, et elle n'a pas été très agréable. La dépression chimique de

la disparition des drogues, combinée à la réalité de la perte, m'a fait passer vingt-quatre heures brutales.

Malgré mes autres succès précoces, je n'étais pas le plus discipliné ou le plus assidu des étudiants en théâtre. J'y ai pris goût, j'y ai participé et j'en ai tiré des enseignements, mais je n'étais pas déterminé à mettre toute mon énergie dans ce monde. M'amuser avec mes amis, courir en ville et faire du skateboard restaient mes priorités. Se défoncer, c'était aussi ma priorité.

J'avais déjà découvert les plaisirs de la cocaïne avant que Connie n'essaie de me remonter le moral. Lorsque j'avais treize ans, Alan Bashara était venu chez nous à Palm en pleine journée et avait dit à mon père qu'il avait de la cocaïne incroyable. Dans les années 70, la cocaïne était très forte et très pure ; elle n'était pas aussi chargée en produits chimiques qu'aujourd'hui. Cela faisait un an et demi que je voyais les adultes en prendre à la maison, alors je leur ai dit que je voulais en prendre.

Bashara m'a fait une ligne et je l'ai sniffée. Vingt secondes plus tard, mon visage s'est engourdi et j'ai commencé à me sentir comme Superman. L'euphorie était telle que j'avais l'impression de voir Dieu. Je ne pensais pas que cette sensation disparaîtrait un jour. Et puis, boum, ça a commencé à s'estomper.

"Whoa, whoa, est-ce qu'on peut en avoir un peu plus ?" J'étais affolée. Mais Alan a dû partir, mon père a vaqué à ses occupations et j'étais déçu. Heureusement, la chimie du jeune garçon ne met pas si longtemps à se rétablir. Une heure plus tard, j'allais bien et je passais à autre chose.

J'ai donc eu le coup de foudre pour la cocaïne. Je vérifiais toujours la maison pour voir s'il restait quelque chose de la veille. C'était souvent le cas. Je grattais les assiettes avec une lame de rasoir et les flacons de verre vides et je rassemblais les résidus, puis je les apportais à l'école et les partageais avec John. Mais nous attendions toujours la fin des cours. À l'exception de cette moitié de quaalude, je n'ai jamais pris de drogue à l'école.

La cocaïne m'a conduit par inadvertance à l'héroïne. J'avais quatorze ans et j'étais avec Connie un jour où elle m'a emmené faire un tour à Malibu. Nous nous sommes retrouvées dans la maison d'un dealer de coke où tous ces adultes prenaient des quantités massives de poudre blanche à partir d'un énorme tas sur la table à dessin. J'étais à leurs côtés, je voyais et faisais le singe, et nous étions tous aussi défoncés qu'on peut l'être. À un moment donné, ils ont décidé de sortir quelque part. Il ne restait plus qu'une petite ligne solitaire sur le miroir. Ils m'ont dit : "Tu peux rester ici, mais quoi que tu fasses, ne fais pas cette petite ligne". J'ai souri et j'ai dit

d'accord.

Dès qu'ils ont fermé la porte d'entrée, j'ai reniflé cette ligne. Lorsqu'ils sont revenus, ils ont vu que la ligne avait été Hoovered.

"Quelqu'un a dit : "Où est cette ligne ?

"Eh bien, je me suis embrouillé..." J'ai commencé un alibi.

"Nous devrions l'emmener d'urgence à l'hôpital. Il va faire une overdose." Tout le monde s'affole. À mon insu, cette petite ligne était de l'héroïne China White.

Mais j'allais bien. Vraiment, vraiment bien. Je me suis rendu compte que je préférais l'héroïne à la cocaïne. J'étais défoncé à la coke, mais je ne me sentais pas nerveux. Ma mâchoire ne grinçait pas. Je ne m'inquiétais pas du tout de savoir d'où allait venir ma prochaine ligne de coke. J'étais dans un rêve, et j'ai adoré ça. Bien sûr, sur le chemin du retour, j'ai vomi, mais ce n'était pas grave. J'ai juste demandé à Connie d'arrêter la voiture rapidement, et blupp, directement par la fenêtre. Ils me surveillaient de près, persuadés que j'allais faire un arrêt cardiaque, mais rien ne s'est jamais produit. J'aimais ça, mais je ne l'ai pas poursuivi.

À la fin de la neuvième année, les choses semblent s'améliorer. Blackie étudie l'art dramatique et s'investit vraiment dans ses rôles, parfois jusqu'à l'effroi. Il devient un habitué du Hollywood Actors Theatre, un théâtre de quatre-vingt-dix-neuf places non mixtes situé sur Hollywood Boulevard. Qu'il joue un petit rôle ou le rôle principal, il s'immerge complètement dans le personnage. Une grande partie de son travail consistait à trouver l'apparence d'une personne. Il est devenu un grand maître du déguisement, changeant sa garde-robe, ses cheveux, ses lunettes, sa posture et son comportement. Il décorait ses scénarios avec des images, des écrits et des objets représentatifs du personnage.

Les problèmes ont commencé lorsqu'il s'est mis à *incarner* ses personnages. Ils ont atteint le point d'ébullition lorsqu'il a été choisi pour jouer un travesti dans une production du Hollywood Actors Theatre. Blackie n'avait tellement pas peur de ce que les gens allaient penser de lui, et il était tellement séduit par l'idée de devenir ce personnage, qu'il a vécu en travesti pendant des mois. Il avait pris toutes ces photos de lui travesti et les avait accrochées au-dessus de la cheminée, avec des tableaux, des graphiques, des diagrammes et des affiches sur le travestissement.

Puis mon père, bagarreur et hétéro vorace, a commencé à porter des pantalons chauds décolletés avec tout son paquetage enveloppé d'un côté dans un collant en nylon. Il mettait un haut de forme et portait des gants avec des anneaux. Son maquillage

serait immaculée, jusqu'au rouge à lèvres rose vif. Il se pavanait dans la maison en talons hauts, suçant une sucette, parlant comme un gai luron. Les choses ont empiré quand il a commencé à sortir comme ça. Il se promenait sur Hollywood Boulevard, parlant à des inconnus dans son personnage.

J'ai commencé par le soutenir et j'étais fière de son engagement pour son art. Mais à la fin, j'ai craqué. Toute ma masculinité était remise en question. Alors, quand il a commencé à me crier dessus un jour pour un problème scolaire, je l'ai traité de pédé. À la seconde où ce mot est sorti de ma bouche, il s'est jeté sur moi. Et mon père était rapide. J'ai réussi à attraper son coup du droit avant qu'il n'entre en contact avec moi. J'étais sur le point de riposter avec un coup de poing, mais je n'étais qu'à mi-chemin avant de penser que ce n'était pas une bonne idée d'être violent avec mon propre père. Il m'avait alors poussé contre l'étagère, et nous nous sommes retrouvés dans une situation où nous nous tenions le poing. En fin de compte, il n'y a pas eu d'effusion de sang, mais l'énergie était violente et laide. Et rien ne serait plus jamais pareil entre nous pendant des décennies.

Chapitre 3

Fairfax High

Je n'oublierai jamais mon premier jour de lycée. Je suis arrivée à Uni High et j'ai rencontré ma conseillère pour connaître ma classe. C'est alors qu'elle a lâché la bombe.

"Tony, je sais que tu vas à Emerson depuis trois ans sous une fausse adresse. Parce que tu ne vis pas dans le district, tu ne peux pas aller à l'école ici."

Je ne le savais pas à l'époque, mais ce fut l'un des coups du sort les plus mouvementés de ma vie.

Je suis rentré chez moi pour savoir quel lycée se trouvait dans mon district. Il s'est avéré que c'était Fairfax High, un établissement tentaculaire situé à l'angle de Fairfax et de Melrose. J'y suis allée le lendemain et je me suis sentie comme une étrangère au milieu d'une foule de gens qui se connaissaient déjà. Comme j'avais un jour de retard, la plupart des cours que je voulais suivre étaient complets. Je ne connaissais aucun élève, aucun professeur, je ne savais même pas où se trouvait la cafétéria.

J'ai commencé à remplir les formulaires de ma classe, et quand on m'a demandé mon nom, j'ai écrit impulsivement "Anthony" au lieu de "Tony". Lors de l'appel, les professeurs ont tous dit "Anthony Kiedis", et je ne les ai pas corrigés. Je suis simplement devenu Anthony, ce type légèrement différent qui était plus mature, plus maître de lui, plus adulte.

Fairfax était un véritable creuset. Il y avait des immigrants chinois, coréens et russes, des enfants juifs et des tonnes d'enfants noirs, en plus des enfants blancs. Une fois de plus, j'ai commencé à me lier d'amitié avec les enfants les plus solitaires et les plus indésirables de l'école. Mes premiers amis étaient Ben Tang, un petit Chinois maigre, sans coordination et aux lunettes énormes, et Tony Shurr, un gringalet de quatre-vingt-dix-huit kilos au visage pâle. Environ un mois après le début de l'année scolaire, Tony et moi étions en train de discuter dans la cour à l'heure du déjeuner lorsqu'un petit garçon à l'allure folle, aux dents béantes et aux grands cheveux s'est approché de Tony, lui a bloqué la tête et s'est mis à le malmener. Au début, je n'arrivais pas à savoir s'il s'agissait d'une plaisanterie amicale ou si ce type était en train de malmener mon meilleur ami à l'école.

Fairfax, alors j'ai péché par amitié. Je me suis interposée, je l'ai arraché à Tony et j'ai sifflé : "Si tu le touches encore une fois comme ça, tu vas le regretter pour le reste de ta vie."

"Qu'est-ce que tu racontes ? C'est mon ami", proteste le gamin.

C'est bizarre. Même si nous commençons avec cette agressivité de "je vais te botter le cul", j'ai ressenti une connexion instantanée avec ce petit bizarre remarquable. Tony m'a dit qu'il s'appelait Michael Balzary, bientôt connu au-delà des limites de Fairfax High sous le nom de Flea.

Mike et moi sommes devenus inséparables. Il habitait à cinq rues de chez moi, sur Laurel Avenue. Chaque jour, nous rentrions de l'école à pied, rassemblions nos maigres biens et achetions une assiette de taquitos à partager dans cette cabane à hamburgers et à tacos. Ensuite, nous jouions au football dans la rue. D'une manière étrange, je passais d'une vie très adulte avec mon père, où il faisait la fête, sortait en boîte de nuit et fréquentait principalement ses amis, à une seconde enfance, authentique et sans soucis.

Mike était un autre étranger à Fairfax. Il est né en Australie. Son père était un agent des douanes qui avait installé sa famille à New York et jouissait d'un mode de vie plutôt conservateur et stable jusqu'à ce que la mère de Mike se mette en ménage avec un musicien de jazz. Les parents de Mike se sont séparés, et lui, sa sœur, sa mère et son nouveau beau-père ont déménagé à Los Angeles.

Mike était terriblement timide et peu sûr de lui, et beaucoup plus protégé que je ne l'avais été, de sorte que j'ai assumé le rôle d'alpha dans la relation. Cette dynamique allait perdurer pendant longtemps, et c'était une belle chose, car nous partagions tellement de choses ensemble. Cependant, elle comportait aussi un aspect de ressentiment pour lui, parce que j'étais une sorte de salaud et une brute méchante à certains moments de la relation.

Mike ne se déplaçait jamais sans sa trompette. Il était premier trompette dans l'orchestre de l'école, ce qui signifiait que nous travaillions ensemble - j'étais dans la production théâtrale cette année-là. J'étais impressionné par son talent musical et par le fait que sa lèvre était toujours gonflée à force de jouer de la trompette. Son jeu de trompette m'a également ouvert à un tout autre monde, celui du jazz. Un jour, Mike m'a fait écouter un disque de Miles Davis et j'ai réalisé qu'il existait un type de musique spontanée et improvisée.

Même si Mike vivait dans une cellule familiale plus ou moins traditionnelle, sa situation à la maison semblait aussi chaotique que la mienne. Il me régalaient d'histoires sur son beau-père incontrôlable, Walter. Pendant des années, Walter s'est occupé de

avec un problème d'alcool. Il était devenu sobre, un concept que je ne connaissais pas à l'époque, mais c'était maintenant un véritable ermite. Je ne le voyais presque jamais, et les rares fois où je le voyais, il était vraiment bourru, hurlant parce que Mike ne se souvenait pas une seule fois d'avoir sorti la poubelle le bon jour. Chaque fois, c'était "Oooh, oooh, j'ai oublié qu'on est jeudi. Je vais avoir des ennuis."

La mère de Mike était vraiment adorable, même si elle avait un accent australien bizarre. Mais pendant les premiers mois où je l'ai connu, Mike n'a cessé de me parler de sa sœur aînée, Karen, qui était restée en Australie. "C'est une sauvageonne", me disait-il. "Elle est très sexy. Elle a un million de petits amis et c'est la meilleure gymnaste de Hollywood High. Elle a fait du streaking au milieu d'une compétition de la ville." Il fallait que je rencontre cette sœur Balzary.

Plus tard dans l'année scolaire, Karen s'est enfin présentée. Elle était jeune et sexy, et incroyablement audacieuse. À cette époque, il était courant que Mike et moi dormions chez l'un ou l'autre. En fait, la chambre de Mike avait deux minuscules lits de camp, l'un pour lui et l'autre pour moi. Sa famille avait un jacuzzi dans l'arrière-cour et, un soir, Mike, Karen et moi étions dans le jacuzzi en train de boire du vin. La main de Karen se dirigeait continuellement vers moi sous les bulles, et lorsque Mike s'est couché et que j'étais sur le point de faire de même, Karen m'a attrapé. "Tu restes", m'a-t-elle imploré. Il est temps de rencontrer la sœur.

Karen a immédiatement pris les choses en main. Elle a commencé à m'embrasser, puis m'a emmené dans sa chambre, où elle a passé les trois heures suivantes à m'initier à toute une série d'expériences sexuelles dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Elle n'a pas ménagé ses efforts, allant par exemple jusqu'à l'évier pour en ressortir avec une bouche pleine d'eau chaude et me faire une fellation. Qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour mériter cette belle expérience ?

Le lendemain, Mike m'a demandé : "Comment était ma sœur ?" Je lui ai épargné les détails car, après tout, *c'était* sa sœur, mais je l'ai remercié chaleureusement de nous avoir présentés. Des années plus tard, il est venu me voir et m'a dit : "Nous sommes de très bons amis, mais il y a quelque chose qui me tracasse depuis des années. Pendant que tu étais dans la pièce avec ma sœur, je suis sorti de la maison et j'ai épié par la fenêtre pendant quelques secondes." À ce moment-là, je m'en fichais complètement, mais c'était probablement une bonne chose qu'il ait attendu aussi longtemps pour me le dire.

Mike aimait l'herbe quand je l'ai rencontré pour la première fois, alors

j'ai commencé à puiser de plus en plus dans la réserve de mon père pour satisfaire nos besoins. Je connaissais les cachettes de

sur les étagères où il gardait ses joints à moitié fumés. Mais il enfermait sa réserve principale dans le même placard que sa balance. Un jour que je traînais avec Mike dans l'atelier de la cave de son beau-père, je suis tombé sur une énorme cache de clés squelettes. C'était une chance sur un million, mais j'ai demandé à Mike si je pouvais essayer ces clés sur le placard de Blackie, et bien sûr, j'en ai trouvé une qui fonctionnait. J'ai donc commencé à enlever avec précaution la réserve d'herbe, de quaaludes et de coke de mon père. Mike a été impressionné par le fait que j'ai pu attraper une herbe et tout laisser si intact que Blackie ne s'est jamais rendu compte qu'il manquait quelque chose.

Mon premier vrai voyage avec Mike s'est déroulé ce semestre-là, lorsque nous sommes allés skier à Mammoth Mountain. Le trajet en bus Greyhound était rempli d'une variété classique de marginaux et d'abandonnés - une fille avec un œil au beurre noir, un fou de vitesse qui venait d'être licencié, toute la culture bizarre du bus, et nous, les deux gamins écolos.

Immédiatement, je suis allé dans la salle de bain arrière, j'ai fumé la moitié d'un joint, puis je l'ai passé à Mike, qui a répété le rituel. Lorsque nous sommes arrivés à Mammoth, une tempête de neige s'était déclenchée et il faisait nuit noire. Nous avions prévu de passer la nuit dans la buanderie des appartements, un conseil que m'avait donné l'un de mes amis d'Emerson, mais le Greyhound nous a laissés au milieu de nulle part. Nous sommes partis dans la direction générale des appartements, et soudain Mike a eu un horrible mal de ventre. Nous avons marché, marché, nous étions gelés et Mike était presque en larmes à cause de la douleur. Alors que nous étions sur le point d'avoir des engelures, nous avons pris un virage arbitraire et nous avons trouvé les appartements. Nous sommes entrés dans la buanderie, avons sorti nos sacs de couchage et en avons déroulé un sous une étagère en contreplaqué branlante pour plier les vêtements et l'autre sur le dessus de l'étagère. J'ai mis quelques pièces dans le sèche-linge et je me suis recroquevillée sur le sol tandis que Mike dormait sur l'étagère branlante qui était censée contenir quelques kilos de vêtements.

Le lendemain matin, nous sommes allés louer des skis. Nous avons choisi tout notre équipement et Mike a essayé de payer avec la carte de crédit que sa mère nous avait donnée, mais la jeune fille de dix-sept ans qui se trouvait derrière le comptoir n'a pas voulu l'accepter. Elle a insisté sur le fait que la mère de Mike devait être présente en personne pour autoriser le paiement.

Mike a essayé d'expliquer que sa mère était déjà sur les pistes, mais

elle n'a pas bougé. Il fallait que je sauve ce voyage, alors je suis sorti et j'ai abordé une dame qui se préparait à skier avec ses enfants et je lui ai demandé de m'emprunter sa veste, son bonnet de ski et ses lunettes. J'ai réussi à la convaincre et j'ai enfilé sa parka, son bonnet et ses grosses lunettes de soleil carrées. J'ai pris nos moufles et nos bonnets et je les ai fourrés dans la parka pour faire des nichons.

Je suis retourné dans le magasin de ski et je me suis approché de la fille derrière le comptoir.

"Je n'arrive pas à croire que vous m'avez retiré des pistes pour cela. C'est ma carte, et je l'ai donnée à mon fils. Quel est votre problème ?" ai-je dit.

La fille a eu la peur de sa vie en entendant la voix de cette folle derrière sa cagoule, et nous avons pris le matériel. Nous nous sommes amusés comme des fous, en nous défonçant sur le télésiège, en coupant la file d'attente et en jouant les petits salauds que nous étions. Mike ne savait pas du tout comment skier ; la première fois qu'il a descendu la montagne, il est tombé une cinquantaine de fois. La troisième fois, il me suivait à la trace. Il s'est mis en tête d'apprendre à skier en une heure.

Ce soir-là, nous sommes retournés à la buanderie et nous avons passé une autre nuit en quarts. Nous avons fait une deuxième journée de ski et il était temps de rentrer à la maison. Pour une raison ou une autre, j'ai décidé que le magasin de ski n'avait pas un bon système d'inventaire et que ces skis étaient désormais les nôtres. Nous avons marché jusqu'à la station Greyhound et avons chargé les skis de location dans le bus avec les skis de tout le monde. Nous étions sur le point de monter dans le bus lorsqu'une voiture de shérif s'est approchée. Le shérif en est sorti et a dit : "Vous deux. Par ici maintenant."

"Quel est le problème ? dis-je innocemment.

"Ces skis sont des biens volés. J'ai besoin d'une pièce d'identité", a-t-il déclaré.

"Oh, non, non, non, non, nous ne les prenons pas. Vous pensiez que nous prenions ces skis ? Non, non, nous les avons loués et nous allions les ramener. En fait, nous pourrions probablement les laisser ici et partir maintenant", ai-je désespérément lancé.

Nous avons finalement convaincu le gars de nous mettre une contravention, et nous avons promis de remonter et de résoudre le problème. Nous sommes rentrés à Hollywood. Le voyage avait été un monstrueux succès, même si l'affaire du shérif avait laissé un mauvais goût dans la bouche à la fin. Un certain temps s'est écoulé sans qu'aucun appel, aucune convocation, aucune mauvaise nouvelle ne nous parvienne du nord. Et puis un jour, c'est arrivé. Mike et moi avons surveillé le courrier, mais le même jour, alors que nous étions à l'école, Blackie et Walter ont reçu des lettres.

Maintenant, nous avons de sérieux problèmes. Walter était strict et mon père n'avait pas envie d'avoir des inconvénients supplémentaires dans

sa vie, d'autant plus que les mineurs devaient amener leurs parents au tribunal de Mammoth. Maintenant, ces types devaient s'occuper de notre problème. Nous pensions que ce serait la fin du monde tel que nous le connaissions, mais curieusement, nos deux pères ont utilisé ce voyage pour resserrer les liens avec leurs fils. En fin de compte, nous nous en sommes tirés avec une gifle.

Et tout ce que nous avions à faire, c'était d'écrire une lettre tous les deux mois pendant six mois, pour leur dire comment nous allions.

Mais mon escapade en ski avec les autorités était mineure comparée à ce qui allait arriver à Blackie cet automne-là.

C'était une journée d'automne californienne parfaite, ensoleillée et magnifique. Je suis rentré de l'école vers 15h30, comme tous les autres jours, mais mon père semblait un peu contrarié par quelque chose. Nous étions dans notre salon, qui avait une belle baie vitrée donnant sur notre jardin, quand Blackie s'est figé. J'ai regardé dehors et j'ai vu ces gars qui ressemblaient à des Grizzly Adams, de grands bûcherons costauds, qui rôdaient dans notre jardin. Mon père m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : "Je pense que ces types sont peut-être sous couverture..."

Dès que ce mot est sorti de sa bouche, la porte d'entrée en chêne massif a été enfoncée à coups de pied. Simultanément, la porte arrière a été enfoncée et une phalange de types armés de fusils, de gilets pare-balles et de pistolets est entrée. Leurs fusils étaient chargés, armés et pointés sur mon père et moi. Ils criaient tous : "Ne bougez plus ! Ne bougez plus ! Mettez-vous par terre !" comme si nous étions une opération d'envergure. Un seul geste du doigt et nous aurions été remplis de plomb. Ils nous ont menottés l'un à l'autre sur le canapé et se sont mis à détruire systématiquement notre maison.

Il s'est avéré que mon père avait fait venir une prostituée quelques nuits auparavant, mais quand elle est arrivée, elle n'était pas la tasse de thé de mon père. Pour être gentil, il lui a offert de la cocaïne. Elle est partie en claquant la porte et a appelé les flics pour leur dire que Blackie était peut-être l'étrangleur de Hillside, qui terrorisait L.A. à l'époque.

Les flics ont passé les deux heures suivantes à déchiqeter les matelas, à fouiller chaque vêtement du placard et à voler tous les beaux couteaux à cran d'arrêt que j'avais achetés à Tijuana, afin qu'ils puissent rentrer chez eux et les donner à leurs enfants. Heureusement, ils ne trouvaient pas de drogue. Alors que je pensais qu'ils ne découvriraient peut-être pas le trésor de mon père, l'un des crétins anaux a creusé un trou dans le plafond du placard arrière et a tout trouvé. À ce moment-là, mon père et moi avons compris que la partie était gagnée. Ils ont sorti les gros cailloux de coke, les sacs d'herbe et l'énorme bocal de quaalude.

Ils ont commencé à réfléchir à ce qu'ils allaient faire de moi. Ils parlaient de m'envoyer en prison, mais je savais que je devais éviter la prison pour pouvoir aider les autres.

Blackie a été libéré sous caution. Je les ai convaincus que je n'avais rien à voir avec tout cela et que je devais aller à l'école demain matin. Ils ont finalement accepté que je reste dans l'appartement saccagé, puis ils ont emmené Blackie.

Nous étions tous les deux anéantis. J'ai eu des visions de mon père parti pendant des années. J'ai donc appelé Connie, et elle a demandé à son nouveau petit ami de mettre sa maison en garantie. Le lendemain, Blackie est sorti de prison. Il avait économisé environ sept mille dollars, qu'il a dû immédiatement mettre de côté pour s'offrir les services d'un bon avocat ; cela a encore plus pesé sur nos finances, car il avait vraiment réduit ses activités de dealer et se consacrait davantage à son métier d'acteur.

Heureusement pour nous, quelques mois plus tôt, j'avais joué dans une publicité pour Coca-Cola, et c'était une bonne affaire pour un gamin de quinze ans. Mais cela a créé plus de frictions avec mon père, parce que je gagnais plus d'argent que lui. Il a même essayé de me faire payer un loyer, ce qui est devenu une pomme de discorde entre nous, tout comme les 20 % qu'il prélevait déjà sur mes revenus d'acteur en tant que manager. Tout cela créait un schisme dans le partenariat de Kiedis.

Pendant ce temps, j'étais totalement préoccupée par ma vie sociale naissante à Fairfax. Quelques mois après avoir rencontré Mike, j'ai rencontré une autre personne qui allait devenir l'un de mes amis les plus proches. De temps en temps, nous avions des groupes de rock locaux bizarres qui jouaient sur la scène extérieure de la cour de Fairfax. Au cours de ce premier semestre, j'ai vu jouer un groupe ridicule appelé Anthym. Quand je dis "idiot", ne vous méprenez pas ; tous ces gars étaient vraiment talentueux, mais ils étaient un peu en retard sur leur temps en ce qui me concerne. Ils faisaient des reprises de Queen et de Led Zeppelin, tous ces groupes dont l'époque était révolue, et ils avaient tous ces grandes coiffures bouclées à l'aspect cossu.

Lors du concert, des gens distribuaient des badges Anthym rectangulaires faits maison, j'en ai donc pris un. Un jour, alors que je portais ce badge, j'ai croisé l'un des guitaristes d'Anthym. Il s'appelait Hillel Slovak. Nous avons commencé à parler et il m'a invité à manger chez lui.

Quelques minutes après avoir passé du temps avec Hillel, j'ai senti qu'il était absolument différent de la plupart des gens avec qui j'avais passé du temps. Dans la plupart des relations avec les jeunes de mon âge, j'avais l'impression d'être le leader, en raison de toutes les expériences folles que j'avais vécues enfant, mais j'ai tout de suite su qu'Hillel était au moins mon égal, et qu'il savait en fait beaucoup de choses que je ne connaissais pas. Il

comprenait beaucoup de choses sur la musique, c'était un grand artiste visuel et il avait un grand sens de l'humour.

Hillel était juif, il avait l'air juif et parlait de choses juives, et la nourriture dans cette cuisine était juive. Hillel était juif, il avait l'air juif et parlait de choses juives, et la nourriture dans cette cuisine était juive. Ce jour-là, il nous a préparé des sandwichs aux œufs et à la salade sur du pain de seigle, ce qui était une nourriture totalement exotique pour moi à l'époque.

Après les sandwichs, nous avons eu une conversation à cœur ouvert. Lorsque j'ai quitté sa maison, je me suis dit : "Voilà mon nouveau meilleur ami pour la vie". Il en avait été de même lorsque j'avais rencontré Mike et Joe Walters. Parfois, on le sait, c'est tout. Hillel avait un break Datsun B10 et nous avons passé de nombreuses nuits à rouler jusqu'au sommet des collines d'Hollywood, à nous arrêter sur une aire de repos, à regarder la ville, à mettre des cassettes de rock progressif, à fumer de l'herbe et à discuter des filles de Fairfax.

C'était une chose de rencontrer Mike et Hillel, qui allaient tous deux devenir des personnes importantes dans ma vie, mais quelles étaient les chances que je rencontre trois âmes sœurs au cours de cette première année à Fairfax ? En fait, j'ai rencontré Haya Handel avant Mike et Hillel. Pendant la première semaine d'école, j'étais en cours d'espagnol et mes yeux étaient rivés sur cette fille incroyablement belle aux longs cheveux bruns ondulés, à la peau pâle et parfaite, et aux grands yeux bruns qui brillaient d'un éclat fou. Elle était juive et de loin la personne la plus intelligente de la classe, mais elle était incroyablement terre-à-terre et étonnamment flirteuse.

Bien sûr, j'ai tout de suite eu le béguin pour elle. Chaque fois que je la voyais, je discutais avec elle. Mais elle m'a rapidement fait comprendre qu'elle n'était pas disponible comme petite amie. J'ai d'abord cru qu'elle sortait avec ce blondinet nommé Johnny Karson, qui allait plus tard jouer un rôle important dans ma vie, mais elle m'a dit qu'il s'agissait simplement d'un vieil ami du collège. Il s'est avéré qu'elle sortait avec un certain Kevin, un grand garçon noir, costaud et séduisant, qui était la star de l'équipe de gymnastique. Je savais que Haya venait d'une famille juive conservatrice, qui considérait qu'il serait tabou pour elle de sortir avec quelqu'un d'autre qu'un juif, de sorte que sa relation avec le gymnaste noir était un grand secret pour sa famille. Nous parlions et elle me confiait : "Je veux vraiment sortir avec mon petit ami, mais je ne peux pas, c'est trop risqué et mes parents pourraient l'apprendre". C'était une information tragique parce que ce n'était pas moi, mais je ne me suis pas désintéressée et je ne suis pas passée à autre chose.

Nous étions assis côte à côte dans une autre classe ce semestre-là. C'était juste après le déjeuner, alors je voyais toujours son petit ami la

raccompagner en classe, où ils faisaient leurs petits adieux. Un jour, j'ai décidé d'apporter des fleurs. J'ai acheté un bouquet et j'ai écrit un poème, mais le temps que je revienne...

à l'école, la classe avait déjà commencé. Je me suis précipité dans la salle de classe et le professeur m'a dit : "Y a-t-il une bonne raison pour votre retard ?"

"Eh bien, pas vraiment", ai-je dit et j'ai tendu à Haya les fleurs et le poème. Tout le monde a applaudi, et le professeur m'a tout de suite donné du mou. Haya était embarrassée, mais elle a réalisé que ce type devait être fou d'elle. Ce fut le début de ma relation avec elle, mais ce fut un début difficile qui se prolongea toute l'année suivante à l'école.

Au cours de la seconde moitié de la dixième année, j'avais brûlé tout l'argent que j'avais économisé grâce à ma carrière d'acteur, qui était pour l'essentiel en sommeil, car je voulais simplement me concentrer sur mon rôle de lycéen ordinaire. Comme les rentrées d'argent de Blackie étaient si maigres, j'ai trouvé un emploi à temps partiel comme livreur pour un magasin d'alcool haut de gamme appelé John and Pete's. J'adorais ce travail. Je conduisais de manière imprudente, enfreignant toutes les lois, faisant des excès de vitesse, passant du mauvais côté de la rue et coupant la circulation pour effectuer mes livraisons afin de pouvoir prendre mon temps pour revenir au magasin. Au bout de quelques semaines, j'ai réalisé que si je cachais une bouteille d'alcool ou un pack de six dans la poubelle du magasin, je pouvais retourner à la benne plus tard, la récupérer et être tranquille pour la nuit. Avec les trente dollars de pourboires que je gagnais en une journée de travail, si je travaillais quelques jours par semaine, j'avais de l'argent de poche.

Mais ma première année à Fairfax a surtout été une oasis de responsabilités. J'avais tout ce temps libre pour vagabonder, jouer, marcher sans but, découvrir, parler, faire des bêtises, voler, vandaliser, rendre visite à un ami, essayer de trouver de l'herbe à fumer et peut-être jouer au basket-ball. Il n'y avait vraiment pas de pression, pas d'anxiété. J'avais peut-être des devoirs, mais je les faisais après le dîner.

Mike était mon compagnon de tous les instants. Au cours de ces longues promenades, nous passions devant tous ces immeubles d'un, deux, trois et parfois quatre ou cinq étages construits autour d'une piscine centrale. Un jour, j'ai eu une idée géniale. J'ai regardé l'immeuble et j'ai dit : "C'est un plongeoir, mon ami."

Dans le Michigan, j'avais acquis une certaine expérience en sautant des chevalets de chemin de fer dans des étendues d'eau. Parfois, nous attendions juste avant que le train n'arrive, et c'était une sensation incroyable. Mike était prêt à tout, alors nous avons commencé par sauter des immeubles du deuxième étage dans les piscines. Peu importe que des

gens soient assis autour de la piscine en train de prendre un bain de soleil ;

C'était d'autant plus amusant d'être ce type qui s'envolait du ciel et atterrissait à côté d'un baigneur qui ne se doutait de rien.

S'il y avait une chance de se faire prendre, nous faisons le saut et nous décollions comme des chauves-souris de l'enfer pour couper à travers des arrière-cours et nous enfuir. Mais il arrivait aussi que nous sortions de l'eau et que nous nous rendions compte que nous ne risquions pas de nous faire prendre, ce qui nous donnait une nouvelle occasion d'effrayer quelqu'un en criant, en dansant ou en faisant la moone.

Nous avons finalement atteint des bâtiments de cinq étages. Notre préféré était celui de King's Road. On montait sur le toit, on regardait en bas et on voyait un timbre-poste d'eau, et on se lançait. Ensuite, j'ai commencé à expérimenter différents styles de sauts. Je n'allais pas plonger dans une piscine, mais j'ai commencé à sauter de l'immeuble à reculons, en faisant des trucs de Superman. Je courais vers l'extérieur et, au lieu de sauter loin devant, je sautais directement vers le haut, je formais une arche, je m'allongeais et je retournais directement dans la piscine.

La profondeur des piscines n'a pas d'importance. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'eau pour atterrir. S'il s'agit d'une piscine peu profonde, lorsque vous touchez l'eau, vous laissez votre corps aller sur le côté, ce qui vous permet d'utiliser la largeur de l'eau ainsi que la profondeur.

Mon père était au courant des sauts, et il n'était pas fan. Il n'a pas essayé d'y mettre fin, mais il me faisait la morale de temps en temps : "Ne saute pas. Je sais que tu fumes de l'herbe tout le temps. Ce n'est pas une bonne combinaison." À ce moment-là, nous ne communiquons pas sur beaucoup de choses. Il se plaignait, je l'ignorais et je disais : "Peu importe. Va te faire foutre."

Un jour de juin de cette année-là, Mike et moi avons jeté un coup d'œil à cet immeuble d'habitation situé juste à côté de chez moi. La piscine était petite et en forme de goutte d'eau, et la partie profonde était la plus petite section de la goutte d'eau. Pour atteindre le sommet de l'immeuble, nous devions escalader des rampes, et nous avons fait suffisamment de bruit pour que quelqu'un commence à nous crier de descendre. Nous n'avons jamais pensé à avorter. J'ai dit à Mike d'y aller, il a sauté et j'ai entendu l'éclaboussement. Puis je me suis hissé sur la rambarde. Je n'ai même pas regardé en bas pour voir mon angle : J'étais plus préoccupé par les gens qui criaient.

J'ai sauté, et alors que j'étais en l'air, je me suis rendu compte que j'avais trop forcé et que j'allais dépasser la piscine, mais je ne pouvais rien y faire. Le béton m'arrivait dessus et j'ai atterri sur mes talons, manquant la

piscine d'une quinzaine de centimètres. J'étais étourdi et je suis tombé

Je suis retourné dans la piscine et j'ai commencé à couler. D'une manière ou d'une autre, malgré le choc paralysant, j'ai réussi à me hisser hors de la piscine, à rouler sur le rebord du béton et à émettre un son inhumain qui semblait provenir des profondeurs de l'Hadès.

J'ai regardé et j'ai vu Mike, mais je ne pouvais pas bouger. Quelqu'un a appelé une ambulance et les ambulanciers m'ont maladroitement fait rouler sur un brancard, me faisant presque tomber au passage. Ils n'ont pas stabilisé le brancard à l'arrière de l'ambulance, si bien que j'ai été secouée par l'agonie pendant tout le trajet jusqu'à l'hôpital. C'était la douleur, le choc et l'horreur, et je savais que quelque chose n'allait pas du tout, car je ne pouvais toujours pas bouger.

On m'a emmené à Cedars Sinai pour faire une radiographie et, au bout d'un moment, le médecin est entré dans la pièce et m'a dit : "Vous vous êtes cassé le dos, et ça n'a pas l'air d'aller." J'avais gardé une attitude plutôt optimiste, mais lorsqu'il m'a donné le pronostic, j'ai commencé à pleurer. "C'en est fini de mon été. C'en est fini de mon athlétisme. Ma vie s'en va."

J'ai commencé à frapper toutes les infirmières qui passaient, cherchant désespérément des analgésiques, mais elles ne voulaient rien me donner tant que le médecin n'avait pas donné son accord. C'est alors que Blackie a débarqué en hurlant : "Qu'est-ce que je t'avais dit ? Qui a raison ? Je ne t'avais pas dit que cela arriverait ? Tu fumes de l'herbe. Tu sautes de ce truc. Ça devait arriver." J'ai regardé l'infirmière et j'ai dit : "Que quelqu'un l'emène loin d'ici. Il n'a pas le droit d'être ici." Finalement, on m'a donné des médicaments et on m'a installé un système de poulie avec un harnais et une gaine médicale. On m'a dit que mes vertèbres étaient aplaties comme des crêpes et qu'un mois de traction les aiderait à se redresser.

Pendant la première semaine à l'hôpital, j'ai reçu la visite de Mike et Hillel et de quelques autres amis. Entre-temps, j'avais conquis Haya, et elle était en quelque sorte ma petite amie. Une fois, elle est venue me rendre visite et s'est allongée sur le lit avec moi pour me laisser la palper, ce qui était un vrai plaisir. "D'accord, le dos est cassé, mais au moins j'ai mis la main sur les seins de la fille dont je suis amoureux depuis le premier jour du cours d'espagnol.

Après deux semaines de traction, j'ai commencé à devenir folle. Un jour, Hillel est venu me rendre visite et je lui ai dit : "Je ne peux pas rester ici un jour de plus. Il faut que tu me fasses sortir d'ici." Il est descendu préparer la voiture, j'ai enlevé la gaine, je me suis retournée et je me suis redressée sur mes deux faibles jambes. Mon cul nu émergeant de ma chemise d'hôpital, j'ai commencé à me balancer comme Frankenstein dans

le couloir. Toutes les infirmières sont devenues folles, criant

que je ne pouvais aller nulle part avant deux semaines, mais je m'en moquais. J'ai réussi à descendre les marches et Hillel m'a aidé à monter dans la voiture. Avant de rentrer chez moi, je lui ai demandé de me conduire jusqu'à l'immeuble où j'avais fait une bêtise, pour que je puisse essayer de comprendre ce que j'avais fait de mal.

J'ai passé les semaines suivantes à l'horizontale dans mon propre lit. J'ai reçu la visite d'une amie de mon père, Lark, qui était une belle actrice d'une vingtaine d'années ayant connu un certain succès. Elle venait à toute heure, pendant la journée, tard le soir, n'importe quand, juste pour m'arranger sur le plan sexuel. J'avais récupéré ma gaine, et je devais sans cesse lui dire de faire très attention, mais je me faisais absolument chevaucher par une banshee nymphomane sauvage. Cela rendait la convalescence un peu plus agréable.

Cet été-là, je suis retourné dans le Michigan, mais j'avais toujours des problèmes de dos. Chaque fois que je passais une radiographie, les médecins me disaient que mon dos n'avait pas l'air d'aller bien - il était tordu, les vertèbres étaient encore écrasées. Ce n'était jamais une bonne nouvelle. Mais avec le temps, mon dos s'est progressivement amélioré. À un moment donné, Mike a pris un Greyhound pour me rendre visite. Il est arrivé chez moi après ce voyage tortueux, l'air totalement hagard et en manque de sommeil, puisqu'il avait été coincé pendant tout le trajet entre un Indien géant qui ronflait et quelqu'un qui n'arrêtait pas de vomir. Il avait un *Penthouse avec lui*, et je me souviens que lorsqu'il l'a ouvert, toutes les pages étaient collées les unes aux autres. Il a menti en disant : "Euh, c'était comme ça quand je l'ai reçu".

Mais il était heureux comme un lapin une fois que nous nous sommes installés. Ma mère l'a traité comme son propre fils et Steve nous a laissé prendre sa voiture pour explorer le Michigan. Nous avons fait du camping dans la péninsule supérieure, nous avons rendu visite à ma tante et à mes cousins, et nous avons fait du ski nautique. Nous étions deux enfants, adultes à certains égards et enfants à d'autres, mais nous ne nous considérions certainement pas comme des enfants - nous nous considérions comme les maîtres de l'univers par rapport à toutes les autres formes de vie, y compris les adultes. Nous étions plus branchés, plus cool, plus intelligents, nous en savions plus sur à peu près tout ce qu'il y avait à savoir, et cela nous convenait. L'adolescence est une période tellement amusante de notre vie, parce que nous pensons tout savoir et que nous n'avons pas encore atteint le point où nous réalisons que nous ne savons presque rien. Nous nous sommes donc amusés pendant l'été, et lorsque Mike a été prêt à

rentrer, je me souviens que ma mère est allée en ville avec des sacs et des sacs de nourriture pour ce pauvre enfant qui devait prendre le Greyhound. Elle lui a préparé une tarte aux noix de pécan et lui a donné un énorme sac de Goldfish de Pepperidge Farm, le traitant comme un petit prince.

Je suis retourné pour ma deuxième année à Fairfax, mais les choses devenaient de plus en plus difficiles à la maison. Après l'arrestation, alors que mon père attendait d'être condamné, il est devenu beaucoup plus prudent. Il a complètement arrêté de vendre de la drogue et est devenu le prototype de l'acteur affamé. Nous nous disputons pour les choses les plus banales. Une fois, il a été outré que j'aie mangé une boîte de sa soupe ; une autre fois, je l'ai rendu furieux en mangeant un sandwich du réfrigérateur qu'il avait convoité toute la journée.

À cette époque, Blackie a également essayé de m'imposer un couvre-feu. Il a décidé arbitrairement que je devais être rentré à minuit. Si je ne respectais pas le couvre-feu, on me mettait dehors. Un soir, je suis sorti faire du skateboard et je suis rentré quelques minutes après minuit, et la porte était fermée à clé. J'ai frappé, frappé et frappé, mais il n'y avait pas de réponse. Finalement, il est venu à la porte, complètement furieux. "Qu'est-ce que je t'ai dit ? Il n'y a pas moyen d'entrer ici après midi". Il s'est plaint qu'il devait se lever tôt pour aller à ses cours de théâtre et que j'interrompais son sommeil. C'est le même type qui m'a empêché de dormir jusqu'à six heures du matin pendant toute la durée de mes études secondaires.

La fois suivante, mon voisin est sorti et m'a proposé de dormir sur son canapé, mais j'ai refusé. J'avais essayé de laisser ma fenêtre entrouverte pour pouvoir me faufiler à l'intérieur, mais mon père était tellement soucieux de la sécurité qu'il s'assurait que la maison était hermétiquement fermée avant d'aller se coucher. J'ai donc dû réveiller Blackie à nouveau, et il était encore plus furieux cette fois-ci. Nous nous sommes disputés dans la cuisine et il m'a dit que je devais suivre ses règles ou partir.

C'était une évidence. J'ai appelé Donde Bastone, un ami à moi, et je lui ai demandé s'il voulait un colocataire. J'avais rencontré Donde lors de ma première année à Fairfax, mais dès la onzième année, il avait abandonné l'école et vendait de l'herbe dans sa propre maison sur Wilcox. C'était le seul jeune de seize ans que je connaissais qui avait suffisamment d'argent pour avoir sa propre maison et une belle petite voiture. Il a accepté que j'emménage, mais il a précisé le montant du loyer que je devais payer et mes responsabilités dans la maison.

Au milieu de la journée, Haya est venue avec son énorme voiture et nous avons commencé à charger mes affaires. Il s'agissait de quelques vêtements, de ma chaîne stéréo et d'un grand panneau néon Shamrock Billiards que mon père m'avait offert. Malheureusement, alors que je sortais de l'allée, Blackie est rentré à la maison.

"Whoa, whoa, whoa ! Où pensez-vous aller ?" dit-il. "Je m'en

vais. Je m'en vais. Vous voyez la fin de ma vie."

"C'est quoi tous ces trucs dans la voiture ? demanda-t-il. "Ce sont mes affaires", ai-je répondu.

"Ce ne sont pas tes affaires, ce sont les miennes." "C'est toi qui m'as donné ces affaires", lui ai-je rappelé.

"Je te l'ai donné tant que tu vis sous mon toit. Si tu n'es pas dans la maison, ce ne sont pas tes affaires." Nous avons eu une grosse dispute à propos des affaires, que j'ai perdues, mais je m'en fichais à ce moment-là. Je voulais juste partir.

J'ai emménagé avec Donde et j'ai immédiatement conclu qu'il était en avance sur son temps à bien des égards. Tout d'abord, il possédait une extraordinaire collection de disques (avec des étagères spécialement construites pour les accueillir) et un très bon système de sonorisation. Outre le fait d'être une tête de noeud et de fumer de l'herbe, il jouait de la musique toute la journée et toute la nuit. Chaque heure d'éveil dans cette maison, il y avait un disque qui tournait. Heureusement, il avait des goûts musicaux incroyables. Il n'était pas du genre à aimer exclusivement le ska, le punk rock ou le blues vintage ; il aimait tout. Et comme il avait des amis qui travaillaient dans des maisons de disques, il recevait toujours des copies en avant-première d'albums de David Bowie ou de Talking Heads.

Notre maison est également devenue la maison de la fête, et nous organisons des soirées de gala tous les deux week-ends. C'était l'une de ces périodes où les drogues et l'alcool fonctionnaient à la perfection et n'empêchaient pas de travailler, et où personne n'était sous l'emprise de quoi que ce soit. Donde semblait toujours trouver de la cocaïne pour ces fêtes, et la cocaïne était alors un plaisir, pas quelque chose que nous avions tout le temps, alors nous ne nous sommes pas laissés emporter par la drogue.

C'est à cette époque que ma relation avec Hillel s'est intensifiée. Je suivais un cours de santé qui se trouvait à deux portes de la classe d'art d'Hillel. Son professeur d'art était très libéral, si bien que j'obtenais des permissions pour aller aux toilettes, et j'y allais pour avoir des conversations intenses pendant qu'Hillel faisait ses dessins anatomiques. Mike et Hillel devenaient également amis et développaient un lien musical intéressant. Anthym était sur le point de donner une série de concerts dans d'autres lycées, et Hillel a commencé à enseigner secrètement à Mike comment jouer de la guitare basse. Todd, le bassiste actuel d'Anthym, n'était pas un très bon musicien, même s'il fournissait le système de sonorisation du groupe. Mais Hillel, Alan Mishulsky, l'autre guitariste, et Jack Irons, le

batteur, étaient d'authentiques talents musicaux.

cherchant à reproduire cela sur la basse. Lorsque Todd est arrivé un jour à une répétition et a vu le petit Mike jouer des chansons d'Anthym sur la basse de Todd et avec l'amplificateur de Todd, il a pris son équipement et a quitté le groupe. Mike était donc dans le coup.

Juste avant qu'ils ne commencent à jouer, j'ai approché Hillel et lui ai demandé si je pouvais présenter le groupe. En fait, l'idée me vient de Blackie, qui a longtemps présenté les groupes de ses amis avec des discours comiques et ironiques du type Vegas. Hillel a accepté, et pour ma première introduction, j'ai retravaillé l'un des vamps classiques de Blackie. J'ai fait appel à Cal Worthington, qui était devenu célèbre à Los Angeles pour ses publicités de mauvais goût pour les voitures d'occasion.

"Leurs parents les traitent de fous, et les filles les appellent tout le temps, mais je les appelle comme je les vois, et je les appelle Anthym", ai-je crié. Puis je me suis envolée de la scène vers le public et j'ai dansé pendant tout le spectacle. Peu importe que je sois la seule personne à danser, j'étais tellement enthousiaste à l'idée de soutenir l'art de mes amis.

Mais même si j'étais un fan de tout le groupe, il s'agissait vraiment de moi, de Mike et d'Hillel. Hillel connaissait Jack et Alan depuis plus longtemps, mais quand il nous a trouvés, il a senti que nous étions ses gars. D'abord, Hillel aimait vraiment l'herbe, ce qui n'était pas le cas des autres gars. Nous aimions la folie et repousser les limites, alors qu'Alan et Jack étaient plus des fils à papa. Mike, Hillel et moi sommes donc devenus les véritables Trois Mousquetaires pendant les deux années qui ont suivi au lycée. Pour nous amuser, nous avons créé des identités alternatives, trois Mexicains qui parlaient avec l'accent stylisé de Cheech et Chong. J'étais Fuerte (fort), Mike était Poco (petit) et Hillel était Flaco (mince). Ensemble, nous étions Los Faces. Nous étions un gang, mais pas un gang de ruffians ; nous étions un gang de comiques. Nous avons passé des heures et des heures à jouer ces personnages, et cela nous a permis de développer un sens de la camaraderie qui allait durer des années.

Pendant ce temps, mon amitié avec Haya progressait, mais pas aussi facilement que mes liens avec Mike et Hillel. Nous avons encore un problème majeur

-Je n'étais pas le gentil garçon juif que sa famille avait imaginé. Je n'oublierai jamais la façon dont elle m'a expliqué la situation : "C'est comme ça. Je t'aime. Tu es mon homme. Mais mes parents ne doivent jamais le savoir, parce qu'ils ne veulent pas que je sorte avec quelqu'un qui n'est pas juif. Pour eux, toi et moi sommes les meilleurs amis du monde, nous travaillons ensemble à l'école, et c'est tout. Ne sois pas affectueux avec

moi quand tu viens. Agis juste comme mon ami".

C'était difficile. Son père m'a à peine adressé un mot. Sa mère était plus cordiale, mais ils sentaient tous les deux quelque chose d'inconfortable dans leur vie, et c'était moi. Je pouvais toujours voir comment leur répression se manifestait dans sa psyché. Même si elle essayait de ne pas se limiter au monde confiné de ses parents, ils exerçaient toujours une forte emprise sur elle, un lien contre lequel elle luttait, mais qu'elle ne rompait jamais quand il le fallait. Elle était leur fille.

Je savais qu'elle m'aimait, mais elle avait peur d'aller trop loin dans cet amour. En onzième année, j'étais fou à l'idée de lui faire l'amour. J'avais eu toutes sortes d'expériences sexuelles, mais aucune basée sur un véritable amour. Je savais à quel point la baise pouvait être amusante, mais j'avais l'occasion de le faire pour de vrai. J'essayais de la convaincre de coucher avec moi, mais elle ne voulait pas s'engager. "Non. Donne-moi du temps. Je ne suis pas prête. Il y a un problème de contraception." Elle repoussait sans cesse l'échéance, et c'est devenu un éternel "Es-tu prête ?". Entre-temps, elle me faisait des branlettes, ce qu'elle faisait très bien, mais je voulais cette fille dans mes bras pendant que j'étais en elle.

C'était exaspérant. Elle était mon monde. Je l'adorais. J'aurais fait n'importe quoi pour elle. Mais elle n'abandonnait pas. Sept mois après le début de notre relation, nous sommes sortis ensemble. Je portais mes plus beaux vêtements et j'avais fait de mon mieux pour me coiffer. Nous sommes rentrés dans ma chambre sans intention de faire quoi que ce soit, et nous avons commencé à nous embrasser. Nous nous sommes déshabillés et nous nous sommes retrouvés dans une sphère d'amour, de lumière et de chaleur, et le reste du monde a disparu. C'était mieux que ce que j'aurais pu rêver, c'était cette chose que je cherchais, cet amour mélangé au ravissement du sexe.

Lorsque Haya et moi avons commencé à avoir une relation sexuelle régulière, je n'aurais pas pu être plus heureux. Je voulais faire l'amour avec elle toute la journée et toute la nuit, tous les jours et toutes les nuits. Si je ne la voyais pas pendant un certain temps, je ne pensais qu'à être avec elle. Lorsque je partais en voyage dans le Michigan, j'avais hâte de la revoir. Toutes les chansons que j'écoutais parlaient d'elle. Nous avions nos chansons spéciales, "Heroes" de David Bowie et "Here, There and Everywhere" des Beatles.

Ma dernière année à Fairfax était pleine de contradictions. Mes amis et moi étions des marginaux, vivant selon notre propre code moral, dont l'un des principes était "Tu voleras tes repas". Mike et moi avons mis au point une méthode de vol de nourriture qui est restée imbattable pendant environ

deux ans, jusqu'à ce que les supermarchés s'en aperçoivent. Je me rendais au marché et je remplissais un

J'y déposais un petit panier en plastique rouge contenant les meilleures provisions qu'ils proposaient - filet mignon, homards, cognac, et j'en passe. Je portais ensuite mon panier jusqu'au présentoir à revues, qui se trouvait juste à côté de l'entrée. Je prenais un magazine, posais mon panier sur le sol et, tout en feuilletant le magazine, je glissais subrepticement le panier sous la rambarde chromée. Mike, qui attendait à l'extérieur, se précipitait alors, attrapait le panier et sortait par la porte de sortie. Bientôt, nous avons eu une pile de huit pieds de haut de paniers rouges vides derrière ma maison, un témoignage de notre capacité à nous nourrir avec style.

Pour voler de l'alcool, nous utilisions toujours la bonne vieille méthode éprouvée de la bouteille dans le pantalon. Une fois, je suis même allé plus loin et j'ai volé une paire de skis. Je suis allé à l'arrière du magasin de sport et j'ai demandé : "Quelle est la meilleure paire de skis que vous avez dans ma taille ?" Le vendeur m'a répondu : "Eh bien, ces skis de course." J'ai attendu qu'il parte, j'ai pris les skis et je suis sorti par la porte d'entrée. J'avais décidé que si je passais hardiment devant la caissière, elle penserait : "Il prend quelque chose qu'il a déjà payé, parce qu'il ne s'arrête pas".

À certains égards, nos pulsions antisociales étaient renforcées par la musique que nous écoutions. Lorsque j'ai créé Fairfax en 1977, le punk rock commençait tout juste à se faire sentir à Los Angeles. Mais il s'agissait d'une minuscule sous-culture. Blackie, et c'est tout à son honneur, était à la pointe de la nouvelle scène musicale. Il est l'un des premiers à fréquenter un club punk-rock, le Masque, sur Hollywood Boulevard. Lorsque des groupes de punk-rock new-yorkais venaient en ville, ils jouaient au Whisky, et Blackie et moi finissions toujours au Tropicana Motel, un vieux paradis classique et miteux sur Santa Monica Boulevard, où les groupes logeaient et où se déroulaient les after-parties. À l'époque, mon disque préféré était le premier de Blondie. Chacune de ces chansons était gravée de manière indélébile dans mon âme, et j'étais totalement amoureux de Deborah Harry.

Alors, quand Blondie est venue en ville, nous nous sommes rendus au Tropicana pour la fête. Il y avait une suite et Debbie était dans la pièce de devant. Nous avons commencé à parler, et j'ai eu le coup de foudre, j'ai totalement fondu. Dans mon délire, je me suis dit : "C'est une occasion unique. Tu ne reverras peut-être jamais cette femme. Tu ferais mieux d'agir." Avec le plus grand sérieux, j'ai dit : "Je sais que je ne te connais pas depuis longtemps, mais veux-tu m'épouser ?"

Elle sourit et dit : "C'est très gentil de votre part de demander. Je pense que vous êtes un homme formidable, mais je ne sais pas si vous savez que le guitariste avec lequel je jouais ce soir, qui est derrière dans la chambre à coucher... eh bien, c'est mon mari. Nous sommes très heureux en ménage, et je n'ai vraiment pas de place dans ma vie pour un autre homme". J'étais effondrée.

Mike et moi avons commencé à fréquenter la scène punk par nécessité. Peu après la création de Fairfax, j'avais emmené Mike au Rainbow un soir. Avant d'y arriver, nous avons bu beaucoup de bière Michelob. J'avais une certaine tolérance à l'alcool, mais apparemment pas lui. Nous étions assis à la table de Blackie, les filles étaient là, il y avait de la musique, Mike m'a regardé et m'a dit : "Je ne me sens pas très bien." Il a commencé à se précipiter dehors, mais avant d'avoir fait deux pieds, il s'est mis à vomir sur tout l'arc-en-ciel. Ce n'est pas ce qu'ils attendaient de deux mineurs dans leur établissement. Il a vomi jusque dans le parking, où ils l'ont renvoyé. Ils sont ensuite venus me chercher et m'ont dit : "Sors de là avec lui. Vous ne reviendrez plus jamais ici." J'ai continué à essayer de revenir pendant un an, mais ils m'avaient vraiment fait quatre-vingt-six ans. Il était temps de trouver ma propre scène.

Mon premier concert punk a eu lieu en journée au Palladium. Devo jouait, ainsi que les Germs. Je me tenais à l'arrière, fasciné. La musique était vraiment cool, ces gens avaient l'air incroyables, presque trop cool pour moi - il n'y avait aucune chance que je sois accepté par cette foule, parce qu'ils avaient des années-lumière d'avance sur moi en termes de style. Je me souviens d'être allé sur le côté de la scène, là où les gens entraient et sortaient des coulisses, et il y avait cette fille avec une coupe de cheveux punk-rock déglinguée, qui prenait des épingles à nourrice géantes et se perçait la joue avec, l'une après l'autre. C'était nouveau pour moi.

Mike et moi avons commencé à essayer de nous frayer un chemin dans cette nouvelle scène, où, contrairement au Rainbow, je n'avais aucune influence. Il y avait une explosion de groupes extraordinaires à Los Angeles à cette époque, X et les Circle Jerks, Black Flag et China White, et la liste pourrait s'allonger à l'infini. L'énergie était débridée, plus créative, plus excitante et plus grandiloquente que tout ce que l'on avait jamais vu. Sur le plan de la mode, de l'énergie, de la danse et de la musique, c'était comme l'aube de la Renaissance dans ma propre ville. Le rock était devenu une vieille bête ennuyeuse, prête à mourir, et maintenant du sang frais et fou coulait dans les rues d'Hollywood. La première vague de punk rock avait déjà atteint son apogée, mais il y avait une deuxième vague. Il ne s'agissait

pas d'une scène hard-core violente, comme les groupes

du comté d'Orange. À Hollywood, il s'agissait plutôt de créativité et d'originalité. Les Screamers et les Weirdos ont été deux des premiers groupes punk-rock d'Hollywood, mais ils ne se ressemblaient pas du tout.

Ce que tous ces groupes avaient en commun, c'était un élément d'anarchie et de non-conformité. Le premier disque de X, ou tous les disques de Black Flag de l'époque, étaient des chefs-d'œuvre. Les paroles de Darby Crash pour les Germs n'ont jamais été aussi bonnes que dans le monde du punk rock. Il était à un tout autre niveau d'intelligence.

Mike et moi avons donc traîné sur le parking du Starwood, probablement la meilleure salle de concert punk-rock de l'époque, et nous avons commencé à mettre notre nez dans ce monde. Le Starwood était un club difficile à pénétrer, mais il y avait une porte latérale près du parking, gardée par un énorme videur. Si une bagarre éclatait et que son attention était détournée, nous nous glissions à l'intérieur aussi vite que possible. Parfois, si un groupe de personnes entraît, nous essayions de ramper et nous nous servions d'eux comme couverture. Lorsque nous ne pouvions pas nous faufiler dans le spectacle, nous nous attardions dans le parking, mais aucun d'entre nous n'avait beaucoup de mojo ou de jeu, alors nous devions regarder ce qui se passait. Personne ne nous invitait à sortir.

Une fois, Mike et moi nous sommes faufileés dans le Starwood pour assister à un concert de Black Flag. Nous étions des poissons hors de l'eau. Nous adorions ces groupes, mais nous étions mal habillés, mal coiffés, mal chaussés et nous ne dansions même pas comme tous les punks. Ces gars-là avaient des bottes vraiment cool avec des chaînes enroulées autour d'eux et la bonne combinaison de vêtements écossais déchirés et de coupes de cheveux à pointes. Mike et moi avons la chance d'avoir une veste en cuir à nous deux.

Black Flag a donné un spectacle incroyable. Il y avait sur scène un type appelé Mugger qui était chargé de la sécurité. Chaque fois que quelqu'un essayait de monter sur scène, de danser un peu puis de redescendre, Mugger attaquait la personne et se lançait dans une violente bagarre à coups de poing. Pendant tout ce temps, le groupe ne perdait pas une miette. Un gars a réussi à dépasser Mugger et à plonger sur scène. Il est passé juste à côté de moi et j'ai reçu un coup de pied dans la tête avec sa lourde botte à bouts d'acier. Je me suis presque évanoui.

L'une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas plongé les pieds dans le plat est que, d'une certaine manière, nous étions encore des étudiants modèles à Fairfax. Du moins, je l'étais. C'était une étrange dichotomie. Je fumais des tonnes d'herbe, je prenais des pilules et je buvais le week-end.

Mais je n'ai jamais perdu le contrôle. Je ne manquais jamais l'école. C'était

Pour moi, il était important d'être un bon élève. D'une certaine manière, j'étais un rebelle en obtenant de bonnes notes, parce que la plupart des camés et des drogués n'obtenaient aucune note. Je ne voulais pas être comme eux. Lorsque j'étais en première année, j'ai reçu mon bulletin scolaire et j'ai eu des A sur toute la ligne, ce que j'ai adoré. Je voulais être le meilleur dans tout ce qui se présentait à moi. À ma façon. Je ne voulais pas nécessairement étudier pendant des heures pour y arriver, mais je voulais en faire assez à la dernière minute.

À cette époque, nous pensions tous à l'université. À la fin de ma dernière année, mes notes commençaient à baisser et j'ai dû aller voir Mme Lopez, mon professeur d'espagnol, et mendier, emprunter et voler pour obtenir un B. Mike avait ses propres problèmes de notes. Il oscillait toujours entre le statut d'élève brillant et celui d'élève nul. Lors de notre dernier semestre, il était avec Haya dans le cours d'histoire de Don Platt. Platt était un général sans état d'âme qui dominait totalement sa classe. Il était chauve mais en pleine forme, avec un bronzage parfait, un type suave de Gavin MacLeod.

Mike et moi avons couru comme des fous la semaine précédant son grand examen final, et il n'avait pas étudié pour cela, alors il a triché. Le dernier type sur la planète Terre à vouloir se faire arrêter pour tricherie était Don Platt. Il n'avait pas peur de vous dénoncer devant la classe et de vous humilier. C'est ce qu'il a fait à Mike, qui est sorti de la classe ce jour-là, blanc comme un fantôme. Avec un D dans la classe de Platt, les chances de Mike d'obtenir une bonne moyenne s'amenuisent considérablement.

Mais ce n'était pas mon souci. Mes notes me permettaient déjà d'entrer à l'université. En fait, j'avais prévu de demander à Don Platt de me recommander pour que je puisse aller à l'UCLA. J'avais été l'élève de Platt pendant trois ans et j'avais réussi tous ses cours, je savais donc qu'il me donnerait le joyau de la couronne de toutes les recommandations. Quelques jours plus tard, je suis allé le voir après les cours, et il avait un air très peu accueillant. Je lui ai demandé une recommandation, et c'était comme s'il avait déjà préparé un discours. "Quiconque s'associe à Michael Balzary n'est pas un de mes amis et ne reçoit pas de recommandation de ma part. Pour ce que j'en sais, Michael et toi avez triché pendant tout le temps où vous étiez dans mes classes."

C'était absurde. J'étais probablement le meilleur étudiant qu'il ait eu en dix ans. La seule fois où j'ai failli le dépasser, c'était lors de mon premier semestre. J'avais choisi de faire un rapport oral sur Uriah P. Levy, un grand officier de marine américain. Au cours de mes recherches, j'ai

a découvert l'origine du mot "fuck". Il provient des premiers journaux de bord de la marine que le capitaine tenait. Si un membre de l'équipage était puni pour avoir eu des rapports sexuels, il était noté dans le journal "FUCK" (pour un savoir charnel illégal). C'était un fait trop intéressant pour ne pas le partager avec la classe.

J'étais donc en train de parler d'Uriah P. Levy et de la marine, et j'avais l'impression d'être un Monty Pythonesque. J'en suis arrivé aux délits punissables, je me suis approché du tableau et j'ai écrit "F, U, C, K" en grosses lettres. J'ai regardé M. Platt, et le sang lui montait au sommet de son crâne chauve, mais je n'ai jamais esquissé un sourire et j'ai continué à expliquer le concept. Pendant ce temps, Mike et le reste de la classe s'effondraient, mais Platt ne pouvait rien faire. Je le tenais.

Il pensait maintenant qu'il me tenait. J'ai essayé de plaider en faveur de la recommandation, mais il n'en a pas voulu. Il m'a dit : "Voilà la porte". Je suis sorti de là, abasourdi. En fin de compte, je me suis adressé au professeur de géométrie, qui a eu la gentillesse de me faire une excellente recommandation. Mais je devais quand même me venger de Platt.

Au cours de ce semestre, je suis tombée sur des boîtes en carton contenant de belles grandes lettres en plastique noir et rouge. Pensant qu'elles pourraient être utiles pour un projet artistique, je les ai gardées. À la fin du week-end du Memorial Day, la veille du jour où nous devons reprendre les cours, Mike et moi roulions, défoncés à l'herbe, en écoutant de la musique, lorsqu'une idée brillante m'est venue.

Nous nous sommes rendus en voiture jusqu'au chapiteau situé devant le lycée Fairfax et avons commencé à grimper sur le poteau, armés des lettres appropriées. Puis nous avons épilé DANDY DON PLATT SUCKS ANUS, et nous avons huilé le poteau et la plate-forme pour empêcher la progression de quiconque tenterait de faire tomber notre message.

Nous avons regardé le panneau, nous nous sommes félicités mutuellement et nous sommes rentrés à la maison pour nous endormir. Le lendemain, nous sommes allés à l'école et il y avait toute une activité autour du chapiteau, des gens qui prenaient des photos et des ouvriers qui essayaient de contourner l'huile de moteur et d'enlever ces lettres.

Personne n'est jamais venu nous interroger, Mike ou moi. Nous n'étions même pas suspects. Peut-être que Platt avait bousillé suffisamment d'enfants pour qu'il y ait une abondance de personnes ayant un mobile. Mais ce n'était pas fini. À la fin de l'été, nous avons décidé de laisser un message à la nouvelle classe de Fairfax. Nous sommes donc retournés à la boîte de lettres, sommes remontés sur le poteau et avons laissé DANDY DON CONTINUES

TO SUCK ANUS.

Chapitre 4

Sous le soleil zéro-un

J'étais ravie d'apprendre que j'avais été acceptée à l'UCLA. Non seulement j'allais dans la même université que mon père, mais Haya, qui aurait pu entrer dans n'importe quelle école du pays, avait choisi de rester à la maison et d'aller à l'université avec moi. C'était comme si les planètes s'étaient alignées.

Mais je suis vite redescendu sur terre. Je ne me suis jamais sentie chez moi à l'UCLA. Le corps étudiant était rempli de Poindexters et de jeunes asiatiques qui n'étaient pas là pour socialiser ou s'amuser. Tout le monde était au travail, tout le temps. Je ne me suis pas fait un seul ami pendant toute la durée de mon séjour. En outre, sortir en boîte, faire la fête chez Donde et courir avec Hillel et Mike était bien plus important pour moi que d'étudier l'histoire de la Chine, qui était, ne me demandez pas pourquoi, l'un des cours pour lesquels je m'étais inscrit.

En plus de ces malheurs généraux, mes finances étaient complètement à la dérive. Je n'avais aucun revenu, à l'exception des vingt dollars que ma mère m'envoyait par mois. J'ai donc repris mes vieilles habitudes. Lorsqu'il s'agissait d'acheter des manuels, qui étaient incroyablement chers, je me rendais à la librairie du campus, je remplissais mon panier, je marchais jusqu'à la sortie, je passais les détecteurs, j'achetais un paquet de chewing-gum et je récupérais mes livres gratuits en sortant. Pour ce qui est de la nourriture, j'allais à la cafétéria de l'école, qui offrait un grand choix de repas chauds et froids, et je remplissais un plateau. Avant d'arriver à la caisse, je commençais à reculer dans la file d'attente, comme si je prenais des choses que j'avais manquées, jusqu'à ce que j'arrive au bout de la file. Ensuite, je sortais avec la nourriture. Je ne me faisais jamais prendre. Hillel se joignait souvent à moi, parce qu'il avait lui aussi un budget limité. Ces repas avec lui ont probablement été les moments les plus joyeux de ma carrière universitaire.

Cette année-là, Hillel, Mike et moi avons perfectionné ce que nous appelions le dîner et le fringant. Nous choisissions des restaurants très fréquentés et avec beaucoup de serveuses, comme le Canter's sur Fairfax. Nous mangions notre repas, puis nous nous éclipsions individuellement. Le

plus triste, c'est que nous ne nous arrêtons pas pour penser que ces pauvres serveuses se retrouvaient avec l'addition, et même si le restaurant

Si je ne leur faisais pas payer notre repas, ils ne recevaient pas leur pourboire. Ce n'est que des années plus tard, lorsque j'ai dû examiner les conséquences de certains de mes comportements antérieurs, que j'ai commencé à faire amende honorable en retournant dans ces endroits et en mettant de l'argent dans leurs caisses.

Hillel avait beaucoup de temps libre ce premier semestre, car il n'est pas allé à l'université après Fairfax. Je le rencontrais après l'école, je traînais avec lui le week-end et je me défonçais à l'herbe. Il a commencé à se droguer tardivement, mais il adorait l'herbe.

Je me réjouissais du temps que je passais avec lui, car je n'avais vraiment pas hâte d'aller à l'école. Je détestais tous mes cours, à l'exception d'un seul : un cours de rédaction d'exposés enseigné par une jeune professeure. Chaque semaine, nous devions rédiger une composition qu'elle critiquait. Même si j'étais une grande procrastinatrice et que j'attendais la veille du jour où je devais rendre mon devoir pour y penser, j'adorais ce cours. J'ai eu un A à chaque devoir et, comme Jill Vernon, la professeure me gardait après les cours et m'encourageait à écrire davantage.

Si certains de mes autres cours avaient été "Prise de drogues récréatives 101" ou, mieux encore, "Prise de coke avancée", j'aurais peut-être mieux réussi à l'UCLA. J'avais quatorze ans la première fois que j'ai pris de la coke. J'étais à l'une des fêtes de mon père sur Palm Street, je regardais tous les adultes se droguer et je les ai incités à se préparer une petite dose et à se droguer à leur tour. À la fin de ma dernière année à Fairfax, j'ai recommencé à me droguer. L'une des premières fois, j'étais seul à la maison et je me sentais tellement en extase que j'ai appelé Haya. Je lui ai dit : "C'est la meilleure sensation qui soit. Il faut qu'on fasse ça ensemble." Je ne voyais pas cela comme un chemin vers la mort et la folie, je voyais juste cela comme un sentiment magnifique, magnifique.

Aussi euphorique que soit cette sensation, la descente de la coke est horrible. *L'Enfer de Dante* multiplié par dix. Vous tombez dans un endroit sombre, démoniaque et déprimant, dans un état de malaise angoissant, parce que toutes les substances chimiques que vous devez normalement libérer lentement pour vous sentir bien dans votre peau ont disparu et que vous n'avez plus rien à l'intérieur pour vous sentir bien. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai pris de l'héroïne quelques années plus tard. C'est devenu l'oreiller de quatre-vingts pieds qui m'a permis d'amortir la chute de la cocaïne.

Je n'ai jamais eu de scrupules à utiliser des aiguilles pour ingérer des drogues. Une fois, j'ai même fait de l'injection un projet artistique bizarre.

J'étais toujours à Fairfax, et je m'étais disputé avec Haya. Elle m'ignorait depuis quelques jours, alors j'ai conduit jusqu'au magasin de son père, où elle travaillait. Je me suis arrêté devant son

Je me suis approché de sa voiture et, en plein jour, j'ai enfoncé une seringue vide dans mon bras et j'ai aspiré deux centimètres cubes de sang frais. Ensuite, je me suis approché de sa voiture, j'ai fait couler le sang dans la paume de ma main, je l'ai étalé sur ma bouche et j'ai fait des baisers de sang sur son pare-brise et sur la vitre côté conducteur. Mon petit projet romantique sur le sang a fonctionné. Je suis rentré chez moi et j'ai reçu un appel plus tard dans la journée : "J'ai eu ton message. C'était si gentil. Je t'aime tellement." Malheureusement, le sang a taché le verre, et malgré de nombreux lavages, nous n'avons jamais pu effacer toutes les traces de ces baisers sanglants.

Je me sentais à l'aise avec les seringues, mais mon dilemme était de savoir comment me les procurer. J'ai trouvé la solution un jour, alors que je me promenais dans un supermarché doté d'une pharmacie. J'ai vu une publicité pour de l'insuline et une ampoule s'est allumée dans ma tête. J'ai réalisé que si je m'approchais du comptoir, que je me comportais comme un diabétique et que je commandais d'abord mon insuline, lorsque je demanderais des seringues, ils ne poseraient même pas de questions. Je me suis donc présentée et j'ai commandé l'insuline Lente U 100. Le pharmacien est allé chercher une boîte de flacons d'insuline dans le réfrigérateur et, alors qu'il revenait, j'ai dit avec désinvolture : "Oh, vous feriez mieux d'ajouter un paquet de seringues microfines trois aussi. Sans perdre de temps, il s'est emparé de quelques seringues. Cette arnaque a fonctionné pour moi pendant des années et des années.

Ma consommation de drogues a augmenté de façon exponentielle au cours de cette première année à l'UCLA. Je savais qu'au bout de la rue, la vie était en session, et que c'était là que j'irais pour mon éducation, ce qui incluait d'aller à tous les concerts que je pouvais m'offrir. J'ai vu les Talking Heads et The Police. Je suis même allée à New York avec Donde pour rendre visite à sa famille et assister à quelques concerts. C'était l'anniversaire de Donde, alors nous avons pris de l'acide et sommes allés au Tracks pour voir John Lurie et les Lounge Lizards, puis au Bottom Line pour voir Arthur Blythe. À notre grande surprise, Blythe était accompagné de Kelvyn Bell, le grand guitariste de Defunkt. Le spectacle était incroyable et, une fois terminé, je suis allé au bar et j'ai parlé à Kelvyn de musique, de son jeu de guitare et des disques sur lesquels je savais qu'il avait joué. Il était très heureux de parler de musique avec ce garçon de dix-huit ans d'Hollywood qui était sous l'emprise de l'acide.

J'étais excité parce que Kelvyn était l'une des personnes qui m'avait amené à m'intéresser sérieusement à la musique. Donde avait son album

Defunkt, et lorsque nous recevions des gens à la maison, il le mettait et disait : "Tout le monde se lève, Anthony va danser". Anthony va danser", et je faisais quelques mouvements. La danse est devenue une compétition ludique pour nous, et à un moment donné, nous avons tous commencé à aller danser

concours. Nous nous présentions chez Osco, une discothèque punk-rock branchée de La Cienega, et Hillel, Mike et moi nous inscrivions au concours. Nous n'étions pas dans le coup. La plupart des gens faisaient des pas de danse conventionnels que l'on avait déjà vus, mais nous, nous allions inventer des pas de danse.

Outre les disques qu'il écoutait en permanence, Donde possédait une guitare électrique bon marché et un amplificateur. Les week-ends, lorsqu'il ne travaillait pas au service de réponse téléphonique de son père, il s'asseyait et tapait sur cette guitare électrique. Il connaissait quelques accords, mais son timbre était très dur, si bien que lorsqu'il commençait à jouer, je sortais généralement de la maison. Un jour, Donde a suggéré que Mike, moi et lui formions un groupe. Il jouerait de la guitare, je chanterais et Mike jouerait de la basse. Même si c'était plus une blague qu'autre chose, nous avons répété plusieurs fois dans le théâtre de son père à Hollywood. La plus grande contribution à ce projet a été le nom. Notre ami Patrick English avait l'habitude de qualifier sa bite de "spigot", et j'ai trouvé que c'était un surnom tellement fantastique que je suis devenu Spigot Blister. Donde s'est appelé Skid Mark. J'ai oublié le nom de Mike. Nous nous appelions Spigot Blister and the Chest Pimps, les chest pimps étant les boutons qui se trouvaient sur la poitrine pubère de Mike. Nos répétitions consistaient principalement à faire du bruit. Rétrospectivement, c'était plus un exercice pour trouver des personnalités que pour trouver de la musique. Nous n'avons pas écrit de chansons ni même de paroles, nous nous sommes contentés de faire du bruit, de crier et de taper sur des objets. Finalement, nous avons perdu tout intérêt pour ce projet.

Mais voir Kelvyn Bell m'a inspiré, et j'ai eu la nette impression, même si je n'avais pas de moyens concrets d'y parvenir, que quoi que je fasse de ma vie, je voulais faire ressentir aux gens ce que cette musique me faisait ressentir. Le seul problème, c'est que je n'étais ni guitariste, ni bassiste, ni batteur, ni chanteur. J'étais un danseur et un fêtard invétéré, et je ne savais pas comment en faire un métier.

Toutes les tentatives que j'avais faites pour conserver un emploi s'étaient soldées par un échec cuisant. De retour à Fairfax, j'ai enchaîné les petits boulots merdiques qui montraient à quel point j'étais incapable de m'intégrer dans la société. J'ai travaillé dans une agence de recouvrement, j'ai travaillé pour un magasin de campagne, j'ai même travaillé comme serveur mineur à l'Impro, mais j'ai été renvoyé de chacun de ces emplois. À l'UCLA, j'avais tellement besoin d'argent que j'ai lu une annonce sur le site des emplois merdiques où l'on peut exploiter les étudiants et les faire

travailler pour rien.

Je n'avais pas l'intention d'aller à l'école, mais j'avais l'impression qu'une riche famille de Hancock Park avait besoin d'un promeneur de chiens pour ses deux bergers allemands. Cela ne me dérangeait pas de faire la promenade quotidienne, ni de passer du temps avec les chiens, mais c'était une situation pathétique de devoir promener ces chiens pour seulement vingt-cinq dollars par semaine.

Au cours de cette première année, je ne pouvais plus payer le loyer de Donde et j'ai dû partir. Je suis retourné sur le même site d'offres d'emploi et j'ai trouvé une annonce qui disait : "Chambre et pension pour un jeune étudiant, prêt à participer à la prise en charge d'un garçon de neuf ans. La mère célibataire a besoin d'aide pour emmener et ramener le garçon à l'école". La femme vivait dans une petite maison pittoresque à Beverlywood. C'était une jeune mère qui s'était fait plaquer par un mec et qui se retrouvait seule avec un enfant soi-disant hyperactif et souffrant d'un déficit d'attention, à qui on administrait de la Ritaline. Elle m'a tout de suite apprécié. Mes responsabilités n'étaient pas très importantes : je devais m'assurer que l'enfant allait à l'école le matin, qu'on venait le chercher l'après-midi et qu'on lui servait un goûter.

Pour moi, c'était l'idéal. J'avais un toit au-dessus de ma tête, de la nourriture dans mon estomac et une belle chambre où Haya me rendait régulièrement visite et où nous nous livrions à des séances d'amour bruyantes. Au bout d'un moment, j'ai sympathisé avec le petit bonhomme. Il était peut-être un peu handicapé mental, mais il n'était pas hyperactif et ne souffrait pas d'un manque d'attention. Lorsque nous étions ensemble, il n'était pas spastique ou incontrôlable. J'avais lu que les adultes qui prenaient de la Ritaline, au lieu d'avoir un effet calmant, stimulaient l'équilibre chimique postadolescent. Un soir, Hillel et Mike sont venus et nous avons décidé de tester ces théories. Avec une bonne bouteille de vodka finlandaise volée, nous étions sur la bonne voie. Nous avons mangé des poignées de Ritaline et sommes devenus trois comètes ivres courant dans la maison. Le gamin s'est bien amusé, et lorsque sa mère et son cavalier sont rentrés à la maison un peu éméchés, elle a fait la fête avec nous, sans se rendre compte que nous étions sous l'emprise des médicaments de son fils. Elle a fini par me licencier.

À l'école aussi, j'étais presque de l'histoire ancienne. Dès les premières semaines, je me suis sentie totalement étrangère à la vie du campus, tellement étrangère que j'ai commémoré ce sentiment par une coupe de cheveux dure et bizarre. J'ai décidé de couper tous mes cheveux très courts, à l'exception de l'arrière, qui était long et descendait jusqu'à mes

épaules. Je n'imitais pas les joueurs de hockey ou les gens du Canada, c'était juste mon idée d'une coupe de cheveux punk-rock. Elle était probablement inspirée par David Bowie et sa période Pinups, mais elle n'était pas d'un rouge flamboyant et je n'avais pas ce truc qui se dressait d e v a n t , j'avais une frange. Pour les gens de l'UCLA, c'était

abominable. Même mes amis en étaient effrayés. Mais Mike approuvait. Il disait toujours que l'une de mes plus grandes réussites était d'avoir inventé la coupe mulet.

L'apogée de mon aliénation de l'UCLA s'est produite plus tard dans l'année. Mike, Hillel et moi venions de terminer l'un de nos dîners-crochets de Canter's. Nous étions sous l'emprise de l'acide et errions dans les rues. Nous étions sous l'emprise de l'acide et errions dans les rues. Nous sommes passés dans une ruelle et je suis tombé sur des vêtements jetés par un clochard. J'ai immédiatement eu un moment de lucidité acide, je me suis déshabillée et j'ai enfilé ces vêtements surdimensionnés, étranges et dépareillés. D'une certaine manière, ils étaient beaux et royaux ; le pantalon avait même une sorte de motif irisé en soie. Combiné à la coupe de cheveux de Spigot Blister, je faisais sensation. J'ai veillé toute la nuit et, le matin, je me suis rendu à mes cours dans cette tenue de clochard mystique. Mais j'avais encore la gueule de bois à cause de l'acide, alors je suis sortie et je me suis allongée sur la pelouse.

Haya m'a repéré. "Qu'est-ce qui ne va pas ?" a-t-elle demandé.

"J'ai passé la nuit à prendre de l'acide et je n'arrive pas à suivre mon cours d'astronomie", ai-je dit.

Elle m'a dit : "Tu as une mine épouvantable". Elle avait raison. J'avais l'air affreuse et je me sentais affreuse, et c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que je n'allais pas réussir dans cet environnement. Ce que je n'avais pas réalisé à l'époque, c'est que Haya et moi n'allions pas y arriver non plus.

J'avais eu deux cas regrettables d'infidélité au cours de cette année à l'UCLA. La première fois, c'était avec une fêtarde bien nantie. Elle passait sans cesse chez moi et ne me laissait pas tranquille. Avant d'aller danser un soir, je lui ai fait comprendre que j'étais engagé dans une relation. Mais je soupçonne furtivement que nous avons pris un quaalude à un moment donné de la soirée et que nous sommes rentrés chez elle. Elle a commencé à me faire des avances sexuelles et je me souviens avoir pensé : "Je vais le faire. Je vais coucher avec cette fille, et je vais le regretter pour toujours, mais je ne peux pas m'en empêcher."

Elle s'est déshabillée, j'ai perdu tout contrôle et j'ai couché avec elle. J'ai passé un bon moment et je me suis senti écrasé, démoralisé et dégoûté par la suite. Vous savez instinctivement que rien ne sera plus jamais pareil, et vous devez porter ce savoir avec vous comme un poids énorme. La prochaine fois que tu verras ta copine, tu ne pourras pas la regarder droit dans les yeux comme tu l'as fait pendant toutes ces années.

La deuxième infidélité a été encore plus grave. J'écrivais un article pour l'un de mes cours et j'avais besoin d'aide, et il s'est avéré que Karen, la sœur de Mike, avait une certaine expertise dans ce domaine. J'ai mal au ventre rien que d'y penser. Karen avait une petite maison à Laurel Canyon, et Haya m'y a déposée. Une fois de plus, je me suis mise dans une situation dangereuse, car Karen était un chat sauvage. Quand je suis arrivé, elle était déjà ivre d'une bouteille de vin, et elle venait de manger une soupe à l'ail, ce qui ne m'excitait pas vraiment. Mais elle était en boucle et insistante, et quand vous avez dix-huit ans, il ne faut pas tant de provocation pour vous amener à un point où vous ne pouvez plus vous arrêter. Nous avons donc fini par avoir une aventure sexuelle très tourmentée pour moi. Un énorme sentiment de culpabilité, de honte et de déception s'en est suivi.

Je ne veux pas dire que ces épisodes ont détruit ma relation avec Haya. J'ai pu les enfermer dans une enveloppe protectrice de matière grise et comprendre qu'ils ne signifiaient rien par rapport à ce que je ressentais pour Haya. Mais il y avait suffisamment d'autres bagages dans notre relation qui semblaient la condamner à terme. Le problème majeur restait le conflit entre sa loyauté envers ses parents et ses sentiments envers moi. Les voix désapprobatrices de ses parents étaient toujours présentes dans son esprit. Et l'attitude de ses parents est devenue de plus en plus rigide au fur et à mesure que notre relation évoluait. Un soir, alors que je vivais encore dans la maison de Donde, Haya et moi avons passé quelques heures glorieuses ensemble. Nous avions l'impression que ses parents la croyaient ailleurs, et elle était si heureuse. Nous étions allongées dans le lit, en train de parler et de rire, et il commençait à se faire tard, puis le téléphone a sonné.

J'ai décroché le téléphone, espérant qu'il s'agissait d'un appel pour Donde, mais la voix masculine à l'autre bout du fil était aussi froide que la glace et aussi sérieuse que la pierre. Cela aurait pu être un bourreau.

"Anthony, passe-moi Haya.

Je l'ai regardée et elle a su qu'elle devait prendre l'appel. Elle a commencé à écouter sa tirade sur le fait qu'elle ne valait rien et qu'il la renierait, et elle s'est mise à pleurer. J'ai essayé de lui dire que je l'aimais et qu'ils n'avaient pas son intérêt en tête, mais elle a soupiré et a dit : "Non, c'est ma famille. Je ne peux pas leur tourner le dos." Et elle est rentrée chez elle auprès des gens qui lui faisaient ça.

À la fin de cette première année à UCLA, Haya et moi avons commencé à discuter de ce que nous allions faire. À un moment donné, Hillel m'a même offert un chai, la lettre hébraïque qui signifie la vie, et je l'ai porté sur une chaîne autour de mon cou. Je suppose que cela a suffisamment déconcerté le père de Haya pour qu'il m'appelle chez lui et me demande quelles étaient mes origines. J'ai expliqué que j'étais surtout lituanienne, et cela lui a plu.

"Saviez-vous qu'avant la Seconde Guerre mondiale, dix pour cent de la population lituanienne était juive ?

Il s'est ensuite rendu à sa bibliothèque, a sorti des livres de généalogie lituanienne et a tenté désespérément de déterminer quelles étaient les chances que j'aie un lien avec une lignée juive. Je l'ai écouté, mais je savais que c'était peine perdue.

Haya et moi avons donc ces discussions, qui devenaient sérieuses et tristes, parce qu'elle était poussée à l'école et sous la domination de sa famille, mais nous étions follement amoureux l'un de l'autre. Le stress de l'université et de sa dynamique familiale unique nuisait à notre vie sexuelle.

J'étais terriblement blessée et confuse, et mon ego et ma confiance sexuelle ont commencé à s'effriter.

Peu à peu, notre relation s'est désintégrée, non pas de manière immature, mais de manière profonde, lorsque nous avons tous deux compris que nos mondes étaient peut-être trop disparates et qu'il n'y avait peut-être pas d'avenir pour nous. Nous avons fini par avoir notre dernière discussion dans la maison d'Hillel, qui était devenue un sanctuaire pour moi au cours de cette année ingérable. Hillel nous a donné sa chambre, et Haya et moi nous sommes regardées et avons dit : "Vous savez, ça ne va vraiment pas marcher". Puis nous sommes restées allongées dans le lit d'Hillel, nous serrant l'une contre l'autre et pleurant pendant ce qui nous a semblé être des heures, parce que nous savions toutes les deux que ce grand amour touchait à sa fin.

Je n'ai jamais pris la décision de quitter l'UCLA à la fin de ma première année. Mes cours étaient terminés et j'ai de nouveau consulté le site d'offres d'emploi, mais cette fois, j'ai trouvé quelque chose de vraiment intéressant. Il s'agissait d'un emploi de touche-à-tout pour une société de films d'arts graphiques, qui payait dix dollars de l'heure, soit bien plus que le salaire minimum. L'entreprise disposait de bureaux compacts sur La Brea. Les bureaux étaient modernes et de haute technologie, et le propriétaire de la société, David, était très manucuré, très élégant et clairement gay. Rien qu'en l'observant, j'ai pu constater qu'il dirigeait une

entreprise efficace et bien gérée. Mon

L'entretien s'est bien passé (je suis sûr que le fait que je sois un jeune homme de dix-huit ans n'a pas nui), et j'ai commencé à travailler le lendemain.

Mon travail consistait principalement à transmettre des films aux développeurs, à m'occuper de la petite caisse et à faire tout ce que David voulait. C'était l'une des premières entreprises à se spécialiser dans les animations graphiques pour les publicités et les logos de réseaux. David s'était lancé dans l'animation par ordinateur et faisait fortune. Même si je n'étais qu'une coureuse, il s'est pris d'affection pour moi et a commencé à m'expliquer ces applications graphiques complexes. Ce n'était pas une question de sexe ; dès le premier jour, nous avons eu des discussions hétéro-homo ouvertes sur la désirabilité des hommes par rapport aux femmes. Même si j'étais l'incarnation du type de garçon qu'il recherchait constamment, il ne m'a jamais harcelée sexuellement ni mise mal à l'aise sur le lieu de travail.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour mettre en pratique ma capacité à tirer profit des situations, de sorte que lorsqu'il m'envoyait acheter des articles personnels pour sa maison, par exemple une nouvelle couette, je commandais généralement deux exemplaires du même article et j'en gardais un pour moi. Personne n'a jamais semblé le remarquer, et comme il avait une maison dans les collines, une Ferrari et une Porsche Carrera, je ne pensais pas que cela lui manquerait. Il devait me voir beaucoup plus pour ce que j'étais et beaucoup moins pour ce que je pensais faire, parce qu'il n'était pas dupe, mais il m'a laissé faire.

Pour moi, c'était les vacances d'été, et je gagnais de l'argent plus vite que je ne pouvais le dépenser. Mike travaillait dans un hôpital pour animaux, et notre ami Johnny Karson, qui avait l'habitude de traîner avec Haya au collège, avait un emploi chez Warner Bros. Depuis des années, Mike et moi rêvions d'avoir notre propre maison à Hollywood, alors nous avons décidé tous les trois de mettre nos ressources en commun et de louer une jolie petite maison juste à côté du Formosa Café. Nous nous y sommes installés, mais trois semaines plus tard, une maison encore plus belle a été mise en location. Elle disposait d'un plus grand jardin et était moins chère de quelques centaines de dollars par mois. Nous avons donc quitté le navire, nous nous sommes battus pour récupérer notre caution et nous avons déménagé un peu plus loin.

Très vite, il est devenu évident que JK était l'intrus, puisqu'il avait une vie de neuf à cinq en travaillant chez Warner. Mike et moi ne laissons pas nos emplois nous empêcher de faire la fête, ce qui, même dans la

première maison, consistait à prendre beaucoup de cocaïne. Nous faisons exploser une face B de Police intitulée "Fall Out", puis Mike et moi prenions de la coke et courrions dans toute la maison dans un état temporaire de méga-béatitude euphorique. Nous levions le bras en l'air

pour arrêter l'hémorragie et commencer à rhapsodier : "Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu, c'est un bon coup, c'est un gros coup, c'est peut-être trop, oh non, ce n'est pas trop, je suis bien, je suis bien, oh c'est incroyable", puis nous avons chanté en même temps que la chanson. Un citoyen plutôt normal, ne consommant pas de cocaïne, devait faire face à ces deux fous qui accordaient plus d'attention à leur propre monde qu'au monde extérieur.

Lorsque JK a prévu de partir skier à Mammoth pendant quelques jours, Mike, Hillel et moi avons décidé d'organiser la fête qui mettrait fin à toutes les fêtes. Mike et moi nous sommes mis à voler de l'alcool et à remplir la maison. Ensuite, nous avons vidé tous les meubles de la maison pour qu'il y ait plus de place pour danser. Hillel nous a aidés à distribuer des prospectus et j'ai scotché d'énormes lettres sur le sol du salon, avec l'inscription DANCE.

Mike avait mis de côté ces pilules colorées de l'hôpital vétérinaire, non pas pour les consommer, mais pour en faire des souvenirs. Nous avons une cheminée peu profonde à hauteur de poitrine qui faisait tout le tour de la maison. Nous avons donc alterné les pilules bleues, jaunes et rouges le long de la cheminée, créant ainsi une sorte d'effet de jardin de rocaille japonais.

Puis les hordes sont arrivées. L'alcool a commencé à couler à flots, la musique à battre son plein, les gens à danser, à disparaître dans les chambres et à s'évanouir dans les buissons, et c'est devenu la meilleure fête à laquelle nous ayons jamais assisté, sans parler de celle que nous avons organisée. Au fur et à mesure que la nuit avançait, tout le monde a commencé à consommer des pilules, sans se rendre compte qu'elles étaient destinées à la constipation canine ou à la psychose féline, etc.

À un moment donné, la maison a pris une vie propre, comme si son énergie pulsait à travers les fenêtres dans le monde. Nous nous sommes évanouis tôt le lendemain matin, et lorsque nous sommes revenus à nous, Mike et moi avons regardé autour de nous. C'était une zone de guerre. Le sol était recouvert d'une couche de glu ; il y avait de la nourriture, des pilules écrasées, du vomi, des bouteilles de bière vides, des mégots de cigarettes et des débris partout. Je savais que JK allait rentrer à la maison ce soir-là, alors j'ai pris des serpillières, un seau, de l'eau et du savon et j'ai fait le tour de la maison toute la journée pour en nettoyer tous les coins et recoins. Lorsque j'ai eu terminé, on aurait dit que personne n'était jamais venu.

Même si je parvenais à conserver mon emploi dans l'entreprise de

graphisme, j'étais définitivement devenu accro à la cocaïne. Nous avions un approvisionnement assez constant, car Mike et moi gagnions de l'argent, et il pouvait compléter ce que nous achetions en échangeant des leçons de basse contre de la coke de la part de certains musiciens.

dealer à Topanga Canyon. J'attendais avec impatience les jours où il donnait des cours, car dès que la leçon était terminée, nous prenions de la cocaïne. Il n'y en avait jamais assez pour tenir plus d'une heure ou deux, mais j'avais vraiment besoin d'absorber ces drogues. La dépendance psychologique était à son comble. Je n'étais pas faible physiquement, mais psychologiquement, je voulais de la cocaïne en permanence.

Ma consommation croissante a fini par exploser en quelques épisodes de psychose cocaïnique totale. Une fois, j'ai mis la main sur une grande quantité de coke et je me suis shooté tout seul pendant toute la nuit et jusqu'au lendemain. J'étais seul dans ma chambre et j'ai été convaincu que quelqu'un s'était introduit dans la maison en plein jour. Puis j'ai commencé à avoir des hallucinations visuelles de cet intrus traversant la maison. Je me précipitais pièce après pièce, convaincue qu'il avait sauté par la fenêtre juste avant que je n'entre dans cette pièce. Je me suis alors dit : "Je sais comment régler ce problème." J'ai grimpé sur le toit de la maison en tenant un vieux pneu de voiture, pensant attirer le gars dehors et lui lancer le pneu pour qu'il fasse un don et l'immobilise parfaitement, comme dans un dessin animé. Heureusement, Mike est rentré à la maison et m'a convaincu de descendre.

Je n'étais pas le seul à abuser de la coke. À cette époque, j'ai rencontré une fille punk-rock qui m'a demandé pourquoi je prenais de la cocaïne alors que, pour vingt dollars, je pouvais prendre du speed et planer pendant deux jours. J'ai fini par passer une nuit avec elle, à prendre du speed et à planer comme un fou. Chaque fois que je prenais du speed ou de la coke, ou même un speedball, quelque chose basculait dans ma tête, et peu importe ce que je faisais ou avec qui j'étais, je prenais un crayon, un marqueur ou de la peinture et je commençais à dessiner sur du papier ou du carton, ou sur les murs des gens, peu importe. Il fallait que je dessine dès que ces drogues m'atteignaient. Et si je ne dessinais pas, je faisais l'amour.

Au cours de l'été 1981, l'héroïne n'était pas encore très présente sur la scène de la drogue. Je me souviens d'avoir été au Al's Bar en ville avec Mike et d'avoir vu une table entière de jeunes punk rockers qui s'assoupissaient, et de m'être dit que cela n'avait pas l'air très amusant. Mais il y avait une autre voix au fond de mon esprit qui me parlait de temps en temps. Elle me disait : "Il faut que tu trouves à nouveau de l'héroïne. C'est la drogue dont les gens o n t peur, alors ça doit être la meilleure." Je ne me souvenais pas avec tendresse de l'expérience de mes quatorze ans avec cette ligne de China White ; j'étais plus intéressé par l'idée de prendre une drogue vraiment subversive.

Un jour, un nouveau venu est arrivé au travail. Il ressemblait à un chanteur de rockabilly, avec une pompadour noire, de grosses lunettes noires à la Roy Orbison, une peau très pâle et un comportement bizarre. J'ai demandé à mon collègue Bill ce qui se passait avec ce type.

"C'est à cela que l'on ressemble quand on prend de l'héroïne", a-t-il dit. Bingo. Voilà mon lien avec le monde de l'héroïne.

Au bout de quelques jours, j'ai abordé le type et je lui ai dit : "Pouvez-vous me donner un peu de cette foutue héroïne ?" Il m'a répondu : "Absolument, absolument." Les junkies veulent toujours donner de la drogue aux nouveaux parce qu'ils peuvent les arnaquer. Nous avons donc prévu de prendre de l'héroïne le soir même, chez moi. J'étais tellement excité que je me suis précipité chez moi et j'ai dit à Mike et à JK que j'allais prendre de l'héroïne ce soir-là.

"Quoi ? Tu ne peux pas prendre d'héroïne. Tu vas mourir", m'ont-ils dit. Je leur ai dit que ce type avait pris de l'héroïne pendant un certain temps, et ils étaient tellement intrigués que nous avons décidé qu'ils devraient me regarder prendre de l'héroïne.

Ce soir-là, le type est venu et a été surpris de voir un public assis sur des chaises autour de la table de la cuisine. Mais il a installé les cuillères et s'est livré à tout le rituel de la préparation de cette drogue persane, que je n'avais jamais vue auparavant. Comme elle était à base d'huile, il avait besoin d'un citron pour la faire cuire. Il s'est d'abord préparé et s'est un peu défoncé, puis il a dit : "C'est ton tour." Il a préparé la plate-forme, et elle était brune. Je n'avais jamais tiré sur quelque chose de marron auparavant. Tout le monde était sur les nerfs, se demandant si j'allais mourir. J'ai tiré, mais je n'ai pas senti grand-chose. Je lui en ai redemandé et il m'a dit d'accord, mais que ce serait la fin de la dope. Il m'a donné une autre dose, mais je n'ai toujours pas ressenti le grand frisson onirique de l'opium qui me fait sombrer dans le lit et dormir pendant douze heures. Plus tard, j'ai découvert que la drogue qu'il m'avait donnée était plutôt faible. C'était un high décidément peu satisfaisant, qui n'a pas allumé ma flamme et ne m'a pas incité à chercher une connexion à l'héroïne. C'était de l'argent gaspillé, et le grand spectacle de le faire devant mes amis s'est évanoui, et tout le monde est parti.

À l'automne 1981, même si je n'avais pas pris de décision consciente, je n'étais plus un étudiant de l'UCLA. L'école ne cadrait pas avec le style de vie enragé, drogué et clubbeur que je menais. Je n'avais certainement pas l'air d'un étudiant. J'avais troqué ma coupe de cheveux Spigot Blister, déjà

bizarre, contre une coupe flattop. J'avais vu des flattops dans les clubs et je les trouvais cool, alors je suis allé au Bulgarian Bud's Flattops sur Melrose Avenue, et j'ai fait une pause.

Pour quatre dollars, ils m'ont rasé tous les cheveux sur les côtés et à l'arrière de la tête et m'ont laissé un demi-pouce de cheveux dressés sur le dessus de la tête. Quand j'ai fait ça, c'était comme si j'avais totalement effacé tous mes liens avec mon passé. J'étais désormais une punk rockeuse folle et incontrôlable. Quand je suis arrivée au travail le lendemain, David était stupéfait. "Oh mon Dieu, tu as coupé tous tes cheveux", m'a-t-il dit.

C'est alors qu'une chanson de Devo est passée à la radio, j'ai mis le son à fond et j'ai commencé à danser dans tout le bureau.

"C'est un style de danse très violent", s'est-il inquiété. Mais je me suis lancée dans ma nouvelle identité.

Pendant que je travaillais, je puisais dans la petite caisse, je prenais de plus en plus de cocaïne, je buvais beaucoup d'alcool et je prenais beaucoup de médicaments. Je ne l'ai pas vu arriver, mais j'étais en train de perdre pied. Je ne me souciais plus de mon travail, de ma santé, de mes responsabilités comme le paiement du loyer, j'étais tout simplement dans un train en marche. L'ironie cosmique de la toxicomanie, c'est que les drogues sont très amusantes quand on commence à en prendre, mais quand les conséquences se manifestent, on n'est plus en mesure de dire "Whoa, il faut que j'arrête ça". Vous avez perdu cette capacité et vous avez créé ce modèle de conditionnement et de renforcement. Ce n'est jamais quelque chose pour rien lorsque des drogues sont impliquées.

Après m'être fait porter pâle une fois de trop, David m'a licenciée. J'étais vraiment triste de l'avoir laissé tomber. J'étais également triste que la poule aux œufs d'or ne soit plus là. Puis j'ai reçu d'autres mauvaises nouvelles. Il semble que JK ait apporté une copie du prospectus de la fête que nous avions imprimé à notre propriétaire. Il lui a dit que nous avions distribué les flyers dans les magasins de disques de Melrose et que nous avions organisé une fête sauvage qui avait mis la maison en danger. Entre-temps, JK avait trouvé deux autres amis pour emménager. Le temps que la procédure d'expulsion fonctionne, nous étions prêts à partir. Nos vies avaient commencé à s'autodétruire au point que nous n'aurions pas pu payer le loyer régulièrement.

Avant de quitter la maison, j'ai réussi à rassembler un peu d'argent et à m'acheter une voiture d'occasion. J'utilisais une Capri que Steve et Peggy m'avaient offerte pour mon diplôme de fin d'études secondaires. Je ne l'ai jamais entretenue, si bien que l'année dernière, elle n'avait ni pot d'échappement ni freins. Il m'arrivait régulièrement de heurter le trottoir avec mes roues lorsque je voulais m'arrêter. Un matin, la voiture s'est arrêtée, et lorsque j'ai vérifié l'huile, elle était à sec. Tout le moteur s'était

transformé en pierre. J'ai donc dit au revoir à ma voiture, je l'ai remerciée pour quelques heures de travail.

Je l'ai laissée dans la rue après quelques années de bons et loyaux services, sans accident. J'ai pris un exemplaire de *The Recycler* et j'ai trouvé une magnifique T-Bird de 62 pour six cents dollars. Elle était grande et méchante et, bientôt, elle deviendrait ma chambre mobile.

Pour une raison ou une autre, nous n'avons pas été perturbés lorsque Mike et moi nous sommes retrouvés à la rue. Le concept même de sommeil n'avait pas beaucoup de sens pour nous à l'époque. Il y avait tous ces nouveaux clubs qui ouvraient et toute une scène post-punk qui se développait à Hollywood. Il y avait le Lasa Club, le Zero One after-hours bar et le CASH Club, qui signifiait Creative Artist Space of Hollywood. Nous nous retrouvions dans ces endroits parce que nous sortions toute la nuit, tous les soirs, en suivant ce flux invisible, en suivant la fête.

Mike était un peu plus en forme que moi. Il ne se droguait pas autant et son travail à l'hôpital pour animaux lui rapportait encore de l'argent. Lorsque nous avons quitté la maison de Formosa, il a fini par s'installer au CASH Club. Le CASH était dirigé par une femme nommée Janet Cunningham, qui avait un travail légitime en tant que directrice de casting pour l'industrie cinématographique. Si vous étiez acteur, peintre ou musicien, Janet vous laissait dormir gratuitement dans ce loft. Pendant la journée, c'était un lieu de rencontre, et le soir, il y avait des spectacles. À l'époque où Mike a emménagé, Larry Fishburn vivait là, ainsi qu'un excellent batteur guadaloupien nommé Joelle, un peintre français nommé Fabrice et un authentique punk rocker nommé Animal Boner. Ce type avait non seulement quelques-uns des premiers tatouages que j'avais jamais vus, à part sur de vieux marins, mais aussi sur ses rotules, avec l'inscription METAL KNEECAP FACTORY (usine de rotules en métal).

Comme Mike logeait là, je finissais par m'y installer aussi, de temps en temps. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à prendre de l'héroïne. Fab, en plus d'être un artiste, a commencé à se procurer régulièrement de l'héroïne China White. Elle était si pure qu'il suffisait de sniffer une ligne pour être chargé. Mike a commencé à en sniffer aussi, mais il est toujours resté un poids plume face à l'héroïne. La blague était qu'il suffisait de lui montrer un fuseau de H pour qu'il se mette à vomir.

Un soir, alors que nous étions à une fête dans la vallée, j'ai demandé à Hillel de me faire un mohawk. Je savais qu'il était doué pour les formes et les dimensions, alors nous sommes allés dans la salle de bains et il m'a fait un mohawk. Comme mes cheveux plats avaient déjà été dressés, je n'ai pas eu besoin d'utiliser des œufs, du gel ou quoi que ce soit d'autre que les autres punks utilisaient pour se redresser

leurs Mohawks. Le mien se tenait tout seul, comme le crin de cheval qui dépassait du sommet de ces vieux casques de combat.

Le Mohawk m'a donné une nouvelle personnalité et une nouvelle énergie. Même si je n'avais pas d'endroit où vivre ou de travail, cela n'avait pas d'importance, car j'avais cette nouvelle armure et une bonne opinion de moi-même. Je m'habillais d'une robe blanche sans sous-vêtements et de bottes de combat noires et j'allais danser. L'un des nouveaux endroits formidables que j'ai découverts était le Radio Club, le premier club de hip-hop de Los Angeles. J'y allais avec Mike et Gary Allen, notre ami designer de mode gay et noir, originaire de l'Arkansas et chanteur d'un groupe appelé Neighbor's Voices. Nous dansions pendant cinq heures d'affilée et nous étions complètement défoncés.

Au moment de dormir, je n'étais pas difficile. Je suivais le courant. Si j'étais avec Mike, je m'installais là où il était. Hillel était l'un des endroits préférés de ma tournée des canapés. Sa famille m'a toujours bien accueilli et ne m'a jamais fait sentir comme le perdant que j'étais, même si une fois, j'ai dépassé la durée de mon séjour et Hillel est venu me voir et m'a dit : "Je pense que si tu restes sur le canapé ce soir, ma mère va en avoir un peu plus qu'elle ne peut en supporter. Elle a elle-même traversé une période difficile." J'ai fini par dormir dans ma T-Bird, garée juste devant la maison d'Hillel. Entre les sièges baquets et les garnitures métalliques, je n'arrivais pas à me mettre à l'aise, alors je suis sorti et je me suis écrasé sur la pelouse. Le matin, les enfants du voisin sont sortis pour jouer et ont vu ce monstre de Mohawk vêtu de vêtements de friperie, évanoui sur l'herbe. Finalement, Hillel m'a invité à boire un café et à manger un toast.

Quand je n'étais pas chez Hillel, je logeais chez mon ami Keith Barry. Il vivait avec son père branché dans une petite maison de deux chambres à Hollywood. Son père fumait de l'herbe tous les jours, et c'est devenu un autre endroit où se défoncer. Keith a toujours été un paria, et il a donc adhéré à mon personnage de Mohawk. C'était aussi un grand musicien, et il m'a fait découvrir de très bons vieux morceaux de jazz. Il me laissait m'installer sur le sol de sa chambre, ce qui me convenait parfaitement. J'enroulais une serviette, je la mettais sous ma tête et j'étais prêt. Mais comme chez Hillel, le père de Keith a commencé à se sentir un peu gêné par ma présence, et j'ai fini par dormir dans leur minuscule jardin. Il était à peine assez grand pour contenir quelques chaises de jardin, mais c'était tout ce dont j'avais besoin pour me blottir.

Dès que j'avais de l'argent, je me droguais. Le problème, c'est que je n'avais pas de maison pour me droguer. Je commençais donc par me

droguer chez quelqu'un, et quand il avait fini, j'allais en chercher d'autres.
J'ai commencé à faire une

Je me procurais de la drogue, j'allais dans des parkings souterrains, je me cachais dans un coin derrière le coffre de quelqu'un, je m'installais, puis je tirais. Je me défonçais et je me promenais dans les rues, puis je trouvais une ruelle ou une cour d'école, ou je me cachais derrière un buisson et je recommençais.

Au printemps, ma période de sans-abrisme a pris fin. Je suis tombé sur Bill Stobaugh, un ami de mon ancien travail de graphiste. C'était un Blanc, mais il avait une énorme chevelure d'Eraserhead qui lui sortait de la tête. Les magnifiques illustrations psychédéliques de Bill lui ont valu le surnom de "The Hallucinogenius" (l'hallucinogène). C'était une sorte d'homme de la Renaissance, un cinéaste, un guitariste, un collectionneur de belles et vieilles guitares à douze cordes. Il était passé par quelques autres maisons de graphisme et il m'a aidé à trouver du travail à temps partiel qui m'a permis de mettre un peu d'argent dans ma poche.

L'un de ces endroits s'appelait Mid-Ocean. Il appartenait à un Irlandais géant d'1,80 m, très performant, du nom de Ray. Il était capable d'accomplir vingt tâches à la fois et de les mener à bien. Sa petite femme blonde s'occupait de l'aspect financier de l'entreprise. Ils réalisaient des travaux d'animation de pointe, notamment toute l'animation de *Blade Runner*.

Ray et sa femme m'ont en quelque sorte adopté, et j'ai de nouveau trouvé un emploi de coureur. Mais une fois de plus, j'ai commencé à prendre de l'héroïne. Je restais debout toute la nuit à prendre de l'héroïne, puis j'allais travailler et je devais faire la navette entre le comté d'Orange et un film pour qu'il soit traité. Je conduisais leur petit pick-up rouge et je m'assoupissais sur l'autoroute. C'est incroyable que je n'aie pas été tué dans un accident de voiture.

Pendant que j'étais à Mid-Ocean, Bill s'est rendu compte que je n'avais pas de maison, alors il m'a demandé si je voulais emménager avec lui. Il avait un grand sous-sol sombre avec de nombreuses fenêtres qui donnaient sur le trottoir. C'était dans un vieil immeuble classique d'Hollywood dont les locataires étaient principalement mexicains. L'espace était brut, sans murs, mais il m'a offert un coin de rue si je l'aidais à construire des barreaux de sécurité aux fenêtres pour empêcher la racaille d'entrer.

Un soir, peu après avoir emménagé, j'ai décidé de faire une de mes infâmes cuites. J'ai passé une de ces nuits bizarres où je marchais le long d'Hollywood Boulevard, faisant un saut dans les boutiques de porno, faisant des choses bizarres. Je suis rentré à la maison pendant la nuit, peut-être une

fois, discrètement, pour prendre de l'argent ou des vêtements plus chauds, mais j'ai fini par rester dehors toute la nuit.

Le lendemain, je suis entré à Mid-Ocean et Bill m'a chargé avec un regard que je n'avais jamais vu auparavant. "Je vais te tuer, espèce d'enculé." Il avait toujours été un type si doux, si trippant, alors je lui ai demandé ce qu'il en était.

mal. Il s'est arrêté, peut-être parce qu'il a vu dans mes yeux quelque chose qu'il n'attendait pas, mais il m'a dit qu'il avait été cambriolé la nuit précédente et que toutes ses précieuses guitares avaient disparu, et que j'étais la seule personne qui pouvait l'avoir fait.

"Bill, je sais que je suis fou, que je me drogue, que je fais des trucs bizarres et que je disparaïs, et je peux comprendre que tu me reproches que quelque chose comme ça arrive, mais tu ferais mieux de prendre un autre chemin, parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait. Si tu ne te concentres pas sur la personne qui a fait ça, elle s'en tirera à bon compte", ai-je dit. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que quelqu'un d'autre aurait pu le faire. J'étais le seul à avoir les clés. Mais j'étais sûr qu'il s'agissait d'un coup monté de l'intérieur et que les agents d'entretien de l'immeuble l'avaient volé.

Ce fut la fin de ma colocation avec Bill. Il était hors de question que je vive avec un type qui pensait que je l'avais volé. Je devais donc trouver un autre endroit où loger. À Mid-Ocean, ils avaient aménagé un petit loft au-dessus de la salle d'art principal, auquel on accédait par une échelle et où se trouvaient quelques futons. J'ai commencé à y dormir et à me lever assez tôt pour que personne ne sache que je n'étais pas la première personne à travailler ce matin-là.

Entre-temps, Mike (surnommé "Flea" lors d'un voyage à Mammoth avec Keith Barry et JK) avait emménagé dans un appartement de ce que nous appelions le Wilton Hilton, un vieil immeuble classique en briques situé à l'angle de Wilton et de Franklin. L'endroit était rempli d'artistes et de musiciens, et il était géré par une propriétaire septuagénaire super bizarre. Flea vivait avec Joel et Fabrice, ses copains de CASH. À un moment donné, Hillel est devenu semi-résident, lui aussi. Lorsque mon contrat avec Bill s'est terminé, j'ai donc souvent séjourné chez lui. Pendant tout ce temps, What Is This (qui était le nouveau nom plus mature d'Anthym) continuait à faire des concerts et à développer un culte. Je continuais à les présenter, mais j'écrivais maintenant mes propres poèmes pour les introductions. Une fois, j'ai même fait rimer "metropolis" avec "acidophilus". Plus ils jouaient, plus Flea devenait la star reconnue du groupe. Chaque fois qu'ils lui donnaient un solo de basse, c'était le point culminant de toute la soirée.

À l'époque, Fear était le groupe punk-rock le plus célèbre de Los Angeles. Il avait attiré l'attention nationale lorsque John Belushi l'avait pris sous son aile et l'avait présenté dans l'émission *Saturday Night Live*. Lorsque leur bassiste a quitté le groupe, il était donc naturel qu'ils essaient de trouver Flea pour le remplacer. Un jour

Flea est venu me voir et m'a annoncé qu'on lui avait demandé d'auditionner pour Fear. La situation était délicate, car Flea et Hillel étaient mes deux meilleurs amis au monde. Mais nous avons discuté et il s'est avéré que si Flea devait choisir entre les deux styles de musique, il finirait dans le camp de Fear. Je lui ai donc conseillé d'aller auditionner.

Il revient de l'audition avec le poste, mais il doit maintenant faire face à Hillel, le gars qui lui a appris à jouer de la basse. Flea était tellement nerveux avant leur rencontre qu'il a vomi. Et Hillel n'a pas bien pris la nouvelle. "Je n'ai pas de mots pour vous", dit-il, et il quitte la pièce. What Is This a remplacé Flea par une série de bassistes médiocres ; pendant ce temps, Flea est devenu une mini-célébrité du punk-rock. Après plusieurs mois de non-communication, Hillel a dû pardonner à Flea. Quelque chose en lui savait que même s'il avait été lésé, c'était le destin de Flea, et il devait ravalé un peu son ego et permettre à Flea de s'épanouir. C'était difficile, car aucun d'entre nous n'avait de figure paternelle à consulter sur ces questions lourdes. Finalement, ils sont redevenus amis et ont recommencé à jouer.

Je travaillais encore à Mid-Ocean, conduisant cette camionnette tout au long de l'été 1982. La radio que j'avais sur la console centrale diffusait une chanson étonnante. Elle s'appelait "The Message" et provenait d'un groupe de rap new-yorkais appelé Grandmaster Flash and the Furious Five. J'ai acheté la cassette et je l'ai écoutée en boucle. Quelques semaines plus tard, ils sont venus à Los Angeles et ont joué au Country Club. Leur théâtralité était inspirée, chacun avait son propre personnage et leur rap était fantastique. Grandmaster Flash était l'homme derrière la table tournante ; les sons, les rythmes, le funk et la fraîcheur que ce type dégageait de la scène étaient vraiment impressionnants.

Mais plus que tout, "The Message" a commencé à me faire réfléchir. Ces gars-là écrivaient tous des rimes, ce qu'Hillel et moi aimions depuis longtemps. Lui et moi nous introduisions au dernier étage du Continental Hyatt House on Sunset, qui était un club privé, et nous l'avions pour nous seuls, avec une vue spectaculaire sur la ville, et nous fumions un joint en inventant ces personnages fous et en nous lançant spontanément dans ces sessions de rimes. C'était la première fois que j'essayais de rapper.

Lorsque "The Message" est devenue la chanson la plus populaire de l'été, j'ai commencé à comprendre qu'il n'était pas nécessaire d'être Al Green ou d'avoir une voix incroyable à la Freddie Mercury pour avoir une place dans le monde de la musique. Les rimes et le développement d'un personnage étaient une autre façon d'y parvenir.

Chapitre 5 Les coups de pied profonds

D'une certaine manière, je dois ma carrière à mon ami Gary Allen. En février 1983, Gary et Neighbor's Voices devaient jouer au Rhythm Lounge du Grandea Room sur Melrose. Quelques jours avant le concert, il a suggéré que Flea, Hillel et moi fassions la première partie de son groupe et que nous fassions un numéro, avec moi à la tête de ce groupe.

Bien qu'Hillel et Flea aient d'abord été sceptiques, puisque je n'étais pas chanteur, Gary avait reconnu mon potentiel en tant qu'interprète, principalement grâce à mes cabrioles maniaques sur la piste de danse de divers clubs de la ville. Nous avons décidé de monter quelque chose, et j'ai tout de suite compris, grâce à Grandmaster Flash, que je n'avais pas besoin de chanter une chanson, je pouvais aller sur scène et rapper un poème. Nous nous étions tous accrochés à l'énergie de Defunkt et à la nervosité brute du Gang of Four et, bien sûr, à la liberté cosmique implicite dans le jeu de guitare de Jimi Hendrix, et nous avons donc canalisé toutes ces influences. Mais nous voulions surtout faire quelque chose basé sur le funk, car What Is This n'avait absolument rien à voir avec le funk.

Nous n'avions pas de local pour répéter et nous ne prenions pas ce concert très au sérieux. Nous avons donc décidé qu'il suffisait de nous réunir dans le salon de Flea au Wilton Hilton et de faire une répétition a cappella. Flea et Hillel avaient une telle télépathie qu'il leur suffisait de se regarder pour savoir quoi jouer. Flea a donc trouvé sa ligne de basse, Hillel a inventé un riff de guitare funky et Jack Irons, le batteur de What Is This, a posé un rythme. Ensuite, je me suis mis à écrire des paroles.

J'ai eu de la chance. J'ai décidé d'écrire quelque chose que je connaissais - mes amis très colorés et notre vie nocturne endiablée. J'ai appelé la chanson "Out in L.A.", et il y avait des références à Flea et Tree (le surnom de Keith Barry) et Slim, qui était Hillel. Dans la grande tradition du rap, j'ai écrit un couplet sur mes prouesses sexuelles, et je me suis appelé "Antoine le Cygne", pour la seule raison que ça rimait. Pendant des années et des années, les gens venaient me voir et me demandaient : "C'est quoi le vrai truc derrière le cygne ? Tu as une courbe dans ton

dick ?" D'une certaine manière, c'était une référence ironique, parce que mon style de danse était si peu gracieux et si peu soigné. J'essayais de faire les manœuvres physiques d'une danseuse étoile, et je finissais par m'écraser, renverser une table ou faire tomber les rideaux.

C'était une première chanson assez ambitieuse. J'ai écrit des passages pour un solo de basse, un solo de guitare et une partie vocale a cappella. Après l'avoir répétée jusqu'à ce que nous sentions que nous la tenions, j'ai trouvé un nom pour nous. Nous ne cherchions pas de nom de groupe permanent, car il s'agissait d'un projet unique, alors je nous ai appelés Tony Flow and the Miraculous Masters of Mayhem - c'est ainsi que nous voulions jouer, de façon majestueuse et chaotique.

Nous nous sommes présentés au Rhythm Lounge, et il y avait une trentaine de personnes dans le club, toutes venues pour voir Neighbor's Voices. Je portais une robe de chambre trois-quarts en velours côtelé cachemire et une casquette de chasse orange fluorescente. Curieusement, j'étais totalement sobre. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais ressentir en jouant ; tout ce que je savais, c'est que lorsque nous sommes montés sur scène, nous avons eu l'impression bizarre qu'un champ de force se déplaçait entre nous. J'avais vu Flea, Hillel et Jack jouer des millions de fois, mais je n'avais jamais vu autant d'intensité sur leurs visages ou de détermination dans leur langage corporel. Flea ressemblait à un cylindre d'énergie rayonnante. À mon insu, il avait sniffé de l'héroïne avant le concert.

La scène était microscopique. J'aurais pu toucher Hillel ou Flea dans n'importe quelle direction. Nous n'avons même pas eu droit à une présentation en bonne et due forme, mais les gens ont commencé à nous remarquer alors que nous étions en train de nous brancher. Toute l'anticipation du moment m'a frappé, et j'ai instinctivement su que le miracle de manipuler l'énergie et de puiser dans une source infinie de pouvoir et de l'exploiter dans un petit espace avec vos amis était ce pour quoi j'avais été mis sur cette terre.

Puis Jack Irons, béni soit-il, a relevé le cou, a frappé ses baguettes l'une contre l'autre et a compté "Un, deux, trois, quatre". Quand la musique a commencé, je ne savais pas ce que j'allais faire, mais j'avais tellement de jus qui coulait en moi que j'ai fait un saut périlleux dans cet espace restreint et je l'ai réussi. Et nous avons tous explosé. Nous n'avions aucune idée de ce que nous voulions faire jusqu'à ce moment-là, mais dès le début de la chanson, nous avons réalisé qu'il s'agissait d'exploser et de tuer avec tout ce que nous avons. Pendant que nous jouions, toutes les personnes présentes dans la salle qui n'avaient pas fait attention ont zombifié jusqu'à la scène.

Lorsque nous avons terminé, le public était complètement abasourdi et sans voix, figé sur place.

Solomon, le Français qui assurait la promotion de ce spectacle, s'est précipité hors de sa cabine de DJ et, avec un langage corporel typiquement français et passionné, il m'a touché et m'a dit : "Pouvez-vous revenir jouer dans mon club la semaine prochaine, s'il vous plaît ? Peut-être pourriez-vous avoir deux chansons d'ici là ?" Bien que nous n'ayons pas prévu de rejouer, j'ai répondu : "Bien sûr, nous serons là la semaine prochaine et nous aurons une autre chanson pour vous". Nous étions tellement ravis de ce concert que l'idée de jouer la semaine suivante nous a semblé tout à fait naturelle.

Nous nous sommes réunis pendant la semaine et avons écrit une chanson intitulée "Get Up and Jump". Flea travaillait depuis longtemps sur une partie de basse syncopée, entrelacée et compliquée, combinant le picking et le slapping d'une manière étrange et magnifiquement funky. Je devais écrire des paroles, alors j'en ai trouvé d'autres qui étaient basées sur des personnages. J'ai pris le thème du saut et j'ai écrit des couplets sur différentes versions caricaturales du saut - saut à la corde, saut aux haricots mexicains. Mais la phrase la plus mémorable de cette chanson parlait de Rona Frumpkin, une fille pour laquelle Hillel avait le béguin.

L'une des caractéristiques les plus remarquables d'Hillel était son gros sac à noix rouge, dont il était très fier et qu'il exhibait sans même y être invité. Nous avions l'habitude de plaisanter sur le paquet d'Hillel, parce que lorsqu'il mettait sa bite et son sac à noix ensemble, il formait une forme de citrouille dans son pantalon, qui devenait beaucoup plus prononcée lorsqu'il était en présence de Rona. J'ai donc écrit un couplet qui incluait "Hillel be jumping on that little baby Frumpkin/Say what, you got a pumpkin in your pants ?" (Hillel saute sur ce petit bébé Frumpkin/Dis quoi, tu as une citrouille dans ton pantalon ?).

Nous avons donc chorégraphié une danse amusante sur la chanson populaire "Pac Jam". Le soir du spectacle, le club était plein à craquer, alors nous avons commencé notre performance en entrant par la porte d'entrée et en nous frayant un chemin à travers la foule avec "Pac Jam" qui retentissait dans un boom box. Quand nous sommes arrivés sur la scène, nous avons entamé une danse robotique débile. Jack n'arrivait pas à synchroniser les mouvements, alors on a abandonné la danse à mi-chemin et on a enchaîné avec "Out in L.A." et "Get Up and Jump".

Je suppose que mes paroles de Frumpkin ont fonctionné, car elle était dans le public et, plus tard dans la soirée, Hillel a finalement pu sortir avec

elle. Ainsi, chaque fois que quelqu'un dans le groupe avait des problèmes avec une certaine

J'insérais le nom de la fille, et boum, c'était comme une horloge, il ne se passait pas vingt-quatre heures sans que cette fille ne tombe sous le charme.

Après le deuxième spectacle, nous avons réalisé que c'était trop amusant pour y renoncer. J'avais enfin quelque chose à faire qui avait un sens et un but. Je sentais que je pouvais mettre chaque idée et chaque petite philosophie stupide que j'avais dans une chanson. L'une des indications que nous devenions sérieux était que nous devions trouver un nom pour le groupe. Nous avons commencé à passer en revue ces énormes listes de noms idiots, insignifiants et ennuyeux. Aujourd'hui encore, Tree et Flea affirment que c'est eux qui ont trouvé le nom Red Hot Chili Peppers. C'est un dérivé d'un nom classique de blues ou de jazz de l'ancienne école américaine. Il y avait Louis Armstrong et ses Hot Five, ainsi que d'autres groupes qui portaient des noms tels que "Red Hot" ou "Chili". Il y a même eu un groupe anglais qui s'appelait Chilli Willi and the Red Hot Peppers, qui a ensuite pensé que nous lui avions volé son nom. Mais personne n'avait jamais été les Red Hot Chili Peppers, un nom qui serait à jamais une bénédiction et une malédiction. Si vous pensez aux Red Hot Chili Peppers en termes de sentiment, de sensation ou d'énergie, ce nom est tout à fait logique pour notre groupe, mais si vous y pensez en termes de légume, il prend toutes ces connotations farfelues. Une chaîne de restaurants porte le nom de ce légume, et les piments ont été commercialisés dans toutes sortes de produits, des suspensions de décoration d'intérieur aux ornements de sapin de Noël. Il suffit de dire que nous avons été bizarres lorsque les gens ont commencé à apporter des piments à nos concerts comme une sorte d'offrande.

À cette époque, Hillel, Flea et moi avons combiné nos ressources et trouvé une maison de trois chambres incroyablement bon marché dans une rue tristement célèbre appelée Leland Way, une rue d'un pâté de maisons également connue sous le nom de Pot Alley, car la mafia mexicaine y vendait de l'herbe. C'était un quartier dangereux, peu recommandable, rempli de trafiquants de drogue et de clochards, mais nous nous en moquions. En fait, cela me donnait de la matière pour nos chansons. Tous les soirs, je regardais par la fenêtre de ma chambre les hélicoptères de la police de Los Angeles qui tournaient en rond et planaient au-dessus de notre quartier, braquant leurs lumières sur ce maelström d'activités de vente d'herbe.

L'hélicoptère de la police fait du requin dans le ciel

*L'hélicoptère de la police atterrit sur
mon œil L'hélicoptère de la police
pique du nez L'hélicoptère de la police
n'a pas froid aux yeux*

Cette maison est devenue une ruche d'activités musicales. Hillel jouait toujours de la guitare. Je rentrais à la maison et Flea jouait sous le porche. Il aurait probablement dû s'entraîner à jouer des coups de pied avec un médiator, pour Fear, mais au lieu de cela, il créait des grooves de funk pleins d'âme et d'émotion. Je m'asseyais là, j'écoutais et j'interjetais : "Ouais, c'est ça ! Je pouvais travailler avec ça", et je courais dans ma chambre pour prendre mon bloc de papier et nous écrivions une chanson. C'est la même formule que nous utilisons aujourd'hui pour écrire des chansons, qui n'est pas une formule. Nous arrivons et commençons à improviser, et je commence à prendre des notes. C'est ce qui nous différencie de beaucoup d'autres groupes, car avec nous, tout naît du jam. Nous y allons et commençons à hurler pour voir ce qui fonctionne.

Notre troisième spectacle a été assez mémorable. C'était au Cathay de Grande, qui, contrairement au Rhythm Lounge, était une vraie salle de concert. La soirée était organisée par un certain Wayzata Camerone, qui nous avait offert deux cents dollars, soit plus du double de ce que nous avons reçu lors de notre dernier concert. Malheureusement, l'endroit était peu peuplé ce soir-là, peut-être trente personnes, mais nous avons une section de supporters. J'étais sorti avec une belle Française, Patricia, qui était là, ainsi que la petite amie de Flea, Tree et mon père, qui s'était alors réconcilié avec moi. Le concert était aussi excitant, énergique, explosif et incontrôlable que nos deux premiers. Nous avons joué quatre chansons - les deux que nous avons déjà et deux nouvelles, "Police Helicopter" et "Never Mind". "Never Mind" était une critique audacieuse d'une variété d'autres groupes (Gap Band, Duran Duran, Soft Cell, Men at Work, Hall and Oates), disant au monde de les oublier, parce que nous étions ce qu'ils allaient aimer maintenant.

À un moment donné, je buvais une bière sur scène, j'ai sauté sur la piste de danse presque vide et j'ai commencé à tourner comme un derviche tourneur avec ma bière tendue, si bien que tous ceux qui se trouvaient à moins de trois mètres de moi ont été douchés. Ce soir-là, entre les chansons, nous avons interprété quelques chants a cappella dérivés de chansons de cour d'école et de camp. Hillel nous en avait présenté un qui s'appelait "Stranded", et nous avons fait quelques chants simples.

chorégraphie pour accompagner la chanson : Nous avons levé les mains en l'air en chantant : "Échoué, échoué, échoué sur la cuvette des toilettes/Qu'est-ce qu'on fait quand on est échoué et qu'il n'y a rien sur le rouleau?/Pour prouver qu'on est un homme, on doit s'essuyer avec la main/Échoué, échoué, échoué sur la cuvette des toilettes".

Même s'il n'y avait pas beaucoup de monde, tout le monde a adoré le spectacle. Mais à la fin de la soirée, Wayzata se faisait étrangement rare. Je l'ai retrouvé et j'ai essayé de récupérer notre argent, mais il a commencé à tergiverser à propos de la petite foule.

"C'est vraiment dommage, mais il y avait une garantie, et en tant que promoteur d'un club, c'est le risque que l'on prend", ai-je dit.

Il fouille dans sa poche et en sort de l'argent. "Eh bien, voici quarante. Peut-être que la prochaine fois que nous ferons un spectacle ensemble, nous pourrons régler le solde", a-t-il dit et il s'est esquivé dans les toilettes pour hommes pour m'éviter.

Je me suis précipité sur lui et j'ai fini par le ramasser, le jeter dans l'urinoir et le secouer pour lui remettre le reste de l'argent qu'il avait, ce qui ne représentait pas la bonne somme, mais je ne pouvais pas concevoir que quelqu'un rompe un accord et essaie ensuite de s'en sortir.

Une autre indication que nous faisons du bruit sur la scène était que nous commencions à être mentionnés dans la rubrique du *L.A. Weekly* intitulée "L.A. Dee Dah", qui était une chronique sociale relatant les événements de la scène musicale de Los Angeles. Flea et moi sommes devenus les vedettes de cette rubrique, non pas parce que nous essayions de le faire, mais parce que nous étions fous et défoncés et que nous sortions tous les soirs jusqu'à cinq heures du matin dans tous les clubs underground. Quand on a commencé à parler de nous, j'étais ravi.

L'une de mes premières mentions était un article à l'aveugle qui me mettait en relation avec une "certaine chanteuse avant-germanique", Nina Hagen. Je ne savais pas grand-chose de Nina lorsque je l'ai rencontrée à ce concert au Cathay, mais je savais qu'il s'agissait d'une chanteuse allemande séduisante qui faisait l'objet d'un culte local dans la scène punk d'Hollywood. Nous étions encore dans les coulisses après le concert quand Nina est entrée dans la petite salle de bain/vestiaire et a commencé à me regarder d'un air fou. Elle m'a pris à part et s'est mise à déblatérer, avec un accent est-allemand très prononcé, à quel point elle aimait notre groupe. Cela a dégénéré en prédictions dignes de Nostradamus : "Vous êtes le plus beau groupe du monde que j'aie jamais vu, et dans cinq ans, le reste du monde vous connaîtra, et dans cinq ans, le reste du monde vous connaîtra,

et dans cinq ans, le reste du monde vous connaîtra.

dans sept ans, vous serez le plus grand groupe du monde." Je me disais : "D'accord, madame, peu importe."

Mais elle avait un tel style et une telle grâce, et elle était si séduisante que je me souviens avoir jeté un coup d'œil à Patricia, qui était déçue que je reçoive tout cet amour de la part de cette Allemande. Nina m'a donné son numéro de téléphone et j'ai rapidement quitté le navire.

Je l'ai appelée le lendemain et elle m'a invité à prendre le petit-déjeuner. Elle avait une maison modeste mais jolie avec une piscine. Elle avait aussi une belle petite fille qui s'appelait Cosma Shiva. Nous avons pris le petit-déjeuner, et Nina était vraiment adepte d'une cuisine plus saine et plus biologique que la mienne. Nous avons beaucoup parlé ce jour-là, et Nina m'a raconté sa vie en Allemagne de l'Est et les différents hommes qui ont fait partie de sa vie - le junkie fou qui était le père de son enfant, et son nouveau petit ami qui n'était pas en ville pour le mois. Je l'ai trouvée absolument intrigante et elle s'est montrée si aimante que nous avons entamé une histoire d'amour torride à partir de ce jour-là. Cela a duré environ un mois, mais nous sommes restés bons amis et elle a continué à soutenir notre musique. Juste après la fin de notre idylle, elle nous a demandé si Flea et moi pouvions écrire une chanson pour l'album sur lequel elle travaillait, et nous avons écrit "What It Is".

Pendant ce temps, nous élargissions continuellement notre propre répertoire de chansons. L'une des premières chansons que nous avons écrites dans la maison de Leland Way était "Green Heaven". J'avais lu beaucoup de livres sur les baleines et les dauphins, et j'avais toujours été très sensible à l'injustice sociale. À Los Angeles, au début des années 80, la corruption régnait au sein de la police. J'ai donc commencé à écrire une chanson qui mettrait en contraste la vie au-dessus de la mer et la vie au-dessous de la mer - en faisant la chronique des excès des années Reagan et en les comparant à ce Shangri-la idyllique qui se passait au-dessous du niveau de la mer, avec des animaux que je considérais comme ayant la même puissance cérébrale.

DU "Paradis Vert" (Green Heaven)

*Ici, sur la terre, l'homme a établi son plan
Et oui, il inclut le Ku Klux Klan Nous
avons un gouvernement si tordu et plié
Les bombes, les chars et les armes à feu, voilà comment notre argent
est dépensé... . .*

*Il est temps maintenant de vous emmener dans un endroit différent
Là où les baleines pacifiques traversent l'espace liquide Groovin' et
glidin' aussi gracieux que de la dentelle
Ne jamais perdre le contact avec l'étreinte de l'océan....*

*Retour au pays du policier Où il fait
tout ce qu'il dit pouvoir faire
Y compris le fait de vous haïr parce que vous
êtes juif ou de frapper des Noirs, ce n'est pas
nouveau.*

Nous avons fini par passer vingt-quatre heures à écrire "Green Heaven", et c'est devenu la pièce maîtresse de nos concerts. Hillel faisait une étonnante intro de talk-box pour la chanson : Il faisait sortir un gros tube en plastique d'une caisse de guitare à côté d'un micro. Puis il mettait le tube dans sa gorge et jouait de la guitare. Les sons de la guitare entraient dans sa bouche et, en modelant ses lèvres, il pouvait former des mots à partir du son de la guitare. C'était douloureusement psychédélique, dans l'utilisation sincère de ce terme, pas du psychédélisme pop ou du psychédélisme télévisuel mal interprété, mais du vrai psychédélisme du cœur et de l'âme du voyage cosmique vers l'espace extra-atmosphérique.

Aussi politiques que ces paroles puissent paraître, je n'ai jamais considéré les Red Hot Chili Peppers comme un groupe sociopolitique comme, par exemple, les Dead Kennedys. Je pensais simplement que nous étions là pour créer de la beauté, induire de la joie et faire rire les gens, et si les paroles incluaient des commentaires politiques ou sociaux, qu'il en soit ainsi. Mais nous n'avons jamais eu la responsabilité d'être le U2 de notre génération.

Même si nous étions devenus un groupe, Flea allait toujours répéter avec Fear, et Hillel et Jack allaient répéter avec What Is This, et il n'y a jamais eu de conflit à ce sujet. Nous considérions le fait de jouer nos chansons comme une chose amusante à faire, et non comme un choix de carrière. Aucun de ces gars n'envisageait de quitter son travail pour jouer les Red Hot Chili Peppers, et je n'ai jamais eu l'occasion de le faire.

n'avait rien à y redire. J'étais simplement heureux de préparer notre prochain concert, parce que chacun d'entre eux était monumental pour moi. Je n'arrivais pas à dormir la nuit précédente. Je m'allongeais dans mon lit et je pensais à la représentation. Et si je m'endormais, je commençais immédiatement à rêver du spectacle. Lorsque je me levais, la première chose qui me venait à l'esprit était : "C'est la nuit du spectacle ! Il y a un spectacle ce soir !" et toute la journée tournait autour de la préparation du concert.

Peu après que Flea, Hillel et moi avons emménagé ensemble, Hillel est tombé amoureux d'une nouvelle femme. Quand Hillel est tombé amoureux, il a disparu. C'est ton meilleur ami, il est avec toi jour et nuit, il tombe amoureux, on se revoit l'année prochaine. Flea et moi allions dans des clubs et nous finissions toujours au Zero, qui avait déménagé de Cahuenga à un nouvel emplacement à l'angle de Wilcox et Hollywood Boulevard. Un soir particulier, Flea et moi avons acheté une petite quantité de China White et de quaalude. Nous avons consommé les drogues, et c'était une combinaison unique. On nous a fait entrer au Zero, et j'ai commencé à me sentir très bien et très confiant. Il était tôt dans la soirée et il n'y avait pas beaucoup de monde dans le club, mais cette rousse à la peau d'albâtre et aux yeux bleus n'arrêtait pas d'aller et venir devant moi. Elle portait une vieille salopette sans chemise en dessous, si bien que ses seins étaient visibles sous tous les angles. Je n'arrivais pas à la quitter des yeux et je me suis approché d'elle avec l'assurance de ces produits chimiques qui circulaient dans mon cerveau et j'ai dit "Hi !". Elle a répondu "Hi" et a commencé à se frotter à moi comme une chatte en chaleur. Nous nous sommes immédiatement dirigés vers les escaliers et vers le toit, mais nous ne sommes jamais allés aussi loin.

Elle a détaché ses vêtements, qui sont tombés par terre, et nous avons commencé à nous embrasser. Je ne connaissais même pas son nom, mais je savais qu'elle voulait baiser, alors j'étais prêt à m'y mettre quand elle s'est retournée, a pris ma bite et est allée directement au cul. Ce n'était pas une situation porno, elle était très douce, mais c'est ce qu'elle voulait. Nous en profitons depuis quelques minutes quand cet énorme crétin de videur est arrivé en marchant dans les escaliers et a pété les plombs. Je crois qu'elle m'a dit plus tard qu'il avait réagi de manière excessive parce qu'il l'aimait bien et qu'elle ne lui avait jamais donné l'heure, mais quelle que soit la raison, il nous a jetés dans les escaliers.

Elle a proposé que nous allions chez elle, à deux rues de là. Elle m'avait alors dit qu'elle s'appelait Germaine et qu'elle vivait dans un vieil

immeuble de sept étages. Lorsque nous sommes montées dans l'ascenseur, au lieu d'aller chez elle, nous sommes montées directement sur le toit, où nous avons fait l'amour

toute la nuit. J'étais encore sous l'emprise de l'héroïne, et pendant tout ce temps, je n'ai pas pu jouir. Lorsque le soleil s'est levé, elle s'est assise sur la machinerie archaïque de l'ascenseur et nous avons recommencé à avoir des rapports sexuels. J'allais et j'allais et j'ai pris un autre rythme, le soleil a commencé à briller et elle a commencé à crier et à ce moment-là, quelqu'un a appuyé sur le bouton de l'ascenseur et l'électricité a commencé à faire des arcs électriques à travers cette vieille machinerie, les engrenages se sont enclenchés et les moteurs ont grondé et j'ai enfin joui. C'était la fin dramatique d'une nuit surréaliste. Je lui ai dit bonne nuit et j'ai couru à travers l'aube jusqu'à la maison, convaincu que la vie était belle. Et même si ce connard de videur a essayé de m'expulser du club, le propriétaire, John Pochna, l'a remis dans le droit chemin et j'ai passé de nombreuses nuits agréables dans ce club à l'avenir, comme je l'ai fait avec Germaine.

Quelques mois après que notre groupe ait commencé à se produire, nous avons décidé d'enregistrer une démo de nos chansons. Nous avons demandé à Spit Stix, le batteur de Fear, d'être notre ingénieur du son, et nous avons loué trois heures de temps dans un studio d'enregistrement clandestin sur Hollywood Boulevard. Pour vous donner une idée du niveau de professionnalisme dont nous parlons ici, le budget total s'élevait à trois cents dollars, ce qui comprenait le temps de studio, l'ingénieur et la bande. Pour une raison que j'ignore, j'étais le seul à avoir de l'argent cette semaine-là, alors je l'ai volontiers donné pour la cause.

Ces sessions de démo ont été de loin l'enregistrement le plus productif et le plus inspiré que nous ayons jamais fait. Au cours des vingt dernières années, nous n'avons jamais atteint un moment où il y avait autant de magie et d'unité. Nous étions dans la zone. Tout a été enregistré en une seule prise, et tout était parfait. Nous avons terminé nos six chansons si rapidement qu'il nous restait assez de temps pour enregistrer les chansons a cappella, ce que nous n'avions pas prévu de faire.

Nous sommes repartis avec une bande maîtresse et quelques petites cassettes. Lorsque nous sommes rentrés chez nous et que nous avons écouté la musique, nous avons été stupéfaits. Les gens avaient toujours dit que nous étions un groupe de scène qui ne pourrait jamais être enregistré, mais maintenant nous avons la preuve que c'était des conneries. Flea et moi avons pris les cassettes, écrit nos noms sur les boîtes en plastique et commencé à battre le pavé pour essayer d'obtenir des contrats. Nous n'envisagions même pas de signer un contrat d'enregistrement. Pour moi, tout ce processus s'est déroulé en deux temps. On écrit et on répète les chansons, puis on fait des concerts. Et nous voulions faire des concerts de

plus en plus importants.

Nous voulions également étendre le Chili Pepperdom à New York. Environ une semaine après l'enregistrement, notre ami Pete Weiss nous a proposé de nous y emmener. Pete était originaire de Los Angeles et avait rencontré Flea sur le plateau de tournage de *Suburbia*, un film sur la scène punk-rock de Los Angeles dans lequel Flea avait joué. Pete était un perchman, un musicien et un homme de la Renaissance qui avait environ un an et demi de plus que nous. Il avait un appartement en sous-sol à Hollywood qui est devenu notre clubhouse. Il avait aussi une belle voiture américaine classique que nous conduisions jusqu'à la plage ou dans laquelle nous nous promenions en fumant de l'herbe et en draguant des filles.

Pete travaillait pour le scénariste Paul Schrader, qui déménageait à New York et avait demandé à Pete de conduire un énorme camion Ryder rempli de ses affaires jusqu'à sa nouvelle maison de la Cinquième Avenue. Flea et moi avons sauté sur l'occasion d'aller à New York. Nous avons notre arme secrète, notre cassette, et nous nous imaginions la faire écouter aux New-Yorkais. En entendant son éclat, les portes allaient s'ouvrir, les mers allaient se séparer et les gens allaient danser dans les rues. Il ne faisait aucun doute dans notre esprit que nous serions inscrits dans tous les clubs de New York.

Notre bon ami Fab est également monté à bord pour le voyage, ce qui était génial pour moi, car quelque part dans le désert californien, il est venu me voir en cachette et m'a dit qu'il avait une petite quantité d'héroïne. Nous avons donc sniffé cette China White et nous nous sommes vraiment défonçés. À l'exception de quelques accrochages avec des camionneurs fous, le trajet s'est déroulé sans encombre. Pete nous a déposés à SoHo et a remonté la Cinquième Avenue pour décharger les affaires de Paul. Flea et moi avons la cassette qui brûlait un trou dans notre poche, mais nous devons aussi survivre. Nous n'avions pas d'endroit où loger, mais Fab connaissait deux mannequins qui vivaient sur Broome Street, alors nous sommes passés devant leur immeuble. "Je vais rester avec ces deux mannequins, mais je ne peux pas vraiment vous emmener", a-t-il dit.

"D'accord, mais si on entraît pour se laver ou autre chose ? ai-je suggéré.

Nous sommes allés chez eux et avons complètement emménagé. Pendant quatre jours, ces magnifiques mannequins n'ont cessé de nous chasser, Puce et moi, de leurs lits et de leurs chambres. Nous étions des sangsues.

Nous avons entrepris de faire écouter notre cassette de démonstration à différents clubs. Bien entendu, nous n'avions ni contacts ni tactiques.

Nous allions dans un club et demandions le directeur. On nous indiquait son bureau, et nous y retournions, nous y entrions

Notre cassette, et une danse endiablée sur notre propre musique, en essayant de nous vendre. Le seul problème, c'est que personne ne l'achetait. C'est cet étalon italien fumeur de cigares, qui tenait le Peppermint Lounge, qui nous a réservé l'accueil le plus chaleureux. Il nous a accordé quelques minutes. La plupart des gens nous ont montré la porte et nous ont dit : "Foutez le camp avec votre cassette." Après quelques refus, j'ai compris que ce n'était pas la bonne façon de se faire engager dans un club.

Flea et moi avons donc passé une journée à faire du tourisme. On est allés à Central Park, on s'est assis sur un banc, on a mis notre cassette dans le boom box et on a fait péter notre musique. Nous voulions que quelqu'un sache que nous avions fait cette putain de cassette. Nous avons eu droit à beaucoup de regards méprisants de la part de gens qui pensaient que nous étions odieux de mettre de la musique aussi forte, mais étonnamment, tous les enfants qui se trouvaient à portée de voix se sont complètement déhanchés sur la musique. C'était intéressant. À notre retour à Los Angeles, nous avons écrit une chanson intitulée "Baby Appeal", qui est devenue l'un des piliers de nos premiers concerts.

Peu après notre retour de New York, Hillel a déménagé pour aller vivre avec sa petite amie. Le loyer était dû, et Flea et moi avions environ deux cents dollars chacun. Nous avons le choix entre gratter assez d'argent pour payer un mois de loyer supplémentaire, ou sortir et acheter des vestes en cuir de haute qualité, la possession absolument de rigueur de tout punk qui se respecte. Nous nous sommes donc dirigés vers Melrose Avenue, qui était en train de devenir un centre de vêtements vintage cool. Un New-Yorkais, Danny, venait d'ouvrir une petite boutique où il proposait de superbes vestes en cuir James Dean.

Flea et moi avons choisi les cuirs parfaits, mais lorsque nous sommes allés les acheter, les prix de Danny étaient astronomiques, au moins cent dollars de plus que ce que nous avions chacun.

"Écoutez, j'ai cent cinquante et mon ami ici présent a cent soixante-dix, alors pourquoi ne pas nous donner les vestes pour cela ? ai-je suggéré.

"Vous êtes fou ? Sortez de mon magasin", a-t-il crié.

Mais après avoir vu ces vestes, nous ne pouvions pas concevoir de ne pas les posséder, alors j'ai eu l'idée d'organiser un piquet de grève dans le magasin. Nous avons fabriqué des pancartes sur lesquelles on pouvait lire "Pratiques commerciales déloyales". DANNY EST UN MONSTRE DE CUPIDITÉ. I Je me suis dit qu'il serait amusé par les efforts que nous déployons pour obtenir ces vestes. Nous

Nous avons commencé à marcher devant son magasin avec nos pancartes, et Danny est sorti en courant.

"Qu'est-ce que vous faites, bande de petits voyous ? Sortez d'ici avant que je ne vous casse ces panneaux sur la tête", a-t-il hurlé.

J'ai cru déceler un minimum d'amusement dans sa voix, alors j'ai imaginé un autre plan. Nous ferions une grève de la faim devant son magasin jusqu'à ce qu'il accepte de nous vendre nos vestes. Nous sommes retournés nous asseoir sur le trottoir.

Danny est sorti en courant pour nous confronter. "Et maintenant ?"

"C'est une grève de la faim. Nous ne bougerons pas, nous ne mangerons pas et nous ne boirons pas tant que vous ne nous aurez pas donné ces vestes", ai-je dit.

"Bon sang, les gars. Combien d'argent avez-vous ?", a-t-il déclaré.

Nous l'avons finalement eu. Il nous a fait entrer à l'intérieur et a essayé de nous orienter vers des cuirs moins chers, mais nous avons tenu bon et lui avons donné tout notre argent pour ces deux belles vestes.

Plus tard, le même jour, nous défilions sur Hollywood Boulevard dans nos vestes vintage flambant neuves, sans réaliser l'ironie du fait que nous faisons partie du groupe punk-funk le plus en vue de Los Angeles, sans endroit où vivre et sans argent, lorsqu'un punker bizarre, coiffé d'une tignasse, à lunettes, à l'allure de rat de bibliothèque, vêtu d'une drôle de veste, s'est approché de nous. Il nous a dit : "Hé, vous faites partie des Red Hot Chili Peppers". Il avait rencontré Flea un soir, alors qu'il était DJ dans un club et qu'il faisait tourner un disque de Defunkt. Flea avait sauté dans sa cabine et retourné le disque, parce qu'il pensait que ce type jouait sur la mauvaise face.

Il s'appelait Bob Forrest et, en plus de son travail occasionnel de DJ, il dirigeait le Sunday Club, l'une des salles de spectacle les plus branchées du coin. Bob nous a demandé ce qui se passait, et nous lui avons raconté notre triste histoire : de nouvelles vestes, mais pas de maison.

"C'est complètement fou. Il y a une demi-heure, ma femme m'a quitté pour de bon", dit-il. "Si vous voulez, vous pouvez dormir chez moi."

Forrest vivait au troisième étage d'un immeuble classique appelé La Leyenda, qui avait connu des temps meilleurs, surtout avant l'afflux de punk rockers. Il avait un appartement d'une chambre rempli à ras bord de tonnes de livres et de disques. Les puces se sont installées dans le salon et j'ai pris le coin petit-déjeuner.

Bob était allé à l'université pendant quelques années avant d'abandonner. Il travaillait dans une librairie lorsque nous l'avons rencontré, probablement au salaire minimum, mais son travail est devenu une grande source de revenus pour nous parce qu'ils achetaient des livres d'occasion. Flea et moi allions voler des livres dans des collections personnelles ou des bibliothèques. Une pile de livres représentait dix dollars, et dix dollars nous permettaient d'acheter de la coke, de nous shooter et de nous défoncer. Nous achetions généralement de la coke, ce qui n'est pas une bonne drogue quand on n'a pas beaucoup d'argent, car dès qu'elle disparaît, on en redemande. Mais on l'achetait, on courait chez Bob, on la versait dans un verre à martini, on y mettait la bonne quantité d'eau, on y plantait nos seringues et on se shootait à la coke liquéfiée. On faisait ça plusieurs fois jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, puis on se mettait à chier, on se sentait à vif et violé, et on courait au Zéro pour boire pour calmer la douleur, trouver une fille pour calmer la douleur, ou trouver encore de la coke.

Cet été-là, nous avons établi une connexion fiable avec un gars du Moyen-Orient qui dirigeait un studio de répétition. Nous avons donc commencé à faire du speed, ce qui est très différent de la coke. La cocaïne est une sensation ultra-euphorique et propre, trop bonne pour être vraie, qui dure environ trois minutes. Vos oreilles bourdonnent et votre mâchoire s'ouvre, et pendant ces trois minutes, vous vous sentez totalement en harmonie avec l'univers. Le speed est beaucoup plus sale, moins euphorique et un peu plus physique. Chaque centimètre de votre peau commence à picoter et se transforme en peau de poulet.

Nous avons commencé à faire des excès de vitesse à trois et nous sommes restés debout pendant des jours à jouer au cribbage. Nous avons même monté un groupe, les La Leyenda Tweakers. Malheureusement, nous avons décidé de nous produire en dehors de notre appartement, et nous avons fait un spectacle tellement défoncé au speed que nous ressemblions à trois malades mentaux. Le *L.A. Weekly* nous a donné notre première mauvaise critique. Nous savions que nous faisons des ravages dans nos corps, mais nous étions tellement délirants que nous pensions qu'il suffisait de manger de la pastèque pour nettoyer nos corps et nos âmes de cette odieuse torture chimique que nous étions incapables d'arrêter. Nous achetions des pastèques en grandes quantités, rentrions à la maison et coupions chacune d'elles en trois parties. Une fois la pastèque terminée, nous montions sur le toit de La Leyenda et nous lancions cérémonieusement ces grosses écorces de pastèque que nous regardions exploser sur le parking en contrebas. C'était la fin d'une course de vitesse vicieuse. Ensuite, nous

allions essayer de dormir avant de nous réveiller et de recommencer le cycle.

À la mi-juillet, nous avons réussi à nous réunir pour jouer ce qui allait devenir un concert légendaire de Chili Pepper. Nous avons été engagés pour être la tête d'affiche du Kit Kat Club, un club de strip-tease classique qui organisait des concerts de rock. Nous avons tous les quatre travaillé dur pour préparer ce concert. À la demande d'Hillel, nous avons même appris à reprendre "Fire" de Jimi Hendrix. Nous sommes arrivés au club ce soir-là, et ils nous ont donné une immense loge qui devait normalement être utilisée par les strip-teaseuses. Je me suis assuré que les paroles étaient complètes, puis j'ai rédigé la liste des morceaux, une responsabilité que j'avais prise très tôt dans la vie du groupe. Nous avons eu une surprise très spéciale ce soir-là. Comme nous jouions dans un club de strip-tease et que les filles allaient danser sur scène avec nous, nous avons décidé que le rappel approprié serait que nous sortions nus, à l'exception de longues chaussettes de sport que nous porterions par-dessus nos affaires. Nous avons déjà joué torse nu et nous avons réalisé le pouvoir et la beauté de la nudité sur scène.

J'avais eu l'idée d'utiliser des chaussettes parce qu'à l'époque où je vivais avec Donde Bastone, il avait une cliente qui avait le béguin pour moi. Elle était mignonne, mais je continuais à résister à ses avances, qui consistaient à m'envoyer des cartes de vœux gag avec des règles dépliées pour mesurer la taille de votre bite, et même des photos d'elle en train de sucer un marin. Un jour, elle s'est présentée à la maison et j'ai décidé d'ouvrir la porte tout nu, à l'exception d'une chaussette enroulée autour de ma bite et de mes couilles.

Nous étions ravis de jouer. Notre interaction s'était améliorée. Auparavant, nos concerts se résumaient à un grand feu d'artifice du début à la fin ; maintenant, nous avons commencé à développer des dynamiques différentes sur scène. Environ dix minutes avant le début du concert, quelqu'un a sorti un joint. Nous n'avions jamais fumé d'herbe avant un concert, mais nous l'avons tous fait circuler et avons pris une dose, même Jack. Dès que l'herbe m'a atteint, je suis devenu paranoïaque et terrifié à l'idée que tout ce dur labeur et cette sensation parfaite allaient être gâchés par la défonce. Hillel et Flea ont commencé à ressentir la même chose. Je suis allé courir autour du pâté de maisons pour me changer les idées, et ça a marché.

Nous avons dû suivre une performance fantastique d'un groupe anarchiste de cerveaux excentriques appelé Roid Rogers and the Whirling Butt Cherries. Mais cela n'a fait que me gonfler davantage, car je voulais montrer à tout le monde que nous étions plus forts. Nous sommes donc montés sur scène ce soir-là et nous nous sommes déchaînés. Jack et Flea

étaient incroyablement soudés, et Hillel était dans une autre dimension. J'avais un super moniteur vocal, donc je m'entendais très bien, ce qui n'était pas le cas de tout le monde.

toujours le cas lors de nos concerts. Nous avons terminé le set et couru dans les coulisses, et nous étions tous dans un état de frénésie. Jack gloussait, car lorsqu'il est nerveux, il se met à rire.

Lorsque nous sommes revenus sur scène en portant uniquement les chaussettes, le public a sursauté. Nous n'avons pas été découragés un seul instant par l'état de choc collectif du public. Nous avons commencé à jouer "Fire", et notre amie Alison Po Po s'était frayée un chemin jusqu'au premier rang et a commencé à s'attaquer à ma chaussette. J'étais concentré sur la chanson et sur ma performance, mais une autre partie de mon cerveau a commencé à me dire combien de centimètres séparaient ma chaussette de sa plus grande portée. En regardant un groupe d'amis qui s'étaient précipités sur la scène et s'emparaient des chaussettes, j'ai ressenti un sentiment de libération et de puissance. On est jeune, on n'est pas encore blasé, et l'idée d'être nu, de jouer cette belle musique avec ses meilleurs amis et de générer autant d'énergie, de couleur et d'amour dans un moment de nudité est géniale. Mais vous n'êtes pas seulement nus, vous avez aussi cette image géante d'un phallus. Il s'agissait de longues chaussettes. Habituellement, lorsque vous jouez, votre bite se met en mode protection, vous n'êtes donc pas relâché, détendu et allongé, vous êtes plus compact, comme si vous étiez dans un combat de boxe. C'est pourquoi le fait d'avoir cet appendice supplémentaire était une sensation formidable. Mais nous n'avons jamais pensé que les chaussettes allaient devenir une image emblématique associée à nous. Nous n'aurions jamais pensé qu'un jour, nous le referions et que les promoteurs voudraient ajouter des cavaliers à nos contrats pour s'assurer que nous le ferions sur leur scène. Cela a laissé une impression plus durable que ce que nous avions prévu.

L'une des personnes présentes dans le public qui a été vraiment impressionnée est un manager de talents d'une trentaine d'années nommé Lindy Goetz. Lindy travaillait comme agent de promotion pour MCA Records, et il avait géré les Ohio Players, l'un de nos groupes préférés. Flea et moi avons rassemblé assez d'argent pour nous rendre dans la Vallée, où se trouvaient les bureaux de Lindy. Lindy était un juif de Brooklyn, roux, moustachu, d'un mètre soixante, qui s'était retrouvé à Los Angeles à la fin des années 60. Cet après-midi-là, nous avons fumé de l'herbe et pris une ou deux lignes de coke, tout en échangeant des histoires. Je ne pense pas que nous nous en soyons rendu compte à l'époque, mais Lindy était sur le déclin après avoir été un gros joueur de payola. Il avait dirigé les Ohio Players, mais c'était à l'époque où leur carrière était sur le déclin.

Il essayait de garder la face et de faire semblant d'avoir une entreprise, mais les factures n'étaient pas payées et l'argent ne rentrait pas. Lindy avait l'air d'un type sympathique, même s'il lançait des répliques un peu nulles. Après notre longue conversation, Flea et moi avons demandé une minute pour nous concerter.

"Demandons-lui s'il veut bien nous inviter à déjeuner", dit Flea. "S'il le fait, il a le poste."

Nous sommes retournés à l'intérieur. "D'accord, si tu nous emmènes manger chinois maintenant, tu pourras être notre manager", ai-je dit.

Nous avons obtenu du porc moo shu et un nouveau directeur. Et un ticket repas. Pendant les quelques mois qui ont suivi, nous nous sommes réveillés en nous disant : "Qu'y a-t-il pour le déjeuner ? Rien ? Allons voir Lindy." Il vivait dans un immeuble de luxe à West Hollywood et était marié à une certaine Patty, originaire d'Atlanta. Nous allions chez Lindy, elle préparait du poulet frit et nous en mangions jusqu'à la dernière bouchée. Les bons soirs, nous prenions un peu de cocaïne, fumions de l'herbe et parlions de l'avenir. Lindy nous a dit que sa première tâche était de nous trouver un contrat d'enregistrement, ce qui ne m'intéressait pas du tout. Cela semblait être une chose cool et excitante, et je suppose que c'est ce que font les groupes, mais je ne connaissais rien à la fabrication d'un disque.

Si nous devions essayer d'obtenir un contrat d'enregistrement, nous aurions besoin d'un avocat. Quelqu'un nous a recommandé un certain Eric Greenspan. Nous sommes allés à son cabinet, qui se trouvait dans un immeuble somptueux sur le boulevard Wilshire. Lorsque Flea et moi sommes entrés dans le hall d'entrée, nous nous sommes crus dans la cathédrale des Mormons. Ce cabinet représentait les pays d'Israël et d'Égypte. Nous avons pris l'ascenseur jusqu'à l'étage d'Eric, puis nous sommes allés voir la dame à la réception.

"Nous sommes les Red Hot Chili Peppers et nous venons voir Eric Greenspan", ai-je dit.

"Eh bien, je ne sais pas, laissez-moi..." Elle semble prise au dépourvu.

Pour une raison inconnue, nous avons décidé de lui faire la lune. On s'est retournés, on s'est exclamés "On est les Red Hot Chili Peppers, bordel, et on veut voir Eric", et on a laissé tomber le pantalon. À ce moment-là, Eric est sorti en courant et nous a emmenés dans son bureau. Il avait une superbe œuvre d'art de Gary Panter sur son mur. Il nous a dit qu'il représentait Gary ainsi que des groupes de reggae comme Burning Spear.

Je vais droit au but. "Nous n'avons pas de contrat d'enregistrement et nous n'avons pas d'argent. On vient d'avoir un manager et on a besoin d'un avocat."

Eric n'a pas bronché. "D'accord, je serai ton avocat, et tu n'auras pas à me payer tant que tu n'auras pas gagné de l'argent, et alors nous pourrions conclure un accord standard de cinq pour cent." Il est donc devenu notre avocat et n'a jamais touché un centime jusqu'à ce que nous commencions à gagner de l'argent. Il est toujours notre avocat aujourd'hui. Dans ce secteur, il est assez rare que quelqu'un agisse de la sorte. Nous n'avions pas l'air d'une vache à lait pour qui que ce soit à ce moment-là. Les groupes qui gagnaient le plus d'argent à l'époque étaient des groupes à cheveux comme Poison, Warrant et RATT, c'est ce qu'il y avait dans les caisses enregistreuses. Nous étions contre tout. Nous étions probablement contre le fait de gagner de l'argent à ce moment-là.

En l'espace de cinq mois, nous nous sommes fait une place sur la scène musicale de Los Angeles. Nous avons fait l'objet d'un article dans le *L.A. Times* et nous jouions dans des endroits respectables, comme le Club Lingerie. Plus nous devenions connus, plus Lee Ving commençait à harceler Flea sur le fait qu'il faisait partie de deux groupes. Je me souviens qu'il l'a appelé une fois pour lui dire : "Tu vas faire partie de mon groupe ou de l'autre ?". Flea a répondu : "J'allais être dans les deux, mais si tu le dis comme ça, je ne serai que dans mon groupe."

Au mois d'août, Flea et moi sommes allés à une fête pour un magazine artistique dans une maison des collines d'Hollywood. J'avais pris l'habitude de porter un pyjama en flanelle déchirée, et mon Mohawk avait poussé et était tombé sur le côté. Nous passions un bon moment dans le jardin quand j'ai regardé à l'intérieur de la maison et j'ai vu cette créature cosmique qu'était une jeune fille. Elle marchait comme une sorte de princesse, au ralenti, les mains tendues sur les côtés. Elle était coiffée d'un gigantesque chapeau en forme de disque blanc avec de gros bijoux opalescents autour de la couronne. Elle portait une robe ample en papier, mal ajustée et d'allure futuriste. Elle était un peu ronde, mais belle.

Elle avait ce magnétisme absolument bizarre, marchant et parlant délibérément, mais lentement, comme si elle était Alice au pays des merveilles et que le reste du monde ne l'était pas. Mais elle avait aussi l'air d'une version punk-rock de Mae West, dégageant cette flamboyance et une ambiance cuivrée, impertinente et intouchable. C'était exactement le genre de fille que j'aimais, l'excentrique de la bande.

Je suis entré dans la maison et j'ai tiré sur sa queue de cheval ou ce

que font les garçons quand ils voient une fille qu'ils aiment bien et à qui ils ne savent pas comment parler.

"Elle m'a dit : "Oh là là, qui êtes-vous ? Nous avons commencé à parler, et elle parlait par énigmes, ne me donnant pas de réponses directes. Il s'est avéré qu'elle s'appelait Jennifer Bruce, qu'elle était créatrice de mode et qu'elle avait dessiné son chapeau Mark of the Zorro. En l'espace de quelques minutes, j'ai été époustouflé par sa présence, son aura et son style. Dans une ville qui regorge de gens qui essaient d'avoir l'air différent, d'agir différemment et d'être tout ceci et tout cela, il y avait une personne qui y parvenait avec facilité, parce qu'elle était une super star née dont la tendance dans la vie était de ressembler à l'intérieur d'une coquille d'huître.

Elle ne fondait pas vraiment dans mes bras, elle me tenait à distance. Je ne pense pas qu'elle m'ait donné son numéro de téléphone, mais j'ai continué à insister. "Allez, tu n'as pas le choix. Tu vas devenir ma petite amie, que tu le veuilles ou non", ai-je dit.

Elle a dû ressentir quelque chose, car elle m'a donné de quoi poursuivre le processus, puis elle a disparu et je suis parti dans une autre direction. Cependant, elle est restée gravée dans ma conscience.

J'avais d'autres choses à faire, dont la première partie d'Oingo Boingo à l'Universal Amphitheater. Oingo Boingo était issu de la même scène de clubs que nous et n'avait cessé de progresser. Ce n'était pas notre groupe préféré, mais ils avaient une instrumentation intéressante. Nous connaissions leur trompettiste et il nous a proposé d'assurer la première partie de leur grand concert. Nous étions là, sans contrat d'enregistrement, avec un répertoire de dix chansons, et nous passions d'un club où nous jouions devant deux cents personnes à un public de quatre mille personnes.

Nous sommes montés sur scène ce soir-là en portant nos vêtements les plus bizarres. Au milieu de la première chanson, Flea a cassé une corde de basse. Soudain, c'était l'heure des grillons, et j'ai dû parler au public pendant que Flea changeait sa corde. En quelques secondes, le public a commencé à nous huer et à nous jeter des objets en scandant "On veut Oingo Boingo". Mais c'était un matériau combustible pour faire monter l'énergie. Nous avons recommencé, et Flea était tellement énervé qu'il a cassé une autre corde. À ce moment-là, Danny Elfman, qui était le chanteur d'Oingo Boingo et aussi un de nos fans, est entré sur scène en peignoir et le visage couvert de mousse à raser, comme s'il sortait tout droit de sa loge. Il a pris le micro et a dit à la foule qu'il nous aimait beaucoup et qu'elle devait être respectueuse, puis il est parti, mais les quelques gars indisciplinés dans la foule n'ont pas tenu compte de son approbation. Nous avons tenu bon et

Nous avons commencé à cuisiner et, lorsque nous avons terminé, je pense que nous leur avons fait comprendre que nous étions sérieux et qu'ils venaient d'être frappés par quelque chose qu'ils n'oublieraient pas de sitôt.

Après le concert, nous faisons la fête en coulisses lorsque Blackie, qui avait été l'un de nos premiers supporters, s'est approché de Flea et de moi. Il portait des gants noirs serrés et nous a tendu deux enveloppes contenant des billets d'avion.

"C'est pour toi, Anthony, et je veux que tu emmènes Flea", dit-il.

"L'emmener où ?" Je suis resté perplexe. J'ai regardé dans l'enveloppe et j'ai vu

deux billets aller-retour pour Londres, en Angleterre. C'était l'heure de mon rite de passage en Europe.

Avant de partir pour l'Europe, nous devons nous occuper de plusieurs choses, dont les complications liées à l'obtention d'un contrat d'enregistrement. Nous avons l'impression que les maisons de disques nous tournaient autour, surtout après nos concerts au Lingerie et à l'Universal Amphitheater et notre retour triomphal au Kit Kat Club en septembre. Un cadre d'EMI/Enigma, Jamie Cohen, s'est montré particulièrement agressif à notre égard. Un soir, Flea et moi traînions à La Leyenda quand nous avons reçu un appel de Lindy. Il nous a annoncé que nous avions signé un contrat avec EMI/Enigma. J'étais tellement excité que la dernière chose à laquelle j'ai pensé, c'est qu'il pourrait y avoir des problèmes. Je me souviens d'avoir fait la fête et d'avoir pensé que tout se passait comme prévu, qu'il fallait juste s'accrocher, être studieux et se mettre au travail.

J'étais encore tout excité par notre accord lorsque le téléphone a de nouveau sonné. Flea a répondu. En arrière-plan, je l'ai entendu dire : "Tu es sûr ? Wow, wow, c'est vraiment une mauvaise nouvelle." J'étais assis là et je me disais : "Quoi ? J'étais assis là et je me disais : "Quoi ? Quoi ?" quand Flea a raccroché le téléphone et m'a regardé.

"Jack et Hillel viennent de quitter le groupe. What Is This a obtenu son propre contrat d'enregistrement et ils ont choisi de rester dans le groupe", a-t-il déclaré.

J'étais sans voix et en état de choc, comme si un piano m'était tombé sur le cœur. J'ai trébuché sur le canapé et j'ai commencé à pleurer. Ce n'était pas possible. Nous avons inventé quelque chose en tant que groupe, nous avons créé cette chose dont le monde devait entendre parler, et tout d'un coup, c'était comme si nous avions avorté d'un bébé à six mois. Flea était assis là et se disait : "C'est n'importe quoi, c'est n'importe quoi."

Notre son était basé sur le jeu de batterie de Jack Irons et le jeu de

guitare de Hillel Slovak. Ce n'était pas comme s'il s'agissait de gars
accessoires, ils

nous a fait vibrer. On était des gamins du lycée, on était une équipe, on ne peut pas aller chercher un nouveau papa et une nouvelle maman, ça n'arrive pas. J'étais en train de me dire "Ok, ma vie est finie, ma cause est perdue, il n'y a nulle part où aller", quand Flea m'a dit "On va devoir trouver deux autres gars", et je suis passé de fleur morte à fleur fanée à "Huh, d'autres gars ?". C'est possible ?"

"Oui, je connais de bons musiciens", a-t-il déclaré.

Une fois que j'ai commencé à y réfléchir, j'ai réalisé que nous avions les chansons, que nous avions un contrat d'enregistrement, que nous avions Flea, que nous avions moi, que nous aimions toujours ce que nous faisons. C'est juste que nous ne l'avions pas encore fait, alors nous devons trouver un moyen de le faire. Flea a immédiatement suggéré d'engager Cliff Martinez comme batteur. Il avait joué avec les Dickies, Roid Rogers, les Weirdos et Captain Beefheart. Je ne savais pas grand-chose de Beefheart, mais je savais qu'il était légendaire. Flea et moi sommes allés parler à Cliff. Il vivait dans un appartement loufoque d'une pièce auquel on accédait par un parking souterrain sur Harper. Ce n'était pas un véritable appartement, juste un débarras qui avait été aménagé. Il avait fait partie des Weirdos, si bien que la mode de son groupe consistait à trouver une planche à laver et à la transformer en chemise, puis à trouver une théière et à s'en faire un chapeau. Lorsqu'il jouait avec Roid Rogers, il se produisait avec un tampon qui lui sortait du cul. Il était de loin le plus excentrique d'entre nous. Je pensais connaître des personnalités humaines bizarres, mais Cliff était d'un tout autre niveau, même s'il était très sympathique.

Lorsque nous lui avons demandé de rejoindre le groupe, il était fou de joie, souriant et riant et disant : "Faisons-le. J'espère que je suis ce que vous cherchez, parce que ça peut être un voyage extraordinaire." Nous avons fait notre premier jam, et il était clair dès le départ que Cliff Martinez pouvait non seulement jouer des rythmes funk fous et des rythmes artistiques avant-gardistes super-inventifs, mais qu'il pouvait aussi jouer une variété de styles et les faire tous bien.

Il fallait maintenant trouver un guitariste. Lorsque nous avons jammé avec Cliff, nous avons discuté de guitaristes et il a suggéré Dix Denney, un type avec qui il avait joué dans les Weirdos. Flea avait déjà jammé avec Dix, et c'était un type adorable avec qui j'avais fait la fête. Nous nous sommes sentis à l'aise avec ces deux gars. Et Flea et moi pouvions aller en Europe.

Nous avons passé un bon moment en Europe, explorant Londres, Paris, puis Amsterdam. À Paris, j'ai abandonné Flea pendant quelques jours

pour sortir avec une belle Danoise. À mon retour, il m'a traité en silence, mais j'ai acheté dans la rue de magnifiques tasses en fer blanc peintes en bleu poudré

et de les mettre dans les épaulettes de nos vestes en cuir, et nous sommes instantanément devenus les Brothers Cup. Nous sommes allés à Amsterdam et avons passé quelques jours à Londres avant de rentrer chez nous, mais je me suis rendu compte que pendant tout le voyage, je n'avais pas réussi à oublier Jennifer, malgré mon aventure avec la Danoise et le coup de foudre éphémère que j'avais eu pour une prostituée française.

Nous avons retrouvé une situation intéressante dans notre appartement à La Leyenda. Nous étions en conflit avec la propriétaire depuis des mois au sujet du loyer que nous ne payions pas, et elle avait envoyé de nombreux avis d'expulsion, mais nous n'en tenions pas compte. Quelques mois avant notre départ pour l'Europe, elle a fait enlever la porte de l'appartement. Cela ne nous a pas arrêtés pour autant. Nous avons continué à vivre là comme si ce n'était pas grave que notre appartement n'ait pas de porte d'entrée. Nous nous sommes dit que rien ne valait la peine d'être volé de toute façon. Nous en sommes arrivés à un point où nous ne pouvions pas entrer à pied, car elle nous aurait entendus de son appartement voisin et aurait fait une attaque, alors nous avons commencé à escalader l'escalier de secours et à entrer par une fenêtre. Nous avons donc commencé à escalader l'escalier de secours et à entrer par la fenêtre. Elle se précipitait alors par la porte d'entrée et voyait Flea dormir nue, ce qui la rendait furieuse. À notre retour d'Europe, elle a finalement persuadé les marshals de se présenter, et ils ont affiché des avis indiquant que nous irions directement en prison si nous occupions à nouveau les lieux.

Flea a emménagé chez sa sœur, qui avait un appartement d'une pièce au-dessus d'un garage dans un quartier mexicain de la ville, à East Melrose. Je n'ai pas tardé à m'y rendre, et nous partagions tous les trois son grand lit. Je n'y suis pas restée longtemps, mais cela m'a permis de me remettre sur pied et de retrouver Jennifer.

C'est ainsi que je l'ai rencontrée un soir et que nous avons sympathisé. Elle vivait à Encino, au fin fond de la vallée, avec son père, un ancien marine devenu vendeur d'assurances, et sa petite sœur. Ils vivaient dans un immeuble de la mégalopole classique, sans aucun caractère ni charme. La meilleure amie de Jennifer était sa cousine, toutes deux des filles de la vallée blondes et décolorées avec un flair extrême pour les déclarations de mode personnalisées, des divas qui passaient des heures à se maquiller le visage et à créer des costumes bizarres avant de sortir en boîte de nuit.

Ils adoraient leurs Kamikazes et fumaient leurs Sherms, des cigarettes Nat Sherman imbibées de PCP. C'était un couple de cinglés, mais il y avait

quelque chose chez Jennifer que je trouvais absolument fascinant, pas seulement sur le plan esthétique, mais aussi sur le plan spirituel - quelque chose dans ses yeux,

quelque chose dans son âme, quelque chose dans son être qui m'a attiré. Je suis tombé amoureux d'elle.

À peine avons-nous commencé à nous fréquenter que nous sommes devenus petit ami et petite amie. J'avais maintenant cette nouvelle personne dans ma vie qui commençait à me prendre beaucoup de temps et d'énergie, mais elle contrebalançait cela en étant une muse et une grande donatrice. Jennifer n'avait que dix-sept ans, mais elle sortait d'une relation avec un punk rocker bien connu d'Hollywood. J'étais une de ses fans et j'étais donc un peu jalouse d'entendre ces histoires, mais je lui reconnaissais aussi le mérite d'avoir été la petite amie de ce type. C'était une fleur de punk-rock qui ne se laissait pas faire, qui était très sûre d'elle et très accomplie pour une jeune personne. Elle allait à l'Institut de la mode de Los Angeles lorsque nous nous sommes rencontrés. Elle avait même sa propre voiture, une MG jaune à hayon.

Comme moi, Jennifer était un être très sexuel, même si elle n'avait que très peu d'expérience en la matière. J'étais très actif depuis un certain temps et j'étais très attiré par elle sur le plan sexuel. Lorsque nous avons commencé à faire l'amour, je lui ai demandé si elle avait déjà eu un orgasme et elle m'a répondu que non. Elle s'en approchait lorsqu'elle était dans la baignoire ou qu'elle utilisait la pomme de douche, mais elle n'avait jamais eu d'orgasme pendant l'acte sexuel. Je lui ai promis d'y travailler et j'ai commencé à la pénétrer pendant ce qui m'a semblé être une éternité. Elle s'est rapprochée de plus en plus, et nous avons finalement réussi à déchiffrer le code et elle est devenue un être orgasmique, ce qui a été un grand accomplissement, mais aussi un grand soulagement.

Une fois, au début de notre relation, elle voulait prendre de l'acide avec moi. Nous en avons pris et nous roulions dans sa voiture, mourant d'envie de faire l'amour, alors je l'ai emmenée chez la sœur de Flea. J'ai décidé qu'au lieu de faire l'amour dans le lit de Karen, ce qui n'aurait pas été une bonne idée, nous irions dans la salle de bains et ferions l'amour dans la douche. Nous nous sommes retrouvés dans cette douche pendant un long moment, nous avons fait beaucoup de bruit et c'est devenu une expérience quasi spirituelle avec des hallucinations d'arcs-en-ciel. Puis Karen est rentrée à la maison. Karen était elle-même une personne très sexuelle, et nous étions comme des sex friends qui partageaient nos diverses escapades sexuelles, alors je pensais que cela ne la dérangerait pas que je fasse l'amour dans sa douche. Mais j'avais tort, vraiment tort. Lorsque je suis sorti de la salle de bains, Flea m'a pris à part et m'a dit que Karen était très contrariée et que ce que j'avais fait là n'était tout simplement pas cool. C'est ainsi que

s'est terminée ma cohabitation avec Flea et sa sœur.

J'ai commencé à rester à Encino, et le père de Jennifer n'était pas très content. Mais il aimait ses filles, et si cela signifiait qu'il devait tolérer un voyou, alors tant pis. Pour moi, la maison d'Encino était un autre réfrigérateur, une source de nourriture et un endroit où l'on pouvait prendre soin de moi, surtout lorsque je suis tombée malade cet automne-là. J'avais soudain perdu toutes mes forces, et même sortir du lit était un effort. Lorsque j'ai finalement consulté un médecin, il m'a dit que j'avais une hépatite. Ironiquement, ce n'était pas celle que l'on attrape avec des aiguilles, mais celle que l'on attrape en mangeant de mauvais crustacés. Après une semaine passée au lit, j'étais en bonne santé.

Maintenant que j'avais conquis le cœur de la fille que je convoitais, il était temps de revenir aux affaires du groupe. L'un de nos premiers problèmes était que Dix n'était pas à la hauteur à la guitare. Cliff avait tout de suite appris toutes nos chansons. Il rentrait chez lui et s'entraînait toute la nuit pour s'assurer qu'il savait exactement ce qu'il devait jouer. Dix était un grand musicien qui ne pouvait pas s'appliquer aux parties des autres. Si on lui demandait d'écrire une chanson, c'était un magicien. Mais quand il s'agissait d'apprendre les riffs funk expérimentaux d'Hillel, ce n'était pas son truc. Nous ne comprenions pas vraiment cela ; nous pensions que tout le monde devait être capable d'apprendre n'importe quoi.

Il venait aux répétitions et nous avions des jams monstres, mais nous disions ensuite "Jouons 'Get Up and Jump'" et Dix n'avait aucune idée de ce que c'était. C'était un problème majeur, car nous avions prévu d'enregistrer toutes nos premières chansons. Flea et moi avons donc décidé de virer Dix. Mais comment renvoyer cet homme doux, aimable et tranquille ? Nous avons eu l'idée de l'inviter à jouer au croquet. Nous lui expliquerions de manière civilisée que son style et le nôtre ne s'harmonisaient pas, et que nous devrions donc être libres de nous exprimer chacun à notre manière.

Il y avait une petite cour en face de la maison de Flea, et nous avons organisé une partie de croquet sans même consulter ses voisins. On frappait les boules et j'ai dit : "Alors, Dix, comment ça va ?"

"Bien", a-t-il dit.

"Nous avons réfléchi, et ce à quoi nous pensions... Flea, pourquoi ne pas lui dire ce à quoi nous pensions ?"

"Eh bien, nous pensions, strictement en termes musicaux - euh, Anthony, je pense que tu pourrais probablement le dire mieux", a répondu Flea.

"Eh bien, musicalement parlant, disons que nous allons dans cette direction, et Flea, pourquoi ne pas aller de l'avant et prendre le relais à partir

de là".

"Vous êtes un génie musical à part entière, et vous allez dans cette direction...". dit Flea.

"Et votre direction et la nôtre ne semblent pas faites pour aller ensemble. Nous sommes désolés", avons-nous dit tous les deux.

Nous avons continué à expliquer que nos directions musicales étaient différentes, et Dix écoutait, comme d'habitude, sans parler du tout. Alors que nous pensions lui avoir dit que nos chemins étaient incompatibles, Dix s'est tourné vers nous et nous a dit : "D'accord. Alors la répétition de demain est à la même heure ?"

Nous avons dû lui expliquer clairement que nous ne pouvions plus jouer dans le groupe avec lui, et finalement il s'en est rendu compte, a fait ses valises, est monté dans la voiture et est parti. Ce fut le premier d'une longue série de licenciements déchirants que Flea et moi allions devoir présider. Nous pensions que nous serions toujours quatre crétins d'Hollywood, mais nous apprenions maintenant que nous devions faire face aux réalités de la vie.

Nous avons fait des auditions à la guitare et vu beaucoup de gens, mais il ne restait plus que deux gars : Mark Nine, un réfugié de l'école d'art avant-gardiste et branché qui avait fait partie d'un groupe avec Cliff, Two Balls and a Bat, et Jack Sherman. Je n'avais aucune idée de son parcours, aucune idée de la façon dont il était arrivé à la répétition, mais j'ai su que c'était un nerd à la minute où il est entré dans l'audition. Ce n'était pas une mauvaise chose, nous étions très sensibles à l'énergie des nerds à l'époque. Mais ce type était un nerd sans même s'en rendre compte. Il avait les cheveux coiffés en arrière, sans aucune raideur, et il était très soigné. Il arrivait avec un grand sourire et n'avait pas l'air très cool quand il jouait, mais il s'intégrait parfaitement à Flea et Cliff et ce n'était pas stagnant, ce n'était pas une lutte pour se retrouver et il y avait un véritable flux musical. De plus, ce type avait des capacités incroyables, et les choses les plus compliquées lui venaient naturellement. Nous avons joué quelques-unes de nos chansons, et bien qu'il n'ait pas un son de chien méchant, il était techniquement efficace, frappant toutes les notes au bon endroit. Son jeu n'avait pas le même esprit que celui d'Hillel, mais au moins il jouait les parties.

Il n'y avait donc plus que ce chien branché et ce monsieur tout-le-monde. En quittant le local de répétition ce soir-là, Jack s'est dit : "Wow, c'était vraiment une super jam, et vous êtes vraiment cool. Je n'ai pas joué de funk comme ça depuis 1975, quand je jouais dans ce groupe de Top Forty..." Nous lui avons dit que notre première étape était de faire ce disque

et de partir en tournée.

"Oh, wow, faire un disque, ça va être génial", dit Jack. Puis il s'est arrêté dans son élan. "Mais si vous voulez que je fasse partie de votre groupe, je dois consulter mon astrologue avant de partir en tournée, parce que je ne peux pas partir en tournée quand il y a une troisième lune sur Vénus qui pourrait se lever sur l'arrière de la projection astrale de Jupiter vers le cinquième univers".

Nous attendions qu'il dise "Je plaisante", mais il a continué à parler de conjonctions, de rétrogradations et d'autres choses, si bien que nous avons finalement dû lui demander s'il était sincère.

"Non, je suis sérieux. Cela devrait aller, mais je dois vérifier avec mon astrologue", a-t-il déclaré.

Nous lui avons dit que nous reviendrions vers lui, et il est parti. Nous avons tout remis à plat et nous avons décidé de choisir l'intello. Nous pensions qu'il avait beaucoup d'expérience et qu'il était un excellent guitariste à sa manière. Il n'était pas le Hellcat brut et explosif du funk que nous recherchions, mais il était capable d'aller en studio et de jouer ces morceaux, alors nous l'avons engagé. Ce fut un autre moment de célébration, car toutes les pièces étaient désormais là.

Une fois le groupe constitué, j'avais besoin d'un endroit où vivre. Bob Forest et moi avons entendu dire que ces bureaux situés dans un vieil immeuble de deux étages de Hollywood Boulevard étaient à louer, et qu'ils n'étaient pas chers. À l'époque, le quartier d'Hollywood Boulevard était dans un état de délabrement avancé. L'immeuble s'appelait l'Outpost, et il était probablement là depuis les années 20, le genre d'immeuble qui, à une époque, aurait abrité des détectives privés. Il était magnifique, avec un escalier et des couloirs élégants, de hauts plafonds, de vieux luminaires, de grandes fenêtres, des salles de bains à l'ancienne avec dix urinoirs, de beaux matériaux et des carrelages anciens. J'avais économisé quelques centaines de dollars et j'ai dit au propriétaire que j'étais écrivain et que j'avais besoin d'un endroit pour travailler. Nous savions que nous ne pouvions pas leur dire que nous voulions vivre dans un immeuble de bureaux, même s'il y avait deux ou trois autres personnes qui vivaient là ; vous ne le dites pas, vous le faites tranquillement, et ils ne le savent pas et ça va. Ils m'ont montré plusieurs endroits, et j'ai pris le plus grand et le plus beau. Il y avait un haut plafond et plusieurs immenses fenêtres donnant sur Hollywood Boulevard. C'était une grande pièce sans salle de bains, avec une belle porte en bois. Bob avait un budget plus serré, il a donc pris l'espace le moins cher, qui donnait sur le parking arrière. Mon loyer s'élevait à 135 dollars par mois et celui de Bob à 85 dollars. Nous nous moquions bien de savoir que

il n'y avait pas de salle de bains dans les suites ; nous nous sommes dit que nous ferions notre toilette dans les lavabos.

Ces chambres de l'Outpost allaient devenir le théâtre de beaucoup de décadence, de débauche et du déclin de jeunes esprits. Peu après notre emménagement, Greg, un vieil ami de Bob originaire du comté d'Orange, emménagea au bout du couloir. C'était un accro à la coke, un dealer de coke et un aspirant guitariste. Une styliste a emménagé à côté de moi et vivait avec son petit ami, un énorme guitariste acariâtre nommé Carlos Guitarlos, avec qui j'avais déjà eu des démêlés par le passé. Je me suis mis à décorer ma nouvelle maison. J'ai mis un lit dans le coin, style loft, et j'ai installé un bureau. La petite amie de Carlos m'a offert un petit canapé rond recouvert de peau de léopard, une véritable trouvaille.

Avoir Bob à proximité était à la fois une bénédiction et une malédiction. Il venait toujours chez nous, et nous nous débrouillions pour trouver les maigres sommes d'argent que nous pouvions pour acheter de la drogue. L'approvisionnement en héroïne nous avait échappé, alors nous prenions de la coke et nous essayions de boire pour nous en sortir. Bien sûr, notre nouveau voisin Greg avait ce qui semblait être un stock inépuisable. Un soir, j'ai pris mon pied et j'ai acheté des trucs à Greg, je ne pouvais pas m'arrêter et il ne pouvait pas s'arrêter, alors il a commencé à me donner de la drogue. J'ai continué à aller chez lui et à en prendre de plus en plus. Je lui ai même donné des skis hors de prix que j'avais en garantie jusqu'à ce que je puisse mettre une guitare au clou le lendemain matin, ce qui n'était qu'une mascarade de mensonges pour faire couler la poudre blanche, car je n'avais pas d'argent ni de guitare. Je pensais que Greg s'évanouirait et s'endormirait pendant cinq jours sans me déranger.

La fête a finalement pris fin, et je me suis évanoui dans un état de malaise extrême. Après avoir dormi quelques heures, j'ai entendu frapper fort à ma porte. C'était Greg, et il voulait son argent. Je pensais que si je ne répondais pas à la porte, il s'en irait et que je pourrais le distancer. Ce n'était pas le cas. Il revenait régulièrement, frappant la porte plus fort à chaque fois. Finalement, j'ai entendu le craquement du bois. J'ai levé les yeux du lit et j'ai vu une grosse hache traverser ma belle porte en bois épais. Hmm. Ça n'avait pas l'air bon. Je me suis dit que je pouvais rester là, dans mon lit, et qu'il entrerait en furie et me découperait avec cette hache parce que je n'avais pas d'argent ou de guitare à mettre en gage, ou que je pouvais l'accuser et essayer de renverser la situation et avoir une chance de survivre.

J'ai volé jusqu'à la porte, je l'ai ouverte et j'ai crié : "Espèce de salaud ! Regarde ce que tu fais à ma porte !"

L'air semblait se dégonfler de ce fou furieux de la coke. Il a regardé la porte, puis moi, et a dit : "Oh mon Dieu, je suis vraiment désolé. Je vais réparer cette porte tout de suite".

J'ai décidé de profiter de mon avantage. "A quoi pensais-tu ?" J'ai dit : "Maintenant, tu me dois de l'argent pour ça. "Maintenant, tu me dois de l'argent pour ça."

Greg a l'air confus. "Non, tu me dois de l'argent".

"Je vous dois de l'argent ? Regardez ce que vous avez fait à ma porte, mon ami. Je pense que nous devrions être quittes."

"Je ne sais pas... Je dois tout cet argent à mon gars..."

"Ecoutez, gardez les skis. Sortez d'ici, vous avez détruit ma porte."

Greg s'est retourné et est parti comme un petit chien, une hache à la main. Il y avait une grande ouverture dans ma porte, et on pouvait voir à l'intérieur de ma maison, alors j'ai pris du carton et je l'ai recouverte de ruban adhésif. Puis je me suis rendormi.

Ce n'était pas une journée atypique à l'avant-poste, je suis triste de le dire. Beaucoup de mes journées se résumaient à traîner avec Bob, à se droguer la nuit, à se réveiller le lendemain sans argent et à grappiller quatre-vingt-dix-neuf cents pour descendre acheter une part de pizza.

Flea ne participait plus à notre folie. Alors que nous vivions encore à La Leyenda, il avait lu un article sur un groupe de Washington, Minor Threat, qui promulguait une philosophie anti-drogue dans une chanson intitulée "Straight Edge". Flea était tellement démoralisé et déprimé par toutes les drogues que nous avions consommées qu'il a arraché les paroles du magazine, s'est rasé le crâne et a essayé d'adopter cette philosophie. Ça n'a pas marché, mais ça l'a empêché de sombrer davantage. Il s'est stabilisé et a pris beaucoup moins de drogues, alors que Bob et moi étions hors de contrôle. Une fois, alors que j'étais à l'Outpost, j'avais pris de la coke et du speed, et je n'avais plus rien. Il arrive un moment où l'on veut continuer à se droguer, même si l'on est défoncé, juste pour ressentir une nouvelle poussée d'adrénaline. Quelqu'un m'avait donné une dose d'acide et j'avais une bouteille de vodka, alors j'ai pris l'acide, je l'ai mis dans une cuillère, j'ai versé de la vodka dans la cuillère, j'ai dissous le buvard d'acide du mieux que j'ai pu et j'ai tiré le LSD mélangé à la vodka. C'était la première fois que je prenais de l'acide en une seconde. Et au lieu de goûter l'héroïne, la cocaïne ou le speed au fond de ma bouche, je goûtais la vodka.

À un moment donné, je suis retombé sur de l'héroïne China White. Je me souviens d'avoir dépensé tout mon argent en coke et de m'être couché dans mon lit, sans être

Je n'arrivais pas à dormir. J'appelais Jennifer dans la vallée et lui demandais de venir s'occuper de moi, ce qui signifiait apporter un peu d'argent pour que je puisse faire venir de l'héroïne. Il était généralement quatre heures du matin, Hollywood Boulevard était silencieux, et j'étais une âme vide allongée sur le matelas, attendant d'entendre le son de sa MG. J'étais tellement accro à la drogue que je pouvais entendre le bruit distinctif de sa voiture lorsqu'elle sortait de l'autoroute, dix minutes avant qu'elle n'arrive. Et elle me donnait vingt, quarante ou soixante dollars, selon ce qu'elle avait. Elle n'avait pas de problème de drogue à ce moment-là, donc elle était là pour me sauver. C'était notre habitude, j'attendais que la voiture arrive et j'éprouvais une sensation de soulagement absolu lorsque je savais qu'elle se garait en bas de chez moi.

À ce moment-là, mes escapades sous l'emprise de la drogue commençaient à avoir des répercussions sur le groupe. Je manquais une répétition, puis je m'absentais pendant un certain temps, et je commençais à m'éloigner de Flea. Nous avons un contrat d'enregistrement et du travail à faire, et j'étais allongé sur le sol de mon espace à l'Outpost, enroulé dans quelques couvertures après une misérable nuit d'abus, essayant de trouver le sommeil. Un jour, j'étais dans cette situation et on a frappé à la porte. C'était Flea. Il est entré dans la chambre, qui était un désordre sordide, et il m'a regardé. "Anthony, lève-toi.

Je me suis redressé.

"Je ne peux plus faire ça avec toi. Tu es trop dérangé. Je dois quitter le groupe."

Je me suis réveillé parce que je ne m'attendais pas à ce qu'il dise ça. Je pensais qu'il dirait : "Mec, t'es dans un sale état, il faut qu'on parle du fait que tu ne te défonces plus autant", mais quand il a dit qu'il devait quitter le groupe, toutes mes cellules se sont mises à vibrer et je me suis levé d'un bond. C'était la première fois que je me rendais compte que j'étais en train de détruire le rêve que nous avons créé, celui d'un groupe de funk incroyable qui ne parlait que de danse, d'énergie et de sexe. Je voulais plus que tout faire partie de ce groupe avec Flea. Mais comment le lui faire comprendre ? C'est alors qu'une idée m'est venue à l'esprit.

"Flea, tu ne peux pas arrêter", ai-je plaidé. "Je vais devenir le James Brown des années 80."

Comment pourrait-il s'opposer à cela ?

Chapitre 6 :

Les "Red Hots

Après avoir signé notre contrat, Flea et moi avons fait des bureaux d'EMI notre maison loin de chez nous. Quelques personnes se sont montrées amicales avec nous, mais nous avons eu la nette impression que s'il y avait un totem de groupes sur leur label, nous n'en faisons pas partie, et encore moins au bas de l'échelle. Nous avons même eu du mal à passer les gardes de sécurité à la porte d'entrée. Chaque fois que nous y allions, nous passions devant une Rolls-Royce géante garée à l'entrée. Nous demandions à qui appartenait cette voiture et on nous répondait : "Oh, c'est celle de Jim Mazza. C'est lui qui dirige l'entreprise." Mais chaque fois que nous demandions à le rencontrer, on nous répondait que ce n'était pas nécessaire, qu'il n'était pas impliqué dans la prise de décision quotidienne d'aucun groupe. Je peux vous garantir qu'il ne savait pas qu'il y avait un groupe sur son label qui s'appelait Red Hot Chili Peppers.

Un jour, Flea et moi y sommes allés dans l'après-midi, et Jamie Cohen, qui nous avait fait signer, était absent. Nous avons demandé à voir un supérieur, et sa secrétaire est sortie. "Il n'est pas disponible. Il participe à une réunion très importante du conseil d'administration avec l'ensemble du personnel d'EMI International. Ils sont tous venus par avion pour cette réunion", a-t-elle déclaré.

Flea et moi nous sommes cachés dans le coin, nous nous sommes concertés et avons décidé d'augmenter considérablement notre visibilité chez EMI. Nous sommes donc allés dans la petite salle de bain, nous nous sommes déshabillés, nous avons foncé vers la porte, nous sommes entrés en courant, nous avons sauté sur la table et nous avons couru de haut en bas, en hululant et en hurlant. Puis nous avons regardé en bas et nous avons réalisé qu'il n'y avait pas que des hommes à cette réunion. Il s'agissait de toute l'équipe multiculturelle d'EMI du monde entier, et ils avaient tous leurs porte-documents, leurs documents, leurs graphiques, leurs tableaux, leurs pointeurs et leurs crayons, et nous avons mis à la poubelle les affaires de tout le monde. Lorsque nous avons compris, nous avons sauté de la table, couru hors de la pièce et lutté pour enfiler nos sous-vêtements tout en étant

poursuivis par les gardes de sécurité, qui avaient été avertis de notre intrusion.

Nous sommes partis comme deux morceaux de mercure et avons distancé les gardes à travers le parking et sur Hollywood Boulevard jusqu'à ce que nous arrivions à Waddle's Park. Puis nous nous sommes assis et avons allumé un bon gros joint d'herbe hawaïenne verte pour

célébrer l'acte de faire savoir à EMI qui nous étions. Au milieu du joint, j'ai commencé à devenir un peu paranoïaque.

"C'était une bonne idée, n'est-ce pas ? demandai-je à Flea. "Mais s'ils nous virent du label ? Ils avaient l'air plutôt contrariés. En y repensant, ils nous criaient dessus. Oh, mon Dieu, et si on n'avait plus de contrat ?" Quand nous sommes redescendus de l'euphorie, nous avons appelé Lindy pour savoir si nous avions été exclus.

Mais tout cela s'est dissipé et nous nous sommes préparés à faire notre premier album. Jamie et Lindy voulaient savoir qui nous voulions pour produire l'album, et Flea et moi avons tous deux, sans hésitation, recommandé Andy Gill, le guitariste de Gang of Four. C'est leur premier album, *Entertainment*, qui m'a incité à me lancer dans la danse à l'époque où je vivais avec Donde. La musique était si anguleuse, dure et nerveuse, l'incarnation du funk anglais des écoles d'art, et les paroles de Gill étaient géniales et sociopolitiques, mais d'une manière qui ne donnait pas l'impression qu'ils se prenaient trop au sérieux.

Lindy a pris contact avec le manager de Gill, qui a accepté de nous produire, ce que nous avons considéré comme une grande victoire. Lorsque nous l'avons rencontré et qu'il a fait des commentaires désobligeants sur son travail précédent, nous aurions dû voir l'écriture sur le mur. Mais nous avons commencé la préproduction de l'album aux SIR Studios, qui se trouvaient à Santa Monica, près de Vine, à quelques pâtés de maisons de ma nouvelle maison avec Jennifer. J'avais un peu d'argent grâce au contrat d'enregistrement, Jennifer avait vendu sa MG et nous avons réuni assez d'argent pour louer une petite maison sur Lexington Avenue, dans un quartier assez miteux d'Hollywood qui abritait toutes sortes de prostituées, des transsexuelles aux jeunes garçons.

Andy Gill a commencé à s'occuper de la préproduction avec Cliff, Jack, Flea et moi, mais cela n'avait aucun sens pour moi. Je ne savais pas vraiment ce que faisait un producteur. C'était une situation étrange et inconfortable pour moi, et la pression a commencé à m'affecter. J'ai fait d'horribles excès de drogue, disparaissant pendant des jours. Il s'agissait généralement de prendre de la coke, car j'avais quelques bons contacts dans ce domaine. Bob Forest m'avait présenté un type qui faisait partie d'un groupe de rock important de Los Angeles. Il vivait dans une grande tour à Hollywood. J'étais un tel arnaqueur et une telle fouine qu'il a fini par refuser de me laisser entrer dans son appartement. Chaque fois que je me présentais, il déposait une boîte de conserve attachée à une ficelle depuis son balcon, et je devais y mettre mon argent, et c'est seulement à ce

moment-là qu'il me laissait entrer dans son appartement.

jeter la coke. Mais ma source la plus fiable de coke était le service de voiturier d'un centre commercial voisin. Quelqu'un m'a dit que lorsque vous vous arrêtiez pour garer votre voiture, il suffisait de dire "J'ai besoin d'un ticket" ou "J'ai besoin d'un demi ticket", et que c'était un code pour acheter de la cocaïne. J'y allais matin, midi et soir et j'achetais beaucoup de tickets.

L'héroïne a également commencé à faire son apparition. Jennifer me détestait quand je prenais de la cocaïne, parce que je disparaissais, j'agissais bizarrement et je n'étais pas la personne la plus chaleureuse et la plus accessible. Elle n'avait pas peur de m'affronter, de crier et de me donner des coups de poing. Mais un soir, nous étions au Power Tools Club en ville et je suis tombé sur Fab, qui venait d'emménager dans un immense loft à un pâté de maisons du club. Nous sommes allés chez lui et il m'a vendu un petit micro-bobine miniature de l'héroïne China White la plus forte que l'on puisse trouver, si forte qu'il n'était même pas nécessaire de se l'injecter.

Nous en avons sniffé un peu, et c'était comme sombrer dans le paradis. Jennifer a adoré, nous sommes rentrés à la maison et avons fait l'amour pendant douze heures d'affilée, ce qui a marqué le début du manège sexuel sans fin de l'héroïne auquel elle et moi allions participer. Mais cette défonce initiale est le sentiment que vous êtes condamné à poursuivre pour le reste de votre vie, parce que la fois suivante, c'est bon mais pas tout à fait comme ça. Malgré tout, China White était si bon marché et semblait si inoffensif. Ce n'était pas comme si j'étais dans la rue en train de faire des trucs bizarres ou de me planter des aiguilles dans le bras et de me retrouver avec une centaine d'ecchymoses et du sang qui dégoulinait partout. Il semblait tellement plus élégant de traîner dans ce loft avec les peintures et les Français, de sniffer un peu de substance et de se sentir euphorique, et cela durait et durait, et quand on se réveillait le matin, on avait encore un peu d'argent dans la poche. La Chine blanche était un organisme si trompeur. Au début, elle vous montrait le paradis, mais pas l'enfer.

Jennifer et moi avons commencé à prendre plus d'héroïne, mais je continuais à faire des excès de coke. Quand je le pouvais, je volais la nouvelle voiture de Jennifer, un vieux taxi qu'elle appelait Circus Peanut parce qu'il était de la couleur de ces bonbons à la guimauve. Quand je ne pouvais pas, j'étais obligé de marcher jusqu'à mon nouveau dealer, un écrivain qui vivait à quelques kilomètres de chez moi. Il vendait à la fois de l'héroïne et de la coke, ce qui était plutôt pratique pour moi. Mais je ne faisais jamais de bonnes affaires, puisqu'il se droguait lui-même. Bien sûr, j'étais mon client typique, toujours en train de le réveiller ou de le harceler jusqu'à ce qu'il me laisse entrer.

Un jour, j'ai pris de la coke chez lui, mais je suis devenu fou et il m'a mis dehors. Lorsque j'ai commencé à me droguer, j'étais très attentif à l'utilisation de matériel et de coton stériles, mais à présent, je m'en moque. S'il le fallait, j'utiliserais une seringue trouvée dans la rue. Au lieu de coton stérilisé, j'utilisais un morceau de ma chaussette ou, plus souvent, le bout du filtre d'une cigarette. Au début, je n'utilisais que de l'eau de source stérilisée pour dissoudre le produit, mais maintenant je tire sur le dos des toilettes ou je cherche un arroseur de pelouse ou même une flaque d'eau.

Ce comportement fou a commencé à empiéter sur ma vie professionnelle. J'ai commencé à manquer des répétitions et des séances d'écriture. Puis j'ai même commencé à manquer des concerts, notamment un grand concert punk-rock à l'Olympic Auditorium du centre-ville, où nous jouions avec nos amis les Circle Jerks et Suicidal Tendencies.

J'avais commencé à me droguer quelques jours auparavant et, le jour du spectacle, je n'ai pas pu m'arrêter. Je me disais : "Bon, c'est le dernier gramme que je vais prendre, et ensuite je serai là pour le concert." Laisser tomber le groupe comme ça, c'est le sentiment le plus déchirant que j'aie jamais eu. Mais Keith Morris, mon ami des Circle Jerks, m'a remplacé. Il a simplement chanté la même phrase, "What you see is what you get" (ce que vous voyez est ce que vous obtenez), encore et encore pour chaque chanson. Ce n'est pas la seule fois où j'ai manqué un concert parce que j'étais en déplacement. Nous avons joué à Long Beach au début, et comme je n'étais pas là, des enfants du public ont été invités à chanter les paroles. Une autre fois, c'est le frère de Lindy qui a chanté.

Nous avons décidé d'enregistrer l'album aux studios El Dorado, qui se trouvent à l'angle d'Hollywood et de Vine. El Dorado était un vieux studio hollywoodien classique, doté d'un bel équipement vintage. Pour l'ingénieur, nous avons engagé Dave Jerden, un homme à la voix douce, expérimenté et compétent. Andy Gill était très différent de ce à quoi nous nous attendions. Il était accessible, mais aussi très anglais, à moitié effacé, manifestement intelligent, mais sans rien de particulier. Nous étions des individus agressifs et instables, et puis il y avait cet Anglais doux et intelligent. Même si nous l'aimions tous et qu'il s'intéressait à nous, il ne devenait pas le cinquième doigt de notre main. Il n'embrassait certainement pas notre esthétique musicale ou notre idéologie. C'était un peu comme s'il n'était pas à la hauteur. Il était passé par là, avait fait ça, et c'était très bien, mais il fallait aller de l'avant, aller ailleurs. Et nous lui avons répondu : "Un autre endroit ? C'est ce que nous sommes !" Il y avait donc un peu de tension.

Un jour, j'ai jeté un coup d'œil au carnet de Gill, et à côté de la chanson "Police Helicopter", il avait écrit "Shit". J'étais effondré qu'il ait considéré cette chanson comme de la merde. "Police Helicopter" était un joyau de notre couronne. Il incarnait l'esprit de ce que nous étions, c'est-à-dire une force d'assaut cinétique, poignardante, anguleuse et choquante de son et d'énergie. La lecture de ses notes a probablement scellé l'accord dans nos esprits : "Ok, maintenant nous travaillons avec l'ennemi". C'était vraiment lui contre nous, surtout Flea et moi. C'est devenu une véritable bataille pour faire ce disque.

Le truc d'Andy, c'était d'avoir un succès à tout prix, mais c'était une telle erreur d'avoir un agenda. Il aurait dû faire de nous le meilleur groupe possible. Nous proposons des sons magnifiques, rugueux et intéressants, et il nous disait : "Oh, non, non, vous ne pourrez jamais faire passer ce son à la radio." Nous lui répondions : "Et où veux-tu en venir ? On ne fait pas ça pour passer à la radio." Il répondait : "Si, je le fais, je cherche à faire passer quelque chose à la radio." Jack Sherman ne venait pas non plus du même endroit que Flea et moi. Il était nouveau dans le groupe, et il se montrait beaucoup plus coopératif avec Andy, en recherchant ces sons propres, censés être "radiophoniques".

Si les deux se sont rapprochés, c'est parce qu'Andy voyait en Jack un pigeon qu'il pouvait contrôler en studio. Nous nous disputions tout le temps à propos de la tonalité de la guitare de Jack. Andy essayait de l'adoucir et nous étions scandalisés. "C'est faible, mou et nul, alors que cette chanson est du punk rock et qu'elle doit être puissante et dure", hurlions-nous.

Une partie de la frustration que nous avons avec Jack était qu'il était un guitariste raffiné qui n'avait pas vraiment de pedigree punk-rock. De plus, il était tellement anal, tellement différent de Flea et moi. Un jour, Jack se préparait à jouer en studio, et je suis arrivé en avance. Il avait un petit chiffon à la main, nettoyant délicatement le manche de sa guitare. Puis il a fouillé dans son sac de médecin immaculé et en a sorti ce qui ressemblait à un désodorisant, qu'il a commencé à vaporiser adroitement sur le manche de la guitare.

"Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que tu fais à ta guitare ? dis-je.

"Oh, c'est du Fingerease. Cela aide vos doigts à glisser sur les cordes. Le cou est plus facile", a-t-il dit. J'étais habitué à Hillel, qui jouait si fort que ses doigts commençaient à se désagréger. Il savait qu'il avait passé une bonne soirée si sa guitare était couverte de sang. Et voilà que ce type se mettait à vaporiser de la brume sur sa touche pour que ses doigts puissent glisser plus facilement. Je l'engueulais à ce sujet. "Tu as ton Fingerease ?

Ne quittez pas la maison sans le

Fingerease". Il me répondait "Oh, tu ne sais probablement même pas ce qu'est un accord de septième diminuée".

Les deux premiers jours en studio, tout semblait bien se passer. Mais je me suis vite rendu compte qu'Andy cherchait un son qui n'était pas le nôtre. À la fin des sessions, Flea et moi sortions littéralement du studio pour aller dans la salle de contrôle, ramper sur les VU-mètres de la console et crier : "Allez vous faire foutre ! On vous déteste ! C'est de la merde !" Andy était complètement calme pendant tout ce temps. Et Dave Jerden était comme ces poupées à l'arrière des voitures avec la tête qui rebondit, en train de dire : "Il faut écouter Andy. Il faut écouter Andy."

Nous avons aussi fait des choses plus légères. Nous étions en pleine dispute avec Andy un soir en studio quand Flea a dit : "Mettons ça de côté. Je vais aller chier un bon coup."

"Oh ouais, n'oublie pas de me le rapporter, n'est-ce pas," dit Andy d'un air narquois.

"D'accord, dit Flea.

"Je n'hésiterais pas à le faire", dit Andy.

J'ai suivi la puce hors de la pièce. Pendant tout le trajet jusqu'à la salle de bains, on se disait : "On va vraiment lui apporter de la merde."

Flea a donc déféqué, et nous l'avons mis dans une boîte à pizza vide qui se trouvait dans le studio, et nous sommes retournés en courant dans le couloir pour livrer la pizza de merde à Andy.

Il a roulé des yeux et a dit : "C'est prévisible."

Aujourd'hui encore, Flea évoque cet incident pour démontrer pourquoi nous sommes un si bon groupe : parce que nous avons apporté de la merde à Andy Gill.

Je me souviens d'explosions de bonheur pendant cette période. Les nouvelles chansons comme "Buckle Down", "True Men", "Mommy, Where's Daddy" et "Grand Pappy DuPlenty" semblaient toutes excitantes et géniales. Mais j'ai été terriblement déçu lorsque j'ai entendu les mixages de "Get Up and Jump", "Out in L.A.", "Green Heaven" et "Police Helicopter". Toutes ces chansons sonnaient comme si elles étaient passées par une machine à stériliser Goody Two-shoes. Quand nous les jouions, elles avaient un son si vicieux, et maintenant elles sonnaient comme de la pop bubblegum.

La tension a affecté Dave Jerden, qui a été soigné pour un ulcère à l'estomac et a manqué une semaine de travail. Ensuite, Andy a dû aller à l'hôpital pour se faire enlever un testicule cancéreux. Pendant qu'il était à l'hôpital, Flea et moi avons essayé de convaincre Dave Jerden de refaire

l'album, mais il n'était pas d'accord.

L'album est sorti, et il n'y avait pas de quoi se réjouir. J'avais l'impression que nous avions atterri entre deux sommets, dans la vallée du compromis. Je n'en avais pas honte, mais il n'avait rien à voir avec notre bande démo. Malgré tout, nous nous sommes dit : "D'accord, c'est notre album, et continuons à avancer", surtout après avoir lu la première critique. J'ai pris *BAM*, un petit magazine musical de la Bay Area, et ils ont tout simplement assassiné l'album. J'ai été très blessé, mais j'ai réalisé que parfois les gens comprenaient, parfois ils ne comprenaient pas. Je ne pouvais pas accorder trop d'importance à ce que les écrivains avaient à dire sur notre musique. Puis nous avons reçu une critique élogieuse dans l'un des premiers numéros du magazine *Spin*, ce qui nous a permis d'avoir le yin et le yang des critiques de disques. En tout cas, nous étions reconnus ailleurs que dans la rubrique "L.A. Dee Dah".

Juste avant la sortie du disque, nous avons posé pour notre première affiche. Nous avons déjà fait une séance photo en chaussettes, qui est devenue tristement célèbre, mais c'était notre première affiche promotionnelle officielle. Juste avant la séance, j'ai pris un marqueur magique et j'ai commencé à dessiner sur le torse, le ventre et les épaules de Flea. Ce n'était que des lignes, des gribouillis et des points, mais c'était superbe. À l'époque, nous portions des chapeaux peu flatteurs, mais Cliff est arrivé, et c'est lui qui s'est le plus déguisé de nous tous. Il portait un énorme masque avec un chapeau par-dessus et des sortes de gants qui empêchaient de voir le moindre centimètre de sa peau. Il ressemblait à un robot recouvert de tissu. Ensuite, Flea m'a bloqué la tête et nous avons tourné l'affiche.

Nous faisons des mimiques pour l'appareil photo lors de toutes nos prises de vue. Nous étions nés à une époque où les poses, les postures, les poursuites et les jolis garçons avaient envahi le paysage. Il s'agissait d'essayer d'être le plus beau possible tout en faisant de la musique mince et vide. Et nous étions contre tout ce qui était populaire. Alors se moquer de nous et déformer nos visages semblait être la réponse naturelle à tous ces gens qui essayaient de se manucurer à la perfection.

Nous avons également réalisé notre première vidéo. Enigma/EMI a débloqué un peu d'argent et nous avons engagé Graham Wiffler, qui avait réalisé des films pour un groupe bizarre de San Francisco appelé les Residents, que nous adorions. Il a conçu une vidéo pour "True Men", et nous nous sommes présentés et avons passé dix-huit heures par jour à faire des choses comme surgir de sous la scène par ces trous de sable, parce qu'un fermier était en train d'arroser son champ de maïs. Nous avons

complètement abandonné notre corps. Si nous avions dû plonger sur un lit de clous dix fois de suite, nous l'aurions fait. Je me souviens de m'être réveillé le lendemain et d'avoir ressenti une

cent ans. J'ai adoré la vidéo, même si c'était toujours bizarre de regarder quelque chose et de voir Jack Sherman à la place d'Hillel.

Probablement une semaine après la sortie de notre disque, à mon insu, Flea a reçu un appel de Johnny Lydon, des Sex Pistols, pour auditionner en tant que bassiste pour son nouveau groupe, Public Image. Flea est allé tranquillement passer l'audition, un peu comme il l'avait fait pour Fear lorsqu'il jouait dans What Is This. L'audition s'est très bien déroulée et il a été le premier choix. Il a ensuite consulté Hillel, comme il l'avait fait avec moi lorsqu'il avait été approché par Fear. Ils ont écouté les deux groupes, et Hillel a demandé à Flea s'il voulait être un membre de soutien du voyage de Lydon ou un membre créateur de quelque chose de nouveau. Flea a décidé de rester dans notre groupe. Dieu merci, car à ce moment-là, je n'étais plus qu'une poupée de chiffon déchirée. Je suis sûr que Flea se disait constamment : "Bon sang, je ne peux pas compter sur ce monstre. Il est en train de mourir, couvert de traces de pas. Des noires et des bleues, des montées et des descentes. Il vole des voitures, disparaît, va en prison. Juste un putain de cinglé. Comment puis-je tolérer ça ?"

Une fois, nous étions censés répéter, mais je ne suis pas venu. Jack Sherman était prêt à partir, mais Flea était assis là, avec sa basse sur les genoux et la tête baissée.

"Allez, faisons quelque chose", dit

Jack. "Tais-toi", grogne la puce.

"Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi es-tu si déprimé ? Pourquoi ne pouvons-nous pas travailler un peu ?" se plaint Jack.

"Si votre ami pouvait mourir à tout moment, vous seriez à terre vous aussi", a déclaré Flea.

a déclaré.

Je n'ai entendu parler de cet échange que cette année. Si tôt, en ce qui concerne

Si je me souviens bien, Flea ne m'a jamais exprimé quoi que ce soit qui s'en rapproche. Lorsque nous en parlions, ce n'était jamais "Je m'inquiète pour toi. Je pense que tu as peut-être un problème, ou que tu es en train de te préparer à mourir jeune". C'était toujours "Je ne peux pas faire ça. Tu m'as laissé en plan. J'ai besoin de quelqu'un sur qui je peux compter." J'ai supposé qu'il était plus comme Jack et qu'il ne se considérait pas comme le gardien de son frère, juste comme un professionnel motivé qui avait besoin d'un partenaire fiable.

L'album est sorti cet été-là et, pour le promouvoir, nous devions nous rendre à New York et jouer au CMJ New Music Seminar, qui était l'endroit

le plus important pour les groupes alternatifs qui voulaient se faire connaître.

J'ai failli ne pas arriver à New York, non pas à cause de la cocaïne et de l'héroïne, mais parce que j'ai abusé d'une autre drogue, l'alcool. J'étais chez moi, dans le Michigan, pour ma visite estivale annuelle. J'ai emmené Jennifer, qui s'est présentée avec sa coiffure tricolore jaune canari et ses plumes roses qui lui sortent de la tête. Lorsque je l'ai présentée à ma famille, ils ne savaient que penser d'elle. Elle ressemblait à un champ géant de jonquilles en fleurs. La première chose qu'elle a faite a été de se rendre dans le champ de pêches derrière la maison et de construire un tipi. Je pensais qu'elle allait construire un tipi jouet, mais elle avait cette passion légitime pour la culture amérindienne, et elle a passé tout l'après-midi et une bonne partie de la nuit dans les bois à récolter des poteaux de tipi. Je ne sais pas si elle avait apporté du matériel avec elle, car elle avait toujours des sacs remplis de vêtements et de matières premières, mais elle a fini par construire un véritable tipi de trois mètres de haut qui a résisté au prochain hiver rigoureux du Michigan.

Avant de quitter L.A., je prenais plus d'héroïne que je ne le voulais. J'ai commencé par me fixer comme règle de le faire une fois par semaine, parce que si vous le faites plus d'une fois par semaine, vous risquez de vous retrouver en état d'ébriété. Ensuite, je me suis dit : "Je vais le faire deux fois cette semaine, mais je ne le ferai pas du tout la semaine prochaine." Le troisième jour arrive, et tu te dis : "Je vais mettre un jour entre chaque utilisation, parce que comme ça, je ne serai jamais à bout." Ensuite, je me suis dit : "Si je le fais deux jours de suite, puis que je ne le fais pas pendant deux jours, puis que je le fais juste un jour, je ne serai pas à bout." Je perdais cette bataille.

Pendant ce temps, Jennifer se liait d'amitié avec mes sœurs. Ma mère ne savait pas quoi penser de ce joli oiseau fou. Bien sûr, comme toutes les mères, elle ne se rendait pas compte que l'oiseau le plus fou de la maison était son propre fils. Un soir, je me sentais mal parce que je n'avais plus la petite quantité de drogue que j'avais apportée avec moi. J'ai donc laissé Jennifer à la maison avec ma mère et je suis allé rejoindre mon ami Nate, qui se trouvait dans un bar avec une bande d'hétérosexuels du Midwest. Ils s'habillaient tous de la même façon, buvaient tous la même chose, conduisaient tous les mêmes voitures, avaient le même type de travail et vivaient dans le même type de maison. Et ils buvaient beaucoup. L'alcool n'a jamais été ma première, ni même ma deuxième ou ma troisième drogue de prédilection. Je buvais régulièrement, mais je n'ai jamais réussi à développer une tolérance. Mais je me sentais mal et je suivais le courant de la scène des bars de Grand Rapids, qui était bizarre, boîteuse et sans grand

esprit. J'ai donc commencé à boire de la bière dans ce qui ressemblait à des conteneurs géants de pop-corn. Je faisais jeu égal avec tout le monde,

et nous étions en train de nous saouler et cela fonctionnait pour moi, prenant la place de tous les produits que je n'avais plus. Je pensais que j'allais bien, mais je n'avais aucune idée de l'état dans lequel je me trouvais.

Il y avait environ vingt miles à parcourir sur une route de campagne droite pour retourner chez ma mère. Je ne mets jamais la ceinture de sécurité, même aujourd'hui, mais lorsque j'ai dit au revoir à Nate, pour plaisanter, j'ai fait tout un plat pour attacher la ceinture. J'ai donc appuyé sur le champignon de la Subaru break de ma mère, ce qui m'a probablement fait rouler entre 80 et 90 miles à l'heure. Je commençais à être très fatigué, à m'assoupir et à me redresser brusquement. J'ai fait cela plusieurs fois, puis j'ai décidé de fermer les yeux pendant une seconde. Il y avait tellement d'alcool en moi que mes lumières se sont éteintes.

J'ai perdu connaissance et la voiture s'est déportée sur la voie en sens inverse, a sauté le bord de la route et a heurté une bosse, à ce moment-là je me suis réveillé et j'ai vu un énorme bouquet d'arbres devant moi. Je me suis alors réveillé et j'ai vu un énorme bouquet d'arbres devant moi. "Des arbres ? Qu'est-ce que..." La voiture est entrée de plein fouet dans un orme, le moteur était maintenant à côté de moi sur le siège du conducteur, et le volant s'était brisé lors de l'impact avec mon visage. Je serais resté là, inconscient et saignant, pendant je ne sais combien de temps si une personne n'avait pas entendu le choc au loin. Par chance, il s'agissait d'un secouriste dont l'ambulance se trouvait dans l'allée.

En l'espace de quelques minutes, il a appelé des pompiers, qui sont venus chercher les mâchoires de vie et m'ont sorti de la voiture. Les ambulanciers me tournaient autour et me demandaient qui était le président. J'ai répondu parfaitement à chaque question, mais je ne comprenais pas pourquoi ils me faisaient passer des tests pour vérifier si j'avais des lésions cérébrales. Je n'avais pas réalisé que ma tête entière s'était ouverte et que je ressemblais à une assiette de spaghettis et de boulettes de viande.

J'ai été transporté d'urgence à l'hôpital le plus proche, et ma pauvre mère a été prévenue. Elle était à la maison pour aider son mari, Steve, à se remettre de son récent quadruple pontage. Mais quelques minutes plus tard, ma mère et ma sœur, Jenny, sont entrées dans la salle d'opération. Elles m'ont regardée comme un fantôme. J'ai demandé si je pouvais aller aux toilettes et les infirmières m'ont laissé faire à contrecœur. Je me suis dirigé vers le miroir et j'ai vu Elephant Man. Ma lèvre supérieure était si grosse qu'elle recouvrait mon nez. Mon nez ressemblait à un bol de chou-fleur étalé sur tout mon visage. Mon œil gauche était complètement fermé, mais on aurait dit qu'il avait avalé une boule de billard

avant qu'il ne se referme. Il y avait du sang partout. J'ai immédiatement pensé : "Oh mon Dieu, je ne ressemblerai plus jamais à un être humain." Je ne voyais que d'un œil, mais suffisamment pour savoir que c'était la fin de mon visage tel que je le connaissais.

Je suis restée à l'hôpital pendant une semaine, prenant des Percodans tous les jours et remplissant le script plus vite que je ne pouvais le faire, adorant cette nouvelle réserve d'héroïne. Le médecin a fini par voir clair dans mon jeu et m'a interrompu net. Après quelques jours, l'enflure s'est résorbée et on a réparé les os cassés. J'avais une fracture du crâne, une fracture de l'orbite et une fracture du plancher orbital, qui est l'os très fin qui soutient le globe oculaire. Le chirurgien plastique a dû travailler à partir d'une photo fournie par ma mère, mais avec un peu de titane et un peu de téflon, il a réussi à me redonner une image raisonnable de moi-même.

J'ai appelé Lindy pour m'excuser et lui dire que je ne pensais pas p o u v o i r venir au concert de CMJ. Mais Flea m'a demandé si je pouvais venir. À ce moment-là, on m'avait mis un plâtre sur le visage qui avait l'air plutôt cool, alors on a décidé que je jouerais avec. Jennifer m'avait fait un chapeau de cow-boy angulaire violet de l'ère atomique, alors j'ai pris l'avion avec mon visage moulé, mon chapeau de cow-boy violet et ma veste en cuir avec les bonnets, et le groupe a fait de son mieux pour jouer cet énorme showcase. Je me souviens d'avoir été nerveuse, terrifiée, frappée et pleine d'énergie, et c'est la première fois que j'ai réalisé que je devais trouver un moyen de transformer cette adrénaline, cette peur et ces papillons en spectacle. Ce sentiment m'a marqué à vie, car si je ne ressens pas certaines de ces émotions avant un spectacle, le jus ne coule pas à flot.

Après l'émission, Flea et moi avons envahi la salle des médias de MTV. George Clinton, Madonna, Lou Reed et James Brown faisaient partie d'un panel, mais Flea et moi avons pris le relais dans la zone d'interview. C'était le début de notre routine de monstre à deux têtes ; contrairement à certains groupes, nous n'avions pas de porte-parole unique. Dès le début, nous étions les Loudmouth Two, assis sur la même chaise et partageant le même micro. C'est quelque chose qui, malheureusement, s'est dissipé au fil des ans, parce que nous étions tellement à l'aise pour nous soutenir mutuellement, nous mettre en place les uns les autres et commencer et/ou finir les phrases des autres de la meilleure façon possible. L'étrange sens de la compétition qui a toujours été présent entre nous n'a pas interféré avec notre objectif singulier à l'époque. Nous étions simplement heureux d'être sous les feux de la rampe et de les partager. Je suppose que la symbiose est quelque chose qui s'estompe avec le temps pour les artistes.

sans raison valable. C'est triste. Au début, nous allions au Zero Club et nous nous présentions aux gens comme In et Out, et nous faisions comme Abbott et Costello : "Je suis Out ? Je croyais que j'étais In." "Oh, je suis de nouveau In ?" Nous avions l'habitude de dormir côte à côte dans les gares. Maintenant, on ne pourrait plus partager la même maison.

Nous avions le sentiment d'être le meilleur groupe du monde, celui qui avait le plus de succès. Nous ne considérions pas que les groupes qui vendaient beaucoup de disques et jouaient dans des arènes avaient plus de succès. EMI était déçue de nos ventes, et lorsqu'ils nous ont dit que notre disque ne s'était pas vendu, j'ai répondu : "D'accord. Et le problème, c'est quoi ?" Je ne faisais pas partie de ces enfants qui ont grandi en rêvant de disques d'or. Pour moi, ma vie se résumait à ce qui se trouvait devant moi, et c'était de partir en tournée à travers l'Amérique dans une camionnette Chevrolet bleue. Partout où nous sommes arrivés, il y avait des gens, et ils s'intéressaient à nous, et nous les avons fait vibrer, et nous avons tout donné.

Rien ne peut décrire à quel point je n'étais pas préparée à tout cela. Lindy a dit : "Nous partons en tournée", et nous avons dit : "D'accord. Où est-ce qu'on va ?" C'est là qu'on a rencontré Trip Brown, notre premier agent musical. Je ne savais même pas ce qu'était un agent musical, mais il s'est avéré qu'en plus d'un manager, il fallait avoir un autre gars de l'industrie/une autre fouine - non pas que nos gars étaient des fouines, mais en général, ces gars-là sont d'une espèce de fouine. Trip nous a donc inscrit à une tournée de soixante dates en soixante-quatre jours, couvrant toute l'Amérique. Il ne nous est même pas venu à l'esprit de nous dire : "Hé, ça fait beaucoup de concerts, et il n'y a pas de jours de repos."

Avant de partir, le groupe a investi dans un magnifique fourgon Chevrolet bleu à rayures blanches. Lindy l'avait obtenu d'un groupe religieux, et c'était un gros et lourd V8 qui tractait des fesses. Les rares fois où Lindy m'a laissé le conduire, j'ai réussi à le faire décoller. Bob Forest a fini par conduire le van à notre premier concert, à Détroit. Bob était un auteur-compositeur et interprète talentueux, mais il a proposé d'être notre roadie, alors nous l'avons engagé. Faire conduire son van à travers le pays par Bob n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. C'était un type qui ne pouvait pas gérer cinq dollars, il dépensait accidentellement tout l'argent que vous lui donniez pour les choses les plus inutiles possibles, dont aucune n'avait trait à l'essence, au pétrole ou à l'hébergement. Lorsqu'il arriva à Détroit, il était une épave ivre. Il était amer et en colère. "Comment se fait-il que vous ayez pu prendre l'avion et que j'aie dû conduire ?" "Parce que nous vous

avons engagé pour conduire le matériel. C'est ton travail", lui avons-nous dit. Et nous devions vivre avec ça en permanence : "Je suis heureux d'être ici, mais je vous emmerde, je devrais être en train de jouer."

Notre premier concert a eu lieu dans une vieille salle magnifique appelée St. Andrews Hall. À l'époque, nous faisons des balances avant presque chaque concert si c'était possible d'un point de vue logistique. Nous avons donc commencé, et Jack était aussi anal qu'un homme peut l'être. Il a pointé du doigt tous les problèmes possibles et imaginables. "Ce cordon ne fait que huit pieds de long, et il doit faire douze pieds, parce que je dois me tenir ici pour obtenir le bon mixage sur mes moniteurs, et je dois trouver mon Fingerease, parce que le voyage a desséché les cordes de la guitare". Nous étions prêts à nous déchaîner et à détruire l'endroit, et il restait là à jouer de la frette.

Nous sommes allés vérifier le son de "True Men", et même s'il n'y avait pas de public, j'ai tout lâché sur la première note, juste pour commencer. J'ai dû faire un mouvement de danse qui a débranché Jack, ou j'ai donné un coup de pied à sa guitare, ou je l'ai frappé, ou j'ai renversé sa pédale. Ce n'était pas intentionnel, mais il a abandonné. Il est sorti de scène et a dit : "Je ne peux pas faire partie d'un groupe où c'est la procédure de vérification du son. J'ai besoin de mon billet d'avion pour rentrer chez moi." Lindy a arrangé les choses et il a joué ce soir-là.

Jack m'accuserait d'avoir délibérément essayé de retirer son cordon de sa pédale. Mais on ne peut pas diriger la danse, on tourne comme une toupie. Je n'ai jamais fait preuve de belligérance physique à son égard. Pour Flea et moi, se blesser faisait partie intégrante de l'expérience scénique. En fait, si vous vous blessez, c'est le signe d'une performance significative. Si l'on sort de scène en saignant de la tête ou du corps, c'est que l'on a fait son travail, que l'on s'est donné à fond. La scène était la scène, et ce n'était pas l'endroit pour les limites. À un moment donné, Jack a même posé du ruban adhésif sur la scène et m'a dit que son espace était interdit. Pourquoi voudriez-vous vous couper de votre coéquipier, spirituellement ou physiquement ?

Dès le début de la tournée, j'ai su que notre relation avec Jack n'était pas faite pour durer. Nous étions entassés dans le van bleu, allant de ville en ville, ne gagnant pas d'argent du tout. Flea cassait les cordes de sa basse tous les soirs, et les cordes de basse coûtent très cher. Il a donc dit : "J'aimerais soumettre quelque chose à la discussion du groupe. Je dois remplacer les cordes de ma basse tous les deux concerts, et c'est à peu près mon per diem, et je pense que cela devrait être une dépense du groupe." Jack ajoute : "Ce n'est pas une dépense du groupe. C'est toi qui as choisi cet instrument. Je ne vais pas contribuer à l'achat de cordes de basse." Flea s'est presque jeté sur lui dans le van.

Il s'est passé beaucoup de choses étranges pendant cette tournée. Nous avons joué à Grand Rapids, et le vieil ami de mon père, Alan Bashara, était le promoteur. Il nous a inscrits dans un endroit appelé le Thunder Chicken, dans la banlieue. C'était une grande baraque de ploucs qui accueillait généralement des groupes de musique country ou des groupes de reprises de REO Speedwagon. Même si toute ma famille et mes proches étaient présents, cela ne nous a pas empêchés de faire notre concert habituel. Ce soir-là, Flea avait bu quelques bières avant de commencer, et il n'a pas très bien supporté l'alcool, si bien qu'il a sorti sa bite sur scène. Ce n'était même pas si odieux, c'était plutôt un point d'exclamation à la fin d'une chanson. Mais les parents ont couvert les yeux de leurs enfants et les gens sont sortis en trombe.

Nous avons quitté la ville et le lendemain, le journal local a publié un article avec un titre énorme : SI J'AVAIS UN FILS COMME ÇA, JE LE TUERAI. Tous les chrétiens réformistes de Grand Rapids disaient à quel point nous étions horribles, que nous étions la semence du diable. Ma mère ne s'est pas laissé faire. Elle a réagi avec le cœur de lion d'une mère et a écrit une lettre au rédacteur en chef en disant : "Vous ne connaissez pas mon fils. C'est l'un des plus grands hommes de la terre. Sa capacité à faire preuve de compassion et à aider son prochain dépasse tout ce que vous ferez jamais de votre vie. J'insiste pour que vous retiriez tout ce que vous avez dit de négatif sur mon fils".

Quelques semaines après le début de la tournée, il est devenu évident que Bob n'était pas le roadie le plus responsable du monde. Lindy a donc engagé un certain Ben, et nous avons maintenant un autre corps entassé dans ce van bleu. Ben et Bob recevaient tous deux environ vingt dollars par jour pour la nourriture, alors Bob a passé un accord avec Ben. Il lui donnait la moitié de son indemnité journalière si Ben faisait tout le travail de roadie. Bob dépensait le reste de son argent en bière.

Et les drogues. Chaque soir où nous le pouvions, nous nous droguions. Je n'étais pas héroïnomane, mais j'avais un besoin constant de cocaïne, surtout après avoir bu. Après un certain temps passé sur la route, j'avais développé un radar à drogue. Nous jouions dans un club de quartier et je me concentrais sur la personne dont je savais qu'elle était un dealer ou qu'elle connaissait un dealer. Les gens qui se droguent peuvent les renifler dans le désert s'il le faut. Ils trouveront le sirop de codéine pour la toux ou la personne qui a une ordonnance qui ressemble le plus à la drogue choisie. C'est bizarre, j'étais un tel survivant et je voulais tellement faire partie de la vie alors que j'essayais d'étouffer la vie qui était en moi. J'ai eu cette

dualité d'essayer de me tuer avec des drogues, puis...

Je mangeais très bien, je faisais de l'exercice, j'allais nager et j'essayais de faire partie de la vie. J'étais toujours en train de faire des allers-retours à un certain niveau.

Parfois, nous avions la drogue, mais pas le matériel pour la prendre. Une nuit, nous étions dans un quartier mal famé de Cleveland et je n'avais pas envie de quitter le motel pour trouver des seringues, alors j'ai envoyé Bob. Une heure s'est écoulée. Deux heures. Aucun signe de Bob. Je suis sorti dans cette nuit glaciale et j'ai demandé à un inconnu dans la rue où l'on pouvait trouver de la drogue à Cleveland. Il m'a orienté vers un café ouvert toute la nuit, à environ trois pâtés de maisons. Au loin, j'ai vu le néon, qui était une lueur d'espoir. Je suis entré et j'ai scruté la salle, et bien sûr, à l'une des cabines du fond, il y avait Bob, avec son costume déchiré et ses cheveux en dreadlocks, assis avec deux grosses nanas noires à l'allure folle.

Je me suis approché d'eux et j'ai vu qu'une de ces énormes nanas était assise à l'extérieur de la cabine. Elle avait l'air d'avoir épinglé Bob. Je me suis dit qu'elle ressemblait à un receveur des Cleveland Browns, mais quand j'ai regardé de plus près et que j'ai vu qu'en plus du rouge à lèvres, des cils, des perruques et des vêtements fluorescents, cette nana avait de sérieux muscles, j'ai réalisé qu'elle *était* probablement un receveur des Cleveland Browns. Puis j'ai vu qu'elle était sur Bob, la main sur sa bite, en train de le baiser. J'ai commencé à crier : "Lâchez mon ami ! J'étais prêt à me jeter dans la mêlée, mais je me suis rendu compte qu'il souriait et qu'il s'amusait. Ils étaient assis là depuis des heures, lui offrant des boissons. Nous n'avons jamais eu les seringues ce soir-là.

Mais nous l'avons fait à Chicago. Nous avons joué devant une salle comble et je suis monté sur scène avec la cagoule de bourreau que j'avais portée pour notre vidéo "True Men". Puis j'ai enlevé le masque et j'ai plongé dans le public alors que je chantais encore. Le groupe était en plein groove, et cette petite fille de club, mignonne comme tout, m'a attrapé, s'est mise à genoux, a arraché mon pantalon en tissu extensible et a commencé à me tailler une pipe sur-le-champ. J'ai apprécié le geste, mais je n'avais ni le temps ni l'envie de faire l'amour à ce moment-là.

Nous avons terminé le spectacle et, d'une manière ou d'une autre, Bob a réussi à trouver une bonne quantité de coke. Nous étions logés dans un Travelodge délabré du centre-ville, entouré de barbelés, mais nous nous en fichions, car nous avions la coke, des seringues et un tas de bières. Nous sommes entrés dans notre chambre et nous avons commencé à nous enfilet d'énormes quantités de cocaïne achetée en boîte de nuit. Pauvre

Bobby est immédiatement entré dans une psychose de cocaïne et a commencé à dire que nous devons nous arrêter parce que des hélicoptères de la police atterrissaient à l'extérieur. Il était collé à la fenêtre, convaincu de voir des hélicoptères. Je ne me souviens pas s'il y avait des hélicoptères ou non, mais s'il y en avait, ils ne se souciaient certainement pas d'un couple de gars au Travelodge en train de se shooter à la coke.

Bob était tellement paranoïaque qu'il était prêt à courir dans le parking et à se jeter à la merci de la police. J'ai essayé de le calmer. Il se reprenait et repartait de plus belle : "Ils arrivent. Ils a r r i v e n t encore." Il s'est recroquevillé pendant des heures jusqu'à ce que la coke disparaisse, ce qui arrive toujours. Nous nous sommes alors retrouvés bien réveillés à cinq heures du matin, nos cerveaux réclamant plus de dopamine. Nous avons trouvé de l'alcool et essayé de boire jusqu'à la chambre de torture matinale du demi-sommeil quand les oiseaux de Satan chantent par la fenêtre. Ce n'était pas drôle. Certaines des sensations les plus déprimantes connues de l'humanité se produisent dans ce monde souterrain du matin, lorsque vous n'avez plus de coke et que vous êtes dans un hôtel miteux, que le soleil se lève et que vous devez aller quelque part. Plusieurs fois au cours de cette tournée, j'ai fait le coup de la drogue toute la nuit, puis je suis monté dans le van, j'ai dormi par terre sous les sièges jusqu'au concert, et je me suis réveillé en me sentant comme une statue de cire avec un noyau de mousse de polystyrène, et j'ai trouvé la force de jouer.

Lorsque nous sommes arrivés à New York, environ un mois après le début de la tournée, Bob en avait assez. Nous étions logés à l'hôtel Iroquois, à Times Square, ce qui était un cran au-dessus d'un hôtel de bien-être. Flea, moi et Bob partagions une chambre, et je sortais par l'escalier de secours pour répéter les chansons, parce que nous étions à New York et que je voulais vraiment que tout se passe bien. J'allais dévoiler un nouveau look pour New York : un bonnet de bain pour femme, de très grosses lunettes de soleil, mon habituelle veste de smoking en tissu cachemire et, pour ce concert au Pyramid Club, un gilet gonflable de la compagnie aérienne que j'avais volé sur le vol vers Détroit. Au moment opportun, je sortais les cartouches de CO2 et je gonflais.

Ce soir-là, nous avons eu un public fantastique - un mélange de drag queens, de hipsters, de drogués, de gothiques et de punk rockers. Nous avons fait du rock et accompli notre mission, puis nous sommes allés aux afterparties. Le lendemain, nous nous sommes rassemblés devant notre hôtel avec le van. Nous allions jouer au Maxwell's à Hoboken, dans le New Jersey. Bob était resté debout toute la nuit, et il était vraiment au bout du

rouleau. Il tirait un

Rumpelstiltskin sur le trottoir, tapant du pied sur la chaussée, criant et hurlant "Je ne veux pas être traité comme ça".

"Traitée comme quoi ? Tu as trois carrés par jour, un endroit où loger et tu es payé. Ben fait tout le travail à votre place, alors vous n'avez qu'à boire, et de toute façon vous ne venez jamais. Comment te traite-t-on ?", avons-nous demandé.

"C'est une moquerie. Vous ne savez pas qui je suis ? Je ne peux pas faire ça si Ben est là. Je démissionne. Je quitte cette putain de tournée", a-t-il déclaré.

"Super, ok, on doit y aller, on se retrouve à L.A.". "Non, je suis sérieux, je ne viens plus avec toi", insiste-t-il.

Nous avons été plutôt soulagés lorsqu'il a démissionné. Même si nous nous soucions de lui et que nous apprécions l'anarchie de son entreprise, lorsque nous sommes arrivés à New York, elle n'avait plus rien d'amusant. Nous sommes donc partis en voiture et l'avons laissé sur place. Il a crié, hurlé et sifflé pendant toute la durée de notre voyage. Nous avons terminé notre tournée, et il est resté à New York et a travaillé pour un réseau de vente de seringues pour subvenir à ses besoins jusqu'à ce qu'il réussisse à retourner à Los Angeles.

Lorsque vous consommez beaucoup d'alcool ou de cocaïne, votre raisonnement est faussé et vous êtes prêt à faire beaucoup de choses que vous ne feriez pas en temps normal. Je ne sais pas si le fait de coucher avec une fille différente plus de la moitié du temps en tournée alors que l'amour de ma vie était de retour à Los Angeles était dû à un jugement altéré par la drogue. À cette époque de ma vie, je n'avais aucune morale. Même si je n'ai jamais cessé d'aimer Jennifer, que je pensais à elle tous les jours et que je l'appelais chaque fois que je pouvais me le permettre, je n'avais aucun problème à la tromper. C'était devenu une question d'élan. Si vous ne cherchez pas activement des femmes, vous perdez cette dynamique, et même si vous changez d'avis et décidez de vous envoyer en l'air, cela devient difficile. Mais lorsque cela se produit tous les soirs, vous êtes dans cette zone et cela devient sans effort, surtout lorsque vous êtes au centre de l'attention. C'est ce que je voulais à ce moment-là de ma vie.

Cela allait changer quelques années plus tard. À l'instant où l'énergie a changé et où il n'y avait plus d'effort à faire pour coucher avec des filles parce que je faisais partie d'un groupe connu, j'ai cessé d'avoir envie de coucher avec elles. Lorsque nous étions des punk rockers dont personne n'avait entendu parler, je voulais attirer l'attention des gens et leur montrer qui j'étais. C'était amusant, c'était logique et je ne me sentais pas bizarre.

Bien sûr, je disais à Jennifer que j'étais fidèle.

non seulement en trichant, mais aussi en mentant. Mais j'étais un égocentrique incontrôlable et égoïste, qui cherchait à s'approprier les miens matin, midi et soir.

Il était parfois difficile d'obtenir la vôtre, surtout lorsque nous étions au moins deux par pièce. Il fallait être créatif. Parfois, on pouvait utiliser les toilettes en coulisses ou une chambre dans une fête d'après-spectacle. Quand je partageais ma chambre avec Lindy, ce qui m'arrivait parfois, il n'y avait pas de problème. Un soir, je suis tombé sur une fille du Nebraska. C'était ironique, car le Nebraska est l'État du maïs, et elle avait des poils pubiens qui ressemblaient à la texture précise de la soie de maïs. Vous rencontrez beaucoup de poils pubiens différents en cours de route - les nappy, les longs, les courts, les rasés, tout ce que vous voulez. Cette fille avait de la soie de maïs noire qui poussait sur son pubis. C'était une fille adorable, aux manières douces, pas une fille de joie, pas une pute, pas une fille de coulisse qui traîne. Je l'ai ramenée dans notre chambre, et Lindy était imperturbable. Il s'est allongé dans son lit, a mis ses bouchons d'oreille et son masque pour les yeux, et s'est endormi.

Parfois, je combinais ma passion pour la drogue et les filles. Nous venions de jouer en Caroline du Sud et j'étais un peu ivre, alors je me suis lancé dans une chasse à la coke. Le barman du club m'a trouvé un demi-gramme, et je l'ai pris trop tôt. J'étais donc excité au plus haut point quand cette grosse fille s'est approchée de moi. Elle devait mesurer environ cinq-trois ans, avec une forme inhabituelle et trapue. Elle avait une taille assez importante et ses seins étaient comme d'énormes missiles qui partaient de ses coudes jusqu'à l'extrémité de ses mains. Elle était plutôt jolie, mais ce n'était pas le genre de fille que j'avais déjà dragué. Mais elle avait notre album, et elle m'a dit que j'étais son poète préféré de tous les temps, et elle m'a donné cette lettre qui, entre autres choses, suggérait que ma bite était un dauphin et que sa chatte était l'océan, et que je devais aller nager dans cet océan. Elle a également écrit qu'elle adorait le sol sur lequel je marchais, qu'elle était ma servante et qu'elle ferait n'importe quoi pour moi.

"Tu peux me donner de la coke ?" J'ai commencé.

Bien sûr qu'elle le pouvait. Nous devions juste aller jusqu'à la caravane de son oncle dans le comté voisin. Nous sommes allés là-bas, et il y avait des armes, des bouteilles de bière, des cigarettes et du poker, une vraie communauté de trafiquants de drogue dans un camping du sud. Elle a pris de la coke, nous sommes retournés dans son petit appartement et nous avons tout fait. Dès que nous avons fini la coke, tous les vêtements ont été

enlevés et j'ai eu l'une des meilleures parties de jambes en l'air imaginables avec la candidate la plus improbable. Parce qu'elle n'était pas typiquement chaude, il n'y avait pas de pression, tout ce qui arrivait arrivait, et nous sommes allés jusqu'au bout de la nuit avec ses grandes, belles et moelleuses jambes.

et sa forme extra-large. Pendant que nous baisions, elle me disait que c'était son rêve qui se réalisait, mais pas d'une manière qui le rendait désagréable. Plus tard, j'ai découvert qu'elle avait mis vingt doses d'acide dans la lettre qu'elle m'avait adressée, ce qui m'a permis de la troquer contre de la coke dans la ville voisine.

Lorsque nous sommes arrivés à la Nouvelle-Orléans, la tournée touchait à sa fin, mais le niveau d'excitation était à son comble. Nous jouions dans l'un des anciens bâtiments de l'Exposition universelle et nous disposions de locaux luxueux dans les coulisses, avec des douches, des canapés et de la moquette. Nous avons terminé le set lorsqu'une charmante jeune femme est entrée dans notre loge. Elle avait des cheveux blonds décolorés, des lèvres rouge moteur et des cils géants qui lui donnaient l'air d'une version sudiste réincarnée de Marilyn Monroe. Comme j'avais l'habitude de le faire à l'époque, j'ai agi avant même que quelqu'un d'autre ne puisse lui parler. Je lui ai pris la main, l'ai entraînée dans la salle de bains et lui ai demandé si elle pouvait me tenir compagnie pendant que je prenais une douche.

Une fois que je suis entré dans la douche, elle s'est lancée dans une interprétation impeccable de Marilyn chantant "Happy Birthday" à JFK. Je suis sorti de la douche prêt à partir. Elle s'est immédiatement déshabillée et nous avons fait l'amour sur le sol. Je connaissais cette fille depuis cinq minutes, mais j'étais certain de l'affection que je lui portais. Nous avons passé la nuit ensemble et j'en ai appris davantage sur elle, notamment sur le fait qu'elle était allée à l'école catholique (elle a inspiré une chanson ultérieure, "Catholic School Girls Rule").

Le lendemain, nous sommes allés à Baton Rouge, et bien sûr, elle est venue avec nous. Après avoir quitté la scène, elle est venue me voir et m'a dit : "J'ai quelque chose à vous dire. Mon père est le chef de la police et tout l'État de Louisiane me cherche parce que j'ai disparu. Oh, et en plus, je n'ai que quatorze ans". Je n'étais pas effrayé, car dans mon esprit quelque peu illusoire, je savais que si elle disait au chef de la police qu'elle était amoureuse de moi, il n'allait pas m'emmener dans un champ et me tirer dessus, mais je voulais qu'elle rentre chez elle immédiatement. Nous avons donc fait l'amour une dernière fois et elle m'a fait un compliment intéressant que je n'ai jamais oublié. Elle m'a dit : "Quand tu me fais l'amour, c'est comme si tu étais un professionnel". Je lui ai dit qu'elle devrait se donner un peu de temps et qu'elle se rendrait compte que c'était parce qu'elle n'a v a i t p a s grand-chose à quoi se comparer. Je l'ai mise dans un bus et je l'ai renvoyée à la Nouvelle-Orléans.

Les choses en étaient venues aux mains avec Jack Sherman la nuit précédente à la Nouvelle-Orléans. Nous avons traversé l'enfer et l'eau vive avec lui tout au long de l'année.

Il a failli jeter l'éponge à plusieurs reprises. À présent, nous jouions bien et les concerts s'amélioraient de plus en plus. Le badinage entre les chansons était une partie importante de notre spectacle. Il était naturel pour nous de prendre le temps de bavarder avec le public. Ces interludes permettaient à Sherman de partir. À la Nouvelle-Orléans, Flea a cassé une corde pendant la première chanson, alors j'ai commencé à riffer. Jack me jetait des regards désagréables ou me disait de continuer le concert, ou quelque chose de négatif, ce à quoi j'ai répondu en lui versant des pichets d'eau glacée pendant qu'il jouait un solo. Ce n'était pas un acte haineux, c'était plus théâtral, du genre "voilà ce que tu vas obtenir si tu te fous de la gueule du chanteur".

Jack m'a regardé avec stupeur et a pris son micro. "Je veux que vous sachiez tous que c'est un spectacle historique, car c'est la dernière nuit où je jouerai avec les Chili Peppers."

Puis j'ai pris mon micro. "Je veux que vous sachiez tous qu'il s'agit d'un spectacle aux proportions historiques, car c'est la dernière nuit que nous aurons à jouer avec ce trou du cul."

C'était du grand théâtre. Nous tenions le public dans la paume de notre main. Ils se demandaient : "Cela fait-il partie du spectacle ? C'est pour de vrai ?" Et tout le monde était silencieux. Jack et moi nous sommes regardés. Il s'est approché du micro et a dit : "Je crois que tu me dois des excuses, mec."

Une autre pause, puis j'ai pris le micro. "Je pense que *vous* me doivent des excuses, mec".

Flea avait alors changé de corde, il est venu, nous avons continué à jouer et tout s'est terminé. Mais c'était l'une des explosions les plus spectaculaires, parce qu'elle faisait ressortir cette agitation intérieure et en faisait une affaire de spectacle.

Jack était l'ultime hétéro, puisqu'il l'était vraiment. Il ne faisait même pas semblant. C'est ce que les gens aimaient chez nous. Lorsque nous recevions des commentaires sur les spectacles, c'était : "La musique est vraiment intéressante. Nous avons passé un bon moment à danser. Mais vous êtes la chose la plus drôle que nous ayons jamais vue."

Dieu bénisse Jack, il a maintenu le groupe à flot pendant un an, et s'il ne l'avait pas fait, les années qui ont suivi ne l'auraient probablement pas été. Même si notre relation avec lui était maladroite, combative et hargneuse, c'était une période importante. Même pendant cette tournée incontrôlée, chaque fois que nous sortions de scène, j'avais l'impression de léviter. C'était le plus grand des plaisirs. Ce n'était pas

Même s'il faisait très froid dehors et que notre arrière-scène était un patio extérieur, nous étions tous là, dans le froid, en train de transpirer. Nous étions tous là, dans le froid, en sueur, en train de nous dire : "Vous y croyez ? Ils ont adoré. Allons-y, inventons une nouvelle chanson et donnons-leur un rappel."

Nous sommes revenus de cette tournée avec environ cinq cents dollars chacun, et Jennifer et moi avons dû renoncer à la maison de Lexington. Jennifer est allée vivre avec sa mère, mais mon but premier dans la vie est devenu la poursuite de l'argent. De plus en plus, je me suis mis à tirer des balles de vitesse. L'intérêt des speedballs est que vous allez dans deux directions en même temps, ce qui est une sensation assez divine. Au lieu d'avoir ce pur rush de cocaïne blanche, tu as aussi ce doux rush d'héroïne, donc ce n'est pas seulement une sensation super ardente et cristalline, c'est aussi un peu la sensation sombre d'une tanière d'opium. Vous obtenez le meilleur des deux mondes ; votre sérotonine et votre dopamine sont libérées en même temps.

Au retour de la tournée, nous avons réalisé que nous devions nous séparer de Jack Sherman, ce qui était triste. Même si nous n'étions pas sur la même longueur d'onde avec lui, nous savions que c'était une chose lourde à vivre pour quelqu'un. Mais nous savions aussi qu'il était temps de revenir à quelque chose de plus brut, qui venait d'un terrain d'entente.

Nous sommes donc allés tous les trois à l'appartement de Jack à Santa Monica, où il vivait avec sa nouvelle femme. Flea et moi étions dehors en train de nous disputer : "Bon, qui va le dire ? Je pense que c'est à toi de parler." "Pourquoi devrais-je parler ? Je l'ai fait la dernière fois." Finalement, c'est la puce qui s'est chargée de transmettre le message. Mais d'abord, nous avons dû marcher dans une longue allée jusqu'à la maison de Jack. Et alors que nous commençons à marcher avec toute notre intention, nous nous sommes mis à rire hystériquement par pure excitation nerveuse, et par l'excitation de l'inconnu et de l'aube d'une nouvelle ère pour nous. Plus nous réalisions que nous devions être sérieux, couper court et aller de l'avant, plus nous ne pouvions pas nous arrêter de rire.

Nous sommes allés jusqu'à la porte en essayant de réprimer nos rires, mais nous n'y sommes pas parvenus. Nous sommes entrés et lui avons dit : "C'est fini. On te vire. Tu ne fais plus partie du groupe." Il était stupéfait et en colère. Nous avons fait demi-tour et sommes partis.

Après avoir viré Jack, Flea est venu me voir et m'a dit : "Que dirais-tu si Hillel voulait revenir dans le groupe ?" J'ai répondu : "Quoi ?" parce que je savais qu'il n'aurait pas suggéré cela à moins qu'il n'ait eu quelques...

contact avec Hillel. Je lui ai dit : "Qu'est-ce que j'en penserais ? Je donnerais mon fils premier-né pour qu'il revienne dans le groupe. Pas de questions. Allons-y."

Chapitre 7 L'année de la marmotte

Lorsque Hillel a rejoint le groupe en 1985, ce fut un sentiment monumental, comme si nous étions de nouveau sur la bonne voie. Nous avions enfin un guitariste qui savait quelles chansons nous convenaient et quelles chansons j'étais capable de chanter. De plus, Hillel était notre frère. Et, comme un frère, il s'inquiétait de la quantité de drogues que je prenais. J'allais et venais aux répétitions, arrivant parfois en retard, parfois pas du tout. À ce moment-là, je me suis retrouvé dans l'appartement de deux chambres à coucher de la mère de Jennifer sur Cahuenga, juste à côté de l'autoroute d'Hollywood.

Dieu bénisse sa mère, elle m'a accepté, mais j'étais un désastre. J'étais l'horrible petit ami qui n'avait pas d'argent, qui vivait sous son toit, qui mangeait les Corn Pops de la cuisine et qui ne remplaçait jamais rien parce que j'étais à court d'argent.

Je disparaissais pendant des jours entiers derrière mes descentes de coke, puis je revenais comme un chiot battu et j'essayais de me faufiler discrètement dans la maison pour me reposer. Mais Jennifer ne l'entendait pas de cette oreille. Elle a ouvert la porte une fois en tenant une énorme paire de ciseaux à tondre le cuir qu'elle utilisait pour créer des vêtements. Je savais quand elle bluffait et quand elle cherchait à faire couler le sang et à endommager les os, et cette fois-là, elle m'aurait volontiers transpercé le crâne si je m'étais approché assez près.

"Où étais-tu ? Avec qui couchais-tu ?", a-t-elle crié à moi.

"Vous vous moquez de moi ? Je n'ai couché avec personne. J'essayais d'obtenir haut. Tu sais comment je suis", ai-je plaidé. Finalement, j'ai réussi à rentrer dans la maison.

Plus Jennifer prenait de l'héroïne, plus il m'était facile d'entrer dans la maison, parce qu'elle avait besoin d'un complice pour faire la police et que j'avais besoin de son argent. Elle ne s'opposait pas à ce que je prenne de la drogue, parce que lorsque j'en prenais, j'étais calme et nous pouvions être ensemble, nous fondre dans les bras l'un de l'autre et nous assoupir en

regardant de vieux films en noir et blanc à quatre heures du matin, plongés dans l'euphorie béate et mortelle de l'opium. Mais

Elle détestait absolument que je prenne de la cocaïne. Je devenais alors un monstre et je disparaissais. Bien sûr, je n'ai jamais voulu prendre que de l'héroïne. Alors quand nous prenions de l'héroïne dans sa chambre, je me faufilais dehors pour prendre de la coke. Mais c'était elle qui avait l'œil de lynx. "Non, tu ne le fais pas. Donne-moi la coke. Donne-moi la seringue. Tu ne prends pas de coke !"

J'ai inventé des méthodes horribles et trompeuses pour me droguer à la coke. À l'époque, mes cheveux étaient si longs et emmêlés que je glissais des seringues dans le dessous de ma coiffure et que je me soumettais à une fouille corporelle complète. J'avais auparavant caché la coke dans une boîte de céréales dans la cuisine, de sorte que je me précipitais en bas et me shootais avant que Jennifer, sa sœur ou sa mère n'entrent. Je ne peux pas imaginer le terrorisme émotionnel que j'ai infligé à ces personnes. J'étais perdu dans cette dépendance. Et les choses allaient empirer avant de s'améliorer.

Je ne savais pas à quel point je devenais dépendante de l'héroïne. On aurait dit que l'offre était infinie. Tous ces dealers bizarres apparaissaient dans tout Hollywood. Il y avait le dealer russe qui vivait dans un appartement minable avec sa femme russe et qui parlait à peine l'anglais, mais qui s'approvisionnait en permanence en China White. Il y avait le dealer hollywoodien qui portait des mulets au coin de Sunset Boulevard. Il y avait cinq ou six Français différents, de mon vieil ami Fabrice à Dominique en passant par François, puis cinq autres personnes qu'ils connaissaient.

Si je prenais de la drogue à Fab, je pouvais aller chez lui avec cinquante dollars et obtenir un bindle qui me durerait une journée - probablement un dixième de gramme. Mais si je devais aller chez le Russe, qui était un escroc, je lui donnais cinquante dollars et c'était bon pour un seul coup. Bien sûr, je n'y allais pas avec cinquante dollars, j'y allais avec vingt-deux, en suppliant pour le fuseau de cinquante dollars et en proposant de laisser mes chaussures. Les Russes n'apprécient pas les négociations, mais cela ne m'a pas empêché de les harceler, de les supplier, de me chamailler et de les salir. J'allais m'asseoir là et épuiser cette salope, lui faire sentir la misère avant que je ne le fasse.

Les autres Français étaient des dealers pompeux, arrogants et sans cœur. Il n'y avait pas beaucoup de façade. Ils étaient tous des drogués aussi, donc ils savaient ce que c'était que d'avoir besoin d'un petit quelque chose pour s'en sortir, mais si vous n'étiez pas une fille et que vous n'aviez pas beaucoup d'argent, bonne chance. J'ai donc dû travailler sous tous les angles

possibles et imaginables. Je n'allais pas me présenter avec une copie de notre premier disque.

"Je ne sais pas si vous avez vu ce disque, mais c'est mon groupe. C'est moi là. J'ai un manager qui détient quelques milliers de dollars à moi en ce moment. Je le contacterai plus tard. Je ne sais pas si vous avez envie de venir au concert que nous organisons la semaine prochaine. Bien sûr, vous et votre petite amie êtes les bienvenus". N'importe quelle arnaque, n'importe quel mensonge, n'importe quelle tactique de merde. C'était un endroit humiliant et horrible dans lequel je me trouvais.

D'une manière ou d'une autre, je continuais à écrire de la musique et à me rendre aux répétitions plus souvent qu'à mon tour. Mais sans que je le sache vraiment, ma vie commençait à me quitter. J'étais devenu maigre comme un manche à balai. Puis les flics ont arrêté le vieux Fabster, ce qui a mis un terme à son activité. Il est passé du deal et de la possibilité d'inhaler des lignes de smack monstrueuses à une situation où il n'avait plus de smack, plus de liquidités, plus de clients et une énorme dépendance. L'instant d'après, Fab s'est allié à un jeune Mexicain. Je l'appelais Johnny Devil, parce qu'il était, de toute évidence, *le* diable incarné sur la planète Terre - suffisamment charmant pour qu'on ait envie de traîner avec lui, et suffisamment intelligent et rusé pour qu'on voie d'autres visages que le sien. Mais je l'aimais bien. Il ne m'a jamais brûlé, et il était juste, généreux et gentil dans ses manières diaboliques.

Mon habitude s'aggravait et mon argent diminuait rapidement, si bien que j'ai dû faire appel au prêteur sur gages. Chaque jour, je me réveillais le plus tard possible, car je savais que j'allais tomber malade. Je demandais vingt dollars à Jennifer. Il n'y avait pas de vingt dollars.

"Avons-nous quelque chose à vendre ?" Je plaidais. "Nous avons tout vendu."

"Pouvons-nous vendre cette photo ? Pouvons-nous vendre l'extincteur ? Peut-on vendre ce tapis ? Y a-t-il une vieille radio que personne n'utilise dans la maison ?"

Je continuais à aller chez le prêteur sur gages avec tout ce que je pouvais trouver pour obtenir vingt ou trente dollars. Ensuite, j'allais voir l'homme, qu'il s'agisse du Russe, du Français ou du type de la racaille blanche ; je copiais la came et j'allais sur une petite colline à l'angle d'Argyle et de Franklin, surplombant l'autoroute, je jetais la dope dans une cuillère, je la frappais avec de l'eau et je me shootais immédiatement. À la minute où cette merde m'atteignait, c'était comme verser de l'eau sur une éponge flétrie. Je passais de malade, misérable, faible et dépourvu de vie à fringant et bavard. Dès que j'avais tiré sur la drogue, j'avais levé la jambe de porc et j'avais tout de suite envie de faire l'amour avec Jennifer. Mais elle

m'en voulait pour cette épreuve d'obtention, d'achat, de vente, de mise en gage et d'achat.

Un jour, je me suis réveillé et les placards étaient littéralement vides. J'ai emprunté le vélo de la sœur de Jennifer. Je n'avais pas l'intention de le mettre en gage ; j'étais juste désespéré d'obtenir quelque chose. Je n'avais pas le temps d'emprunter la route traditionnelle pour me rendre au centre-ville, où vivait le diable, alors j'ai enfourché ce vélo de plage à une vitesse, je suis sorti de l'appartement, j'ai emprunté la bretelle d'accès à l'autoroute d'Hollywood, j'ai pris la voie de droite et j'ai pédalé pour me rendre d'Hollywood au centre-ville de Los Angeles.

Je suis finalement arrivé chez Johnny Devil, mais il n'avait plus beaucoup d'argent et son débit était faible. Nous avons d'abord essayé de faire fondre des Tuinals dans une cuillère et de nous en servir, mais dès que la poudre à l'intérieur des capsules touchait l'eau, elle se mettait à mousser. Nous avons essayé de faire pénétrer la mousse dans la seringue pour obtenir un peu de soulagement, mais cela n'a pas fonctionné.

"Nous avons sauté dans sa voiture et nous sommes partis en direction de la vallée de San Bernardino. Nous nous sommes arrêtés dans un quartier qui semblait avoir été déraciné de la section la plus pauvre de Tijuana. Toute la zone regorgeait de cabanes d'un étage dans des cours en terre battue. Sur chaque parcelle, des feux brûlaient dans des barils de pétrole. Les maisons n'avaient ni fenêtres ni portes. On se serait cru à Beyrouth en temps de guerre.

Johnny s'est arrêté sur le trottoir et est sorti de la voiture. "Vous attendez ici. Ne bouge pas", a-t-il dit, et il a disparu dans ce labyrinthe de rues et de maisons. J'étais si faible que je ne pouvais pas bouger même si je le voulais. Je suis restée assise, persuadée que quelqu'un allait s'approcher, me remplir de billets de vingt-deux, prendre la voiture et s'en aller. Finalement, le diable est réapparu dans l'ombre, loin de l'endroit où il était entré. Il marchait d'un pas décidé. Il est remonté dans la voiture.

"Tu l'as eu ? Tu l'as eu ? Tu l'as eu ?"

Il m'a lancé un regard agité. "Détends-toi. Tout va bien se passer. Ne me demande rien." Il était manifestement de mauvaise humeur. Pour ce que j'en savais, il était allé tuer une famille pour cette merde, il agissait si bizarrement. Mais dès que nous sommes sortis du quartier, il a sorti de son manteau un énorme objet de la taille d'une balle de baseball. C'était de l'héroïne Black Tar pure. Il en a extrait un morceau de la taille d'un chewing-gum Bazooka, me l'a tendu et a empoché le reste.

"Euh, vous allez garder tout ça ? C'est beaucoup. Peut-être que je peux en garder une partie", ai-je pensé.

"C'est la quantité dont j'ai besoin", a-t-il dit. Nous avons conduit jusqu'à la maison d'une fille à Hollywood, et il a commencé à faire fondre cette putain de balle de baseball, coup après coup, jusqu'à ce qu'il n'en reste presque rien, sans jamais perdre connaissance, ni faire d'overdose, ni même devenir incohérent. Il s'est simplement installé dans son bien-être démoniaque. Quelques jours plus tard, il a disparu, et je ne l'ai jamais revu ni entendu parler de lui.

Malgré ma consommation de drogues, l'écriture du deuxième album se déroulait bien. Je regardais Hillel et Flea jouer ensemble, et je me rendais compte que la musique était un acte de télépathie, que si vous vous teniez à côté de votre âme sœur avec une guitare à la main et lui avec une basse, vous pouviez savoir ce que l'autre pensait et le communiquer par le jeu. Hillel s'est définitivement développé en tant que guitariste pendant le temps qu'il a passé loin de nous. Au début, il était influencé par Kiss, avec un peu de rock progressif. Puis il a expérimenté les premiers Red Hot Chili Peppers, et maintenant il est revenu avec un élément bizarre et sulfureux dans son style. Il n'y avait pas que du funk syncopé et maniaque, il y avait aussi quelque chose de doux et de fluide dans son style.

Alors que nous nous trouvions dans les locaux de répétition d'EMI sur Sunset, nous avons reçu un appel nous informant que le légendaire imprésario Malcolm McLaren souhaitait nous parler. McLaren était l'homme mystérieux qui avait créé les Sex Pistols et Bow Wow Wow. Il était maintenant à la recherche de la prochaine grande vedette, et si nous avions de la chance, le "Starmaker" nous saupoudrerait de sa poussière. Il est venu à une répétition avec quelques copains, et nous lui avons joué quelques-unes de nos chansons compliquées et complètement folles - rapides, chaotiques, denses et superposées, sans rime ni raison, mais avec beaucoup de feeling et de funk.

Il n'est manifestement pas impressionné. "Très bien, alors, pouvons-nous avoir une discussion quelque part, les amis ?"

Nous nous sommes rendus dans une petite salle de réunion adjacente à la salle de répétition.

Quelqu'un a commencé à faire circuler un spliff de la taille d'un cigare de la Havane.

"D'accord, tout ce que vous jouez, c'est super, mais ça n'a aucun sens. Personne ne s'intéressera à ce type de musique. Ce que j'envisage..."

Il a commencé à lancer des mots comme "cacophonie" et "épiphanie", et nous sommes montés d'un cran en nous demandant ce qu'il entendait par "cacophonie".

Enfin, il est arrivé au but. En guise de démonstration, il a sorti des photos de surfeurs qui portaient des couleurs punk-rock rose vif.

"Je veux prendre ce groupe et simplifier toute la musique. La transformer en vieux rock and roll des années 50, aussi simple que possible, la basse, les notes par cœur, la guitare, les riffs simples, les rythmes de base. Et je veux faire d'Anthony la star, l'homme de tête, pour qu'il n'y ait pas de confusion. Le public pourra se concentrer sur un personnage central, et les autres joueront en arrière-plan le rock and roll le plus simple que l'on connaisse".

Il a fait une pause pour connaître notre réaction, et j'ai regardé Flea. Flea s'était évanouie.

Je suppose que Malcolm a compris que son message n'avait pas été bien reçu. J'étais un peu flatté qu'il pense que j'avais le potentiel pour être ce leader, mais tout ce qu'il a dit désavouait tout ce qui nous tenait à cœur. C'était comme si le magicien d'Oz avait parlé, et ce qu'il avait dit était trop ridicule pour être pris au sérieux.

Il était temps pour nous d'enregistrer notre deuxième disque. EMI nous a demandé qui nous voulions pour le produire. Sans hésiter, nous avons répondu "George Clinton", parce qu'après notre premier disque, les gens sont venus nous voir et nous ont dit : "Vous devez être des élèves du P Funk", le groupe de funk légendaire de George. Nous étions des retardataires dans l'expérience Parliament/Funkadelic, et nous n'en savions pas autant sur George que nous aurions dû le faire ou que nous le ferions plus tard, mais nous savions que si James Brown était considéré comme le Parrain, George était le Grand Oncle du Funk.

EMI a donc appelé George au téléphone et nous lui avons dit : "George, nous sommes les Red Hot Chili Peppers, nous venons d'Hollywood, en Californie, nous sommes des enfoirés de hard-rockeurs, et nous pensons que vous devriez produire notre disque." Nous lui avons envoyé notre disque et notre démo, il les a aimés, et après que Flea et Lindy soient allés le rencontrer à Detroit, il a accepté de nous produire. Aujourd'hui encore, lorsque les gens me demandent comment nous avons obtenu George Clinton, je leur réponds que nous lui avons demandé au téléphone, mais Flea dit toujours : "Vingt-cinq mille dollars", ce qui correspond à la somme qu'EMI a accepté de lui payer. Je ne crois pas qu'il l'ait fait uniquement pour l'argent. Je pense qu'il a aussi vu quelque chose de spécial, de beau et de remarquable chez ces quatre gamins qui tentaient de maintenir en vie l'esprit de la musique funk pure et dure, non pas de manière prétentieuse ou en copiant, mais en contribuant à inventer un nouveau genre de funk.

Nous sommes allés à Detroit avec environ 70 % des chansons

terminées. Nous avons "Jungle Man", mon ode à Flea, cet être mi-homme, mi-bête né dans le ventre d'un volcan en Australie et venu dans le monde pour utiliser son "Jungle Man".

comme le chef d'orchestre du tonnerre à la basse. La chanson "American Ghost Dance", "Catholic School Girls Rule" et "Battleship" (dont le refrain, "blow job park", a été inspiré par les aventures vécues par Cliff pour repousser les demandes de pipes sur les aires de repos de Mulholland pendant qu'il répétait ses leçons de chant). "Nevermind" et "Sex Rap" étaient des chansons qui figuraient sur notre démo originale, et "30 Dirty Birds" était une vieille chanson du camp Hillel. La vision de George était que nous passions un mois à Détroit avec lui avant d'entrer en studio, de sorte qu'il y avait toujours de la place pour écrire d'autres chansons.

Nous enregistrons dans le studio de George, appelé United Sound, qui était un bâtiment en briques de deux étages situé au milieu de la zone désertique qu'était devenu le centre-ville de Détroit au milieu des années 80. Au cours des années 70, George avait repris le studio de Motown, et c'est là qu'il a enregistré tous les albums classiques de Parliament/Funkadelic. C'était un super studio, avec de vieilles tables analogiques, une belle salle de batterie et des salles de cuivres séparées.

Le plan était d'abord d'emménager dans la maison de George pendant environ une semaine, jusqu'à ce que nous louions une maison pour le groupe (nous avons trouvé une maison au bord du lac Wabeek, dans la banlieue la plus aisée). C'était donc tout un triangle d'oppositions : rester avec George à la campagne, répéter en ville, où le terrain ne devait pas coûter plus de 10 cents le pied carré, et vivre avec de riches Blancs sur un terrain de golf). George vivait dans une maison de campagne contemporaine sur cinquante acres dans un endroit appelé Brooklyn, à environ une heure de Détroit. Même si ce n'était pas la campagne la plus attrayante qui soit (on pouvait entendre les 500 courses automobiles du Michigan depuis sa propriété), c'était son sanctuaire. Il y avait un étang de pêche et de jolies collines, et sa maison était honorée de la présence de la belle épouse de George. Elle était tout à fait douce et maternelle, pas la mégère du Superfreak Funk que l'on aurait pu imaginer avec George, mais plutôt une femme du genre "Oh mon Dieu, j'aimerais que ce soit ma mère".

Hillel et moi partagions une chambre, Cliff et Flea faisaient de même, Lindy avait sa propre chambre, et George et sa femme étaient dans leur chambre principale. L'idée était de rester à l'écart de la ville pour commencer, parce que nous ne voulions pas que les sessions soient immédiatement perturbées par la drogue. Mais dès que je suis arrivé, j'ai eu l'impression de souffrir d'une terrible intoxication alimentaire. J'ai commencé à vomir, ma peau a pris une couleur étrange et je ne pouvais plus manger. Je n'avais aucune idée de ce qui m'arrivait, mais Flea m'a dit : "Tu

es malade, putain." J'étais tellement désespéré que je n'ai même pas réalisé que j'étais en train de faire un vrai sevrage d'héroïne.

Pour une raison stupide, nous avons commandé pour cinq cents dollars de coke, et Lindy, Hillel, Flea, George et moi avons tout avalé. Je me suis senti bien pendant une demi-heure. Puis c'est reparti pour le manque de sommeil et le mal de la drogue. Après quelques jours, ça s'est calmé et on s'est installés dans le salon de George. Batterie, guitares, basse, amplis - nous avons commencé à jouer et à faire connaissance avec George.

Connaître George, c'est l'aimer. C'est un homme énorme avec des cheveux énormes, mais il y a une autre chose chez lui qui est de la taille d'un éléphant - son aura. George est un homme qui aime raconter des histoires, et il n'a pas honte d'admettre toutes sortes de comportements étranges, bizarres et douteux. Nous sommes devenus les enfants du feu de camp qui écoutent le grand maître de l'expérience funk psychédélique. "George, raconte-nous une autre histoire sur Sly Stone", et il se mettait à courir. En plus d'être un grand raconteur, George nous enseignait l'importance d'être régulier. Il se promenait dans la maison avec une bouteille de jus de pruneau en disant : "Vous savez tous quel âge j'ai. Vous savez que je peux tenir toute la journée et toute la nuit. C'est grâce à ça, c'est parce que je suis régulier."

George avait également une collection d'animaux en peluche. S'il n'y avait pas de meubles à proprement parler dans la maison, il y avait des animaux empaillés grandeur nature partout, dont certains très anciens. Je suppose qu'il avait été un collectionneur, et que ses fans, ses amis et sa famille ajoutaient constamment des pièces, de sorte que nous étions au milieu de ce grand cirque d'animaux empaillés.

Après une semaine passée chez George, nous avons emménagé dans notre maison sur le terrain de golf. Il était alors temps de commencer à faire des démos dans un studio du centre-ville de Détroit qui appartenait à un certain Navarro, un proxénète, dealer et propriétaire de studio de la vieille école, haut en couleur mais malfaisant. C'était un homme d'un certain âge, avec la voix la plus grave, la plus grincheuse et la plus profonde d'Isaac Hayes/Barry White. On ne comprenait pas grand-chose à ce qu'il disait, mais on comprenait ce qu'il voulait dire. Lorsqu'il entrait dans une pièce, peu importe qui s'y trouvait - les filles, l'équipe, George - il était l'homme à respecter.

Nous avons donc commencé à faire des démos. Et nous avons aussi commencé à prendre de la coke, qui était partout. On commandait du poulet Popeye's et de la cocaïne. Et si on pouvait manger le poulet avant d'être trop défoncé à la coke, on avait un dîner. Sinon, on se fichait du dîner. Contrairement à nous, George n'a jamais agi comme un fou lorsqu'il était

sous l'emprise de la coke. On ne pouvait pas savoir s'il était sous l'emprise d'une tonne de coke ou non ; il avait simplement une constitution très forte.

Je me mettais dans tous mes états et j'essayais de terminer les chansons que j'avais commencées, et parfois ça marchait, et parfois je tournais en rond, en trouvant des combinaisons de mots complexes. J'écrivais donc, et George écoutait ces jeunes d'Hollywood qui jouaient de la musique funk excentrique et dure, et il adorait chaque minute. Je lui montrais des paroles et lui demandais son avis, et il me répondait : "Wow, c'est de la bonne musique. J'adore. Va en écrire une autre, il nous faut un autre couplet."

À un moment de la préproduction, Flea, qui avait écouté beaucoup de Meters, a suggéré que nous fassions une reprise de leur chanson "Africa". George y a réfléchi et a dit : "Et si vous faisiez la chanson "Africa" mais qu'Anthony la récrivait pour que ce ne soit plus "Africa", mais votre "Africa", c'est-à-dire Hollywood ?" J'ai donc réécrit la chanson, et George a ensuite réalisé l'un de ses incroyables arrangements vocaux. Je crois qu'il a même chanté une ou deux lignes de cette chanson.

"Freaky Styley" est une autre innovation intéressante de George. À l'origine, il s'agissait d'une ouverture instrumentale qui devait mener à un autre morceau, mais George aimait tellement ce groove qui enflait et qui montait qu'il tenait absolument à ce que ce soit une chanson à part entière, même si le chant n'était qu'une simple psalmodie. Lorsque nous avons enregistré cette musique, nous étions tous dans la salle de contrôle, en train d'écouter ce groove, qui reste l'un des meilleurs morceaux de musique que nous ayons jamais écrits. George s'est mis à chanter : "Fuck 'em, just to see the look on their face. Baise-les, juste pour voir la tête qu'ils font." Nous nous sommes tous joints à lui, et c'était une combustion musicale spontanée. L'autre voix de cette chanson, "Say it out loud, I'm Freaky Styley and I'm proud", était l'une de ces expressions familières nées sur le moment. À l'époque, nous appelions tout ce qui était cool "Freaky Styley". Une danse, une fille, un rythme de batterie, n'importe quoi. À la fin du processus, alors que nous étions assis autour de la table de la cuisine et que nous nous demandions comment appeler cet album, Cliff a levé les yeux au ciel et a dit : "Pourquoi ne pas l'appeler comme nous appelons tout le reste ? *Freaky Styley*."

Après un petit moment dans le studio de Navarro, nous avons finalisé les arrangements et j'avais de nouvelles paroles prêtes à être écrites. George avait un style de production unique. Il ne s'agissait pas d'un accordage super raffiné, réagissant à chaque pattern de kick-drum. C'était plutôt une production qui venait du cœur. George était passé maître dans l'art d'entendre les chœurs, en particulier pour les parties ésotériques de la

chanson, où l'on n'entendrait normalement pas de voix. Si vous écoutez les **d i s q u e s** de Funkadelic ou de Parliament, les arrangements vocaux

dans le corps de la musique sont des chefs-d'œuvre en soi. Il a donc commencé à entendre ce genre de choses dans nos chansons, et nous étions ouverts à tout. S'il nous disait "Je veux un chant à cinq à tel moment de la chanson", nous sautions de joie.

Nous nous sommes rendus à United Sound et avons commencé à enregistrer les pistes de base. Nous enregistrions toujours une voix scratch, car c'était l'époque où l'on enregistrerait une voix scratch et où l'on essayait de la battre. Il n'y avait pas de compilation vocale, où l'on chantait une chanson vingt fois et où l'on coupait et collait les meilleures syllabes. George m'a placé au milieu de la pièce, pas dans une autre pièce, de sorte que j'ai eu l'impression de faire partie du groupe, ce qui était judicieux, car tout le monde avait toujours dit : "Oh, les Chili Peppers sont géniaux en concert, mais vous ne pourrez jamais capturer leur alchimie loufoque sur scène en studio."

Pendant le processus d'enregistrement, nous avons commencé à recevoir un visiteur inhabituel. Il s'appelait Louie et était un homme pâle et chauve du Moyen-Orient. Il s'est avéré qu'il était le livreur de coke personnel de George. Après quelques visites, il était clair que George était avec ce type pour beaucoup d'argent, mais George était imperturbable. Louie a commencé à se montrer avec deux hommes de main et il a dit, avec son accent lent et épais : "George, je suis très sérieux, mec, tu vas d e v o i r faire quelque chose avant que je puisse te donner quelque chose d'autre. Je dirige une entreprise."

George disait : "Louie, regarde autour de toi. Tu crois que je suis à court d'argent ? Dans ce métier, on est payé quand on est payé. Quand je serai payé, tu seras le premier en culé à être payé après moi."

Louie avait l'air peiné. "George, j'ai déjà entendu ça. Je n'ai pas amené ces gars pour le spectacle, et s'ils doivent blesser quelqu'un..."

George n'a pas sourcillé, car il avait un plan. Il savait que Louie était fasciné par le monde de la musique, et il avait l'intuition qu'en l'associant à l'ensemble du processus, il s'assurerait un flux régulier de coke. Finalement, George promit à Louie qu'il pourrait faire ses débuts vocaux sur l'album.

Je me disais : "D'accord, je fais confiance à George, je sais que tout se passe pour une raison, mais je ne vais pas laisser cet enfoiré sur mon disque. Cette merde est sacrée." George m'a dit : "Ne t'inquiète pas, tout le monde sera content. Il sera sur le disque, et ça ne te dérangera pas." George avait raison. Au tout début de "Yertle the Turtle", on entend une voix bizarre, hors contexte, qui dit : "Regarde la tortue partir, mon frère", puis la chanson entre dans un rythme funk syncopé. C'était les débuts de Louie, et

c'est ce qui l'a rendu suffisamment heureux pour ne pas blesser quelqu'un.

Plus les séances duraient, plus il se présentait régulièrement avec le coup, parce qu'il voulait son quart d'heure sous les feux de la rampe.

Juste avant d'entrer en scène et de faire les dernières vocalises, j'ai décidé de ne pas prendre de cocaïne pendant deux semaines, ce qui revient à décider d'être célibataire lorsque l'on vit dans un bordel. Ma décision n'avait rien à voir avec la sobriété, car même si j'avais vingt-trois ans, j'étais encore un jeune en proie à des troubles émotionnels. Je ne voulais tout simplement pas retourner à Hollywood et me dire : "Que s'est-il passé ? J'ai eu l'occasion de faire un disque avec George Clinton et j'ai merdé." La période de deux semaines était le temps qui m'était imparti pour chanter. Je suppose que j'ai réalisé qu'il était plus difficile de chanter quand on a de la coke qui coule au fond de la gorge.

L'une des raisons pour lesquelles j'étais si préoccupé par ma voix, c'est que pendant le processus de préproduction, Flea a commencé à jouer une chanson de Sly Stone, "If You Want Me to Stay", à la basse. Hillel et Cliff s'y sont mis, et nous avons décidé de reprendre cette chanson, ce qui m'a intimidé, car je peux chanter tout ce que j'écris, mais la mélodie d'un autre est toujours un défi - sans parler de celle de Sly Stone, l'un des chanteurs les plus originaux en termes de phrasé.

George a dû sentir mon malaise. "Tu as tout prévu, ne t'inquiète pas. Je sais de quoi tu es capable", m'a-t-il rassuré. Puis il m'a invité chez lui pour le week-end afin de travailler sur la chanson. J'ai d'abord décidé de rendre visite à ma mère pendant quelques jours, et j'ai pris la cassette de la chanson avec moi et je l'ai répétée encore et encore. En revenant de Grand Rapids, je me suis arrêté chez George. Nous avons parlé de la chanson et nous l'avons répétée, puis nous avons fait de longues promenades dans sa propriété. Je ne l'ai même pas vu, mais il me donnait tranquillement des cours. Nous parlions de tout et de rien, et inconsciemment, il me donnait confiance en moi et m'aidait à me sentir à l'aise et à créer de la magie dans le studio. Je pense qu'il s'est rendu compte qu'Hillel était un guitariste extrêmement talentueux, que Flea savait exactement ce qu'il faisait à la basse et que Cliff était un batteur hors pair, mais que j'étais ce type doté d'un talent lyrique qui n'était pas très sûr de sa voix.

Tôt le matin, nous allions pêcher dans son étang. Son comportement changeait du tout au tout lorsqu'il pêchait. Il n'était plus le toastmaster de l'univers funk, mais plutôt un homme introspectif et excentrique qui avait une grande expérience. La pêche était sa méditation. Et il se fichait de ce que nous attrapions, il le mangeait. Des crapauds, des poissons-lunes, des poissons-chats, tout ce qu'on veut

que le lac crachait allait dans la poêle à frire. Nous les attrapions et les ramenions, et sa femme les cuisinait pour le petit-déjeuner.

Lorsque je suis parti de chez lui, je me sentais bien avec la chanson. George m'a servi de mentor même pendant l'enregistrement. Il avait un micro installé dans sa cabine et il envoyait des encouragements ou chantait en même temps que moi. Nous étions en train d'enregistrer les pistes de base et nous entendions cette voix formidable qui passait par le petit haut-parleur transistorisé. Lorsque nous avons installé la cabine de chant et que j'étais seul à chanter, George est entré dans le studio, a mis un casque et a chanté et dansé avec moi pendant que je chantais. Il était comme un grand frère pour moi, attentionné, totalement sensible et compréhensif de l'endroit coloré et loufoque d'où nous venions. Je ne voulais jamais le décevoir.

Nous avons terminé l'album et, dans notre esprit, il dépassait tellement tout ce que nous pensions pouvoir faire que nous pensions être sur la voie de l'énormité. Des cadres d'EMI se sont rendus à Detroit pour écouter quelques morceaux. Nous leur avons joué quelques morceaux, et au lieu de se dire "Vous allez être énormes", ils n'ont rien dit. Je dansais et chantais, je devenais fou, et ils ont dit : "On va voir ce qu'on peut faire avec ça." Bien sûr, nous parlons d'une maison de disques qui n'avait pas la moindre idée de la prise de conscience nécessaire pour prendre quelque chose de différent et d'original, reconnaître sa valeur et l'introduire dans le monde. Ils cherchaient un autre groupe comme Roxette.

Nous sommes retournés à Los Angeles avec le sentiment d'avoir accompli quelque chose et d'être plus expérimentés, puis tout le monde a replongé dans sa folie. À ce moment-là, la mère de Jennifer avait quitté Cahuenga pour s'installer dans un complexe d'appartements à Pasadena. Juste à côté se trouvait un bâtiment abandonné, et Jennifer et moi avons commencé à y squatter. L'eau chaude et l'eau froide fonctionnaient encore, nous avons branché une rallonge dans le bâtiment pour pouvoir écouter de la musique, et nous avons installé un lit et des bougies.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à m'intéresser au sexe sous héroïne. Je me suis rendu compte que si vous étiez amoureux de quelqu'un et que vous étiez déjà sexuellement inspiré, le fait d'être sous l'emprise de l'héroïne pouvait décupler l'expérience, car vous pouviez faire l'amour toute la nuit sans être capable de jouir, mais en restant intéressé. Je me souviens de ces marathons sexuels avec Jennifer sur ce lit, et je me disais : "La vie ne peut pas être plus belle que ça. Je fais partie d'un groupe, j'ai une

quelques dollars dans ma poche. J'ai une belle, douce, chaude, sexy, folle petite amie, un toit au-dessus de ma tête, et de la drogue."

Ces sentiments disparaissaient et, le lendemain, je partais courir. Jennifer faisait de son mieux pour gérer ma folie, car elle travaillait lentement sur la sienne. À mon retour de Détroit, j'ai intensifié ma relation avec une certaine Kim Jones. Mon ami Bob Forest avait un béguin monstrueux pour Kim, mais elle l'avait plaqué (il a rapidement écrit une chanson sur elle avec le refrain "Why don't you blow me and the rest of the band ?"). Il était toujours obsédé par elle, et il avait l'habitude de m'emmener à son appartement d'Echo Park, et nous frappions à sa porte pour voir si elle était là.

Bob lui a énuméré ses nombreuses vertus - elle était brillante et belle, elle avait étudié en Chine, elle écrivait pour le *L.A. Weekly*, elle venait du Tennessee, et en plus elle était lesbienne, parce qu'elle avait quitté Bob pour une fille très sexy. Il s'est avéré qu'elle n'était pas lesbienne, mais que toutes ses autres vertus étaient vraies. Dès que je l'ai rencontrée, j'ai su que nous serions les meilleures amies du monde. Nous étions toutes les deux des Scorpions, et il n'y a jamais eu de tension sexuelle entre nous.

D'une certaine manière, Kim était l'équivalent féminin d'Hillel, car il n'y avait aucun crime que vous pouviez commettre qu'elle ne vous pardonnerait pas, aucun acte odieux de comportement égoïste qu'elle n'essaierait pas de trouver le bon côté de votre personne. Bien sûr, elle était aussi un vrai désastre. Intelligente mais étourdie, toxicomane, codépendante, complice et soignante, elle était pour moi une belle et chaleureuse âme sœur. J'ai commencé à me rapprocher de plus en plus de Kim, parce qu'elle était une source d'amour, de réconfort, d'amitié, de camaraderie et de similitude d'esprit, sans aucune des difficultés d'une petite amie. Je n'ai jamais perdu mon attirance sexuelle pour Jennifer ; plus je restais avec elle, plus le sexe s'améliorait, mais je n'étais pas un grand petit ami. Si je disais que je serais à la maison dans une heure, il se pouvait que je rentre trois jours plus tard. Aujourd'hui, si quelqu'un me faisait ça, j'aurais une crise cardiaque, mais quand on est enfant, on ne sait pas ce qu'il faut faire.

Kim se fichait que je parte trois jours d'affilée, donc il n'y avait pas d'inconvénient à traîner avec elle. Ce n'était jamais du genre : "Enfoiré, tu as regardé cette fille, tu n'es pas rentré, tu as dépensé tout l'argent." Kim *s'attendait à ce que* je dépense tout l'argent, que je regarde toutes les autres filles et que je disparaisse. Une fois, je suis allé chez Kim et elle n'était pas là. Dans un

En désespoir de cause, j'ai pris son grille-pain four et l'ai échangé contre un sac de drogue. Quand elle est rentrée à la maison, elle n'a pas été perturbée.

"Ce n'est pas grave, on en achètera un autre." En peu de temps, j'ai emménagé avec Kim, et notre mission quotidienne est devenue la défonce.

Elle recevait des chèques d'invalidité parce que son père était décédé, des chèques du *L.A. Weekly* ou des chèques de sa mère au Tennessee. Nous les encaissions et rencontrions un Français ou un Russe au coin d'une rue d'Hollywood pour acheter de l'héroïne, et s'il nous restait de l'argent, nous achetions de la coke. Rapidement, nous sommes devenus des habitués. Hillel se droguait aussi, et il avait une copine folle nommée Maggie qui était une amie de Kim, alors on faisait beaucoup de petites fêtes autour de la drogue.

De temps en temps, le groupe partait en tournée à San Francisco. Nous étions encore assez jeunes et pas trop abîmés pour pouvoir jouer correctement, même si nous avions des problèmes de drogue. En septembre 1985, nous avons donné deux concerts avec Run-DMC, l'un à San Francisco et l'autre à L.A. Le concert de L.A. a eu lieu au Palladium et, outre la première partie d'Oingo Boingo, ce fut notre plus grand concert à ce jour. C'était complet. Bien sûr, la nuit précédant le concert, j'ai fait une cure de désintoxication, et je suis arrivé au concert sous l'emprise de la coke et de l'héroïne. Le groupe était furieux contre moi, mais j'ai réussi à me ressaisir et à monter sur scène. Ce concert a été marqué par deux choses. À peu près à la moitié du concert, George Clinton est monté sur scène, et lui et moi avons commencé à danser une danse de salon funky sur nos morceaux. Il a injecté une bonne dose de couleur, d'amour, d'énergie et de sens dans ce concert.

C'était aussi mémorable parce que, peu avant la sortie de George, j'ai décidé d'interrompre le concert et de faire un discours sincère et décousu de dix minutes sur les dangers de la drogue. Je n'avais certainement pas prévu ce discours, mais quelque chose m'a pris alors que je regardais mes bras noirs et bleus, et j'ai commencé à rapper.

"Si vous n'avez jamais enfoncé une aiguille dans votre bras, ne le faites jamais. Laissez-moi vous dire par expérience que vous n'avez pas à faire cela, c'est ce que je fais en ce moment, et c'est horrible, et je ne veux pas que quelqu'un ait à ressentir ce que je ressens en ce moment. Laissez-moi souffrir pour vous, parce que c'est quelque chose que personne ne doit subir. Si vous faites ça, d'accord, faites-le, mais ne pensez jamais que vous serez le même une fois que vous serez allé aussi loin."

J'ai commencé à expliquer, en détail, pourquoi c'était une grave erreur

de prendre de la drogue. J'ai continué, je ne pouvais pas raccrocher.
Pendant ce temps, le groupe

me tirant dessus ressemble à "Oh mon Dieu, ce putain d'idiot". Après le spectacle, j'avais peur d'affronter les gars. Je pensais qu'ils me détesteraient pour avoir dit ça et avoir été un crétin hypocrite. Alors que tout le monde me regardait de travers, mon ami Pete Weiss, le batteur de Thelonus Monster, est arrivé en coulisses.

"Swan, je t'ai entendu dire beaucoup de choses sur scène, mais c'est la chose la plus cool que tu aies jamais dite", s'est-il extasié. "C'était captivant, tu as eu toutes les oreilles de la salle. Ils savaient que tu étais un salaud, mais aussi que tu t'intéressais à eux et que tu essayais juste de partager un peu d'amour. Ne te laisse pas berner par ton groupe, tu as fait ce qu'il fallait ce soir."

Un mois plus tard, au moment de partir en tournée aux États-Unis pour *Freaky Styley*, mon discours n'avait rien changé pour nous. Hillel et moi étions tous deux épuisés, mais pour la première fois, j'ai remarqué qu'il n'allait pas très bien. Il semblait faible, et alors que j'étais capable de rebondir après une course, il ne semblait pas avoir ce feu israélien qui l'alimentait comme il l'avait toujours fait dans le passé. C'est devenu évident lorsque nous avons commencé notre habituelle activité de lutte sur la tournée. Hillel et moi avons fait équipe ; j'étais son manager et il devait lutter contre Flea. Même si Flea était vraiment solide, Hillel était plus grand, et il avait des jambes de tronc d'arbre, comme un grand Pan. Nous avons préparé ce match pendant deux semaines, et lorsqu'ils ont lutté dans une chambre d'hôtel un soir, Flea l'a détruit en dix secondes, le temps qu'il faut pour attraper quelqu'un, le projeter au sol et le clouer impitoyablement au sol jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je pouvais voir qu'Hillel n'avait pas de force intérieure ; il avait été dépouillé par son addiction de la force vitale qui vous permet au moins de vous défendre. C'était un moment triste.

Hillel et moi ne prenions pas d'héroïne sur la route, alors nous buvions des bouteilles de Jägermeister, parce que cela nous donnait la sensation la plus proche d'une défonce à l'héroïne. Il me taquinait toujours en me disant que j'étais un ivrogne négligé, parce que j'étais ivre, que j'enlevais tous mes vêtements dans le motel, que je marchais dans le couloir et que je frappais à la porte des gens, alors que lui était ivre et se comportait de manière suave.

Partir en tournée était une épreuve pour moi à l'époque, principalement à cause de ma relation instable avec Jennifer. Même si je logeais principalement chez Kim, Jennifer restait ma petite amie. Jennifer était convaincue que Kim et moi avions des relations sexuelles. Un jour, elle est venue chez Kim, et Kim et moi dormions à poings fermés, nus et

enlacés. Je sais que cela pourrait sembler une mauvaise scène si vous étiez la petite amie du garçon dans le lit, mais nous étions juste en train de prendre une bonne dose de drogue. Pas de romance, juste de l'amitié.

Jennifer ne voyait pas les choses de la même façon. Kim et moi nous sommes réveillés avec Jennifer en train de briser la fenêtre de la chambre. Elle n'est pas entrée avec une bonne vieille batte de base-ball, mais avec une canne à tête d'oiseau sculptée et peinte de façon très élaborée, provenant des terres mayas. Après avoir brisé la fenêtre, elle a essayé de me tuer avec la canne.

Quand il fallait partir en tournée, j'évitais Jennifer plusieurs jours avant, car je savais qu'on allait me jeter la hache de guerre. Une fois, j'étais en avance sur le lieu de l'évasion, qui était le parking d'EMI sur Sunset. J'étais avec Kim, et nous étions toutes les deux complètement défoncées à l'héroïne, assises sur le siège avant d'une voiture.

Je suppose que dans ma rêverie à moitié éveillée, j'avais déboutonné le chemisier de Kim parce que je voulais voir sa poitrine d'un blanc laiteux. J'étais peut-être même en train de sucer son mamelon ou de lui tenir les seins quand, BAM, BAM, BAM, il y a eu le bruit sourd de quelque chose qui frappait contre la fenêtre. J'ai levé les yeux et c'était Jennifer.

"Espèce d'enculé, tu es parti depuis des jours, et je savais que c'était en train de se passer", a-t-elle crié.

"Jennifer, crois-moi, j'ai peut-être ouvert sa chemise, mais je n'ai jamais couché avec cette fille, c'est juste une amie", ai-je protesté.

"Tu as dit que tu rentrais à la maison il y a trois jours, et tu pars pour trois semaines, et au fait, je suis enceinte", a-t-elle crié.

Entre-temps, la dispute avait dégénéré sur le trottoir et Jennifer essayait de me tuer ou au moins de m'arracher les yeux.

"Jennifer, tu vois, c'est pour ça que je ne rentre pas à la maison pendant trois jours avant de partir, parce que je ne veux pas me faire frapper et que tu es trop difficile à gérer et je sais que tu n'es pas enceinte, parce que tu viens d'avoir tes règles et que je n'ai pas fait l'amour avec toi depuis que tu as eu tes règles, alors n'essaie pas de me dire que tu es enceinte, putain." J'ai essayé de la raisonner, mais c'était un taureau. Non pas que je puisse la blâmer.

Rien ne pouvait l'arrêter, et Kim était prise entre deux feux, alors je me suis réfugiée à l'intérieur du bâtiment de l'IME. Jennifer m'a suivi et a commencé à me tirer les cheveux et à me griffer le visage. J'étais encore défoncé et j'essayais de ne pas perdre un globe oculaire ou une touffe de cheveux, alors j'ai commencé à courir dans les couloirs.

Jennifer m'a poursuivi. Pour une raison inconnue, j'avais un sac de biscuits, alors j'ai commencé à lui lancer les biscuits, pour la tenir assez loin pour qu'elle ne puisse pas les manger.

n'a pu donner aucun coup de poing. Elle s'est emparée d'un instrument contondant, j'ai donc mis mon pied pour l'empêcher de me frapper avec, et elle est devenue encore plus folle, si c'était possible.

"N'essaie pas de me donner des coups de pied dans le ventre juste parce que je suis enceinte. Je sais que tu veux te débarrasser du bébé", a-t-elle crié.

Heureusement, Lindy est venue à mon secours. "Jennifer, nous ne partons que pour quelques semaines. Je sais à quel point ce garçon t'aime. Il ne parle que de toi." D'une manière ou d'une autre, nous avons réussi à partir en tournée en un seul morceau.

Malgré nos tournées, EMI n'a jamais soutenu l'album et n'a pas voulu nous donner d'argent pour une vidéo. Cela ne nous a pas arrêtés. Lindy possédait l'une des premières caméras vidéo domestiques, et il a filmé nos tournées et les a intégrées à un documentaire de la BBC qui nous avait filmés en train d'interpréter "Jungle Man" au Club Lingerie d'Hollywood. Il a branché deux magnétoscopes dans une arrière-salle d'EMI, a fait un montage et nous avons eu une vidéo pour une centaine de dollars. Plus tard, notre bon ami Dick Rude a tourné une vidéo pour "Catholic School Girls Rule" qui comportait un plan de moi chantant depuis la croix, entre autres choses blasphématoires, de sorte que cette vidéo n'a été diffusée que dans les clubs.

Quand nous n'étions pas en tournée, je restais à peu près défoncé. C'était comme le jour de la marmotte chaque jour, exactement le même. Kim et moi nous réveillions et devions regarder par sa fenêtre pour voir dans quelle direction allait la circulation sur l'autoroute afin de déterminer si c'était le crépuscule ou l'aube. Ensuite, nous trouvions de l'argent, nous prenions de la drogue, nous nous droguions et nous allions nous promener autour d'Echo Park Lake, en nous tenant par la main, dans le brouillard le plus complet. Si je devais me présenter à une répétition, je la manquais probablement. Si je me présentais, j'étais trop défoncé pour faire quoi que ce soit, alors je m'assoupissais dans un coin de la pièce ou je m'évanouissais sur le quai de chargement.

Chaque jour, Kim et moi nous défonçons, et au beau milieu de l'euphorie, nous nous jurons que demain nous arrêterons de fumer. Le lendemain, nous recommencions tout le processus. À ce moment-là, beaucoup de nos amis étaient drogués, et souvent, la seule fois où nous nous voyions, c'était lorsque nous étions dans nos voitures et que nous attendions de faire du flicage. Nous étions tous scorés par le même Français, alors nous l'appelions, et il nous rappelait en disant : "Rendez-

vous à Beverly et Sweetzer dans dix minutes." On y allait, et à un coin de rue, on voyait Hillel et Maggie dans leur voiture, et à un autre coin de rue, on voyait Bob Forest et sa copine. Le concessionnaire passait d'une voiture à l'autre,

Kim et moi étions toujours servies en dernier, parce que nous étions les plus susceptibles de ne pas avoir la bonne somme d'argent ou de devoir de l'argent ; mais nous étions patientes et prêtes à prendre tout ce que nous pouvions obtenir. Ensuite, nous retournions chez nous et j'étais chargée de partager le sac et de charger les seringues. Comme je savais que ma tolérance à l'héroïne était beaucoup plus grande que celle de Kim, je prenais toujours, à son insu, 75 % du sachet et lui donnais le reste. Ironiquement, cette pratique a failli la tuer.

C'est arrivé chez Hillel, un soir. Il avait emménagé dans un lieu tristement célèbre d'Hollywood, le Milagro Castle, à deux pas de Gower. Marilyn Monroe y avait autrefois vécu, mais il était désormais peuplé de trafiquants de drogue et de punk rockers. Un soir, après avoir acheté du China White, Kim, Hillel et moi sommes allés chez lui pour nous droguer. Hillel avait son bindle, Kim avait le nôtre, et pour une raison ou une autre, Hillel a proposé de partager le sien avec Kim, pour que je puisse avoir un bindle entier pour moi tout seul. J'étais tellement excité à l'idée de faire mes affaires que je n'ai pas réalisé qu'Hillel partagerait son sac moitié-moitié avec Kim.

La défonce était incroyable, et je me souviens qu'Hillel et moi sommes allés dans la cuisine et avons partagé des Lucky Charms, en dansant, en parlant et en étant généralement exubérants à propos de la puissance de la drogue. Puis j'ai réalisé que nous n'avions pas entendu Kim depuis un moment. Je me suis rendu compte qu'elle avait pris beaucoup plus de drogue qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant.

Je me suis précipité dans le salon et j'ai vu Kim assise dans le fauteuil, pratiquement morte. Elle était froide et blanche, ses lèvres étaient bleues et elle ne respirait plus. Soudain, je me suis souvenu de toutes les techniques de réanimation d'une personne victime d'une overdose d'héroïne que Blackie m'avait enseignées quand j'avais treize ans. Je l'ai soulevée, je l'ai traînée dans la douche, j'ai fait couler l'eau froide et j'ai commencé à lui faire du bouche-à-bouche. Je la giflais frénétiquement en criant : "Kim, ne meurs pas sur moi, putain. Je ne veux pas avoir à appeler ta mère pour lui dire que sa fille n'est plus là. Je ne veux pas avoir à prendre le petit-déjeuner seule demain."

Elle a commencé à perdre connaissance par intermittence. Je la secouais comme une poupée de chiffon en criant : "Ne t'endors pas !" Hillel avait appelé le 911 et lorsque les ambulanciers sont arrivés, j'ai sauté par la fenêtre et je me suis enfui parce que j'avais des mandats d'arrêt en cours pour des infractions au code de la route. Hillel est allé à l'hôpital avec elle et

ils l'ont remise sur pied. Environ douze heures plus tard, j'ai appelé sa chambre à l'hôpital.

"Venez me chercher. Ces enculés ont gâché ma défonce", dit-elle. "Je suis malade. Il faut qu'on aille voir les flics." Aussi étonnant que cela puisse paraître, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pouvait y avoir un problème.

De temps en temps, je faisais des tentatives timides pour me désintoxiquer. L'une d'entre elles a eu lieu à l'instigation de Flea, qui m'a suggéré d'arrêter la drogue pendant un certain temps et de reprendre contact avec ce que nous faisons en tant que membres d'un groupe. Il vivait dans un joli appartement sur Carmen Street, et il m'a proposé de venir m'installer sur son futon. Je suis arrivé avec quelques bouteilles de NyQuil et j'ai dit : "Flea, ça va être moche. Je ne vais pas pouvoir dormir et je vais avoir très mal. Es-tu sûr de vouloir de moi dans ta maison ?"

Il était d'accord, alors nous avons écouté de la musique et j'ai donné des coups de pied. Au bout d'un moment, Flea m'a dit que je devrais prendre un appartement dans l'immeuble, ce que j'ai fait. Bien sûr, Jennifer s'est empressée d'emménager avec moi. Malheureusement, un nouveau dealer nommé Dominique, qui avait usurpé la place de tous les autres dealers français, vivait à un pâté de maisons de là.

Il était temps de repartir pour une nouvelle tournée. La veille, Jennifer et moi avons eu une de ces séances marathon de sexe et d'héroïne.

Nous faisons l'amour pendant deux heures, puis nous nous disputons pendant une heure à propos de mon départ le lendemain, et elle criait aussi fort pendant l'amour que lorsqu'elle m'engueulait pour partir en tournée. Il était difficile de distinguer les moments où nous nous disputons de ceux où nous faisons l'amour. Un voisin qui me détestait a donc appelé les flics pour ce qu'il pensait être une affaire de violence domestique.

J'étais dans la maison, entouré de tonnes de seringues, de cuillères et d'héroïne, lorsque les flics ont frappé à la porte.

"Nous avons reçu un appel pour violence domestique", annonce l'un des flics. "De quoi parlez-vous, de violence domestique ? Il s'agit de moi et de mon petite amie, et c'est tout", ai-je dit.

"Nous pouvons entrer et jeter un coup d'œil", demande le policier.

J'étais en train de dire non quand Jennifer est arrivée à la porte. Elle n'avait manifestement pas été maltraitée, mais elle avait le sang chaud et continuait à me crier dessus. Un flic essayait de passer la tête par la porte et d'éclairer Jennifer avec sa lampe de poche. Entre-temps, l'autre flic avait vérifié mes antécédents et trouvé les mandats en suspens, de sorte qu'ils m'ont arrêté sur-le-champ et m'ont traîné dehors menotté, à moitié nu. Tous les voisins regardaient, convaincus que je me faisais arrêter pour avoir battu

une fille. Jennifer et moi nous criions dessus

alors qu'ils m'emmenaient. C'était juste un mauvais épisode de *COPS*. Heureusement, Lindy m'a tiré d'affaire et nous sommes partis en tournée le lendemain, mais à cette époque de ma vie, il fallait s'attendre à ce que quelque chose comme ça arrive avant une tournée.

Ou lorsque nous revenions d'une tournée. Nous revenions d'une tournée de *Freaky Styley* quand je suis tombé sur Bob Forest, qui nous attendait sur le parking d'EMI. Bob était l'agitateur de merde classique de la ville. S'il pouvait remuer le couteau dans la plaie, s'il pouvait faire une allusion, s'il pouvait créer des drames et des conflits, il le faisait. Il adorait ça parce que, Dieu sait qu'il était en train de s'effondrer, et je suis sûr que cela détournait un peu l'attention de lui.

Bob était au courant de mes indiscretions sur la route, mais j'ai été surpris quand il est venu me voir et m'a dit : "Bon, tu es là à faire toutes ces choses folles. Tu ne t'inquiètes jamais pour Jennifer ?" C'est la dernière chose dont je me serais inquiété. Dans mon esprit, elle ne ferait jamais rien pour me trahir, même si je la trompais à droite, à gauche et au centre.

Il sourit. "J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, mon pote". Mon cœur s'est mis à battre dans ma poitrine.

"Mon ami, l'heure inhabituelle est arrivée où je vais partager avec toi une information qui ne te plaira peut-être pas", poursuit-il. "Peut-être qu'une certaine personne n'a pas été très loyale envers vous pendant votre absence".

"Vous êtes fou", ai-je balbutié. "Jennifer préférerait se couper les veines plutôt que de s'intéresser à un autre homme. Elle m'aime de toutes ses cellules. Elle est physiologiquement et émotionnellement incapable de se donner à un autre homme."

"Non, c'est possible. Parce que j'ai des preuves."

Je l'ai menacé de lui ouvrir le crâne sur le trottoir s'il ne me disait pas tout ce qu'il savait. Finalement, il a craché le morceau. Jennifer avait couché avec Chris Fish, le claviériste de Fishbone, l'un de nos groupes frères de Los Angeles, pendant que j'étais en tournée. Mais je ne comprenais toujours pas. J'aurais pu imaginer qu'elle couche avec Angelo Moore, le beau chanteur du groupe. Quelle fille n'aurait pas voulu baiser Angelo ? Mais Chris Fish, un type avec de mauvaises dreadlocks et un sens de la mode encore pire ?

J'étais mortifié. Peu importe que j'aie couché avec une centaine de filles sur la route au cours de l'année écoulée. Cela m'a tué. Le fait que mon ami et ma petite amie fassent cela pendant que je n'étais pas là était une démoralisation incompréhensible au dixième degré. Je me suis senti

paralysé. Je me suis probablement donné le cancer à ce moment-là. Mais que pouvais-je faire ?

Pour une raison que j'ignore, je suis allé chez mon père et j'ai élaboré un plan. J'ai d'abord pris le téléphone et j'ai appelé Chris. "Chris, tu as baisé ma copine ?"

Il y a eu une énorme pause, puis une voix lente et stupéfaite a dit : "Oh mec, Bob a craché le morceau".

J'ai pris une grande inspiration.

"Vous n'allez pas me poursuivre, n'est-ce pas ?"

"Je ne vais pas m'en prendre à toi, mais tu n'es pas mon ami, et ne t'approche pas de moi", ai-je prévenu. Fin de la conversation. Il n'était pas mon problème. Jennifer l'était.

Je l'ai appelée. "Jennifer, je sais ce qui s'est passé." "Il ne s'est rien passé", a-t-elle protesté.

"Non, je sais exactement ce qui s'est passé. J'ai parlé à Chris, et c'est terminé."

Elle a commencé à protester, affirmant que Chris mentait, mais j'étais inflexible. "C'est fini. Ne t'approche jamais de moi, je te déteste. Au revoir pour toujours."

J'ai raccroché, et je le pensais vraiment. Il était temps de passer à autre chose. Un sentiment d'excitation m'a envahi, j'ai appelé Flea, et lui, moi et Pete Weiss sommes sortis en voiture. Je me tenais sur le toit de la voiture qui roulait dans les rues d'Hollywood, en criant : "Je suis un homme libre. Je suis un homme libre."

Nous avons tourné par intermittence jusqu'au printemps 1986, et il était temps de commencer à penser à notre prochain album. L'un des producteurs que nous envisagions était Keith Levene, qui avait fait partie de Public Image Ltd. Je connaissais Keith et je pensais que c'était un type génial, mais je savais aussi qu'il était héroïnomane, donc nous allions vivre une expérience alambiquée. Mais cela me paraissait très bien, car j'étais dans un sale état. Plus le paysage était alambiqué, moins j'apparaissais comme un raté.

EMI nous avait donné un budget de cinq mille dollars pour la démo, et cela me semblait assez élevé. Une démo ne pouvait pas coûter autant. Lorsque j'en ai parlé à Hillel et Keith, j'ai découvert qu'ils avaient prévu deux mille dollars pour les médicaments nécessaires à la réalisation de la cassette. Je ne pense pas que Flea ait accepté, et je sais que Cliff n'en avait aucune idée ; il était juste pris dans le maelström de la folie.

J'étais en retard pour la séance et, en arrivant au studio, je me suis demandé s'ils avaient vraiment mis de l'argent de côté pour se défoncer. La première

Ce que j'ai vu en entrant dans cette pièce, c'est une montagne de cocaïne et une petite taupinière d'héroïne. Hillel était complètement givré. Ils m'ont dit que les premiers quinze cents dollars de drogue avaient déjà été consommés, alors j'ai commencé à ramasser, à saisir, à arracher et à saturer, et j'étais tellement bourré que je n'étais pas en état de participer à un processus créatif.

Le pauvre Cliff était dans un coin du studio, en train de bricoler ce qui était alors un tout nouvel appareil, une boîte à rythmes. On frappait les pads pour créer un son de batterie préprogrammé, et on pouvait enregistrer ses propres sons pour jouer de la batterie avec le son que l'on voulait. Le son préféré de Cliff était celui d'un bébé qui pleure. C'était un appareil de faible technicité, mais Cliff le manipulait avec autant d'obsession que nous avec les drogues, en riant d'une manière étrange et nerveuse. Il m'a regardé et m'a dit : "Je pourrais jouer avec ce truc pendant dix ans. C'est comme un groupe à part entière". Je me souviens avoir pensé : "C'est ce qu'il veut faire. Il en a marre de ce cirque, il regarde cette machine et voit son avenir."

Il était évident que Cliff n'avait plus le cœur au groupe. Il n'a pas démissionné, mais nous avons senti qu'il ne voulait pas continuer, alors Flea lui a rendu visite et lui a annoncé la mauvaise nouvelle. Il l'a très mal pris et a gardé des sentiments amers pendant quelques années. Puis Jack Irons, notre batteur d'origine, a décidé de revenir dans le groupe, ce qui m'a autant choqué que le retour d'Hillel. Quelque chose a dû se passer avec What Is This pour ébranler la loyauté de Jack, car il n'était pas du genre à quitter quelque chose pour une meilleure opportunité de carrière. Quoi qu'il en soit, nous lui manquions, il nous aimait et il voulait jouer de la musique avec nous. Il est donc revenu et nous avons recommencé à écrire de la musique en tant que quatuor original.

Puis quelqu'un d'autre est revenu dans ma vie. Environ un mois s'était écoulé depuis ma séparation avec Jennifer. Je continuais à prendre beaucoup d'héroïne et de cocaïne, sans rien apprendre. Je n'évoluais pas en tant que personne. Je ne me fixais pas d'objectifs et je ne travaillais pas sur mes défauts de caractère. Je n'étais qu'un toxicomane détraqué.

Une nuit, vers trois heures du matin, on a frappé à ma porte dans la rue Carmen. C'était Jennifer. Elle travaillait comme go-go dancer dans un club, et il était évident qu'elle revenait directement du travail, parce qu'elle était habillée de mille couleurs différentes, avec des plumes, des bottes, des chaînes et un maquillage délirant qui avait dû lui prendre plusieurs heures à appliquer.

"S'il te plaît, laisse-moi entrer. Tu me manques. Tu me manques",

supplie-t-elle.

"Aucune chance", ai-je dit. "Vas-y, c'est tout. Ne me crée pas d'ennuis, ne commence pas à crier. Je n'ai pas besoin de flics chez moi."

J'ai fermé la porte et je me suis rendormi. Lorsque je me suis réveillé, j'ai vu Jennifer recroquevillée sur le tapis d'accueil devant ma porte, dormant profondément. Cette situation s'est poursuivie pendant les semaines suivantes : Tous les soirs, elle venait frapper ou se pelotonner et s'endormir sur le pas de ma porte. J'ai même commencé à sortir par la fenêtre de ma cuisine et à grimper le long d'un énorme citronnier qui se trouvait juste à l'extérieur (et qui s'est avéré utile lorsque j'ai acheté de l'héroïne persane, qui était à base d'huile et qui devait être cuite dans du jus de citron).

Un soir, j'ai succombé. Je ne me souviens plus si j'ai cédé à son amour, si j'étais si mal en point que j'avais besoin de vingt dollars, si elle m'offrait de la drogue ou toute autre circonstance triste, malsaine et bizarre, mais je l'ai laissée entrer et nous avons repris là où nous nous étions arrêtés. Nous avons repris une relation totalement dysfonctionnelle mais passionnée. Tellement passionnée qu'elle a été documentée dans une vidéo qui est devenue un classique culte dans le milieu des clubs underground de Los Angeles.

C'est arrivé un soir au Roxy. Des gens avaient organisé une soirée de bienfaisance pour Sea Shepherd, une version hard-core de Greenpeace, et les Chili Peppers ont été invités à jouer. Le thème de la soirée était que chaque groupe devait reprendre une chanson de Jimi Hendrix. L'affiche était excellente et comprenait Mike Watt, notre ami Tree, et Fishbone, alors nous étions ravis de jouer.

Lorsque je suis arrivé au concert, Fishbone était sur le point de commencer. Un peu plus tôt, il avait été question que Jennifer chante avec Fishbone, mais j'ai mis un terme à cette idée. "Tu ne vas pas monter sur scène avec *ce* type". Fishbone est monté sur scène et je me suis rendu au balcon. Quand j'ai regardé en bas, il y avait Jennifer sur scène. Ce n'était pas bon signe. Je devais lui faire payer le fait de m'avoir manqué de respect devant mes amis. En même temps, j'ai gardé ma concentration, parce que ce qui comptait vraiment pour moi, c'était de bien chanter "Foxy Lady". Juste avant notre entrée en scène, une jeune hippie est entrée dans les coulisses. Elle avait les cheveux bruns, était très jolie et avait des seins énormes qui dépassaient de son débardeur et qui ne pouvaient pas s'empêcher d'être dans le visage de tout le monde.

Une ampoule s'est allumée dans ma tête. Je me suis approché d'elle et lui ai chuchoté à l'oreille : "On va faire 'Foxy Lady', et quand on arrivera à

la fin de la chanson, quand on flippera sur scène, je veux que tu viennes danser nue avec moi." Deux personnes peuvent jouer au même jeu. La déesse hippie est d'accord.

Nous sommes sortis et avons tué "Foxy Lady". C'était comme si notre groupe avait pu léviter. La batterie était en pleine action. Flea s'enfonçait dans le sol. Hillel était en orbite. Je donnais tout ce que j'avais.

J'avais presque oublié qu'il devait y avoir un invité surprise. Nous sommes arrivés à la fin de la chanson, et cette jeune hippie élancée est entrée sur scène. Elle n'était pas complètement nue, mais elle était torse nu et ses gros seins faisaient des va-et-vient sur la scène. Elle s'est approchée de moi et a commencé à faire son shimmy hippie à côté de moi. Norwood, le bassiste de Fishbone, est venu nous rejoindre, et nous avons pris en sandwich cette fille à moitié nue.

Soudain, une silhouette s'est envolée sur scène comme si elle avait été tirée d'un canon. C'était Jennifer. Elle a attrapé Norwood, qui est un homme costaud, et l'a jeté comme une poupée de chiffon. Puis elle a attrapé la fille et l'a littéralement jetée hors de la scène. Pendant ce temps, le groupe continuait à jouer. Je me suis rendu compte que j'étais sur le point d'être le destinataire d'une sérieuse douleur. Je m'étais alors retrouvé par terre, sur le dos, en train de chanter l'outro. Et Jennifer était là, m'attaquant avec ses poings et ses pieds, donnant des coups de poing et se connectant avec moi, et s'attaquant à mon entrejambe avec ses bottes. J'essayais de bloquer les coups de poing, tout en ne manquant pas une note. Elle m'a botté le cul jusqu'à ce que je termine la chanson, puis s'est échappée d'une manière ou d'une autre et s'est enfuie dans la nuit.

Entre ma petite amie dysfonctionnelle, mon ami platonique dysfonctionnel et mon moi dysfonctionnel, ma vie s'est poursuivie dans une spirale descendante. Nous avons choisi un producteur pour notre troisième album, Michael Beinhorn. C'était un type très intelligent de New York qui aimait la même musique que nous et qui avait produit un tube de Herbie Hancock intitulé "Rockit". Mais j'étais coincé dans mon année de la marmotte, me réveillant tous les matins avec la même réalité grise de la drogue pour me sentir bien. J'ai encore pris de l'héroïne avec Kim et j'ai cessé d'être productif. Je dépérissais, mentalement, spirituellement, physiquement, créativement - tout s'évanouissait. Parfois, prendre de l'héroïne était agréable, rêveur, euphorique et insouciant, presque romantique. En réalité, j'étais en train de mourir et je n'arrivais pas à m'en rendre compte tant j'étais enfoncé dans ma propre forêt.

Les rares fois où je me suis présenté aux répétitions, je n'apportais rien à la table. Je n'avais plus la même motivation ni le même désir de trouver des idées et des paroles. Je les avais toujours en moi, mais le processus était contrarié, engourdi. Nous avons écrit de la musique pour le

troisième album, peut-être quatre ou cinq chansons, mais il nous en fallait beaucoup plus. Tout le groupe souffrait d'Hillel et de moi

Je n'avais pas l'impression d'être drogué, mais j'étais le candidat le plus évident à blâmer, parce que je dormais littéralement pendant les répétitions.

Un jour, je me suis présenté à la répétition, et Jack, Hillel et Flea, qui m'aimaient probablement plus que n'importe qui d'autre sur terre, m'ont dit : "Anthony, on te vire du groupe. Nous voulons jouer de la musique et toi, manifestement, tu ne le veux pas, alors tu dois partir. On va prendre un autre chanteur et continuer, donc tu es viré."

J'ai eu un bref moment de lucidité lorsque j'ai vu qu'ils avaient tous les droits du monde de me licencier. C'était une décision évidente, comme se couper ce foutu pied parce qu'il est gangrené, afin que le reste du corps ne meure pas. Je voulais juste qu'on se souvienne de moi et qu'on me reconnaisse pour ces deux ou trois années passées au sein des Red Hot Chili Peppers en tant que membre fondateur, un gars qui a commencé quelque chose, un gars qui a fait deux disques ; tout ce qui est venu après était à eux. Une partie de moi était sincère dans le fait de laisser partir le groupe. Mais ce qui m'a permis de l'accepter si facilement, c'est que je savais désormais que je n'avais aucune responsabilité, et que je pouvais partir avec Kim et me bourrer la gueule.

À leur grande surprise, j'ai haussé les épaules et j'ai dit : "Vous avez raison. Je m'excuse de ne pas avoir apporté la contribution que j'aurais dû apporter pendant tout ce temps. C'est vraiment dommage, mais je comprends parfaitement et je vous souhaite bonne chance."

Et je suis parti.

Une fois que je n'ai plus eu d'interlocuteur, la situation a empiré. Kim et moi nous sommes lancés. Nous étions de plus en plus désespérés et nous devions trop d'argent aux trafiquants de drogue d'Hollywood. Nous avons donc commencé à marcher depuis sa maison, qui n'était pas loin du centre de Los Angeles, jusqu'aux quartiers connus pour leur trafic de drogue, principalement la Sixième et l'Union. Nous y sommes allés et avons commencé à nous présenter à ces différents personnages de la rue. J'ai tout de suite rencontré un arnaqueur talentueux. C'était un gamin des rues, un toxicomane incontrôlable qui évoluait habilement dans le monde de la drogue latino du centre ville. Il est devenu notre agent de liaison avec tous les autres contacts. Il vivait encore avec ses parents dans cette petite maison en bois. Le gamin était couvert de traces de pas, d'abcès et de maladies de la tête aux pieds, mais c'était un maître des coins du centre-ville. Kim et moi avons toujours été de petits acheteurs à petit budget, et il nous a toujours bien traités. Nous lui faisons confiance. Nous achetions des boules de cocaïne et des boules d'héroïne et nous marchions quelques pâtés de

maisons dans ces quartiers résidentiels pour nous shooter

dans la rue. Nous avions encore un air d'invincibilité et d'invisibilité, et nous pensions qu'on ne pouvait pas nous toucher.

Environ une semaine après mon départ du groupe, j'ai eu un moment de tristesse déterminant. Je parlais à Bob Forest, et il m'a dit que mon ancien groupe avait été nommé groupe de l'année à L.A. lors de la première édition des *L.A. Weekly Music Awards*. Pour notre cercle, c'était un peu comme une nomination aux Oscars, donc c'était assez excitant. Bob m'a demandé si j'allais assister à la cérémonie. Je lui ai répondu que je ne parlais pas aux gars et que je ne pouvais donc pas m'imaginer y aller.

Mais la cérémonie de remise des prix se déroulait au Variety Arts Theatre, une vieille salle classique en plein centre-ville. Par coïncidence, je me trouvais dans le même quartier ce soir-là, essayant de me procurer plus de drogue que personne ne voulait m'en donner. Il ne me restait plus que dix dollars, ce qui n'est pas très agréable, car lors d'une soirée comme celle-là, on voudrait être en état d'ébriété, mais au lieu de cela, j'étais à peine défoncé. Je me souviens d'avoir fait un speedball avec des dealers de gangs quand j'ai réalisé que l'événement *L.A. Weekly* avait lieu.

J'ai pénétré dans le hall du théâtre un peu dans le brouillard. Il faisait inhabituellement sombre à l'intérieur, et il n'y avait presque personne, car le spectacle était en cours. Les portes menant aux allées du théâtre étaient ouvertes, je me suis donc appuyé contre l'une d'entre elles et j'ai commencé à scruter le public à la recherche de mes anciens camarades de groupe. Bien sûr, ils étaient au premier rang. Cela ne faisait pas plus d'une minute que j'étais là quand je suis tombé sur une connaissance qui m'a dit : "Mec, tu ne devrais pas être là. Ça va être vraiment triste pour toi."

Juste après, ils ont annoncé le gagnant du groupe de l'année à Los Angeles : "The Red Hot Chili Peppers". "On a gagné ! On a gagné ce putain de prix !" Je me suis réjoui tout seul. J'ai regardé les gars, et ils avaient tous un grand sourire et du peps dans la démarche alors qu'ils montaient sur scène dans leurs costumes et leurs chapeaux de fantaisie. Chacun a reçu son prix et a fait un petit discours du genre "Merci, *L.A. Weekly*. Merci, L.A. We rock. On se revoit l'année prochaine." Aucun d'entre eux n'a mentionné notre frère Anthony qui a fait ça avec nous et qui méritait une partie de ce prix. C'est comme si je n'avais jamais été là ces trois dernières années. Pas un mot sur le type qu'ils avaient expulsé deux semaines auparavant. Pas de "Repose en paix", pas de "Que Dieu sauve son âme", rien.

Ce fut pour moi un moment poétiquement tragique, bizarre et surréaliste. Je comprenais qu'on me mette à la porte, mais je ne comprenais pas pourquoi diable on me mettait à la porte.

n'a pas eu le cœur de me donner un coup de chapeau depuis le podium. J'étais trop engourdi pour m'apitoyer sur mon sort ; j'essayais désespérément de ne pas penser à la façon dont j'avais merdé et j'essayais d'échapper à toute responsabilité ou à tout bilan. Je me suis donc dit "Ah, qu'ils aillent se faire foutre" et j'ai essayé d'emprunter cinq dollars à quelqu'un dans le hall pour pouvoir sortir et continuer à me défoncer.

L'argent pour la drogue était un vrai problème pour nous, mais un jour, Kim a reçu un gros chèque, nous sommes sortis et avons acheté une tonne d'héroïne et nous sommes retournés chez elle pour la consommer. J'étais tellement défoncé et je me sentais tellement bien que j'ai dit à Kim : "Il faut que j'arrête ce truc". Parfois, quand on est défoncé à ce point, on pense qu'on va se sentir aussi bien pour le reste de sa vie, et on croit vraiment qu'on peut arrêter la drogue ; on ne peut pas imaginer que cette euphorie disparaisse un jour.

"Je vais appeler ma mère, retourner dans le Michigan et me mettre à la méthadone", ai-je dit à Kim. Pour autant que je sache, c'était le remède à la dépendance.

Nous étions en train de baver et bien trop défoncés pour le bien de qui que ce soit, mais Kim pensait que c'était une bonne idée, alors j'ai pris le téléphone et j'ai appelé ma mère. "Tu ne vas pas me croire, mais j'ai un gros problème d'héroïne ici, et j'aimerais revenir dans le Michigan pour me mettre à la méthadone, mais je n'ai pas un sou en poche", ai-je dit.

Je suis sûre que ma mère était sous le choc, mais elle a immédiatement essayé d'agir de manière rationnelle. Elle a dû sentir que ma vie était en jeu et que si elle s'emportait et portait des jugements, je ne reviendrais jamais à la maison. Bien sûr, si elle avait pu voir la façon dont nous vivions, elle aurait dû être internée dans un asile psychiatrique.

Elle a pris les dispositions nécessaires et le lendemain, le billet est arrivé, mais nous n'avons pas pu nous empêcher de nous défoncer. Le jour du vol arriva, mais nous avons plané toute la nuit et, au moment d'aller à l'aéroport, nous étions incapables de nous ressaisir. J'ai appelé ma mère et j'ai inventé un mensonge stupide pour expliquer que je ne pouvais pas partir ce jour-là, mais que je changerais le billet pour l e l e n d e m a i n . Cela a duré longtemps, et à chaque fois, c'était "je viens demain, je viens demain", alors que Kim et moi étions dans sa maison en train de nous bourrer la gueule.

Finalement, j'ai décidé de partir, mais je devais faire une dernière course et me bourrer la gueule juste avant le vol pour pouvoir planer pendant tout le trajet du retour. Le matin du dernier vol est arrivé, et nous

sommes allés en ville pour acheter un tas de ballons de dope et de la coke.

Kim conduisait une vieille Falcon qu'elle avait empruntée, et je n'arrêtais pas de sauter dans la voiture, à la recherche de bonnes affaires dans la rue, remplissant les poches de mon trench-coat d'héroïne, de cocaïne, de cuillères, de coton, de seringues, et j'en passe. J'étais dans une des rues du centre-ville quand j'ai vu quelqu'un qui pouvait m'être utile de l'autre côté de la rue. J'ai traversé au milieu du pâté de maisons et, avant même de m'en rendre compte, un flic a aboyé : "Hé, mon pote, toi avec le trench-coat. Pourquoi tu ne viens pas par ici ?"

Du coin de l'œil, j'ai vu Kim garée au volant de la Falcon. Elle s'est affaissée et a commencé à gémir.

Avec un peu de chance, je pesais 120 livres, et mes cheveux n'étaient qu'un gros casque de poils emmêlés, comme une oreille d'éléphant. Je portais un trench-coat qui pendait de mon corps, et ma peau était d'une étrange nuance de jaune et de vert. Je portais aussi des baskets montantes en toile, noires et rouges, remplies de dessins que j'avais faits au marqueur. Sur le dessus de l'une des chaussures, j'avais dessiné une jolie étoile de David de la taille d'un dollar en argent. Oh, et je portais des lunettes noires.

J'étais tellement épuisée.

Le policier a maintenant des renforts.

"Nous vous avons vu marcher en dehors des clous et vous avez l'air un peu suspect", dit le premier policier. "Pourquoi ne pas nous montrer votre carte d'identité ?"

Je n'ai pas de carte d'identité, mais je m'appelle Anthony Kiedis et je suis en retard à l'aéroport pour prendre l'avion et aller voir ma mère...".
." J'ai bégayé.

Pendant cet interrogatoire, l'autre flic me fouillait systématiquement, centimètre par centimètre, en commençant par mes baskets et mes chaussettes.

Je disais au premier flic ma date de naissance, mon lieu de naissance et mon adresse, et il notait tout cela, me distrayant pendant que son partenaire me fouillait. Le partenaire était dans mon pantalon, fouillait les poches, retirait tous les bouts de papier et autres objets que j'avais sur moi. Il a même fouillé la mini-poche, et je devenais de plus en plus nerveux parce qu'il s'approchait de mes poches latérales, qui étaient pleines de mauvaises nouvelles.

"Le deuxième policier m'a demandé si cette veste avait des poches intérieures. J'ai commencé à gagner du temps et je leur ai montré mon billet d'avion et tout ce que j'avais dans les poches intérieures.

Alors qu'il avait épuisé toutes les autres poches et qu'il s'apprêtait à s'attaquer à celles qui étaient chargées, son partenaire a regardé mes baskets et m'a dit : "Tu es juif ? Pourquoi as-tu l'étoile de David sur tes baskets ?"

J'ai levé les yeux et j'ai vu son badge. Il y avait écrit COHEN.

"Non, mais mon meilleur ami au monde est juif, et nous avons tous les deux un faible pour l'étoile de David", ai-je dit.

Cohen a regardé son partenaire, qui était sur le point de trouver ma cachette, et a dit : "Kowalski, laisse-le partir".

"Quoi ? dit Kowalski.

"Laissez-moi lui parler une seconde", dit Cohen, et il m'entraîne à l'écart. "Ecoutez, vous ne devriez pas être ici", m'a-t-il chuchoté. "Quoi que tu fasses, ça ne marche pas pour toi, alors pourquoi ne pas prendre cet avion et partir d'ici. Je ne veux plus jamais te voir ici."

J'ai acquiescé et, dès que le feu a changé, j'ai traversé la rue en courant, et c'est ce matin-là que je suis arrivé à l'aéroport.

Lorsque le vol est arrivé dans le Michigan, j'étais encore sous l'emprise de la drogue. J'ai vu ma mère dans la salle d'attente et je me suis approché d'elle, mais elle m'a ignoré parce que j'avais l'air d'être sorti d'une tombe.

"Bonjour, maman", ai-je dit docilement. L'expression de choc, d'horreur, de peur, de tristesse et d'incrédulité sur son visage était insupportable. "Allons directement à la clinique", ai-je dit.

Nous nous sommes rendus au bâtiment et avons demandé à un employé où se trouvait la clinique de méthadone. On nous a dit que l'État du Michigan avait cessé d'utiliser la méthadone six mois avant mon arrivée. C'était vraiment, vraiment une mauvaise nouvelle pour moi, parce que normalement, j'irais bousculer quelque chose quelque part. Mais je n'avais plus rien à jouer. Je n'avais pas un sou en poche et je pouvais à peine marcher.

Le conseiller m'a proposé de m'admettre dans un centre de traitement à long terme, mais il s'agissait d'un engagement d'un an. J'aurais préféré mourir sur le trottoir plutôt que de m'inscrire pour un an.

"La seule autre alternative est l'Armée du Salut, mais il n'y a pas de cure de désintoxication.

Nous avons roulé jusqu'à un quartier miteux de Grand Rapids et je me suis inscrite à l'Armée du Salut. "Merci, nous vous rendrons votre fils dans vingt jours", ont-ils dit, et ma mère est partie. J'étais perdu. Ils m'ont emmené dans une grande

et m'a donné un lit de camp. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu des jeunes blancs, des jeunes noirs, des jeunes hispaniques, des jeunes alcooliques, des jeunes drogués, des jeunes drogués, et un petit nombre de personnes plus âgées. Je me suis bien intégré.

Je devais faire face à une cure de désintoxication. Je savais à quoi m'attendre, car je l'avais déjà vécu. Je savais que j'allais avoir mal au ventre, que chaque os de mon corps allait me faire mal. Lorsque vous donnez des coups de pied, vous avez mal aux cils, aux sourcils, aux coudes, aux genoux, aux chevilles, à la nuque, à la tête, au dos, à tout. Des parties de votre corps dont vous ignoriez qu'elles pouvaient ressentir de la douleur en ressentent. Vous avez un mauvais goût dans la bouche. Pendant une semaine, votre nez coule de manière incontrôlée. Je n'ai pas beaucoup vomi, mais la pire agonie a été de ne pas pouvoir dormir. Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit pendant vingt jours. Je restais debout toute la nuit, j'errais dans les couloirs et j'allais m'asseoir dans le salon pour regarder la télévision tard dans la nuit. Les premiers jours, je ne pouvais pas manger, mais j'ai retrouvé l'appétit et j'ai commencé à manger un peu de viande.

Au bout de quelques jours, un membre du personnel est venu me voir et m'a dit : "Tu dois assister à une réunion tous les jours où tu es ici". Il faisait froid et il neigeait dehors, et je me sentais plutôt malheureux. J'ai donc accepté mon sort et j'ai marché avec tous les autres enfants dans cette petite pièce. Je n'étais pas dans un grand état de compréhension, parce que je souffrais physiquement et que j'étais émotionnellement angoissé, mais je me suis assis à la réunion et j'ai vu les douze étapes sur le mur. J'essayais de les lire, mais je n'arrivais pas à me concentrer. J'essayais d'écouter ces gens, mais je ne pouvais pas concentrer mes oreilles.

Toute ma vie, je me suis moqué de tout ce qui avait trait à la sobriété ou au rétablissement. Je voyais des autocollants qui disaient "UN JOUR À LA FOIS" et je me disais "J'emmerde ça". J'étais un arnaqueur, un escroc, un fieffé menteur, un tricheur, un voleur, toutes ces choses, alors naturellement, j'ai commencé à chercher l'escroquerie. S'agissait-il d'une question d'argent ? Une histoire de Dieu ? Une histoire de religion ? Qu'est-ce qui se passait ici ?

Mais alors que j'étais assis à cette réunion, j'ai senti quelque chose dans la pièce qui avait du sens pour moi. Ce n'était rien d'autre qu'une bande de gars comme moi, s'aidant les uns les autres à sortir de la drogue et à trouver un nouveau mode de vie. Je voulais découvrir la faille, mais il n'y en avait pas. Je me suis dit : "Oh mon Dieu, ces gens viennent du même endroit que moi, mais ils ne se droguent plus, ils n'ont pas l'air désespérés et

ils plaisaient sur des choses que la plupart des gens vous enverraient en prison pour en avoir parlé". Une fille s'est levée et a commencé à parler

sur le fait qu'elle ne pouvait pas arrêter de fumer du crack alors qu'elle avait un enfant. Elle avait dû donner son enfant à sa mère. Je me suis dit : "Oui, je ferais la même chose. Je laisserais l'enfant à sa mère et je disparaîtrais. J'ai fait la même chose avec mon groupe."

Il ne s'agissait pas d'une secte, d'une escroquerie, d'une mode, d'un truc, d'un truc pour se faire de l'argent ; c'était juste des drogués qui aidaient d'autres drogués. Certains d'entre eux étaient abstinents et d'autres devenaient abstinents parce qu'ils parlaient à ceux qui étaient abstinents et qu'ils étaient honnêtes et n'avaient pas peur de dire à quel point ils étaient dans la merde. J'ai compris que si je faisais cela, je pourrais être abstinent.

J'y suis resté vingt jours, sans dormir, mais en allant aux réunions tous les jours, en écoutant et en lisant les livres et en glanant quelques principes de base.

Au bout de vingt jours, je suis retourné chez ma mère à Lowell, me sentant bien différent de ce que j'avais ressenti en arrivant. À l'âge de vingt-quatre ans, j'étais totalement abstinent pour la première fois depuis l'âge de onze ans. J'ai pu dormir toute la nuit, et ma mère et moi avons fait la fête le lendemain. Mon beau-père, Steve, m'a beaucoup soutenue, tout comme mes sœurs. Je me sentais plutôt bien, bizarrement en acceptant les dégâts que j'avais causés. Il y a beaucoup d'optimisme dans ces réunions, avec des gens qui se libèrent des prisons qu'ils se sont imposées, alors tout semblait frais et nouveau.

Steve avait de vieux poids qui traînaient dans la maison, je les ai remis en état et j'ai fait de l'haltérophilie. J'ai fait de longues promenades et j'ai joué avec le chien. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas sentie normale, que je ne courais pas après quelque chose, que je n'appelais pas quelqu'un ou que je ne rencontrais pas quelqu'un au milieu de la nuit pour le dissuader d'acheter un sac de quelque chose. Étonnamment, je n'ai pas du tout pensé à tout cela.

Pendant mon séjour à l'Armée du Salut, j'ai réalisé que si je ne voulais pas continuer à faire ce que je faisais, je devais laisser tomber Jennifer. Je voulais vraiment rester sobre, et je ne la blâmais pas pour mon problème, mais je savais que si j'étais avec elle, mes chances de rester abstinent diminueraient.

J'ai continué à assister à des réunions lorsque j'étais chez ma mère et j'ai appris que l'alcoolisme/la toxicomanie était une véritable maladie. Lorsque vous reconnaissez qu'il existe un nom et une description pour cet état que vous considérez comme de la folie, vous avez identifié le problème et vous pouvez maintenant faire quelque chose pour y remédier.

Il y a un réel soulagement psychologique à découvrir ce qui ne va pas et pourquoi on a essayé de se soigner depuis qu'on est en âge de trouver des médicaments. Au début, je ne comprenais pas très bien les concepts, et je voulais encore faire des économies, faire les choses à ma façon, prendre des raccourcis et ne pas faire tout le travail que l'on me demandait, mais j'aimais ce sentiment et je m'identifiais énormément. J'ai également ressenti des vagues de compassion pour tous ces pauvres types qui détruisaient leur vie. J'ai regardé les participants aux réunions et j'ai vu de belles jeunes femmes qui étaient devenues des squelettes parce qu'elles ne pouvaient pas s'arrêter de consommer. J'ai vu d'autres personnes qui aimaient leur famille mais ne pouvaient pas s'arrêter. C'est ce qui m'a attirée. J'ai décidé que je voulais participer à quelque chose qui donnerait à ces personnes une chance de guérir, de reprendre leur vie en main.

Après avoir passé un mois dans le Michigan, j'ai décidé d'appeler Flea pour prendre de ses nouvelles. Nous avons échangé nos salutations, puis je lui ai parlé de la cure de désintoxication, des réunions et du fait que je ne me droguais plus.

"Comment ça, tu ne te défonces pas ?" dit Flea. "Tu ne fais rien ? Même pas de l'herbe ?"

"Non. Je n'en ai même pas envie. C'est ce qu'on appelle la sobriété, et j'adore ça".

a

décl "C'est fou. Je suis très heureux pour vous", a-t-il déclaré.

aré. Je lui ai demandé comment cela se passait avec le groupe, et il m'a dit que

Ils avaient engagé un nouveau chanteur qui avait un tas de tatouages, mais je pouvais voir dans sa voix qu'ils n'étaient pas satisfaits de lui. Je m'en fichais un peu. Je n'essayais en aucun cas de revenir dans le groupe.

Flea a dû entendre quelque chose dans ma voix lors de ce premier appel, quelque chose qu'il n'avait pas entendu depuis que nous étions au lycée. C'est incroyable, parce que ce n'était pas mon genre de ne pas chercher à revenir dans le groupe dès que je me sentais bien. Mais honnêtement, à l'époque, je ne me souciais pas de savoir si je reviendrais ou non dans le groupe. C'était vraiment à prendre ou à laisser, ce qui n'est pas vraiment mon genre, car je suis un maniaque du contrôle, je veux ce que je veux et je le veux tout de suite. Cependant, à ce moment-là, j'ai été soulagé de tout ce comportement obsédé par moi-même et motivé.

Quelques jours plus tard, Flea m'a appelé. "Il m'a demandé : "Est-ce que tu penses que tu voudrais revenir ici et peut-être jouer quelques

chansons pour voir ce que ça fait d'être de retour dans le groupe ?

C'était la première fois que j'envisageais cette possibilité. Je me suis empressé de dire : "Wow, hmmm. Oui, je le ferais. Il n'y a vraiment rien d'autre que je voudrais faire."

"D'accord, revenez, et mettons-nous au travail", dit Flea.

J'ai pris l'avion pour rentrer chez moi, porté par une toute nouvelle vague d'enthousiasme pour ma nouvelle vie. J'ai décidé d'écrire une chanson sur mon expérience d'un mois de réunions, d'abstinence et de victoire dans cette bataille contre la dépendance. En y repensant, cela me semble naïf, mais c'est exactement ce que j'étais à ce moment-là de ma vie. J'ai pris un bloc de papier, j'ai regardé les nuages par la fenêtre et j'ai commencé à canaliser cette rivière de mots qui se dirigeait vers moi.

Extrait de "Fight Like a Brave" (Combattre comme un brave)

*If you're sick-a-sick 'n' tired of being sick and tired
If tu en as marre de toutes ces conneries et tu en as marre de
tous ces mensonges Mieux vaut tard que jamais pour mettre
les choses au clair*

*Tu sais que le mensonge est mort, alors donne-toi
un peu de répit Fais-le passer dans ta tête, fais-le
sortir de ta poitrine.*

*Il est temps de recommencer Tu veux arrêter de
mourir, la life que tu pourrais vivre Je suis ici
pour raconter une histoire mais je suis aussi ici
pour écouter*

*Non, je ne suis pas votre prédicateur ni votre médecin
J'essaie simplement de vous atteindre, je suis un rebelle
avec une mission Combattez comme un brave - ne soyez
pas un esclave*

Personne ne peut vous dire que vous devez être afraid

À mon retour à Los Angeles, en l'espace de deux mois, j'ai recommencé à prendre de l'héroïne et de la cocaïne. Ma sobriété n'avait pas duré longtemps, mais je savais maintenant qu'il y avait un moyen de sortir de la folie si je le voulais et si j'étais prêt à faire le travail nécessaire pour l'obtenir. On m'avait donné les outils, mais je ne voulais pas encore les utiliser.

Chapitre 8

L'anti-bandage organique

Rejoindre le groupe n'était pas la seule chose dont j'ai parlé à Flea lorsqu'il m'a appelé dans le Michigan. Pendant mon absence, Flea avait un rôle dans un film de science-fiction intitulé *Stranded*, et il avait rencontré une belle jeune actrice nommée Ione Skye, dont il était certain qu'elle était mon genre. Nous avions prévu de nous présenter à mon retour.

À mon retour à Los Angeles, j'ai emménagé chez Lindy, qui était assez gentil pour me laisser rester dans la chambre d'amis de son appartement de deux chambres à Studio City. Bien sûr, cela signifiait qu'il devait repousser tous les appels de Jennifer. Je n'avais aucune envie de lui parler, surtout après avoir rencontré Ione. Dès que j'ai posé les yeux sur Ione, j'ai su que la déesse allait devenir ma petite amie. C'était quelques jours avant son seizième anniversaire, et on aurait dit qu'elle sortait d'un livre de contes de fées. Alors que Jennifer était cette sculpture moderne et délicieusement manucurée d'une superstar du punk-rock, Ione était plutôt une nymphe des forêts au naturel, douce et pleine d'âme. Elle avait de longs cheveux bruns bouclés, une belle et large poitrine et une occlusion. J'ai toujours été attiré par les morsures de dents.

Ione est issue d'une famille hollywoodienne au style de vie alternatif. Son père était le chanteur folk Donovan, mais il n'était pas vraiment présent. Sa mère, Enid, était une belle hippie aux cheveux blonds en boucles. Ione avait un frère qui portait le nom de son père. Ils vivaient tous dans cette superbe maison artisanale de North Wilton, qui dégageait une atmosphère chaleureuse, rustique et familiale. Ione s'habillait comme une enfant hippie et avait un sixième sens éthéré, un don supplémentaire. Elle était aussi beaucoup trop curieuse de tout sur le plan sexuel. C'était une énergie qu'elle ne verbalisait pas, mais qui me convenait à cet âge. Elle était probablement la jeune fille la plus belle, la plus intelligente, la plus sexy, la plus attentionnée et la plus épanouie de tout Hollywood, et notre attirance était réciproque, Dieu merci. Quelques jours après notre rencontre, elle m'a présenté comme son petit ami à sa fête d'anniversaire. La rapidité avec laquelle je suis tombé complètement et profondément amoureux était époustouflante.

J'étais maintenant prêt à me remettre au travail. Je me suis assis avec notre producteur, Michael Beinhorn, et nous avons fait le point sur les chansons. Nous étions censés entrer en studio et enregistrer les pistes de base en dix jours, j'ai donc prévu d'écrire tout au long du processus d'enregistrement. Ce n'était pas une masse de travail écrasante ; à l'époque, il ne fallait que douze chansons pour un disque. Nous avons travaillé sur "Fight Like a Brave", et Beinhorn y a ajouté un refrain scandant un match de football. "Me and My Friends", une chanson que j'avais écrite en rentrant de San Francisco en voiture avec mon vieil ami Joe Walters, s'est bien déroulée. "Funky Crime" était une description lyrique d'une conversation que nous avons eue avec George Clinton, dans laquelle il affirmait que la musique elle-même était aveugle à la couleur, mais que les médias et les stations de radio faisaient de la ségrégation en fonction de leur perception des artistes. "Backwoods" était une chanson sur les racines du rock and roll, et "Skinny Sweaty Man" était mon ode à Hillel. J'ai écrit une autre chanson, "No Chump Love Sucker", également en l'honneur d'Hillel. Il venait d'être laissé en plan et brisé par une petite amie qui l'avait largué pour un type qui avait plus d'argent et plus de drogues. C'était donc une chanson de vengeance contre ce type de femme matérialiste et malveillante.

"Behind the Sun" a été une véritable ramification pour nous. Hillel avait ce riff mélodique inhabituel, et Beinhorn pensait que c'était une chanson qui pourrait être un succès. Il a beaucoup travaillé avec moi sur la mélodie, sachant que ce n'était pas mon fort de m'emballer dans une jolie chanson. Je suppose que ma réputation à l'époque était due à des chansons comme "Party on Your Pussy", qu'EMI a refusé de mettre sur le disque jusqu'à ce que nous changions le titre en "Special Secret Song Inside" (chanson secrète spéciale à l'intérieur). Mais il n'était pas tout à fait exact de penser que toutes nos chansons étaient obscènes. "Love Trilogy" est devenue l'une de nos chansons préférées de tous les temps. La musique a commencé comme un reggae, puis elle s'est transformée en funk hard-core pour finir en speed metal. Pendant des années, lorsque quelqu'un mettait en doute nos paroles, Flea disait : "Lisez 'Love Trilogy' et vous saurez ce que sont les vraies paroles." Il s'agit d'aimer les choses qui ne sont pas nécessairement parfaites ou toujours aimables.

Extrait de "Love Trilogy" (Trilogie de l'amour)

*Mon amour, c'est la mort de l'apartheid
Mon amour est la mort la plus profonde, le*

*blues de l'océan Mon amour est le groove
zoulou*

*Mon amour est le
mouvement coop-a-loop
Mon amour est le blues de
l'éclair Mon amour est le jus
de chatte Mon amour ne
peut pas être refusé*

Après cinquante jours d'abstinence, je me suis dit : "C'est un bon chiffre. Je pense que je devrais l'honorer." J'ai décidé que c'était le bon moment pour prendre de la drogue. Mon plan était de me défoncer pendant un jour ou deux, puis de retourner au travail. J'ai découvert qu'une fois que j'avais commencé, je ne pouvais plus m'arrêter, et cela a vraiment gâché le début du processus d'enregistrement. Les chansons étaient incroyables ; Hillel était en feu ; nous étions tous ravis d'enregistrer dans le sous-sol des studios Capitol, un autre monument historique de l'enregistrement hollywoodien ; Beinhorn travaillait comme un fou ; et moi, je me suis défoncé et je n'arrivais pas à m'arrêter. Finalement, j'ai décidé de prendre de l'héroïne, de dormir et de faire face à un nouveau gâchis.

Je suis allé en ville et j'ai trouvé un Salvadorien qui m'a branché, et j'ai été dans la brume des opiacés une fois de plus. Mais je ne pensais qu'au fait que j'étais censé être en studio. J'ai commencé à entendre le rythme de Jackie Irons dans ma tête pour une chanson sur laquelle nous travaillions et qui s'appelait "The Organic Anti-Beat Box Band". Je me suis assis dans un parc du centre-ville, entouré d'un étrange mélange de gens du parc, et j'ai écrit les paroles. J'ai ressenti une douleur atroce, de la culpabilité et de la honte de ne pas avoir été présent au début de l'enregistrement, mais j'ai pensé que si je me présentais avec quelque chose de bon à offrir, la chaleur diminuerait. Et c'est ce qui s'est passé. Je me suis effondré chez Lindy, puis je me suis levé, je me suis excusé et je me suis ressaisi pour le reste de la session.

Si j'ai rechuté, c'est en partie parce que je n'avais pas de système de soutien. Je ne connaissais personne qui était sobre. Je m'étais aventuré à quelques réunions de mon propre chef, mais j'avais toujours eu l'état d'esprit suivant : "Je peux m'occuper de tout ce qui ne va pas tout seul, et je n'ai besoin d'aucun d'entre vous pour me guider, parce que je ne veux pas, pour l'instant, ce que vous avez". J'ai repris l'abstinence que je m'étais imposée, ce qui équivaut à ce qu'on appelle une "ivresse sèche". C'est un accident qui peut arriver. Vous ne vous injectez pas les substances qui vous rendent fou, mais vous ne vous occupez pas de la merde qui est là depuis toujours et qui

vous donne envie de vous défoncer en premier lieu.

Nous nous sommes bien amusés à faire ce disque. Le retour de Jack Irons dans le mixage a été une source d'inspiration. Il a ajouté un élément tellement important et différent à notre alchimie. Hillel, Flea et moi étions tous des maniaques obsédés par leur propre personne. Jack était le seul type sain. Il s'est avéré qu'il était dérangé, mais d'une manière différente. C'était un élément sympathique, très travailleur, joyeux et solidaire.

Lorsque le moment est venu d'enregistrer les voix, j'ai fait appel à Hillel en tant que membre du groupe et producteur vocal. Chaque fois que je faisais une voix, nous avions tous les deux l'impression que j'allais vers un nouvel endroit et que c'étaient les meilleures expressions vocales que j'avais jamais mises sur bande. Hillel était aux anges, il courait entre les prises et disait : "Je te le dis, c'est la plus belle chose que nous ayons jamais faite. J'ai hâte de sortir ce disque."

Bien entendu, le dernier jour, lorsque la dernière note a été rédigée et mise en boîte et que notre travail a pris fin, Hillel et moi avons trouvé un revendeur français et nous nous sommes gavés de blanc de Chine, nous délectant de notre accomplissement. Cela a ouvert les vannes. Alors que j'étais encore chez Lindy, j'ai orchestré un scénario absolument sanglant de speedballing. Je n'avais pas beaucoup d'argent et je n'avais pas de voiture, alors je me réveillais au milieu de la nuit, je prenais quelques cuillères dans la cuisine et je vidais le seau de Lindy de sa monnaie. Ensuite, je prenais une canne à pêche dans son placard, j'ouvrais la porte de sa chambre et je pêchais ses clés de voiture sur sa commode, me sentant malheureux d'être un tel monstre que je pouvais faire cela au pauvre bâtard qui essayait de m'aider.

Une fois que l'on a trouvé une solution à la maladie qui nous déchire, la rechute n'est plus une partie de plaisir. Vous savez qu'il existe une alternative à votre mode de vie et que vous allez à l'encontre de quelque chose que l'univers vous a donné gratuitement, cette clé du royaume. La toxicomanie est une maladie progressive, de sorte que chaque fois que vous sortez, c'est un peu plus laid qu'avant ; ce n'est pas comme si vous reveniez aux premiers jours de la consommation, quand le prix à payer était moins élevé. Ce n'est plus amusant, mais c'est toujours désespérément excitant. Une fois la première drogue ou le premier verre consommé, vous n'avez plus à vous soucier de votre petite amie, de votre carrière, de votre famille ou de vos factures. Tous ces aspects banals de la vie disparaissent. Vous n'avez plus qu'un seul travail, et c'est de continuer à mettre du charbon dans le moteur, parce que vous ne voulez pas que le train s'arrête. S'il s'arrête, vous allez devoir ressentir toutes ces autres choses.

Cette course-poursuite est toujours passionnante. Il y a des flics, des méchants, des monstres et des prostituées. Vous plongez dans un grand jeu vidéo insidieux, mais encore une fois, on vous fait croire que vous faites quelque chose de cool, puisque le prix est toujours plus grand que le gain. Vous renoncez immédiatement à votre amour, à votre lumière et à votre beauté, et vous devenez un sombre trou noir dans l'univers, aspirant la mauvaise énergie et ne vous promenant pas en souriant à quelqu'un ou en aidant quelqu'un ou en enseignant à quelqu'un quelque chose qui va l'aider dans sa vie. Vous ne créez pas l'onde de l'amour, vous créez le vide de la merde. Je veux décrire les deux côtés de ce que j'ai ressenti, mais il est important de savoir qu'en fin de compte, toute la glorification romantique de la folie de la dope n'est rien d'autre qu'un trou de merde. Il faut que ce soit attirant, parce que c'est pour cela que Dieu, l'univers, l'intelligence créatrice ou tout ce que vous voulez, a mis cette énergie ici. C'est un outil d'apprentissage, et vous pouvez soit vous tuer avec, soit devenir une personne libre grâce à lui. Je ne pense pas que la toxicomanie soit intrinsèquement inutile, mais c'est un dur chemin à parcourir.

Dans mon esprit délirant, je pensais que si je consommait un peu de drogue de temps en temps, je ne ferais pas ces folles crises de speedball et ma vie ne deviendrait pas incontrôlable. J'ai emménagé chez Ione et, deux fois par semaine, je sortais acheter pour quarante dollars de China White, je le fumais, je planais toute la nuit, puis je me couchais et je me sentais bien. Environ un mois après avoir commencé à vivre avec Ione, elle m'a convaincu que je ne devais pas sortir et faire ça, alors le compromis était que je me procurais la drogue, que je la ramenais et que je la fumais au lit avec elle. Nous avons l'habitude de passer des nuits entières à fumer de la drogue, puis à nous blottir dans le lit et à lire des livres comme *Entretien avec un vampire* et *L'Attrape-cœurs*, toute la nuit, jusqu'à ce que le soleil se lève.

Malgré la consommation occasionnelle d'héroïne, je tenais relativement bien le coup lorsque j'étais chez Ione. Nous avons passé des jours glorieux ensemble. Je me réveillais à côté d'elle dans mon lit et je me disais : "Jésus-Christ, c'est un ange, et je suis tellement amoureux d'elle." Ensuite, nous nous couchions et chantions tous les matins sur le disque *Kaya* de Bob Marley, en nous serrant l'un contre l'autre. Nous nous promenions dans sa petite Toyota, déjeunions, fumions de l'herbe ensemble et faisons l'amour dans toute la ville. J'avais toujours cette énergie "un pied sur la peau de banane, un pied dans la tombe", mais j'essayais d'être respectueux de ce nouvel endroit dans ma vie. L'un de ces jours-là, nous

venions de fumer de l'herbe,

et je remerciais ma bonne étoile que ma vie se déroule ainsi à ce moment-là, lorsque la chanson de Stevie Wonder "I Believe (When I Fall in Love It Will Be Forever)" est passée à la radio. Nous nous sommes arrêtés, nous avons mis la radio à fond et nous avons commencé à pleurer abondamment parce que nous étions tellement amoureux et que cette chanson décrivait nos sentiments.

Une semaine plus tard, je disparaissais dans le labyrinthe de l'enfer de la drogue du ghetto. J'empruntais sa voiture au milieu de la nuit et j'avais toujours l'intention de la récupérer, mais parfois j'étais parti pendant des jours. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'associer avec un dealer de la mafia mexicaine nommé Mario. Je connaissais Mario pour l'avoir côtoyé en ville avec Kim Jones. Mario me faisait toujours de bonnes affaires, me faisant payer le moins possible pour le plus de drogue possible. J'aurais pu rester à Hollywood, c'était plein de prostituées qui vous livraient de l'héroïne à domicile. Mais je ne voulais pas avoir beaucoup de dealers dans ma vie et je m'étais convaincu que si j'allais en ville, ce ne serait que pour une fois, que je ne retournerais pas vraiment à cette vie abandonnée.

Quand on ne se shootait pas dans son appartement infesté de drogue, Mario connaissait une zone de sécurité sous un pont d'autoroute, une sorte de cachette bizarre où la police de Los Angeles ne patrouillait jamais. Il m'a expliqué qu'aucun membre de gang non mexicain n'était autorisé à s'y rendre, et que pour que je puisse y entrer, nous devons leur mentir et leur dire que j'étais fiancé à sa sœur. Nous nous sommes approchés des gros bras qui gardaient la porte, nous leur avons dit que Mario était mon futur beau-frère et ils nous ont laissés entrer. Abrité sous ce viaduc en plein milieu de la ville, j'ai passé d'innombrables jours allongé sur un tas de matelas sales et à me shooter avec une bande de tueurs.

La seule chose qui pouvait m'arracher à ce cycle sans fin d'abus était de partir en tournée. Quand il a été temps de commencer la tournée pour *Uplift*, une foutue limousine est venue me chercher pour le trajet jusqu'à l'aéroport. Je me suis dit que si nous partions en tournée dans une limousine, quelque chose devait fonctionner, et c'était le cas. Nous avons donné certains des meilleurs concerts de notre vie pendant cette tournée, principalement parce qu'Hillel et moi n'étions pas obsédés par la défonce. Nous buvions beaucoup et prenions de la coke dès que nous le pouvions, nous fumions beaucoup d'herbe et nous avons peut-être envoyé une cargaison de drogue. Mais nous avons sillonné le pays, faisant jouer ces petites scènes pour des centaines de clients volontaires et magnifiques. Les enfants sortaient du bois pour se déhancher avec ce groupe différent

d'Hollywood. Nous ne faisons pas partie du mouvement punk-rock, ni du mouvement post-punk, nous étions un animal différent. Je n'avais aucune idée de la façon dont ces enfants

Ils nous connaissaient, mais c'était le meilleur public que l'on puisse espérer - tant de cœur, tant d'esprit, tant d'enthousiasme, ils se présentaient et donnaient tout ce qu'ils avaient.

Nous avons fait beaucoup de choses folles pour passer le temps pendant la tournée. Quand nous sommes arrivés au Texas, j'ai décidé de me raser tous les poils pubiens. Je les ai rassemblés et mis dans un sac Ziploc que j'ai donné à notre roadie Nickie Beat comme "merch" pour ce soir-là. Il est allé au stand de la concession et l'a accroché au mur, à côté des T-shirts, et a commencé à vendre "Les poils pubiens d'Anthony, seulement vingt-cinq dollars". À la fin de la soirée, il a déclaré qu'il n'avait pas pu obtenir l'argent, mais qu'il avait obtenu des culottes de trois filles différentes, avec la promesse qu'elles amèneraient toute leur famille au prochain spectacle.

Lors de cette tournée, nous avons créé un nouveau passe-temps appelé "Tongue in the Dirt" (langue dans la poussière). Dans le passé, beaucoup de nos jeux et défis tournaient autour de la nourriture. Sur la tournée *Freaky Styley*, nous avions ce que l'on appelait le Truck Stop Vomiting Club. Nous mangions généralement de la nourriture horrible, grasse et dégoûtante, et nous savions qu'elle n'était pas bonne pour nous, alors nous allions au relais routier et la vomissions par tous les moyens nécessaires. Qu'il s'agisse de s'enfoncer les doigts dans la gorge ou de penser à quelque chose de dégoûtant, notre virilité se définissait par notre capacité à nous faire vomir. Flea était toujours le déclencheur de ces événements. Il lui suffisait de regarder un œuf pour se mettre à vomir.

Ensuite, Hillel a eu l'idée de créer un groupe appelé les Grizzlers. Chaque jour, lorsque nous nous rendions dans un restaurant gastronomique, nous transformions notre commande en une rime afin d'améliorer l'atmosphère de notre expérience. Nous étions dans l'Utah, la serveuse attendait notre commande et nous disions quelque chose comme "Je ne connais pas le chinois, mais j'ai travaillé avec des Noirs, alors donnez-moi des œufs brouillés avec des crêpes". Et on terminait par "Parce qu'on est les Grizzlers". On faisait un tour de table et chacun avait une minute ou deux pour composer un couplet sur les Grizzlers.

Tongue in the Dirt est né de défis que Flea et moi nous sommes lancés au lycée. Je me souviens d'une fois où j'étais dans un bus avec Flea, alors que nous avions une quinzaine d'années, et que je n'étais pas très en forme et que j'ai craché dans ma main un affreux biscuit de mucosités congelées. Nous étions tous les deux en train de regarder avec admiration cette loogie déglinguée quand j'ai défié Flea : "Si tu as un peu de couilles, tu vas me manger ça dans la main, parce que

tu es le seul enculé assez fou pour faire ça". Et il l'a fait ! Tongue in the Dirt est né sans que nous le sachions.

Dans notre dernière version du défi, nous avons réuni quelques roadies et quelques filles qui voyageaient ou étaient en visite avec nous et nous avons formé un cercle irrégulier. Si nous devions lancer un ballon de football, nous nous alignions à une distance de quatre mètres. S'il s'agissait d'un morceau de métal que nous avons trouvé sur le bord de la route, nous étions plus proches les uns des autres. Le but du jeu était d'attraper l'objet sans le faire tomber. C'est le groupe qui décidait si un lancer particulier pouvait être attrapé ou non. Si un lancer n'était pas rattrapable, la personne qui l'avait lancé perdait. Mais si quelqu'un gaffait un lancer rattrapable, il ou elle perdait. Le perdant devait, comme le nom du jeu l'indiquait, se mettre à quatre pattes et poser sa langue à plat dans la terre, puis remonter et le montrer aux autres joueurs.

Au fur et à mesure de l'évolution du jeu, plus vous absorbez de saletés, plus votre honneur est grand. Les perdants ont commencé à manger des insectes sur les grilles des voitures ou à lécher la circonférence entière d'une poubelle, tout ce qui pouvait divertir leurs frères avec une démonstration audacieuse de bravade absurde. C'était un jeu formidable, parce qu'on pouvait y jouer avec un palet de hockey ou un ballon de football, et qu'il s'agissait avant tout de surprendre ses adversaires, de faire des lancers inattendus et de les faire tourner. C'était un excellent moyen de passer du temps avec des amis et de déstresser. Tongue in the Dirt a maintenu sa présence dans le camp pendant très longtemps.

C'est pendant la tournée *Uplift* que j'ai eu le premier sentiment que nous étions en train de devenir un peu célèbres. Des filles se présentaient en coulisses et s'offraient à nous. Soudain, je me suis désintéressé. Même sous l'influence de l'alcool, je ne pouvais pas me laisser convaincre de coucher avec ces filles, parce qu'elles venaient vers moi et me disaient : "Tu es Anthony Kiedis. Je veux te baiser. Allons-y." Je répondais : "Hmm. Non. Je vais quelque part, et je pense que tes amis t'attendent." C'était comme quand Groucho disait qu'il ne rejoindrait jamais un club dont il serait membre. C'était moi. Je voulais quelque chose que je ne pouvais pas avoir. Je préférerais un défi ou même un échec à quelque chose de trop gratuit. La plupart du temps.

Plus la tournée se prolongeait, plus notre popularité augmentait. Dans le Sud, nous avons été programmés dans des théâtres plutôt que dans des clubs. Lorsque nous sommes arrivés à Denver, Lindy était folle de joie, car nous avons dû déplacer notre spectacle dans un immense théâtre en raison

de la demande de billets. Ce soir-là, après le spectacle, Hillel

et moi étions assis dans les coulisses, nous félicitant mutuellement de notre nouveau succès, lorsqu'une fille est arrivée en trombe dans les coulisses.

"Anthony, il faut que je te montre quelque chose", a-t-elle crié. "Je suis tellement amoureuse de toi. Regarde ce que j'ai fait !" Elle a baissé son pantalon, et il y avait mon nom tatoué juste au-dessus de l'ancien monticule pubien. Un homme se tenait à quelques pas derrière elle. "C'est mon petit ami, mais il s'en fiche. Je suis toute à toi si tu veux", a-t-elle dit.

"Ouais, le pouce en l'air, mec. Prends-la, elle t'aime", a dit ce type.

Je n'ai pas accepté son offre, mais Hillel et moi nous sommes regardés et avons réalisé que peut-être toutes ces tournées pour les trois derniers albums avaient finalement servi à quelque chose. Nous n'étions toujours pas diffusés à la radio, mais nous étions définitivement en train d'infiltrer la psyché de la jeunesse américaine.

Les tournées n'étaient généralement pas lucratives pour nous. Après *Freaky Styley*, nous avons reçu trois mille dollars chacun. Mais après cette tournée, Lindy a annoncé qu'après les dépenses et en incluant les ventes de t-shirts, nous recevions vingt-deux mille dollars.

"Pour se séparer ?" ai-je demandé.

"Non, nous recevons chacun vingt-deux mille dollars", a déclaré Lindy.

C'était un bond en avant dans nos finances, et ma première tâche a donc été de trouver un endroit agréable où vivre pour ma petite amie et moi. Mais à chaque fois que j'allais voir un logement, on me remettait un long dossier de candidature. Je pensais qu'il me suffirait de donner un peu d'argent et que la maison serait à moi, mais chaque propriétaire me demandait d'indiquer mes cinq dernières résidences, ainsi que mes cinq derniers lieux de travail. D'accord : Le dernier endroit où j'ai vécu était la mère de ma petite amie, avant c'était le canapé de mon manager, avant c'était un squat à Pasadena, avant c'était un sans-abri, avant c'était la mère d'une autre petite amie, avant c'était le lit de la sœur de Flea, avant c'était une maison qui n'avait pas de porte. Mes références n'étaient pas très bonnes. Ils me demandaient des numéros de comptes bancaires et des cartes de crédit, mais je n'avais même pas de chéquier à l'époque. Tout ce que j'avais, c'était vingt-deux mille dollars en liquide.

Finalement, je suis allée voir une maison de deux chambres à coucher sur Orange Drive. C'était un triplex des années 30, très art déco, avec du parquet et une vieille salle de bains carrelée. C'était le paradis. Et c'était mille dollars par mois. Après avoir inspecté les lieux, le propriétaire russe m'a remis un formulaire de demande, mais je le lui ai renvoyé.

"Je ne peux pas remplir ce formulaire. Cela ne fonctionne pas pour moi", lui ai-je dit.

"Alors tu ne peux pas avoir la maison". Il haussa les épaules. "Sors d'ici."

J'ai sorti une boîte à chaussures contenant cinq mille dollars en liquide. "C'est le loyer des cinq premiers mois. Si vous ne m'aimez pas au bout de cinq mois, mettez-moi à la porte", ai-je proposé.

Il a regardé les cinq mille dollars. "La maison est à vous", a-t-il dit.

J'avais donc la maison de nos rêves et j'avais encore beaucoup d'argent. J'ai décidé de fêter ma nouvelle acquisition avec le yin/yang de la consommation de drogue - une belle pile d'héroïne et de cocaïne. Une fois de plus, j'ai commencé à faire du speedball comme un fou. Il n'y avait aucun meuble dans la maison, et je ne savais même pas comment faire allumer l'électricité à mon nom, alors je suis sorti et j'ai acheté cinq pastèques et des dizaines de bougies. J'ai coupé les pastèques en deux dans le sens de la longueur, je les ai disposées sur le sol de la maison et j'ai enfoncé des bougies dans leur cœur. Toute la maison n'était plus qu'une mer de pastèques coupées en deux et de bougies. J'ai inauguré la salle de bain en me shootant à une tonne de coke et de dope.

J'ai pris Ione et je l'ai ramenée dans la maison de nos rêves. Elle avait l'air un peu sceptique, surtout parce qu'il y avait de folles traînées de sang le long de mes deux bras et que mes globes oculaires tournaient dans ma tête.

"Je suis avec vous, nous sommes dans le même bateau, tout va bien se passer, mais ma mère n'est pas d'accord", a-t-elle déclaré. "En fait, elle est en train de descendre ici en ce moment même".

"Bébé, ne t'inquiète pas. Je m'occupe de la maman. C'est mon point fort", ai-je dit. "On m'a toujours dit que j'aurais dû être avocate. Regarde-moi travailler."

Enid s'est arrêtée devant la maison et j'ai marché dans la rue, ma chemise couverte de sang, les yeux fous et les cheveux emmêlés. Elle est sortie de sa voiture et s'est tenue sous le réverbère, les bras croisés, hors d'elle.

"Enid, tout va bien se passer", l'ai-je rassurée. "J'aime votre fille de tout mon cœur. Je mourrais pour elle. C'est mon bébé, et je m'occuperai d'elle aussi bien que vous l'avez fait."

Elle a regardé le sang, puis moi. "Mais tu as un problème. Tu n'es pas bien."

"Enid, fais-moi confiance. C'est une phase passagère", ai-je dit.

Enid jetait un coup d'œil derrière moi dans la maison et fixait les pastèques et les bougies, probablement convaincue qu'il s'agissait d'une sorte de fête satanique.

sacrifice rituel de la vierge. Mais d'une manière ou d'une autre, au milieu de cette débâcle, j'ai réussi à retrouver un peu de clarté et à convaincre Enid que tout allait bien se passer. Je l'ai renvoyée chez elle, j'ai gardé sa fille et nous avons commencé notre vie ensemble dans cette maison.

Les soupçons du groupe sur le fait que nous passions à un autre niveau de popularité ont été confirmés lorsque KROC nous a demandé de jouer un concert promotionnel en journée au Palamino dans la vallée, un lieu classique de cow-boy à l'ancienne, buvant de la bière, où des gens comme Linda Ronstadt et les Eagles ont joué pendant leur ascension. Le jour du concert, nous nous sommes rendus sur place en voiture et nous étions à moins d'un kilomètre de la salle lorsque nous avons été pris dans un énorme embouteillage. C'était comme la parade du Rose Bowl. La circulation était interrompue, il y avait des flics à cheval, et nous étions indignés parce que nous devions nous rendre à notre concert. Puis nous avons réalisé que tout le trafic était dû aux gens qui convergeaient vers le Palomino pour *notre* spectacle. Entre la puissance de KROC et les célèbres fils du moment qui revenaient de leur tournée, nous avons bloqué la circulation.

J'ai dû prendre une sacrée cuite à cette époque, car sur les photos de moi prises lors de cette émission, j'étais effroyablement maigre. Mario était revenu dans ma vie, j'empruntais à nouveau la voiture de Ione et j'allais faire des courses avec lui. Un jour, au milieu d'une sortie, nous n'avions plus d'argent, alors il a suggéré que nous allions plus loin dans la jungle du centre-ville, où les drogues étaient plus fortes et moins chères. Nous nous sommes entassés dans la Toyota de Ione et nous sommes descendus jusqu'à Skid Row, où 90 % des gens dans la rue ressemblaient à des figurants de *La nuit des morts-vivants*. Même si nous étions en plein jour, Mario et moi avions l'air d'un duo improbable dans ces rues. J'avais pris toute ma drogue, mes seringues et mes cuillères et je les avais placées sous la visière de la voiture, côté conducteur. Mario était sur le siège passager, scrutant les rues comme un ordinateur à la recherche du bon gars. Je conduisais prudemment, mais tout à coup, j'ai vu une voiture de police dans le rétroviseur. J'ai alerté Mario et il m'a dit de tourner à gauche. J'ai donc mis le clignotant, je me suis mis dans la bonne voie et j'ai tourné. Les flics ont continué à nous suivre.

"Garez-vous près de cette allée", m'a dit Mario. Dès que je me suis approché du trottoir, il a ouvert la portière et est sorti de la voiture. Les flics sortaient de leur voiture et se dirigeaient vers moi.

"Le premier policier dit : "Qui est votre ami ?

J'ai essayé de rester calme. "Euh, c'est Flaco. Juste un gars que je connais."

"Eh bien, savez-vous que votre ami Flaco est un détenu évadé et qu'il figure sur la liste des personnes les plus recherchées ?" dit l'autre policier.

L'instant d'après, j'étais en état d'arrestation pour avoir été en compagnie d'un criminel en fuite. Heureusement, ils n'ont pas fouillé la voiture, mais ils m'ont fait monter à l'arrière de leur voiture de patrouille et nous avons commencé à quadriller le quartier à la recherche de "Flaco". Bien sûr, ils sont descendus dans une ruelle, et il était là. Il m'a regardé comme si je l'avais dénoncé, mais quand il est monté dans la voiture avec moi, je lui ai fait comprendre que je n'avais rien dit à personne. Ils nous ont emmenés en prison et nous ont séparés. Ils m'ont interrogé, mais je ne leur ai rien dit, alors ils m'ont renvoyé dans cette cellule vitrée qui était à peu près aussi grande qu'un grand canapé et remplie d'autres prisonniers. J'étais assis là à me lamenter sur mon sort lorsque j'ai reçu la visite du FBI.

"FBI ? Je ne connais même pas ce type. Je l'ai juste raccompagné et..." "Ne parlez pas autant", m'a coupé le fed. "Nous sommes ici pour prendre des photos de vos dents".

Apparemment, je correspondais à la description du Bandit à la queue de cheval, un jeune blanc qui avait réussi à cambrioler des dizaines de banques du sud de la Californie. Finalement, un dentiste légiste est arrivé, a enfoncé ses foutus doigts dans ma bouche et s'est tourné vers l'agent en disant : "Ce n'est pas ce type".

Ils m'ont transféré à la Glass House, la prison du comté de Los Angeles. C'était un véritable enfer. À ce moment-là, les effets de la drogue s'étaient estompés, je n'avais pas dormi depuis des jours et je me sentais à vif, vide et nerveux. À mon arrivée, ils m'ont dit que je devais subir le bon vieux déshabillage, me pencher, écarter mes fesses, soulever mon sac à noix, retirer mon prépuce, un contrôle complet du corps, parce qu'ils ne savaient pas combien de temps j'allais rester là et qu'ils ne voulaient pas que j'aie me promener dans la marchandise. Le seul problème, c'est qu'ils venaient d'adopter une nouvelle loi qui stipulait que si vous aviez des traces de pas, vous deviez purger une peine obligatoire de quatre-vingt-dix jours. Et j'avais des traces. Alors, sur le chemin de la fouille à nu, j'ai commencé à parler au policier qui s'apprêtait à me fouiller. J'ai commencé à sympathiser avec lui, lui disant que je comprenais à quel point il était difficile d'être flic, et il m'a parlé de sa famille, et nous nous sommes rapprochés comme deux humains pendant une minute. Il m'a demandé ce que je faisais en ville et je

lui ai répondu que j'essayais de retourner à l'université et de reprendre ma vie en main. Dès que j'ai enlevé ma chemise, il a eu l'air étonné.

"Sacré Toledo, regardez vos bras ! Tu sais que c'est une obligation de quatre-vingt-dix jours", a-t-il dit. Je me suis contentée de raconter des conneries sur le fait que j'allais être licenciée, que je ne pourrais pas retourner à l'université et que je devais subvenir aux besoins de ma mère, qui était handicapée.

"Mettez votre chemise et gardez vos bras couverts tout le temps que vous êtes ici", a-t-il dit.

Après avoir passé quelques heures pénibles dans un grand dortoir avec cinquante autres détenus, un gardien est entré dans la cellule et m'a dit que je pouvais partir. Lindy m'attendait dans le couloir.

"Enfoiré, je t'ai appelé à neuf heures ce matin. Il est neuf heures du soir ! Qu'est-ce qui t'a pris tant de temps pour me faire sortir d'ici ?" J'ai crié.

"Eh bien, Swanster, j'ai demandé conseil à d'autres gars, et tout le monde a semblé penser que c'était peut-être une bonne idée que tu te détendes ici pendant une minute et que tu te fasses une idée de l'orientation de ta vie", a-t-il dit. "Ce n'est pas vraiment ce que je pensais. Je pensais que si j'étais là, je voudrais sortir, mais ils ont dit : "Peut-être que si nous le laissons s'asseoir là pendant un petit moment, cela l'aidera".

"Ecoute, enfoiré, tu ferais mieux de me donner quarante dollars, parce que ce n'est pas fraternel de me laisser là-dedans comme ça", ai-je dit.

"Whoa, quarante dollars ? Swanster, je ne sais pas si je devrais faire ça", dit Lindy.

"C'est le moins que tu puisses faire. Si tu ne me donnes pas les quarante, je vais être malade", ai-je prévenu. Il m'a donné l'argent et m'a conduit à un endroit où je pouvais copier.

Alors que ma consommation de drogue restait suffisamment flagrante pour m'envoyer à la Maison de verre, Hillel luttait contre ses propres démons en privé. Alors qu'avant, nous étions ensemble ou qu'il y avait des filles impliquées, une atmosphère de fête, maintenant il était plus reclus et isolé. Il y avait une impression de noirceur. Il se lançait dans une consommation plus constante et nécessaire d'héroïne et de cocaïne, tandis que je devenais davantage une buveuse périodique. Je devenais folle pendant une semaine, et les gens murmuraient, faisaient des rumeurs, racontaient des ragots et disaient dans mon dos que je serais la première personne qu'ils connaîtraient à mourir de la drogue. De temps en temps, même Hillel venait me voir et me disait : "Mec, ne te tue pas. Regarde-toi, tu es proche de la mort." Ione était terrifiée, elle me disait : "S'il te plaît, ne meurs pas. Je ne peux pas le supporter."

Cet hiver-là, le groupe a entamé sa première véritable tournée européenne. Londres fut notre première étape. Le soir du concert, Hillel était trop malade pour quitter sa chambre. Flea et moi sommes allés dans sa chambre, et c'était incroyablement triste de le voir perdre la bataille contre les ténèbres. Il n'avait pas ce regard qui disait : "Oui, je suis en train de perdre, mais je vais me battre jusqu'au bout." Au contraire, il se lamentait : "Je ne peux pas faire ça. Je vais mourir ici."

Nous l'avons convaincu de venir au club, nous sommes montés sur scène et avons entamé notre fameux début, mais Hillel ne participait pas à ce qui se passait. Nous avons essayé de jouer une autre chanson, et Hillel s'est arrêté, m'a marmonné "Je ne peux pas faire ça" et a quitté la scène. J'ai regardé Flea et Jack et j'ai dit : "Faites quelque chose", puis j'ai couru vers les coulisses, où Hillel était affalé, pleurant dans ses mains.

"Hillel, tu peux le faire. Prends ta putain de guitare et reviens."

"Non, je ne peux pas", gémit-il. "Annule. C'est fini."

Je suis retourné sur scène en courant, et nous avons joué tout un set de basse, de batterie et de chant très rythmés. Nous avons commencé à faire des blagues et des plaisanteries, et personne n'est parti, personne n'a hué, les gens se sont remis à danser et à sauter, mais c'était évidemment le concert le plus bizarre que nous ayons jamais joué, parce qu'il n'y avait pas de guitare. Quelques jours plus tard, Hillel allait bien, et lui et moi nous sommes remis à plaisanter sur le fait de garder un œil sur les personnages à l'air suspicieux qui pourraient être en mesure de nous donner un peu de la ville.

Quelque part en Europe, une voiture remplie de Néerlandais bizarres s'est présentée. Ils étaient là pour documenter notre tournée. Ils avaient beaucoup de tumultes à capturer en coulisses, en particulier lorsque Jack est entré dans une phase totalement maniaque de sa vie. Il était extrémiste en matière d'amour, peut-être parce qu'il était en retard dans ce domaine. Dès qu'il s'accrochait à une fille, elle était tout pour lui. Il avait formé une union étroite avec une femme et, alors que nous étions en Europe, elle l'a quitté pour un homme que nous connaissions. Jack a appris l'horrible nouvelle alors que nous étions à Berlin. Après le concert, j'ai pris de la coke, je suis allé dans un club et j'ai fini par embrasser dans les toilettes une belle Allemande qui ne parlait pas un mot d'anglais. Au bout d'un moment, Flea et Lindy sont partis et je me suis retrouvé seul avec cette fille, complètement givré. J'étais prêt à le faire dans cette cabine, mais elle voulait me ramener chez moi, et je voulais prendre de la coke, alors nous avons rencontré un dealer qui m'a donné un paquet de drogue.

Le lendemain matin, tout le monde montait dans le bus pour se rendre au prochain concert lorsque je suis arrivé dans une grosse limousine Mercedes noire, accompagné du dealer, un grand gaillard. Il m'a attrapé, m'a tenu comme un bambin et m'a emmené vers Lindy en lui disant qu'il était en possession de mon passeport et qu'il ne le rendrait pas tant que Lindy n'aurait pas payé pour le coup que j'avais fait la nuit précédente. Personne n'était content que Lindy ait dû dépenser l'argent du groupe pour me sortir de là.

Pendant tout ce tumulte, le pauvre Jack s'est retrouvé au milieu de la pelouse entourant l'hôtel, se cognant littéralement la tête à plusieurs reprises contre un arbre.

"Qu'est-ce qui ne va pas avec Jack ?" demandai-je à Flea.

"Sa petite amie l'a quitté et il ne sait pas quoi faire", a déclaré Flea. Nous étions encore à un niveau où nous étions intimement liés au public.

Les gens venaient en coulisses pour nous rencontrer après le concert, on traînait avec eux et on allait même chez eux pour voir leur collection de disques. Ils nous aimaient, nous appréciaient et étaient prêts à nous donner leur chemise, même si nous étions toujours comme l'un d'entre eux. C'est tellement différent lorsque vous arrivez dans un bus de tournée, que vous passez par la porte arrière d'un gigantesque bâtiment, que vous allez dans les coulisses, que vous montez sur scène, que vous redescendez et que vous retournez dans le bus. Il n'y a pas de lien avec la rue ou la culture locale. Nous avions l'habitude d'inviter tout le public à notre hôtel. C'était l'une de nos blagues permanentes. Je disais : "Il y a une fête dans la chambre 206 de l'hôtel Finkelstein, sur Rotterwheel Avenue." C'était la chambre de Flea. Et il prenait le micro

et de dire : "Non, non, la fête est au 409. 409", qui était ma chambre.

Malgré l'effondrement d'Hillel et le fait que le pauvre Jack entame une partie longue et ardue de sa vie, cette tournée a comporté de très nombreux moments heureux et magiques. C'est toujours à la fin d'une tournée que vous devenez ce vaisseau organique. Vous êtes soudés, c'est sans effort et vous devenez un seul cœur qui bat ensemble. Mais ensuite, nous nous sommes envolés pour New York et avons joué un grand concert universitaire à l'Université de New York. J'avais passé un accord avec Hillel pour qu'il ne se drogue pas avant le concert, parce que New York était une ville de drogués, mais je l'ai perdu de vue avant le concert et quand je suis arrivé en coulisses, il était défoncé à l'héroïne. Flea et moi étions furieux.

"Mec, ce n'est pas possible. Si tu veux faire ça, fais-le après", l'avons-nous cajolé. "Jouons le spectacle et allons ensuite faire la fête. Mais tu n'es

pas capable de faire ça." Et il n'en était pas capable. Hillel faisait exactement la même chose que moi avant d'être viré du groupe. Et quand nous sommes revenus à Los Angeles, nous l'avons viré. Hillel a commencé à manquer des répétitions, et Flea s'est dit : "On s'en fout.

Hillel, tu ne fais plus partie du groupe". Nous avons commencé à répéter avec un ancien guitariste de Funkadelic, Blackbird McKnight, que Cliff avait présenté à Flea. Hillel était déçu et boudait, mais acceptait son sort. Nous avons essayé avec Blackbird pendant quelques jours, puis nous avons décidé de donner une autre chance à Hillel. Nous sommes ensuite retournés en Europe pour jouer dans quelques festivals. Nous avons fait un énorme concert en plein air en Finlande, en même temps que les Ramones. C'était un super concert, une grande orgie massive de quatre-vingt mille Finlandais ivres et à moitié nus. Nous avons fait vibrer cet énorme public, mais ils n'étaient pas là pour nous voir, ils étaient là pour voir les Ramones. Après notre concert, nous nous sommes tous rassemblés pour regarder les Ramones, qui n'étaient pas les plus sympathiques s'ils ne vous connaissaient pas. Ils se tenaient à l'écart dans les coulisses. Avant de commencer, ils ont joué tout leur set dans la loge avec des instruments non amplifiés. instruments.

Lorsqu'ils sont sortis, nous nous sommes regroupés sur le côté de la scène, et quelqu'un a eu l'idée de se déshabiller, de courir sur scène et de faire une petite danse en hommage aux Ramones. Hillel était tout à fait contre, mais Flea, Jack et moi nous sommes déshabillés et avons traversé la scène nus pendant "Blitzkrieg Bop". Plus tard dans la nuit, j'ai rencontré Johnny Ramone et leur manager dans le hall de l'hôtel.

Johnny m'a engueulé : "Pour qui tu te prends, putain, pour monter sur notre scène pendant notre concert sans tes putains de vêtements ? Ce n'était pas cool."

"Je suis désolée. Nous l'avons fait parce que nous t'aimons. Nous ne voulions pas interférer avec ton esthétique", me suis-je excusé. Johnny est parti en trombe, mais Joey Ramone, qui s'était attardé dans l'ombre, s'est approché et m'a murmuré : "Personnellement, j'ai trouvé ça plutôt cool", avant de s'éloigner.

Notre prochaine étape était la Norvège, et sur le chemin d'Oslo, nous avons dû faire un long voyage en train. Hillel et moi avons fini par partager une couchette. J'ai toujours eu un lien profond avec Hillel. Il avait cette capacité à permettre aux gens de dépasser les barrières de leur zone de confort en ce qui concerne ce qu'ils voulaient révéler aux gens. J'ai toujours établi ces barrières avec mes amis proches, en réservant toujours 25 % dans une zone de mystère. Mais avec Hillel, vous étiez à l'aise pour montrer ces 25 % cachés. Je me suis liée à lui plus étroitement que je ne l'ai jamais fait avec aucun autre homme. Peut-être que c'était en partie parce que nous partagions la maladie de la toxicomanie. On ne peut pas comprendre

l'expérience de la dépendance si l'on n'est pas soi-même dépendant. Hillel et moi avions cela en commun, mais

il avait aussi une capacité de pardon qui dépassait celle de la plupart des mortels. Peu importe ce que tu faisais, tes défauts, tes échecs ou tes faiblesses, il ne t'en tenait jamais rigueur. Contrairement à Flea, qui avait une vraie relation de frère bagarreur avec moi, Hillel n'était pas compétitif. Il était paternel d'une certaine manière. Ce n'était pas un vantard, ce n'était pas un macho. Il était fier d'être un homme, mais pas d'une manière machiste.

Hillel et moi étions assis sur la couchette du train, regardant le paysage défiler à toute allure, et nous parlions de tout. Nous parlions beaucoup de drogue et d'héroïne, de l'état de notre dépendance et de ce que nous voulions faire pour y remédier. Nous n'avions encore aucune idée de la nature de la maladie. J'avais un peu plus d'expérience que Hillel en matière de réunions. Au printemps, Kim Jones était devenue abstinentes et j'ai commencé à aller aux réunions avec elle. J'avais vu ces transformations, des gens qui avaient perdu leur volonté de vivre, qui revenaient de leur état de zombie et qui rayonnaient d'une nouvelle force de vie par leurs yeux. Une fois, j'ai emmené Hillel à une réunion, mais il détestait admettre qu'il avait un problème, il détestait admettre que quelqu'un pouvait l'aider, et il était généralement timide devant les foules. Après cela, je n'ai plus jamais pu l'amener à une réunion.

Dans le train, nous avons convenu que le groupe se portait très bien et nous nous sommes promis de faire un effort concerté pour arrêter de se droguer. Dans la foulée, nous avons plaisanté sur le fait qu'Oslo était la capitale de l'héroïne en Scandinavie. C'était une habitude chez nous. Quelle que soit la ville où nous nous trouvions, elle devenait la capitale mondiale de l'héroïne.

Je voyais bien qu'aucun de nous ne s'engageait à quelque chose de positif. C'était plutôt "Laissez-moi me défoncer d'abord, et après on verra". Je pense que nous étions assis au milieu d'un esprit sombre, et nous devions prendre le pouvoir de cette obscurité et continuer en tant qu'amis et membres du groupe. Nous avons tous les deux réalisé que nous étions à un moment de notre vie où il s'agissait de faire ou de mourir.

Nous avons joué à Oslo, puis nous avons pris l'avion pour L.A. Nous avons atterri à l'aéroport, nous nous sommes serrés dans les bras, et c'était : "Super tournée, super d'être avec vous." "Appelle-moi dans quelques temps." "J'irai bien. Tu seras bien ?" "Oui, moi aussi." On s'est dit au revoir. Puis Hillel et moi nous sommes dirigés vers nos revendeurs respectifs. On aurait pu régler un chronomètre pour savoir qui avait pris le premier. Je suis rentré chez moi, j'ai pris des nouvelles de Ione et je me suis lancé dans une

terrible et douloureuse séance de speedball.

J'étais en ville et j'ai réalisé que tout ce temps avait fondu, bien plus que ce que j'avais prévu. J'ai donc décidé de rentrer à la maison et d'au moins

être avec Ione, car contrairement à Jennifer, elle préférait que j'utilise avec elle plutôt que loin d'elle. Elle était comme une petite Mère Teresa. Je revenais de ces longues et terribles cuites, et au lieu de vouloir me tuer ou me faire sentir encore plus mal, elle me disait : "Il faut que tu manges. Viens t'allonger sur le canapé. Tu n'iras nulle part. Donne-moi tes clés." Elle me préparait un repas sain, je pleurais et je m'excusais. Je ne dis pas que c'était une relation saine, mais c'était différent. Dieu la bénisse d'avoir ce genre d'amour inconditionnel et de compassion envers son petit ami junkie et égoïste.

Je rentrais chez moi et je me suis arrêté à quelques rues de la maison pour l'appeler d'une cabine téléphonique. Je ne pouvais pas me rendre sur place et lui faire face, je devais d'abord m'excuser au téléphone. En fait, je ne savais même pas si j'allais rentrer à la maison, parce que j'étais encore en train de courir. Quand elle a répondu, j'ai dit : "Ione, je suis vraiment désolé de ce que je fais." Elle gémissait et sanglotait. Je me suis dit : "C'est bizarre. Je n'ai jamais eu autant de réactions en appelant." Elle criait : "Rentrez à la maison tout de suite. Il s'est passé quelque chose de terrible." Je ne pense pas qu'elle m'ait donné les détails, mais le nom d'Hillel a été évoqué, et une partie de moi a su qu'il était peut-être mort. Mais j'ai rapidement sombré dans un état de déni profond : "Elle est confuse. Peut-être qu'il a fait une overdose et qu'elle a pensé que cela signifiait qu'il était mort".

C'était suffisant pour attirer mon attention. Je suis rentré chez moi, je suis sorti de ma voiture dans un brouillard chimique, et Ione a couru dans la rue, à moitié habillée, le visage bouffi, rouge, éclaboussé et mouillé. Elle criait : "Ton ami Hillel est mort." Et elle a perdu la tête. On aurait pu croire que c'était son meilleur ami. Mais elle a ressenti toute cette douleur immédiatement, alors que je refusais de l'accepter. "Il doit y avoir une erreur." Au fond de moi, je savais qu'il n'était plus là, mais je ne me suis pas autorisée à l'accepter.

Le reste est vraiment flou, car je pense que j'ai éteint mon cerveau. Je sais que je n'ai pas arrêté de consommer le reste de la nuit. Je me suis réveillée le lendemain en état de choc et de déni. Tout le monde s'occupait de cet énorme bouleversement, de la mort et de ses conséquences, des funérailles et des gens qui rejetaient la faute sur d'autres, et je savais qu'il n'y avait jamais personne à blâmer lorsque les gens se droguaient. Ils sont toujours responsables de leur propre comportement, et ce n'est pas le dealer, ni l'ami, ni la mauvaise influence, ni l'enfance. Pour une raison triste et dégoûtante, les gens m'ont associé à la responsabilité de la mort d'Hillel à l'âge de vingt-cinq ans, parce que ma propre dépendance avait commencé

beaucoup plus tôt.

Sa famille a essayé de dire que j'avais une mauvaise influence. C'était assez ironique, car je n'ai jamais blâmé personne pour ma propre consommation de drogue. Et j'avais essayé d'initier Hillel à l'idée de se soigner.

Pendant ce temps, je continuais à me charger. C'est un mythe de croire qu'une telle chose vous effraie et vous pousse à aller de l'avant. Même lorsque votre ami proche meurt, vous conservez un faux sentiment d'invincibilité. On ne veut pas s'occuper de ses propres dégâts, on veut juste continuer à se défoncer. Ione m'a dit qu'ils préparaient les funérailles, mais je n'étais pas en état d'y assister. Je n'arrivais pas à arrêter de me droguer. Je n'en pouvais plus. Je ne pouvais pas arrêter, mais je ne pouvais pas continuer à me droguer ; rien ne fonctionnait, et mon ami était mort, et je ne voulais pas regarder cela. La mère de Ione avait mentionné un jour que son ami possédait une maison dans un minuscule village de pêcheurs au Mexique, et que nous pouvions l'utiliser quand nous le voulions. C'est ce que nous avons fait.

Les gens ont trouvé de mauvais goût que je n'aie pas assisté à l'enterrement. Hillel était mon homme, mon meilleur ami, mais je mourais de la même chose que lui. Et ce n'était pas une question de goût. C'était une question de folie et d'ingérabilité. Ione et moi avons pris l'avion pour Puerto Vallarta, d'où nous avons pris un petit bateau à moteur hors-bord pour nous rendre à Yelapa, un petit village de pêcheurs d'une centaine d'habitants. Nous avons séjourné dans une jolie maison avec un lit et une moustiquaire, mais il n'y avait pratiquement pas d'électricité dans le village. Je suis resté allongé et j'ai subi une nouvelle cure de désintoxication à l'héroïne, alors que j'étais à des années-lumière de ce qui se passait à Hollywood. J'ai éteint cette station dans mon esprit. Ione m'a incroyablement soutenu et, après quelques jours, j'ai commencé à me sentir mieux. J'ai commencé à faire de l'exercice et nous avons recommencé à faire l'amour et à partager cet amour. Nous avons pêché du poisson dans l'océan et cuisiné sur la plage, et j'ai développé un faux sentiment de bien-être. Au bout de dix jours, ma clandestinité a pris fin et nous sommes rentrés à Los Angeles.

Dès que je suis revenu, je n'ai pas pu me défoncer assez vite. Je ne savais pas quoi faire d'autre. Je n'avais plus que dix mille dollars à mon actif et j'étais hors jeu. Je suis sorti et j'ai acheté de l'héroïne et de la coke. Pendant que Ione dormait dans son lit, j'étais par terre en train de me shooter et de faire des projets artistiques ineptes toute la nuit. Mais quelque chose s'était radicalement détraqué dans ma chimie, parce que je prenais ces drogues et que je ne planais pas, je ne disparaissais pas, je ne m'échappais pas, je ne me sentais pas euphorique, je ne bloquais pas la douleur, je ne

bloquais pas la réalité. I

Je faisais de plus en plus de choses, mais j'étais là. Je ne pouvais pas m'échapper.

C'est à ce moment-là que Jack Irons a organisé une réunion du groupe. Il n'avait jamais rien fait de tel auparavant. On s'est retrouvés sur le modeste voilier de Lindy, Jack nous a fait asseoir et nous a dit : "Ce n'est pas là que je veux être. Je ne veux pas faire partie d'un truc où mes putains d'amis meurent." Il a quitté le groupe. Et nous avons compris.

Lindy devait se dire : "Qu'est-ce qui va se passer ? Le guitariste est mort, le batteur démissionne, le chanteur ne tient plus qu'à un fil. Qu'est-ce qui se passe maintenant ?" Mais Flea et moi n'avions pas prévu d'arrêter de jouer de la musique ensemble. Ce n'était pas par manque de respect, c'était par respect. C'était quelque chose qu'Hillel avait aidé à construire, et nous allions continuer à le faire, ce qui était bizarre, parce que je n'étais pas en grande forme mentale. Mais je savais que c'était ce que je voulais faire, et Flea savait que c'était ce qu'il voulait faire. Et Jack savait que c'était ce qu'il ne voulait pas faire.

Même si j'étais dans un état lamentable, Flea et moi nous sommes retranchés chez nous. Nous avons engagé D.H. Peligro pour jouer de la batterie et Blackbird McKnight pour jouer de la guitare. Nous connaissons D.H. depuis des années et, à un moment donné, Flea, D.H. et moi avons un groupe qui s'appelait les Three Little Butt Hairs (trois petits poils de cul). Nous avons joué avec Blackbird quand Hillel avait été temporairement viré, donc nous étions à l'aise avec lui. Mais avant de penser à jouer, je devais régler mon problème de drogue.

Lorsque j'allais aux réunions ce printemps-là, j'avais rencontré un certain Chris, un jeune homme fou, qui courait les jupes, faisait des bêtises, était sensible et drôle. Il m'a présenté à un certain Bob Timmons et m'a dit : "Ce type pourrait être ton parrain". Timmons était un barbu avec des tatouages qui avait un passé assez dur, mais je lui ai tout de suite fait confiance. Il était calme et pas pressant, et il ne semblait pas vouloir quelque chose de moi.

Après l'un de ces passages de drogue où je n'arrivais pas à me charger, j'ai appelé Bob Timmons. "Je ne sais pas quoi faire. Mon ami est mort. Je n'arrive pas à arrêter de me droguer, et ça ne me fait même pas planer. Je deviens fou."

"Pourquoi ne pas aller en cure de désintoxication ?" a-t-il suggéré. "Ça a l'air horrible. Qu'est-ce que c'est ?"

"D'abord, c'est dix mille dollars." "Dix

mille ! C'est tout ce que j'ai", ai-je dit.

"Je pense que ce serait un bon investissement", dit Bob. "Je pense que votre vie est en jeu, et peut-être qu'un jour vous pourrez gagner 10 000 dollars de plus si vous dépensez 10 000 dollars maintenant. Si tu ne le fais pas, ce sera peut-être les derniers dix mille que tu connaîtras jamais".

Je ne savais pas quoi faire d'autre, alors j'ai accepté. Le centre de désintoxication se trouvait à Van Nuys et s'appelait ASAP. J'ai pris la voiture avec Ione pour m'y rendre, et j'étais tellement exaspéré que j'essayais de conduire la voiture sur le macadam. J'ai zigzagué tout le long de Van Nuys, dans la circulation en sens inverse, et Ione était recroquevillée sur le siège passager. J'étais furieux de devoir m'inscrire en cure de désintoxication, j'étais furieux de ne plus pouvoir être chargé, j'étais furieux que mon ami soit mort. Nous sommes arrivés, je me suis enregistré et ils ont pris un polaroid de moi. Je n'avais pas l'air en forme. Ma peau était verte et jaune orangé, mes yeux étaient morts et mes cheveux avaient une vie propre.

Puis on m'a attribué une chambre. Et un colocataire. Je partageais une foutue chambre avec un autre bâtard fou. Il s'est avéré être un gamin de Palm Springs qui est devenu mon premier compagnon de désintoxication. En cure de désintoxication, on finit par rencontrer des gens de tous horizons, de toutes races, de différentes réalités financières, de différents milieux religieux, mais on finit par les aimer tous et par se reconnaître en chacun d'eux. Il y avait une basketteuse qui ne pouvait pas s'arrêter de fumer du crack, un homme d'affaires brésilien, un médecin et un flic noir de l'équipe SWAT qui arrêtait les gens pour obtenir leur drogue.

Je me suis installée, et ce n'était pas si mal. J'ai cessé de haïr et j'ai commencé à être. Toute ma vie, j'ai été la personne la plus sur la défensive que vous puissiez rencontrer, incapable de tolérer la moindre critique. Mais maintenant, j'ai commencé à écouter et à être. Ione est venue me rendre visite, et nous avons enfreint les règles et fait des visites conjugales dans la salle de bains, ce qui a été très important pour moi. J'avais tellement besoin d'amour et d'affection.

De temps en temps, Bob Timmons envoyait différentes personnes sobres au hasard pour me rendre visite. Je ne connaissais aucune d'entre elles, mais je m'asseyais pour leur parler, et c'est là que réside la magie du rétablissement. Personne ne comprendra jamais mieux votre situation difficile qu'un autre toxicomane. Cet étranger est venu et a parlé avec moi, et l'instant d'après, le processus de rétablissement était en marche, que je le veuille ou non.

Environ deux semaines après le début de mon séjour, Bob Timmons

est venu me rendre visite. Il avait vu que j'avais évité de faire le deuil de la mort d'Hillel, et il m'a dit qu'il allait m'emmener en excursion d'une journée. Nous sommes allés au

Nous avons visité la section juive du cimetière de Forest Lawn et nous avons erré jusqu'à ce que nous trouvions la tombe d'Hillel. Il y avait une humble plaque dans l'herbe, pas même une pierre tombale. L'inscription était simple : "Hillel Slovak. Fils dévoué, frère, ami, musicien".

J'étais assis avec Bob et je me disais : " Oui, d'accord, il est là. Je crois qu'on a réussi. On peut sortir d'ici maintenant ?"

"Non, je ne pense pas que nous devrions partir tout de suite", dit Bob. "Je vais aller me promener. Pourquoi ne me ferais-tu pas une faveur en parlant à Hillel et en lui disant ce que tu penses de sa mort ? Et pourquoi ne lui promets-tu pas tout de suite que tu ne te planteras plus d'aiguille dans le bras et que tu ne boiras plus et ne consommeras plus ?"

"Parler à quoi ? C'est une parcelle d'herbe avec un rocher dessus", ai-je dit.

"Faites comme si Hillel était ici en train d'écouter et ayez cette conversation", a-t-il dit, avant de s'éloigner.

J'étais assis là et je me sentais très mal à l'aise de ne parler à personne. Puis j'ai dit "Yo, Slim", comme j'avais l'habitude de saluer Hillel. Et c'est comme si ce mur s'était effondré en une seconde. J'ai commencé à pleurer comme je n'avais jamais pleuré auparavant. À partir de ce moment-là, j'ai été une cascade de paroles, de sanglots, de pleurs et de toux. J'ai parlé à Hillel et je lui ai dit combien je l'aimais et combien il me manquait. Puis je lui ai fait une promesse. "Je suis clean. Je suis dans ce centre de désintoxication. Je te promets que je ne me planterai plus d'aiguille dans le bras. Je vais rester clean." J'ai pleuré tout le long du chemin qui menait au cimetière.

Au début de mon séjour en désintoxication, nous avons eu une réunion de groupe, dirigée par un conseiller qui était un gros type à l'allure de semi-motard. Il était abstinent depuis cinq ans. Il a réuni trente patients dans la salle, tous ceux qui faisaient partie de la classe ce mois-là. Tout le monde écoutait attentivement, car nous donnions tous le meilleur de nous-mêmes. Il a dit : "J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Statistiquement parlant, une seule personne dans cette salle restera abstinent pendant un certain temps après votre sortie d'ici. C'est ce qui se passe en général." J'ai regardé dans la salle et j'ai vu le basketteur, le policier, l'homme d'affaires, le médecin, le criminel et tous ces gens, et je me suis dit : "Ils peuvent tous rentrer chez eux maintenant, parce que je prends ce créneau. Vous pouvez donc économiser votre argent et votre temps, car c'est moi qui serai sobre à partir de maintenant."

Pas de célébration des cinquante jours, pas de marge de manœuvre, j'ai simplement fait le serment de tout abandonner. Il n'y a pas eu de moment unique de révélation éblouissante, il s'agissait plutôt d'un processus éducatif. Plus j'en apprenais sur la nature de la dépendance, plus j'étais prêt à examiner mon propre comportement et mon histoire. Et plus j'étais en mesure d'aider les personnes avec lesquelles je me trouvais, plus tout cela prenait un sens. Une grande partie de ce processus est venue du fait que j'ai été témoin de la maladie des personnes avec lesquelles j'étais en désintoxication, que j'ai vu ces personnes et que je me suis soucié d'elles, et que j'ai su à quel point leurs chances de changer la possession démoniaque avec laquelle elles vivaient étaient minces. J'ai réalisé que ce n'était pas la prison dans laquelle je voulais vivre ma vie.

Lorsque j'ai décidé que, quoi qu'il arrive dans ma vie, je ne boirais ni ne consommerais, ce gorille qui me battait depuis des années s'est évaporé. Lorsque je suis sorti de désintoxication, je n'avais même plus envie de me droguer. J'avais éteint cette voix dans ma tête, ce qui était merveilleux, sauf que c'était presque trop merveilleux. Cette douleur ne m'obligeait plus à continuer à travailler pour aller mieux et à me mettre dans une position où je pouvais aider quelqu'un d'autre à aller mieux. J'étais tellement soulagé de la douleur liée au désir de me droguer que j'ai pu me laisser aller et patiner un peu. J'allais toujours aux réunions, je participais à des panels, je me rendais dans des hôpitaux et je parlais à d'autres alcooliques, mais je n'ai pas saisi cette occasion incroyable d'initier un véritable changement psychique. J'ai fait la moitié du chemin, puis j'ai commencé à reculer.

Lorsque je me suis inscrite à l'ASAP, je voulais mourir. Trente jours plus tard, c'était "Let's rock. Allons écrire des chansons. Formons un groupe." Et c'est ce qu'on a fait. Flea était enthousiaste et m'a soutenu quand je suis sorti de désintoxication. Nous avons commencé à répéter avec D.H. et Blackbird. D.H. semblait s'intégrer parfaitement - il aimait s'amuser et adorait jouer de la musique. Blackbird a eu plus de mal à s'intégrer. C'était un guitariste au talent unique, mais il n'avait jamais fait partie d'un groupe où tout le monde jouait ensemble. Il était habitué à ce que George Clinton lui donne une cassette, puis à ce qu'il aille seul dans un studio et travaille pendant des jours sur ses parties.

Nous étions amis avec D.H. depuis des années, mais Blackbird était plus difficile à approcher. Il était un peu plus âgé et un peu plus effronté. Plus nous jouions ensemble, plus il devenait évident que ce n'était pas du clic-clac-clac. Notre idée de travailler sur de nouveaux morceaux était toujours le jam, et ce n'était pas le cas.

C'est à cette époque que D.H. a présenté Flea à un jeune phénomène de la guitare nommé John Frusciante. John était un fanatique des Chili Peppers qui assistait à nos concerts depuis l'âge de seize ans. En fait, j'avais rencontré John avant Flea. À l'époque où *Uplift* est sorti, nous donnions un grand concert au Perkins Palace à Pasadena. Je luttais encore contre mon addiction et je devais prendre un peu de drogue avant le concert, pour me remettre d'aplomb. Je me suis rendu au concert en voiture, je me suis garé à quelques pâtés de maisons et j'ai traversé un parc adjacent à la salle pour trouver un endroit où me droguer. Juste à ce moment-là, deux jeunes au visage frais se sont approchés de moi et se sont extasiés : "Oh mon Dieu. Anthony. Nous voulons juste dire bonjour. Nous sommes de grands fans du groupe".

J'ai bavardé avec eux pendant un moment, puis j'ai traversé le parc et je me suis assis sur le premier escalier que j'ai pu trouver et j'ai fait cuire de la drogue. J'ai alors levé les yeux et j'ai vu que je me shootais sur les marches du département de police de Pasadena.

Après que John ait tellement impressionné Flea, j'ai commencé à traîner avec lui. À la même époque, Bob Forrest voulait que John joue de la guitare dans son groupe, Thelonious Monster. John m'a dit qu'il allait auditionner dans le garage de Bob, alors je l'y ai conduit. Dans mon esprit, il auditionnait pour les Red Hot Chili Peppers. Au bout d'une chanson, j'ai su que c'était notre homme.

C'était maintenant à mon tour de tirer. Blackbird vivait à South Central L.A., j'ai donc décidé de le faire par téléphone. "Blackbird, c'est Anthony. J'ai de mauvaises nouvelles. Je suis vraiment désolé, mais ça ne marche pas, et on ne peut pas faire partie d'un groupe avec toi. Nous allons prendre une autre direction. Merci beaucoup pour tout."

"Espèce d'enculé", dit Blackbird.

"Quoi ?"

"Espèce d'enculé."

"Allez, Blackbird, ce n'est pas moi. C'est la situation. Je ne suis que le messenger", ai-je dit.

"Espèce d'enculé. Je vais brûler ta maison." "Blackbird, ne brûle pas ma maison", ai-je dit. "C'est une décision du groupe.

Ça n'a pas marché. Ce n'est pas nous ou toi. C'est juste la situation."

"D'accord, d'accord. J'accepte", dit Blackbird. "À condition que vous acceptiez que je brûle votre maison."

C'était la fin de notre conversation. J'étais un enculé, et il allait brûler ma maison.

Tout n'a pas été parfaitement logique pour nous à la minute où John a rejoint le groupe. Mais ce qui a changé instantanément, c'est l'alchimie. Il y avait une plénitude dans l'amour des Red Hot Chili Peppers, que nous n'avions pas ressentie depuis longtemps. Ce jeune homme avait consacré chaque instant de sa vie à la musique, et cela se sentait. Aussi inexpérimenté que soit John, nous recevions tout ce qu'il avait à offrir. L'alchimie était tout simplement meilleure. D.H. et John étaient amis. Nous avions maintenant un groupe qui venait du même endroit et qui voulait aller au même endroit. C'était assez excitant, mais il fallait encore beaucoup de temps pour que tout se mette en place.

Au lieu d'essayer d'enregistrer un disque immédiatement, nous avons décidé de jouer pendant un certain temps, d'écrire quelques chansons et de répéter d'anciennes, de prendre le temps de devenir un vrai groupe. Nous avons rencontré quelques obstacles. D.H. était un mustang sauvage à l'enthousiasme débridé, mais Flea était un perfectionniste de la précision et de la diligence lorsqu'il s'agissait d'apprendre des chansons. Ce n'était pas nécessairement le point fort de D.H.. Flea était assez dur avec D.H., il était une sorte de dictateur en la matière, ce qui ne lui était pas étranger puisqu'il avait été le dictateur dans d'autres configurations du groupe. C'était "Allez, faisons en sorte que ce soit fait. Ne soyez pas paresseux, n'oubliez pas de faire vos devoirs et assurez-vous d'apprendre vos parties."

Des tensions se sont également développées entre D.H. et moi. Une fois sobre, j'ai eu l'audace de penser que tout le monde devait suivre mon exemple. "Ok, tout le monde, la fête est finie. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais je suis sobre maintenant, alors fermez la Bolivie, et que tout le monde dépose sa drogue et son alcool." Ma nature contrôlante et mes insécurités ont perduré, de même que ma capacité à faire en sorte que les autres se sentent mal pour faire face à mon propre mal-être. À un certain niveau, D.H. a dû se rendre compte que sa consommation d'alcool et de drogues pouvait devenir un problème. Il a commencé à arriver en retard et n'était pas toujours dans un état d'esprit très clair. Mon niveau de tolérance, de patience et d'acceptation des difficultés d'un autre homme n'était malheureusement pas un élément florissant de ma propre personnalité à l'époque. Je n'étais pas vraiment en conflit avec D.H., mais je ruminais le fait que j'avais maintenant le comportement ingérable de quelqu'un d'autre dans mon groupe.

Pendant que nous répétions, j'ai commencé une chanson de mise en garde intitulée "Knock Me Down". C'était une chanson qui décrivait ce que c'était que d'être un toxicomane, d'avoir cet ego et de se croire impénétrable et imperméable aux forces de la nature et de la vie. Mais c'était aussi une chanson d'amour pour Hillel. J'avais des pages et des pages de vers, mais pas de mélodie ni d'organisation. John est venu me voir juste après avoir rejoint le groupe et m'a dit que je pouvais lui montrer n'importe quoi et que nous pourrions écrire ensemble. L'une des premières choses que j'ai montrées à John était "Knock Me Down". Je l'ai prévenu qu'elle était très verbeuse.

"Oh, ce n'est pas grave. J'ai travaillé sur cette mélodie très verbeuse, et je peux voir comment elle va s'appliquer exactement à ces mots", a-t-il dit. Il s'est assis, a étudié les paroles et a commencé à les intégrer à sa mélodie. C'était étrange. En quelques minutes, il avait une mélodie de couplet complète. Ce fut une véritable révélation : "Voilà une autre façon d'écrire des chansons". Même quand Hillel était là, tout ce que nous écrivions se faisait dans un contexte de groupe. Flea et moi avions déjà écrit des chansons ensemble, mais c'était différent à la basse. Maintenant, j'avais l'impression que je pouvais écrire n'importe quoi - une mélodie, un rythme, des paroles -, aller voir ce nouvel ami et m'asseoir, et lorsque nous quitterions la session, nous aurions une chanson. J'avais l'impression que tout était possible avec ce garçon. Je pouvais lui montrer mes écrits les plus sentimentaux, et il ne s'arrêtait pas une seule fois pour les juger. Il n'y avait pas de moment où il lisait les paroles pour voir s'il les aimait ou si c'était quelque chose qu'il voulait faire. Tout ce que j'écrivais devait être une chanson. Désormais, je n'avais plus à me remettre en question ni à avoir peur de montrer quelque chose ou d'essayer quelque chose de nouveau, ce qui m'a permis d'écrire des chansons et de faire de la musique cool.

John et moi avons commencé à devenir, lentement mais sûrement, le genre d'amis qui passaient chaque jour ensemble, puis rentraient chez eux et s'appelaient pour se dire bonne nuit avant d'aller se coucher. Au réveil, c'était : "Bonjour, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?" Au bout d'un certain temps, nous n'allions nulle part et ne faisons rien sans le faire ensemble, ce qui est une expérience rare et précieuse, mais parfois trop intense. Bien que John ait traversé une période d'abus de cocaïne et d'alcool, il était manifestement prêt à sacrifier sa consommation pour se concentrer sur le groupe.

Il vivait près de Canter's avec sa petite amie, mais lorsque nous sortions dans des fêtes et des clubs, elle commençait à regretter que ce type

du nouveau groupe l'éloigne de la routine de leur relation. Ione n'avait pas

Elle se débrouillait très bien, elle travaillait beaucoup. Mais John a fini par rompre avec sa petite amie peu de temps après avoir rejoint le groupe.

Nous avons décidé que ce serait une bonne idée de faire découvrir le nouveau groupe dans des lieux obscurs, hors des sentiers battus, et Lindy a donc organisé une tournée que nous avons appelée "Turd Town Tour". Ce fut un désastre. Nous avons joué dans des trous dans le mur dans des villes de vaches du Wyoming, du nord du Colorado et de l'Utah. Personne dans ces Turd Towns ne s'intéressait assez à nous pour venir, et quand ils venaient, c'était un vrai public de rodéo. Malheureusement, D.H., que Dieu le bénisse - le type le plus doux de l'univers - buvait beaucoup, et il n'était pas au mieux de sa forme pour ces concerts.

Un soir de cette tournée, D.H. laissait tomber le rythme, oubliait des parties, n'était pas très clair sur les chansons. Après le concert, lui et moi avons eu une énorme confrontation. "Écoute, si tu veux rester dans ce groupe, tu vas devoir faire quelque chose à propos de ton état. C'est soit tu fais quelque chose, soit tu te retires", lui ai-je dit. Flea et John reculaient tous les deux, en disant : "On ne sait pas trop quoi faire. Anthony est un peu con, mais le fait est que D.H. *est dans un* sale état et qu'il ne pèse pas lourd dans le groupe." Ils ne voulaient pas se ranger de mon côté parce que je me comportais comme un rabat-joie abstinent, mais ils le savaient ne fonctionnait pas non plus avec D.H..

Lorsque nous sommes rentrés à la maison, la situation a empiré. Il a commencé à manquer des répétitions et son addiction a commencé à le consumer. Chaque fois que nous avons viré quelqu'un, à l'exception de cette histoire bizarre avec Hillel, c'était toujours évident et nécessaire, et sans aucun doute pour le bien du groupe. Mais D.H. était un ami que nous aimions et auquel nous tenions, et nous ne voulions pas qu'il lui arrive malheur. Pourtant, il n'était pas possible de le sauver. Malheureusement pour Flea, c'était à son tour de se faire virer. C'était pire que ce que nous aurions pu imaginer. Flea a dû rester au lit pendant des jours après avoir viré D.H. Le seul aspect positif de cette histoire est que, des années plus tard, j'ai pu jouer un rôle important dans la sobriété de D.H. et dans sa renaissance dans l'univers en tant qu'être humain, parce qu'à partir du moment où il a été viré, il s'est engagé dans un parcours de décélération accélérée vers un tout autre niveau d'abus incroyable.

Nous avons alors emménagé dans un local de répétition à Glendale. C'est là que nous avons commencé à auditionner les batteurs. Nous pensions que tous les meilleurs batteurs du pays viendraient de près ou de loin pour avoir cette opportunité. Avec le recul, nous constatons que cette

opportunité n'était pas aussi brillante que nous l'avions imaginée. Tout le monde et sa grand-mère ont commencé à venir

Nous avons tous franchi cette porte avec un jeu de batterie, mais peu d'entre eux étaient bons. Au cours de ce processus, une de nos amies, Denise Zoom, a appelé Flea et lui a dit qu'elle avait un batteur pour nous. Selon elle, Chad Smith était le meilleur batteur qu'elle ait jamais entendu, et il mangeait de la batterie au petit déjeuner. Chaque fois que quelqu'un vous appelle à l'improviste pour vous parler d'un godemiché du Midwest qui mange de la batterie au petit déjeuner, vous vous dites : "Faites-moi gagner du temps, s'il vous plaît."

Mais nous avons laissé ce type venir auditionner. Nous avons attendu qu'il se présente, mais il était en retard. Je suis sorti pour voir s'il y avait quelqu'un, et j'ai aperçu ce gros lombric qui marchait dans la rue avec une très mauvaise coiffure Guns N' Roses et des vêtements qui ne criaient pas "J'ai du style". J'avais déjà décidé de ne pas choisir ce type, sur la base de son apparence, mais il est entré et nous nous sommes mis au travail. "Voilà la batterie. Préparez-vous à jouer. Vous avez dix minutes. On va jammer pendant cinq minutes, puis on va essayer une ou deux chansons pendant cinq minutes." Chad n'était pas le moins du monde intimidé par toute cette attitude que nous lui donnions. Tous les autres pauvres bougres qui s'étaient assis à la batterie regardaient Flea, qui se lançait dans une ligne de basse funk-rock agressive, hard-core et claquante, et le batteur s'écroulait en essayant de suivre. Flea les emportait avec son intensité.

Flea a commencé à jouer quelque chose de dur, compliqué, rapide et maladroit pour voir si le gars pouvait suivre. Chad ne s'est pas contenté de le suivre, il a commencé à le guider et à l'emmener en balade. Il a suragressé Flea, et l'a fait avec finesse, et l'a fait encore et encore et encore. Nous n'arrivions pas à croire ce qui se passait. J'avais tellement changé mon impression initiale sur ce type que je me suis mise à rire comme une hystérique. Maintenant, Flea le regardait en disant : "Whoa, qu'est-ce que je fais ? Où dois-je aller ? Qu'est-ce qui se passe ici ?" Chad ne s'arrêtait pas une seconde pour laisser Flea se rattraper et comprendre. Il criait comme le faisait Art Blakey derrière la batterie, quand on se prépare à l'instant, parce qu'il y avait beaucoup d'énergie libérée à ce moment-là entre Flea et lui.

C'était une grosse éruption de son et d'énergie, et tout ce que je pouvais faire, c'était rire de façon hystérique, hurler devant ce putain de type avec le bandana, les cheveux bouffants de laque et le mauvais short de musclor de Venice Beach, en me disant que c'était vraiment drôle que le type le plus loufoque que nous ayons jamais vu nous ait tous époustouflés au sein même de notre propre studio de répétition. C'était du génie, et tout le monde a adoré.

Nous savions tous que Chad était le bon, et nous voulions maintenant voir quel était son niveau d'engagement. Nous voulions également qu'il change de look. Nous lui avons dit : "D'accord, tu es bon. Tu peux faire partie du groupe si tu te rases la tête aujourd'hui. Présente-toi plus tard au Canter's avec le crâne rasé, et tu auras le poste." Chad a dit : "Whoa, whoa, un crâne rasé. Je ne sais pas."

"Le choix est le vôtre. Rase-toi la tête et fais partie du groupe. Ne te rase pas la tête et ne fais pas partie du groupe." On est allés chez Canter et on l'a attendu. Il est arrivé avec le même bandana et les mêmes cheveux stupides.

"Nous lui avons demandé : "Mec, tu veux ce boulot ou pas ?

"Oui, je vais jouer dans le groupe, mais je garde mes cheveux", a-t-il insisté, et nous avons cédé. Nous nous sommes rendu compte que quelqu'un qui était assez audacieux pour tenir bon face à toute cette pression n'allait pas être une garce. Plus tard, nous avons découvert que la véritable raison pour laquelle il ne voulait pas se raser le crâne était que ses cheveux étaient en train de se dégarnir et qu'il cachait cela derrière le bandana. Quoi qu'il en soit, c'était un autre jour important dans notre histoire, parce que nous avions maintenant un batteur fiable et une personne géniale avec qui jammer. Nous pouvions maintenant nous mettre au travail.

Chapitre 9 Refonte

Parce que John était si jeune et inexpérimenté, il a fait l'objet de nombreuses moqueries bienveillantes. C'était un enfant qui avait passé la plus grande partie de sa jeune vie à se moquer des autres.

Il se terrait dans sa chambre, s'entraînant à la guitare, si bien que tout ce qui concernait la participation à un groupe de rock était nouveau pour lui. Flea et moi nous moquions continuellement de lui, l'appelant "Greenie", "l'homme vert" ou "le frelon vert". Des années plus tard, John m'a avoué que toutes ces moqueries le rendaient incroyablement conscient de lui-même, mais à l'époque, nous n'avions aucune idée de l'effet que nous avions sur lui.

Flea et moi ne voulions pas consciemment qu'il se sente déprimé ou peu sûr de lui ; c'était simplement le terrain de jeu de notre comédie. La litanie des noms verts évoquait autre chose : une grande marque d'affection. Si vous avez plus d'un surnom, vous êtes dans nos bonnes grâces et dans nos cœurs. Tous ces trucs verts étaient dus au fait que nous aimions ce gamin et que nous étions si heureux d'avoir son énergie créative dans nos vies. Si nous l'avons fait en souriant et en nous moquant de lui, c'était peut-être simplement pour *ne pas* montrer à quel point nous tenions à lui. Si l'on considère les choses comme "Quel est le numéro de téléphone que tu composes le plus, la maison où tu vas le plus et la personne avec qui tu partages le plus d'expériences", il est clair que j'étais complètement en admiration devant ce jeune homme.

John et moi avons récemment parlé du fait que lorsque les choses n'allaient pas dans mon sens, je l'ignorais. "D'accord, ce type agit d'une manière que je ne peux pas apprécier et, sans qu'il s'en rende compte, il affecte mon sentiment de bien-être, alors je vais l'ignorer jusqu'à ce que ce sentiment disparaisse". Ce n'était pas une façon saine ou communicative de gérer les choses, mais il ne faut pas oublier que John est passé d'un gamin méconnaissable de dix-sept ans à un membre des Red Hot Chili Peppers. Il était tout aussi violent, si ce n'est plus, avec les gens qui l'entouraient. Il a été un type assez grossier pendant environ un an. Des gens venaient constamment me voir pour me dire : "Votre guitariste est un putain de connard. Il a baisé cette fille, puis l'a jetée dans la rue au milieu de la nuit et lui a dit de ne jamais revenir." Je ne l'ai jamais vu agir comme ça,

Je l'ai donc défendu. J'étais prête à accepter les aspects détraqués de sa personnalité parce qu'il était jeune et qu'il traversait une transition difficile.

Chad n'était pas rebaptisé tous les jours parce que nous n'étions pas aussi proches de lui. Il est resté un homme à part entière au sein du groupe. Il avait une façon très différente de gérer le fait d'être le nouveau, et c'était "Je n'ai pas besoin d'eux, je ne veux pas d'eux, j'ai ma propre vie". Il n'a jamais montré le moindre signe de besoin de faire partie de notre cercle restreint. Il préférait courir avec les siens, ce qui n'était pas le cas de Flea ou de moi. Chad nous a montré très peu de choses sur qui il était, d'où il venait et ce qu'il pensait. Pour donner un exemple, il est dans ce groupe depuis 1988, et ce n'est qu'à la fin de 2003 que j'ai découvert que lorsque Chad a quitté le Michigan pour venir à L.A., il se dirigeait vers Hollywood pour devenir un bel acteur principal. Nous ne nous sommes jamais assis et n'avons jamais discuté de ses espoirs, de ses rêves ou de ses fantasmes. Chad se présente pour faire son travail, il est amical et sympathique. Je le considérais comme l'un des piliers étranges qui soutenaient notre forteresse lorsque les temps étaient durs.

En matière de vêtements, ses sensibilités étaient très différentes des nôtres, et je le taquinais tout le temps à ce sujet. Il se montrait dans des costumes violets à double boutonnage des années 80 et je lui disais : "Tu as pillé le placard d'Arsenio pour ça ?". Heureusement, il a arrêté de se décoiffer quand il a rejoint le groupe, mais au lieu de traîner dans un bar punk-rock comme Small's avec Flea et moi, il allait au bar Mötley Crüe, portait des jeans bizarres avec des ceintures et des bottes de cow-boy, jouait au billard et courait après les filles du rock. Les gens le voyaient et me disaient qu'il avait les cheveux coiffés plus haut que ceux d'une fille, mais que le lendemain, il venait à la répétition avec une casquette de base-ball. Ce n'était pas qu'il était de nature caméléon, mais il ne voulait pas montrer toutes ses couleurs en notre présence.

Nous avons trouvé un terrain d'entente dans la musique. Même là, sa sensibilité musicale était différente, mais son énergie, sa passion et sa capacité à créer des rythmes étaient inégalées. À chaque fois que nous avions une répétition ou un concert et qu'il s'entraînait seul, j'appuyais sur le micro et je chantais avec lui, et c'était toujours excitant et frais, même lorsqu'il jouait des rythmes simples, basiques, du genre "vous avez déjà entendu ce rythme". Il n'était pas expérimental ou avant-gardiste, et il n'écoutait pas une variété de musique très différente, restant plutôt dans le genre rock et pop, mais ce qu'il faisait était néanmoins gratifiant. Nous n'avons jamais eu de batteur qui avait un rythme surpuissant.

La batterie de l'angoisse ne semblait jamais s'épuiser. Je frémis à l'idée de penser que nous lui aurions fait sentir qu'il n'était pas le bienvenu ou qu'il n'était pas le bienvenu en lui donnant la même introduction au groupe que celle que nous avons donnée à John, mais nous l'avons fait parce que nous nous soucions de lui, nous voulions qu'il soit proche de nous.

Nous avons nos nouveaux collaborateurs et nous avons commencé à travailler. Au début, c'était bizarre et difficile de développer des chansons, plus que jamais auparavant. Flea arrivait avec des parties, et John et Chad essayaient de se trouver. Michael Beinhorn apportait une nouvelle pierre à l'édifice. Il y a eu beaucoup de jours où nous avons beaucoup de bonnes idées, mais nous ne savions pas comment créer une chanson à partir de toute cette musique. C'était beaucoup demander que de reprendre là où *Uplift Mofo Party Plan* s'était arrêté. Je pense que John s'est senti investi de la responsabilité de suivre les traces d'Hillel, même s'il n'essayait pas de reproduire le son d'Hillel. Il avait un son plus propre et plus moderne. Nous avions juste besoin de nouvelles chansons. Lorsque Cliff et Jack Sherman sont arrivés dans le groupe, nous avons déjà écrit un certain nombre de chansons. Nous devons maintenant écrire un album de nouvelles chansons.

Lentement mais sûrement, des grooves aux sonorités assez différentes ont commencé à se développer. La batterie avait une nouvelle intensité. Cliff était artistique, créatif et complexe, Jack Irons était le métronome, mais Chad déplaçait plus d'air qu'un batteur n'en avait jamais déplacé, ce qui nous donnait une nouvelle ambiance. J'écoutais les jams, je rentrais chez moi et je m'asseyais dans la cuisine avec des piles et des piles de papiers. Je n'avais jamais réalisé que l'on pouvait écrire une chanson avec cinq phrases de paroles et un refrain. Je pensais que parce que Flea était occupé, que la batterie était occupée et que ces textures étaient compliquées, je devais faire la même chose. Lorsque je m'asseyais pour écrire, je ne cherchais pas une ou deux idées intéressantes, je voulais un poème de cinq pages à rapper. Je restais assis pendant huit heures d'affilée, à écrire des chansons comme "Good Time Boys", "Subway to Venus" et "Johnny, Kick a Hole in the Sky", dont les paroles n'en finissaient pas. Même l'hommage que j'ai rendu à Magic Johnson était un travail constant sur les mots. Tout ce qui était difficile à dire, j'étais heureux de l'écrire.

Au moment de l'enregistrement, nous avons commencé à nous heurter à Michael Beinhorn. Il avait un programme qui, contrairement à celui d'Andy Gill, avait plus à voir avec le son. Michael avait beaucoup d'intelligence et de sens musical en studio, mais il était aussi dominateur. Il voulait que John ait un gros son de guitare, écrasant, presque métallique,

alors qu'avant nous avions toujours des sons de guitare acid-rock intéressants, ainsi que des sons de guitare funk, sexy et fluides. John n'aimait pas ça à l'époque, et il y a eu beaucoup de disputes entre eux

sur la tonalité et la superposition des guitares. Ce n'était pas un bon moment pour John ; il était aux prises avec de nombreux comportements qui le rendaient tendu, et Beinhorn était insistant et manipulateur. Sans les cassettes pornographiques de Traci Lords qui tournaient en permanence dans le salon, je ne sais pas si John aurait survécu aux séances.

Nous avons travaillé dur sur toutes les chansons, mais Beinhorn s'est particulièrement concentré sur notre reprise de "Higher Ground" de Stevie Wonder. Flea jouait cette ligne de basse depuis des années, et John et Chad ont créé des parties monstrueuses pour la chanson. Beinhorn a fait des pieds et des mains pour que John joue le son superposé sur ce morceau. Pour moi, faire le chant était totalement intimidant, frustrant et stimulant. Une telle chanson n'était pas mon fort, mais Beinhorn était sûr que je pouvais la chanter, alors il a continué à me pousser et à me pousser. Je sais que ça ressemble à un gémissement de merde, mais quand vous êtes devant ce fichu micro et que vous avez du mal, vous commencez à avoir mal à l'intérieur. Il m'a fallu une éternité pour obtenir cette chanson. Mais ça en valait la peine. Lorsque nous sommes arrivés aux refrains, nous avons appelé tous nos amis et nous nous sommes retrouvés à vingt-cinq à chanter ensemble. La moitié d'entre eux étaient des chanteurs compétents, et l'autre moitié ne l'était pas, mais cela n'avait pas d'importance, le son était toujours étonnamment bon.

J'ai passé de très bons moments jusqu'aux dernières semaines d'enregistrement. J'aimais la vie et je me sentais si heureux d'être sobre, d'enregistrer un disque et d'avoir ces chansons. Mais Beinhorn et moi sommes arrivés à un moment de tension qui a mis fin à notre relation à la fin du processus d'enregistrement, lorsqu'il a voulu que je fasse des ad-libs à la fin de "Higher Ground". Je ne pouvais plus tolérer ses directives. Il essayait de me soutirer quelque chose que je ne ressentais pas, nous nous sommes disputés et j'ai su que j'en avais fini avec lui.

Nous n'avons pas terminé cet album en disant "C'est notre meilleur album", mais je ne me suis pas senti mal à propos de *Mother's Milk*. En revanche, je me suis senti mal à propos de la pochette de l'album. Flea avait trouvé le titre de l'album en hommage aux fluides corporels de Loesha, qui nourrissaient leur petite fille, Clara. (Nous pouvons faire taire les rumeurs selon lesquelles le "mother's milk" était une référence argotique à l'héroïne). Nous sommes retournés voir notre bon ami Nels Israelson, qui avait réalisé les photos des pochettes de nos deuxième et troisième albums. J'avais une vieille affiche des années 60 de Sly and the Family Stone où Sly tendait la main et où son groupe était rassemblé dans sa paume, et j'ai pensé que ce

serait génial d'être une petite personne tenue par un géant. Seulement, dans ma vision, le géant serait un

femme nue, et nous serions tenus près de sa poitrine. J'ai présenté ce concept au groupe et ils n'étaient pas très enthousiastes, mais moi je l'étais, alors ils ont accepté de me faire plaisir. Nels a commencé à auditionner des modèles pour la pochette, et comme ils enlevaient leurs chemises, il fallait que ce soit un plateau fermé. Malheureusement, je suis arrivé en retard et il avait déjà choisi une fille. EMI avait prévu de cacher ses tétons avec des lettres et une fleur, mais ils faisaient bel et bien partie de l'ensemble. Nous avons ensuite découvert que le mannequin était très réticent à ce concept. Je ne comprenais pas pourquoi nous n'aurions pas pu trouver un mannequin heureux d'avoir ses seins sur une couverture.

J'ai commencé à choisir les photos de nous qu'elle tiendrait dans ses mains, et John a méprisé toutes les photos de lui. Il m'a finalement permis d'en utiliser une, et je pense que la couverture était superbe - on aurait dit quatre Tom Sawyer tenus par une gigantesque femme nue.

La pochette de l'album a été imprimée, et ses tétons ont été couverts par contrat, mais EMI a imprimé quelques centaines de posters d'elle avec les tétons à l'air. Ces affiches étaient destinées aux disquaires et aux amis, et la machine à signer les affiches s'est mise en marche. C'était une période de la vie du groupe où nous étions encore tous des porcs et des païens, effrontés et odieusement sexuels. Je crois que c'est Chad et Flea qui ont écrit des choses stupides, sophomoriques et perverses sur l'une des affiches, et voilà que le mannequin a eu vent de l'affiche et nous a intenté un procès. Elle a gagné cinquante mille dollars, ce qui était une somme énorme à l'époque.

Malgré la tempête de la pochette, EMI a dû entendre quelque chose dans les grooves, car ils nous ont donné un budget pour réaliser deux vidéos avant la sortie de l'album. C'était étrange ; nous ne sortions pas d'un album à succès. *Uplift* s'était vendu à environ soixante-dix mille exemplaires, ce qui nous permettait peut-être de récupérer notre argent. Mais nous étions heureux de ce nouveau niveau d'intérêt et d'engagement, et nous avons donc réalisé les vidéos l'une après l'autre pour accompagner les singles de l'album. La première était pour "Knock Me Down", et Alex Winter jouait un vagabond Chaplinesque paranoïaque qui errait dans une maison des horreurs, choqué par les images psychédéliques et morbides de rock stars décédées qui ornaient les murs. Il arrive dans une pièce toute blanche où Flea, John, Chad et moi-même nous déchaînons et rebondissons sur les murs en jouant la chanson.

Nous avons tourné la vidéo "Higher Ground" sur l'une des célèbres anciennes scènes de tournage de SIR où les Trois Stooges tournaient leurs

films. Nous disposions d'un département artistique et de maquillage complet, de costumiers distincts et d'un énorme, énorme

Ce n'était pas tout à fait la même chose. Lorsque nous avons tourné notre vidéo "Catholic School Girls Rule", c'est la mère de Dick Rude qui s'est occupée du traiteur. Mais là, nous devions danser et nous surpasser les unes les autres en sautant des objets, c'était donc une vidéo amusante à tourner.

Extrait de "Knock Me Down"

*Je suis fatiguée d'être
intouchable Je ne suis pas au-
dessus de l'amour
Je fais partie de toi et tu fais partie de
moi Pourquoi es-tu parti ?
Il est trop tard pour te dire ce
que je ressens Je veux que tu
reviennes mais je suis
réaliste Peux-tu entendre mes
larmes qui tombent Faire
pleuvoir là où tu es allongée
Trouver ce que l'on cherche peut
s'avérer très ennuyeux
Je prie pour toi presque tous les
jours Mon amour est avec toi
maintenant envole-toi Si tu me
vois devenir puissant
Si tu me vois planer, fais-moi
tomber
Je ne suis pas plus grand que la vie
On se sent si seul quand on ne se connaît pas soi-même.*

Cette fin est solitaire, triste, mais vraie. Ce sont les sentiments que l'on ressent quand on est dehors et qu'une énergie sombre nous possède et que l'on se dit : "Qui suis-je, putain ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?" Je suis sûr que c'est là qu'Hillel s'est retrouvé. Très tôt dans sa vie, il a su clairement qui il était et ce qu'il voulait, et c'était un homme déterminé, travailleur, créatif, aimant la vie. À la fin, il a oublié qui il était, ce que j'ai vu arriver à de nombreuses personnes.

"Knock Me Down" était le premier single de *Mother's Milk*, et il est passé à la radio. De temps en temps, Lindy nous disait qu'une station avait ajouté la chanson, mais cela ne comptait pas vraiment. Quelques mois plus

tard

Plus tard, lors d'un week-end à Washington, Flea, John et moi avons arrêté un taxi au milieu de la capitale nationale. Nous sommes montés et le chauffeur nous a regardés et a dit : "Hé, vous n'êtes pas ces gars-là ? Qu'est-ce que c'est, 'Beat Me Up', 'Slap Me Around', 'Kick My Ass' ? J'adore cette chanson. Vous êtes ces gars-là, n'est-ce pas ?" C'était la première fois que quelqu'un d'autre que l'underground musical prenait arbitrairement conscience de notre existence.

En septembre 1989, nous avons entamé un cycle d'un an de tournées derrière *Mother's Milk*. Une autre indication de notre succès grandissant a été notre passage à un véritable bus de tournée. Mais nous avions besoin de place, car nous avions beaucoup de monde sur la route. Nous avons engagé

Tree pour jouer du cor, mais il a eu l'idée saugrenue de jouer d'un synthétiseur électrique hybride dans lequel on soufflait et qui produisait plusieurs sons de cor différents. Nous avons ensuite engagé Kristin Vygard

et Vicky Calhoun comme choristes. Kristin était un personnage à part entière qui avait été un enfant acteur à succès. C'était une folle rousse d'un

mètre cinquante au visage couvert de taches de rousseur qui avait été chanteuse de jazz sur la scène hollywoodienne. Vicky était une grande femme noire qui avait chanté les chœurs sur "Knock Me Down" et avait figuré dans la vidéo. Outre le groupe, nous avions Chris Grayson, notre preneur de son, Mark Johnson, notre tour manager, et un nouveau venu

dans l'organisation, un roadie nommé Robbie Allen. Lorsque nous sommes arrivés en Angleterre plus tard dans la tournée, Robbie a développé un alter ego, Robbie Rule, qui a ouvert nos concerts pour nous. Avec l'aide de Flea

et de John, Robbie a mis au point un numéro de comédie musicale dans lequel il montait sur scène et faisait semblant de se couper la bite. C'était un tour de magie : il sortait avec un vrai couteau de boucher, aiguisé d'un côté et extrêmement émoussé de l'autre. Il tendait ensuite sa bite, plaçait le

couteau dessus et retournait subtilement le couteau pour que le côté émoussé n'endommage pas ses parties intimes. Comme Bob Forest, Robbie était un musicien torturé qui travaillait comme roadie, alors nous lui avons donné son moment sur scène. C'était une pièce folle à l'intérieur d'une pièce,

et Flea jouait de la batterie comique pendant l'acte. Tous les enfants de la campagne anglaise ont dû endurer ces coups de pied dans la queue avant que nous n'entrions en scène.

Comme je ne courais plus après la cocaïne ou l'alcool, il fallait créer de nouveaux divertissements. Quelque chose appelé The Job a pimenté l'ennui d'être sur la route. Comme nous jouions beaucoup à l'université, on nous servait régulièrement des repas sur place, qui consistaient en de la

nourriture de cafétéria réchauffée et arrosée d'une sauce à salade industrielle. Il était difficile de savoir si ce liquide mystérieux servait à garnir la nourriture ou à nettoyer le sol.

Le premier travail que nous avons créé s'est déroulé au Canada, où nous avons trouvé un bol super grand de morceaux de bacon sur notre table à manger. Nous avons eu l'idée de collecter de l'argent et de mettre Mark Johnson au défi de manger tout le bol. Il s'est avéré que Mark Johnson était capable de manger de la merde, et il a accompli sa tâche avec succès.

Mon premier travail a consisté à manger ce qui semblait être une demi-livre de beurre apportée à notre table lors d'un concert. J'avais trois minutes pour le finir et 120 dollars à gagner, mais je n'en ai fait que la moitié avant de devoir abandonner. J'ai pensé que je pouvais utiliser mon esprit pour faire le travail, mais mon corps a rejeté une telle quantité de beurre. Finalement, Flea, John, Chad et moi avons réalisé qu'il était stupide de nous torturer avec ces travaux alors que nous pouvions torturer ceux qui nous entouraient. En outre, nous n'avions pas autant besoin d'argent que le preneur de son, le choriste ou le roadie. Un soir, nous étions dans les coulisses d'un collège au milieu de la Pennsylvanie, et nos hôtes nous ont apporté de la nourriture immangeable. Les filles nous avaient demandé de travailler, alors nous avons pris une carafe de vin vide et nous avons commencé à mélanger diverses vinaigrettes et condiments pour finir avec une bouteille pleine de trucs verts qui n'auraient pas été déplacés dans *La bestiole de cinquante pieds qui a mangé Saint-Louis*. Nous avons ensuite choisi la petite Kristin, qui avait besoin d'argent, et nous avons tous contribué à hauteur de 180 dollars si elle buvait la totalité de la carafe et la gardait au chaud pendant cinq minutes. Elle était tellement enthousiaste qu'elle a non seulement accepté ce travail, mais a également proposé de manger d'autres aliments si nous lui donnions cinquante dollars de plus. Accepté.

Nous ne voulions pas laisser Vicki en dehors de tout ça, alors nous avons collecté de l'argent et nous lui avons donné pour mission de manger tout un énorme conteneur métallique de boulettes de beurre. Elle a accepté, s'est assise et a mangé tout le seau comme si c'était de la crème fouettée. Ensuite, nous avons tous regardé Kristin. J'aurais été pris de vomissements projectifs à l'odeur de cette boue, mais Kristin s'est dégonflée, a pris le litre de glu, l'a bu, puis a mangé la nourriture bidon en prime. Ensuite, j'ai sorti la vieille montre et je me suis assis avec elle alors qu'elle commençait à transpirer, à pleurer et à prendre quinze couleurs différentes. Mais elle a tenu jusqu'à cinq minutes et, une fois le temps écoulé, elle s'est levée calmement, s'est retournée, est allée aux toilettes et tout a volé hors d'elle. Au son du premier soulèvement de Kristin, Vicki a perdu la tête et s'est précipitée aux toilettes, et comme deux dragsters côte à côte, elles se sont

encouragées mutuellement. Lorsqu'elles sont revenues, le repas a dégénéré en bataille de nourriture jusqu'à ce qu'une femme de ménage sévère revienne, nous réprimande et nous ordonne de nettoyer derrière nous, ce que nous avons fait très penaudentement.

La nourriture sur la route était exécration, mais quelques mois après le début de la tournée, le sexe a été ajouté au menu. Cela n'était possible que parce que j'avais rompu avec Ione en décembre. J'avais réussi à rester sobre en n'ingérant pas de drogues, de sorte que mon corps avait à peu près guéri de toute cette activité torturante, mais mon esprit n'était toujours pas assez sain pour résoudre les problèmes qui surgissent dans une relation. Aucun de nous deux ne s'est adapté après que je sois devenu sobre. J'avais été l'imbécile nécessaire et rampant, et elle avait été la gardienne qui, pour une raison ou une autre, m'aimait et me soignait. Lorsque cela a changé, au lieu de trouver tous les deux une dynamique viable, plus saine et plus durable, nous ne l'avons pas trouvée. Je n'avais personne dans ma vie pour qui j'étais prêt à écouter "Mec, tu es sobre maintenant, mais tu te comportes comme un putain de trou du cul. Travaille sur tes étapes, fais un inventaire, vois qui tu es et améliore-toi". J'étais toujours le gamin jaloux, enragé, contrôlant, égoïste et insolent que j'avais été, mais sans drogue.

Nous sommes devenus un autre couple typique qui se dispute, et je savais que notre relation était condamnée. Il n'y avait rien d'horrible entre nous, mais nous ne nous rendions pas heureux l'un l'autre et nous ne nous donnions pas complètement l'un à l'autre. Nous nous affaiblissions et nous nous battions, et je pense que nous en avons tous les deux terminé, mais nous avons peur de nous abandonner l'un à l'autre, parce que nous étions parfois plus proches que je ne l'avais jamais été avec quelqu'un d'autre.

À la fin, c'était ma maison, et j'ai dit, un peu brutalement : "S'il vous plaît, prenez vos affaires et partez d'ici." Elle a répondu : "Non, non, je ne veux pas partir. Je veux rester ici avec toi." Cela s'est répété encore et encore, et à la dixième fois, j'ai fait le grand "Prends tes affaires et fiche le camp d'ici". Elle m'a regardé et m'a dit : "Je crois que je vais le faire." "Eh bien, fais-le alors. Prends tes affaires et continue de marcher, ma petite dame", ai-je dit. Elle a quitté la maison et n'est jamais revenue.

Elle est retournée vivre chez sa mère, et j'attendais que le schéma se reproduise, qu'elle revienne un jour ou deux plus tard, mais ce n'était pas le cas. J'étais désespéré, seul et confus, et je me demandais pourquoi je lui avais dit de partir alors que je voulais vraiment qu'elle reste. Environ trois jours plus tard, je l'ai appelée et lui ai dit : "Ce n'est pas là que tu reviens à la maison, comme toutes les autres fois ?". Elle m'a répondu : "Non, non, non, en fait, non. En fait, je ne reviendrai plus jamais. Je suis enfin d'accord avec toi. C'est fini."

C'était juste avant Noël. Avant de rentrer au Michigan, j'ai acheté à Ione une statuette art déco et je l'ai livrée chez elle. Sa mère

a ouvert la porte. "J'ai un cadeau pour Ione", ai-je dit. Et elle m'a dit : "Vous allez devoir le laisser sous le porche." J'ai pensé, "Wow". J'ai donc laissé son cadeau, j'ai déprimé pendant le voyage en avion et j'ai écrit une chanson triste et solitaire sur le chagrin d'amour, qui n'est jamais devenue une chanson à part entière, juste quelque chose que je me chantais à moi-même. J'avais l'habitude d'écrire des chansons-mantras pour me les chanter à moi-même et faire face à ce que je vivais à ce moment-là.

Chez ma mère, j'étais seule pour le premier Noël depuis des années. J'ai réalisé que c'était fini avec Ione et qu'elle avait déjà quelqu'un d'autre dans sa vie, alors je ferais mieux d'accepter que tout cela faisait partie de la beauté et du flux et qu'il était temps de passer à un nouveau chapitre de la vie, de l'amour et de l'aventure. Malgré tout, il restait encore beaucoup de choses à régler dans cette relation. Il a fallu des années et des années avant que je puisse comprendre et faire face à tous mes mensonges, à ma folie et à mon terrorisme émotionnel. Je suis heureux d'avoir pu lui exprimer tout cela et d'avoir essayé de me racheter.

À mon retour du Michigan, le groupe a donné un grand concert à la Long Beach Arena, qui a été filmé pour un documentaire. Au milieu d'une interview en coulisses, l'intervieweur a commencé à me poser des questions sur Ione, et je lui ai dit que nous avions eu une rupture difficile. À ce moment-là, John a jeté un coup d'œil dans le cadre de la caméra et a dit : "C'est vrai, mesdames et messieurs. Anthony est un homme libre, et vous savez ce que cela signifie : Il est temps de baiser." C'était la façon dont John me sortait de mon marasme, et c'était une tactique que nous utiliserions tous les deux pendant le reste de la tournée *Mother's Milk*. J'avais peut-être encore des réserves sur la facilité d'accès aux filles sur la route, mais elles restaient théoriques. Le sexe était à nouveau au menu.

Une fois de plus, il était disponible gratuitement. À Houston, alors que nous quittions la scène pour rejoindre le bus, j'ai croisé un autre sosie de Marilyn Monroe. Contrairement à son homologue de la Nouvelle-Orléans, cette petite Marilyn ne s'est jamais départie de son caractère. Elle est devenue ma petite amie à Houston, et à chaque fois que nous jouions là-bas, je finissais par retourner à son appartement et faire l'amour, et elle se retrouvait dans son propre film de Marilyn.

Toutes mes aventures sur la route n'ont pas été consommées. Nous jouions un concert universitaire dans le Kentucky, et j'étais en coulisses en train de me préparer lorsque Robbie, notre roadie, a fait une visite surprise dans la loge.

"Swan, j'ai pensé que cette fille te plairait. D'après ce que je vois,

c'est ce que tu aimes", a-t-il dit. J'ai levé les yeux et j'ai vu une princesse absolue.

étudiante, à la peau blanche et aux cheveux noirs. Une princesse qui a été menottée, les mains dans le dos, avec du ruban adhésif.

"Merci, Robbie, maintenant va-t'en", ai-je dit, et j'ai commencé à donner à cette charmante jeune fille des indications précises sur la façon de se rendre au motel le plus proche pour un rendez-vous d'après-spectacle.

"Oh, non, je ne faisais que m'amuser. Je voulais juste dire bonjour", dit-elle avec son adorable accent du Kentucky. "Je suis dehors avec ma petite amie, et j'ai un petit ami à la maison".

"Traînons au moins ensemble. Je ne dis pas qu'il doit se passer quelque chose", ai-je rétorqué.

"Je ne sais pas si c'est possible", dit-elle. "J'aimerais être amie avec toi, mais je ne sais pas s'il aimerait ça, et je suis loyale envers lui".

Je la regardais en pensant que je mourrais si je n'avais pas cette fille. Je ne pouvais pas continuer à tourner si je ne la connaissais pas. Elle m'a dit qu'elle vivait avec son père et sa mère, et j'ai réussi à lui soutirer son adresse.

Il était temps de monter sur scène, et nous avons joué le spectacle, et dès que je suis arrivé en coulisses, j'ai cherché Robbie. "Où est la fille ?" l'ai-je imploré.

"Frère, je la cherche depuis une demi-heure. Elle a disparu", dit-il.

Il était hors de question que je laisse cette fille disparaître dans la nuit du Kentucky. J'ai pris un stylo et du papier, je me suis assis et je lui ai écrit une lettre poétique, puis j'ai demandé à un étudiant de me conduire chez elle. Il était environ minuit, j'ai trouvé la maison, je suis passé par l'arrière et j'ai commencé à l'appeler, mais elle ne répondait pas. J'ai laissé le mot, ainsi que les numéros de contact des prochains hôtels où nous serions, dans sa boîte aux lettres.

Quelques jours plus tard, nous étions à Chicago, où j'ai rencontré une fille qui ressemblait à une starlette des années 70 avec ses cheveux crépus et châtains. Elle était très libre, facile, douce et manifestement enthousiaste sur le plan sexuel, alors je l'ai ramenée à l'hôtel. Je partageais la chambre de John et j'ai pu constater, rien qu'en embrassant et en touchant cette fille, qu'elle était l'un de ces fils électriques hypersensibles qui deviennent super intenses dès qu'on les touche, où que ce soit. J'ai dit à John que j'avais besoin d'être seul avec cette fille, et il m'a répondu que Chad avait un lit d'appoint dans sa chambre et qu'il était sorti boire. John avait aussi une clé supplémentaire, alors je l'ai prise et je me suis dirigé vers la chambre de Chad.

Nous nous sommes allongés sur le lit d'appoint, nous avons enlevé nos chemises, nous nous sommes embrassés et touchés, et elle s'est montrée exceptionnellement réceptive. Tout était prêt quand j'ai entendu ce qui ressemblait à des Clydesdales piétinant dans le couloir. Avant que je puisse réagir, la porte s'est ouverte et c'était Chad, sauf qu'il n'en avait pas l'air, quelque chose l'avait envahi. Il était accompagné d'une petite traînée de heavy metal, il m'a vu et a crié : " Qu'est-ce que tu fais ici, espèce d'enculé ? Je vais t'arracher la tête !"

J'ai dit : " Whoa, Chad, allez, hey, whoa ", mais Chad était hors de contrôle. Il m'a chargé, j'ai sauté par-dessus un lit et il m'a suivi, renversant les lampes, se cognant aux murs, m'assénant d'énormes coups de poing. J'ai dit à la fille d'attraper sa chemise, mais Chad continuait à plonger vers moi et je lui échappais toujours.

"C'est quoi ton problème ? Calme-toi", ai-je dit.

"Qui t'a laissé entrer dans ma chambre ? Je vais te tuer", a-t-il bredouillé, et il a continué à me frapper de plein fouet avec de la haine et de la vengeance dans les yeux, comme si je lui avais fait quelque chose d'horrible, mais si vous connaissiez l'histoire de notre comportement sur la route, il y avait toujours ce côté donnant-donnant avec les chambres si vous vous retrouviez avec une fille. Finalement, la fille et moi nous sommes dirigés vers la porte. Il s'est avéré que Chad avait bu une bouteille entière de tequila et qu'il était dans une colère noire. Aujourd'hui encore, il ne se souvient que vaguement de m'avoir vue dans sa chambre.

La jeune fille se montre très compréhensive. "Ton batteur a un peu trop bu, j'imagine", dit-elle. "Allons ailleurs pour être ensemble." Nous étions logés dans un vieil hôtel en briques peu fréquenté et tranquille, avec beaucoup d'espace dans les couloirs, alors nous nous sommes installés près d'un radiateur dans une cage d'escalier et avons eu des relations à cet endroit. Ce que je ne savais pas de cette fille, c'est qu'elle était non seulement hypersensible, mais aussi une crieuse de classe mondiale. Au début, j'ai cru qu'elle plaisantait, parce que j'ai touché sa chatte et qu'elle s'est mise à hurler à pleins poumons. Toutes les personnes présentes dans l'hôtel pouvaient l'entendre clairement, mais à ce moment-là, il n'y avait plus moyen de s'arrêter.

Cela a duré un certain temps, et quand je suis retourné dans ma chambre, John était bien réveillé. "Bon sang, tu réalises que chaque personne dans cet hôtel a écouté tout ce qui vient de se passer ?" J'étais en train de vanter les mérites d'une fille qui ne pouvait se contrôler à aucun niveau quand John m'a coupé la parole.

"S'il y a un moment où vous pensez que ce **s e r a i t** acceptable pour toutes les parties concernées, je dois en faire l'expérience", a déclaré John.

"Ne bougez pas", ai-je dit. "On verra bien. On ne sait jamais".

Elle m'a accompagné dans les villes suivantes. Nous nous sommes séparés à Milwaukee, sa ville natale.

L'étape suivante de la tournée était Cincinnati. Contre toute attente, la Screaming Girl et la Kentucky Girl of My Dreams se sont toutes deux présentées au concert. À ce moment-là, j'ai dû prendre une décision, dont je ne suis pas très fier, mais j'ai appelé John et je lui ai dit : "John, peux-tu s'il te plaît prendre la screaming sensation, parce que je dois poursuivre le Kentucky". Je n'avais pas le choix. Je ne pouvais pas imaginer avoir un meilleur partenaire sexuel que celui qui criait, mais même si le sexe était génial, je devais avoir Kentucky.

La pauvre sensation hurlante a vu ce qui se passait et m'a regardé en disant "Espèce d'enculé", mais en même temps, elle a fait comprendre qu'elle était prête à accepter l'affection de John, et ils sont partis. Nous avons joué le spectacle, puis j'ai supplié la fille du Kentucky de revenir dans ma chambre pour être avec moi. Heureusement, j'avais ma propre grande chambre, et nous nous sommes assis là et avons parlé pendant deux heures. Je voulais juste être près d'elle, la sentir, la regarder et lui toucher la main. Elle m'a dit qu'elle était sur le point de faire des études supérieures dans le Massachusetts, et j'ai pris toutes ces notes mentales, car j'étais prêt à suivre cette fille n'importe où. Lentement mais sûrement, je me suis rapproché d'elle, et elle m'a laissé la prendre dans mes bras et l'embrasser. Finalement, elle nous a permis de nous mettre au lit ensemble, mais elle a tiré un trait sur les rapports sexuels.

"Écoute, je serai heureux de m'allonger nu avec toi, crois-moi, c'est merveilleux, je suis simplement heureux d'être avec toi", ai-je dit avec enthousiasme. Je pensais qu'elle voulait se blottir nue, et j'ai senti la main de Dieu m'effleurer une fois de plus. Nous étions allongés dans ce lit, dans cette vieille chambre au plafond haut, nous nous sommes embrassés et touchés, son moteur spirituel ronronnant et ondulant s'est mis à ronronner, et elle m'a permis de l'engager dans un très long et merveilleux échange de sexe oral. J'étais complètement sobre, couché sur le dos, et elle me donnait la tête. Il y avait tellement d'amour échangé, et elle déversait tellement de son cœur dans cette expression physique, que j'ai commencé à quitter mon corps et j'ai pu regarder en bas et me voir allongé sur un lit avec cette fille, avec ses belles mèches châtaines et sa belle peau blanche, en train de me faire l'amour. J'ai regardé pendant un moment, puis je suis redescendu et tout a continué, et j'ai réalisé que c'était le plus beau moment sexuel de ma vie à ce jour.

Elle a disparu après cela, et la fois suivante, lorsque nous sommes allés dans la région du Massachusetts, j'ai cherché dans l'annuaire téléphonique et appelé toutes les écoles, en vain. Chaque fois que nous approchions de Boston, j'étais sur le trottoir : "Connaissez-vous une fille qui s'appelle bla, bla, bla. Elle a l'air..." Rien. J'ai appelé le Kentucky et j'ai trouvé des gens qui portaient son nom de famille. "Avez-vous une fille qui s'appelle bla, bla, bla..." . . ." Des années plus tard, j'ai trouvé quelqu'un qui se souvenait d'elle et qui m'a dit qu'elle avait parlé de moi une fois. Je n'ai jamais pu la retrouver, alors qu'elle était tout pour moi. Je suis sûr qu'elle est maintenant mariée et qu'elle a dix enfants, mais on ne sait jamais. Peut-être qu'elle lira ce livre.

Si vous lisez ceci, mon rêve du Kentucky, veuillez sauter l'histoire suivante. Plus tard dans la tournée, nous donnions un concert dans un restaurant/club disco à Baltimore. C'était quelques heures avant le concert, et je traînais dans ma chambre avec John dans un autre vieil hôtel classique et bizarre, quand le téléphone a sonné. C'était Flea, qui partageait sa chambre avec Chad.

"Les gars ! Les gars ! Vous devez monter dans ma chambre tout de suite", dit-il. "Il se passe des choses bizarres ici avec des filles. Je dois y aller. Au revoir." John et moi sommes montés en courant dans les escaliers et avons sauté dans la chambre de Chad et Flea et avons été frappés par l'un des spectacles les plus bizarres que j'aie jamais vus.

Chad Smith est assis sur un canapé, tout habillé, calme et détendu. Il tenait dans une main une spatule de cuisine et dans l'autre une grande cuillère en bois. Il y avait trois filles dans la pièce, dont deux aux seins nus et à la poitrine généreuse, qui dansaient sur une table. L'une d'entre elles avait en fait une des chaussures de Chad glissée sous son sein, et le poids massif de sa poitrine la maintenait en place. L'autre fille aux seins nus avait une pile de pièces de monnaie qu'elle faisait tenir en équilibre sur ses globes grandioses. Chad était assis là, comme un impresario bizarre, alternant les fessées avec la spatule et les pièces de monnaie sur leurs poitrines.

"Nous voulons danser, jouez-nous une chanson", suppliaient les filles. Comme il n'y avait pas de chaîne stéréo dans la pièce, nous nous sommes lancés dans des interprétations a cappella de quelques-unes de nos chansons et de quelques reprises de Led Zeppelin. Nous courions dans toute la pièce en chantant des chansons à deux filles dont les fesses étaient rosées par les marques d'une spatule. De fil en aiguille, John et moi nous sommes retrouvés dans la salle de bain avec les deux filles aux seins nus, qui étaient devenues des filles nues. John était debout dans la baignoire, et j'étais assise

dans le lavabo, et nous avons eu une petite partie de jambes en l'air enfiévrée. Ce qui est étonnant, c'est que les filles étaient si nonchalantes au sujet de la

Ils parlaient de choses et d'autres pendant qu'ils nous suçaient tous les deux. John et moi nous sommes regardés et avons haussé les épaules. "Whoooaa, Baltimore. Qui l'eût cru ?"

Lorsque nous sommes arrivés au Japon en janvier, non seulement nous nous entendions bien, mais nous commençons également à nous sentir comme un vrai groupe. Nous avons joué un concert d'échauffement à Nagoya, puis nous avons pris de l'élan à Osaka. Après le concert, le promoteur nous a tous emmenés à un festin de sushis japonais, où Mark Johnson a gagné un emploi en engloutissant la plus grosse boule de wasabe restante. J'avais déjà remarqué que les Japonaises étaient beaucoup plus réservées et moins ouvertement sexuelles que leurs homologues américaines ou européennes. Normalement, nous serions tous en train de nous amuser ou au moins d'essayer de sortir avec des filles, mais leur calme et leur timidité me semblaient déconcertants. Il ne faut pas se fier uniquement aux apparences, car en fin de compte, nous sommes tous des créatures biologiques, et si vous mettez un pied dans la porte, la biologie peut prendre le dessus et la culture peut perdre son pouvoir.

En sortant du restaurant, j'ai persuadé une superbe Japonaise et son amie assez modeste de nous accompagner, John et moi, jusqu'à l'hôtel. Après environ cinq heures de coercition amoureuse subtile et ininterrompue, à l'aube, la superbe fille était tellement excitée et tellement incapable de répéter qu'elle ne pouvait pas faire l'amour qu'elle a cédé et abandonné toute l'enchilada de l'amour. C'était une expérience incroyable de la voir passer de "Non, non, je ne suis pas ce genre de fille" à "S'il te plaît, baise-moi encore". Tout s'est bien passé, elle a dormi chez nous et nous avons passé la matinée ensemble.

Il était temps de prendre le train pour Tokyo, et elle était un peu larmoyante. Elle a insisté pour nous rejoindre à la gare afin de nous dire au revoir. Lorsque je me suis inscrite à mon hôtel à Tokyo, un message exigeant m'attendait. "Vous devez me faire venir maintenant", écrivait-elle sévèrement. Vous devez la faire venir maintenant ? Il y a peut-être une étiquette japonaise qui veut que si vous avez des relations sexuelles avec une fille, vous devez la faire venir tout de suite. Je ne le savais pas, mais je ne l'ai pas fait venir. Ce soir-là, nous avons joué devant un autre public poli et réservé. Après le spectacle, j'étais assis dans les coulisses quand j'ai levé les yeux et vu la fille la plus mignonne que j'aie jamais vue entrer dans la loge. C'était une déesse nordique blonde d'un mètre quatre-vingt-dix, âgée de dix-neuf ans, avec de grands yeux bleus, une coupe au bol à la garçonne et un sourire incroyable. De plus, elle portait un T-shirt avec un énorme

visage de Woody Allen, et ses seins sortaient de chacune des lunettes de Woody, de sorte que ses yeux semblaient aller dans des directions différentes

des directions. Je n'aurais pas pu demander à Dieu un spécimen physique plus parfait.

À ce moment précis, mon destin s'est éclairci. Elle était ma nouvelle petite amie. Lorsqu'elle est entrée dans la pièce, j'ai chuchoté à tous les mecs qui se trouvaient à proximité : "Reculez. C'est ma copine." Puis je me suis dirigé vers elle.

"Bonjour, je m'appelle Carmen", dit-elle. "Je viens de San Diego".

Je me suis présenté et je lui ai dit que nous allions traîner ensemble pendant un an environ, et elle a semblé disposée à le faire.

J'ai fait venir Carmen et elle s'est jointe à nous pour le dîner. Puis elle est revenue dans ma chambre d'hôtel. Contrairement à la fille d'Osaka, nous n'avons pas eu à attendre le lever du jour pour coucher ensemble. Elle était si belle, et elle m'attirait tellement, que j'étais nerveux à l'idée de vivre ce moment sexuel. Carmen a senti mon inquiétude et, avec une grâce calme et aimante, elle m'a dit : "C'est un moment tellement parfait. Quoi qu'il arrive, il n'y a pas d'autre endroit au monde où je préférerais être que couché avec toi, ici même."

La vague d'insécurité que je ressentais a été balayée par le tsunami de son amour. Cette nuit-là est devenue l'une des rencontres les plus puissantes et les plus magiques que j'aie jamais vécues. J'avais l'impression d'avoir trouvé le grand amour, avec cette fille qui était différente de toutes celles que j'avais rencontrées. Elle avait une certaine fantaisie, elle était intelligente et connaissait de la bonne musique. Elle semblait détendue et aimante, et nous étions de purs magiciens ensemble, et j'étais tout à fait prêt à être son homme à partir de ce moment-là.

Carmen était un mannequin d'élite travaillant au Japon, et la nuit suivante, je suis allée dormir avec elle dans son petit appartement de mannequin à Tokyo. Nous avons commencé à partager nos histoires ce soir-là, et la sienne était pleine de dysfonctionnements. Son père l'avait abandonnée alors qu'elle n'était encore qu'un bébé, et elle n'avait jamais pu se rapprocher de lui. Elle m'a raconté qu'elle avait de la famille dans le Missouri qui était une véritable racaille blanche vivant dans des abris de fortune le long de la rivière et mangeant des écureuils pour le dîner. Tout cela était assez intrigant. Sans m'en rendre compte, j'ai inversé les rôles de mes anciennes relations et j'ai commencé à m'occuper d'elle.

Je serais délinquant si je ne mentionnais pas que, sexuellement parlant, Carmen venait d'une autre planète. Elle était la personne la plus sexuellement magnifiée que j'aie jamais fréquentée et, rétrospectivement, je pense que c'était une compulsion. Elle vivait à travers le sexe, et quelle que

soit la douleur qu'elle ressentait, c'était

Rien que le sexe ne puisse résoudre. J'étais tout à fait d'accord, parce que j'avais moi-même beaucoup de douleurs et de problèmes, alors au fur et à mesure que notre relation se développait, chaque fois que nous avions un problème, nous faisons l'amour. Elle disait des choses comme "Je peux jouir vingt fois de suite sans problème. Je pourrais jouir pendant toute une heure d'affilée", et elle le pouvait ! Rien ne peut vous préparer à rencontrer une fille qui est construite comme ça, psychologiquement et physiologiquement.

Dieu bénisse Carmen Jeanette Hawk d'avoir été ma première petite amie à un moment de ma vie où j'étais vulnérable et où j'avais besoin de retrouver confiance en moi. Bien sûr, nous étions dans un pays lointain, et malgré toute la passion que je ressentais pour elle, je partais en Angleterre, et qui savait si je la reverrais un jour. Je le voulais désespérément, mais le temps et la distance ont une façon de jouer des tours à vos meilleures intentions.

Après Tokyo, j'avais bien l'intention de ne plus être célibataire. Je n'étais pas en chasse en Angleterre, mais lorsque nous nous sommes arrêtés à New York sur le chemin du retour, j'ai rencontré un mannequin nommé Karen, une déesse sud-africaine grande, robuste et musclée. C'était déroutant, parce que j'étais tombé amoureux de Carmen, mais elle était encore au Japon, et Karen était chaleureuse et amicale, et intéressée à passer du temps avec elle. Elle était l'image même de la santé, pleine de joues, de seins et de cœur.

Nous avons fait une pause dans nos tournées, je suis donc retourné à Los Angeles et j'ai réintégré mon appartement d'Orange Drive, qui était désormais vide des affaires de Ione. Quelques jours plus tard, j'ai reçu un superbe colis de Karen. Il contenait de magnifiques photos d'elle nue, prises par des professionnels. À ce moment-là, Carmen était revenue du Japon et avait emménagé chez sa mère à San Diego. Nous avons prévu qu'elle vienne passer un week-end avec moi, et ce fut une expérience prémonitoire. Nous avons passé les premiers jours au lit, à nous rapprocher. Puis j'ai dû aller faire quelques courses et j'ai laissé mon petit chaton sexuel ronronner de contentement sous les couvertures. Lorsque je suis revenue dans la chambre, il y avait des confettis dans toute la pièce. Je n'avais aucune idée de ce qui s'était passé jusqu'à ce que je ramasse un des morceaux de confettis.

"Oh, merde. C'est un téton. Elle a dû trouver les photos", me suis-je dit.

J'avais raison. Et Carmen n'a pas voulu en entendre parler.

"Si tu me vois, pourquoi cette fille t'envoie-t-elle des photos d'elle ?", s'emporte-t-elle. "Cette putain de salope n'a qu'à aller de l'avant et perdre ton adresse". Ce n'était là qu'un léger accès de colère comparé à ce qui allait suivre.

Mais je l'adorais, elle était si amusante, elle avait un rire extraordinaire et elle souriait toujours. Je ne veux pas m'étendre sur le sexe, mais c'était la personne la plus sexuelle que j'aie jamais aimée. Comme je venais de sortir d'une situation qui durait depuis longtemps avec Ione, j'étais réticent à l'idée qu'elle emménage directement chez moi, alors nous sommes partis à la recherche d'un appartement et lui en avons trouvé un joli à environ trois kilomètres. Après y avoir passé une semaine, elle a fini par vivre avec moi. C'est ainsi qu'a commencé une relation en dents de scie, parfois amusante et toujours passionnante.

Je ne dirai pas qu'elle était maniaco-dépressive, mais elle avait quelque chose de maniaque. Elle passait d'une sexualité heureuse, excitée et pleine de baisers à une envie de me donner un coup de poing en plein visage parce qu'elle était convaincue que je regardais de l'autre côté de la rue, en bas et autour de l'allée, et que j'essayais de mémoriser le numéro de la maison où une belle fille venait d'entrer. La moitié du temps, je n'avais aucune idée de ce dont elle parlait ; son imagination était débordante. Mais ces moments étaient toujours compensés par ceux où elle me laissait l'attacher et lui bander les yeux dans le lit pour prendre des photos Polaroid.

En avril 1990, Lindy a organisé une réunion du groupe pour nous annoncer qu'à la fin de la semaine, nous aurions notre premier disque d'or. *Mother's Milk* était sur le point de dépasser les cinq cent mille unités vendues. Ce n'était pas grâce à EMI, qui était la personne la plus rétrograde qui soit, à l'exception de Kim White, qui a toujours cru en nous et qui s'est battu pour que notre disque soit joué sur les radios universitaires et qui l'a aidé à passer dans les charts alternatifs, puis sur les radios grand public.

EMI nous a emmenés à New York pour organiser une fête célébrant notre premier disque d'or, mais tout cela ne signifiait rien pour nous. Le fait qu'EMI essaie de créer cette ambiance de célébration du succès des ventes de disques nous a semblé maladroit et malhonnête. Pourtant, au milieu de cet ouragan d'énergie bizarre des maisons de disques, j'ai regardé Flea, nous nous sommes serrés dans les bras et nous avons senti que nous avons vraiment accompli quelque chose que nous n'avions jamais fait auparavant, même si cela nous a pris quatre albums et d'innombrables hauts et bas.

Soudain, d'autres maisons de disques ont commencé à s'intéresser à nous, surtout après que notre avocat, Eric Greenspan, a examiné notre contrat avec EMI. Même si nous devions leur livrer trois autres albums, Eric a remarqué qu'il y avait une clause de services personnels qui rendait le contrat invalide au bout de sept ans. Nous approchions à grands pas de cet anniversaire. Nous approchions à grands pas de cet anniversaire.

presque tous les grands noms de l'industrie ont commencé à nous faire un spectacle de chiens et de poneys. Chris Blackwell, le fondateur d'Island Records, nous a invités dans sa maison des collines d'Hollywood et nous a parlé de Bob Marley et de l'histoire de l'implication de son label dans le reggae. C'était amusant, mais même lui a admis qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour rivaliser avec ce que les autres grands labels pouvaient nous offrir.

David Geffen l'a fait. Il s'est montré très convaincant et nous a même ramenés de notre concert d'Oakland dans son jet d'entreprise. Ce qui est amusant, c'est que Warner Bros. nous avait emmenés au concert dans son jet d'affaires. Mo Ostin, de Warner, était le plus cool de tous les dirigeants de maisons de disques que nous avons rencontrés au cours de ce processus. Il avait fondé Warner's, et lorsque Flea et moi sommes allés dans son bureau, nous nous sommes assis et avons écouté les histoires de Mo sur Frank Sinatra, Jimi Hendrix et Neil Young, qui faisaient tous partie de son label. Plus tard, au cours des négociations, Mo nous a invités dans sa maison de Brentwood. Si l'on mettait un toit sur la plus grande partie de Disneyland, cela donnerait une idée de la taille de cette maison. Après nous avoir fait visiter sa maison, il nous a emmenés à l'extérieur. Sa piscine avait la taille d'un petit lac, et lorsqu'il nous a invités à y faire un plongeon, Flea et moi nous sommes déshabillés jusqu'à nos sous-vêtements et avons plongé. Lorsque nous sommes sortis de la piscine, un majordome nous attendait avec des serviettes chaudes. Malgré toute cette opulence, Mo était un être humain à part entière, doté d'un esprit immense et d'un amour palpable pour la musique.

Pendant cette période, nous avons décidé d'aller de l'avant et de commencer à travailler sur notre prochain album. Nous n'allions pas retravailler avec Michael Beinhorn, alors nous avons commencé à parler à d'autres producteurs, dont Rick Rubin, célèbre pour son travail avec les Beastie Boys. Nous avons pensé à Rick comme producteur à l'époque de *Freaky Styley*, et il était venu nous rendre visite avec les Beasties dans notre local de répétition EMI. Plus tard, il m'a dit que tout au long de son séjour, il avait ressenti l'énergie la plus sombre et la plus oppressante dans cette pièce, et qu'il n'avait pas pu partir assez tôt. Mais maintenant, nous étions tous dans un endroit différent, nous avons parlé à Rick et nous l'avons vraiment apprécié. Rick s'était transformé d'un New-Yorkais carnivore, effronté, agressif et odieux, saturé de caféine, en un Californien végétarien plus doux, plus gentil, plus spirituel et incroyablement généreux.

Rick s'est donc joint à nous et nous avons commencé la

préproduction dans un local de répétition situé dans un quartier tranquille de la vallée, sur Lankershim, appelé le

Allée. Il s'agissait d'un grand espace, haut de plafond, avec des canapés, un loft et une grande scène, à seulement quinze minutes de notre lieu de résidence. Dès que nous nous sommes installés, nous sommes devenus les plus prolifiques que nous ayons jamais été. Nous ne pouvions pas nous arrêter d'écrire de la musique. Nous jammions toute la journée, nous avons de superbes idées, puis Rick venait s'allonger sur le canapé pendant des heures, prenant des notes, faisant des siestes et absorbant toute la musique par osmose. Il n'était pas dans nos pattes, il était très décontracté, mais nous nous sommes vite rendu compte qu'il ne manquait pas une miette. Il nous a donné de merveilleuses idées d'arrangements, puis il a travaillé avec Chad sur des motifs de batterie et des rythmes.

À l'occasion d'Halloween, nous avons fait une pause pour assister à une fête costumée organisée par un homme énigmatique et richissime qui vivait dans un manoir de Bel Air. Il avait construit une immense scène en plein air et avait engagé Jane's Addiction pour jouer à sa soirée. Nous nous sommes tous mis d'accord pour participer à la fête dans des costumes assortis, qui consistaient en un énorme gode en caoutchouc et rien d'autre. J'ai consciencieusement mis le mien et je suis allée à la fête avec Carmen, qui était également costumée. Nous sommes arrivées, et voilà que mon bon ami Flea était là, totalement nu à l'exception de son gode. Puis j'ai vu John arborant sa fausse trique. Chad ne s'est pas non plus dégonflé, même si nous étions à la fin du mois d'octobre et qu'il faisait plutôt froid. Nous étions donc quatre gars nus avec des triques qui essayaient de faire comme si de rien n'était.

Jane's Addiction a commencé à jouer et tout le monde s'est mis à chanter. À un moment donné, Stephen Perkins de Jane's Addiction nous a demandé si nous voulions jouer, alors nous avons décidé de jouer "Search and Destroy" des Stooges, un morceau que nous avons répété à l'Alleyway. Il y avait littéralement des centaines de personnes à cette fête, et nous sommes montés sur cette immense scène, nus comme des salauds, mais avec de grosses triques. C'était comme si on marchait sur la lune, on était très excités à cause de la nudité, de la froideur et du geste de camaraderie de Jane's Addiction, qui avait toujours été un peu en compétition avec nous au fil des ans.

Les négociations avec les maisons de disques se sont finalement résumées à deux sociétés, Warner et Sony. Nous sommes allés voir Tommy Mottola de Sony/Epic à New York ; il était en train de surfer sur une vague de succès avec Mariah Carey et Michael Jackson. Tommy faisait le maximum pour nous avoir, et il nous l'a fait comprendre en nous disant qu'il

savait que nous parlions à tous ces autres labels, mais qu'en fin de compte, nous signerions avec Epic.

Nous pensions que nous avions été maltraités chez EMI. Nous avons eu sept A&R en sept ans, sans aucune stabilité. Nous étions à la recherche d'un bon foyer. Lorsqu'Eric a convoqué un déjeuner et nous a annoncé qu'Epic avait augmenté son offre d'un million, nous nous sommes levés tous les quatre et avons commencé à faire une conga line autour du restaurant en scandant "Epic ! Epic ! Epic !" Nous étions passés de l'attitude sérieuse du type "Ayons une situation familiale" à l'attitude "Un million de plus ? Allons-y avec les monstres corporatistes de New York."

Lors de cette réunion, Eric nous a lâché une bombe. Il nous a fait asseoir et nous a dit : "J'ai une nouvelle à vous annoncer. Chacun d'entre vous va recevoir un chèque d'un million de dollars." Nous avons chacun quelques milliers de dollars à notre nom et nous étions instantanément millionnaires. Nous avons l'impression d'avoir gagné à la loterie. Nous avons crié et nous nous sommes pris dans les bras lorsque nous avons réalisé que, pour la première fois, nous n'aurions plus à gratter et à vivre d'une semaine à l'autre. Chacun d'entre nous a décidé sur-le-champ d'acheter une maison. En l'espace de deux semaines, nous avons tous une nouvelle maison.

Ma maison était une construction flambant neuve située au sommet du Beachwood Canyon sur Hollyridge. C'était une palette vierge que j'ai fini par refaire d'une manière très nouvelle-riche. J'ai enlevé toute la moquette et j'ai fait poser du bois dur antique en teck de Thaïlande. Dans ma chambre, j'ai peint chaque mur d'une couleur différente. J'ai fait installer une mosaïque délirante sur l'escalier pour donner l'impression qu'une rivière descendait les marches. Mais la pièce de résistance a été la cheminée de mon salon. J'ai enlevé la cheminée standard et j'ai demandé à un tailleur de pierre d'apporter des pierres de rivière d'Ojai. Ensuite, j'ai fait façonner une cheminée en forme de femme nue géante. On chargeait les bûches dans son vagin, et elle avait des tétons en verre violet de 14 pouces de diamètre. Mais le plus beau de la maison était mon jardin, qui donnait sur la crête ouest de Griffith Park, une grande réserve naturelle. Si vous vous prélassiez dans la piscine, il vous suffisait de lever les yeux pour apercevoir le célèbre panneau Hollywood au-dessus de votre tête.

Nous avons décidé d'opter pour Sony, à condition qu'ils nous rachètent le dernier album dû à EMI. Toute la direction d'Epic/Sony Records s'est rendue au Four Seasons à Los Angeles pour un brunch somptueux afin de célébrer la décision et de faire quelques photos. Nous étions prêts à nous mettre au travail dès qu'ils auraient pu nous libérer du contrat avec EMI. Mais bien qu'ils nous aient dit que ce ne serait qu'une

question de jours, les jours ont traîné et se sont transformés en mois.

Pendant ce temps, ma relation avec Carmen était tumultueuse. Elle était hors d'elle. Je lui ai fait suivre une thérapie pour qu'elle ne se suicide pas. Une fois, nous étions en voiture et elle s'est mise à crier et à se frapper le visage, s'infligeant un œil au beurre noir. Puis elle a essayé de sauter de la voiture alors que je roulais à toute vitesse. Je n'essayais pas de lui imposer une thérapie ; je lui proposais de payer pour qu'elle reçoive de l'aide, parce qu'elle souffrait manifestement. Si je feuilletais un magazine, elle s'approchait, me le prenait des mains, revenait quelques pages en arrière et me disait : "Pourquoi t'es-tu arrêté si longtemps sur cette page ? Qui est cette fille ?" Nous allions au cinéma, et nous sortions au milieu d'une foule de gens. Je baissais la tête, j'avançais, et elle me donnait des coups en disant : "Pourquoi regardes-tu cette fille ?"

Nous étions devenus des combattants verbaux, alors quand elle se battait et qu'elle se présentait devant mes amis avec un œil au beurre noir, tout le monde me regardait en disant : "Mec, tu la bats ?". Qui aurait pu croire qu'elle s'infligeait ces yeux au beurre noir ? J'ai essayé en vain de mettre fin à la relation, mais après avoir acheté ma maison, elle n'a tout simplement pas voulu partir. Elle s'est enfermée dans la salle de bains avec un couteau. Elle y était allée pour se couper les poignets, et j'ai dû défoncer la porte pour l'atteindre. Elle se tenait debout, le couteau à la main, mais elle ne s'était pas coupée, Dieu merci.

Le facteur jalousie, le facteur insécurité et le facteur sexe-médicament n'ont fait qu'empirer. Je pense que dès qu'elle a réalisé qu'elle perdait son emprise sur moi, elle a senti qu'elle allait périr. Chaque fois que je suggérais que nous pourrions ne pas rester ensemble, elle avait une crise de nerfs et commençait à s'énerver comme un enfant autiste. Le groupe avait fixé une date pour commencer à travailler sur notre prochain album, et je devais me libérer de cette relation folle pour pouvoir me concentrer sur mon travail, car l'album comptait plus que tout pour moi. Je lui ai proposé de lui trouver un appartement, parce qu'elle n'avait pas les moyens, mais elle n'a pas accepté. Je lui ai dit cent fois que c'était fini, qu'elle devait partir et que nous ne pouvions pas être ensemble, et elle venait, criait et frappait, et je descendais à la porte et je disais : "Carmen, tu ne vis pas ici. Tu ne peux pas être ici. Nous ne sommes pas ensemble, c'est fini." Elle restait dehors à crier, à hurler et à essayer d'entrer de force dans la maison.

J'ai fini par lui acheter un billet d'avion pour qu'elle aille faire du mannequinat en Italie, et c'est ainsi que s'est terminée notre relation. Je remerciais ma bonne étoile que ce soit terminé. Peut-être n'avait-elle aucune idée du drame infernal qu'elle créait,

parce qu'à la fin de la plupart de ces épisodes, nous finissions par faire l'amour ; peut-être que dans son esprit, cela indiquait que tout allait bien.

Peu de temps après, j'ai reçu un appel de Mo Ostin chez Warner. "J'ai entendu parler de l'accord que tu as passé avec Sony", a-t-il commencé. "Félicitations, c'est un contrat fantastique, et Sony n'est pas une mauvaise maison de disques, alors vas-y et fais le meilleur disque que tu puisses faire. Allez les chercher." J'ai raccroché le téléphone, sincèrement touché. La personne la plus cool et la plus authentique que nous ayons rencontrée au cours de toutes ces négociations venait de m'appeler personnellement pour m'encourager à faire un grand disque pour une maison de disques rivale. C'était le genre de type pour lequel je voulais travailler. J'ai appelé Flea, et il avait reçu le même appel. Il pensait la même chose.

Nous avons appelé Lindy et lui avons demandé des nouvelles de la situation Sony/EMI. Apparemment, Sony se heurtait à un mur avec EMI. C'est tout ce que nous avons à entendre. Nous l'avons supplié de nous sortir de l'accord avec Sony et d'opter pour celui avec Warner. Nous avons laissé Mo prendre les devants et, en un coup de fil à son vieil ami qui dirigeait EMI, nous avons quitté le label et signé avec Mo. Et nous étions prêts à enregistrer le meilleur disque que nous pouvions faire.

Chapitre 10 Les moines funky

Nous étions tous ravis de notre relation avec Warner. Mo Ostin et ses associés Lenny Warnoker et Steve Baker étaient tous des gens musicaux et pleins d'âme. Même si Mo était le directeur général de Warner Bros, il nous a fait vibrer quotidiennement pendant toute la durée de l'enregistrement de notre premier album. Il venait traîner avec nous dans le studio d'enregistrement, heureux d'écouter tout ce que nous jouions. Nous n'avions jamais eu une telle relation avec une maison de disques.

Même si John et moi nous étions éloignés l'un de l'autre, le groupe n'avait jamais été aussi bien depuis des années. Chad et John n'avaient plus l'impression d'être les nouveaux, ils étaient les nouveaux. Flea et John s'étaient rapprochés à la fois musicalement et en tant qu'amis, et Chad jouait mieux que jamais. Nous nous faisons tous confiance, et cela se voyait lorsque nous nous retrouvions pendant des heures et des heures pour improviser des chansons. Nous étions vraiment dans la poche. Lorsque nous travaillions sur *Mother's Milk*, c'était comme si nous devions extraire du sang d'un rocher pour terminer une chanson, mais chaque jour, il y avait de la nouvelle musique dont je pouvais écrire les paroles.

Pendant ce temps, j'ai commencé à me lier avec Rick Rubin. C'était un homme qui aimait s'amuser, d'une manière bien différente de toutes les personnes que j'avais rencontrées. Il aimait parler des filles, faire du vélo et écouter de la musique à l'infini. Il a commencé à venir chez moi. Nous avons parlé de mes paroles et passé en revue toutes les choses que je pensais chanter sur cette excellente musique qui était produite, que ce soit "Mellowship Slinky", "Apache Rose Peacock" ou "Funky Monks". Je lui ai montré les paroles de "Power of Equality", et même s'il pensait que la musique se prêtait à ce traitement, il m'a fait comprendre qu'il n'aimait pas les paroles sociopolitiques.

"J'aime les chansons qui parlent de filles, de voitures et de choses comme ça", m'a dit Rick. "Les filles et les voitures ? Je ne peux pas écrire sur les filles et les voitures. Cela a déjà été fait. Je veux écrire sur des sujets bizarres sur lesquels personne n'écrit", ai-je protesté.

"Je comprends", dit Rick. "Mais si tu veux écrire une chanson sur les filles et les voitures, je serai heureux de l'entendre."

J'ai essayé d'écrire une chanson en suivant le plan de Rick, "The Greeting Song". Aujourd'hui encore, je déteste cette chanson. Je déteste les paroles, je déteste la voix. C'était un morceau de rock entraînant dans la tradition de Led Zep, mais je n'y ai jamais trouvé ma place. Ironiquement, des années plus tard, General Motors nous a appelés pour créer une campagne publicitaire pour Chevy en imprimant les paroles de "Greeting Song" sur une page blanche. Je ne pouvais pas les laisser faire ; je ne croyais pas en ces paroles.

Même si les choses se passaient bien sur le plan créatif, je commençais à me sentir comme l'outsider du groupe, parce qu'une partie du nouveau lien qui unissait Flea et John était leur appréciation mutuelle de l'herbe. Flea pensait peut-être que c'était l'occasion de me montrer ce que c'était que de ne pas être inclus dans un triangle d'amitié avec John. Je suis sûr que John m'en voulait de toujours vouloir que tout soit propre autour de moi et de ne jamais pouvoir faire la fête et expérimenter la drogue à sa guise. De plus, il pensait que sa créativité et sa capacité à écrire des chansons étaient renforcées par le fait de fumer de l'herbe. C'est ironique, parce qu'à ce moment-là, je m'étais débarrassé de mes sentiments de nettoyeur militant et j'acceptais de mieux en mieux la consommation de drogues des gens autour de moi, mais il y avait toujours un sentiment de "voilà le narco" lorsque je m'immisçais dans un scénario où l'on fumait de l'herbe.

Un jour, je suis arrivé à la répétition, Flea et John étaient enflammés par l'herbe et dans un état d'esprit "ignorons Anthony", et j'ai éprouvé un sentiment de perte mélancolique à l'idée que John ne faisait plus partie de mon monde. Je pouvais voir à la façon dont il me regardait que nous n'étions plus vraiment amis, à part le fait que nous étions dans un groupe ensemble et que nous nous respections à ce niveau. Ce jour-là, je suis rentré de la répétition sur l'autoroute 101, et le sentiment de perte que j'éprouvais à l'égard de John et la solitude que je ressentais m'ont rappelé le temps que j'avais passé avec Ione et le fait que j'avais eu ce bel ange de fille qui était prêt à me donner tout son amour, et qu'au lieu d'embrasser cela, j'étais en ville avec des putains de gangsters qui tiraient des balles de speedball sous un pont. J'avais l'impression d'avoir gâché tellement de choses dans ma vie, mais je sentais aussi un lien tacite entre moi et ma ville. J'ai passé tellement de temps à errer dans les rues de Los Angeles et à faire des randonnées dans les collines d'Hollywood que j'ai senti qu'il y avait une entité non humaine,

peut-être l'esprit des collines et de la ville, qui m'avait en ligne de mire et qui veillait sur moi. Même si j'étais un solitaire dans mon propre groupe, je sentais au moins la présence de la ville dans laquelle je vivais.

J'ai commencé à faire du freestyle avec des poèmes dans ma voiture, j'ai mis les mots sur une mélodie et j'ai chanté tout le long de l'autoroute. Lorsque je suis rentré chez moi, j'ai pris mon carnet et j'ai écrit le tout dans une structure de chanson, même si c'était censé être un poème pour faire face à ma propre angoisse.

"Sous le pont

*J'ai parfois l'impression de ne pas avoir de
partenaire J'ai parfois l'impression d'être mon seul
ami*

*C'est la ville où je vis, la ville des
anges Solitaire comme je le suis,
ensemble nous pleurons.*

*Je roule dans ses rues car elle est ma compagne
Je traverse ses collines car elle sait qui je suis Elle
voit mes bonnes actions et m'embrasse au vent
Je ne m'inquiète jamais, c'est un mensonge.*

*Je ne veux plus jamais ressentir ce que j'ai ressenti ce jour-là.
Emmène-moi à l'endroit que j'aime, emmène-
moi jusqu'au bout Il est difficile de croire qu'il
n'y a personne dehors Il est difficile de croire
que je suis tout seul
Au moins j'ai son amour, la ville où elle
m'aime Solitaire comme je le suis, ensemble
nous pleurons.*

*Je ne veux plus jamais ressentir ce que j'ai ressenti ce jour-là.
Emmène-moi à l'endroit que j'aime, emmène-moi jusqu'au bout*

*Sous le pont en ville C'est
là que j'ai fait couler le
sang Sous le pont en ville*

Je n'en avais jamais assez

*Sous le pont en ville J'ai
oublié mon amour Sous le
pont en ville J'ai donné ma
vie*

Un mois plus tard, Rick est passé chez moi un jour et a feuilleté mon carnet de notes, ce qui montre à quel point je me sentais à l'aise avec lui à ce moment-là.

"Qu'est-ce que c'est que ça ?" me dit-il en me tendant le carnet. Il était tombé sur "Under the Bridge".

"Oh, ce n'est qu'un poème", ai-je dit.

"C'est génial. Vous devriez en faire quelque chose", a-t-il déclaré.

"Ce n'est pas vraiment notre style", ai-je expliqué. "C'est lent, mélodique et dramatique".

"Mais c'est bien. Tu devrais montrer ça aux gars et voir s'ils veulent en faire quelque chose".

J'étais touchée qu'il aime le poème, mais j'avais encore des doutes sur le fait que ce soit une chanson pour nous. Quelques jours plus tard, j'étais en répétition et j'avais du temps à tuer, car Flea n'était pas encore arrivé.

"Pourquoi ne montres-tu pas à John et Chad ce que j'ai vu chez toi l'autre soir ?", suggère Rick.

"Non, non, la puce n'est même pas là ", ai-je dit. Mais John et Chad étaient bien trop attentifs. Ils se sont tous les deux assis et ont dit : "Hé, voyons ce petit numéro doux que tu as là." Je le leur ai chanté dans probablement trois tonalités différentes du début à la fin, ne sachant pas où aller, mais une fois que j'ai eu fini, ils se sont levés et se sont dirigés vers leurs instruments et ont commencé à trouver le rythme et les accords de guitare pour ce morceau.

Le lendemain, John est venu chez moi pour peaufiner la chanson. Il a apporté un ampli Fender miniature et l'a branché. "Ok, chante-la encore une fois. Comment veux-tu qu'elle sonne ? Comment veux-tu qu'elle soit ressentie ? Où veux-tu qu'elle aille ?"

Je le lui ai chanté et il m'a proposé trois ou quatre accords différents. Nous avons choisi jusqu'à ce que nous trouvions la progression d'accords parfaite et la plus inventive pour la mélodie. C'est ainsi qu'est née une chanson de l'album.

John a joué un rôle déterminant dans la réalisation d'une autre chanson qui allait figurer sur l'album. Il s'agit d'une chanson inspirée par ma courte et curieuse relation avec Sinéad O'Connor. J'ai rencontré Sinéad lors d'un festival que nous jouions en Europe en août 1989. Flea et moi étions de grands fans de *The Lion and the Cobra*, et j'aimais bien les filles chauves, car je savais que quelqu'un qui se rasait le crâne était un dur, un vrai, et qu'il n'en avait rien à foutre. Voilà une Irlandaise chauve super sexy, à la voix magique, aux paroles géniales et à la présence folle. Nous jouions les premiers, alors pendant notre set, j'ai été assez retardé pour dédier "Party on Your Pussy" à cette combattante moralement éthique et politiquement correcte qui défendait les droits des opprimés.

Lorsque nous avons terminé notre concert, Flea et moi sommes restés sur le côté de la scène et avons regardé Sinéad. C'était avant qu'elle ne devienne célèbre, elle n'était donc pas gênée, elle était juste audacieuse. Elle est entrée sur scène en robe et en bottes de combat et a joué sa première note. Telle une petite princesse irlandaise guerrière, elle s'est mise à chanter à tue-tête des chansons extraordinaires. J'étais en train de mourir de désir en regardant tout cela, et puis elle a fait référence à ce que j'avais dit d'elle, et c'était positif. Ok, maintenant elle était consciente de mon existence, donc c'était une bonne chose.

Après le concert, nous sommes allés la voir pour lui dire à quel point nous avons apprécié sa musique. Au lieu d'un remerciement superficiel, Sinéad nous a invités à passer du temps avec elle. Elle était timide et discrète, et nous avons discuté jusqu'à ce que son road manager entre en trombe et la rassemble pour l'emmener au prochain concert. Craignant de ne jamais la revoir, j'ai couru jusqu'à la loge et je lui ai écrit une lettre assez significative, lui faisant savoir que j'avais des sentiments pour elle. Je me suis précipité pour la rattraper au moment où elle s'apprêtait à monter dans son bus et je lui ai donné la lettre. Elle l'a acceptée, a souri et m'a salué.

Et il ne s'est jamais rien passé. Pas un mot en retour. Elle a disparu dans le nuage géant d'un monde différent, et nous avons continué notre chemin, et c'est tout, adios. La vie continue, nous avons fait une tournée au Japon, j'ai rencontré Carmen et j'ai eu une relation d'un an avec elle. À ce moment-là, Sinéad avait sorti un autre album et était devenue, du jour au lendemain, la chanteuse la plus populaire au monde. Un jour, Bob Forrest m'a dit qu'elle avait déménagé à Los Angeles et qu'elle avait été aperçue au Victor's Deli, l'un de nos endroits préférés pour le petit-déjeuner.

Quelques semaines plus tard, je faisais des courses et je suis tombée sur Sinéad. En la regardant, j'ai fondu. Je l'aurais épousée sur-le-champ.

Nous avons discuté

Je lui ai rappelé que nous nous étions rencontrés au festival et que je lui avais donné un mot.

"Oh oui, je sais que tu m'as donné un mot", dit Sinéad. "Je l'ai. Il est dans le tiroir de ma cuisine à la maison."

"La note que je t'ai donnée est dans le tiroir de ta cuisine ?" J'étais incrédule. "Qu'est-ce que tu en penses ?" Elle a souri. "Tu écrirais une note comme celle-là et

Je le jetterais ?"

L'instant d'après, elle m'invitait à dîner. Bientôt, j'ai commencé à passer régulièrement du temps avec elle et son fils, Jake. Je ne peux pas dire qu'il s'agissait d'un scénario de rencontre typique, parce que c'était une période étrange pour elle - elle était timide à cause de tout ce qui lui était arrivé - mais nous avons commencé à aller au cinéma et au musée, et je lui ai donné des leçons de conduite dans ma Camaro noir mat décapotable de 67. On roulait, on écoutait de la musique, on s'embrassait et tout ça, mais elle ne me laissait pas vraiment entrer par la grande porte, pour ainsi dire. Et je ne veux pas dire seulement par voie vaginale. Cela a duré des semaines, et c'est devenu la relation non sexuelle la plus merveilleuse que j'aie jamais eue. Je l'adorais et, chaque jour, je me réveillais et lui écrivais un petit poème que je lui faxais.

Notre relation progressait, elle me montrait un peu plus d'amour et d'affection, émotionnellement et physiquement, et puis soudain, tout s'est arrêté de manière inexplicable. Je m'étais un peu ridiculisé lorsqu'elle m'avait annoncé qu'elle se rendait à la cérémonie des Oscars. J'ai proposé qu'on y aille ensemble, elle a d'abord accepté, puis elle m'a rappelé pour me dire qu'elle y allait avec son ami Daniel Day-Lewis. Je me suis senti vexé, non pas tant parce qu'elle sortait avec quelqu'un d'autre, mais parce que ce n'était pas moi, et j'avais tellement envie d'être avec elle à ce moment-là.

Même après cet incident, elle ne m'a jamais donné l'impression d'être autre chose qu'absolument enchantée par le temps que nous passions ensemble. Chaque fois que notre temps ensemble touchait à sa fin, je la regardais dans les yeux et elle était aussi heureuse qu'une fleur en train de s'épanouir. J'étais excité et probablement un peu lourd et autoritaire, mais elle avait une façon apaisante et subtile de me ramener à un état d'esprit plus raisonnable. Elle était calme et décontractée et n'adhérait pas à la lourdeur de mon approche. C'était bien, nous étions en train de trouver un équilibre.

Un jour, j'ai appelé et laissé un message sur son répondeur, puis je suis partie. Lorsque je suis revenue, il y avait une réponse sur mon

répondeur.

"Anthony, c'est Sinéad. Je quitte Los Angeles demain, et je ne veux pas que tu m'appelles ou que tu passes avant que je parte. Au revoir."

J'étais anéantie. En une nuit, on était passé de "J'ai hâte de te revoir" à "N'appelle pas et ne passe pas". Je ne savais pas vers qui me tourner, alors j'ai appelé John. Il était furieux qu'elle puisse me traiter de la sorte, et il m'a proposé d'écrire à ce sujet et de nous réunir plus tard dans la soirée pour créer une chanson. Il pleuvait depuis deux jours lorsque je me suis assis à la table de ma salle à manger, j'ai mis la version de Jimi Hendrix de "All Along the Watchtower" en rotation continue pour m'inspirer, et j'ai commencé à écrire des paroles sur ce qui venait de m'arriver.

Extrait de "I Could Have Lied" (J'aurais pu mentir)

*J'aurais pu mentir, je suis tellement bête
Mes yeux n'ont jamais pu garder leur sang-froid Je
lui ai montré et je lui ai dit comment
Elle m'a frappé mais je suis foutu
maintenant Mais maintenant elle est
partie, oui elle est partie Une chanson
pleine d'âme qui ne resterait pas
Tu vois qu'elle se cache parce qu'elle
a peur Mais je m'en fiche, je ne serai
pas épargnée*

J'ai conduit jusqu'à la maison de John vers minuit. Il était comme un savant fou, compatissant avec moi, mais absolument possédé par l'idée de terminer cette chanson. Nous avons donc travaillé, travaillé et veillé toute la nuit, en écoutant la pluie battante. Nous avons finalement terminé la chanson à cinq heures du matin et, cassette en main, nous nous sommes précipités pour conduire à travers cette tempête de pluie, directement jusqu'à la maison de Sinéad. C'était sa dernière nuit là-bas, et je n'ai pas frappé, j'ai juste empaqueté la cassette et l'ai glissée dans sa boîte aux lettres. Elle a quitté la ville le lendemain. Les années ont passé, notre disque est sorti et la vie a continué. Il y a eu des tragédies et des triomphes, des succès et des échecs, des gens sont morts et des gens ont eu des bébés, et je me suis toujours demandé comment ce serait si je revoyais un jour cette fille.

Des années plus tard, j'étais à l'Universal Amphitheatre pour une stupide cérémonie de remise des prix de MTV où Flea et moi présentions un spectacle avec Tony Bennett, entre autres. Après le spectacle, j'étais dans le parking arrière, en train de traîner et de bavarder, lorsqu'une limousine s'est arrêtée. J'ai regardé à l'intérieur et j'ai vu Sinéad et Peter Gabriel dans la voiture. Je me suis approché, elle a passé la tête par la fenêtre et nous nous sommes salués tous les deux, puis je n'ai rien dit et elle m'a fait un sourire vraiment faux. Il n'y avait rien à dire. Je ne me souviens même pas si je lui ai demandé si elle avait reçu la cassette. Toute cette rencontre a été l'échange le plus horrible, le plus maladroit, le plus empoisonné, le plus incommunicable qui soit. Finalement, elle m'a peut-être rendu service. Qui a besoin de ce genre d'ennuis ?

Nous avons vraiment élargi notre palette musicale avec cet album. Un jour, John m'a approché avec une musique intéressante, très mélodique et dans une signature temporelle unique. John a fredonné un couplet et un refrain, et l'émotion des accords qu'il jouait semblait correspondre à ma rupture avec Carmen. Même dans le feu de nos batailles turbulentes, je ne l'ai jamais considérée comme quelqu'un de mauvais ou je ne l'ai jamais détestée. Je la voyais juste comme une fille qui n'avait pas eu la chance de grandir et de gérer sa douleur. Je n'ai pas été blessé par notre rupture, j'ai été soulagé ; je voulais qu'elle ressente la même chose et qu'elle trouve sa voie dans la vie.

En même temps, j'ai commencé à me poser des questions et à me demander si je n'étais pas en train de répéter le schéma de mon père, qui sautait de fleur en fleur, le truc de la fille du jour. Je ne voulais certainement pas finir comme Blackie, parce qu'aussi excitant et temporairement satisfaisant que puisse être cet afflux constant de filles intéressantes et belles, à la fin de la journée, cette merde est solitaire et il ne v o u s reste rien. Les paroles reflètent ces deux points de vue.

Extrait de "Breaking the Girl" (briser la fille)

*Élevée par mon père, fille du jour
Il était mon homme, c'était comme
ça Elle était la fille, laissée seule
Je ressens le besoin de faire de moi sa
maison, je ne sais ni quoi, ni quand, ni
pourquoi.*

Le crépuscule de l'amour est arrivé

*Les sentiments s'enflamment et se tordent Tu fais
craquer la fille
Elle ne vous voulait aucun mal
Tu te crois si malin mais tu dois maintenant t'en
détacher Tu fais craquer la fille
Il n'aime personne d'autre*

L'enregistrement de la chanson a été très amusant, parce qu'il y avait un grand pont industriel, alors nous sommes allés chercher tous ces morceaux de métal, et nous avons tous les quatre enfilé des lunettes de protection pour casser la merde de métal avec des marteaux et des bâtons, et nous avons créé une magnifique orchestration de percussions de ferraille.

Lorsque nous avons commencé à réfléchir aux chansons qui seraient finalement enregistrées, il s'est avéré que le retard pris par Epic et l'intervention de dernière minute de Mo nous avaient permis d'écrire presque deux albums de nouvelles chansons. Travailler avec Rick a changé notre façon d'envisager l'écriture de chansons. Par le passé, nous venions d'un point de vue groove, plutôt que d'un point de vue chanson, ce qui était le cœur de Rick. Cet album allait devenir le meilleur de ces deux mondes. Nous n'avons jamais basculé dans la notion conventionnelle d'écriture de chansons, ce qui nous aurait empêchés de remuer la marmite de l'Afrique. Mais pour cela, il faut jammer, alors suivre les conseils de Rick et se concentrer sur l'élaboration des chansons a été très important. Pourtant, nous n'avons jamais renoncé à être un groupe de funk, basé sur des grooves et des jams improvisés.

L'un de ces jams allait déboucher sur la chanson phare de l'album. Je me trouvais d'un côté du studio de répétition, où je travaillais sur les paroles, tandis que le groupe jammait en trio. Parfois, ils étaient de sérieux artisans intellectuels, essayant d'entrelacer leurs esprits et de trouver des parties spécifiques, mais d'autres fois, ils se déchaînaient de manière très joyeuse. L'un de ces derniers jours, Flea a commencé à jouer une ligne de basse démente, et Chad a craqué et joué avec lui. J'ai été tellement frappé par la partie de basse de Flea, qui couvrait toute la longueur du manche de l'instrument, que je me suis levé d'un bond et me suis dirigé vers le micro, mon carnet de notes à la main. J'avais toujours des fragments d'idées de chansons ou des

Je n'avais même pas de phrases isolées à l'esprit. J'ai pris le micro et j'ai entonné "Give it away, give it away, give it away, give it away now".

Cette phrase était issue d'une série de conversations que j'avais eues des années auparavant avec Nina Hagen. Nina était une âme sage et elle s'était rendu compte de ma jeunesse et de mon inexpérience à l'époque. Elle me transmettait donc toujours des perles, non pas de manière moralisatrice, mais simplement en saisissant les opportunités. Un jour, je fouillais dans son armoire, regardant tous ses vêtements bizarres, quand je suis tombée sur une veste exotique de grande valeur. J'ai dit : "C'est vraiment cool".

"Prenez-le. Tu peux l'avoir", dit-elle.

"Whoa, je ne peux pas prendre ça. C'est la plus belle veste que vous ayez là-dedans".

a déclaré.

"C'est pour cela que je te l'ai donné", explique-t-elle. "C'est toujours important

de donner des choses ; cela crée une bonne énergie. Si vous avez une armoire pleine de vêtements et que vous essayez de tous les garder, votre vie sera très réduite. Mais si vous avez une armoire pleine et que quelqu'un voit quelque chose qu'il aime, si vous le lui donnez, le monde s'en trouvera amélioré.

Je venais d'une école où les coups étaient si durs que ma philosophie était qu'on ne donnait pas les choses, mais qu'on prenait tout ce qu'on voulait. Le fait que quelqu'un veuille me donner son objet préféré a été une véritable révélation. Cela m'a marqué pour toujours. Chaque fois que je me disais : "Il faut que je garde", je me rappelais : "Non, il faut plutôt que tu donnes". Lorsque j'ai commencé à aller régulièrement aux réunions, l'un des principes que j'ai appris est que le moyen de maintenir sa propre sobriété est de la donner à un autre alcoolique qui souffre. Chaque fois que vous videz votre vaisseau de cette énergie, une nouvelle énergie fraîche afflue.

J'étais en train de m'éclater au micro, en faisant "Give it away, give it away", et Flea volait le long de sa basse, et Chad riait comme un hystérique, et John cherchait sa place sur la toile pour mettre sa partie de guitare, et nous n'avons pas arrêté. Nous sommes tous sortis de ce jam convaincus que nous avions l'étoffe d'une grande chanson.

L'accent mis par Rick sur les mécanismes de l'écriture de chansons a conduit à une tradition que nous utilisons encore aujourd'hui, appelée "face-offs". Disons que nous travaillons sur une chanson, que nous avons le couplet et le refrain, mais qu'il nous faut un pont, et qu'aucun morceau de

musique ne convient. John et Flea débrancheront leurs guitares, courent l'un vers l'autre dans le local de répétition et se prendront la tête. Puis l'un d'eux va dans le parking, et l'autre dans la salle de répétition.

L'un et l'autre iront dans un couloir et auront chacun cinq minutes pour trouver une idée. Ils reviennent tous les deux, et nous écoutons tous équitablement et objectivement pour décider quelle partie sert le mieux la chanson. Nous n'avons jamais eu de désaccord majeur avec l'un des deux qui défendait son idée. Les face-à-face sont un outil fantastique pour développer une partie, car ils sont spontanés et créatifs. L'idée semble compétitive à première vue, mais c'est un jeu et c'est dans l'esprit de servir la chanson plutôt qu'un individu. Une fois que la partie est passée par le processus de Chad, puis de John ou Flea, nous possédons tous ce petit morceau de musique à parts égales.

Après cette longue période de répétition, d'écriture et d'incubation d'idées, nous étions prêts à enregistrer l'album. Rick a suggéré que nous envisagions d'enregistrer dans un endroit peu orthodoxe. Il a déniché ce manoir méditerranéen hanté, incroyable, énorme, vide et historiquement classé, à deux pas de l'endroit où nous vivions tous. Il a ensuite engagé des gars du Canada pour qu'ils viennent installer un studio dans la maison. Il y avait une magnifique bibliothèque lambrissée dans la maison qui communiquait par une fenêtre avec le gigantesque salon méditerranéen, ce qui nous convenait parfaitement, car ils ont construit la salle de contrôle dans la bibliothèque et installé la batterie et les guitares dans l'immense salon, en plaçant les amplis de basse et les amplis de guitare dans des pièces séparées pour obtenir tous les sons exactement comme ils le voulaient. En nous promenant dans la maison, nous avons spontanément décidé d'y vivre pendant toute la durée de l'enregistrement, et nous avons donc tous choisi nos chambres dans différentes ailes de la maison.

John avait son propre escalier qui menait à une seule pièce, assez modeste. C'est là qu'il se plongeait dans sa propre soupe de bizarrerie pendant des mois, peignant, enregistrant, lisant et écoutant de la musique. La petite fille de Flea, Clara, avait fait de jolis dessins pour lui sur le mur de sa chambre. Je me trouvais de l'autre côté de la maison, avec beaucoup plus d'espace, et j'ai fini par enregistrer toutes mes voix depuis ma chambre. Nous avons installé un micro avec un cordon qui traversait la maison et descendait jusqu'au studio de contrôle, et je me mettais à la fenêtre qui donnait sur une colline et la lune, et je chantais. Flea est monté jusqu'au troisième étage et a occupé une pièce carrelée comme s'il s'agissait d'un hammam. Chad a tiré sa révérence. Nous avons entendu dire que la propriété était hantée par une femme qui y avait été assassinée dans les années 30, et cela ne lui plaisait pas.

Nous avons engagé Brendan O'Brian pour réaliser l'ingénieur du son, ce qui était un coup d'éclat, car c'était le meilleur ingénieur du son qui soit. Il a ensuite produit de très nombreux albums multiplatines. Brendan était un as pour obtenir les bons sons de batterie, mais c'était aussi un excellent musicien. Il a fini par jouer sur l'album et a joué un rôle important à la fois dans le son de l'album et dans la création d'une atmosphère amusante au quotidien.

Nous avons décidé de documenter le processus d'enregistrement, et nous avons donc engagé Gavin Bowden, que nous avons rencontré en Angleterre lorsque Flea et moi avons fait notre voyage en Europe avant notre premier album. Gavin avait émigré en Amérique et, ironiquement, il a fini par épouser la sœur de Flea. L'une des exigences pour le caméraman du film était qu'il soit complètement invisible pendant le processus, et Gavin était exactement le gars qu'il fallait pour cela, parce qu'il était doux et anglais. Il pouvait se fondre dans la masse, et c'était quelqu'un avec qui on se sentait à l'aise pour jouer. C'était un homme-orchestre, rampant sur le sol, courbé vers l'arrière, travaillant comme un fou pour tout documenter, depuis les pistes de base jusqu'à la salle de contrôle, en passant par moi chantant dans ma chambre. Il nous a également tous interviewés et a réalisé un bel ouvrage qui a été publié sous le nom de *Funky Monks*.

Rapidement, nous avons réalisé que nous avions besoin de quelqu'un pour répondre au téléphone, parce que nous essayions d'enregistrer et que le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Nous avions également besoin de quelqu'un pour nous procurer tout ce dont nous avions besoin, dès que nous en avions besoin, et nous avons donc fini par engager un gamin nommé Louis Mathieu, qui avait l'habitude de travailler pour nos amis Bob et Pete avec Thelonious Monster. Louie est arrivé au pied levé et a pris ses fonctions, et ce fut le début d'une longue route avec lui. Il est passé de secrétaire à technicien de batterie, puis assistant road manager, gardien et assistant personnel de John, et enfin tour manager.

Nous nous sommes donc installés dans la maison et avons enregistré le disque. Flea, John et moi sommes restés dans la maison pendant plus de trente jours sans même sortir pour aller au restaurant. Pendant que nous étions cloîtrés, des rumeurs circulaient selon lesquelles John avait eu une expérience avec un succube dans sa chambre, mais en réalité, nous recevions des visites nocturnes d'une entité plus tangible. Nous connaissions tous cette fille qui travaillait sur Melrose Avenue et qui soutenait le groupe. Pendant que nous étions dans la maison, elle venait nous rendre visite. La nuit, il n'y avait que nous trois, il n'y avait aucune

sécurité dans la maison. Et comme dans une scène étrange d'un film se déroulant dans un château de la campagne anglaise, cette très

Une jeune fille très sûre d'elle venait passer du temps avec chacun d'entre nous, l'un après l'autre. Elle se faisait baiser dans chaque pièce qu'elle visitait, mais ce n'était pas purement sexuel ; elle traînait, parlait et passait du temps avec chacun d'entre nous.

Elle venait me voir, puis Flea, et John en dernier, parce qu'ils étaient de meilleurs amis. C'était agréable de travailler toute une journée sur l'album et de voir cette fille venir et être si aimante et si peu affectée par le fait d'avoir trois hommes différents en une nuit. Il ne semblait pas qu'elle s'engageait dans cette activité parce qu'elle avait une faible estime d'elle-même ou qu'elle voulait simplement baiser. À ce moment-là, John était devenu une personne très différente sur le plan sexuel, qui ne souhaitait pas du tout abuser des ressources mises à sa disposition en raison de son statut, et je ne pense donc pas qu'il l'aurait fait s'il avait pensé que cela lui causait de la peine ou de l'inconfort. Tout s'est bien passé pour tout le monde. C'était agréable, confortable et chaleureux, et nous avions même un nom pour ses visites, en fonction du jour de la semaine. Si c'était un mercredi et que nous nous sentions en pleine forme, quelqu'un disait : "Hé, c'est pas un mercredi de folie ?". Ou "Par George, c'est un vendredi bizarre. Appelez-la."

Le fait d'être confiné à la maison était une bonne chose pour moi, car j'avais beaucoup de paroles à terminer pendant le processus d'enregistrement de base, et il y avait peu de distractions. Mais il était temps pour moi de passer à l'action et de chanter. Je n'étais toujours pas à l'aise pour chanter. J'étais à l'aise pour faire du bruit avec ma bouche, j'étais à l'aise pour écrire des chansons et je savais dans ma tête comment elles étaient censées être chantées, mais l'exécution réelle ressemblait à cet animal incontrôlable que je pouvais parfois maîtriser et trouver un moyen d'apprivoiser, et parfois non. L'une des raisons pour lesquelles j'ai installé ma chambre si loin de tout le monde était que je n'avais pas à sentir les regards sur moi, que je pouvais être seul lorsque j'enregistrais.

Mon niveau d'inconfort dépendait de la chanson. Je me souviens avoir chanté "Under the Bridge" en me disant "Oh mon Dieu, je n'arrive pas à croire que je doive chanter ça". Mais Brendan a fait en sorte que ce soit le plus confortable possible. J'étais très sérieuse, à bout de nerfs et peu sûre de moi, j'essayais de laisser l'esprit me traverser, et j'avais Brendan à l'autre bout du casque qui me faisait des blagues, qui riait de moi, qui riait de lui-même, qui riait de la chanson. Il était remarquable, la voix parfaite à avoir dans l'oreille, vous rappelant de ne pas vous prendre trop au sérieux tout en sachant que vous l'obtiendriez quand vous l'obtiendriez. Il disait des choses

comme "Je t'ai entendu la chanter, je sais qu'elle est là, nous la trouverons.
Ne vous inquiétez pas, prenez votre temps."

Pourtant, trois jours avant mon tour d'être au centre de l'enregistrement, le bas de mon dos s'est envolé. Je suis sûr que c'était une question d'émotion, mais mon ancien dos cassé s'est effondré, et Flea m'a présenté un vieil acupuncteur chinois nommé Zion. Non seulement il a soigné mon dos, mais il m'a donné un nouveau régime d'exercice - la natation - que j'ai conservé jusqu'à aujourd'hui.

Je ne veux pas donner l'impression que nous étions des moines pendant toute la durée de l'enregistrement. Nous invitations souvent des amis à la maison et organisations des dîners très élaborés. L'un d'entre eux était l'acteur River Phoenix. J'ai rencontré River par l'intermédiaire de Ione, qui avait tourné un film avec lui. John et River avaient joué lors d'une soirée à laquelle nous avons tous participé, et ils s'étaient rapprochés. Je ne veux pas m'étendre sur le voyage de River, car sa famille est extrêmement sensible à ce sujet, mais depuis que je le connais, il boit beaucoup et consomme beaucoup de cocaïne, et ce n'était un secret pour personne, ni pour moi, ni pour tous ceux qui le connaissaient, qu'il ne contrôlait plus rien et que ce n'était qu'une question de temps avant que les mauvaises choses ne commencent à s'accumuler. River était très présent pendant l'écriture et l'enregistrement de notre album. Il était un grand supporter de notre groupe, et j'ai même écrit un couplet entier sur lui dans "Give It Away" : "There's a river, born to be a giver, keep you warm, won't let you shiver/His heart is never going to ferer, come on everybody, time to deliver" (Il y a une rivière, née pour donner, elle vous garde au chaud, elle ne vous laissera pas trembler).

Au bout de deux mois, nous avons terminé l'enregistrement. Flea et John avaient réussi à rester cloîtrés pendant tout ce temps, mais après six semaines, Rick et moi avons commencé à faire quelques incursions dans le monde extérieur. C'était un sentiment étrange de réintégrer l'atmosphère d'Hollywood après avoir été si longtemps concentrés sur une seule chose. Mais pendant tout le temps où nous étions dans cette maison, nous savions tous que nous faisons notre meilleur travail à ce jour, et que nous avons créé quelque chose de vrai, de fort et de beau, quelque chose que j'avais hâte de partager avec tous ceux qui m'entouraient. Cet album a été un véritable pas en avant pour tout le monde. John a défini son jeu pour la première fois et a créé une toute nouvelle approche de la guitare qui est devenue sa signature. À partir de ce moment-là, les guitaristes du monde entier le considèrent comme un acteur majeur.

Flea a également pris une direction complètement nouvelle. Tout ce qu'il avait fait jusque-là était basé sur le slapping, le plucking et le popping,

et il a abandonné tout cela. Il n'y avait que quelques chansons sur l'album basées sur le format popping ; toutes les autres étaient jouées avec les doigts, ce qui était un grand changement pour Flea.

pour un gars qui s'était fait connaître comme le bassiste le plus fou du monde. Chad a également pris le relais et s'est imposé comme l'un des meilleurs batteurs de rock. C'était aussi une nouveauté pour Rick ; il n'avait jamais enregistré un disque comme le nôtre. Il avait fait des disques de hip-hop, des disques de hard-core metal, mais jamais un disque avec autant de styles différents. Brendan et lui ont en fait, pour la première fois, capturé l'essence des Red Hot Chili Peppers. Une partie de notre énergie en live et nos personnalités individuelles ont été capturées et autorisées à respirer et à exister sur l'album, et c'est quelque chose que nous avons eu du mal à faire par le passé. Rick a trouvé un moyen de faire en sorte que cela se produise dans un environnement non conventionnel.

Maintenant que l'enregistrement était terminé, il était temps de trouver un nom. Un jour, j'étais dans la voiture de Rick et nous avons commencé à lancer des titres, mais à chaque fois que tu fais ça, tu vas trouver de la merde. À l'inverse, lorsqu'un titre vous vient à l'esprit, il est génial. Finalement, Rick a dit : "Je ne sais pas pourquoi nous avons cette conversation. Il est clair que le meilleur titre que nous ayons maintenant est 'Blood Sugar Sex Magik'" (une chanson qui était en partie un hommage à mes incroyables rencontres sexuelles avec Carmen). Je ne pouvais pas le contredire, et c'est à ce moment-là que nous avons réalisé que même si ce n'était pas nécessairement la chanson vedette, la chanson unique ou la chanson à laquelle nous voulions que les gens prêtent plus d'attention, elle englobait d'une certaine manière l'ensemble de l'ambiance de l'album.

Une fois l'album terminé, il était temps de tourner une vidéo pour le premier single, "Give It Away". Je savais que nous aurions le soutien de notre maison de disques, alors j'ai commencé à regarder des bobines et des bobines et des bobines de réalisateurs de vidéos, mais rien ne me semblait bon. Tout était identique, ennuyeux, homogénéisé et artificiel. Finalement, je suis tombé sur la vidéo d'un groupe français réalisée par un réalisateur nommé Stéphane Sednaoui. J'ai été époustouflé par cette vidéo, qui ne ressemblait à rien d'autre. Elle était lente et poétique, tournée en noir et blanc. On aurait dit de l'art authentique, pas un truc fait pour MTV. Mais lorsque Warner's m'a contacté, ils m'ont dit d'oublier, que ce type était engagé à 100 %. Je ne pouvais pas accepter cela, alors je l'ai appelé et je l'ai cajolé pour qu'il vienne à une réunion.

Il a accepté, nous nous sommes retrouvés chez Flea et nous avons parlé pendant des heures de nos photographes préférés et de nos couleurs préférées, et nous sommes tous tombés d'accord sur le thème de l'argent. Nous avons organisé un tournage vidéo dans le désert, là où toutes les

bonnes vidéos sont réalisées. Stéphane a amené toute une équipe de
Français :

designers, stylistes, maquilleurs, coiffeurs, traiteurs, DA, tous français. Nous avons passé deux jours entiers dans le désert, et nous étions tous sur une lancée créative, chacun prenant ses responsabilités et se sentant bien dans la chanson. Chad était heureux de porter ses cornes de diable rouges. Je craignais que lorsque Stéphane a dit à John qu'il allait danser avec un ruban dansant, il ne dise : "Va te faire foutre et prends ce ruban dansant et enfonce-le dans ton cul de Français, mon pote", mais il est parti avec plaisir et a fait l'amour à l'air avec ce ruban dansant. Il aurait dansé pendant des heures avec cette chose.

Blood Sugar Sex Magik est sorti le 24 septembre 1991. "Give It Away" est le premier single, mais la station de radio numéro un sur laquelle Warner voulait faire passer la chanson, une station du Texas, leur a dit de "revenir vers nous quand vous aurez une mélodie dans votre chanson". C'était une mauvaise nouvelle, puisque la sagesse conventionnelle voulait que cette station dicte ce que l'Amérique allait entendre. Bien sûr, "Give It Away" n'a jamais été une question de mélodie. C'était une chanson de fête.

Lorsque l'album était sur le point de sortir, John et moi avons fait un voyage en Europe pour le promouvoir. Flea a décidé de ne pas faire le voyage. J'ai été surpris de voir que John était prêt à s'engager pour l'équipe et à faire ce voyage tortueux où l'on se déplace de ville en ville et où l'on parle pendant des heures et des heures à toutes les publications idiotes imaginables, ce qui suffit à rendre n'importe qui fou. Eh bien, c'est ce qui s'est passé pour John.

De nous tous, je pense que John a eu le plus de mal à se réadapter à la vie en dehors de la maison *Blood Sugar*. Sa créativité était tellement débordante pendant que nous faisons cet album que je pense qu'il ne savait pas comment vivre en parallèle de cette créativité. Il en est arrivé à un point où il n'aurait pas voulu voir un panneau d'affichage pour, disons, *le Arsenio Hall Show*, ou une publicité pour du rouge à lèvres. Il voulait être dans un monde qui soit une belle manifestation de sa propre création. Vous ne trouverez pas cela dans une tournée de promotion. Toutes les questions des intervieweurs semblaient venir du mauvais côté pour John, si bien qu'il est devenu un type sombre, en colère, plein de ressentiment, qui se dit "je suis trop cool pour cette école". La seule chose qui, j'imagine, aurait pu le mettre à l'aise, c'est d'être de retour à Los Angeles avec sa nouvelle petite amie, Toni.

John a commencé à prendre de l'héroïne. Lorsque vous commencez à en prendre et que vous vous en éloignez et que vous ne vous sentez pas bien, c'est quelque chose qui pèse lourd dans votre esprit, comme "Whoa, il

y a une fille et un putain de dealer qui m'attendent à la maison. Je pourrais me passer de l'Allemand

le temps et la nourriture". John s'est peut-être comporté comme un con, mais il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi quelqu'un se met dans cet état au milieu de douze interviews, parce que parfois les interviewers sont décents, réfléchis, prévenants et intéressés par la musique, mais parfois ils sont abominables, et on a envie de les gifler et de leur dire de partir parce qu'ils sont tellement irréfléchis et étroits d'esprit et que les choses dont ils veulent parler sont grossières.

Je me souviens d'un séjour en Belgique avec John dans un vieil hôtel de charme très cool. Nous devions partir le matin, mais il n'avait pas l'air en forme. C'est alors que le réceptionniste lui a dit : "Et voilà deux mille dollars pour la facture de téléphone." Cela faisait six heures qu'il était au téléphone avec Toni à Los Angeles. Lorsque nous sommes arrivés à Londres, il est venu me voir et s'est excusé : "Je suis désolé de faire ça, mais j'ai vraiment envie de partir. Peux-tu finir ça toute seule ?" et il s'est précipité pour prendre le prochain avion pour rentrer chez lui.

En France, nous avons rencontré des représentants de maisons de disques, et Lindy et moi avons pu voir la vidéo de "Give It Away" pour la première fois. J'étais plus hystériquement extatique à propos de cette séquence visuelle qu'à propos de toutes celles que nous avons réalisées. Mais les responsables de l'enregistrement avaient des réserves à ce sujet, craignant que ce ne soit trop bizarre pour être diffusé à la télévision. Les deux premières salves de "Give It Away" avaient été accueillies par des réactions qui ne laissaient pas présager que nous passerions beaucoup à la radio ou à la télévision. Mais le vent a tourné lorsque K-Rock, à Los Angeles, a commencé à passer "Give It Away" en boucle. Ce fut le début de l'infusion de ces chansons dans la conscience collective.

La tournée *Blood Sugar Sex Magik* semblait augurer d'un changement de la garde musicale. À l'époque, on sentait que la mentalité musicale de la fin des années 80 était en train de s'éteindre. Les groupes de pop-métal ringards comme Warrant, Poison et Skid Row étaient finis ; les sitcoms familiales ringardes comme le *Cosby Show* étaient en voie de disparition. Il y avait quelque chose de nouveau dans l'air. Je me souviens avoir acheté une cassette d'un nouvel album d'un groupe appelé Nirvana et avoir fait le tour de la vallée dans ma Camaro, toit baissé, en m'émerveillant de savoir d'où venaient ces types, tant les chansons étaient hors du commun. Nous nous préparions pour notre tournée et, un soir, j'ai vu sur MTV une vidéo d'un groupe appelé les Smashing Pumpkins. La chanson s'intitulait "Gish", et c'était une très belle chanson, avec une texture et une énergie différentes de ce que l'on voit habituellement sur MTV. J'ai donc appelé Lindy et je lui

ai dit de prendre les Pumpkins pour notre tournée.

Jack Irons nous a appelés à l'improviste alors que nous étions au bureau de Lindy, en train d'écouter des cassettes de groupes pour savoir qui d'autre allait partir en tournée avec nous. Jack nous a demandé d'écouter la cassette d'un nouveau groupe, dont le chanteur, Eddie Vedder, était un ami de Jack. Jack avait rencontré Eddie lorsqu'il jouait dans un groupe de reprises des Chili Peppers et qu'il m'imitait. Apparemment, Eddie avait aussi travaillé comme technicien pour nous lorsque nous jouions dans la région de San Diego. Le nouveau groupe d'Eddie s'appelait Pearl Jam. Nous avons écouté la cassette, et ce n'était pas notre tasse de thé, nous étions tellement snobs sur le plan musical à ce moment-là. Mais ces gamins avaient l'air vrais et authentiques, et nous étions heureux de rendre service à Jack, alors Pearl Jam a été engagé comme groupe d'ouverture.

Nous avons commencé la tournée au théâtre Oscar Meyer de Madison, dans le Wisconsin. Pearl Jam a assuré la première partie, et lorsqu'ils ont joué leur premier single, "Alive", à la fin de leur set, j'ai réalisé que Vedder avait une voix incroyable et qu'ils avaient un succès pop entre les mains. En coulisses, nous nous sommes liés d'amitié avec les Smashing Pumpkins, et il s'est avéré qu'ils étaient bien plus bizarres que nous ne l'aurions imaginé. J'ai rencontré D'Arcy, leur bassiste, et j'ai trouvé qu'elle était mignonne d'une manière gothique bizarre. James, le guitariste, était super timide et doux, et Billy Corgan, le leader du groupe, était jovial et accessible. Mais après leur concert, D'Arcy s'est défoncée à la vodka et aux whippets. Elle était complètement défoncée. Si elle commençait une tournée de cette manière, imaginez ce qu'elle serait à la fin. Enfin, nous avons joué beaucoup de chansons de *Blood Sugar*. Nous avons essayé de jouer "Breaking the Girl", et c'est tombé à l'eau, mais le reste du concert s'est bien passé.

Au fur et à mesure de la tournée, nous nous sommes rapprochés des deux groupes d'ouverture. La plupart des gens vous diront que Billy Corgan est l'être humain le plus difficile et le plus malheureux du monde, mais mon expérience avec lui a été complètement différente. Je l'ai trouvé très intelligent et sensible, avec un sens aigu de l'ironie. Son adresse électronique était "blackcloud @ blah, blah, blah". C'était aussi un basketteur remarquablement doué. Nous jouions dans les coulisses d'un concert au Shriner's Club de Milwaukee pendant une balance, et j'ai tout de suite pensé que Billy était "grand, dégingandé, musicien, intellectuel intello", et non pas "joueur de basket". Mais nous avons commencé à jouer, et Billy s'est mis à tirer de l'extérieur.

Nous avons fait beaucoup de sorties à plusieurs pendant cette tournée,

nous sommes allés au cinéma, et j'ai toujours trouvé que Billy nous soutenait et qu'il n'était jamais en compétition ou bizarrement jaloux. Mais il était clairement le patron des Smashing Pumpkins, et le reste d'entre eux

étaient à peu près sous son emprise. D'Arcy était vraiment gentille, mais elle semblait être un accident en attente. James n'était pas un fil aussi lâche que D'Arcy, mais leur batteur, Jimmy Chamberlain, était un monstre. Dieu merci, j'étais sobre pendant cette tournée, parce que si je ne l'avais pas été, il aurait été mon partenaire de course, et nous serions morts tous les deux. Il buvait, consommait et s'amusait comme un putain de gorille au cœur énorme. Je me souviens d'être allé dans des clubs après ces concerts, surtout à New York, et il était au bar en trench-coat, ressentant la joie de son propre succès dans ce groupe, en tournée mondiale pour la première fois, et buvant avec une pochette de ceci et une pochette de cela et quelques filles à proximité. C'était un vrai Polack de Chicago avec beaucoup de talent musical et aucune règle. Il s'en sort bien aujourd'hui, mais il a eu ses escapades du côté obscur.

Nous avons pas mal traîné avec Eddie, Jeff Ament et Stone Gossard de Pearl Jam. Stone était cool, c'était un garçon timide et distant. Eddie et moi sommes devenus des amis égaux, il n'y a jamais eu cette idolâtrie saccharine du type "Oh, je suis avec vous depuis si longtemps". Nous étions sur un pied d'égalité dès le premier jour, et il n'y avait pas d'ego qui interférait avec notre amitié.

Lorsque nous sommes arrivés à Boston, le buzz, le battage médiatique et l'attention dont Pearl Jam faisait l'objet étaient phénoménaux. Normalement, une petite salle de concert est vide lorsque le premier groupe joue, mais notre public se remplissait pour Pearl Jam, et c'était excitant. À cette époque de sa vie, Eddie était tellement heureux de jouer de la musique, il était humble et aimant et faisait tout pour se lier d'amitié avec tout le monde. Il est allé dire à ma mère qu'elle avait un enfant formidable, et il s'est lié d'amitié avec Blackie.

Pendant ce temps, notre disque commençait à décoller. Pour la première fois, nous étions très écoutés à la radio et sur MTV. Pearl Jam et notre groupe montaient en flèche vers une nouvelle stratosphère en même temps. Tout cela rendait John malheureux. Il a commencé à perdre tous les aspects maniaques, joyeux et amusants de sa personnalité. Même sur scène, il y avait une énergie beaucoup plus sérieuse autour de lui. Il était déconcertant de voir à quel point son approche de l'art devenait maussade. Ce que je n'ai su que plus tard, c'est que John était ambivalent quant à sa présence dans le groupe à cette époque.

Dans son dialogue intérieur, John pensait que quitter le groupe juste après avoir terminé un album à succès le mettrait dans un endroit mystérieux où il aurait l'opportunité de faire d'autres projets et de ne pas

faire partie de la machine à fabriquer des stars. John pensait que les tournées épuiserait son incroyable créativité.

qu'il vivait. Bien sûr, nous ne savions rien de tout cela, car John s'éloignait rapidement du reste du groupe. Il a emmené Toni en tournée avec lui, et ils ont fait du cocooning tout le temps.

Warner a été ravie de la réaction initiale à l'album et a immédiatement commencé à discuter d'un deuxième single et d'une vidéo. Nous étions à peu près à la moitié de notre tournée américaine, nous jouions dans le Midwest, et des représentants de la maison de disques sont venus au concert pour discuter de la possibilité de sortir "Under the Bridge" comme prochain single. C'était une chanson qui avait été plus ou moins réussie pour moi en tant que vocaliste ; parfois j'arrivais à la chanter, et d'autres fois, je n'arrivais pas à la chanter correctement. Ce soir-là, nous avons un public énorme, et le moment est venu de chanter "Under the Bridge", et John a commencé les premiers accords, mais j'ai raté mon signal. Soudain, tout le public s'est mis à chanter la chanson à l'endroit où j'étais censé entrer. Au début, j'étais mortifié d'avoir merdé devant les gens de la Warner, qui étaient là pour m'entendre chanter cette chanson, mais il s'est avéré qu'ils étaient bien plus impressionnés par le fait que le public la chante qu'ils ne l'auraient jamais été si c'était moi qui la chantais. Je me suis excusé d'avoir merdé, mais ils m'ont répondu : "Mer dé ? Vous vous moquez de moi ?

Quand tous les enfants du spectacle chantent une chanson, c'est notre prochain single." Je considérais notre nouveau succès comme une bénédiction monumentale. Ce n'est pas que Je pensais que nous étions plus grands qu'avant - c'était plutôt les mêmes gars, mais nous chantions pour beaucoup plus d'oreilles, beaucoup plus d'yeux et beaucoup plus de cœurs. J'ai pensé que nous devions respecter ce cadeau, cet incroyable coup de chance. Nous ne nous sommes pas vendus, nous n'avons pas changé ce en quoi nous croyions pour toucher plus de monde, nous l'avons fait, c'est tout. John, lui, voyait notre nouvelle popularité comme une mauvaise chose. Nous avons l'habitude d'avoir des discussions houleuses en coulisses.

"Nous sommes trop populaires. Je n'ai pas besoin d'atteindre ce niveau de succès. Je serais juste fier de jouer cette musique dans des clubs comme vous le faisiez il y a deux ans", disait John.

"Ce n'est pas une mauvaise chose que ces enfants soient venus", disais-je. "Soyons là pour eux, putain. Nous n'avons pas à nous détester et à leur en vouloir parce que c'est ce qui s'est passé."

Il serait furieux, se cacherait, ferait la moue et ne ferait pas ce que je voulais qu'il fasse, ce qui était ma grande erreur, vouloir que tout le monde réagisse à cette nouvelle situation de la même manière que moi. John s'était

fait une idée de ce qui était crédible et de ce qui était cool, et jouer pour une arène remplie d'enfants

a cessé d'être cool pour lui. Il préférait rester chez lui à écouter Captain Beefheart et à peindre. John lisait beaucoup William Burroughs à l'époque et, d'après lui, tout véritable artiste est en guerre contre le monde.

Paradoxalement, plus il méprisait notre succès, plus nous devenions populaires. Plus il tapait du pied, plus nous vendions de disques ; plus il était désenchanté par le nombre de personnes qui franchissaient la porte, plus le nombre de personnes *qui franchissaient* la porte augmentait. Je pensais que c'était la chose la plus belle que nous ayons faite, que nous ayons créé quelque chose de spécial, que nous l'ayons présenté au monde et que le monde réagisse de cette manière.

Mes problèmes persistants avec John créaient d'énormes tensions dans le groupe, ce qui aggravait l'angoisse de Flea. Flea était en train de rompre avec sa femme, et tout ce stress l'amenait à prendre quelque chose pour se coucher, quelque chose pour se lever, et quelque chose pour le milieu de la journée. La chimie de son cerveau était perforée par les prescriptions des médecins. Ce qui aurait pu être la période la plus excitante de notre carrière s'est avéré très étrange. John était sombre et renfermé, Flea était sous l'influence de toutes sortes de médicaments prescrits, et j'étais cette personne bizarre, mais toujours propre. Et Chad était Chad.

Mes tensions avec John ont atteint leur paroxysme lors d'un concert à la Nouvelle-Orléans. La salle était comble et John se tenait dans un coin, jouant à peine de sa guitare. Nous sommes sortis de la scène, et John et moi avons commencé à nous disputer.

"John, je me fiche de ce que tu penses, de l'endroit où tu as la tête ou de l'endroit où tu préférerais être, mais quand on arrive à un concert et qu'il y a autant de gens qui paient pour nous voir, qui se soucient de nous et qui veulent vivre ces chansons avec nous, le moins que tu puisses faire, c'est de te pointer et de jouer pour eux", ai-je hurlé.

"Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Je préfère jouer pour dix personnes, et bla, bla, bla". La discussion n'en finissait pas. Flea nous regardait en se disant : "Oh non, ça devait arriver : Control Freak Anthony contre Hater of This Experience John, et ils se disputent enfin." John et moi sommes passés de la dispute à la salle de bains, où nous avons essayé d'aller au fond des choses pour nous comprendre l'un l'autre. En fin de compte, nous ne sommes pas tombés d'accord, mais nous nous sommes compris et avons accepté de ne pas être d'accord et d'accepter la perception différente de la réalité de l'autre.

Plus nous tournions, plus les foules grossissaient. Au moment où nous devions jouer sur la côte ouest, nous étions passés des salles de cinéma aux véritables arènes, si bien que les promoteurs ont estimé qu'il fallait ajouter un autre groupe plus important que Pearl Jam. Le deuxième album de Nirvana, *Nevermind*, venait d'exploser, et j'étais fou de ce disque, alors j'ai suggéré que Nirvana prenne la place de Pearl Jam. Eddie et les autres étaient compréhensifs, alors Lindy a appelé Nirvana, mais leurs managers lui ont dit qu'ils n'étaient pas disponibles. J'ai pris le téléphone et j'ai appelé moi-même Dave Grohl, le batteur de Nirvana.

"Anthony Kiedis ! Wow, on vous adore. On a grandi en vous écoutant à Seattle", m'a dit Dave. Il m'a dit qu'ils sortaient d'une grande tournée et que Kurt Cobain était épuisé, mais qu'il avait essayé de le convaincre de faire les concerts sur la côte ouest. Et c'est ce qu'il a fait. Nirvana s'est joint à l'affiche, mais Billy Corgan a ensuite retiré les Smashing Pumpkins de l'affiche. Apparemment, il sortait avec Courtney Love, qui était à l'époque la petite amie de Kurt, et il a donc refusé de figurer sur la même affiche que Nirvana, et encore moins de faire leur première partie. Pearl Jam est donc revenu à bord.

Notre premier concert a eu lieu au L.A. Sports Arena, et j'essayais désespérément d'exciter John, en lui disant que ce serait un voyage de jouer avec Nirvana, mais il était du genre "Nirvana, Shirvana, on s'en fout". Il a fini par découvrir Nirvana par lui-même et est devenu un inconditionnel des concerts et des faces B obscures, mais cette fois-ci, il s'en fichait - même si ses oreilles se sont dressées lorsque Nirvana a commencé son concert par une reprise d'une chanson des Who. C'était important pour nous d'être de retour à la maison pour jouer notre plus grand concert. Perry Farrell de Jane's Addiction est venu au concert habillé comme un beau prince, et pour moi, c'était un signe de notre nouveau statut.

C'est ce soir-là que j'ai rencontré Kurt Cobain pour la première fois. Avant le concert, je suis retourné dans la loge de Kurt pour le saluer, et il était là avec Courtney. Il avait l'air déchiré, comme s'il sortait d'une soirée bien arrosée. Il portait une robe déchirée, sa peau était abîmée et on aurait dit qu'il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours, mais il était tellement beau d'une autre manière. J'ai été époustouflée par sa présence et son aura. Il semblait vraiment gentil. Nous avons discuté et je l'ai remercié d'avoir donné ces concerts, même s'il ne pensait pas du tout à repartir en tournée.

Je n'arrêtais pas de regarder Courtney, convaincu que je la connaissais de quelque part. Puis elle a commencé à me crier : "Anthony, tu ne te souviens pas ?

moi ? J'avais l'habitude de te prendre en stop sur Melrose au milieu de la nuit, quand toi et Kim Jones étiez tous les deux défoncés. J'étais danseur à l'époque, et je t'ai prêté vingt dollars, et tu ne m'as jamais remboursé". Il était temps pour Nirvana de jouer, et Kurt s'est traîné jusqu'à la loge, mais ce type qui ressemblait à la mort réchauffée est monté sur scène et a déchaîné le public, offrant un spectacle aussi bon qu'on puisse l'espérer. Leur énergie brute, leur musicalité, leur choix de chansons, ils étaient comme une tronçonneuse qui coupait la nuit.

Nous avons gardé quelques tours pour le public de notre ville. Notre concert a débuté avec la basse tonitruante de Flea, mais il n'était pas sur scène, il était attaché à un harnais spécial qui le propulsait vers la scène depuis le toit de l'arène, la tête en bas, tout en jouant. John était d'humeur changeante. Je ne sais pas s'il était secrètement terrifié à l'idée d'aller sur scène et d'avoir ce genre de responsabilité, ou s'il y avait tellement d'énergie que c'était peut-être trop pour lui, mais il était très morose et très distant. Il jouait bien, mais il n'y avait pas beaucoup d'interconnexion entre nous. Pour le final, nous avons enfilé les chaussettes, un événement qui devenait de plus en plus rare.

Le concert suivant a eu lieu à Del Mar, une ville située juste au nord de San Diego. Nous avons joué dans un hangar à avions géant, et une fois de plus, Nirvana a tout détruit avec son set, et les enfants sont devenus fous. Lorsque nous sommes entrés sur scène, il y avait tellement de monde que de la vapeur s'était échappée du public et avait formé un nuage perceptible. Nous avons mieux joué ce soir-là. Il y avait moins de pression, d'une part, et John avait envie de jouer un peu plus. Peut-être que Nirvana le poussait. Ce soir-là, j'ai commencé à me battre contre les acouphènes. Chad et moi sommes sortis de scène, nous nous sommes serrés dans les coulisses et nous avons réalisé que nos oreilles bourdonnaient de façon perceptible. À la fin de la tournée, j'avais des lésions permanentes aux oreilles, ce qui, malheureusement, est l'une des choses les plus difficiles à guérir.

Notre prochain concert a eu lieu à San Francisco, au Cow Palace, pour une grande fête de la Saint-Sylvestre. Nous avons séjourné au Phoenix Hotel, un motel de fortune situé dans un quartier malfamé. Après le concert, j'ai fêté la nouvelle année en m'asseyant au bord de la piscine avec Kurt et Courtney. Nous sommes restés assis pendant près d'une heure sous les étoiles, à parler, à nous rapprocher. Kurt était le plus détendu que j'aie jamais vu, et probablement le plus hétérosexuel aussi.

Lorsque nous sommes arrivés à Salem, dans l'Oregon, mes cordes vocales étaient abîmées. Elles ressemblaient à deux grosses saucisses écrasées l'une contre l'autre, et je ne pouvais plus émettre un son, si bien que nous avons dû reporter les dernières dates de la tournée sur la côte ouest. Après une courte pause, il était temps de partir en tournée en Europe. Non seulement John continuait à s'éloigner de la joie d'être dans le groupe, mais il avait commencé à perdre la bataille du bien-être psychique. Il a traversé une période où il était convaincu que quelqu'un - notre chauffeur, le groom de l'hôtel, qui que ce soit - essayait de le tuer tous les jours. Je suis presque sûr qu'il y croyait, et nous devons constamment nous efforcer de le convaincre que personne n'essayait de le tuer. "Eh bien, je ne sais pas", disait-il. "J'ai vu notre chauffeur parler à quelqu'un dans la rue et je pense que cette personne est liée à ceux qui veulent ma mort. Je pense que John faisait l'expérience de la bonne vieille paranoïa de l'herbe poussée à l'extrême. Il fumait des tonnes d'herbe et buvait des litres de vin, il ne voulait pas être en tournée mais il s'y retrouvait.

Les voyages n'étaient plus une partie de plaisir. Nous ne montions plus dans le bus pour chanter et écouter de la musique ensemble, parler des événements de la journée et faire de petites compétitions. Le bus était devenu un endroit sombre et peu accueillant, car nous nous étions divisés en camps. John avait enfreint notre règle non écrite selon laquelle il n'y avait pas d'épouse ou de petite amie sur la route. Ce n'était pas une bonne chose pour nous que Toni soit en tournée, car cela permettait à John de s'isoler davantage. Beaucoup de gens ont comparé leur relation à celle de John et Yoko, mais ce n'était pas exact. Toni n'aurait jamais eu l'idée de parler au nom de John ; elle était là pour le dorloter et soutenir ses décisions. Même en cas de tension, elle souriait placidement. Je n'ai donc jamais pensé qu'elle s'interposait entre John et le groupe. C'était clairement l'œuvre de John, et elle l'accompagnait.

Les choses se sont détériorées au point que John et moi ne nous parlions plus dans le bus, et si nous nous croisions en passant, nous ne nous reconnaissons même pas. C'était une situation assez insupportable, et je n'avais pas de palette de principes spirituels à ma disposition pour m'aider à gérer toute cette folie. Je suis devenu triste, en colère, plein de ressentiment et empoisonné par toute cette expérience. J'étais un connard, John était un connard, et la pauvre Puce se cachait sous les couvertures, incapable de faire face à tout cela. Même Lindy, qui avait toujours joué le rôle de médiateur, était complètement perdu. Il avait reçu des appels frénétiques de la mère et du père de John, qui le suppliaient d'aider John, parce qu'il

semblait avoir beaucoup de problèmes. Mais Lindy était aussi

La situation est aussi stupéfiante et paralysante que n'importe qui d'autre. Personne n'était proactif. Nous ne nous sommes pas arrêtés pour évaluer la situation dans son ensemble, nous nous sommes contentés d'essayer de la surmonter d'une semaine à l'autre, ce qui n'a pas créé un environnement propice à la guérison. Compte tenu de la gravité des dysfonctionnements constatés, il est étrange pour moi de regarder en arrière et de penser que nous n'avons pas réalisé que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi.

Les choses ont empiré avant de s'améliorer. Nous avons interrompu notre tournée européenne pour nous rendre à New York vers la fin du mois de février afin de participer au *Saturday Night Live*, qui a été un désastre du début à la fin. Nous n'étions pas là depuis cinq minutes que John a commencé à se battre avec le personnel. Le superviseur de la musique, un type qui était là depuis des années, est venu faire une remarque anodine à John, qui lui a tourné le dos et a dit à Louie : "Si ce type me dit encore un mot, je ne ferai pas cette putain d'émission". J'étais déjà inquiet, car nous avions prévu de faire "Under the Bridge" comme deuxième numéro, et cette chanson a toujours été un défi pour moi. Je dépendais entièrement de John pour le repère musical de la chanson, et lorsque nous avons fait la répétition générale, il jouait quelque chose dans une tonalité différente, hors du ton, dans un timing différent, réinventant en fait la chanson pour lui et personne d'autre. J'étais abasourdi. Nous nous sommes retirés dans notre loge et avons essayé de résoudre le problème, mais il était impossible de lui parler. Il allait chercher Toni et se rendait dans une autre pièce.

Mais il est resté suffisamment longtemps dans les loges pour se sentir lésé lorsque Madonna est venue lui rendre visite. Elle devait jouer dans l'un des sketches ce soir-là, et elle est donc venue dire bonjour. Je la connaissais depuis des années et des années, depuis son clip "Holiday", lorsqu'elle voulait m'engager si j'acceptais de changer de coiffure (ce que je n'ai pas fait). Pendant tout le temps où elle était là, elle a ignoré John par inadvertance, et il est parti en trombe, furieux qu'elle ne l'ait pas aimé et qu'elle ne lui ait pas donné d'accessoires.

Le concert a commencé et nous avons fait notre premier numéro, "Stone Cold Bush", un rocker uptempo. Ça s'est bien passé. Puis nous sommes revenus pour jouer "Under the Bridge". J'ai appris depuis que John était sous héroïne pendant ce concert, mais il aurait tout aussi bien pu être sur une autre planète, parce qu'il a commencé à jouer des trucs que je n'avais jamais entendus auparavant. Je n'avais aucune idée de la chanson qu'il jouait ou de la tonalité qu'il utilisait. Il avait l'air d'être dans un autre monde. Aujourd'hui encore, John nie qu'il jouait faux. Selon lui, il

expérimentait comme il l'aurait fait si nous avions répété le morceau. Eh bien, ce n'était pas le cas,

Nous étions en direct à la télévision, devant des millions de personnes, et c'était une véritable torture. J'ai commencé à chanter dans ce que je pensais être la tonalité, même si ce n'était pas celle dans laquelle il jouait. J'avais l'impression qu'on me poignardait dans le dos et qu'on me mettait à l'écart devant toute l'Amérique, alors que ce type était dans un coin, dans l'ombre, en train de jouer une expérience dissonante et désaccordée. Je pensais qu'il le faisait exprès, juste pour m'emmerder.

Nous avons terminé la chanson, et on aurait dit que quatre personnes différentes jouaient quatre chansons différentes. À l'époque, je sortais avec Sofia Coppola, une autre de mes tentatives de relation inaboutie à cette période de ma vie. C'était de loin la fille la plus cool avec laquelle j'étais sorti, surtout pendant la période qui a suivi Carmen, et je lui ai dit de s'assurer de regarder l'émission, et là, j'étais en train de mourir, putain. Quand quelque chose se passe comme ça, c'est comme le botteur qui rate un but au moment où le temps s'écoule : La seule chose qui peut faire disparaître cette douleur est de jouer un autre match et d'avoir une autre chance de marquer le but.

Cette douleur est restée longtemps, car nous sommes retournés en Europe et le comportement de John est devenu encore plus erratique. Lorsqu'il devait faire un solo, il retirait le cordon de sa guitare et créait un bruit sec, puis il la rebranchait et, s'il en avait envie, il jouait le refrain. Le plus ironique dans l'affaire *Saturday Night Live*, c'est que la semaine qui a suivi notre prestation, notre disque a explosé. C'était peut-être une coïncidence, mais les gens ont peut-être entendu quelque chose dans cette performance chaotique qui les a touchés.

Après avoir terminé la partie européenne de la tournée, nous sommes rentrés à la maison et avons eu deux semaines de repos avant d'aller à Hawaï, au Japon et en Australie. Lorsque nous rentrions chez nous entre deux tournées, je voyais moins Flea et je ne voyais pas beaucoup Chad. John a disparu et a commencé à se droguer. Je traînais donc avec la fille que je voyais à ce moment-là, même si je faisais surtout des rencontres au hasard et que rien ne collait. Depuis ma séparation avec John, j'avais de la place dans ma vie pour un nouveau partenaire de course, et je l'ai trouvé en la personne de Jimmy Boyle. C'était un ami de Rick Rubin qui ressemblait exactement à Raspoutine, avec une barbe et une moustache complètes, de longs cheveux de Jésus et des yeux bleus de psychopathe, et il s'habillait comme un élégant chiffonnier. Plus nous nous voyions, plus nous réalisions les nombreuses choses que nous avons en commun. C'était un toxicomane en voie de guérison qui venait de divorcer d'une jeune et belle droguée

tragique que j'avais également fréquentée. Il était également végétarien (une pratique que j'avais apprise de Ione), il aimait la musique, et il

aimait courir après les filles. Chaque jour où j'étais en ville, nous nous retrouvions pour un petit déjeuner rituel de crêpes aux myrtilles à A Votre Sante sur La Brea.

J'ai invité Jimmy à venir à Hawaï avec nous. Il a adoré parce qu'il aimait être entouré par l'excitation de la musique, sans parler des filles. De plus, nous allions à Hawaï, pour l'amour du ciel. John était toujours distant pendant que nous étions à Hawaï. Notre disque marchait bien, mieux que les précédents, mais il restait correct, à peine dans le Top 40. Une fois à Hawaï, nous avons reçu un appel de Lindy. "Les gars, je ne sais pas quoi vous dire, mais ce disque est en train de crever le plafond. Il sera classé la semaine prochaine au huitième rang", nous a-t-il dit. Pour moi, il y avait de quoi se réjouir. Flea ressentait la même chose, mais John restait à l'écart de tout cela.

Tout ce voyage regorgeait de jeunes Hawaïennes sexy, et tout le monde s'amusait, car tout le monde se sentait plein de vie sous le soleil et dans l'océan. Boyle et moi partagions une chambre, et à quatre heures du matin, nous dormions quand on a frappé à la porte. Je suis allé ouvrir, et c'était une jeune fille hawaïenne.

"Je peux entrer ?" demande-t-elle.

"Eh bien, mon ami dort. Ce n'est pas vraiment une bonne idée, il est quatre heures du matin", lui ai-je rappelé.

"Vraiment, je ne peux pas entrer ?", insiste-t-elle.

"Euh, c'est une situation un peu inconfortable". Là, dans le couloir de l'hôtel, elle s'est mise à genoux et m'a fait une fellation. Jimmy était tellement jaloux. "Je n'arrive pas à y croire. Tu entends frapper au milieu de la nuit, tu vas à la porte, et la plus belle fille de l'île se met à genoux et te fait une pipe. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal dans ma vie pour ne pas mériter ce genre de traitement ?"

Je ne me réjouissais pas de toute cette nouvelle adulation dont je faisais l'objet. Je n'avais pas la même réaction que John, mais d'un point de vue personnel, je ne laissais pas tout cela me monter à la tête. Je pense que je ne me sentais pas le droit de devenir célèbre, et je suis resté relativement humble. C'était ma perception, et je suis sûr que quelqu'un d'autre avait un point de vue différent. Je reconnais quand je ressens un sentiment de droit - on s'habitue à ce que les choses se passent comme on veut - mais je reconnais aussi l'absurdité de la chose, et je suis prête à rire de moi-même et à reconnaître quand je suis une enfant gâtée et quand je ne le suis pas. J'ai trouvé cela fascinant et étrange, plus que de penser soudainement que j'étais meilleure ou plus sainte que les autres.

C'est ironique, parce que la plupart du temps, Flea est le plus grand enfant gâté du groupe, mais lui et moi avons eu cette discussion à Santa Monica, et il m'a dit : "Tu sais, Anthony, ce disque marche tellement bien que je pense que tu deviens un peu égocentrique."

"Moi ? Moi ? C'est toi l'égocentrique. Regarde ton propre ego", ai-je proposé.

Je suis sûr qu'il y avait une sorte de gonflement de l'ego que je n'étais pas capable de reconnaître, mais je n'avais pas l'impression que cela durerait longtemps. Ce qui est étrange, c'est que bien avant que nous ayons du succès sur le plan commercial, j'avais déjà développé un sentiment d'avoir droit à quelque chose. Dès l'enfance, j'avais un sentiment de droit inutile, injustifié, infondé et égocentrique. À l'école primaire, j'ai toujours eu l'impression que je devais être le président de l'école, que j'étais en quelque sorte au-dessus des lois de l'école et que je pouvais enfreindre les règles. Lorsque j'ai emménagé avec mon père, il était arrogant et imbu de sa personne, et cela s'est répercuté sur moi, si bien que j'ai toujours eu ce sentiment d'avoir droit à quelque chose et un sentiment d'identité à moitié faux. Je volais parce que j'avais ce sentiment, qu'il s'agisse de maisons, de voitures, de meubles ou de cactus, peu importe. Je comprends que les gens puissent être des criminels froids et impitoyables, car je me souviens qu'à cette époque de ma vie, je ne pensais pas aux conséquences pour qui que ce soit d'autre que moi. Et les conséquences pour moi, c'est que j'ai eu ce que je voulais.

Plus je devenais riche et célèbre, moins je me comportais de la sorte. Bien sûr, l'ego devient gonflé, retardé et grotesque à certains égards, mais c'est l'occasion d'apprendre, l'occasion de se dire : "D'accord, que dois-je faire pour gérer cette bizarrerie, et comment puis-je diminuer l'ego à un point tel qu'il n'interfère pas avec mes relations avec le reste de l'univers ?" En fait, tout me rendait moins égoïste et moins centré sur moi-même, et plus intéressé par le fait de sortir de moi-même et d'être dans un endroit où je pouvais partager. Bien souvent, les gens vous jugent en fonction de l'idée qu'ils se font de votre comportement. Si vous êtes dans une pièce, que vous êtes timide et que vous ne voulez pas attirer l'attention, vous ne faites pas tout pour vous lier d'amitié avec tout le monde. Quelqu'un s'en ira en se disant : "Cet enfoiré arrogant n'a même pas essayé de me parler." Vous essayez de faire profil bas et de ne pas vous mettre en avant, mais les gens vous voient comme un type qui est tout ça et un sac de chips.

Je n'ai pas l'impression d'avoir commencé à me voir différemment pendant que cela se passait ; au contraire, je me voyais plus mal, parce que j'avais perdu un lien important dans ma vie avec John. J'ai commencé à réaliser que j'avais agi comme un maniaque du contrôle, voulant que tout se déroule selon mes plans, ce qui s'est avéré être la pire des emmerdes. J'avais l'habitude de penser que tout irait bien si Flea se comportait de cette façon et si John faisait ce que je voulais qu'il fasse, et c'est probablement la plus grande erreur que j'ai commise pendant cette période, en pensant que je savais mieux ou que j'avais un plan, et que si tout le monde le suivait, tout irait pour le mieux. C'était une recette pour la misère et la ruine. Une fois que j'ai reconnu tout cela, la fraternité de notre groupe a été une fois de plus compromise de manière irrémédiable.

Nous sommes allés au Japon au début du mois de mai 1992. C'est étrange, parce que John pensait que nous avions réglé nos différends à ce moment-là, mais j'avais toujours l'impression que nous n'étions pas proches. Il était toujours dans son cocon avec Toni. Et il avait de nouveau un comportement étrange. La nuit précédant notre concert à Tokyo, John était dans le hall de notre hôtel avec Louie, et il s'est convaincu qu'il s'était exposé à des femmes en quête d'autographes et qu'il était en danger imminent d'être arrêté et expulsé.

Il régnait autour de John une atmosphère nettement erratique et imprévisible. Il était complètement enfumé, mais il avait aussi bu du vin d'une manière telle qu'il ne m'a pas semblé être typiquement ivre. Je ne sais pas si c'était une combinaison du vin et de l'herbe, mais j'avais l'impression qu'il buvait du jus de psychopathe plutôt que du vin. Il y avait le comportement typique de l'ivrogne, qui est stupide, qui a la bougeotte, mais il y avait aussi cet état d'ébriété bizarre, comme s'il était sous PCP, comme s'il était dans un autre espace.

Le lendemain matin, John s'est rendu sur place avec l'équipe. Lindy, Flea, Chad et moi avons pris un train plus tard, et quand nous sommes arrivés à l'arène, Mark Johnson nous a dit que John avait quitté le groupe et qu'il voulait rentrer chez lui immédiatement. Il faut savoir que nous devons aller en Australie après le Japon, et que ce serait notre première tournée australienne. C'était très important pour nous, parce que c'était un pays que nous aimions, c'était le lieu de naissance de Flea, c'était le nouveau pays du lait et du miel, du soleil et des filles, tout simplement un endroit magique. La panique s'est donc emparée des yeux de Lindy, du cœur de Flea et du mien. Nous devons parler à John immédiatement, même si le sort en était jeté.

Nous sommes retournés dans la pièce où John était retranché.

"Je dois quitter le groupe, je dois arrêter. Je dois rentrer chez moi tout de suite, je ne peux plus faire ça", m'a-t-il dit. "Je vais mourir si je ne quitte pas ce groupe tout de suite".

J'ai vu son regard et j'ai su qu'il n'y avait pas d'autre choix. Il était inutile d'essayer de le convaincre de rester. Un immense sentiment de soulagement m'a envahi. La dernière chose au monde que j'aurais voulu voir arriver était en train de se produire, mais Dieu merci, il s'en allait, car même si cela allait faire mal, le soulagement de ne pas avoir à gérer ce drame au jour le jour serait plus grand que la douleur et la souffrance qu'il s'était imposées.

Lindy était préoccupée par le fait que la salle soit comble. Finalement, nous avons obtenu de John qu'il accepte de jouer le spectacle avant de prendre l'avion pour rentrer chez lui. C'était le concert le plus horrible de tous les temps. Chaque note, chaque mot me faisait mal, sachant que nous n'étions plus un groupe. Je n'arrêtais pas de regarder John et de voir cette statue morte de dédain. D'une certaine manière, j'aurais préféré qu'on annule le concert et qu'on rende l'argent à tout le monde plutôt que de les laisser assister à cette démonstration d'énergie tordue. Et cette nuit-là, John a disparu du monde tortueux des Red Hot Chili Peppers.

Chapitre 11

Warped

Alors que nous étions encore au Japon, nous avons élaboré un plan. Nous allions nous rendre en Australie, où nous rencontrerions notre ami Zander Schloss, qui allait prendre la place de John. Zander était un guitariste talentueux qui savait lire et écrire la musique, un étudiant rapide doté d'une sensibilité loufoque, soul et comique. Nous avions sept jours pour lui apprendre suffisamment de chansons pour faire vibrer l'Australie.

Zander nous a rejoints à Sydney et nous avons commencé des répétitions intensives à raison de deux par jour. Mais au bout de quatre jours, Flea et moi avons compris que ce n'était pas possible. Zander jouait les chansons, mais ça ne ressemblait pas aux Red Hot Chili Peppers. À ce moment-là, nous avons préféré annuler les dates plutôt que de présenter une version médiocre de nous-mêmes.

Quand nous l'avons dit à Zander, il était dévasté. On aurait pu croire qu'il avait fait partie du groupe pendant quatre ans au lieu de quatre jours. "Oh mon Dieu, je suis passé de l'avenir le plus riche et le plus incroyable à la situation où je me trouvais au départ, mais aussi à huit mille kilomètres de chez moi", a déclaré Zander. "Est-ce que je vais avoir un billet de retour ?"

Nous l'avons assuré que nous n'allions pas l'abandonner, et nous sommes tous restés en Australie quelques jours de plus pour profiter du temps magnifique et des belles filles.

J'ai sympathisé avec Greer Gavorko, un Néo-Zélandais qui faisait partie de notre équipe. Lorsqu'il m'a montré des photos d'un récent voyage en Thaïlande, je me suis dit : "Je suis en Australie, loin d'Hollywood. Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer dans mon avenir, parce que nous sommes en train de boiter dans la vie en tant que groupe. Mon couille gauche, en la personne de John Frusciante, vient de quitter mon sac à testicules. Alors pourquoi je n'irais pas en Thaïlande tout seul ?"

Greer m'a recommandé quelques îles dans le golfe de Siam. J'ai donc pris l'avion pour Bangkok, j'ai passé la nuit dans un hôtel d'aéroport, puis j'ai pris l'avion pour le sud et j'ai embarqué sur un bateau pour Ko Samui. C'était une île magnifique, et le temps était incroyable, mais l'endroit

grouillait de fêtards Eurotrash. C'était

La coke, la mauvaise musique et les belles femmes à moitié nues sous ecstasy. Je n'étais pas venu en Thaïlande pour m'immerger dans un monde techno-fantastique, j'ai donc voyagé jusqu'à l'île suivante, Ko Pha Ngan, un peu plus décontractée et plus belle, mais je n'étais toujours pas satisfait. C'était un peu plus décontracté et plus beau, mais je n'étais toujours pas satisfait. Des Thaïlandais m'ont donc recommandé d'aller à Ko Tao, une petite île sans hôtels.

Ko Tao était exactement ce dont je rêvais. J'ai loué une petite maison à une famille thaïlandaise et j'y suis restée une semaine, faisant de la plongée sous-marine tous les jours. J'ai quitté l'île en me sentant rechargée et nettoyée, et mieux préparée à faire face à l'absence de John. Dès mon retour, Flea et moi nous sommes mis au travail. Nous connaissions un groupe de Los Angeles appelé Marshall Law, composé de deux frères, Lonnie Marshall à la basse et Arik Marshall à la guitare. Ces deux gars étaient des prodiges funky, freaky et bizarres sur leurs instruments. Ils venaient de South Central et étaient à moitié noirs et à moitié juifs, le vieux truc des Blewish. Je les avais vus plusieurs fois, et le jeu de guitare d'Arik, en particulier, m'avait époustoufflé. C'était funky, mais aussi hard-rock et inventif.

Nous avons auditionné quelques autres personnes, dont un certain Buckethead, qui jouait tout son set avec un seau de Kentucky Fried Chicken sur la tête, enfermé dans un poulailler. Quand Arik jouait avec nous, c'était amusant et inspirant, alors nous avons fini par l'engager, et il a été plongé dans la folie de notre monde. Même si nous venions de perdre John, qui était un élément fondamental de notre énorme succès avec *Blood Sugar*, les promoteurs, MTV et toute l'industrie musicale ne nous considéraient pas comme finis, parce que rien ne s'arrêtait. On nous a proposé d'être la tête d'affiche de Lollapalooza, la plus grande tournée américaine de l'été. Lindy nous avait également réservé d'énormes festivals européens pour le mois de juin.

Heureusement pour nous, Arik étudiait incroyablement vite. Il pouvait entendre une chanson à la radio et, en l'espace de soixante secondes, la jouer avec les mêmes vibrations et le même esprit que l'original. Mais aller en Belgique quelques semaines après son entrée en fonction dans les Chili Peppers, devant soixante-dix mille personnes, a été un véritable baptême du feu. Il était pétrifié. Arik n'avait pratiquement jamais quitté le comté de Los Angeles, et maintenant il se trouvait dans un pays exotique d'Europe du Nord où l'on parle trois langues.

Arik était extrêmement introverti, alors il faisait face à toute cette

pression en dormant. Cet enfoiré dormait toute la journée et toute la nuit,
puis se mettait dans la

Il s'est rendu en camionnette sur le chemin du spectacle et a dormi encore un peu. Mais il ne nous a jamais laissé tomber en concert. Il se tenait debout et jouait comme un fou.

Faire la tête d'affiche de Lollapalooza était une très grosse affaire pour nous. C'était la deuxième année de ce festival, et l'idée de traverser le pays avec une bande de maniaques partageant les mêmes idées nous a séduits. Chaque fois que vous participez à un festival, la pression est réduite de moitié. Même si vous êtes la tête d'affiche, vous n'avez pas à porter le poids de tout le spectacle. Comme notre groupe a traversé une période difficile, heureusement que les concerts ne tournaient pas autour de nous. De plus, vous rencontrez des artistes intéressants que vous n'auriez peut-être jamais rencontrés sans cela. Je n'avais jamais été fan de Ministry, mais ils m'ont époustouflé tous les soirs. Je ne savais pas comment ils pouvaient être aussi défonçés à l'alcool, à l'héroïne, à la coke et aux whippets et aller sur scène et tout écraser.

Après quelques concerts de la tournée, tout le monde a commencé à jammer avec tout le monde. Ice Cube faisait vibrer la salle, et Flea et moi avions l'habitude de monter sur scène le temps d'une chanson. Nous dansions, heureux de faire partie de son groupe qui brandissait des drapeaux. Puis il nous a rejoints sur "Higher Ground". Eddie Vedder, qui était là avec Pearl Jam, chantait pour Soundgarden, mais, fidèle à son attitude d'humble serviteur de la musique, il se tenait tout au fond de la scène. Chad a joué de la batterie sur l'une des chansons de Ministry. Tout le concert était une fête de l'amour, à l'exception de Jesus and Mary Chain, ce groupe britannique, qui était tout simplement amer. Ils buvaient une énorme bouteille d'alcool à deux heures de l'après-midi, injuriaient et rabaissaient tout le monde. Une fois, ils sont allés trop loin avec les gars du groupe d'Ice Cube, et ils se sont fait tabasser.

J'ai sympathisé avec ces Samoans géants appelés Boo-Yaa Tribe, qui jouaient sur la scène secondaire. Ils m'ont raconté que leurs amis se faisaient tirer dessus sans s'en rendre compte, parce qu'ils étaient si grands qu'ils marchaient pendant deux jours avec des balles dans le corps. À la fin de la tournée, j'ai demandé à l'un des gars de Boo-Yaa de venir sur scène pendant "Higher Ground", et il a tendu le bras, m'a soulevé et m'a perché sur son avant-bras. J'ai joué toute la chanson, assis comme une marionnette sur son bras.

Nous avons ajouté des éléments spéciaux pour nos concerts à Lollapalooza. Nous avons construit une roue géante psychédélique en spirale *ressemblant à la Twilight Zone* que nous avons placée au centre de

la scène à des fins hypnotiques. Mais la touche ultime a été les casques de feu que nous avons portés pour notre rappel. Chaque fois que je pense à

En me produisant, le feu me vient à l'esprit - c'est une chose si visuelle, et elle s'accorde si bien avec la musique. Je ne pensais pas à l'arène pyrotechnique de groupes comme Kiss ou les Who. Je pensais simplement que ce serait génial si nous portions des casques qui crachaient du feu. Nous avons donc fait appel à un accessoiriste que Lindy connaissait et qui nous a proposé un casque de chantier argenté dont le sommet était muni d'un robinet et d'un tube allant du robinet à un bidon de propane fixé à une ceinture. Nous avons chacun une valve à notre côté pour pouvoir contrôler l'intensité de la flamme.

Mais quand on a affaire à un feu et à un système de distribution, il y a forcément des ratés. Nous pouvions cracher un bon panache de feu de trois pieds, mais certains soirs, quelqu'un n'appuyait pas sur la bonne valve, ou le bidon de propane était presque vide, et il y avait trois gars avec des têtes de volcan enragées et un gars avec un briquet Bic de trois pouces sortant de sa tête, mais il n'avait aucune idée que sa flamme était si petite. C'était très émasculant. L'envie de la flamme.

À plusieurs reprises, les pompiers ont essayé d'arrêter le spectacle. Lindy avait l'habitude d'avoir de l'argent sur lui, et quand le commissaire lui a dit que nous pourrions avoir une amende si nous allumions ces casques, Lindy a sorti sa liasse et a demandé : "Combien ?". Dans une autre ville, les pompiers ont exigé que nos roadies portent des tenues de pompiers, avec des casques, pour nous éclairer. Mark Johnson, notre tour manager, était en quelque sorte le Homer Simpson original, alors imaginez Homer avec une tenue ignifugée complète, essayant de tourner les bons boutons et d'allumer le feu. C'est incroyable que nous ayons survécu à cette tournée.

En septembre 1992, nous avons participé à la cérémonie de remise des prix de MTV et avons reçu deux prix pour la vidéo de "Give It Away" et le prix du choix des spectateurs pour "Under the Bridge". Cela a dû être gênant pour Arik d'être sur scène en train d'accepter des prix pour le travail que John avait fait. Nous étions imbus de nous-mêmes, odieux et bruyants ce soir-là. Lorsque nous sommes montés pour recevoir le prix de la meilleure vidéo pour "Give It Away", Flea a simulé la masturbation. J'avais une liste de trente personnes que je voulais remercier : des artistes, des musiciens, des cinéastes, des universitaires et Satan. De retour en Floride, ma grand-mère, qui était une fervente chrétienne, n'a pas compris que je plaisantais et m'a renié. Un peu plus tard, j'ai demandé à ma mère pourquoi je ne recevais plus de lettres de ma grand-mère Kiedis, et elle m'a répondu : "Elle pense que tu es dans une ligue

avec Satan". Le jour de son quatre-vingtième anniversaire, j'ai dû écrire une carte postale à ma grand-mère pour lui expliquer que je n'étais pas vraiment sataniste.

Cet automne, nous nous sommes rendus en Australie et en Nouvelle-Zélande pour rattraper les dates que nous avions annulées. Même si nous n'avions pas encore atteint le niveau d'une arène, puisque c'était la première fois que nous jouions là-bas, le public a été incroyablement réceptif. Dès que nous avons posé le pied en Nouvelle-Zélande, je suis tombée amoureuse de l'endroit. J'avais l'impression d'être chez moi loin de chez moi. Il y avait plus de plantes que je n'en avais jamais vues, des montagnes majestueuses et très peu de gens. Après nos spectacles, tout le monde s'est empressé de rentrer chez soi, mais j'ai décidé de rester pour explorer le pays.

J'ai pris une chambre dans un hôtel art déco branché du centre-ville d'Auckland et j'ai traîné avec Greer, qui était une Kiwi de souche. Un soir, nous jouions au billard lorsqu'une déesse brune aux cheveux longs, sortie d'un conte de fées kiwi, est entrée dans la chambre. Elle se tenait au bar et m'observait, et j'ai pris mon courage à deux mains pour l'aborder.

"Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai dit qu'elle n'était pas à sa place dans ce bar miteux.

"Je suis venue te trouver", explique-t-elle. "J'ai appris que tu étais en ville et je suis venue te chercher."

Julie m'a bien eu. Nous avons passé le reste de mon séjour ensemble. Nous avons fait une excursion à Rotorua, et nous sommes allés voir les lacs minéraux géants et les puits de boue. Nous nous sommes introduits dans un parc national et avons fait l'amour au bord d'une fosse de boue qui était un grand chaudron bouillonnant de vapeur et de boue. Le 1er novembre, nous avons fêté mon trentième anniversaire dans la maison en bord de mer de M. et Mme Murdoch, propriétaires des disques Warner Bros. en Nouvelle-Zélande. Ils avaient organisé un magnifique pique-nique sur la plage pour moi. C'était un événement doux-amer. J'étais loin de chez moi, entouré d'étrangers. Le groupe se portait très bien, mais ce n'était pas non plus le cas. Depuis le départ de John, nous avons continué à aller de l'avant sans nous arrêter sur le manque de perfection, nous contentant d'aller de l'avant pour essayer de maintenir le groupe en vie.

Je me sentais également seule, sans véritable amour dans ma vie. Beaucoup de mes amitiés proches s'étaient effilochées. John n'était plus là. Flea et moi nous étions éloignés l'un de l'autre. Bob Forrest était plongé dans l'exploration de sa propre toxicomanie. Je me sentais comme un

homme seul.

Comme rien ne me poussait à rentrer chez moi, j'ai décidé de partir à l'aventure à Bornéo. Enfant déjà, je lisais sans cesse des articles sur les

De tous les endroits sur lesquels j'ai lu, de la Mongolie à la Papouasie-Nouvelle-Guinée en passant par Tuva, Bornéo m'a toujours semblé le plus reculé, le moins occidentalisé : un endroit où l'on peut remonter le temps et voir à quoi ressemblait la vie avant l'industrie et le confort de l'homme.

Lors de nos visites à Amsterdam, je m'étais lié d'amitié avec un tatoueur extraordinaire du nom de Hank Schiffmacher. Hank, également connu sous le nom de Henky Penky, était une icône de son pays - un philosophe underground, un artiste, un associé des Hell's Angels, un amateur d'alcool, un amateur de drogue, un amateur de filles, un véritable rapscallion aux proportions hollandaises. Au fil des ans, Hank a injecté beaucoup d'encre dans ma peau et, ce faisant, nous sommes devenus proches. Aussi, lorsque Hank a proposé que nous nous rendions à Bornéo pour découvrir les techniques de tatouage primitives et reproduire la traversée de la forêt tropicale de Bornéo par un explorateur hollandais du XIXe siècle, j'étais tout à fait d'accord. Je me voyais dans la peau de Mowgli du *Livre de la Jungle*, traînant avec des orangs-outans, me balançant à des lianes au-dessus des rivières, mangeant des baies, rencontrant des filles indigènes nues et étant un dur à cuire. Les choses ne se sont pas passées de cette façon.

Nous avons mis un mois de côté pour le voyage. Au début, je pensais que Hank et moi nous rendrions au pays de la tribu Punandaya, qui pratiquait le cannibalisme, selon certains rapports, jusque dans les années 1960. Mais Hank a amené un photojournaliste qui pensait que prendre des photos était plus important que l'humanité ou la dignité de la culture étrangère. Hank a également amené un Caspar Milquetoast d'un enfant qui s'était égaré dans son magasin de tatouage, un employé de banque qui n'avait jamais quitté les Pays-Bas.

Nous étions donc une équipe hétéroclite lorsque nous nous sommes retrouvés à Jakarta, en Indonésie, pour planifier notre voyage. Je n'aimais pas Jakarta, une mégapole du tiers-monde saturée d'ordures et de pollution et grouillant d'une énergie fondamentaliste qui ne faisait pas de nous les gars les mieux accueillis de la ville. Nous étions loin du Kansas, mais chaque fois que nous allions dans un bazar ou sur une place de marché, dans chaque bidonville, j'étais entouré de filles indonésiennes qui gloussaient. Dans chaque échoppe, elles vendaient des T-shirts Red Hot Chili Peppers piratés. C'était surréaliste.

Depuis Jakarta, nous avons pris une série de petits avions pour nous rendre à Pontianak, une ville située sur la côte ouest de Bornéo. C'est là que nous allions commencer notre aventure. Nous avions prévu de traverser le

centre de Bornéo de Pontianak à Samarinda, le circuit trans-Kalimantan. L'ethnographe hollandais Nieuwenhuis avait mis quinze mois pour faire ce voyage en 1894. Nous nous sommes donné quatre semaines.

Nous sommes restés une journée à Pontianak, où nous avons fait le plein de provisions et de cigarettes. Ensuite, nous avons pris un ferry et avons remonté la rivière vers le centre de l'île. Le fleuve a commencé par être énorme, comme le Mississippi, puis il est devenu de plus en plus petit à mesure que nous nous enfoncions dans la jungle, jusqu'à ce qu'il devienne un rapide en furie capable de quadrupler de taille en dix minutes environ lors des crues soudaines.

Tout le monde était de bonne humeur en observant ce magnifique confluent de deux rivières, jusqu'à ce que nous apercevions des kilomètres et des kilomètres de jungle décimée. L'industrie forestière avait infiltré cette ancienne civilisation et violé la forêt. C'était comme si une zone de la taille de Rhode Island avait été rayée de la carte. Après avoir changé de bateau pour un plus petit, nous avons atteint le village de pêcheurs de Putussibau, le dernier avant-poste avant d'être confrontés à la vraie nature sauvage. Putussibau se compose de deux rues principales, d'un travesti et d'un prêtre missionnaire hollandais qui nous a presque joyeusement mis en garde contre les dangers qui nous attendaient, comme la malaria et les serpents venimeux. Selon lui, toutes les pilules anti-paludisme que nous avons prises étaient complètement inutiles, et si nous finissions par attraper le paludisme, nous étions morts. C'est bien.

Le lendemain, nous sommes partis avec notre propre bateau. Nous nous sommes arrêtés au bout de quelques heures pour explorer une authentique maison longue, qui était la version jungle d'un complexe d'appartements, sauf qu'il s'agissait d'une commune où tout le monde vivait ensemble, partageant un porche commun. Puis nous avons continué, encore et encore, en nous enfonçant dans la jungle. Plus nous avançons, plus l'eau se déplaçait rapidement, moins il y avait de villages et plus le passage devenait difficile en général. Puis les pluies sont arrivées. Après avoir utilisé des bateaux de plus en plus petits, nous sommes arrivés à Tong Jang Lokam, le dernier village avant que le terrain ne devienne trop montagneux et trop périlleux pour être parcouru en bateau. C'était un endroit serein avant le labyrinthe de la jungle, où il n'y avait pas de rivière ni même de chemin à suivre, juste une superposition de montagnes, de forêts et de ruisseaux.

C'est là que nous engagerons nos guides parmi les Punans, une tribu nomade considérée comme les maîtres de la forêt. Les Punans locaux pouvaient probablement traverser les montagnes en cinq jours, mais il était impossible de savoir combien de temps cela prendrait lorsqu'ils étaient embourbés avec quatre Blancs lents. J'étais mal à l'aise avec les guides qu'ils choisissaient pour nous, car l'un d'eux était le grand-père du village,

un septuagénaire, et les autres étaient à peine des adolescents. Je n'arrivais pas à savoir si nous avions affaire à des guides dignes de ce nom ou à n'importe quel nomade qui se trouvait en ville.

Nous avons passé une journée ou deux de repos au village, puis nous sommes partis à pied. C'était un paysage sauvage, comme je n'en avais jamais traversé. La densité, la chaleur, l'humidité, les bruits, tout cela évoquait un sentiment préhistorique, surtout lorsque nous avons aperçu les calaos géants qui volaient au-dessus de nos têtes. C'était une autre réalité. Après une journée de randonnée, nous avons dû nous faire à l'idée qu'il n'y avait pas de chemin à suivre. Ce n'était qu'un terrain humide et boueux.

À la tombée de la nuit, nous devions trouver un endroit sec et plat, à l'abri des pluies inévitables. Nous sommes tombés sur une vieille cabane décrépite, et au lieu de construire un appentis avec d'énormes feuilles, nos guides nous ont dit de rester dans la cabane. Elle n'avait pas l'air invitante - la structure grouillait d'insectes et était couverte de toiles d'araignée, mais nous nous y sommes allongés comme des sardines, nous nous sommes glissés dans nos sacs de couchage et nous avons essayé de dormir. Je commençais à m'assoupir, à moitié conscient des araignées qui se balançaient au-dessus de moi, quand, tout à coup, mon crâne tout entier s'est mis à vibrer. J'avais l'impression qu'un pivert s'exerçait sur mon crâne. J'étais terrifiée à l'idée d'avoir été mordue par quelque chose de venimeux et que le venin toxique allait agir sur mon système nerveux, alors je me suis levée d'un bond et j'ai crié à Hank pour qu'il m'aide.

L'horrible bruit de vibration dans mon crâne s'intensifiait, et je ne pouvais pas supporter une minute de plus de cette agonie, alors j'ai supplié Hank de sortir sa lampe de poche et de regarder à l'intérieur de mon oreille.

"Non, je ne vois rien. Tout a l'air-ARRGGGHH", cria-t-il, et il laissa tomber la lampe de poche.

Un immense sentiment de soulagement m'envahit et ma tête cessa de vibrer. "Oh mon Dieu", dit Hank. "Un petit animal s'est précipité hors de la maison.

ta tête, mec".

Il s'est avéré qu'un cafard s'était introduit dans mon conduit auditif et s'y était logé. Il a fallu la lumière pour qu'il quitte ma tête. J'étais content d'être débarrassé du cafard, mais j'ai commencé à m'inquiéter que le monstre ait pondu des œufs dans ma tête et que mon cerveau devienne le dîner d'une famille d'insectes. Mais au bout d'un moment, cette obsession m'a quitté, probablement parce que j'étais trop occupé à m'occuper des sangsues qui avaient commencé à s'enfoncer dans mon corps. La jungle étant très dense, nous avons cherché les rivières, qui nous arrivaient jusqu'aux genoux ou à la taille. Lorsque vous étiez dans l'eau, ces sangsues

nageaient et s'attachaient à votre peau. Elles suçaient votre sang et devenaient énormes, et chaque jour, nous devions brûler les sangsues.

avec une Marlboro allumée. Nous nous retrouvions alors avec des plaies béantes qui pouvaient s'infecter. Si on ne ramassait pas de sangsues dans la rivière, elles se trouvaient aussi dans les arbres, attendant qu'on passe dessous, de sorte qu'elles nous attaquaient sous tous les angles.

Environ cinq jours après le début du trek, nous avons connu notre première crise majeure. Nos guides se sont rendu compte que nous étions totalement perdus et ont commencé à organiser des pow-wows pour déterminer ce qu'il fallait faire. Personne n'avait la moindre idée de la direction à prendre. Notre nourriture commençait à manquer, et j'ai eu la nette impression qu'ils nous regardaient en se disant : "Abandonnons-les, tuons-les ou mangeons-les." Mais je pense que le grand-père a mis fin à ces pensées, et nous nous sommes tous mis en route pour essayer de trouver nos repères.

Puis la maladie a commencé. J'ai commencé à avoir des nausées, des diarrhées et des vomissements sévères, alors que je n'avais pas d'autre choix que de marcher des dizaines de kilomètres chaque jour, tout droit en haut des montagnes et des falaises, en portant ce lourd sac à dos. Je n'arrivais pas à dormir ; toute la nuit, j'avais la diarrhée et je vomissais en même temps. J'ai commencé à avoir des hallucinations à cause de la déshydratation et du manque de nourriture et de sommeil, mais je me suis fixé sur la survie et j'ai poussé mon corps à continuer.

Nous avons commencé à nous séparer, envoyant des groupes pour grimper au sommet des montagnes et trouver le point de départ de la puissante rivière Mahakam. Une fois que nous l'aurions trouvé, nous serions libres. Un jour, je suis parti avec un guide et j'ai grimpé au sommet de la montagne voisine. Le seul moyen de redescendre était une chute verticale abrupte, heureusement recouverte de vignes. Je l'ai suivi pas à pas le long de la falaise, en m'accrochant aux lianes. Nous sommes arrivés à un endroit où il n'y avait aucun point d'appui, et nous dépendions donc de la seule force des lianes pour descendre. Il a escaladé cette traversée de trois mètres en s'accrochant aux lianes, mais lorsque mon tour est arrivé, je me suis demandé si les lianes allaient supporter mon poids. Il m'a assuré que c'était bon, mais je restais dubitatif. Dès que j'ai lâché la falaise et que j'ai mis mon poids sur les lianes, celles-ci se sont détachées de la falaise et je suis tombé à la renverse. Il n'y avait plus rien pour m'empêcher de plonger vers une mort certaine sur les rochers déchiquetés à des centaines de mètres en contrebas, si ce n'est qu'en descendant, mon pied s'était emmêlé dans une autre série de lianes. Je me balançais la tête en bas de cette falaise. Mon guide était en sécurité au-dessus de moi, riant aux éclats. J'ai dû m'agripper

pour me redresser et me démêler avant de pouvoir atteindre un endroit sûr.

Quelques jours plus tard, nous sommes tombés sur la Mahakam, cette grosse rivière montagnaise aux eaux profondes, bleues, rapides et traîtresses. Nous étions encore à quelques centaines de kilomètres

Nous étions en train de faire la fête sur cette rive, en embrassant le sol, lorsque nous avons aperçu des habitants dans une barque. Nous étions en train de faire la fête sur cette rive, embrassant le sol, lorsque nous avons aperçu des habitants dans un bateau. Ils avaient un cerf entier et nos guides les ont cajolés pour qu'ils nous donnent une cuisse de cerf et une tortue. J'étais végétarien depuis des années, mais je n'ai eu aucun scrupule à dévorer cette venaison mal cuisinée. Avant que les indigènes ne partent, nos guides ont commandé un bateau pour venir nous chercher le lendemain.

Puis les pluies tant redoutées sont arrivées. Nous étions dans un canyon et il n'y avait pas de rivage, juste des rochers à pic, et la rivière montait et débordait sur notre campement. Nous avons été contraints de remonter cette pente raide où se trouvaient quelques arbres et un peu de végétation, et nous avons dû passer la nuit debout contre la montagne, en posant nos pieds sur des souches d'arbres en contrebas. Le lendemain, le bateau est arrivé, nous avons conclu un accord pour le passage vers l'océan et nous avons dit au revoir à nos guides, qui ont fait demi-tour et sont repartis en courant à travers les montagnes vers leur village. Cette nuit-là, nous nous sommes arrêtés dans un village et avons réussi à louer une chambre, mais ma fièvre est revenue en force. Une fois de plus, j'ai passé la nuit à vomir par les deux bouts, me sentant plus faible que je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Mon état n'a pas été amélioré lorsque nous avons appris que, quelques jours plus tôt, une équipe d'Australiens faisant le même trek avait trouvé la mort dans une inondation soudaine.

Le lendemain, j'étais tellement malade et j'avais tellement envie de retrouver la civilisation que je me suis rendu à la base de communication locale, j'ai écouté les ondes courtes et j'ai demandé à un hélicoptère de venir nous chercher. Hank et moi avons été héliportés à Balik, où j'ai trouvé un médecin qui m'a prescrit des antibiotiques, qui ont semblé atténuer ma maladie sans la guérir. Puis j'ai serré Hank dans mes bras pour lui dire au revoir. Notre lien avait été renforcé par notre conquête sur la mort en réussissant à traverser cette foutue jungle.

Sur le chemin du retour vers Los Angeles, je me suis arrêté en Nouvelle-Zélande, mais je ne me sentais toujours pas normal. Quelques jours plus tard, lorsque j'ai pris le vol pour L.A., je me suis assise et j'ai failli m'évanouir. J'ai commencé à transpirer à grosses gouttes, ma fièvre est montée et j'ai recommencé à avoir des hallucinations. À l'atterrissage, j'avais du mal à descendre de l'avion. Après avoir passé une journée sur mon canapé, je me suis rendu au centre médical de l'UCLA, où mon état les a laissés perplexes. Ils m'ont donné des analgésiques, que j'ai accepté de

prendre même si j'étais sobre. Je suis rentré chez moi, mais je commençais à avoir de la fièvre et à transpirer sous l'effet des analgésiques. Je me suis inscrite au Cedars-Sinai où, après des jours et des jours de tests, ils ont déterminé que j'avais une maladie tropicale rare appelée dengue

de la fièvre. Au moins, je savais maintenant ce que j'avais, et le traitement consistait en l'administration d'antibiotiques puissants. Je me suis rétabli, mais nous avons dû annuler notre spectacle de la Saint-Sylvestre à San Francisco.

Je me sentais bien lorsque nous nous sommes envolés pour le Brésil afin d'y donner de grands concerts en janvier. Il s'agissait d'un festival de quatre nuits, et nous alternions avec Nirvana, chaque groupe donnant des concerts à Rio et à São Paulo. Nous avons pris l'avion tous ensemble dans un gros 747, et c'était vraiment une situation festive, mais rien n'aurait pu me préparer à l'accueil que nous avons reçu au Brésil. Même si Nina Hagen m'avait dit qu'après avoir été oubliée par le reste du monde, elle pourrait aller au Brésil et être accueillie comme si elle faisait partie des Beatles, je n'arrivais toujours pas à croire à la ferveur des fans brésiliens. Il a fallu que des membres des services armés nous aident à quitter l'hôtel. Les fans avaient une exubérance qui frôlait le danger.

La veille du jour où nous devons jouer à Rio, nous avons été escortés par la police et transportés dans une favela - un bidonville où même la police avait peur de pénétrer - pour assister à la répétition d'une authentique troupe de samba de Mardi Gras. Nous avons été tellement impressionnés par la musique et l'apparat de la Terre mère sud-américaine que nous avons invité toute la troupe à monter sur scène et à jouer avec nous le soir suivant. Et c'est ce qu'ils ont fait. Il y avait au moins deux fois plus de membres sur scène qu'à la répétition, tous parés de leurs plus beaux costumes.

Chad ne savait pas quoi faire, alors il a commencé à frapper sur sa batterie, et ils ont commencé à jouer en secouant leurs bâtons de percussion, en dansant et en chantant. Flea a trouvé son rythme et s'est mis à jouer, et Arik a commencé à jouer quelque chose de funky qui fonctionnait. J'ai eu du mal à trouver ma place dans cet arrangement, jusqu'à ce que deux filles de la Samba s'approchent et commencent à danser avec moi, puis nous avons tous dansé et percuté, et nous avons eu une jam psychédélique radicale.

Nirvana était en tête d'affiche le lendemain soir, et nous étions tous impatients de les voir. Pendant ce temps, Courtney Love se donnait en spectacle dès qu'elle le pouvait. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi attiré par l'attention, les projecteurs et le drame. Elle était incontrôlable. Chaque fois qu'un photographe braquait son appareil sur un groupe de personnes, Courtney volait dans le cadre, attrapant tout le monde comme si elle était leur meilleure amie.

Nous n'avons pas beaucoup vu Kurt, qui était très reclus. J'ai passé du

temps avec lui dans les coulisses avant son deuxième concert. Il était sous l'emprise de pilules,

Ce qui, d'une manière ou d'une autre, n'a jamais affecté ses performances, et il était calme et renfermé. Mais il avait un style fou, portant la meilleure combinaison de couleurs, de pulls et d'objets dépareillés.

Nirvana a tué les deux soirs. Ils ont joué beaucoup de nouvelles chansons qui allaient se retrouver sur *In Utero*, puis ils ont tous changé d'instrument et se sont lancés dans des chansons pop des années 70 comme "Seasons in the Sun". Pendant l'un des deux concerts, Kurt a pris un solo de guitare complètement fou qui a duré dix minutes. Il a enlevé sa guitare et a commencé à en jouer alors qu'elle était par terre, puis il l'a frappée contre son ampli. Il s'est retrouvé dans le public à jouer de la guitare détruite. Lorsqu'il est revenu sur scène et que le public a commencé à se battre pour la guitare, Courtney est sorti des coulisses, a plongé dans le public et a battu quelques jeunes Brésiliens pour s'emparer de la guitare.

Elle est remontée sur scène et a fièrement brandi la guitare mutilée, se pavanant et profitant de chaque minute. Elle a finalement quitté la scène, et Louie, notre équipier, s'est retrouvé avec le manche de cette guitare, qu'il possède encore aujourd'hui.

Nous sommes rentrés chez nous, heureux d'avoir partagé ces expériences avec Nirvana. Tout le monde aimait ce groupe. Pendant ce temps, l'album *Blood Sugar continuait* à rouler. Je n'étais pas encore habitué à la sensibilisation du public. Je me souviens avoir assisté à une fête pour Lisa Marie Presley dans un hangar à avions à Santa Monica à cette époque. Je suis allé aux toilettes pour pisser et un homme d'affaires en costume d'apparence normale s'est approché de l'urinoir à côté de moi, m'a regardé et m'a reconnu.

"Oh mon Dieu, vous êtes ce type", a-t-il dit, et il s'est mis à hurler une version de "Under the Bridge".

Une autre fois, je faisais du VTT près de chez moi, une voiture est passée et j'ai entendu "Under the Bridge" hurler par la fenêtre. J'ai réalisé que notre musique était désormais dans le domaine public et qu'elle n'était plus un phénomène underground. Ce qui m'a rendu un peu plus timide et reclus. Ironiquement, Flea et moi avons passé la majeure partie de notre vie à rechercher l'attention et à essayer de créer un spectacle, en faisant des choses bizarres pour être vus, entendus et ressentis. Une fois, au lycée Fairfax, nous avons découvert que l'angle de Westwood et du boulevard Wilshire était le carrefour le plus fréquenté au monde. Nous avons donc bu un peu et partagé un quaalude, puis nous sommes allés à ce coin de rue, nous sommes montés sur un poteau et nous avons grimpé sur un énorme panneau d'affichage qui donnait sur ce carrefour très fréquenté. Nous nous

sommes déshabillés et avons d a n s é ,

en balançant nos bites à la vue de tous les passants. Nous avons l'impression que le monde entier nous regardait, et c'était agréable, un moment mémorable où nous pouvions être des exhibitionnistes, des artistes, des casse-cou et des jeunes contrevenants à la loi, tout cela en même temps. Maintenant, nous étions sur ces panneaux d'affichage au lieu de danser nus devant eux. Je n'ai donc plus ressenti le besoin de me battre pour attirer l'attention ou de me vanter de l'excellence de notre musique.

Il était temps d'en créer d'autres. Flea et moi avons commencé à écrire, et nous avons hâte de nous lier à Arik et d'explorer son esprit et ses talents musicaux. Une fois la tournée terminée, Arik a loué un bel appartement près de chez moi. Mais chaque fois que j'ai essayé de le rencontrer pour travailler avec lui, il n'était pas disponible. J'ai fini par aller chez lui et lui déposer quelques paroles et une cassette à moitié prête parce qu'il ne semblait pas à l'aise pour sortir sa guitare à ce moment-là, mais encore une fois, il n'y a pas eu de réponse. Pas de rappel, pas de "J'ai quelques idées". Peu de temps après, nous avons décidé qu'il n'était peut-être pas le partenaire d'écriture que nous recherchions.

C'est à ce moment-là que nous avons eu l'idée la plus horrible qui soit, à savoir faire de la publicité et auditionner des guitaristes. Nous pensions pouvoir auditionner tous les guitaristes du monde et trouver le guitariste le plus parfait, le plus talentueux et le plus amusant, mais ce n'est pas comme ça que ça marche. C'est comme trouver une femme, il faut espérer qu'elle croise notre chemin. Nous avons publié une annonce dans le *L.A. Weekly* et organisé des auditions. C'était un cirque, et ça n'a mené nulle part. Certaines personnes savaient jouer, mais des enfants venaient dans l'espoir de rencontrer le groupe. À cette époque, j'avais vu un groupe appelé Mother Tongue au Club Lingerie, et j'aimais bien leur guitariste, un gamin nommé Jesse Tobias. J'en ai parlé à Flea et nous avons décidé de le faire venir. Nous avons fait un bœuf, et c'était très brut et énergique. Il avait certainement l'alchimie la plus excitante de tous ceux avec qui nous avons joué, mais Flea craignait un peu qu'il n'ait pas le niveau technique requis pour jouer notre musique. Finalement, nous l'avons engagé, il a quitté son groupe et nous avons commencé à jouer et à écrire de la musique.

Au bout de quelques semaines, quelque chose n'allait pas. On a jammé et jammé avec Jesse, mais personne n'était satisfait, surtout pas Flea. J'avais encore l'espoir que ça puisse marcher quand Chad est venu me voir et m'a dit : "J'ai le sentiment que Dave Navarro est prêt à jouer avec nous." Dave avait toujours été notre premier choix après le départ de John. Nous l'avions approché très tôt, mais il était trop occupé avec son projet parallèle

après la séparation de Jane's Addiction. Ces derniers temps, Chad traînait avec lui, et il était sûr que Dave

aurait adoré venir. C'était la situation idéale, car lorsque Dave était dans Jane's Addiction, ils avaient pratiquement inventé un son et partagé un esprit musical qui était unique et extrêmement émotionnel et qui était la voix de

L.A. depuis longtemps. C'était de l'art passionné, original, venant de tous les bons endroits, avec toute la folie et l'amour nécessaires.

Nous avons donc licencié Jesse et embauché Dave. Navarro a eu la meilleure réplique. Il nous a dit : "J'ai entendu une rumeur dans la rue selon laquelle la raison pour laquelle vous avez licencié Jesse était qu'il était trop mignon et qu'il vous volait l'attention des femmes. Et puis vous m'engagez. Qu'est-ce que ça veut dire pour moi ?" Il avait un sens de l'humour des plus sardoniques. Lorsqu'il a rejoint le groupe pour la première fois, il a fabriqué des plectres de guitare où figuraient tous les guitaristes que nous avons eus dans le groupe. Après son nom, il y avait un point d'interrogation.

Avec Dave dans le groupe, il était inévitable que notre son change. Il avait un style de jeu différent de tous ceux que nous avons eus auparavant, mais il était très compétent et apprenait rapidement nos chansons. Il ne portait pas avec lui l'essence mystérieuse du funk, mais nous n'étions pas stressés par cela ; nous étions prêts à explorer d'autres territoires. Je n'aurais pas pu prévoir son incroyable gentillesse. Dès le départ, il s'est montré très sensible, tendre, là pour vous, ce qui était merveilleux en combinaison avec son esprit sardonique.

Malgré tout, nous avons connu des débuts étranges, car tout le monde ne s'est pas adapté tout de suite à notre dynamique. John a été une véritable anomalie à cet égard. Il a rendu la création de musique encore plus facile qu'Hillel, d'une certaine manière, même si je connaissais Hillel depuis des années. Je pensais que tous les guitaristes étaient comme ça, que vous leur montriez vos paroles, que vous chantiez un peu, et que la prochaine chose que vous saviez, c'était que vous aviez une chanson. Cela ne s'est pas produit tout de suite avec Dave. Je me souviens être allé chez Dave, et lui et moi voulions apprendre une chanson des Beatles ensemble, et c'était un processus beaucoup plus lent et difficile que par le passé.

Nous aimions tous Dave, mais à mon insu, il se sentait comme un étranger. Je ne pense pas qu'il savait à quel point nous étions ouverts à l'idée de faire de lui un partenaire à part entière. Il s'était beaucoup battu avec Perry Farrell dans Jane's Addiction, et leurs styles d'écriture étaient indépendants, il n'était donc pas habitué à notre style de collaboration. Ce n'est que des années plus tard qu'il m'a dit qu'il craignait d'être viré à tout moment.

Fin octobre 1993, j'ai décidé de faire un petit voyage à New York pour fêter mon anniversaire et accompagner mon bon ami Guy Oseary de Maverick Records à toutes les festivités entourant la semaine de la mode. Guy était sur la piste de Kate Moss, et je n'avais aucune réticence à traîner avec lui et à assister aux défilés. Nous avons séjourné au Royalton et sommes rentrés tard d'une fête d'Halloween. Après quelques heures de sommeil, le téléphone s'est mis à sonner à toute volée. J'ai décroché le combiné et c'était mon père. Il était dans un état de frénésie, bredouillant : "Tu as entendu ce qui s'est passé ? River est mort." J'étais à moitié réveillé à ce moment-là, il m'a donc fallu quelques secondes pour assimiler l'information. Je l'ai ensuite rappelé et il m'a dit que River Phoenix était mort la nuit précédente d'une overdose à la sortie d'un club de Los Angeles. Une fois de plus, j'ai ressenti un incroyable sentiment de perte. J'ai appelé Flea, qui avait accompagné River dans l'ambulance de la Viper Room à l'hôpital, et nous avons tous deux sangloté pendant un bon moment. River n'était pas mon meilleur ami, mais c'était un être humain à l'esprit complètement enchanté, qui vivait chaque jour de manière très libre.

C'était mon anniversaire, mais je n'avais pas envie de le fêter. J'ai passé une partie de la journée avec mon amie Acacia, qui avait été la petite amie de Flea et de Joaquin, le frère de River. Je suis allée à son appartement dans le quartier chinois, et nous nous sommes allongées dans son lit superposé, en sanglotant. Je me sentais vidée et vidée. Je suis retournée au Royalton, et Guy O m'a forcée à le laisser m'inviter à un dîner d'anniversaire. Comme Guy O en a l'habitude, nous sommes allés dans le restaurant branché et loufoque du moment. Nous avons mangé et joué au billard, puis Guy m'a entraînée dans un endroit appelé Soul Kitchen. Il y avait un super DJ ce soir-là, et à un moment donné, je me suis levé et j'ai essayé de danser pour me débarrasser de mon blues.

Lorsque je suis retourné à notre table, il y avait un groupe d'humains autour de Guy, dont deux filles chaudes, à l'allure de mannequins, qui faisaient ce que font typiquement les jeunes filles mannequins : boire de l'alcool et fumer des Marlboro. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de l'une d'entre elles, une lutine rayonnante à la coupe butch, surtout lorsqu'elle a commencé à embrasser sa copine. Je voyais bien qu'il ne s'agissait pas de *petites amies*, mais qu'elles s'embrassaient juste pour le plaisir. Nous n'avons pas eu beaucoup d'échanges ce soir-là, mais elle m'a dit qu'elle participerait au défilé Calvin Klein le lendemain.

À présent, j'étais fixé sur cette fille. J'avais été touché par quelque chose en elle, et ce n'était pas simplement une réaction biologique aléatoire

face à une fille magnifique avec laquelle j'avais envie de coucher. Il s'agissait d'une réaction plus métaphysique

Je n'ai jamais eu d'autre sentiment à son égard et à propos de nos possibilités. J'ai fait part de mon attirance à Guy O, qui l'a rejetée en me disant de garder mes options ouvertes. Le lendemain, nous sommes allés au défilé Klein et la photo de cette blonde sexy a fait la couverture du *journal W* pour le défilé de mode. D'un seul coup, Guy O s'est beaucoup plus intéressé à elle. Nous l'avons regardée marcher et j'ai été séduit par la flèche de Cupidon. Si je vois une fille qui me plaît, même si je ne lui ai jamais parlé, je m'assois, je la regarde et je me dis : "Je pourrais épouser cette fille. Elle a l'air d'être une bonne mère et une bonne partenaire sexuelle." J'étais convaincu que la jeune Jaime Rishar penserait de la même manière et qu'elle serait ma fille.

Ce soir-là, nous nous sommes tous retrouvés à Indochine, un restaurant branché du centre-ville, mais l'interaction n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé. Elle était assise à une table remplie de poules, toutes mannequins, buvant beaucoup trop, fumant beaucoup trop et prenant ce qu'elles font beaucoup trop au sérieux. Je suis arrivé avec Guy O, m'attendant à ce qu'elle se rende parfaitement disponible pour moi, mais elle était distante, intentionnellement distante et intentionnellement dans la merde. J'ai été patient et tolérant. Christy Turlington a commencé à parler à Jaime et à lui remplir la tête d'informations négatives à mon sujet : "Ne t'approche pas de ce type, c'est un coureur de jupons, c'est une salope, il t'aimera et te quittera, bla bla bla".

J'ai commencé à me désintéresser un peu de Jaime, la trouvant trop jeune et trop absorbée par l'absurdité de sa micro-communauté. Mais quelque chose en moi n'allait pas abandonner jusqu'au bout, et à un certain moment, j'ai vu qu'elle avait besoin de rentrer chez elle et de se coucher. Je l'ai donc fait monter dans un taxi et elle m'a demandé de rentrer avec elle. J'y suis allé et nous avons dormi ensemble cette nuit-là, mais il ne s'est rien passé parce qu'elle était trop imbibée d'alcool pour que nous puissions commencer notre histoire d'amour. La nuit suivante, nous avons eu une relation sexuelle incontrôlable et démesurée. Elle m'a bercé d'une manière que je n'aurais jamais cru possible de la part d'une personne de son âge - dix-sept ans. Il y avait un comportement très adulte, et je me souviens m'être dit : "Wow ! Quel putain de porno cette fille a-t-elle regardé ?"

Je suis retourné à Los Angeles, et nous étions au téléphone tous les soirs. Le premier soir, elle m'a dit : "J'ai un petit problème. Je vois ce type, et je dois lui dire que c'est fini entre nous." Il s'est avéré que c'était un bébé de fonds fiduciaires dont le père était un milliardaire de Wall Street. Elle a dit

L'autre problème, c'est que ses parents ont eu vent de notre relation et qu'ils n'en veulent pas.

Son père a commencé à laisser des messages menaçants sur mon répondeur, surtout après que son petit ami lui a dit que j'avais le sida. Mais Jaime ne s'est pas laissé décourager et nous avons commencé à comploter pour qu'elle vienne me rendre visite à Los Angeles. J'ai appelé son père et l'ai convaincu que 1) je n'avais pas le sida et 2) que je n'étais pas un ogre. J'ai aussi parlé gentiment à sa mère, et ils l'ont laissée venir me rendre visite.

Je ne me souviens pas très bien de son premier voyage, si ce n'est que je suis allée la chercher et que je l'ai vue sortir de sa chambre d'hôtel, chaussée de bottes de marche. Je me suis dit : "Whoa, c'est vraiment là que je veux être". Nous nous sommes beaucoup amusés et nous nous sommes tout de suite sentis à l'aise l'un avec l'autre. À Noël, nous avons fait le voyage obligatoire dans le Michigan et elle a tout de suite sympathisé avec ma mère. Aujourd'hui encore, elles se parlent tous les jours. Nous avons ensuite pris l'avion pour la Pennsylvanie, où j'ai rencontré ses parents. J'étais nerveuse, mais c'était en fait assez calme. Je me suis tout de suite entendue avec sa mère ; elle était douce et aimante, la mère classique. Je n'ai pas eu de réels problèmes avec le père. Il s'est avéré qu'il était le véritable mélomane de la maison. Il avait des piles et des piles de doo-wop et de 45 tours de R&B, et il commençait à les faire jouer, et Jaime et lui chantaient et dansaient dans la cuisine.

En janvier 1994, cela faisait cinq ans et demi que j'étais sobre et je n'avais ni l'intention ni le désir de reprendre de la drogue. Je me suis alors rendu chez un dentiste de Beverly Hills pour me faire enlever une dent de sagesse. J'avais consulté de nombreux médecins et de nombreux dentistes au cours de ces cinq années et demie, et j'avais préparé un discours standard que je leur ai donné : "Je suis allergique aux narcotiques. Quoi que vous deviez me faire, vous devrez utiliser des anesthésiques locaux ou une substance non narcotique."

Le dentiste pensait pouvoir effectuer l'opération avec une anesthésie locale, je me suis donc installée dans le fauteuil et j'ai été droguée à la novocaïne. Il a commencé à extraire la dent, mais au milieu du processus, il m'a dit qu'elle était tellement touchée qu'il devait l'extraire de ma bouche. Pour ce faire, il devait m'anesthésier. Cela faisait déjà une heure que j'étais sur le fauteuil, alors j'ai accepté. Il m'a donc mis une perfusion dans le bras et m'a injecté du Valium liquide. Ce produit a coulé dans mon bras, dans ma gorge et dans ma tête, et un nuage doré d'euphorie m'a envahi. C'était la

première fois que je me sentais aussi chargée en cinq ans et demi. C'était tellement bon, et j'étais tellement sous influence, que je n'étais plus moi, j'étais maintenant le gars défoncé, sous influence.

Le dentiste m'a enlevé la dent, et je me sentais bien au chaud, bien dans ma peau, flottant sur ce nuage, tout en prenant conscience de cette nouvelle voix dans ma tête qui me disait : "Il faut continuer comme ça, tout de suite. On ne va pas laisser ce sentiment s'en aller." Et je me suis dit : "Ne t'inquiète pas. On est dans la même équipe, mon frère." Dès que le dentiste a eu fini, il m'a demandé si j'avais mal, et je lui ai dit que j'avais tellement mal qu'il me fallait du Percodan. Il a eu l'air confus, mais j'ai insisté sur le fait que toutes ces histoires d'allergies n'avaient aucun sens et que j'avais besoin de ces Percodan tout de suite.

J'ai avalé une poignée des vingt-cinq pilules avant même de quitter le bâtiment, et peu après mon retour à la maison, il n'en restait plus que deux dans le flacon. J'avais maintenant un vrai buzz d'opium. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que ce serait une bonne idée de me rendre au centre-ville de Los Angeles pour acheter de l'héroïne et de la cocaïne. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois, je n'ai pas pensé à ma sobriété ni à l'endroit d'où je venais, j'étais strictement dans l'instant de la défonce et de l'envie d'aller plus haut, sans me soucier des conséquences, rien, rien du tout. J'ai donc conduit jusqu'à mon ancien endroit, Bonnie Brae et Sixth, et j'ai découvert que ces paquets de cocaïne avaient été supplantés par le commerce de crack. Tout ce que je pouvais trouver, c'était des cailloux. Mais la bonne vieille héroïne Black Tar était exactement la même, et je savais quoi en faire. Je suis entré dans une pharmacie pour acheter des seringues et j'ai fait mon escroquerie habituelle de diabétique, mais j'avais oublié que j'étais désormais reconnaissable. Le pharmacien m'a regardé et m'a dit : "Oh, M. Kiedis, je ne savais pas que vous étiez diabétique". J'ai répondu : "Oui, diabétique. C'est moi." Sur le chemin du retour, je me suis arrêté dans un magasin de pipes sur Sunset Boulevard et j'ai acheté cette grosse pipe en bois pour le free-basing. Là aussi, on m'a reconnu, mais j'ai prétendu qu'il s'agissait d'un cadeau pour une fête.

Je suis rentré chez moi et je n'avais pas de briquet, alors j'ai essayé d'allumer le crack avec des allumettes, ce qui était une mauvaise idée, parce que l'allumette ne reste pas allumée assez longtemps pour que la pierre se mette en marche. Cela a duré quelques jours, puis je suis retourné en ville et j'ai trouvé de la cocaïne en poudre. J'ai pris de l'héroïne, j'ai été complètement anesthésié et je me suis évanoui dans mon lit, le lit dans lequel j'avais toujours été sobre jusqu'à présent.

Maintenant, ma maison était pleine de cette énergie noire, surtout la salle de bain, qui était saccagée. Lorsque je me suis réveillée, ma première pensée a été : "S'il vous plaît, mon Dieu, dites-moi que c'était un

cauchemar." Je me suis dit qu'il y avait 2 % de chances que ce ne soit pas arrivé. Je m'y accrochais en me disant : "Allez, deux pour cent, dis-moi que c'était un rêve, dis-moi que rien de tout cela n'est arrivé." Je me suis levé et j'étais

J'ai jeté un coup d'œil dans la salle de bain et ça m'a frappé. Comment est-ce arrivé ? Ce n'était pas dans mon scénario. Maintenant, le type qui allait vivre et mourir sobre avait foutu en l'air le palmarès. Je ne savais pas quoi faire, j'étais abasourdi.

Maintenant que la bête qui sommeille en moi s'est réveillée, ce n'est pas fini. Une partie de moi voulait la suivre, mais une autre partie avait tellement honte de s'être fait ça que j'ai nettoyé le désordre et fait comme si rien ne s'était passé. Mais je me sentais vide et creuse, comme si j'étais faite de polystyrène. Je n'avais plus de force et mon cerveau était vide. Avec le recul, j'aurais pu aller voir quelqu'un et lui dire : "Voilà ce qui s'est passé. Laissez-moi commencer le premier jour tout de suite". J'aurais dû me débarrasser du secret et obtenir de l'aide, mais je n'ai pas pu le faire.

Je n'en ai certainement parlé à personne dans le groupe. Nous étions encore en train de tâter le terrain, de répéter et d'essayer d'écrire de nouveaux morceaux. Nous nous sommes notamment rapprochés en achetant chacun une nouvelle Harley-Davidson. Nous avons même créé un faux gang de motards que nous avons appelé "The Sensitives".

Maintenant que nous sortions d'un énorme succès et que nous avions une maison de disques qui nous soutenait et qui était prête à dépenser de l'argent, nous avons décidé qu'un changement de décor pourrait nous aider dans le processus créatif. Chad et moi avons fait une mission de reconnaissance à Hawaï et nous avons trouvé une magnifique ferme sur le côté sud de la Grande Île. Elle s'étendait sur des hectares et des hectares de terres, avec des chevaux blancs dans un corral. La maison principale disposait d'une belle cuisine et d'un grand salon pour les répétitions. Il y avait deux ou trois maisons d'hôtes dispersées dans la propriété, ainsi qu'une piscine et un court de tennis, le tout donnant sur le magnifique océan Pacifique et à environ trois minutes de l'un des meilleurs sites de plongée en apnée de tout Hawaï. Nous l'avons loué pour un mois et avons expédié nos motos. Des choses extravagantes pour des gars qui vivaient dans de petits immeubles quelques années auparavant.

Le problème, c'est que l'endroit était tellement beau qu'il était difficile de commencer à jouer de la musique, parce que nous voulions juste nager dans l'océan, prendre des déjeuners luxueux et trouver des falaises d'où sauter. Finalement, nous avons commencé à jouer. C'était un rythme plus lent, différent de ce que nous avons connu auparavant. De bons sons étaient créés, mais il n'y avait pas de transmission télépathique sans effort, où nous étions tous instantanément dans une rivière allant dans une direction. Je pense que je devais être perdu dans mon propre espace mental,

parce que je n'y suis pas allé avec un sentiment de confiance inébranlable. I

Je ne savais pas trop quoi penser du nouveau son que nous étions en train de créer, je ne savais pas exactement comment m'y intégrer. Mais j'étais prêt à continuer à mettre un pied devant l'autre et à poursuivre mon style d'écriture bizarre, qui me semblait intéressant, même si je ne recevais pas beaucoup de réactions de la part de quelqu'un d'autre.

De très belles choses ont été mises en place pendant ces répétitions, des choses qui se sont ensuite transformées en chansons. Flea voulait se réaffirmer en tant que force dans la création de notre son et la direction de nos chansons, ce qui était très bien, parce qu'il avait toujours été un contributeur essentiel, mais je pense qu'il avait l'impression que c'était maintenant son tour de dominer à cet égard, et c'était différent. Je pouvais voir que Dave était perplexe face à nos méthodes ; il regardait autour de lui et se disait : "Est-ce que c'est comme ça que ça doit se passer ? Anthony va là-bas et écrit dans un coin toute la journée pendant qu'on improvise ? Est-ce qu'on arrive à quelque chose ?" Chad et moi lui répondions : "Ouais, c'est comme ça qu'on fait."

Rétrospectivement, il y avait de la pression parce que nous suivions un album au succès si massif. Je ne pense pas qu'il s'agissait d'une pression consciente, dont nous parlions en disant : "Bon, il est temps de faire mieux que l'album précédent...". Il s'agissait plutôt d'une pression subconsciente, d'un sentiment que nous étions sous un microscope, qu'il y avait un nombre important de personnes qui regardaient ce que nous faisons. Nous nous étions éloignés de l'Amérique continentale, ce qui donnait une saveur encore plus bizarre à tout.

Pendant que nous étions là-bas, j'écrivais des paroles pendant des heures chaque jour, mais il y avait parfois des périodes où la nouvelle musique s'accumulait et où je n'avais pas d'idées pour tout cela. Pour changer d'atmosphère, j'enfourchais ma moto, je me terrais avec mes cassettes et j'écrivais des paroles. Je me souviens d'être revenu une fois et que Chad m'a dit d'emblée : "Qu'est-ce qu'il y a, tu as le syndrome de la page blanche ?" J'ai dû lui expliquer que le syndrome de la page blanche n'existait pas, que les auteurs écrivent quand ils écrivent, et que quand ils n'écrivent pas, ils n'écrivent pas. Mais il était convaincu que c'était le cas, et il a même donné une interview à *Rolling Stone* dans laquelle il a dit au gars que les sessions se passaient bien, sauf que j'avais le syndrome de la page blanche. Cela a été une pomme de discorde pendant un certain temps, venant de lui, de toutes les personnes.

De retour au ranch, nous travaillions le matin, puis nous allions faire

de la plongée en apnée et nous déjeunions. Nous travaillions encore quelques heures et passions généralement nos nuits à jouer au poker et à "Screw Your Neighbor". C'était amusant de s'asseoir

dehors, en buvant des boissons, après une longue journée de jeu et d'écriture, pour plaisanter et jouer aux cartes. Lorsque nous étions ambitieux, nous prenions un jour de congé pour explorer certains des endroits que j'avais découverts lors de mes excursions. Nous faisons de la plongée sous-marine et des randonnées sur les volcans, partout, à bord de nos quatre hélicoptères.

Pendant tout ce temps à Hawaï, je parlais au téléphone avec Jaime pendant des heures tous les soirs. Après un mois de travail, le bail de la maison a expiré et tout le monde est rentré chez soi pour une semaine. Mais je suis resté à Hawaï et Jaime est venue me rendre visite. Je suis allé la chercher et l'ai ramenée à la maison, où nous avons passé une très belle première nuit ensemble. Nous avons un arrangement : Je ne devais pas éjaculer en son absence, pas de masturbation, pas de rêves humides, pas d'autres filles ; je devais économiser jusqu'à la dernière once de mon chi. Jaime était une jeune fille très sexuelle, et elle avait besoin de performances répétées, donc elle ne voulait pas que je manque de jus. Ensuite, nous avons loué une cabane dans la magnifique vallée de Waipio, qui était un énorme jardin d'Eden. Nous avons ensuite passé quelques jours à Maui avant de réunir le groupe et de recommencer à travailler.

À notre retour, nous avons loué une vieille demeure tropicale au nord de la Grande Île, dans un environnement très différent. Il s'agissait d'un grand bed-and-breakfast, et nous avons loué tout l'endroit pendant un mois. À ce moment-là, nous avons déjà écrit la moitié de l'album. Nous avons travaillé tout en jouant, en faisant deux sorties de plongée sous-marine, dont une où nous avons vu un incroyable banc de baleines à tête de melon passer juste à côté de nous.

Un jour, alors que nous travaillions, Lindy nous a appelés pour nous informer que Kurt Cobain s'était suicidé. La nouvelle a fait sortir l'air de toute la maison. Je n'ai pas ressenti ce que j'avais ressenti à la mort d'Hillel ; c'était plutôt "Jésus-Christ, le monde vient de subir une grande perte". La mort de Kurt était inattendue, car même si je vois quelqu'un qui a pour mission de se faire du mal, je garde toujours l'espoir qu'il puisse se rétablir. Certains des pires junkies que j'ai connus dans ma vie sont devenus sobres.

C'était un choc émotionnel, et nous l'avons tous ressenti. Je ne sais pas pourquoi tout le monde sur terre s'est senti si proche de ce type ; il était aimé, attachant et inoffensif d'une certaine manière. Malgré tous ses cris et toute sa noirceur, il était tout simplement adorable. Sa mort nous a donc frappés de plein fouet, et elle a changé toute notre expérience sur le terrain. Elle a réveillé en moi une chose qui voulait exprimer mon amour pour lui,

d'une manière particulière, sans que ce soit une "ode à" évidente. Ce jour-là, je me suis retiré dans une petite maison de la propriété et j'ai commencé à écrire les paroles de "Tearjerker".

Tearjerker

*Ma bouche s'est ouverte en espérant que la vérité ne soit pas vraie,
refuser la nouvelle*

*Je me sens malade maintenant, qu'est-ce que je suis censé faire,
perdre et perdre ?*

*La première fois que je t'ai vue, tu étais assise en coulisses dans une
robe, un parfait désordre*

*Tu ne l'as jamais su, mais je voulais absolument que tu me rendes
mon amour Gauchement sur le sol en laissant ton corps*

*Quand les hauts sont les bas et les bas sont le
chemin Si difficile de rester, devinez maintenant
que vous savez*

Je t'aime tellement

*J'ai aimé tes moustaches et j'ai aimé la fossette de ton menton, tes
yeux bleus pâles*

*Tu as peint des images parce que celui qui blesse peut donner
tellement, tu m'as donné tellement*

Nous avons terminé les ébauches d'une dizaine de chansons à Hawaï. Il était temps d'y retourner, de terminer les paroles et de commencer à travailler avec Rick Rubin en studio. C'est alors que j'ai de nouveau déraillé. Quelqu'un m'avait offert un livre de poche sur la consommation de drogue dans les quartiers new-yorkais. Le livre était truffé de récits incroyables sur la vie dans les rues et resplendissait de photos extraordinaires décrivant ce monde. Un soir, alors que j'étais seul à la maison, ce livre était posé sur la table basse et me regardait. Je l'ai pris et j'ai commencé à le lire. Une ampoule s'est allumée dans ma tête et les petites cornes sont apparues. J'ai vérifié mes poches pour voir combien d'argent j'avais, et j'ai vérifié mon emploi du temps pour voir si j'étais libre pour les prochains jours. Je me suis rendu compte que mon dernier faux pas remontait à quelques mois et que je pouvais m'en tirer à bon compte. Mon intention était toujours de sortir juste pour la nuit et de dormir, puis de redevenir un homme normal.

Le trajet jusqu'au centre-ville est une expérience en soi. Vous êtes contrôlé par cette énergie sombre qui est sur le point de vous emmener dans un endroit où vous savez que vous n'avez pas votre place à ce stade de votre vie. Vous arrivez sur l'autoroute 101, c'est la nuit et il fait frais dehors. C'est une belle promenade, votre cœur bat la chamade, votre sang coule dans vos veines, et c'est un peu dangereux, parce que la route de l'autoroute 101 n'est

pas la bonne.

Les gens qui dealent sont impitoyables, et il y a des flics partout. Ce n'est plus votre coin de pays, maintenant vous venez d'une belle maison dans les collines, au volant d'une Camaro décapotable.

Vous descendez donc à Alvarado et tournez à droite. Vos sens sont alors en état d'alerte maximale. C'est comme si vous étiez dans une bataille où votre vie va dépendre de votre capacité à voir tout ce qui vous entoure, le type au coin de la rue, les flics en civil, les Noirs et les Blancs. Vous ne voulez pas commettre d'infractions évidentes au code de la route, alors vous mettez votre clignotant et vous vous engagez à gauche sur la troisième rue, tout en sachant qu'il y a des voitures derrière vous. Après deux pâtés de maisons, vous passez devant des familles mexicaines, deux motels, un magasin de quartier et une épicerie sur la gauche, qui a été le théâtre de nombreux incidents dans votre vie avec Jennifer, lorsque vous aviez l'habitude de vous shooter dans la voiture et de vomir par la fenêtre. Tous ces souvenirs vous reviennent en mémoire, et dès que vous tournez à droite sur Bonnie Brae, un demi-pâté de maisons plus loin sur la gauche, vous voyez des groupes de dealers. Ils sont incroyablement agressifs et surveillent chaque voiture qui arrive à ce coin de rue pour voir s'il s'agit d'une voiture destinée à acheter des choses. Soit vous vous arrêtez tout droit sur Bonnie Brae, soit vous tournez à gauche dans la prochaine petite rue, et ils vous tombent dessus. Ils sont dans la fenêtre du passager, ils sont dans la fenêtre arrière, et vous devez choisir à quel fou vous allez acheter.

Les dealers sont habitués à ce que les gens achètent pour vingt dollars, quarante ou peut-être soixante, mais vous sortez une liasse de billets de cent et vous leur dites que vous en voulez pour cinq cents dollars. Ils ne peuvent même pas garder cinq cents dollars de crack dans leur bouche, où ils le stockent, tout comme les ballons d'héroïne, sous leur langue, alors ils commencent à se bousculer et à mettre leurs ressources en commun et viennent vous voir avec une poignée de crack couverte de salive. Vous concluez le marché et vous demandez à ces gars : "Qui a la Chiva ?", et ils vous montrent du doigt. La Chiva, c'est la drogue. Vous allez ensuite dans un autre quartier et achetez trois, quatre ou cinq ballons, tout en essayant de faire vite, car les flics peuvent arriver d'une seconde à l'autre. À ce stade, vous savez où trouver des pipes et vous achetez des petits tampons Brillo à utiliser comme écrans dans la pipe, toutes les techniques que vous avez apprises des dealers de rue. Ensuite, tu rentres chez toi et tu te défonces.

Dès que vous touchez le tuyau, boom, il y a cette libération instantanée et familière de sérotonine dans le cerveau, une sensation qui est presque trop bonne. Vous commencez instantanément à court-circuiter votre cerveau, parce qu'obtenir toute cette sérotonine en une seule fois est si fou et si intense que vous êtes susceptible de vous lever, d'enlever vos vêtements et d'aller marcher dans la maison du voisin parce que vous vous sentez si bien. Et c'est ce que j'ai failli faire une fois. Je suis revenu dans ma belle et douce maison, bénie de Dieu, près de ce parc, je suis entré dans la cuisine et j'ai pris ce premier coup - et c'est toujours le premier coup qui compte ; les autres coups sont tous vains, on essaie de retrouver ce premier coup - et j'ai mis autant de pierres que possible dans la pipe et autant de fumée que possible dans mes poumons, et j'ai tenu aussi longtemps que possible, puis j'ai relâché la fumée, et toute cette énergie maniaque et psychotique est revenue tourbillonner autour de moi et je suis instantanément devenu une personne différente. Je ne contrôlais plus cette personne. J'ai enlevé ma chemise et il m'a semblé tout à fait logique d'aller chez ma voisine avec la moitié de mes vêtements enlevés pour voir ce qui se passait. J'ai frappé à la porte, elle est sortie et j'ai dit quelque chose comme "Est-ce que j'ai laissé mes clés là-dedans ?". Elle m'a répondu : "Non, je ne crois pas, mais **r e g a r d o n s** ." J'étais prêt à enlever le reste de mes vêtements et à voir comment les choses se passaient, parce que je n'étais pas maître de mes facultés. Elle était gentille et douce, et heureusement, je n'ai pas fait trop de scène. Trois minutes plus tard, ce sentiment s'est évaporé et j'ai réalisé que j'étais là, à moitié nu, à chercher des clés qui n'existaient pas, alors j'ai marmonné des excuses et je suis rentré chez moi et j'ai recommencé à fumer. La folie absolue.

J'avais été frappé par quelques éclairs de rechute, et mes pensées n'étaient pas très bonnes. Je portais ce secret en moi et il empoisonnait tout mon processus de pensée. Je faisais semblant que tout allait bien, mais l'intégrité de toute ma structure psychique commençait à s'effondrer. J'avais encore quelques chansons à écrire, et quand vous êtes dans cet état d'esprit, il semble que ce soit une bonne idée de changer de géographie. Le problème, évidemment, c'était la ville dans laquelle je vivais. J'ai donc décidé d'aller à New York, une ville qui m'a toujours inspiré. De plus, Jaime était là. Elle avait fait de nombreux séjours à Los Angeles pour me rendre visite, alors j'ai décidé de lui rendre la pareille.

Mon plan était de m'installer à l'hôtel Chelsea et d'écrire pendant un mois. Le Chelsea était un complexe d'artistes, rempli de monstres, d'anciens, de marginaux, de drag queens, de drogués et de prostituées

délaissées. C'était le pays de

un millier de personnages fantômes. Pour le même prix qu'une chambre d'hôtel quatre étoiles, j'ai pu obtenir un magnifique penthouse avec une cuisine complète et une vue incroyable sur le sud.

J'ai emménagé, mais je ne me sentais pas bien dans ma peau. J'ai ce merveilleux espace pour écrire, j'ai de superbes cassettes pour travailler, j'ai des tonnes de notes et d'idées, ma copine est à dix minutes en taxi, j'ai la ville sous les yeux, mais je me sens mal à l'intérieur. J'ai installé mon espace de travail, je suis allé travailler, j'ai écrit un peu, j'ai mangé un peu, Jaime est venu et nous avons regardé des films, mais je ne me sentais pas moi-même, ce qui est un sentiment horrible. J'étais à cran et uggghhh, dans ce vide entre le fait de ne pas avoir couru et de ne pas être sobre.

Un soir, une semaine après mon arrivée, Jaime devait être partie faire son truc, et j'étais seul à la maison, il faisait nuit, et j'ai eu l'idée irrésistible de descendre à Washington Square Park pour voir ce qui se passait avec les trafiquants de drogue. J'ai sauté dans un taxi, j'y suis allé et j'ai commencé à parler à quelques scalawags locaux. J'ai pris une poignée de cailloux et je n'ai pas trouvé de drogue, alors sur le chemin du retour, j'ai acheté deux bouteilles de vin rouge, pensant que cela ferait passer la coke. J'ai fumé le crack, qui ne m'a même pas fait planer, mais j'étais encore une fois sur cette route. Je n'aimais pas ça. J'ai commencé à reprendre du vin, mais je n'allais pas bien. J'étais comme une horloge qui avait explosé - mes ressorts pendaient, mes mains étaient dérégées et mes chiffres tombaient. Jaime est arrivée, j'ai caché le vin et je lui ai raconté une série d'excuses stupides comme quoi j'avais dû manger quelque chose de mauvais. Nous avons fini par nous disputer, car j'avais perdu la tête. C'était la couleur de mon expérience pendant tout ce mois. Je me ressaisissais pendant quelques jours, mais je me désintérais en un mois improductif et triste, parce que je ne faisais pas grand-chose. Je n'étais pas sobre, mais je ne consommais pas de manière à me soulager.

En juillet, le groupe est entré en studio pour enregistrer l'album. Même si je n'avais pas fini d'écrire tous les textes, nous avons décidé de commencer à découper les pistes de base. À ce moment-là, j'avais laissé tomber l'idée de me droguer et je m'efforçais de ne pas consommer, mais j'étais en retard dans mon travail et je n'étais pas bien préparée émotionnellement et physiquement. J'avais des paroles auxquelles je croyais, mais je n'avais pas entraîné ma voix pour qu'elle puisse s'exprimer.

mon truc. Cependant, Rick, Chad, Flea et Dave étaient tous prêts à tirer.

C'est amusant. Personne ne s'est douté que j'avais dérapé après plus de cinq ans de sobriété, mais si vous regardez de près les paroles que j'écrivais, il y avait des indices à foison. Dans "Warped", j'ai écrit : "Ma tendance à la dépendance m'offense/C'est en train de me bouleverser/Je fais semblant de voir pour être fort et libre de ma dépendance/C'est en train de me déformer". Plus loin dans la même chanson : "L'envie nocturne me fait ramper/Beg for mercy, does it show?/A vacancy that's full of holes/Hold me, please, I'm feeling cold" (L'envie nocturne me fait ramper/Beg for mercy, does it show?/A vacancy that's full of holes/Hold me, please, I'm feeling cold) Même sur une chanson optimiste comme "Aeroplane", il y a des paroles comme "Looking in my own eyes/I can't find the love I want/Somebody'd better slap me before I start to rust, before I start to decompose." (Regarder dans mes propres yeux/Je ne peux pas trouver l'amour que je veux/Quelqu'un devrait me gifler avant que je commence à rouiller, avant que je commence à me décomposer). C'est un appel au secours. Plus tard : "Assis dans ma cuisine, je redeviens poussière/Mon bébé mélancolique, la star de Mazzy doit pousser une voix à l'intérieur de moi/Je surmonte la gravité, c'est facile quand on est triste de l'être". Même "Deep Kick", qui était un récit historique de nos voyages, faisait référence à "ce monstre gris géant" de la toxicomanie qui avait enveloppé tant de nos amis. À ce moment-là, John entamait son sordide voyage dans la drogue. Bob Forrest, Pete Weiss et Dickie Rude se trouvaient tous dans le "never-never land". River et Hillel étaient morts.

Nous avons posé les pistes de base, mais j'avais encore du mal avec les paroles. Cela tenait beaucoup à mon état d'esprit. Lorsque vous êtes en désaccord avec vous-même, il est difficile de créer. Parfois, le processus d'écriture est aussi simple que d'ouvrir la fenêtre et de laisser entrer la brise. Parfois, c'est comme tailler dans un bloc de granit à l'aide d'un crayon.

Le 1er août, j'aurais dû fêter mon sixième anniversaire de sobriété. Pour le monde extérieur, c'était le cas. Mon père n'avait pas reconnu mes cinq premières années de sobriété, mais à l'occasion de ce sixième anniversaire, il m'a envoyé un tee-shirt portant l'inscription "SIX ANS DE SOBRIÉTÉ". J'ai dû l'accepter, mais c'était une chose de plus à se reprocher.

Le groupe a fait une pause dans l'enregistrement pour jouer au festival de Woodstock. À en juger par mes poignées d'amour sur les photos, je dois dire que je suis resté sobre pendant au moins un mois avant Woodstock. Woodstock était notre premier concert avec Dave, même s'il faisait partie du groupe depuis le mois de septembre précédent. Lindy est

venue nous voir et nous a dit : "Ok, vous êtes en tête d'affiche à Woodstock. Vous voulez faire quelque chose de spécial ?" J'ai dessiné une ampoule géante sur le sol, et Lindy pensait que je voulais parler d'une ampoule de dessin animé qui s'allumait au-dessus de votre tête, mais...

Je voulais dire des ampoules qui engloberaient nos têtes entières. Dave nous regardait en se disant : "Je vais porter une ampoule géante ?"

Nous avons fait appel à un accessoiriste d'Hollywood dans la vallée pour créer les costumes d'ampoules, et nous avons embauché une couturière russe mongole pour confectionner cinq costumes identiques de Jimi Hendrix, car notre rappel allait être "Fire". Le cinquième costume était celui de Clara, la fille de Flea, qui faisait parfois partie intégrante de notre spectacle. Les ampoules ont été un moyen difficile d'initier Dave à notre spectacle, parce que ce n'était pas son style. Il préférait être cool, sexy et osé, un musclor nu, et nous l'avions habillé d'un costume de spationaute argenté avec une énorme tête d'ampoule. Mais il ne s'est pas plaint du tout.

Nous ne savions pas à quoi nous attendre pour notre premier concert avec Dave, mais nous avons joué devant plus de deux cent mille personnes, et ça sonnait vraiment bien. Les costumes d'ampoules se sont révélés difficiles, parce que nous n'avions pas répété avec et que nous n'avions pas réalisé qu'il était impossible de regarder latéralement à l'extérieur et de voir ses doigts sur son instrument. Mais c'était un look saisissant et sensationnel.

Il était temps de rentrer chez moi, de terminer mon travail et de me concentrer sur ma sobriété. Au lieu de cela, j'ai fait le contraire. Ma maison avait été souillée, et c'était le parfait petit château d'isolement au sommet de la colline. J'avais un portail en bas, de sorte que personne ne pouvait accéder à la porte. J'ai décidé que ce serait une bonne mauvaise idée de recommencer à consommer de la cocaïne et de l'héroïne. J'ai fini par trouver un billard mexicain au centre-ville qui était un arrêt de service complet. Je n'avais pas besoin d'aller dans les coins, je n'avais pas besoin d'acheter des trucs dans la rue ou d'aller voir différents types, je pouvais juste entrer et prendre une bière, et quand ils avaient fini leur partie de billard, ils venaient avec des récipients de machine à gommages remplis de cocaïne et de ballons d'héroïne. De temps en temps, je voyais quelqu'un que je ne voulais pas voir, quelques jeunes hommes blancs d'Hollywood qui pouvaient me reconnaître, mais j'avais pris l'habitude de relever mes cheveux sous une casquette de base-ball et de porter des lunettes, et c'était un assez bon déguisement.

Ensuite, j'enfourchais ma moto et me rendais dans un quartier désert et abandonné du centre-ville. Je sortais ma pipe, je la bourrais de cailloux et je la fumais, et c'était comme si une machine à vapeur explosait dans ma tête. Mes yeux me sortaient de la tête, mon cœur commençait à s'emballer et il y avait cette sonnerie...

dans mes oreilles. Ensuite, j'allumais la moto, je passais la vitesse supérieure et je décollais comme une fusée pour rentrer à la maison.

Je rentrais à la maison, je fermais le portail, je verrouillais la porte d'entrée et j'éteignais le téléphone. J'avais deux ou trois endroits dans la maison où je passais le plus clair de mon temps. L'un d'eux était la cuisine, où se trouvaient tous les outils de destruction. Mais je finissais au troisième étage de la maison. J'avais ce vieux canapé bizarre des années 50, une télévision et un boom box par terre. Je montais là-haut et je traînais mon matériel artistique - blocs de dessin, paillettes, marqueurs et crayons par millions, encres et autres objets bizarres que je pouvais découper et coller. Je devenais obsédée, je me défonçais et je me mettais à travailler sur ces créations bizarres, des dessins méticuleux et précis de visages et de femmes nues, de corps bizarres, de seins, de bouches et d'yeux, et aussi de visages de démons japonais effrayants. Les jours passaient et je restais assis là, très à l'aise, parce que tout mon corps était acclimaté à ces produits chimiques. Je sortais aussi des livres d'art et des livres de modèles nus au hasard et je les étalais dans toute la maison pour pouvoir voir les images où que j'aie.

Pendant ce temps, je prenais contact de temps en temps avec Lindy ou Flea. Ils me demandaient quand ils pourraient réserver le studio pour que je puisse chanter. Mon excuse pour ne pas travailler était que j'avais une maladie d'estomac bizarre, quelque chose qui avait à voir avec mon expérience à Bornéo, alors je consultais constamment ce médecin de l'estomac et je gagnais de plus en plus de temps. Je prenais même des médicaments à base de coquilles de noix censés débarrasser mon corps de ses "parasites". C'était tellement évident, mais ça marchait. Personne ne se demandait pourquoi je ne venais pas au studio.

Je m'enfonçais de plus en plus dans ce monde de répétition. Jaime venait me rendre visite, et ce n'était pas beau à voir, parce que je n'allais pas bien et qu'elle ne savait pas ce qu'il en était. Ce qui est triste, c'est que les gens ne veulent pas croire que la personne dont ils sont amoureux a perdu la tête, qu'elle boit et qu'elle se drogue, alors si vous leur donnez ne serait-ce qu'une demi-excuse, ils voudront y croire. Une fille qui n'a jamais été exposée à la maladie doit être parfaitement inconsciente des ruses infâmes du drogué. C'est ainsi que j'ai pu me défoncer tout au long de l'été et de l'automne et faire comme si de rien n'était. Je disais : "Je suis malade." Je me détériorais physiquement et émotionnellement. Jaime a été tolérante, et cela en dit long sur son caractère, car elle n'était pas du genre à abandonner le navire en cas de crise. Elle n'a pas envisagé de faire marche arrière

ou de se retirer, elle était juste là, ce que je ne peux pas dire de tout le monde. Je ne sais pas si je pourrais le dire de moi-même.

J'ai commencé à donner des indices assez alléchants. Un jour, j'ai conduit jusqu'au studio, et Flea est passé près de la voiture et a vu un sac de Cheetos jeté sur le sol. C'était un indice important, car si j'étais clean, je ne penserais même pas à manger de la malbouffe. Mais la puce n'était pas sûre qu'il ne s'agissait pas d'un reste de Jaime, et elle n'a jamais fait le rapprochement entre les deux. Une autre fois, Jaime était chez moi et nous avons fait livrer de la nourriture. J'ai interpellé le livreur sur le perron et lui ai proposé de lui donner un pourboire de cent dollars s'il me donnait tout l'argent qu'il avait sur lui ; je mettrais le pourboire et l'argent supplémentaire sur ma carte de crédit. Jaime écoutait toute la négociation depuis le palier en haut de l'escalier. J'étais là, en pleine connivence, en train d'essayer de conclure un sale marché avec le livreur, qui, soit dit en passant, m'a bien aidé. Jaime m'a demandé "Qu'est-ce que c'était que ça ?" et j'ai dû jouer l'abominable machine à mentir.

À la mi-octobre, nous avons joué deux fois avec les Rolling Stones. C'était une période délicate, car mon père était en visite en ville et logeait chez moi. Je suis rentré chez moi après le premier concert, j'ai trouvé une excuse bidon pour descendre la colline et je suis revenu avec une petite quantité de stupéfiants. Et je n'étais pas Jimi Hendrix ou Janis Joplin. Je ne pouvais pas m'auto-détruire et en faire un ragoût de soul sur scène. Je me détruirais et ne serais qu'un demi homme avec la moitié de la joie dans mes pas.

Mais faire la première partie des Rolling Stones est de toute façon un travail de merde. Je ne peux le recommander à personne. Vous recevez l'offre et vous vous dites : "D'un point de vue historique, c'est le deuxième groupe de rock le plus important de l'histoire de la musique, après les Beatles. Nous devrions donc nous frotter à l'histoire." Mais le fait est que le public des Rolling Stones est aujourd'hui composé d'avocats, de médecins, d'experts-comptables, d'entrepreneurs et de promoteurs immobiliers. Il s'agit d'un groupe conservateur et fortuné. Personne ne s'éclate. Le prix des billets et des marchandises est astronomique. C'est plutôt "Allons au centre commercial des Rolling Stones et regardons-les jouer sur grand écran".

Toute l'expérience est horrible. Tout d'abord, vous arrivez sur place et ils ne vous laissent pas faire de test de son. Ensuite, ils vous donnent un quatre-vingtième de la scène. Ils mettent à part cette petite zone et disent : "C'est pour vous. Vous n'avez pas les lumières et vous n'avez pas le droit d'utiliser notre système de sonorisation. Et au fait, vous voyez ce plancher

en bois ? C'est le plancher en bois ancien importé par Mick de

la jungle brésilienne, et c'est là-dessus qu'il danse. Si vous le regardez, vous ne serez pas payé". Vous êtes en fait comme un petit poste de télévision sur la scène, jouant votre spectacle pendant que quatre-vingt-cinq mille fans fortunés, qui s'ennuient à mourir, trouvent lentement leur place. Ils portent tous leur veste des Rolling Stones et feuilletent leur catalogue, décidant quel T-shirt des Rolling Stones et quelle paire de pantalons des Rolling Stones ils vont acheter. Nous étions la musique à jouer pour les ouvriers, les places assises, les casse-croûtes et les achats de vêtements. C'était un cauchemar.

En novembre, j'ai essayé de retourner en studio et de chanter, mais je n'étais pas en état de le faire. J'ai fait un travail médiocre. J'étais maigre et malingre, j'avais une mauvaise couleur, une mauvaise peau, des cheveux ébouriffés, des yeux tombants et morts. Le chat n'était pas encore sorti du sac, et tout le monde pensait que j'étais épuisé parce que j'avais été malade tout l'été. Je commençais à comprendre que la toxicomanie était vraiment une maladie progressive et que, Dieu nous en préserve, si l'on recommençait à se droguer, ce serait pire qu'avant.

Lorsque Jaime venait nous rendre visite, je me forçais à me priver pendant quelques jours, puis je l'emmenais à l'aéroport et je me rendais directement en ville. J'ai eu quelques démêlés avec la justice. Une fois, je fumais de la coke dans la voiture et j'étais bien trop défoncé pour conduire en toute sécurité, et j'avais tout un attirail et de la drogue sous le siège. Je devais conduire de manière erratique, car un flic m'a arrêté. J'ai baissé la vitre à moitié, et ce jeune flic de la police de Los Angeles, à l'air vicieux, a braqué sa lampe de poche sur moi et m'a dit : "Oh, M. Kiedis ! C'est ma faute ! Je suis désolé, monsieur, excusez-moi pour cette interruption, mais je dois vraiment vous dire que c'est une zone assez dangereuse, alors vous devriez faire preuve de prudence par ici. Passez une bonne nuit." Ce n'était pas vraiment l'accueil que j'attendais.

Une autre fois, j'avais acheté mes deux produits et je m'éloignais en coupant la circulation, lorsqu'une voiture noire et blanche m'a arrêté. J'avais caché la coke sous un cendrier, mais j'avais les ballons d'héroïne dans la main. Comme je ne voulais pas me faire arrêter, j'ai rapidement avalé les trois ballons, qui n'étaient pas digestes, et je n'ai donc pas couru de danger. Lorsque le policier est venu me demander pourquoi j'étais dans ce quartier, j'ai inventé une histoire de visite à une fille, ce qui l'a calmé et il n'a pas fouillé la voiture. Ensuite, j'ai dû rebrousser chemin et acheter de l'héroïne.

C'était le début de ce qui allait devenir un marathon. Quatre jours plus tard, je finissais tout, il faisait jour et j'étais en pleine forme.

J'avais dépensé tout mon argent. J'avais dépensé tout mon argent et la dernière chose que j'avais envie de faire était de rouler en ville dans la chaleur de la journée et d'interagir avec des trafiquants de drogue. J'allais entrer dans un magasin d'alcool pour acheter de l'attirail, mais j'étais tellement plein de toxines que j'ai dû me promener et vomir dans le caniveau. Alors que je vomissais, j'ai regardé vers le bas et j'ai aperçu ces trois ballons intacts remplis d'héroïne. "Oui, c'est ça ! De la drogue gratuite. J'ai touché le gros lot !" me suis-je dit, et j'ai repêché les ballons, m'épargnant ainsi un voyage en ville.

Jaime est venu me rendre visite en décembre, et à ce moment-là, j'avais une vilaine habitude de l'héroïne. J'avais fumé du crack et de l'héroïne pendant deux mois d'affilée. C'était en prévision de nos voyages de Noël à la maison. Nous avons décidé au téléphone d'offrir de grosses voitures à nos pères. Jaime, qui avait le vent en poupe dans le mannequinat, voulait offrir un pick-up à son père, et moi, je voulais offrir un Bronco à Blackie. Entre-temps, il était retourné dans le Michigan. Juste après le succès de *Blood Sugar*, je lui avais rendu visite et il vivait dans un minuscule appartement dans le centre de Grand Rapids. J'ai eu la révélation que je venais de gagner beaucoup d'argent en tournée et que je devais donc lui acheter une maison. Nous avons trouvé une belle maison au bord d'un lac à Rockford, à la campagne, et Pops a été pris en charge.

Jaime et moi avons fait le nécessaire pour que le camion soit expédié en Pennsylvanie. Nous avons l'intention de conduire le Bronco tout neuf, luxueux et spacieux de Blackie jusqu'au Michigan. Après les deux fêtes de fin d'année, Jaime et moi irions ensemble aux Caraïbes, dans une station balnéaire à Caneel Bay sur l'île de St. Elle ne savait toujours pas ce qui m'arrivait, mais comme mes vêtements pendaient de mon corps décharné, elle pouvait voir que j'étais malade. Je me suis dit : "Oh, on va partir pour Noël, je vais me refaire une santé, on va aller aux Caraïbes, tout va s'arranger à partir de maintenant". À son insu, mon idée folle était d'acheter de la coke et de l'héroïne et de me sevrer au fur et à mesure que nous traversions le pays. Ce n'est jamais une bonne idée. Mais je m'étais convaincu que plus on s'éloignait de la

Plus j'allais à L.A., moins je me droguais. J'ai dû faire plusieurs séjours en ville, au cours desquels j'ai racheté tous les dealers que j'ai rencontrés.

Jaime avait encore quelques achats de Noël de dernière minute à faire. À présent, je prenais un tube toutes les dix minutes, où que je sois - dans une cabine téléphonique, une salle de bains, derrière un arbre, n'importe où. Une fois que j'étais défoncé, je n'avais pas l'air effrayé, parce

que j'étais tellement habitué. Nous avons donc commencé à faire nos valises

Elle se réjouissait de ce départ imminent pour un voyage à travers le pays, et je me réjouissais, mais en réalité j'étais le Cerveau Spirographe. Je l'ai conduite chercher des pantoufles dans un magasin de chaussures de luxe sur Melrose, et dès qu'elle a quitté le Bronco, j'ai allumé la vieille pipette. J'étais assis en train de fumer comme un singe diabolique quand, tout à coup, j'ai entendu un coup sec sur la fenêtre. C'était Jaime. Elle m'avait pris la main dans le sac. Toute la mascarade que j'avais mise en place était terminée. J'étais mortifié et elle était choquée. Elle m'a fait un doigt d'honneur et a essayé de s'enfuir, mais je l'ai attrapée et l'ai convaincue de revenir dans la voiture.

J'ai passé en revue ce Rolodex psychédélique de la page qui fonctionne pour ce problème. Je n'avais pas d'autre choix que de lui raconter ce qui s'était passé, comment j'en étais arrivé là et ce que j'étais prêt à faire pour y remédier, tant que je n'avais pas à arrêter de me défoncer à ce moment-là. Nous avons roulé jusqu'à Waddle's Park, et je lui ai tout raconté, toute cette histoire sordide. Je lui ai dit que je l'aimais du fond du cœur, que je ferais n'importe quoi pour elle, que c'était un putain de problème sérieux que j'avais déjà vécu et qu'il n'y avait pas de solution facile. Je lui ai dit que j'avais l'intention de traverser le pays en voiture et de me sevrer de la cocaïne et de l'héroïne, de sorte que lorsque j'arriverais dans le Michigan, je serais abstinent. C'était une solution temporaire à un problème énorme et potentiellement mortel, comme mettre un pansement sur une jugulaire sectionnée.

Elle ne l'accepte pas. "Va te faire foutre, va te faire foutre, espèce d'enculé. Où est mon billet d'avion ? Je rentre chez moi. T'es un connard, t'es un menteur, t'es une ordure."

"Oui, je suis tout cela, mais je pense que tu devrais rester. J'ai mes affaires, et d'ici à ce qu'on arrive au Michigan, j'aurai fini", ai-je dit.

Jaime m'a dit qu'elle avait des soupçons depuis le début et qu'elle avait dit à ma mère et à Flea que j'avais peut-être recommencé à me droguer. Parmi tous les sentiments terribles, dévalorisants, haineux, isolés, foutus que l'on ressent en tant que consommateur de drogue, l'un des pires est de voir sa petite amie conspirer avec ses meilleurs amis et sa famille en son nom. C'est le summum de l'humiliation, de savoir que son meilleur ami et sa petite amie parlent de soi derrière son dos parce qu'on se drogue. Puis votre famille s'en mêle et vous vous sentez pathétique. Tu sais qu'ils se sentent mal pour toi et qu'ils veulent t'aider, mais c'est juste comme agghhh, reste à l'écart, ne te donne pas la peine. Je n'ai pas besoin de ton aide, je ne veux pas de ton aide. Ne vous parlez même pas, s'il vous plaît !

Finalement, elle a accepté de faire le voyage avec moi. Je ne pense pas qu'elle ait réalisé à quel point il serait déconcertant pour elle d'être dans une voiture avec moi me chargeant toutes les dix minutes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de drogue. Nous avons quitté la Californie et sommes arrivés dans le désert, et je devais faire tous ces arrêts, ne sachant pas si je devais me défoncer devant elle ou si je devais le cacher. Je me sentais de plus en plus à l'aise avec l'idée qu'elle me regarde me droguer, mais ce n'était toujours pas ce que je préférais au monde, parce que l'acte physique d'ingérer la drogue est tellement macabre.

Nous avons continué à rouler et à rouler, et à un moment donné, j'étais trop défoncé pour conduire, alors elle a pris le volant. Nous écoutions *Nirvana Unplugged* et Mazzy Star, et elle pleurait à chaudes larmes. Puis il faisait nuit et nous étions dans les montagnes de l'Arizona. La route était glissante, verglacée et dangereuse et, sorti de nulle part, ce qui ressemblait à un super-elk gigantesque, plus grand que toute la voiture, a traversé la route d'un bond. Jaime a fait une embardée pour l'éviter et nous nous en sommes sortis, mais j'ai regardé le panneau de signalisation et j'ai réalisé que c'était dans cette ville que ma grand-mère avait fait une sortie de route mortelle. J'y ai vu un présage, comme si l'esprit de cet élan me disait : "Réveille-toi, enfoiré, parce que tu vas mourir."

Ce n'était pas la première fois que j'avais des interactions avec des esprits pendant que je me droguais. Une fois, pendant cette période de rechute, je suis rentré chez moi au milieu de la nuit, les poches pleines de drogue, prêt à jouer les savants fous. Je fouillais dans mes poches pour en sortir mes clés quand j'ai entendu un cri de folie. J'ai pensé que c'était quelqu'un que je connaissais qui était sur le balcon et qui me criait dessus comme une sorcière folle. Mais je n'ai vu personne. Je me suis éloigné de la maison et j'ai dit : "Allô ? Il y a quelqu'un ?" J'ai de nouveau entendu ce cri horrible. J'ai levé les yeux vers le pignon au-dessus de ma chambre et j'ai vu un faucon géant assis là, me fixant du regard, hurlant à pleins poumons d'une voix humaine torturée.

J'ai pensé que ce type ne voulait pas que je fasse ce que je faisais. Et que si je ne l'arrêtais pas, je mourrais probablement. Cela se produisait périodiquement, une fois par mois environ : Il y avait un oiseau, parfois un hibou, qui me criait dessus à tue-tête quand je rentrais à la maison après ces furieuses mésaventures de consommation de drogue. Lorsque vous prenez de la drogue, vous êtes poussé par cette énergie noire mystique, une force intérieure qui ne veut pas s'arrêter. Et plus vous vous affaiblissez, plus vous nourrissez cette énergie, et plus elle vous emmerde. Lorsque votre esprit et

vos modes de vie deviennent sombres, votre existence est vulnérable

à l'infiltration d'esprits sombres. Je l'ai vu tant de fois avec des toxicomanes. Vous pouvez voir qu'ils sont contrôlés par l'énergie sombre, leur apparence, leur voix, leur comportement, ce n'est pas eux.

Je me souviens qu'à la mort d'Hillel, alors que je commençais à peine à me désintoxiquer, j'ai fait un rêve dans mon lit, à côté de Ione. C'était l'un de ces rêves horriblement vivants, à moitié éveillé, à moitié endormi. Toute cette énergie terrifiante a volé dans ma chambre le long de mon plafond. Il y avait des démons, des lutins, des goules et des créatures, tout un assortiment d'enfoirés effrayants. J'ai compris qu'ils venaient m'emmerder, qu'ils me disaient : "Bon, on a fait notre boulot sur ton ami, maintenant on vient pour toi." Au début, je me suis dit : "Je ne veux pas de ça, vous êtes venus dans la mauvaise maison." Alors que je menais ce combat psychique, le grand-père de toutes les forces obscures, ce vaste ange noir, est entré en volant et a englobé tout le plafond de ma chambre. Mais je n'étais pas ouvert à ces forces. "Non, non, non. Va-t'en. Au revoir." C'est à partir de là que j'ai commencé à me désintoxiquer.

J'ai noté le message de l'élan et nous avons continué à rouler pour trouver un motel. Je continuais à me défoncer dans la chambre et Jaime était hors d'elle. Beaucoup de ses douleurs et de ses souffrances remontaient à la surface. Elle a pris un bain, s'est enfermée dans la salle de bains et y est restée pendant trois heures. J'étais en train de me charger et de faire un projet artistique avec des lettres réfléchissantes que j'avais achetées dans un relais routier, et je frappais régulièrement à la porte en disant : "Jaime, tu vas bien ?". Au bout d'un moment, j'ai commencé à m'inquiéter. Lorsqu'elle a finalement ouvert la porte, j'ai vu qu'elle avait pris une lame de rasoir et gravé un "A" sur son bras. Tout cet épisode était effrayant, et même si j'étais chargé, je commençais à me rendre compte que j'avais créé beaucoup de douleur et de souffrance autour de moi, et pas seulement en moi.

Le lendemain, nous nous sommes levés et avons pris la route pour Flagstaff. Aucun de nous n'avait vraiment dormi. Je n'arrêtais pas de planer. Jaime était triste, énervé, confus et torturé par tout cela, alors je suis allé dans une bijouterie artisanale amérindienne et j'ai acheté deux bagues assorties. Dans mon esprit, c'était une promesse d'amélioration et d'union. Je pense qu'elle l'a prise pour une bague de fiançailles, mais j'étais désespéré et perdu, et je me raccrochais à la paille. Au fond de moi, j'aimais beaucoup cette fille et je ne voulais rien d'autre qu'être avec elle, mais je ne pouvais pas m'empêcher de consommer.

Nous sommes remontés dans la voiture et avons roulé jusqu'à la fin du Nouveau-Mexique, où nous avons pris une chambre dans un motel. J'en

étais à mon dernier ballon d'héroïne, et nous avons

Je n'étais parti que depuis deux jours. La coke était épuisée depuis longtemps, mais j'étais plus préoccupé par le fait d'avoir assez d'héroïne pour passer les prochains jours. J'ai tout de même annoncé : "C'est fini, c'est la dernière fois que je me défonce. C'est la dernière fois que je me défonce." Elle en avait marre de tout ce drame. J'ai absorbé jusqu'au dernier grain de cette substance dans mon corps et je n'ai même pas été défoncé. J'ai essayé de dormir cette nuit-là, et le lendemain, je me suis réveillée dans ce putain d'enfer qu'est le sevrage de l'héroïne. Je tremblais, j'avais de la fièvre et il nous restait encore beaucoup de chemin à parcourir. Jaime est devenue la seule et unique conductrice, une belle et minuscule princesse blonde au volant de cet énorme camion. J'ai repoussé le siège, je me suis couchée par terre, je me suis glissée dans un sac de couchage, j'ai bu une bouteille entière de NyQuil et j'ai été prise d'une violente crise de drogue, transpirant, tremblant et m'évanouissant, tout simplement hors de moi. Et Jaime a continué à conduire. Elle a conduit pendant des heures et des heures, alors que j'étais dans cette fièvre à l'intérieur de ce sac de couchage. Elle a conduit jusqu'au Michigan. Une fois de plus, j'étais à la maison pour les vacances avec une dépendance à l'héroïne qui faisait rage.

Chapitre 12

Au-dessus du mur

Il était difficile de cacher mon problème de drogue lorsque j'arrivais chez ma mère. D'abord, j'avais l'air d'un squelette ambulante. De plus, Jaime avait déjà fait part de ses soupçons sur ma consommation de drogue à ma mère, qui en avait ensuite parlé à mon père.

"Anthony avait des problèmes d'estomac quand j'étais là-bas pour les concerts des Stones en octobre", a raconté Blackie à ma mère. "Il a dû sortir au milieu de la nuit pour aller chercher du Pepto-Bismol".

"Bonjour ! De quoi parlez-vous ? dit Peggy. "Il se sert."

Blackie a toujours semblé nier ma consommation de drogue. C'était probablement trop douloureux pour lui, alors il continuait à faire comme si tout allait bien.

Maintenant, le chat était sorti du sac. Je me suis installée dans le confort de la maison. Je savais que je devais commencer à aller aux réunions et à manger beaucoup, beaucoup de nourriture. J'étais d'accord avec l'idée de ne pas me droguer, mais encore une fois, je n'avais pas conscience de la gravité de mon problème. Les mesures que je prenais pour y faire face étaient légères. C'est un bon début d'aller à une réunion et de mettre la vérité sur la table, mais c'est autre chose de penser que cela va marcher. Il faut y retourner en force et travailler les douze étapes, faire tout ce qu'il faut, on ne peut pas se contenter d'être spectateur et s'attendre à se rétablir par osmose. Je tâtonnais.

Mais nous avons passé un très bon Noël. J'ai équipé la maison de ma mère d'un jacuzzi. Ma sœur Julie avait commencé à sortir avec un certain Steve Simmons, et nous étions tous si heureux qu'elle ait rencontré un homme qui l'aimait et la traitait bien que nous les avons gâtés avec des cadeaux somptueux. Surtout quand on sort d'une longue période de drogue et qu'on s'est éloigné de sa famille, on se sent obligé de se rattraper avec des biens matériels de luxe.

Jaime a même pu se détendre un peu. Le choc et l'horreur ont commencé à s'estomper, et comme je ne me droguais pas, j'ai retrouvé un peu de ma libido, et les choses sont devenues plus joyeuses. Elle a

commencé à envisager un avenir meilleur pour nous. Lorsque notre relation fonctionnait, nous nous amusions beaucoup, parce que nous étions

Nous étions les meilleurs amis du monde et nous riions de tout. Jaime avait le don de désamorcer mon sérieux et était une compagne formidable. C'était merveilleux d'être amoureux d'une fille sexy et douce qui aimait aussi le basket-ball.

La veille de Noël, nous avons conduit le Bronco chez Blackie. J'avais fait en sorte qu'un ruban géant soit placé au-dessus de ce camion à bascule. Blackie a ouvert la porte en grommelant que nous étions en retard, et je lui ai dit de sortir et de voir son cadeau. Il était perplexe, j'ai donc jeté les clés dans sa main et il est devenu nerveux. Puis il a emprunté le chemin menant de sa porte d'entrée à l'allée, et il a vu cette voiture parfaite pour l'hiver du Michigan, et mon pauvre père s'est effondré. Il a regardé la voiture et les clés et a dit : "Non ! Non ! Ce n'est pas possible", en essayant de retenir ses larmes. C'était vraiment touchant.

Le matin de Noël appartenait à maman. C'était sa période de l'année ; toute la maison était décorée à la mode de Noël. Elle avait accroché des bas à l'ancienne au-dessus de la cheminée, avec un bas pour Jaime, bien sûr. Il y avait le golden retriever classique, la neige tombait dehors et ma sœur Jenny, le petit ange de la famille, était dans le coup. C'était un moment magique.

Je suis descendu à sept heures et demie du matin et j'ai allumé le feu. Sous ce sapin imposant, il y avait plus de cadeaux que la loi ne l'autorise. La première chose que nous avons faite a été d'aller chercher les bas, qui contenaient vingt cadeaux emballés individuellement par ma mère, des choses qu'elle avait accumulées tout au long de l'année.

Ensuite, nous avons ouvert les cadeaux. Mon travail consistait à les distribuer, et les gens recevaient des bijoux, de beaux costumes, des pulls, des appareils électroniques, et bla, bla, bla. Steve Simmons s'est retrouvé dans une situation idyllique, car l'amour et la générosité affluaient. Le chien avait un ruban autour de la tête, le feu brûlait, divers aliments délectables sortaient constamment du four, Johnny Mathis, Frank Sinatra et Bing Crosby passaient sur la chaîne stéréo. Alors ce fou de Steve, qui était le nouvel amour de ma sœur, a tout arrêté et a dit : "Je veux juste prendre une minute pour vous dire que ce fut le meilleur Noël de ma vie. Vous avez tous été incroyablement généreux et m'avez tant donné...". Nous nous sommes dit : "Oui, il a raison. Je suppose que nous avons vraiment prodigué des choses à ce type". Et il a continué : "Mais je n'ai pas fini de vous demander quelque chose."

La salle est devenue silencieuse. "Bon sang, qu'est-ce qu'il veut de plus ?" Il a dit : "Je vais devoir profiter de ce moment pour demander à

votre fille et à votre sœur de m'aider.

en mariage". Il a tendu la main à Julie et lui a dit : "Julie, avec le soutien de cette famille dans cette pièce, veux-tu m'épouser ?" Tout le monde s'est mis à pleurer. Je n'arrivais pas à croire que ce type faisait cette incroyable demande en mariage devant toute la famille. C'était l'apothéose de la matinée, et Julie a accepté.

Quelques jours plus tard, il était temps de s'envoler pour la Pennsylvanie. Jaime était ravie d'offrir à son père le camion F-150, qui était une marque d'honneur dans sa communauté. Les parents de Jaime ont été assez libéraux pour nous laisser dormir dans son ancienne chambre, avec eux au bout du couloir. Je me sentais tellement mal à l'aise à l'idée de faire l'amour avec elle dans cette maison. Elle m'arrachait mes vêtements et me jetait sur le lit, et je murmurais : "Je les entends dans la cuisine. On ne doit pas faire trop de bruit." Elle s'en fichait, elle voulait juste être aimée.

Depuis la Pennsylvanie, nous nous sommes envolés pour les Caraïbes afin de nous ressourcer. J'avais appelé mon agent de voyage et lui avais demandé l'endroit le plus vierge des îles. C'était une somme exorbitante par semaine, mais avec tout ce que j'avais vécu ces six derniers mois, je m'en fichais. Je voulais aller dans l'endroit le plus chaud, le plus beau et le plus relaxant que je pouvais trouver. M'allonger au soleil, nager, manger, explorer et faire l'amour, telle était mon idée pour me refaire une santé, et ça a marché. Nous avons une petite maison au bord de la plage, sans télévision ni téléphone pour nous distraire, juste des centaines d'hectares de paradis tropical. J'avais besoin de cela. Même après une semaine passée à me gaver de homards, de poissons grillés, de desserts et à faire de l'exercice, je n'arrivais toujours pas à m'habiller. Mais j'ai fini par reprendre des forces.

Il était temps de faire face à la musique de retour à L.A. Il était difficile de se retrouver à nouveau face à Flea, mais je préférais le voir en sachant que j'avais changé la direction de ma boussole vers la sobriété plutôt que de tomber sur lui lorsque j'étais chargé ou lorsque la boussole était bloquée sur "Stupide". Dans les moments difficiles, Flea m'a incroyablement soutenu. Je suis revenu avec un peu de honte, d'embarras et de regret d'avoir déçu toute l'opération, mais nous étions passés par là tellement de fois que c'était devenu habituel. Flea est le genre d'ami qui peut s'occuper de ses propres affaires, mais qui sera là pour moi en cas de coup dur. Dans ces moments-là, il ne porte pas de jugement et accepte le chaos. Je n'ai pas l'impression de me dire "Oh merde, maintenant je dois aller me faire engueuler. Ce type va me condamner". Il est comme

"Mec, je suis vraiment désolé que tu aies dû traverser ça. Je suis content que tu sois en vie, et allons faire la fête", c'est-à-dire écrire de la musique.

Dave est resté sobre malgré tous mes problèmes. Il comprenait les mécanismes de l'alcoolisme et m'a donc incroyablement soutenu. Il était probablement blessé par cette expérience et en souffrait, mais il ne m'a jamais soumis à une quelconque négativité à cause de mon comportement. C'était étrange de voir à quel point ils étaient aimants, indulgents et tolérants.

Maintenant que j'étais remis sur pied, notre première priorité était de terminer l'album. Nous avons donc réservé le studio pour la fin du mois de janvier, et juste avant, Flea et moi sommes allés à Taos, au Nouveau-Mexique, pour écrire et jouer de la musique et préparer le reste de l'album. Nous avons loué une authentique villa en pisé, et je me suis enfermé dans ma chambre pour écrire. Puis Flea sortait sa basse acoustique ou sa guitare, et nous travaillions ensemble sur la chanson. Nous ne sommes restés que quatre ou cinq jours, mais chaque jour, nous avons terminé une nouvelle chanson.

Flea avait pris le relais en mon absence, contribuant même aux paroles de l'album. Il a écrit la majeure partie des paroles de "Transcending", qui est un hommage à River. "Pea" était sa tentative de faire flotter son humble drapeau. Mais il a également écrit l'intro de "Deep Kick" et les mélodies vocales des couplets de "My Friends" et "Tearjerker". Il me fournissait beaucoup plus d'informations que je n'avais l'habitude d'en recevoir, mais j'étais ouvert, et c'était une nécessité, parce que je m'étais tellement désengagé du processus créatif.

Taos a été productive et amusante. Nous sommes même allés à la montagne un jour et avons skié dans une tempête de neige. Il se passe quelque chose de particulier à chaque fois que l'on se désintoxique. On éprouve une sensation de renaissance. Il y a quelque chose d'enivrant dans le processus de retour, et cela devient un élément dans le cycle entier de la dépendance. Une fois que vous vous êtes battu avec la cocaïne et l'héroïne, et que vous avez réussi à arrêter et à sortir de la boue, vous commencez à renforcer votre corps et votre esprit et à vous reconnecter avec votre esprit. Le sentiment oppressant d'être l'esclave de la drogue est encore présent dans votre esprit et, en comparaison, vous vous sentez phénoménal. Vous êtes heureux d'être en vie, de sentir l'air, de voir la beauté autour de vous et de pouvoir à nouveau baiser. Vous avez le choix de ce que vous voulez faire. Vous éprouvez donc cette joie de ne pas être là d'où vous venez, et c'est en soi une chose délicate à arrêter. Au fond de toi, tu sais qu'à chaque fois que

tu te désintoxiqueras, tu auras cette nouvelle sensation.

Un an plus tard, vous avez oublié à quel point c'était grave et vous n'avez plus cette sensation de nuage rose d'être nouvellement sobre. Quand je regarde en arrière, je comprends pourquoi ces cercles vicieux peuvent se développer chez quelqu'un qui est sobre depuis longtemps, puis rechute et ne veut pas continuer à consommer, ne veut pas mourir, mais ne prend pas toutes les mesures nécessaires pour se rétablir. Il existe un concept de rétablissement qui dit que "les demi-mesures ne servent à rien". Lorsque vous souffrez d'une maladie, vous ne pouvez pas prendre la moitié du processus de guérison et penser que vous n'irez qu'à moitié bien ; si vous ne faites que la moitié du processus de guérison, vous n'irez pas bien du tout et vous retournerez d'où vous venez. Sans une transformation en profondeur, vous restez le même type, et le même type fait les mêmes conneries. J'ai continué à faire des demi-mesures, en pensant que j'allais au moins tirer quelque chose de cette affaire, et je n'ai rien obtenu du tout.

Nous sommes retournés en studio et, à la fin du mois de février, j'avais terminé mon chant. Nous étions passés d'une situation où rien n'avait été fait pendant des mois à une situation où nous avons terminé les voix. Après avoir terminé ma dernière voix, j'étais tellement content d'avoir fini que je me suis dit : "Il va falloir que tu te défonces." C'était la même célébration que j'avais eue avec Hillel après *Uplift Mofa*. J'étais une putain de cassette cassée. J'ai dû me précipiter dans les toilettes du studio d'enregistrement juste après cette idée, parce que l'idée d'aller en ville et de me droguer me donnait des frissons dans les intestins en prévision de la défonce. Puis j'ai dit au revoir, j'ai dit à tout le monde que je les reverrais dans une semaine ou deux, et j'ai filé dans l'obscurité du centre-ville pour recommencer une fois de plus la chaîne imparable de la folie.

Malheureusement, Jaime devait venir me rendre visite dans quelques jours. Lorsqu'elle est arrivée à l'aéroport de Los Angeles, j'étais absente. Elle devait aller directement de l'aéroport à un travail de mannequin, et elle n'arrêtait pas de m'appeler du travail, en me disant : "Où es-tu ?" Le fait que les gens vous recherchent et que vous les déceviez enlève une grande partie du plaisir de se suicider, parce que *c'est* très amusant quand vous êtes dehors en train de vous suicider. Vous échappez aux flics. Tu évites de te faire poignarder par des dealers. Tu cours le risque d'une overdose. Tu fais des escapades dans l'illusion. C'est excitant. Mais quand ça devient "Oh merde, quelqu'un me cherche", ça met un frein à la fête de la folie.

Je me suis caché dans un motel. Ce fut le début de la grande tournée des motels. Je ne me suis pas enregistré au Peninsula ou au Four Seasons, des endroits où je pourrais me rendre.

Je n'avais pas les moyens de me le permettre. Non, j'ai opté pour le Viking Motel ou le Swashbuckler's Inn, des motels merdiques, déchirés, sales et dopés, destinés aux familles pauvres qui n'ont pas d'autre endroit où aller, ou aux prostituées, dealers, proxénètes, truands et autres enculés scandaleux. Et une bande de drogués blancs qui fuyaient leur vraie vie.

J'ai commencé à m'enregistrer dans ces établissements situés le long de la rue Alvarado, parce qu'ils se trouvaient à quelques pâtés de maisons de l'endroit où j'achetais ma drogue. C'est peut-être ce qui fait le charme de ces établissements : vous pouvez faire votre coup, conduire trois pâtés de maisons, vous enregistrer, et vous vous retrouvez en plein milieu de ce cercle infernal. Si vous êtes dans un hôtel réputé, il y a de fortes chances que vous tombiez sur quelqu'un que vous connaissez.

Lorsque Jaime m'a cherché, je n'avais pas encore atteint un tel niveau de sophistication dans les motels. Je n'étais arrivé qu'au Holiday Inn d'Hollywood. C'est là qu'elle et Dave Navarro m'ont retrouvé. Dave a eu l'intelligence d'appeler Bo, notre comptable, et de lui demander où avait eu lieu ma dernière transaction par carte de crédit. Elle a appelé la société et a dit à Dave que j'étais au Holiday Inn.

J'étais là, à essayer de dormir de l'héroïne et de m'échapper de moi-même et de ce dernier gâchis que j'avais fait quand je me suis réveillé en frappant à la porte comme un fou. J'ai regardé par le judas et j'ai vu Dave, puis Jaime, tapis au fond du couloir. C'était la mauvaise combinaison, l'être aimé et l'ami qui conspirent ensemble.

"Allez, mec, ouvre la porte", dit Dave. "Je t'aime et je veux t'aider à aller mieux. Ce n'est pas possible. Allons en cure de désintoxication tout de suite. Jette ta camelote et allons-y."

Je ne voulais pas ouvrir la porte. "Non, tu ne comprends pas", ai-je dit. "Je me sens vraiment mal. J'ai besoin de dormir. Je t'appellerai plus tard et nous irons ce soir."

"Non. Non. J'ai la voiture dehors", dit Dave. "J'ai déjà appelé Exodus. Ils ont un lit qui vous attend. Ouvrez la porte."

J'ai ouvert la porte. À ce moment-là, je ne pouvais plus me battre ou argumenter. J'avais merdé, et la seule façon d'apaiser ces gens qui n'étaient pas satisfaits de mon comportement était d'acquiescer et de retourner en cure de désintoxication. J'y suis donc allé.

En avril 1995, le monde de la désintoxication était devenu un animal bien différent de mon premier séjour en 1988. Aller en cure de désintoxication était devenu banal. Parmi les centres de désintoxication, Exodus était célèbre pour deux raisons. C'était

l'endroit que Kurt Cobain avait quitté juste avant de mourir. Kurt avait escaladé une clôture d'un mètre cinquante pour s'enfuir, alors qu'il lui suffisait de sortir par la porte d'entrée. Ils ne peuvent pas vous garder dans Exodus contre votre volonté, mais je suppose que si vous ne voulez voir personne en sortant, vous vous tirez.

Exodus était également célèbre pour le docteur en désintoxication renommé qui dirigeait l'établissement. Les types comme lui prétendent savoir comment les drogues affectent le corps, mais pour moi, toutes ces informations n'ont aucune valeur. Tant qu'un drogué est défoncé, il est fou. Dès qu'il n'est plus défoncé et qu'il commence à suivre le programme, il commence à aller mieux. C'est le plan le plus simple au monde, mais ils essaient de le compliquer avec du jargon psychiatrique et de la désintoxication. Il suffit de sortir un toxicomane de la rue, de lui donner trois carrés et de le faire travailler sur ses étapes pour qu'il aille mieux. Je l'ai constaté chez des milliers de toxicomanes que j'ai rencontrés et qui ont tenté de se rétablir. Peu importe que leur cure de désintoxication ou leur thérapeute ait été merveilleux.

Exodus se trouvait à l'écart des sentiers battus, dans un grand hôpital de Marina del Rey. Il n'était pas relié au système pénitentiaire, de sorte qu'il n'y avait pas de personnes en fin de parcours qui choisissaient la désintoxication plutôt que la prison. Il était plus agréable qu'un établissement de la Section 36, mais pas autant que Promises, un centre de désintoxication de Malibu qui fait ressembler le Four Seasons à un Holiday Inn. Mais là encore, l'endroit ne fait pas la différence. Soit vous faites le travail nécessaire pour résoudre vos problèmes, soit vous ne le faites pas. Vous n'avez pas besoin de promesses ; vous pouvez vous améliorer à l'Armée du Salut, dans les quartiers pauvres. J'ai vu des gens s'améliorer dans les deux cas, et j'ai vu des gens ne pas s'améliorer dans les deux cas.

Le fait d'avoir été là-bas à cette époque a été une expérience magnifique. Je me suis fait dix amis parmi les plus atypiques de ma vie. Il y avait une vieille dame bizarre d'une ville du nord, un médecin brésilien et un drogué du Texas. Mon premier colocataire était un jeune homosexuel du centre de l'Amérique, du Kentucky ou du Missouri ou d'ailleurs. Il avait l'histoire classique d'un jeune incompris qui grandit dans une ville de football du Midwest, qui ne comprend pas le machisme autour duquel tourne tout son monde, et qui est donc aliéné, isolé et ostracisé par sa famille. Il déménage à Hollywood, découvre ses frères homosexuels et le monde de la drogue et de l'alcool, et s'engage dans une spirale descendante. Il aimait tellement le Vicodin qu'il l'écrasait et le saupoudrait sur ses

céréales au petit déjeuner.

Il est parti, et mon colocataire suivant était un anesthésiste noir d'Inglewood, issu d'une famille très respectable. Il a fait de sa famille

Il était fier de devenir médecin, mais il s'est avéré qu'il abusait depuis des années de tous les meilleurs médicaments qu'il pouvait trouver. Il est donc venu, comme nous tous, pour trente jours. On pouvait voir qu'il gardait des secrets et qu'il avait détruit sa famille. Quelques mois après la cure de désintoxication, j'ai reçu un appel. Il s'était enfermé dans un placard à l'hôpital où il travaillait et avait choisi les drogues les plus désagréables pour faire une overdose. Quelques-uns d'entre nous, membres d'Exodus, ont assisté à ses funérailles, qui ont été très émouvantes. Il avait une grande famille et l'un de ses frères était prédicateur. Il régnait une atmosphère de sainteté et tout le monde pleurait à chaudes larmes, y compris ses compagnons de désintoxication, qui se trouvaient tous au dernier rang.

Il y avait un éventail inhabituel de personnes avec moi, et je suis devenu ami avec chacun d'entre eux. Vous reconnaissez la possibilité de votre propre disparition dans la vie de ces autres personnes. Vous faites la même chose qu'eux, mais vous ne le voyez pas en vous. En revanche, vous commencez à voir toutes ces tragédies et tous ces miracles potentiels chez les autres. C'est une situation qui ouvre vraiment les yeux et le cœur. Vous êtes dans un putain d'hôpital à Marina del Rey, vous dormez dans un petit lit, vous partagez votre chambre et vous devez aller à la cafétéria pour prendre votre petit-déjeuner. Vous êtes obligé de vous demander : "Où ai-je mal tourné ? J'avais un plan et je me débrouillais très bien, mais maintenant je suis ici avec une bande d'autres fous, et les infirmières, les médecins et les gardiens me disent où aller et quoi faire, et je dois rendre des comptes à un groupe. Je pensais que j'étais plus intelligent que cela.

À un moment donné de mon séjour, j'ai participé à une réunion de groupe avec des amis et des membres de ma famille, et Flea s'est présentée. Pendant le cercle, le conseiller en toxicomanie s'est tourné vers Flea et lui a dit : "Bon, Flea, dis-nous ce que tu ressens au fond de toi quand Anthony se drogue et que tu n'as aucune idée de l'endroit où il se trouve ou s'il va revenir." J'attendais que Flea dise : "Ah, ça me fait chier, cet enculé. Nous étions censés répéter et écrire. J'ai attendu douze heures, et ce salaud n'est jamais venu. Je suis prêt à faire autre chose". Au lieu de cela, Flea s'est mis à sangloter, ce qui m'a pris au dépourvu. Il a dit : "J'ai peur qu'il meure. Je ne veux pas qu'il meure, mais cela fait des années que je pense qu'il va mourir". Je n'avais aucune idée de ce qu'il ressentait.

J'ai commencé à Exodus une pratique qui est encore aujourd'hui une partie importante de ma vie. Pendant les cinq ans et demi où j'ai été sobre, je n'ai jamais prié

ou la méditation. Je ne savais pas très bien ce que c'était que de cultiver un contact conscient avec une puissance supérieure à la mienne. À Exodus, quelqu'un qui y travaillait m'a suggéré de commencer chaque matin par une prière. Pour toute personne en cours de rétablissement, c'est le principe de base de la guérison, c'est par là que vous commencez votre programme. Je n'avais jamais pensé que c'était ce que je devais faire. Mais un matin, je me suis regardé dans le miroir et je me suis dit : "Tu es en train de gâcher ta vie, alors peut-être que tu vas devoir essayer quelque chose qui n'est pas ton idée, mais une idée de quelqu'un qui réussit dans la vie".

J'ai commencé à prier tous les matins. Une fois que j'ai ouvert mon esprit au concept d'une puissance supérieure, je n'ai plus jamais eu de problème. Partout où j'allais, je sentais et voyais l'existence d'une intelligence créatrice dans cet univers, d'une puissance d'amour plus grande que moi dans la nature, chez les gens, partout. Mes prières et mes méditations ont pris de l'ampleur au fil des ans et sont devenues une partie importante de mon rétablissement et de mon expérience quotidienne.

J'ai passé les trente jours de séjour sans même penser à partir. J'ai accepté le fait que j'étais là pour faire le travail et me remettre sur les rails. Les premiers jours, on vous donne une pléthore de médicaments pour vous désintoxiquer. On vous donne de l'hydrate de chloral, qui endormirait un éléphant. On vous donne des Darvocets et des patchs de Colonodine pour faire baisser votre tension artérielle. Lorsque vous voyez un type traîner dans le couloir en robe de chambre et en pantoufles, c'est qu'il est encore en cure de désintoxication. Les premiers jours sans médicaments sont difficiles : votre peau est irritée et vous devez vous faire à l'idée de ne plus rien prendre. Mais ensuite, vous vous en sortez et vous commencez à vous sentir mieux. On vous nourrit toute la journée, vous faites de l'exercice et vous allez à des réunions. Ils vous tiennent bien occupés.

Pendant que j'étais là, Jaime est venu me rendre visite. Bob Timmons a amené Chris Farley pour qu'il vienne me voir, et cela m'a fait du bien d'avoir son soutien. Kim Jones a amené ses deux magnifiques fils pour me voir. J'ai eu droit à une boîte à rythmes et j'ai passé la première cassette d'Elastica en boucle. J'ai terminé mon programme de trente jours et je suis retourné dans le monde des vivants. Dieu merci, j'étais dans ce monde quand le père de Jaime l'a quitté. Il est mort en juin, et j'ai pu aller en Pennsylvanie et être avec Jaime et sa famille pendant cette période difficile.

Cet été-là, le groupe a mis la dernière main à l'album et a commencé à tourner les vidéos. Nous recevions des tonnes de bobines, mais rien ne nous touchait, alors nous sommes retournés voir Gavin Bowden, le beau-

frère de Flea. Nous sommes donc retournés voir Gavin Bowden, le beau-frère de Flea.

a eu l'idée de "Warped", qui se déroulerait dans un cylindre de bois géant. Le tournage a duré deux jours et a été notre vidéo la plus coûteuse à ce jour. Je pense toujours qu'il y avait des éléments de grandeur.

L'élément qui a le plus attiré l'attention dans cette vidéo était une scène dans laquelle Dave m'embrassait. Flea, Dave et moi étions censés sortir de derrière un mur et faire une mystérieuse danse des ombres. Nous avons tourné la même scène une dizaine de fois de suite, et Gavin avait l'impression que nous n'avions pas réussi, alors nous sommes retournés à nos places pour réessayer. Dave s'est tourné vers moi et m'a dit : "Cette fois-ci, quand on sortira, je me retournerai et je t'embrasserai pour pimenter la scène". J'ai dit "Ok, bonne idée", pensant qu'il me donnerait un baiser amical. Nous sommes sortis de derrière ce coin, et il est allé me donner ce que je pensais être un baiser sur les lèvres, ce qui est déjà assez fou pour une vidéo de rock, mais tout d'un coup, Dave a commencé à me donner un baiser mouillé, à bouche partiellement ouverte, à part entière. Je n'étais ni contrariée ni dérangée, juste surprise.

C'était l'une des mille prises de vue que nous avons faites, et nous sommes passés à autre chose. Des semaines plus tard, nous avons reçu la vidéo montée, et le baiser y figurait en bonne place. Quelques minutes plus tard, j'ai reçu un appel d'Eric Greenspan, notre avocat.

"Warner Brothers a vu la vidéo et veut se débarrasser immédiatement du baiser", a-t-il déclaré.

"Pourquoi ?

"Ils pensent que ce n'est pas commercialisable", a-t-il déclaré. "Et je pense que vous devriez aussi vous débarrasser du baiser. Je pense que vous risquez de vous aliéner une grande partie de vos fans".

Quand j'ai vu le baiser, je me suis dit que c'était à prendre ou à laisser, mais à la minute où les costards ont commencé à dire "Pas de baiser", j'ai commencé à dire "Non, le baiser reste". Nous avons eu une discussion au sein du groupe et nous avons voté pour le maintien du baiser. Nous avons eu un énorme retour de bâton de la part de la partie de notre public composée de garçons d'université. Nous avons reçu des lettres nous dénonçant comme des "pédés", des rumeurs ont commencé à se répandre et nous avons commencé à remettre en question notre décision. Puis nous nous sommes dit : "Et puis merde ! Il était peut-être temps d'éliminer les péquenauds de toute façon". S'ils ne pouvaient pas accepter ce que nous faisons, nous n'avions plus besoin d'eux.

Nous avons encore eu des problèmes avec Warner's lorsque nous avons utilisé Gavin pour notre vidéo "Aeroplane". Il nous a concocté un

super traitement : une vaste ode à Busby Berkeley, avec un énorme chœur de cholitas mexicaines à moitié nues et chaudement costumées, des gangsters durs à cuire très maquillés et aux cheveux longs...", explique Gavin.

les cheveux. Nous voulions beaucoup de semi-nudité, de danse sexy, de chewing-gum et de bulles. Nous avons tourné la vidéo dans une vieille piscine avec des trapézistes et des équipes de ballet sous-marin sur un plateau MGM d'époque qui était sur le point d'être démoli. Mais une femme de Warner supervisait le tournage, et il s'est avéré que c'était une féministe PC.

Gavin a fait le montage et la vidéo était somptueuse. Il a filmé les filles mexicaines en gros plan et sous des angles magnifiques, mais cette femme de Warner's s'est mise dans tous ses états à cause de la présence de femmes nues dans notre vidéo. Aujourd'hui, ce serait moins grave qu'une vidéo de Jay-Z, mais c'était assez fort pour l'époque, et nous avons dû nous résoudre à trouver un compromis entre notre projet et son esthétique. Nous avons fini par ne pas utiliser les plans qui étaient vraiment choquants, beaux, accrocheurs et dérangeants à la fois.

Cet été-là, j'ai fait le premier de deux voyages en kayak de mer en Alaska avec Flea, notre ex-batteur Cliff Martinez et notre ami Marty Goldberg. Nous avons passé une semaine à faire du kayak dans les fjords les plus profonds du sud de l'Alaska. C'était un voyage extraordinaire, d'autant plus que Cliff et Marty étaient tous deux des chefs gastronomiques capables de préparer des repas trois étoiles en pleine nature.

En septembre, *One Hot Minute* est sorti. Nous en étions fiers, même si ce n'était pas un aussi bon album que celui que nous aurions pu faire si nous avions gardé le groupe ensemble après *Blood Sugar*. Mais pour un tout nouveau groupe, c'était un assez bon effort, dans la lignée de *Mother's Milk*, le premier album que nous avons fait avec John et Chad.

Avant de commencer notre tournée, je devais donner quelques interviews pour promouvoir l'album. C'est à ce moment-là que j'ai recommencé à recevoir de l'argent. Un jour de septembre, j'étais enfermé chez moi, en pleine crise, et le téléphone n'arrêtait pas de sonner. J'ai fini par répondre, et c'était Louie. "Mec, MTV est devant ta maison. Ils sont prêts à tourner." Je me suis souvenu que j'étais censé faire un tournage MTV chez moi avec le VJ Kennedy. Je me suis traîné jusqu'en bas. J'avais l'air malade et sans vie, et je devais répondre à toutes ces questions devant la caméra, dans mon salon, de la part de la pétillante et douce Kennedy. "Cela fait un moment que vous n'avez pas enregistré de disque, bla, bla, bla..." " . . ." Quel désastre.

Il était temps de partir en tournée. Même si j'avais déjà couru, je n'ai jamais envisagé de me droguer sur la route. Je savais que cela détruirait tout

du jour au lendemain. Nous avons commencé par l'Europe. C'était la première fois que nous jouions devant un public depuis Woodstock, nous étions donc comme un moteur de voiture qui a besoin d'une mise au point. Je me sentais un peu responsable de ne pas nous avoir permis d'être aussi bons que nous aurions pu l'être. Je n'étais pas aussi concentré sur mon travail de musicien que j'aurais dû l'être. Nous n'étions pas mauvais, et il y a eu d'excellents moments, mais dans l'ensemble, je me sentais terne, et en tant que musicien, j'avais l'anche un peu cassée.

La chose la plus mémorable de cette tournée européenne a été la rencontre avec Sherry Rogers, qui allait devenir la femme de notre road manager, Louis Mathieu, et la mère de ses enfants. Nous l'avons rencontrée à Amsterdam, où elle travaillait pour notre vieil ami Hank Schiffenmacher. Chaque fois que nous passions par Amsterdam, nous faisons un saut pour nous faire tatouer par Henky Penky, et lors de ce voyage, nous avons rencontré une jeune femme sexy, charmante et pleine d'entrain nommée Sherry. Elle s'habillait régulièrement avec une tenue de bonne en caoutchouc, et l'idée de la faire monter sur scène dans cet accoutrement était séduisante. Notre concert suivant a eu lieu en Belgique, et elle est venue et a époustouflé tout le monde lorsqu'elle a enlevé tous ses vêtements devant tout le monde dans la loge et qu'elle a enfilé le costume en caoutchouc. Pendant le concert, elle est montée sur scène de temps en temps pour essuyer la sueur sur nos fronts, nous servir des boissons et allumer les cigarettes de Dave.

Notre tournée américaine, qui devait commencer à la mi-novembre, a été reportée - sans que ce soit ma faute, pour une fois - au début du mois de février. J'ai donc quitté Barcelone, notre dernier concert en Europe, pour New York afin de rejoindre Jaime. Jaime avait quitté sa tour miteuse de Chinatown pour emménager dans un appartement de luxe charmant et douillet, avec vue sur la statue de La Guardia, juste au sud de Washington Square Park. C'était un quartier tranquille et magnifique. Nous y avons passé un bel automne, puis, comme d'habitude, nous avons commencé à préparer les voyages annuels de Noël. C'est à ce moment-là que j'ai eu les premières indications que tout n'allait pas bien sur le plan domestique. Les achats de Noël ont bien commencé. Nous avons marché dans la neige et profité de la romance d'avant Noël pour acheter de beaux cadeaux pour notre famille. J'ai décidé d'acheter à Blackie quelques meubles pour sa maison, nous sommes donc allés chez ABC Carpet sur le bas de Broadway et nous avons fait une belle sélection.

Je suis retourné au magasin plusieurs fois pour organiser l'expédition

et la livraison, et une fois, j'étais seul, debout près de l'ascenseur, lorsque cette femme élégante d'une vingtaine d'années est entrée. Elle était très belle

et élégante, et j'ai eu une conversation d'une minute avec elle pendant qu'elle attendait l'ascenseur. Une voix s'est élevée dans ma tête : "Vous pourriez épouser cette femme. Votre femme est sur le point de monter dans cet ascenseur et de disparaître à jamais, alors vous devriez agir dès maintenant." À ce moment-là, l'ascenseur est arrivé, elle est montée et a disparu de ma vie pour toujours. C'était la première fois depuis que j'étais avec Jaime que j'étais ouverte à ce genre d'idée. Je ne pouvais pas dire si je donnais du pouvoir au fantasme ou s'il y avait un regard dans ses yeux ou quelque chose dans sa façon de se comporter, mais c'était un clair présage d'ennuis.

À Noël, nous avons fait les voyages habituels. Cette année-là, j'ai offert à ma mère sa première voiture de luxe, un tout nouveau Ford Explorer personnalisé qu'un concessionnaire automobile de l'ouest du Michigan avait spécialement peint, modifié et aménagé pour sa femme avant qu'elle ne divorce. Blackie s'est chargé de la recherche et du développement de ce cadeau. Ensuite, Jaime et moi avons passé quelques jours en Pennsylvanie pour saluer tout le monde, mais avec la perte récente du père de Jaime, ce n'était évidemment pas une période très joyeuse.

Nous sommes rentrés à New York à temps pour le Nouvel An. J'en avais tellement marre du mercantilisme de la Saint-Sylvestre et de la compulsion de chacun à passer la meilleure nuit de sa vie que j'ai décidé que nous irions nous coucher avant minuit. Nous nous sommes blottis sur le canapé et avons regardé un film. Vers 23 h 30, nous avons éteint les lumières et nous nous sommes endormis.

Quelques jours plus tard, j'ai eu la révélation que cette période de ma vie était terminée et qu'il était temps de redevenir célibataire, d'être seul. Un jour, j'ai regardé Jaime et je me suis dit : "Je ne suis plus amoureux d'elle." Sans raison. Ce n'était rien de ce qu'elle faisait. Ce n'était pas sa façon de parler ou de marcher, ni les choses qu'elle disait, car elle ne faisait jamais rien que je trouvais intolérable. Quelque chose m'est apparu. C'était comme si un brouillard s'était levé. Je me suis dit : "Bon sang, qu'est-ce que j'ai fait ces deux dernières années ? Il est temps de changer." Mais il s'agissait avant tout d'être sobre. Je n'avais pas l'intention de me droguer.

Je m'étais probablement fait assez de mal pour être incapable d'être amoureux d'elle. Et cette voix était si claire pour moi que l'ignorer aurait signifié feindre mes sentiments à partir de ce moment-là. Je savais que je devais faire la chose la plus indésirable qui soit. Pour moi, il était beaucoup plus facile de rester dans une relation inconfortable que de dire à quelqu'un : "Je m'en vais". D'un point de vue historique, je n'ai jamais su le faire. Je

n'arrivais pas à dire "Je ne...".

Je n'ai plus envie d'être avec toi." Je préfère me faire du mal, ce qui fait partie de mes cycles.

Je l'ai dit à Jaime et elle ne l'a pas accepté. Elle m'a dit qu'elle avait l'intention de se marier avec moi et d'avoir des enfants, ce qui a été la chose la plus triste qu'elle ait dite au cours de toutes nos discussions. Je suis retourné à Los Angeles et elle a fait son coming out. Elle a beaucoup pleuré et s'est emportée, puis elle a emballé ses affaires et a repris le vol de nuit pour partir.

Parce que j'avais fait souffrir quelqu'un que j'aimais vraiment, c'était la configuration émotionnelle parfaite pour me lancer dans une nouvelle crise de boulimie. Tout a commencé un vendredi après-midi. J'ai conduit ma moto jusqu'à Lindy's pour une réunion d'affaires du groupe. En chemin, je me suis arrêté en ville et j'ai rempli mes poches de drogue. Ensuite, Flea, Lindy et moi avons eu notre réunion, et j'ai quitté la maison de Lindy en plein jour, j'ai roulé quelques pâtés de maisons et j'ai commencé à fumer dans la rue. Dès que la drogue a atteint mon cerveau, j'ai démarré la moto et je suis parti. J'ai couru pendant deux ou trois jours, fumant du crack et ajoutant de l'héroïne par-dessus, et tout à coup, je me suis retrouvé dans une autre situation désespérée.

Je me suis dit que j'aurais trop d'ennuis si je restais à L.A., alors j'ai sorti les pages jaunes et j'ai composé le numéro d'Aeromexico. J'ai trouvé le plus bel hôtel de Cabo San Lucas, un endroit magnifique où j'avais travaillé sur des chansons avec Flea quelques années auparavant. J'étais tellement sous l'emprise de l'héroïne que je me mettais en danger, me grattant des trous dans le corps, et je ne pouvais certainement pas cacher mon état à qui que ce soit, alors j'ai commandé une voiture pour me conduire à l'aéroport. J'avais gardé une poignée de ballons que j'allais emmener avec moi pour les sevrer. Il n'y aurait pas de problème pour embarquer avec eux, mais je me méfiais de la douane mexicaine, alors j'ai décidé de cacher les ballons dans le compartiment à cassettes de ma boîte à CD/cassettes.

Lorsque j'ai atterri au Mexique, j'étais encore défoncé et mes cheveux ressemblaient à un thérémine. L'aéroport avait un système de douane où l'on s'avance dans la file d'attente, où l'on appuie sur un bouton et où l'on obtient un feu rouge ou vert. Si j'obtenais un feu vert, j'étais libre. Bien sûr, le feu était rouge. Je suis allé à la table et le douanier m'a regardé avec beaucoup de méfiance. Il a fouillé mon sac et mes poches, puis il a dit : "Faites-moi voir la chaîne stéréo." Mon cœur s'est mis à battre la chamade. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était de me faire prendre à introduire de l'héroïne au Mexique. Il a regardé à l'intérieur du compartiment à piles, que

j'avais considéré comme une cachette, puis il a eu du mal à le faire fonctionner. Il frappait tous les

J'étais sur le point d'appuyer sur le bouton d'éjection de la cassette quand il m'a regardé et m'a dit : "Fais en sorte que ça marche". J'ai cliqué directement sur le CD, j'ai appuyé sur play, et *The Jackson 5 Greatest Hits* a commencé à sonner. Il m'a passé le relais.

J'avais réservé une chambre au Westin, un hôtel moderne conçu pour ressembler à une structure mexicaine en argile rouge. Je me suis terré dans le lit, j'ai consommé la dernière dose d'héroïne, puis je me suis cocooné, j'ai commandé le service d'étage, j'ai regardé la télévision par satellite et je me suis senti seul, déprimé et plein de remords. Au troisième jour, alors que j'étais couché, que je mangeais et que j'essayais de redevenir humain, je me suis forcé à descendre et à sauter dans l'océan. Il fallait que je baptise mon esprit. Je suis allée à la piscine et j'ai essayé de nager, mais je suis tombée sur des gens qui voulaient me parler, et je n'étais pas du tout d'accord. Lors de ce voyage, je me suis lié d'amitié avec un pélican dont l'aile avait été endommagée par un filet de pêcheur. Il était devenu la mascotte de la piscine. Je me suis assis là, je l'ai nourri et je lui ai parlé. Nous étions deux créatures qui soignaient leurs blessures. J'ai même fini par écrire une chanson sur ce pélican.

À un moment donné, j'ai fait l'acte égoïste et errant d'appeler Jaime, même si je savais au plus profond de mon cœur que notre relation était terminée. Mais elle restait ma meilleure amie et une entité apaisante dans ma vie. "Je suis ici, je me sens seule, je suis malade, fatiguée, blessée, foutue et triste. Tu veux venir ?" Elle est arrivée le lendemain, et nous avons passé deux bons jours ensemble, à rester au lit, à manger et à parler.

Cabo est devenu ma propre cure de désintoxication. Je restais sobre pendant quelques semaines, je rechutais, je faisais des bêtises, puis je redescendais, je prenais la même chambre d'hôtel et je faisais exactement la même chose, ce qui est l'une des meilleures définitions de la folie - faire exactement la même chose encore et encore et s'attendre à ce que le résultat soit différent. S'il fallait être malade quelque part, c'était au Mexique. Je m'estimais chanceux d'avoir le luxe d'aller là-bas et de m'allonger sous ce ciel bleu.

Au début du mois de février 1996, nous avons entamé une période de trois semaines et de deux mois.

Tournée américaine. Nous devons ouvrir la tournée au Nassau Coliseum sur Long Island, mais le jour où nous sommes arrivés en ville, la région de New York a été frappée par un incroyable blizzard et s'est retrouvée sous une monstrueuse couche de neige. Les métros et les taxis ne fonctionnaient pas, alors Flea et moi avons fait une promenade enneigée de notre motel de

Midtown jusqu'au Lower East Side pour manger à Angelica's Kitchen, un grand restaurant végétarien. Plus tard dans la soirée, j'ai rencontré Guy O au Spy Bar à SoHo. Il y avait beaucoup de filles, mais la plupart d'entre elles étaient trop new-yorkaises

fabuleux et difficile à gérer. Puis nous avons vu cette fille un peu pompette, portant une robe rouge vif avec une ceinture zébrée bizarre des années 80. Elle était dans son propre monde, près du piano, et faisait une pantomime sincère sur une chanson de Björk. Je me suis dit qu'il fallait avoir de l'audace, alors je me suis approché et je me suis présenté. Elle s'appelait Christina et était mannequin. Elle avait grandi dans l'Idaho et vivait maintenant à New York. Elle avait des cheveux d'un rouge orangé naturel, une peau blanche d'une beauté folle et des seins énormes, bien trop gros et trop gonflés pour un mannequinat normal.

Je l'ai invitée au concert du lendemain soir et elle m'a demandé si elle pouvait venir avec sa colocataire, qui s'est avérée être une grande fan d'Oasis. C'était l'époque où Oasis était le groupe le plus en vogue, ayant pénétré tous les coins et recoins de l'Amérique. J'avais volontairement ignoré ce phénomène, mais pendant le trajet jusqu'au Coliseum, la colocataire de Christina ne parlait que d'Oasis et de tel ou tel frère. Nous avons traversé la neige et sommes arrivés au Coliseum, et j'ai été soulagé de voir que la salle était pleine et que le public appréciait.

Cette nuit-là, j'ai commencé à voir Christina, ce qui était une bonne chose, car cela faisait un moment que je n'avais pas ressenti cette connexion avec quelqu'un. Je ne tombais pas amoureux, mais c'était quelqu'un de bien, et nous étions définitivement compatibles sur le plan sexuel. Je ne sais pas si c'est son odeur ou son énergie, mais lorsque nous étions au lit, je me sentais comme un vampire opiacé à cause d'elle.

Au début de cette tournée, je suis tombé de la scène. Nous jouions ces nouvelles chansons de *One Hot Minute* qui n'avaient pas encore été jouées sur scène, et j'étais au milieu de ma danse robotique les yeux fermés quand j'ai trébuché sur l'un de mes moniteurs. J'ai dégringolé de la scène, j'ai fait une chute de trois mètres, je me suis cogné la tête sur le sol en béton et j'ai perdu connaissance. J'ai repris mes esprits et j'étais reconnaissant d'être conscient, mais ma tête était le cadet de mes soucis. Avant de trébucher, ma jambe s'était emmêlée dans le cordon de mon micro, si bien que lorsque je suis tombé, le cordon a agi comme un nœud coulant et a déchiré le muscle de mon mollet jusqu'à l'os. J'étais suspendu la tête en bas, pensant que je pouvais faire face au traumatisme crânien, mais lorsque je me suis redressé sur scène, ma jambe ne fonctionnait plus. J'ai terminé le spectacle sur une jambe et je suis allé à l'hôpital. On m'a fait quelques points de suture à la tête, mais ma jambe était devenue noire, bleue et verte et complètement défigurée. On m'a installé un plâtre ressemblant à celui d'un pied de Frankenstein, avec un grand nombre de sangles. J'ai dû finir le reste

de la tournée avec ce Frankenfoot, qui n'était pas très amusant à porter.

Après la deuxième partie de la tournée, nous avons fait une pause de deux semaines. Avant la tournée, Sherry Rogers avait déménagé à San Francisco et entamé une relation avec Louis Mathieu, qui avait quitté Los Angeles pour vivre avec elle. J'avais l'habitude de leur rendre visite là-bas, d'assister à des réunions et de fréquenter les salons de tatouage. J'avais commencé à me rapprocher de Louie. Louie était moitié mexicain, moitié juif, et 100% psychotique. Il était fou à l'intérieur, mais il se montrait calme à l'extérieur. Il avait commencé par répondre au téléphone à la maison de *Blood Sugar*, puis nous l'avions emmené en tournée en tant que technicien de batterie, créant ainsi des emplois pour lui parce que nous l'aimions tellement.

Louie avait été dealer au lycée, puis il s'était mis à prendre de l'héroïne. Il a lutté pendant des années pour devenir sobre, mais il était abstinent depuis de nombreuses années. Louie était gentil et généreux et faisait tout son possible pour être là pour vous, à tel point que c'était devenu un mécanisme de défense pour ne pas avoir à faire face à ce qui se passait dans sa propre vie. Mais c'était un excellent partenaire de course, et nous partagions la sobriété et l'amour de la musique.

La dernière chose que Louie était, c'était un homme de plein air. Lorsque nous avons eu deux semaines de vacances, j'ai décidé de permettre à Louie et Sherry de vivre une expérience agréable et de les emmener en voyage à Hawaï, ce qu'ils n'auraient pas pu s'offrir à l'époque. Sherry était aventureuse et enthousiaste, mais Louie a accepté à contrecœur. Nous avons loué une maison sur la côte ensoleillée de Maui. Chaque jour, Sherry et moi sortions devant la maison, plongions dans l'océan et nagions un kilomètre aller-retour. Louie s'asseyait sur la plage, fumait des cigarettes, buvait du café et faisait ses mots croisés, dénonçant toute la beauté de la nature qui l'entourait.

À un moment de ce voyage, Louie et moi déjeunions dans un hôtel chic, et une idée m'est venue à l'esprit : "Louis, j'entends des cloches de mariage pour toi dans un avenir proche : "Louis, j'entends des cloches de mariage pour toi dans un futur proche." Il m'a avoué qu'il ressentait la même chose. Quelques jours plus tard, vers la fin de notre séjour, j'ai fait une sieste au milieu de la journée et quand je me suis réveillée, la maison semblait déserte. C'était étrange de ne pas avoir Louie et Sherry dans les parages, et j'ai commencé à aller de pièce en pièce, en appelant "Louis ? Sherry ?"

Finalement, j'ai ouvert la porte de leur chambre pour voir s'ils faisaient la sieste. J'ai vu Louie en plein slow-jam avec Sherry, un homme

nu sur une femme nue. J'ai refermé la porte et je me suis sentie mal de les avoir surpris. Neuf mois plus tard, jour pour jour, leur fils, Cash, est né.

m'a rapproché de la famille. La plupart des enfants ne peuvent pas dire : "Ah oui, oncle Tony était là quand j'ai été conçu."

Nous avons terminé la tournée américaine par une étape sur la côte ouest. Si l'on considère que nous avons fait une pause de quatre ans dans nos enregistrements et que le climat de la musique pop a changé si radicalement, il était agréable de voir que les gens étaient toujours intéressés à venir voir ce que nous faisons. Nous jouions dans des arènes, et ce n'était pas la tournée la plus complète de notre carrière, mais nous recevions un accueil chaleureux pour nos nouveaux morceaux partout où nous allions.

À Seattle, j'ai fait venir Christina pour quelques jours. Le groupe avait une soirée creuse et Oasis jouait en ville. Leur management nous a appelés pour nous inviter au concert, mais personne ne voulait y aller, sauf Christina. À ce moment-là, Oasis était en plein désarroi. Les frères se disputaient constamment et les concerts étaient annulés à droite et à gauche. Mais nous y sommes allés, et avant que le spectacle ne commence, nous étions dans les coulisses et j'ai rencontré le chanteur. Il s'est présenté à moi et j'ai dit : "Bonjour, Ian." "Non, *Liam*." On a fait tout un "Ian, Liam". *Spinal Tap*. Puis nous sommes sortis pour regarder le spectacle. Ça aurait été génial, sauf qu'il était évident qu'ils se détestaient. Ils étaient morts sur scène. Les chansons et le chant étaient bons, cependant.

Au milieu du spectacle, Christina a bu quelques bières et s'est excitée, décidant de me tailler une pipe. Nous avons donc erré dans les coulisses. La plupart des portes étaient fermées, mais j'en ai trouvé une qui était ouverte. Elle se trouvait sous la scène et donnait sur la salle de contrôle électrique de toute l'arène. Il y avait toutes sortes de leviers, d'interrupteurs et de boutons. Nous nous sommes donc mis par terre, nous nous sommes déshabillés et nous avons commencé à faire l'amour. L'atmosphère était agréable ; nous pouvions entendre les sons étouffés du groupe qui jouait au-dessus de nous. Mais en cours de route, nous sommes devenus trop frénétiques et nous avons heurté un levier, et tout d'un coup, les lumières se sont éteintes. Je me suis levé d'un bond et je me suis précipité vers le tableau, convaincu que nous avions coupé le son et les lumières de toute l'arène. J'ai appuyé frénétiquement sur un levier et les lumières se sont rallumées. Je me suis rendu compte que nous n'avions coupé le courant que dans cette salle, mais que nous étions à deux doigts d'interrompre le concert en faisant l'amour sous la scène.

Christina était très amusante et notre relation physique était merveilleuse, mais je ne tombais pas amoureux d'elle au point d'en faire ma

petite amie. Quelques mois plus tard, juste avant de repartir en tournée en Europe, je lui ai dit que je ne pouvais plus la voir. Elle était bouleversée, mais Guy O était hors de lui. "Je ne peux pas croire que tu t'éloignes de cette fille.

C'est la première fille avec laquelle tu as été depuis longtemps qui est totalement attentionnée. Elle t'apporte des fleurs. Elle t'aime. Elle est belle. Elle est sexy. Elle est intelligente". Mais quand vous ne le sentez pas, vous ne le sentez pas. Quand j'ai rompu avec elle, elle m'a dit : "Ah, ça craint vraiment. J'espérais que cette relation aboutirait à quelque chose, mais je comprends. Au moins, on a eu beaucoup de bons rapports sexuels." J'ai dit : "C'est ça l'esprit !"

Après l'étape de la côte ouest, nous avons eu quelques semaines de repos avant de repartir en tournée en Australie et en Nouvelle-Zélande. Nous avons commencé par la Nouvelle-Zélande, et c'est là que j'ai réalisé que c'était là que j'allais m'installer loin de chez moi. D'une manière ou d'une autre, j'ai rencontré un ancien joueur de rugby qui avait fait partie de l'équipe de rugby néo-zélandaise composée uniquement de Noirs dans les années 60, mais qui était devenu un agent immobilier plus âgé, brutal, arrogant et totalement véreux. Lors d'une pause dans nos spectacles, il m'a emmené visiter cette ferme de 169 acres surplombant la baie de Kai Para, à une heure et quinze minutes au nord-ouest d'Auckland. Nous sommes sortis par une journée magnifique et ensoleillée. Je suis tombée amoureuse de l'endroit, même si Kai Para Harbor est une étendue d'eau incroyablement agitée où les grands requins blancs viennent se reproduire. C'est un port à marée furieuse et déchaînée.

Pour trouver une maison loin de chez moi, je voulais acheter une maison près d'une étendue d'eau claire, tempérée et accueillante, dans laquelle je pourrais nager et jouer sous l'eau. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle j'ai choisi cet endroit, car il n'y avait rien de tout cela. Mais la vue sur le port était incroyable, une patine kaléidoscopique et psychédélique de couleurs. Et cet agent m'a fait miroiter une vente aux enchères pour la propriété, qui allait avoir lieu, par coïncidence, pendant que j'étais en tournée en Australie. "C'est votre seule et unique chance d'obtenir cette propriété. Ça va aller vite, il y a beaucoup de gens intéressés. Je vous aurai au téléphone et je ferai les enchères pour vous. Blah blah blah blah."

J'étais au téléphone depuis l'Australie, et il était à la vente aux enchères. "Il est à un million de dollars. C'est en train de monter. En hausse. Quelqu'un ici le veut pour un point sept." J'ai dit : "D'accord. Va pour deux." L'instant d'après, j'avais acheté cet endroit pour bien plus que ce qu'il valait. À mon retour, les gens m'ont dit qu'ils n'étaient même pas sûrs que quelqu'un d'autre avait fait une offre. Tous ces hommes d'affaires kiwis étaient au lit les uns avec les autres.

Nous avons terminé le cycle de deux semaines de la tournée et tout le

monde est rentré chez soi à l'hôtel.
États-Unis, sauf moi. Je suis retourné en Nouvelle-Zélande, j'ai pris une chambre dans un hôtel.

J'attendais que le fermier qui m'avait vendu l'endroit prenne son argent et aille s'installer sur la Gold Coast en Australie, où il fait toujours beau. Pendant ce temps, je me disais : "Pourquoi diable ces fermiers quitteraient-ils le plus beau coin de paradis pour la Gold Coast surpeuplée, qui ressemble à Miami Beach, mais en plus vulgaire ? Je n'ai pas tardé à le découvrir. Il s'est avéré que j'ai vu cette ferme l'un des rares jours de l'année où il n'a pas plu. Trois cents jours par an, ce pays ne fait que déverser des précipitations. C'était un temps nuageux, pluvieux, froid, brumeux, du genre Angleterre des mauvais jours.

Finalement, le fermier a déménagé, j'ai signé les papiers et ouvert un compte bancaire à Auckland. J'ai demandé au père de Greer d'être le concierge, car en Nouvelle-Zélande, les gens étaient connus pour s'installer et occuper des propriétés rurales inoccupées. Il y avait une mentalité de Far West là-bas. Le père de Greer devait surveiller la propriété et s'assurer que personne ne la squattait ou ne volait les installations.

Il était temps de rentrer à la maison et de se préparer pour nos concerts en Europe. Avant de partir pour l'Europe, nous avons joué au premier Tibetan Freedom Fest à San Francisco. L'affiche était excellente et comprenait Smashing Pumpkins, les Beastie Boys, les Foo Fighters, Beck, Björk et Rage Against the Machine, mais ce n'était pas un grand concert pour nous. Nous avons eu des problèmes de son, mais c'était pour une bonne cause, alors nous n'avons pas trop stressé. Il y a eu une fête après, et je suis tombé sur Ione et j'ai essayé de me faire pardonner d'avoir été un petit ami de merde lorsque nous vivions ensemble. C'était la première fois que je tentais de me racheter, et c'était mal conçu de l'aborder dans cet environnement, donc elle avait tout à fait le droit de me dire que j'étais un connard et que je devais aller me faire foutre avant de s'en aller.

Lorsque nous sommes arrivés en Europe à la fin du mois de juin, tout le monde était optimiste, en partie parce que j'étais resté sobre pendant les tournées. Il y avait un net sentiment de fraternité entre nous. Le seul problème qui est apparu, c'est que Dave n'était pas fou de jouer de la musique pour le plaisir de la musique, et Flea avait besoin de ce genre de lien. Cela lui manquait d'avoir quelqu'un qui l'appelle et lui dise : "Viens chez moi et jouons de la guitare pendant un moment." Dave n'était pas ce genre de personne. Il était du genre "Pourquoi est-ce que je viendrais jouer de la guitare avec toi ? Est-ce qu'on doit écrire une chanson pour quelque chose ?" Il y avait un fossé

en développement. Mais d'un autre côté, Dave et Chad étaient en train de se rapprocher.

Nous avons commencé le voyage à Budapest. Tout le monde s'extasiait sur Prague, mais pour moi, Budapest était une ville bien plus intéressante, plus exotique et sauvage et plus récemment détachée de l'emprise communiste. À Prague, nous avons joué dans un petit club. Il était plein à craquer et j'ai fait un saut périlleux sur scène. J'ai un peu perdu le contrôle et j'ai atterri sur l'un des moniteurs. Lorsque j'ai voulu me lever, il n'y avait personne. Nous avons dû interrompre le concert et me transporter en fauteuil roulant, car je souffrais atrocement. Le lendemain, je ne pouvais plus bouger. J'ai consulté quelques praticiens, mais personne ne semblait en mesure de diagnostiquer les dommages que j'avais causés à mon dos. Ils m'ont donc attaché dans un corset et j'ai fait les quelques spectacles suivants debout, presque totalement immobilisé.

J'étais devenu totalement constipé et je ne pouvais même pas me tenir droit, tant la douleur était intense. Dans chaque ville où nous sommes allés, j'ai supplié notre tour manager, Tony Selinger, de trouver quelqu'un, un ostéopathe, un chiropracteur, un praticien vaudou, n'importe qui qui pourrait m'aider. J'étais cloué au lit jusqu'à ce que je doive monter sur scène. C'est alors que je me suis souvenue du conseil que m'avait donné Carolee Brogue, mon professeur d'art dramatique à Fairfax. Elle jouait Peter Pan à Broadway lorsqu'elle a attrapé un méchant virus de l'estomac, mais elle a enfilé une couche et a craché de la diarrhée pendant toute la représentation parce que, quoi qu'il arrive, *le spectacle doit continuer*.

Nous étions en Belgique lorsque Tony s'est présenté avec un gros Belge transpirant et turbulent qui a franchi ma porte en parlant flamand. C'était un ostéopathe. Je me disais : "Encore un charlatan qui ne va rien pouvoir faire." Il m'a examiné, m'a fait lever et marcher, puis m'a dit de m'asseoir sur le lit. Cette grosse boule de bowling s'est mise à travailler sur moi. Il a soulevé ma jambe et a pesé de tout son poids dessus, et POP, tout mon dos s'est remis en place d'un seul coup. C'était comme passer d'un jouet cassé à un jouet tout neuf. Il s'est avéré que je m'étais disloqué le sacrum.

J'étais revitalisé et nous avons commencé à bien jouer. La France a été formidable, puis nous sommes allés en Angleterre, où nous avons joué à Wembley. C'est le meilleur concert que nous ayons donné avec Dave. Guy O était là, et il avait pris sur lui de devenir mon entremetteur. Au printemps, il avait participé à une fête sur un bateau à Los Angeles et avait rencontré une fille qui vivait à Londres. Il m'a assuré qu'elle

était tout à fait mon genre. Il a donc battu tous les autres gars sur le bateau et a obtenu son numéro pour moi. Après le concert de Wembley, il m'a présenté une certaine Rachel. Il avait raison : elle m'a tout de suite attiré. J'ai décidé de prendre une chambre d'hôtel et de rester à Londres, même si tout le monde rentrait chez soi.

Le lendemain soir, Rachel et moi sommes allés dîner et nous sommes promenés dans le parc. Tout d'un coup, nous avons commencé à nous embrasser, et tout allait bien. Nous sommes retournés à son appartement, nous avons fait l'amour et elle était merveilleuse, tout ce que Guy O avait promis et même plus, une fille très spéciale. Nous étions dans notre joie postcoïtale lorsqu'elle m'a dit : "Je dois te dire que c'est vraiment bizarre, parce que la dernière personne avec qui j'ai eu une relation sexuelle était ton ex-copine Ione. Et d'ailleurs, j'ai préféré cette expérience". Sur les trois milliards de filles dans le monde, j'ai fini par être avec une personne avec laquelle Ione avait également été. Le plus ironique dans tout ça, c'est que lorsque j'ai rencontré Jaime pour la première fois, elle faisait partie du monde des Beastie Boy par l'intermédiaire de son petit ami. Pendant qu'elle les fréquentait, elle a rencontré Adam et Ione, qui étaient mariés à l'époque. Dès qu'Adam est sorti de la pièce, Ione a embrassé Jaime à pleine bouche. Il s'est avéré qu'Adam et Ione menaient des vies assez différentes à ce moment-là, mais j'ai trouvé intéressant qu'Ione et moi ayons des goûts si semblables en matière de femmes. Je suis restée avec Rachel pendant quelques jours, mais il était temps de rentrer à la maison.

Il était également temps d'entamer une nouvelle cure de désintoxication. Cela devait arriver tôt ou tard, car je ne prenais pas soin de moi. Je pense que le fait d'avoir passé tout ce temps intime avec une fille à laquelle je n'allais pas donner suite a déclenché cet épisode. J'avais maintenant du temps libre et j'étais seul à la maison, dans ce qui était devenu le palais de l'alcoolisme. J'ai fait un run de deux semaines, puis je suis allé à Cabo San Lucas pour faire ma routine : dormir pendant trois jours, donner des coups de pied, manger comme un fou et nager. Même hôtel, même chambre, même *Northern Exposure* à la télévision par satellite.

Lorsque je suis revenue de Cabo, Louie est venu me chercher à l'aéroport et a passé du temps avec moi. J'étais chez lui quelques jours après mon retour lorsque le téléphone a sonné. C'était ma tante Mickey, l'une de mes tantes préférées, la deuxième plus âgée de quatre sœurs du côté de ma mère. Elle était hystérique et disait : "Steve est mort. Steve est mort", encore et encore. J'ai supposé qu'il s'agissait de son fils, car elle avait un fils et un petit-fils qui s'appelaient Steve. Je lui ai demandé de quel Steve il

s'agissait et elle m'a répondu en sanglotant : "Ton...".

Steve de ma mère". Soudain, le cœur et l'âme de mon sentiment de bien-être dans le Michigan se sont envolés. C'est lui qui a réuni toute ma famille et qui nous a donné cette terre d'accueil pleine d'amour, l'homme réfléchi, attentionné, travailleur, honnête et courageux de la bande. Il a élevé Julie et Jenny, les chiens, les chats et le cheval, et ma mère l'adorait. Je me suis dit : "Oh, merde ! Mon beau-père de cinquante et un ans a dû aller faire une putain de crise cardiaque dans le jardin à deux heures de l'après-midi."

J'ai remercié Dieu de ne pas avoir été dans une chambre de motel quelque part, fumant du crack sur une pipe en aluminium, lorsque j'ai appris la nouvelle. Je venais de me désintoxiquer et j'avais un élan supplémentaire dans la foulée. Il s'est avéré que j'étais le seul à avoir l'esprit clair ; tous les autres étaient brisés, assommés et déchirés. Nous avons organisé un grand service funéraire et l'église était pleine à craquer, la moitié de Grand Rapids étant venue dire au revoir à Steve et rendre hommage à ce citoyen unique. Ma famille m'a choisi pour prononcer l'éloge funèbre. Il n'était pas difficile d'écrire sur un homme comme lui. Pour un enfant comme moi, qui a toujours veillé sur sa mère, l'entrée en scène de Steve a été un énorme soulagement. C'était comme si je pouvais redevenir un garçon sans avoir à m'inquiéter que ma mère se fasse avoir par un détenu. Ce fut une expérience remarquable que de regarder cette église remplie de centaines et de centaines de personnes, toutes portées par la même vague d'amour, de gratitude et d'appréciation pour cette personne.

De retour à Los Angeles, j'étais assis chez moi un jour lorsque j'ai reçu l'un de ces appels périodiques de Lindy. Il était dans son appartement/bureau à Studio City, fumant ses Merits et me disant que Molson Beer nous offrait

Un million de dollars pour aller au Pôle Nord et faire un spectacle pour les gagnants d'un concours. Ils pourraient également utiliser notre nom et notre musique pour vendre leur bière au Canada pendant quelques mois. Ce n'était pas la première fois que nous recevions une offre d'une grande entreprise. Un an après "Under the Bridge", McDonald's a organisé toute une campagne pour vendre des hamburgers en utilisant cette chanson. Ils offraient 2 millions de dollars, mais nous ne voulions pas que notre nom soit associé à eux.

L'offre de Molson était intéressante parce que 1) ils ne voulaient pas utiliser notre image, et 2) il s'agissait seulement d'une campagne radio au Canada. En fait, notre musique serait entendue plusieurs fois par jour. Je suppose que c'était une époque où l'intégrité n'était pas aussi respectée qu'elle l'est aujourd'hui.

pour aller au pôle Nord. Molson a rendu l'idée attrayante. Nous bénéficierions d'un service d'avion privé à l'aller et au retour, ainsi que de l'hébergement. Le spectacle était prévu pour une centaine de personnes, et nous pouvions entrer, sortir, aller au bout du monde et voir l'aurore boréale. Nous avons pesé le pour et le contre et nous avons accepté.

Nous avons pris l'avion pour Montréal et avons changé pour un avion plus grand afin de voler vers le nord pendant huit heures. Nous sommes arrivés sur le site et il n'y avait qu'un seul endroit où loger, une caserne de camp d'entraînement délabrée appelée le Narwhal, du nom de la baleine licorne. Il n'y avait pas de ville, juste une poignée d'Indiens qui vivaient là-haut à plein temps. Nous étions là un jour avant le spectacle, alors nous avons fait un peu de motoneige, et ils nous ont emmenés faire un tour du pôle Nord en petit avion à hélice. Nous avons été émerveillés par la beauté des paysages bleus et blancs. Nous étions censés nous produire sur le pont d'un brise-glace russe, mais bien que nous soyons le 1er septembre, il faisait très froid dehors, avec des rafales à cinquante nœuds, et le concert a donc été déplacé dans un entrepôt.

Nous sommes fiers d'être des professionnels. Quand nous jouons, nous jouons à fond. Mais il y avait quelque chose dans l'atmosphère qui faisait qu'il était impossible de faire un concert de rock normal, où l'on va sur scène, et boom, on commence à se mettre dans la merde. Nous sommes montés sur cette scène, et j'ai regardé les cent personnes qui avaient été transportées par avion, et ils avaient tous leurs petits vêtements bizarres et leurs Molson à la main, et l'ensemble me faisait penser à une mauvaise fête de bureau. J'ai pris le micro, la musique a commencé et il était temps pour moi de chanter, mais je ne pouvais pas m'arrêter de rire. La nature grotesque du show-business me submergeait et je n'arrivais pas à me ressaisir. J'ai fini par me concentrer, mais entre les chansons, je suis revenu treize ans en arrière et j'ai ressorti quelques-unes de nos vieilles routines comiques, j'ai commencé à me moquer des gens et à m'amuser avec le public. Il y avait au moins autant d'humour que de musique. Je ne sais pas combien de temps nous avons joué, mais j'étais heureux quand ça s'est terminé. Nous sommes rentrés chez nous en avion ce soir-là et nous avons vu l'aurore boréale, les couleurs et les formations nuageuses d'un autre monde, et nous avons eu l'impression d'être en mission sur Mars.

Lorsque nous sommes rentrés à Los Angeles, j'ai entamé ma propre mission privée vers Mars, une série de cuites furieuses qui allaient occuper les mois suivants. Je sortais pendant une semaine, et même si l'idée de consommer me répugnait et que je voulais arrêter, je n'y arrivais pas, ce qui

est la définition même de la dépendance active. Toutes ces choses bizarres se produisaient

lors de mes courses. Lors d'une de ces cuites, j'ai manqué de drogue à quatre heures et demie du matin. À cette époque, je n'étais pas encore familiarisé avec la technologie des distributeurs automatiques de billets ; lorsque j'avais besoin d'argent, je me rendais dans une banque pour retirer une somme d'argent sur une carte de crédit, ou je me rendais dans un bureau American Express, où je pouvais retirer jusqu'à dix mille dollars d'un seul coup. Mais maintenant, je n'avais plus d'argent, plus d'affaires, et j'étais pris d'une frénésie de défonce.

Ce que j'avais, c'était une magnifique guitare Stratocaster blanche signée par tous les Rolling Stones. Tommy Mottola me l'avait donnée lorsqu'il essayait de faire signer les Chili Peppers à Sony/Epic. Je me suis dit que je pourrais aller en ville et obtenir au moins deux cents dollars de came pour cette guitare. Je suis donc descendu dans les ruelles peu éclairées où les hommes vendent leurs marchandises, mais il n'y avait qu'un seul homme qui travaillait dans la rue à cette heure tardive.

"Qu'est-ce que je peux en tirer ? lui ai-je demandé en lui présentant la guitare. Il a haussé les épaules. "Rien.

"Non, non, vous ne comprenez pas", ai-je continué. "Cette guitare est signée par les Rolling Stones."

"Dinero, señor, dinero", répétait-il sans cesse. Il venait de passer la frontière, ne parlait manifestement pas anglais et se fichait éperdument des Rolling Stones.

"Mais cela a de la valeur", ai-je protesté.

Il m'a finalement offert la plus petite quantité d'héroïne que j'aie jamais vue.

"Non, plus", ai-je supplié, mais il m'a indiqué que c'était ça ou rien. J'étais tellement désespéré que j'ai échangé la guitare dédicacée contre de la drogue qui me ferait planer pendant une dizaine de minutes.

Tout au long de ces courses, j'ai bénéficié du soutien de Bob Timmons, qui essayait constamment de me faire revenir à Exodus. Je recevais également beaucoup d'amour de la part d'une nouvelle amie, cette merveilleuse communiste hippie aux cheveux blancs de Venice Beach nommée Gloria Scott. J'ai rencontré Gloria pour la première fois lorsqu'elle a pris la parole lors d'une réunion à Hollywood pendant ma première période de sobriété à la fin des années 80. Elle m'a dit qu'elle avait été toute sa vie une vraie droguée, un cow-boy des drugstores, qui dévalisait les pharmacies et organisait des escroqueries, mais elle m'a aussi parlé des années 60 et d'Allen Ginsberg.

Elle était alors sobre depuis une dizaine d'années. Je me disais :

"Cette femme est la personne la plus cool que j'aie jamais vue. Elle est méchante, elle n'essaie pas de faire dans la dentelle, elle dit des choses comme 'Va te faire foutre si tu n'aimes pas ce que je dis, enfoiré, parce que je suis passée par là". Elle a déclaré que son pouvoir supérieur était

Neil Young. Puis elle a dit : "Je vis dans un bungalow d'une pièce à Venice depuis 1967. Je dealais avec Jim Morrison avant que tu ne chies dans ton pantalon. Les seules choses que j'ai chez moi sont un poster de Che Guevara, un poster de Neil Young et un poster d'une bande de Red Hot Chili Peppers avec des chaussettes sur leurs bites". Je suis allé la voir après la réunion et je lui ai dit que j'étais honoré de figurer sur son mur aux côtés de Neil. Nous sommes devenus rapidement amis, comme Harold et Maude sans la romance.

Lorsque j'ai commencé à manquer à l'appel et à devenir de plus en plus désespérée et isolée, j'ai cessé de répondre à mon téléphone. De temps en temps, je vérifiais mon courrier, et il y avait une carte postale d'un guerrier amérindien. Au dos, Gloria écrivait : "N'abandonne jamais ton combat. Tu es une guerrière et tu vas vaincre cette chose contre laquelle tu te bats. J'ai foi en toi. Je ne t'oublie jamais, ne t'oublie pas toi-même." Je lisais cela dans ma cuisine et je me disais : "Il y a quelqu'un qui croit vraiment que je peux gagner cette bataille."

À cette époque, j'ai fait un rêve dans lequel je conduisais vers quatre heures et demie du matin, l'heure la plus sombre de la nuit, avant que le soleil ne songe à se lever. Il faisait nuit noire et il pleuvait, et je traversais l'intersection de Melrose et de San Vincente. Les rues étaient mortes, et je conduisais vite et furieusement, prenant les virages en hurlant, allant manifestement quelque part sous l'emprise d'une passion brûlante. Je devais aller chercher de la drogue, car je conduisais comme si ma vie en dépendait. C'était étrange, sinistre, sombre et pluvieux, et j'étais tout seul dans la voiture, conduisant et conduisant, et puis, venant de nulle part, une main est sortie et, whoosh, s'est agrippée au volant et a commencé à se battre avec moi pour le contrôle de la voiture. J'ai regardé pour voir qui était la personne assise à côté de moi, mais elle était affaissée et son chapeau couvrait son visage, si bien que je n'ai pas pu distinguer la personne démoniaque. Nous avons continué à rouler, et j'étais terrifiée par ce que j'allais voir. Puis nous sommes passés sous un lampadaire, et la lumière a éclairé le visage de l'intrus. Et c'était moi. J'avais un sourire effrayant sur le visage et je tenais le volant en disant : "Je t'ai eu. Je t'ai eu. Je t'ai eu."

Vers la fin du mois d'octobre, je me suis de nouveau enregistré à Exodus, cette fois-ci résigné à y rester. Ce jour-là, j'ai reçu un appel de Bob Forrest.

"Comment allez-vous ? demande-t-il.

"J'ai l'impression d'être un gangster dans un de ces vieux films de flics et de voleurs. Je vais devoir tirer pour sortir de cet endroit", ai-je

plaisanté. Je taquinais

lui, en étant un personnage, en jouant une scène, en essayant d'alléger la place lourde et foireuse que j'occupais.

Bob a répondu : "Oh, vraiment ? Ça a l'air dingue. Tu es sûr que tu vas bien ?"

"Oui, je vais rester ici et voir ce qui se passe."

Je suis resté cette nuit-là. Le lendemain, je me suis réveillé et j'ai reçu un appel. Et l'appel, c'était de sortir et de me droguer à nouveau. J'ai donc rassemblé mes affaires et dit au revoir à l'infirmière Kathy, qui était la seule personne saine d'esprit dans cet endroit. Tous les autres étaient en réadaptation.

Je suis entré dans le couloir, et la femme qui dirigeait cette aile de l'hôpital est entrée dans le couloir et m'a fait face. "Elle m'a dit : "Où pensez-vous aller ?

"Vous savez quoi, je ne suis pas prête à suivre une cure de désintoxication pour l'instant, alors je m'en vais", ai-je dit.

"Vous ne pouvez pas partir", dit-elle d'un ton définitif. "Nous ne vous laisserons pas partir".

"Laissez-moi vous voir essayer de m'arrêter", ai-je dit. J'ai fait quelques pas vers la sortie et elle s'est précipitée sur moi.

"Non, vraiment, nous fermons les portes à clé. Nous allons devoir vous remettre dans votre chambre", a-t-elle menacé.

"Verrouiller les portes ? Je passerai mon lit par la fenêtre et je partirai quand je le voudrai. Vous n'avez rien à dire à ce sujet, madame." De quoi parlait-elle ? Ce n'était pas un centre fermé. J'étais là de mon plein gré et je pouvais partir quand je le voulais. C'est du moins ce que je pensais.

"J'ai quelque chose à dire à ce sujet cette fois-ci", a-t-elle déclaré.

Je commençais à m'énerver. J'avais une vocation sérieuse. Je devais aller chercher de l'argent, prendre un taxi et le faire attendre pendant que je parlais à Flaco au coin de la rue. Ensuite, je devais trouver une chambre de motel. J'avais un programme très important. Mais tout cela s'est envolé quand elle a appuyé sur un bouton. Soudain, de très grands gaillards de la taille d'un footballeur de l'USC se sont approchés de moi sous tous les angles. Ils m'ont attrapé comme une petite poupée de chiffon et ont commencé à me porter dans le couloir.

"Hé, qu'est-ce qui se passe ici ? Laisse-moi partir, mon pote. J'ai des choses à faire", fulminais-je, mais ils m'ont ignoré et m'ont emmené, après avoir franchi des portes de type carcéral verrouillées électroniquement, dans une unité séparée connue sous le nom de "service psychiatrique".

C'était ça. L'enfermement. La salle où on ne peut pas s'échapper, où on est en prison, où l'on n'est plus qu'un asile de fous, où l'on n'est plus qu'une poubelle à pognon.

J'ai demandé une explication : "Qu'est-ce qui se passe, putain ?"

"Vous êtes maintenant enfermés. Vous resterez ici pendant les soixante-douze prochaines heures, le temps que nous vous observions", a déclaré l'un des mastodontes.

Il aurait tout aussi bien pu dire soixante-douze ans. Soixante-douze heures, ce n'était pas acceptable pour moi. S'il avait dit dix minutes, j'aurais pu m'en accommoder. Mais j'avais des affaires urgentes à régler à l'extérieur.

"Oh non. Non, non, non. Appelez mon avocat. J'exige de parler à mon avocat", ai-je crié.

"Mec, tais-toi. Quelqu'un va venir ici pour remplir un formulaire, et tu auras une chambre et tu pourras te détendre", m'a dit mon bourreau.

J'ai balayé le couloir du regard. Il n'y avait pas moyen de sortir d'ici. L'endroit était scellé comme un tambour. Mais alors que je me trouvais dans le couloir, j'ai vu une bande de fous entrer dans l'établissement par un patio fumeur doté de portes coulissantes en verre pare-balles. J'ai regardé dans la cour et j'ai vu un mur de briques d'environ dix-huit pieds de haut, sans rien autour. Je n'avais aucun moyen de passer par-dessus ce mur, à moins d'avoir un équipement de rappel. Puis j'ai vu un panier de basket-ball à environ trois mètres du mur.

Et j'ai vu mon ouverture. Les voyous m'avaient laissé attendre l'infirmière chargée de l'admission, mais à ce moment-là, un médecin est passé. Il avait les stylos dans la poche et le stéthoscope, et il lisait un dossier. Il avait aussi un énorme trousseau de clés qui pendait à sa ceinture.

"Excusez-moi, docteur. J'étais juste dehors, et j'ai laissé mes cigarettes.

Pourriez-vous me laisser sortir dans le patio pour aller les chercher ?"

"Je ne suis pas autorisé à déverrouiller la porte. C'est la règle ici", marmonne-t-il.

"Je sais. Mais si vous ouvrez cette porte, je sortirai une minute dans cette enceinte sécurisée et je fumerai rapidement." J'utilisais toutes les techniques de contrôle mental possibles sur ce type, et elles fonctionnaient. Il a ouvert la porte et je l'ai remercié. Dès qu'il s'est retourné, j'ai grimpé jusqu'au panier de basket, je me suis tenu sur le panneau au-dessus, j'ai penché mon corps aussi loin que possible vers l'avant et j'ai sauté, rattrapant de justesse mes doigts sur le bord du mur. Un centimètre de plus et j'aurais

fait une chute dans le mur et me serais fracturé le crâne. Je me suis hissé jusqu'au sommet du mur et j'ai sauté en bas. J'étais libre.

J'ai commencé à descendre le trottoir et j'ai parcouru environ deux pâtés de maisons avant de m'arrêter pour réfléchir à ce que j'allais faire. Comme personne ne me poursuivait, je me suis dit qu'ils étaient contents de se débarrasser de moi parce que je faisais tellement de bruit. Puis j'ai levé les yeux et j'ai réalisé que j'étais juste devant une agence de ma banque. Quelle chance ! Je pouvais prendre de l'argent et commencer mon excellente aventure.

Je n'ai jamais aperçu l'employée de l'hôpital qui était à la banque en train de déposer un chèque. Mais elle m'observait pendant que je me dirigeais vers le bureau du directeur de l'agence.

Il lève la tête. "Anthony Kiedis ! C'est un plaisir. Comment pouvons-nous aider vous ?"

"Je me trouvais par hasard dans le quartier, et j'ai besoin de retirer quelques de l'argent. Et peut-être pourriez-vous m'appeler un taxi ?" "Avec plaisir", dit-il. "Venez vous asseoir."

Il a appelé un taxi et je lui ai dit que j'avais besoin de retirer quelques milliers de dollars, et tout allait bien. J'étais assis au milieu de la banque et je me disais : "Alléluia, je vais planer comme un cerf-volant dans environ quarante-cinq minutes", quand tout à coup, mes capteurs radar se sont mis à biper. J'ai levé les yeux et j'ai vu que les mêmes gros enculés qui m'avaient accosté dans le couloir de l'hôpital avançaient vers moi de tous les côtés de la banque. J'ai ensuite regardé par les grandes baies vitrées et j'ai vu des policiers en uniforme entourer le bâtiment, ainsi que des infirmières, des aides-soignants et un de mes amis, Harold, qui travaillait comme spécialiste de la rééducation à l'hôpital.

Je me suis juré que ces types allaient devoir me poursuivre. Une fois dans la rue, aucun de ces connards ne m'attrapera, y compris les flics. Je sauterai à l'arrière d'un bus. Je réquisitionnerai une voiture. Je monterai sur un bateau. Je disparaîtrai dans les buissons. Ils ne m'attraperont pas. J'ai donc sauté de la chaise et j'ai couru à travers la banque, renversant tout ce qui se trouvait sur mon chemin. J'ai franchi une porte qui menait à l'immeuble de bureaux abritant la banque, mais dès que j'ai pénétré dans le hall, un tout autre contingent d'agents de sécurité s'est mis à courir dans ma direction.

"Whoop, je ne peux pas aller par là." Je me suis retourné pour courir dans l'autre sens, et il y avait d'autres gars qui avançaient vers moi dans

cette direction. Je n'avais nulle part où aller, alors je me suis dit "Et puis merde" et je me suis lancé à l'assaut de ces types. J'ai réussi à assommer quelques gardes du bâtiment et j'ai même réussi à me faire la belle.

Je suis sortie dans la rue, mais j'ai été maîtrisée lorsqu'un de ces énormes gardes de l'hôpital m'a plaquée et m'a serrée si fort que j'ai cru que mon foie allait sortir de l'os de ma cheville. À ce moment-là, je n'étais plus qu'une petite salope affaiblie.

"Doucement, mon pote, doucement", ai-je dit. "Qu'est-ce que vous en avez à foutre, bande d'enculés ? Laissez-moi partir." "Pas question. Une fois que vous vous êtes échappé de l'enfermement, nous sommes responsables de

tout ce que vous faites", m'a-t-il dit. Il m'a également parlé de l'employé de l'hôpital qui m'avait vu à la banque et qui avait trouvé étrange que je sois assis avec le directeur de la succursale alors que j'aurais dû être dans le service. Lorsque je me suis retrouvé sans domicile fixe, c'était la même chose que de s'évader d'une prison, et il y a eu un bulletin d'information pour tous les points, avec tous les flics du quartier à la recherche.

Ils m'ont menotté, m'ont jeté dans une voiture de police et m'ont ramené à l'hôpital, où j'ai appris que j'avais été enfermé pendant 72 heures parce que Bob Forrest s'était inquiété de notre conversation. Il avait appelé Lindy, et ils s'étaient mis en tête que j'étais suicidaire, alors ils ont essayé de me faire interner. L'hôpital aurait pu les ignorer, mais ils ont probablement pensé que la dernière chose dont ils avaient besoin était une autre situation à la Kurt Cobain. Tout cela était ridicule. Je n'ai jamais parlé de me suicider. Je n'ai jamais dit que j'avais une arme. Tout ce que j'ai dit, d'une voix de gangster à la Jimmy Cagney, c'est "Ah, si j'avais un radiateur, je me tirerais d'ici tout de suite". Bob Forrest, le roi des exagérations, des rumeurs et des mensonges de l'époque, avait lancé le b a l .

Et j'étais enfermé. Quand je suis rentré, je suis allé directement au téléphone et j'ai appelé Eric Greenspan. "Je veux qu'un putain d'avocat vienne ici et me fasse sortir. Je ne suis pas suicidaire. Faites-moi sortir de cet hôpital."

Eric a promis de m'aider, mais il a dit que cela pourrait prendre un peu de temps. Entre-temps, on m'a attribué une chambre et un chien de garde à ma porte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je vérifiais déjà les conduits d'aération au plafond, essayant de trouver un moyen de sortir, car ma vie devenait de plus en plus bizarre et moche. Le lendemain, une infirmière est venue me dire que je sortirais dès que le médecin traitant aurait signé mes papiers. Quelques heures plus tard, elle est revenue dans la chambre. Je comptais déjà le nombre de ballons d'héroïne que j'allais copier lorsqu'elle m'a dit : "Avant que vous ne partiez, il y a des gens qui veulent vous voir."

"Euh, ça ne semble pas possible. Je suis censé être libéré..."

Bob Timmons est entré par la porte, suivi de quelques-uns de mes amis et de ma pauvre mère, qui était venue du Michigan. Je n'étais pas du tout content que quelqu'un ait appelé ma mère et qu'elle ait dû prendre l'avion pour s'occuper de ce gâchis. On m'avait tendu une embuscade avec une intervention en bonne et due forme. Nous nous sommes tous assis, et ils ont commencé à me donner l'intervention, et j'étais l'homme de la maladie pure et simple. Tout ce qui sortait de ma bouche était un mensonge ou une manipulation. Tout ce que je disais avait un angle d'attaque qui me permettait de me positionner pour dominer psychologiquement cette scène et me libérer pour aller chercher de l'argent.

"Hé, tout va bien. Je suis prêt à aller mieux, mais je ne veux pas aller en désintoxication. Je suis passé par là. Et bien sûr, je vais m'impliquer dans mon rétablissement et tout le reste." Je les ai trompés en leur faisant croire que j'allais sortir de là et travailler à devenir un homme sobre. Je n'en avais absolument pas l'intention, mais je leur ai dit tout ce qu'ils voulaient entendre pour sortir de cet hôpital.

Nous avons quitté l'hôpital et la plupart d'entre nous sont allés casser la croûte pour mon nouveau départ, qui, je le savais, n'était ni un nouveau départ ni un départ. Tout le monde a commencé à manger, mais je grignotais, je piochais et je bousculais ma nourriture.

"D'accord, je vais partir maintenant et rentrer à la maison chercher mes cahiers de rétablissement, puis je vais retrouver maman et prendre l'avion avec elle demain pour revenir à l'essentiel et travailler sur mon rétablissement."

"Vraiment, tu y vas tout seul ? Pourquoi ne viendrais-je pas avec toi ?", m'a dit mon ami Chris. J'ai insisté pour y aller seule.

Je me suis débrouillé, j'ai pris ma moto, j'ai acheté de l'argent, j'ai acheté de la drogue et je me suis enregistré à l'hôtel Bonaventure, un grand hôtel moderne et chic dans le centre de Los Angeles. Cela faisait près d'une semaine que je n'avais pas pris de drogue, alors j'étais impatient. D'emblée, j'ai plané comme un fou, et une ampoule de mauvaise idée s'est allumée au-dessus de ma tête. J'ai repris le vélo et je me suis rendu chez le concessionnaire Chevrolet de l'USC pour acheter une nouvelle voiture. Ma logique tordue était que, même si je venais de quitter mon groupe d'intervention, j'allais acheter une voiture, puis rouler sans but précis et me sentir mieux.

Je suis arrivé à la concession juste au moment où ils fermaient. "Attendez, attendez. Je dois acheter une voiture. Donnez-moi la meilleure grosse Chevrolet noire que vous ayez."

Ils regardaient tous d'un œil sceptique ce type un peu fou qui sortait de la rue, mais j'ai sorti ma carte Amex, ils l'ont vérifiée et ils ont changé d'attitude. Ils m'ont apporté une belle Chevrolet

Tahoe et ont été plus qu'heureux de me suivre jusqu'au Bonaventure et de le livrer.

Le lendemain matin, j'ai décidé qu'il était temps de prendre la route. J'ai donc laissé ma moto sur le parking de l'hôtel, j'ai sauté dans ce SUV Chevrolet flambant neuf et j'ai commencé à me diriger vers l'est. Je pensais aller jusqu'au Colorado ou aux Dakotas, mais je ne suis pas allé plus loin que East L.A. Je ne me sentais pas bien. J'ai donc pris une chambre dans un motel, je me suis défoncé, je me suis défoncé, je me suis défoncé, et j'ai réalisé que conduire sur une longue distance n'était peut-être pas une bonne idée.

Je suis retourné à Beverly Hills, j'ai pris une chambre dans un hôtel sur Robertson et j'ai consommé toutes mes drogues. J'en étais au point où je ne me défonçais même plus. J'étais juste éveillée, à vif, vide, seule, fatiguée, en colère, confuse et terrifiée à l'idée de devoir gérer le dernier gâchis que j'avais fait. J'ai décidé que je devrais peut-être retourner dans le Michigan avec ma mère. J'ai appelé son hôtel, mais elle avait quitté la ville le matin même, furieuse que je lui aie menti. J'ai pris ma nouvelle Tahoe et j'ai conduit jusqu'à l'aéroport. J'ai trouvé une cabine téléphonique et j'ai appelé Lindy pour m'excuser. Lorsque j'étais à Exodus, essayant frénétiquement de sortir de la salle fermée, j'avais appelé Lindy et l'avais dénigré.

J'ai pris l'avion pour le Michigan et j'ai fait le tour de la maison de campagne de maman, en essayant de me ressaisir une dernière fois. Je n'avais jamais touché le fond. J'avais été internée dans un service psychiatrique, je m'étais échappée, je m'étais fait prendre, j'avais eu une intervention, j'avais échappé aux intervenants, j'avais paniqué, j'avais acheté une voiture en pensant traverser le pays, j'avais injecté un tas de drogues dans mon organisme sans même me défoncer, et maintenant j'étais de retour sur le canapé de ma mère, tremblant à cause d'un nouveau sevrage.

Je me sentais si mal que ma mère ait dû faire face à une nouvelle tempête émotionnelle. Moins de deux mois auparavant, elle avait enterré son âme sœur, et maintenant elle devait faire face à ce petit épouvantail sans force. Mais les mères sont résistantes, et elle a vu le bon côté des choses : j'étais en vie et prêt à me battre pour moi-même une fois de plus. Il y avait de quoi être reconnaissant lorsque nous sommes allés chez le grand-père de Steve pour un énorme dîner de Thanksgiving. Je me suis servi de la dinde, la première viande que j'avais mangée depuis longtemps. Hé, si je peux me droguer, fumer du crack et gober des pilules, je peux manger une putain d'assiette de dinde sans m'en soucier.

Chapitre 13 Rien

Flea appelle 1997 l'année du néant parce que les Red Hot Chili Peppers n'ont donné qu'un seul concert cette année-là, un festival en juillet, et que même ce concert a été interrompu aux deux tiers par un typhon. Mais pour moi, 1997 a été une année pleine d'aventures et de mésaventures, de pas en avant et de nombreux pas en arrière, une année de plus dans mon existence en dents de scie, Jekyll et Hyde.

L'année a commencé sur une note assez positive. J'étais en Nouvelle-Zélande, en train d'installer ma nouvelle maison. Je me souviens d'avoir été à Auckland la veille du Nouvel An et d'avoir vu dans les rues des fêtards amateurs qui prenaient de la cocaïne et du champagne. Je trouvais cela épouvantable. J'étais heureux de ne pas me trouver dans cette situation. La vérité, c'est qu'il n'y avait probablement pas assez de cocaïne dans un petit pays comme celui-là pour me satisfaire pendant un certain temps.

Je n'avais aucune obligation vis-à-vis de mon groupe à ce moment-là. *One Hot Minute* ne s'était pas bien vendu, surtout par rapport à *Blood Sugar*, et nous avons donc réduit le nombre de tournées. Comme j'étais déjà en Nouvelle-Zélande, j'avais prévu de prendre un mois de congé pour explorer l'Inde. Je suis allée à Puttaparthi pendant une semaine, puis à New Delhi. Mais le point culminant de mon voyage a été une randonnée spontanée que j'ai faite à Dharamsala pour voir le Dalaï Lama.

J'ai pris le train jusqu'à Rishikesh, puis j'ai loué les services d'un chauffeur pour traverser l'Himalaya. Dharamsala semblait être un autre monde, creusé dans les montagnes, avec des routes en terre et des trottoirs en bois, comme une vieille ville de l'Ouest. J'ai pris une chambre, puis j'ai marché jusqu'à la ville. J'ai mangé dans un délicieux restaurant végétarien, puis j'ai parcouru quelques boutiques et acheté des tonkas. La ville était remplie de moines chauves portant des robes couleur safran.

Le lendemain matin, je me suis levé et j'ai marché jusqu'au temple du Dalaï Lama. J'ai trouvé le bureau et j'ai abordé l'un des moines qui y travaillait.

"Pourriez-vous informer le Dalaï Lama de la présence d'Anthony Kiedis ? Je sais qu'il doit être occupé, mais j'aimerais lui dire bonjour".

Toutes les personnes présentes dans le bureau se mettent à rire aux éclats. "L'un d'eux a répondu : "Monsieur, vous vous rendez compte de ce que vous venez de dire ? "La moitié de la planète Terre fait la queue pour saluer le Dalaï Lama. Comment pensez-vous pouvoir venir ici et le voir ? Son emploi du temps est complet pour les trois prochaines années."

Il n'a cessé de me raconter toutes les questions urgentes auxquelles le Dalaï Lama devait faire face et m'a expliqué qu'il était l'homme le plus occupé de la planète.

"D'accord, je comprends. Laissez-lui juste un mot disant qu'Anthony Kiedis lui passe le bonjour. Je voulais juste prendre contact", ai-je dit.

Ils ont promis de le lui dire et se sont remis à rire. Je suis repartie un peu découragée, en me disant : "Oh, eh bien ! J'ai fait un long chemin pour rencontrer le magicien d'Oz, mais je suppose que je ne le rencontrerai pas. Ainsi va la vie". Mon hôtel était à cinq minutes de marche et, à mon retour, la réceptionniste avait l'air enthousiaste.

"Oh, M. Kiedis. Venez ici tout de suite. Vous avez un message du bureau du Dalaï Lama. C'est incroyable. Ils insistent pour que vous soyez là demain matin à huit heures."

Je me suis levé tôt le lendemain matin et je me suis rendu au bureau.

"Voici comment les choses vont se passer", m'ont-ils expliqué. "Tout d'abord, tu passes par le détecteur de métaux. Ensuite, vous devez laisser votre sac à dos derrière vous. Nous devons prendre ces mesures de sécurité car nous recevons constamment des menaces de mort de la part des Chinois. Ensuite, vous vous tenez dans un coin de la cour, où le Dalaï Lama marche sur le chemin avec sa sécurité pour se rendre à son cours. En marchant, il vous saluera peut-être, on ne sait jamais. Ne vous attendez pas à ce qu'il le fasse, mais peut-être le fera-t-il.

Je suis passé consciencieusement au détecteur de métaux et j'ai remis mon sac à dos et mon appareil photo. J'ai pris la place qui m'avait été attribuée dans un coin, et voilà que le Dalaï Lama a franchi la crête, entouré de sa garde rapprochée. Il a levé la tête et m'a vu, ses yeux se sont illuminés et un grand sourire s'est dessiné sur son visage. Il a dévié de son chemin et s'est dirigé vers moi. J'étais choqué, j'espérais un clin d'œil, et voilà qu'il s'approchait en trotinant.

Il a pris ma main dans la sienne et m'a regardé dans les yeux.

"Anthony.

Bienvenue en Inde. Qu'est-ce qui vous a poussé à venir jusqu'ici ?"

"Je voulais juste voir le pays", ai-je répondu.

"L'Inde n'est-elle pas un pays extraordinaire ? Parlez-moi de votre

voyage. Qu'avez-vous fait pendant que vous étiez ici ?"

Je lui ai donné un aperçu de mon itinéraire.

"N'est-ce pas incroyable, les odeurs et les couleurs partout où l'on va ? Où est ton appareil photo ? Il faut qu'on prenne une photo de toi et moi." "Ils ont tout pris quand je suis entré", ai-je dit.

"Allez chercher son appareil photo, pour l'amour du ciel", a-t-il crié à l'un de ses assistants. "Qu'est-ce qui vous prend ? Il a besoin de l'appareil photo."

L'assistant est revenu avec mon petit appareil photo jetable de merde.

Le Dalaï Lama sourit. "Prenons une photo." Pendant toute la durée de notre conversation, il n'avait pas lâché ma main. C'était subtil, et je ne l'avais pas remarqué depuis un moment, mais il m'envoyait sans aucun doute un peu de son jus.

L'assistant a tiré un coup de feu.

"D'accord, maintenant, prenez-en une longue, une sur tout le corps", a-t-il demandé.

Nous avons discuté un peu plus longtemps, puis il m'a remis un exemplaire dédicacé de son dernier livre. Il m'a donné le livre, quelques vieilles pièces de monnaie tibétaines et une écharpe de soie blanche qu'il a bénie.

"Merci beaucoup pour votre visite", ai-je dit. "Si je peux faire quoi que ce soit pour aider votre cause, faites-le moi savoir".

"Il y a quelque chose que vous pouvez faire. Si Adam Yauch [des Beastie Boys] vous appelle un jour pour jouer dans un autre festival pour nous, soyez disponibles."

"Si Adam appelle, nous ferons trembler l'endroit", ai-je promis.

"Vous savez, j'aimerais bien rester pour discuter, mais tous ces anciens Tibétains m'attendent", a-t-il dit. "Je dois aller donner un cours avancé. Bien sûr, vous êtes invités à venir. Vous ne comprendrez pas un mot de ce qui se dit, mais je pense que le simple fait d'être assis là sera une expérience agréable pour vous. Je leur dirai de vous trouver une place juste devant pour que vous puissiez voir ce qui se passe là-dedans." Et il est parti.

"C'est vraiment bizarre", dit l'un des assistants. "Je n'arrive pas à croire qu'il t'ait invité, toi et tous les autres, au Tantra avancé. Il faut étudier pendant cinquante ans pour y entrer."

Je me suis rendu à la classe en plein air et on m'a assis juste devant. La classe était remplie de vieux moines complètement fous qui portaient de gros couvre-chefs à l'allure romaine. Ils méditaient et faisaient des bruits. Le Dalaï Lama était assis sur une plate-forme surélevée, et un assistant à côté de lui faisait la plupart des discours et des lectures. Ils ont commencé à

faire circuler un gobelet d'argent rempli de lait de yak rance. Tous les moines âgés prirent une bonne gorgée.

J'ai donc pensé : "Ouais, bébé, donne-moi un peu de ce lait de yak rance." Un moine m'a passé la coupe et j'ai bu une gorgée, mais je n'étais pas préparé. Je pensais pouvoir supporter des trucs au goût bizarre, mais ce n'était pas ça. C'est pourquoi il m'a fallu cinquante ans pour me préparer à ce cours. Je suis parti à la première pause, très impressionné par la persévérance des moines.

Avant de partir pour la Nouvelle-Zélande et l'Inde, j'avais proposé à Louis d'emménager avec Sherry, car cette dernière attendait un enfant. J'ai pensé qu'il serait agréable d'inviter l'énergie, la chaleur et la vie d'une famille dans ma maison relativement peu habitée. Je suis donc rentrée à la maison et je les ai retrouvés avec le petit Cash sous mon toit. Cash était un enfant formidable, et nous avions une bonne ambiance familiale, nous faisions du pop-corn et regardions des films ensemble.

Mais je n'ai pas tardé à recommencer à courir. Lorsque j'ai commencé à me droguer, mes amis n'ont pas compris. Ils pensaient tous : "Oh, maintenant qu'il a rencontré le Dalaï Lama, il ne se droguera plus jamais." Cela n'avait rien à voir avec la drogue. Je n'ai pas eu besoin d'aller jusqu'en Inde pour trouver l'illumination spirituelle. La spiritualité des cols bleus de la vie quotidienne était juste devant moi, elle était dans tous les coins et recoins si je voulais la chercher, mais j'avais choisi de l'ignorer.

J'ai commencé à faire le circuit des motels du centre-ville, en restant dehors pendant six ou sept jours. Le seul inconvénient était que j'avais maintenant toute une famille à la maison, qui attendait nerveusement mon retour. Lors d'un de ces voyages, je me suis faufilé chez moi à cinq heures du matin, en essayant de ne pas réveiller Cash. Je voulais me glisser dans ma chambre et m'endormir pendant quelques jours pour faire face aux conséquences de l'inquiétude des gens aussi loin que possible dans l'avenir, quand j'ai vu que Sherry avait installé un petit sanctuaire pour moi. Elle avait pris une des photos du Dalaï Lama et de moi, l'avait encadrée dans un joli petit cadre de mauvais goût et avait installé un bol de pop-corn à côté. Cela m'a presque brisé le cœur.

Une autre fois, je me suis faufilé tard dans la nuit et j'ai ouvert la porte de ma chambre. Un petit garçon s'est assis dans le lit et a dit : "Oh mon Dieu, s'il vous plaît, oh, oh !" C'était le père de Louis, qui dormait dans mon lit en mon absence. J'étais revenu parce que j'avais besoin de plus d'argent pour continuer ma course. Alors que je prenais de l'argent et que je commençais à partir, Sherry était hors d'elle.

"C'est ça. Ça suffit, enculé. Tu vas aller en cure de désintoxication. C'est de la folie", dit-elle.

J'ai accepté d'enfourcher ma moto et de me rendre à Impact, un centre de désintoxication haut de gamme situé à Pasadena. L'image de Pasadena est celle d'une ville sûre, calme et résidentielle.

Paradis d'où vient la petite vieille des Beach Boys, mais North Pasadena, où se trouvait Impact, était un ghetto de projets purs et durs. Impact était connu comme la dernière maison du quartier. Après avoir fait toutes les cures de désintoxication et toutes les prisons, c'est là que l'on finissait. C'était l'endroit idéal pour se désintoxiquer ou mourir.

J'avais 34 ans et je partageais une chambre avec trois autres hommes. J'étais déterminé à tenir jusqu'à la fin du séjour de vingt-huit jours cette fois-ci et à commencer à travailler sur mes démons. Le problème, c'est que malgré tout le travail que j'ai fait, je n'ai jamais voulu être sobre pendant tout le temps que j'ai passé là-bas. J'avançais à grands pas et je m'efforçais de ne pas me droguer, mais mon désir de me droguer faisait toujours partie de ma conscience. Chaque jour, je passais au moins deux heures à penser à sortir, à trouver de l'argent, à me défoncer et à recommencer.

C'était encore pire lorsque j'assistais à des réunions à l'extérieur. Comme Impact fonctionnait selon un système de mérite, plus on avait de mérites, plus on accumulait d'avantages. L'un de ces avantages consistait à se rendre à des réunions à l'extérieur de l'établissement. Chaque fois que nous nous entassions dans ces petits bus pour nous rendre à une réunion, je regardais par la fenêtre les bars les plus miteux des quartiers les plus miteux et je rêvais d'y entrer et de boire avec d'autres piliers de bar. N'importe quoi pour me faire sortir et rouler à nouveau.

Une fois que je me suis installée, la routine quotidienne n'était pas si mauvaise. On se réveille, on fait sa prière et sa méditation, on fait son lit et on se douche. Dans mon bungalow, tout le monde était prévenant et nettoyait pour éviter les notes négatives et les devoirs supplémentaires. Mes colocataires me fascinaient. Je me sentais mal à l'aise avec le gamin de Floride qui n'était qu'une ordure blanche : Je voyais bien qu'il avait du mal à s'en sortir et que ses chances de guérison n'étaient pas très bonnes, surtout avec une femme qui partageait la même obsession. Beaucoup d'autres personnes étaient sur le point de commettre leur troisième infraction et risquaient une lourde peine de prison si elles ne se remettaient pas dans le droit chemin.

Après avoir rangé sa chambre, on descendait à la cafétéria, qui était un endroit amusant. La nourriture était composée de graisse, d'amidon et de sucre, le pire que l'on puisse imaginer, mais elle était destinée à vous faire reprendre du poids. Tout le monde se gavait de nourriture. Il y avait un énorme choix de desserts à chaque repas, y compris au petit-déjeuner. Je ne mangeais pas de viande là-dedans, mais je me jetais sur les sucreries.

Ma journée type à Impact était différente de la plupart des autres.

Pour une raison ou une autre, **o n n e** me traitait pas comme une personne normale. Tout le monde avait du travail

Mais j'ai été affectée à un cours avancé de prévention des rechutes, qui était très intense et prenait beaucoup de temps. Au cours de ce cours, nous avons tous eu un jour ou deux pour dessiner un grand calendrier des huit dernières années de notre vie sur un énorme tableau noir. Nous avons ensuite inscrit les principaux événements et dates de nos rechutes, ainsi que ce qui les a précédés et suivis. J'étais dans cette classe avec vingt autres rechuteurs chroniques, et ils ont commencé à souligner l'évidence : chaque fois que je mettais fin à une relation avec une femme, cela précipitait une rechute. J'ai réalisé que j'avais un problème, qu'il y avait quelque chose dans la dynamique de blesser les sentiments de quelqu'un qui me renvoyait toujours à la porte. Cela s'est vraiment manifesté après que j'ai rompu avec Jaime et que j'ai commencé à sortir avec un certain nombre de filles différentes pendant de courtes périodes. Je sortais avec une fille pendant un mois, je rompais, je rechutais.

Je suis resté à Impact pendant la durée prescrite et j'ai fait tout le travail de la classe de rechute, y compris remplir des pages et des pages de questionnaires, ce qui était psychologiquement productif. Lorsque vous commencez à écrire, vous voyez un aspect de votre vérité personnelle qui ne se révèle pas autrement dans la conversation ou la pensée. J'aimais aussi ces exercices psychologiques parce qu'il y avait une jeune psy sexy qui venait d'arriver à Impact. J'ai passé beaucoup de temps dans son bureau. Nous sortions les tests de Rorschach et allions nous asseoir à l'ombre de ce complexe, je regardais les taches d'encre et faisais des allusions sexuelles, et nous flirtions toutes les deux. Il n'y avait aucune raison de faire une psychothérapie sérieuse, puisque je sortais dans moins de quatre semaines, alors c'était juste agréable de passer du temps ensemble.

J'ai quitté Impact et j'ai repris le cours de ma guérison. Je me sentais plutôt optimiste, en bonne santé et heureux de ma vie et du groupe. Lindy nous avait réservé une tournée d'été, et j'avais donc l'intention de commencer à me mettre en forme pour la route. Un dimanche matin de ce printemps, j'étais sur ma moto et je me rendais à ma réunion préférée, qui se tenait dans une salle de jeux dans un parc à l'angle de Third et Gardner. Je roulais à bonne allure, comme j'avais l'habitude de le faire, mais je n'avais jamais eu de véritable accident sur ma moto. J'avais étudié l'état de la route, j'avais fait preuve de prudence aux intersections et j'avais supposé que les voitures sortiraient à des moments inopportuns de leurs allées ou de leurs places de parking. J'étais toujours vigilant et prêt à faire face à ces scénarios.

Tout cela me passait par la tête alors que je descendais Gardner, une

petite rue étroite avec des voitures garées des deux côtés. En l'espace d'un cheveu, j'ai

Au bout d'un moment, cette voiture est sortie d'une place de parking et a commencé à faire demi-tour, coupant ainsi toute la rue. Normalement, on devrait pouvoir sortir par l'arrière, quitte à couper par le trottoir, mais là, il n'y avait pas d'issue ; cet idiot avait bloqué toute la rue, et il n'y avait pas d'entrée accessible. J'ai utilisé mes deux freins, mais la voiture était trop proche. La collision a été incroyablement rapide et violente, à tel point que le vélo a transpercé le véhicule. J'ai volé du vélo et j'ai fait un tête-à-queue en plein dans le point où la porte du conducteur rencontre le compartiment moteur.

Étonnamment, j'ai heurté la voiture et j'ai fait un saut périlleux vers l'avant, atterrissant sur mes pieds de l'autre côté de la voiture. J'ai gardé l'équilibre et j'ai commencé à courir, ce qui m'a permis de supposer que, par miracle, j'allais bien. Sauf que lorsque j'ai regardé mon bras, ce n'était plus un bras. Ma main avait été enfoncée dans mon avant-bras, de sorte que j'avais maintenant un avant-bras à deux étages, une grosse massue bulbeuse, et pas de main.

"Oh mon Dieu", me suis-je dit. "C'est vraiment, vraiment pas beau".

Sans m'arrêter pour réfléchir à la gravité de ma blessure, j'ai couru dans la maison la plus proche sans frapper. J'ai fait quelques pas dans le salon, pensant attraper le téléphone et appeler une ambulance, mais le choc initial s'est dissipé et la pire douleur de ma vie a secoué mon corps. Je n'ai pas eu le temps d'appeler à l'aide, j'ai donc fait demi-tour et je suis retournée en courant à l'extérieur pour faire signe à une décapotable qui se trouvait être occupée par deux femmes que je connaissais et qui se rendaient à la même réunion que moi.

J'ai ignoré le conducteur de la voiture que j'avais percutée, qui voulait échanger des informations sur l'assurance, et j'ai sauté sur le siège arrière. Nous nous sommes dirigés vers le Cedars-Sinai. Plus tard, j'apprendrai que la main possède plus de cellules nerveuses que toute autre partie du corps, ce qui explique la douleur intense, mais à ce moment-là, j'avais l'impression que ma main avait été immergée dans une bouteille de lave brûlante. J'étais convaincu que je n'aurais plus jamais de main.

En moins de cinq minutes, j'étais à l'hôpital, transporté dans une salle d'opération d'urgence. Par chance, un extraordinaire spécialiste de la main, le Dr Kulber, était de service. Mais il fallait d'abord me préparer à l'opération, ce qui impliquait de m'administrer une bonne dose de morphine. Je n'ai rien senti. Je me suis tourné vers l'infirmière et lui ai dit : "Malheureusement, au cours d'une vie de mauvaise conduite, j'ai atteint une résistance assez énorme aux médicaments de la famille des opiacés. Vous

allez probablement devoir doubler cette dose tout de suite." Un autre coup.
Rien.

Cela n'atténuait même pas la douleur. Ce processus s'est poursuivi encore et encore. On m'a administré sept doses de morphine avant de me soulager.

La douleur avait disparu, les infirmières commençaient à être très attirantes, et l'instant d'après, j'avais la main sous la jupe de l'infirmière et je flirtais avec une femme médecin. J'étais le putain de patient de l'enfer qui avait reçu le plus de morphine dans l'histoire de Cedars-Sinai.

Il a fallu cinq heures au Dr Kulber pour reconstruire ma main à partir de cette masse d'os et de matière pulvérisée. Après quelques jours d'hospitalisation, on m'a posé un plâtre spécial qui allait jusqu'à l'épaule. Ce n'est qu'une fois rentré chez moi que j'ai réalisé à quel point nous sommes dépendants de nos mains. Même quelque chose d'aussi banal que s'essuyer le cul est devenu un gros problème. J'ai dû entraîner ma main gauche à faire des choses qu'elle n'avait jamais faites auparavant. Je ne pouvais pas écrire, je ne pouvais pas ouvrir une porte ou une fenêtre ; m'habiller et lacer mes chaussures étaient presque impossibles.

Pour une raison ou une autre, tout cela ne m'a pas vraiment abattu. Je détestais ne pas pouvoir dormir confortablement et je n'appréciais pas la douleur atroce, mais je restais persuadé que je trouverais un moyen d'utiliser à nouveau ma main. C'est ainsi qu'ont commencé de nombreux mois de thérapie de la main. J'ai eu la chance de trouver le Dr Dors, un médecin de Burbank dont la pratique est axée sur la rééducation des mains. Il avait une façon unique de faire de la thérapie : Vous étiez placé dans une pièce avec vingt autres personnes souffrant de graves blessures aux mains, qui s'entraidaient. Lorsque vous voyez des personnes dont les blessures sont bien pires que les vôtres, vous remerciez Dieu et décidez que vous pouvez vous en sortir. Il m'a fallu neuf mois, mais j'ai récupéré la majeure partie de la force de ma main blessée.

Nous avons dû annuler des dates en Alaska et à Hawaï à cause de mon accident, mais Lindy m'a appelé et m'a demandé si je pouvais jouer au festival du Mont Fuji à la fin du mois de juillet. Nous étions en tête d'affiche et nous gagnions beaucoup d'argent pour ce seul spectacle, alors que nous n'avions pas travaillé de toute l'année. À ce moment-là, mon plâtre descendait jusqu'au coude, alors je me suis dit que si je gardais mon bras en écharpe, il était possible de jouer.

Il n'y avait qu'un seul hic. En nous enregistrant à l'hôtel, nous avons appris qu'un super-typhon nous arrivait directement du sud. Selon les estimations, il devait frapper notre région juste au moment où nous allions monter sur scène. Le matin de notre spectacle, les pluies ont commencé. Mais il y avait quatre-vingt mille Japonais sur ce flanc de montagne, alors

ne pas jouer n'était pas une option. Les premières parties se sont déroulées, et pendant tout ce temps, nous avons gardé un œil sur l'état de l'eau.

les bulletins météorologiques, qui indiquaient tous que la grosse tempête se rapprochait de plus en plus.

Enfin, il était temps de jouer. Nous avons regardé le public, et les enfants étaient trempés et gelés jusqu'aux os. Des personnes souffrant d'hypothermie ont été emmenées. Mais personne ne partait de son plein gré. Nous sommes donc montés sur scène, et il y avait un peu d'ombre, mais pas assez pour empêcher la pluie de s'envoler. L'énergie de cette tempête faisait monter tout le monde en puissance, alors nous avons assuré le set. Chado battait la mesure et Dave s'y mettait à fond. C'était la première fois depuis un certain temps que je restais sobre pendant plusieurs mois d'affilée, alors je me sentais bien. Plus on jouait, plus le vent soufflait. À un moment donné, je me souviens que j'étais sur le devant de la scène, au micro, et que le vent était si fort que je me suis penché dessus et qu'il m'a soutenu. Puis le vent s'est intensifié et la scène a commencé à s'envoler. L'équipement fonctionnait encore, nous avons donc continué à jouer jusqu'à ce que le système d'éclairage s'envole. Nous étions à peu près à huit chansons du spectacle, et nous avons rempli nos obligations contractuelles et morales à ce moment-là, alors nous nous sommes enfuis pour sauver nos vies.

Le mois d'août 1997 a été plutôt calme. J'étais de retour à Los Angeles, vivant toujours avec ma petite famille élargie. Mais quand le mois de septembre est arrivé, j'ai eu des envies familiales et j'ai décidé qu'il était temps d'aller chercher un tas de drogues et de les prendre pour une seule journée. Il n'y avait pas d'inconvénient, car Jane's Addiction faisait une tournée de retour cet automne-là, et Flea avait décidé de remplacer le bassiste, ce qui signifiait que Flea et Dave avaient leurs propres activités pendant quelques mois, et que j'avais beaucoup de temps libre.

Par respect pour le petit Cash, j'ai décidé de me défoncer dans ma voiture et de ne pas faire entrer cette énergie dans la maison. J'ai donc pris mes affaires et j'ai commencé à rouler en direction d'Hollywood, mais j'étais trop impatient, alors je me suis arrêté dans une rue secondaire et j'ai allumé ma pipe. Après quelques bouffées, je suis devenu paranoïaque et j'ai décidé de m'enregistrer dans un hôtel pour continuer ma bacchanale.

J'ai trouvé un bel hôtel de luxe au coin de Pico et Beverly et j'ai pensé qu'il ferait l'affaire pour une nuit. Je me suis présenté au comptoir et la réceptionniste s'est illuminée. "M. Kiedis ! C'est un honneur de vous recevoir dans notre hôtel", a-t-il dit. Une nuit s'est transformée en deux nuits, qui se sont transformées en trois nuits. À un moment donné, j'ai dû me rendre en ville pour me réapprovisionner. J'ai dormi une journée, puis je me suis réveillé et j'ai commandé des assiettes et des assiettes de

hamburgers d'un quart de livre. Puis tout le cycle a recommencé.

Les jours passaient, je me défonçais, je me défonçais, je me défonçais. Chaque jour, je devais appeler la réception pour leur dire que mes plans avaient changé et que je restais un jour de plus. C'était donc la drogue, la drogue, la drogue, le sommeil, le sommeil, le sommeil. Je me réveillais émacié, abattu, triste, déprimé, démoralisé, blessé, seul, détruit ; je commandais le service d'étage et je regardais un peu la télévision. Cela a duré quelques semaines. Je me suis réveillé une nuit vers onze heures et j'ai découvert que j'avais pris de l'héroïne. J'ai mangé un peu, je me suis regardé dans le miroir et j'ai dit : "Bon sang, tu es une épave, mon frère. Tu ferais mieux d'aller te cacher sous une montagne de cocaïne et d'héroïne tout de suite."

J'ai vérifié mes poches. J'avais un peu de monnaie, mais je n'étais pas inquiet, car je savais que j'avais environ cinq mille dollars dans la poche d'un costume chez moi. Cela me permettrait de tenir une semaine de plus. En fait, toute mon armoire était remplie d'accessoires ayant causé de sérieux dégâts. J'avais des vestes contenant de la drogue, des vestes contenant des tuyaux, des vestes contenant des seringues, des vestes contenant de l'argent, des vestes contenant des photos polaroid de sexe, toute la gamme. Je devais rentrer chez moi, courir jusqu'à mon placard, prendre l'argent et m'occuper de Sherry et Louis. J'étais un fou possédé, alors j'avais prévu de leur dire de se retirer, de se mêler de leurs affaires, et que j'irais mieux quand j'irais mieux. Si je ne le faisais pas, c'était le prix à payer.

J'ai conduit jusqu'à ma maison, j'ai appuyé sur l'ouvre-porte du garage, je me suis garé et j'ai eu un grand choc. Le garage était vide. Mes vélos n'étaient plus là, ma planche de surf n'était plus là, le miroir fou sur le mur, l'étagère, tout avait disparu. Tout le béton était poli et impeccablement propre. Mon cœur s'est mis à battre la chamade alors que j'essayais de trouver une explication. Peut-être qu'ils voulaient repeindre l'endroit et qu'ils ont donc tout enlevé. Ou bien il y a eu un déversement quelconque. Mais personne n'avait l'air d'avoir nettoyé. Tout avait disparu.

J'ai grimpé les escaliers, claqué ma clé dans la porte et me suis préparée à affronter Louis et Sherry. J'ai ouvert la porte et je suis entré directement dans *la Quatrième Dimension*, sauf que c'était réel. Il n'y avait rien dans la maison. Pas de meubles, pas de tableaux, pas de posters, pas d'argenterie, pas de casseroles, pas de verres, pas d'assiettes, pas de tasses, pas de bibelots, pas de bric-à-brac, pas de télévision, pas de lustre, pas de papier toilette, pas de brosse à dents. C'était comme si un aspirateur de Dieu était descendu et avait aspiré ma maison.

Je me disais que si l'étage inférieur ressemblait à cela, que se

passerait-il si j'allais à l'étage suivant et qu'il n'y avait pas de vêtements dans mon placard et que ma veste avec le logo de l'entreprise était enlevée ?

les cinq mille dollars s'étaient envolés ? J'ai couru jusqu'à ma chambre. Vide ! Pas de lit. Pas de rideaux. Pas de bureau. Pas d'oreillers. Rien du tout. Je me suis précipité dans le placard, juste au cas où. Il n'y avait rien. Il n'y avait personne, rien, dans la maison. Je n'insisterai jamais assez sur le fait qu'il n'y avait rien. Il n'y avait pas de dé à coudre.

Ce dont je ne me souvenais pas, c'est que j'avais eu une conversation informelle quelques semaines plus tôt avec un agent immobilier et que je lui avais dit que j'envisageais de vendre. Je ne lui ai pas dit que j'avais fait tellement d'héroïne dans la maison que le canapé était élevé. L'agent immobilier m'a dit qu'il faudrait probablement un an pour obtenir mon prix. Mais il avait trouvé un acheteur motivé, alors cet enfoiré a vendu ma maison en une semaine et mes biens ont été emballés et stockés.

J'étais en panique. Il était minuit, j'avais un mauvais jones et pas d'argent. Toute ma vie dépendait de l'obtention d'argent, alors je suis retourné à mon hôtel et je me suis souvenu que quelqu'un de notre équipe obtenait régulièrement de l'argent en Europe en demandant à la réception de lui avancer de l'argent et de débiter le compte de sa chambre. De retour à l'hôtel, il y avait une nouvelle fille à la réception qui travaillait toute la nuit. Je lui ai demandé cinq cents dollars.

"Oh, je ne travaille ici que depuis deux jours. Je ne connais pas cette procédure", dit-elle. "Pouvez-vous attendre jusqu'à demain, quand le directeur sera là ?".

"Non, je ne peux pas", ai-je dit. "En fait, bla, bla, bla, mensonge, mensonge, mensonge, tel et tel et tel. Et je le fais tout le temps." Je lui ai fait le coup de l'esprit Jedi, j'ai obtenu l'argent et je suis sorti par la porte, en descendant directement Olympic jusqu'à ma salle de billard.

Mon séjour à l'hôtel s'est poursuivi. Je suis allé dans un bureau d'American Express et j'ai obtenu plus d'argent, ce qui signifiait plus de drogue. À ce moment-là, j'étais un squelette ambulante avec des yeux boueux, morts et sans intérêt. J'étais couché dans mon lit, en train de regarder les informations locales, lorsque j'ai vu un reportage sur la tournée de réformation de Jane's Addiction. Je me suis sentie horriblement mal à l'idée que mes amis étaient dehors en train de jouer de la musique et que j'étais seule dans une chambre d'hôtel, en train de dépérir.

Mais je ne pouvais pas m'arrêter. J'ai changé d'hôtel et j'ai continué à courir jusqu'au jour de mon trente-cinquième anniversaire, où je me suis inscrite dans un centre de désintoxication à Ventura appelé Steps. En regardant mes bras, ils ont compris que j'avais pris de l'héroïne pendant plusieurs années d'affilée.

"Ne t'inquiète pas. Tu vas faire une méga-désintoxication de quatre jours. Nous te réveillerons pour les repas, mais à part ça, tu seras

de l'alcool. Lorsque nous vous reverrons dans une semaine, vous serez désintoxiqué et vous n'aurez plus aucune dépendance physique à quoi que ce soit."

Je me suis dit : "Super. Où dois-je signer ?"

J'ai commencé à prendre la plus grande combinaison de médicaments de désintoxication que j'aie jamais connue : patchs de clonidine, hydrate de chloral, Valiums, relaxants musculaires. J'étais comme des nouilles en caoutchouc pendant tout ce temps, au lit, sans pouvoir contrôler mes bras ou mes jambes, juste en train de faire le fou. Après trois jours de sommeil et d'alimentation, je me suis réveillé et je me suis dit : "Il faut que je me défonce."

J'étais encore sous l'effet des médicaments de désintoxication et je me trouvais à une bonne centaine de kilomètres du centre-ville. Mon principal problème était que je ne pouvais pas marcher. Ils ne pouvaient pas légalement me garder là, mais ils ne me donneraient jamais mes clés de voiture. Je me tenais debout et j'avais du mal à me stabiliser dans la pièce, mais j'étais capable de manigancer et de comploter.

"D'accord, le bureau où se trouve le type est au bout du couloir", me suis-je dit. "Si je m'accroche au mur pendant tout le trajet jusqu'au bureau, que j'entre et que je m'appuie sur le chambranle de la porte, ils penseront peut-être que je vais bien." J'ai traversé le couloir en m'accrochant au mur, je suis entré dans le bureau, je me suis gonflé, je les ai remerciés pour tout et j'ai réclamé mes clés. Après une petite dispute, ils ont cédé, mais j'ai dû attendre que personne ne me regarde pour pouvoir intégrer le mur dans mon rythme de marche normal.

Tout s'est bien passé. Je me suis arrêté à une banque, j'ai récupéré autant d'argent que possible et j'ai atteint le centre-ville en un temps record. J'ai acheté ma drogue, je me suis enregistré dans un motel et je suis resté éveillé toute la nuit, essayant d'introduire autant d'héroïne que possible dans mon organisme. J'ai élaboré un nouveau plan brillant. J'irais à Big Sur, qui est beaucoup plus loin de L.A. que Ventura, je trouverais un hôtel et je me sevrerais de l'héroïne.

J'ai pris l'avion et je me suis installé au Ventura Inn. Le premier soir, j'ai englouti toute l'héroïne que j'avais apportée pour me sevrer progressivement, comme un porc. C'est ainsi qu'a commencé la pénible épreuve de la désaccoutumance à l'héroïne. Heureusement, je pouvais manger quand il n'y avait pas de drogue, mais j'ai commencé à traverser une horrible période d'insomnie et de douleur physique et émotionnelle. Je vivais un véritable sevrage de l'héroïne comme je n'en avais pas connu

depuis longtemps. Je faisais du feu dans la cheminée et j'avais trop chaud, alors j'ouvrais la fenêtre et je mourais de froid. Je ne pouvais pas mettre de couverture sur mes jambes, car j'avais l'impression d'avoir des fourmis dans les jambes. Même l'oreiller me faisait mal au cou.

Après le premier jour, l'hôtel a refusé d'envoyer le service d'étage, si bien que j'ai été obligé de descendre au restaurant ou de marcher un kilomètre en bas d'une colline jusqu'à un marché. Toute cette marche et cet air frais ont commencé à me ramener à la vie. Pendant que j'étais là, j'ai appelé mon ami d'enfance Joseph Walters, qui vivait à Palo Alto et vivait une catastrophe avec sa fiancée complètement folle. Il est venu en voiture et nous avons sympathisé pendant quelques jours.

J'ai découvert que Jane's Addiction jouait à San Francisco, alors Joe m'y a conduit et est rentré chez lui. Guy O était en ville pour les concerts, alors nous y sommes allés ensemble. J'étais excité parce que je commençais à me sentir humain à nouveau ; en plus, j'allais voir mes frères. Je suis allée dans les coulisses et j'ai vu Flea. J'étais très heureuse de le voir, mais il n'avait pas l'air d'être lui-même. Il s'habillait différemment, se maquillait les yeux et changeait sa personnalité de Flea pour celle de Jane's Addiction, ce que je ne comprenais pas. Je pensais qu'il serait Flea dans cet autre groupe, pas un tout nouveau personnage. Il semblait étrangement distant. Je ne sais pas s'il m'en voulait d'avoir merdé ou s'il était dans son propre trip bizarre, mais j'ai accepté qu'il soit dans ce mode.

Puis Dave est entré dans la pièce. J'étais toujours heureuse de le voir. Il me saluait, me disait que c'était super de me voir et qu'il reviendrait tout de suite pour parler. Mais il était défoncé et s'amusait avec une fille, et ils sont partis prendre d'autres drogues et ne sont jamais revenus. C'était amusant de regarder le spectacle, même si c'était bizarre de voir Flea dans ce groupe. Ce soir-là, je suis rentré chez moi avec Guy O, me sentant détaché de Flea et de Dave, ce qui était ironique, puisque je venais de me détacher d'eux pendant des mois. J'ai accepté que c'est ce qui arrive quand on ne parle à personne - on revient et c'est un nouveau jeu de balle.

J'espérais qu'il s'agirait d'un nouveau jeu pour moi. Le fait que ma situation ait changé radicalement, mais pas mon comportement, commençait à me fatiguer. Je me souviens d'un moment poignant, lorsque j'avais encore la maison dans les collines. Je descendais Beechwood la nuit et je me défonçais dans ma voiture. Je suis arrivé à un stop et une voiture remplie de garçons de 20 ans s'est arrêtée à côté de moi. Ils m'ont regardé et m'ont dit : "Hé, Anthony !" J'étais tellement bouleversé que la dernière chose que je voulais entendre était un "Hey, Anthony" de la part de quelques fans. J'essayais de les ignorer, mais j'ai jeté un coup d'œil à leur voiture. L'un d'eux m'a regardé fixement et a dit : "Hé, ce n'est pas lui", et ils sont repartis. Ça ne pouvait pas être lui, parce qu'Anthony ne ressemblait pas à un putain de fantôme.

La situation s'est encore aggravée. Une autre fois, lors de la tournée des motels, je me suis arrêté à mon coin de rue, et un desperado est monté dans la voiture et m'a dit qu'il savait où trouver de la dope. Il faisait ça pour avoir le goût de me mener au prix, mais je m'en fichais, et nous sommes partis. Nous avons fini par nous garer sur le parking d'un de ces motels de prostituées bon marché sur Sunset. Il est parti chercher le concessionnaire, et j'attendais dans mon camion quand cette famille est sortie de leur voiture et s'est dirigée vers leur chambre. Ils ne devaient pas avoir beaucoup de chance, puisqu'ils logeaient ici. J'ai regardé leur voiture et j'ai vu un autocollant des Chili Peppers dessus. Puis j'ai regardé les enfants, et ils portaient tous les deux des T-shirts des Chili Peppers. Je me suis sentie terriblement honteuse et embarrassée. Je me suis affalé dans mon siège et j'ai baissé ma visière. Voilà une famille de fans fiers de porter les couleurs des Red Hot, et moi je me trouvais dans le même motel mais j'essayais de me procurer de la drogue auprès d'un dealer insidieux. Ooofah.

J'essayais vraiment de rester sobre, alors j'ai emménagé dans la maison de Guy O à la fin de l'année 1997. À Noël, je suis rentré chez moi et Blackie m'a présenté une belle et brillante fille de la région. Nous avons passé quelques semaines agréables ensemble, mais lorsque j'ai dû quitter Grand Rapids, j'ai su que cette parenthèse allait se terminer. Bien sûr, conformément à mon tableau des rechutes d'Impact, quelques semaines plus tard - et deux semaines avant notre départ pour Hawaï afin d'entamer l'écriture d'un nouvel album - je me suis lancé dans une nouvelle course effrénée, à pleine vitesse.

J'ai élaboré un autre plan ridicule. J'ai décidé de me droguer comme un fou pendant des jours et de partir à Hawaï une semaine avant le groupe, de sorte qu'au moment où nous commencerions à travailler, j'aurais une semaine de repos et de récupération à mon actif. Je me suis traîné jusqu'à l'aéroport et j'ai pris l'avion en solo pour Hawaï. Je me suis enregistré dans un hôtel de luxe à Waikiki, en tenant la dernière petite quantité de drogue que j'avais, en me disant : "Ok, je vais finir cette petite quantité de drogue, puis j'arrêterai, et paf, je me rétablirai ici, à Hawaï." Mais une fois la drogue ingérée, je me suis dit : "Ooh, je ne suis pas tout à fait prêt à redescendre et à affronter la réalité." Je suis allé dans des bars à strip-tease pour trouver des dealers.

Lorsque vous êtes pris dans ce type de consommation, vous perdez tout sens de ce qui est raisonnable et de ce qui ne l'est pas. Plus tard dans la nuit, alors que je m'injectais ma drogue, j'ai intentionnellement cassé l'aiguille de ma seule seringue parce que je pensais que si je mettais encore

de la drogue dans mon corps, j'allais exploser. Dix minutes plus tard, alors que j'avais envie de reprendre de la coke, cela m'a semblé être une très mauvaise idée.

idée. Dans mon état de toxicité délirante, j'ai essayé de refixer l'aiguille. Elle était maintenant pliée et n'aspirait pas bien, mais un homme a besoin de ses médicaments dans ses veines, alors j'ai enfoncé l'aiguille dans une veine et j'ai espéré le meilleur. J'ai donc enfoncé l'aiguille dans une veine et j'ai espéré le meilleur. L'aiguille s'est détachée de la seringue et s'est logée dans la veine. Je l'ai saisie et maintenue, paranoïaque à l'idée que l'aiguille puisse traverser mes veines et percer une valve de mon cœur.

J'étais défoncé, le sang coulait de mon bras et je devais maintenant attraper l'aiguille à travers ma peau et la retirer de l'intérieur, de peur qu'elle ne se répande dans mon sang. J'ai réussi à la retirer, mais le dilemme suivant était que je n'avais pas d'héroïne pour me remettre de cette coke. J'ai fini par boire tout le contenu de mon minibar. Le whisky, la vodka, le scotch, le vin, l'un après l'autre, j'ai avalé ces petites bouteilles et j'ai fini par m'évanouir. Toujours, on se réveille avec un souvenir désagréable, un corps désagréable et un esprit réduit à un tas de cendres sales résidant quelque part dans le cul. Vous devez faire face à la musique, qui est une île magnifique à l'extérieur, mais vous ne pouvez même pas supporter de regarder par la fenêtre. J'ai gardé les rideaux tirés, je suis resté dans ce lit, j'ai commandé le service d'étage et j'ai hiberné, sachant que chaque jour qui passait sur le calendrier me rapprochait un peu plus du moment où je devais prendre un petit avion pour me rendre à Kauai et voir mes amis, mes camarades de groupe, mes compadres.

Le jour du bilan est arrivé. Je me suis levé une heure et demie avant le départ de l'avion, j'ai pris une douche et je me suis rasé. Je suis sorti dans le monde pour la première fois depuis une semaine, et tout était trop clair et trop vif, mais j'ai pris l'avion. Je suis arrivé à la maison que nous avons louée et tout le monde était là, mais nous avons le moral dans les chaussettes. Dave et moi avons tous deux sombré dans la folie ces dernières semaines. Nous étions tous les deux à sec, du moins pour le moment, alors nous avons passé la plupart de notre temps à courir et à manger des tonnes de bonne nourriture, mais malheureusement à jouer très peu. Je n'allais pas très bien sur le plan émotionnel. J'étais à sec, mais j'avais le cœur brisé et je ne me sentais pas moi-même. Puis nous avons reçu un appel nous informant que notre vieil ami Bill Stobaugh, l'Hallucinogénus, l'homme qui était mon mentor dans les maisons de graphisme et qui m'avait laissé vivre avec lui, était décédé alors qu'il subissait une opération du cœur. Flea a pris l'avion pour l'enterrement, mais j'ai refusé.

À notre retour de notre séjour improductif à Hawaï, nous avons reçu une nouvelle dose de mauvaises nouvelles. Notre manager, Lindy, a décidé

de démissionner. Sa femme venait de mourir, mais il avait rencontré une nouvelle femme et elle l'avait convaincu que c'était la meilleure chose à faire.

Il était temps pour lui d'abandonner cette dose d'anarchie et de se retirer à Ojai. Nous avons l'air de reculer sur le tapis roulant, et je ne pense pas qu'elle voyait un avenir en nous ; lui non plus d'ailleurs. Ni personne, en fait, y compris les membres du groupe.

De retour à Los Angeles, Dave a commencé à travailler sur un album solo avec Chad et a recommencé à se droguer. J'étais resté sobre depuis Hawaï. Lorsque je suis allé à une fête chez la petite amie de Dave et que ce dernier a pris une bière, j'ai été surpris. Il était tellement nonchalant. Lui et moi nous trouvions au même endroit, là où une bière est de trop et où mille ne suffisent jamais. Nous ne pouvions pas consommer de la drogue de manière modérée, et cela lui serait prouvé en peu de temps.

Nous sommes retournés répéter. Nous nous étions installés dans un abominable petit studio à Hollywood, juste à côté de Transvestite Alley. Dave se défonceait et moi pas, ce qui ajoutait de la tension à une situation déjà tendue. Dave arrivait aux répétitions avec des lunettes de soleil surdimensionnées et de grands chapeaux Renaissance, que nous appelions "chapeaux de coke" parce qu'il fallait être sous cocaïne pour ne serait-ce que penser à porter un tel chapeau. Dave arrivait en retard et il était impossible de communiquer avec lui. Dès qu'il portait ce chapeau de coke, il avait son propre programme, qui consistait à se défoncer.

Nous avons essayé de jouer, mais nous n'allions nulle part. Flea avait le visage creusé par la désillusion, et Chad disait : "Ce type est parti en voyage. Qu'est-ce qu'on peut dire ?" J'ai senti qu'il fallait parler à Dave et l'aider. Il avait l'habitude de venir me chercher dans les hôtels pour que je puisse aller en cure de désintoxication ; c'était à mon tour de lui parler pour qu'il se rétablisse et que nous puissions continuer.

Nous avons eu une petite discussion. Dave était assis sur un amplificateur, et la discussion du groupe s'est transformée en une dispute entre nous deux, ce qui était bizarre, parce que tout ce que nous disions, c'était "Hé, tu te drogues pendant que nous répétons, et ça ne marche pas. Et si on parlait de te faire redevenir sobre ?" Il ne voulait pas l'entendre, il avait une vraie attitude d'emmerdeur à propos de tout ça. Quand il m'a abordé avec cette attitude, j'ai dit : "Whoa, je t'emmerde ? Va te faire foutre." Ce n'était pas les mots exacts, mais c'était l'énergie qui commençait à circuler. Chad et Flea ont reculé, et Dave s'est levé pour me faire face, mais en essayant de se lever, il a reculé et est tombé derrière l'ampli sur lequel il était assis. C'était comique, mais aussi triste.

Le groupe stagnant à nouveau, j'ai décidé de partir en voyage en Thaïlande. On m'avait diagnostiqué une hépatite C quelques années auparavant, et même si je n'avais pas de symptômes, c'était une maladie qui pouvait réapparaître si je n'étais pas vigilant. J'ai apporté mes herbes pour nettoyer le foie, j'ai beaucoup nagé, j'ai prié et j'ai médité sur l'idée que mon corps se rétablisse. Cela a fonctionné. Trois semaines plus tard, mon compte viral de l'hépatite est revenu indétectable.

Nous étions alors en avril. Flea et moi avons décidé que ça ne marchait pas et que nous devions licencier Dave. Flea lui a d'abord parlé, mais Dave était très contrarié, alors j'ai fait le suivi. Ça s'est très mal passé, parce qu'il était complètement bourré, et même s'il savait que ce groupe ne pouvait pas fonctionner, la verbalisation de la réalité l'a énervé au plus haut point.

"Allez vous faire foutre ! Comment pouvez-vous me faire ça, bande d'enculés !" "Mec, il n'y a pas de groupe ici", ai-je dit. "C'est quand la dernière fois que vous

s'est montré ? Tu fais un disque en solo, tu es en train de te bourrer la gueule. Tu n'es pas vraiment dans ça de toute façon". Bien sûr bien sûr, Chad restait restait totalement en Suisse, parce qu'il était en train d'enregistrer ce disque avec Dave. Pendant ce temps, Flea vivait l'enfer de sa propre santé, luttant contre Epstein-Barr, mais aussi contre l'enfer de sa petite amie et l'enfer de son groupe. Il était comme un général qui se battait sur trop de fronts. Il était vraiment déprimé, et en plus de tout ça, il essayait de faire un album solo. Il n'est donc pas surprenant que Flea ait décidé

il voulait partir.

Il m'a dit : "Je ne pense pas que je puisse continuer à le faire". Je savais que cela allait arriver. C'était tellement évident : il ne se passait plus rien avec le groupe.

"Je sais", ai-je dit. "Je me suis dit que c'était ce que tu allais dire. Je comprends tout à fait."

C'est alors que Flea a lâché la bombe. "Le seul moyen que j'imagine pour continuer, c'est que John revienne dans le groupe."

Cela m'a laissé perplexe. "Pourquoi John voudrait-il revenir jouer avec nous ? demandai-je à Flea. "Il ne s'intéresse pas à moi et n'a pas vraiment apprécié l'expérience."

"J'ai l'impression qu'il est sur le point de faire un retour, une résurgence personnelle dans le monde des vivants", m'a dit Flea.

"Ce serait un merveilleux miracle", me suis-je dit. Et le deuxième

miracle serait qu'il envisage de jouer à nouveau avec nous.

"Tu dois être fou. John ne voudra pas jouer dans ce groupe. Ça n'a pas l'air possible, mais si c'est le cas, je suis ouvert à l'idée", ai-je dit à Flea.

John et moi n'avions pas eu beaucoup de contacts depuis qu'il avait quitté le groupe, à l'exception des moments bizarres et imprévus où nous nous étions croisés. Même à ce moment-là, on aurait pu penser qu'il y aurait beaucoup de colère, de ressentiment et d'aversion, à la limite de la haine, mais à chaque fois que je l'ai vu, il n'y avait rien de tout cela.

La première fois que je l'ai vu, c'était quelques années après qu'il ait quitté le groupe. J'avais entendu toutes ces histoires d'horreur sur la descente de John dans l'enfer de la drogue, et je savais que Johnny Depp et Gibby Haynes, le chanteur des Butthole Surfers, avaient même réalisé un film documentant les conditions sordides dans lesquelles vivait John. Si vous aviez vu ce film, vous auriez su qu'il s'agissait de la maison d'une personne qui n'avait absolument aucun autre intérêt dans la vie que de se droguer et de peindre.

J'ai également entendu parler des interviews que John donnait aux journalistes pour vanter les mérites de l'héroïne. Il se shootait même pendant les interviews. Cela ne m'intéressait pas de lire ce genre de choses ou de regarder le film. Je n'ai pas écouté ses albums solo à l'époque. Je ne pouvais pas célébrer son style de vie parce qu'il semblait se suicider. Beaucoup de gens glorifiaient ce mode de vie, voulaient y participer et obtenir de la drogue gratuitement. Certes, son art, les chansons qu'il écrivait, étaient formidables, mais je ne trouvais pas normal de cautionner la fin de cette personne excentrique. Ce type était mon meilleur ami, et maintenant ses dents tombaient, alors je n'ai pas regardé les choses comme d'autres l'auraient fait : "Oh, c'est un génie, ce n'est pas grave". Je me moquais de savoir si c'était un génie ou un putain d'idiot, il était en train de pourrir, et ce n'était pas drôle à regarder.

Je savais qu'il peignait depuis des années, inspiré par Basquiat et da Vinci, alors quand j'ai appris qu'il allait exposer à la Zero Gallery sur Melrose, j'ai décidé d'y faire un saut la veille de l'ouverture de l'exposition et de jeter un coup d'œil aux peintures. J'y suis passée, et voilà que John était lui-même en train d'accrocher l'exposition. Nous avons tous les deux été un peu surpris. Il était défoncé à la coke, ses cheveux étaient tondus, il avait de gros cercles noirs sous les yeux et fumait des Gauloises. Il était incroyablement maigre, un squelette dans un gilet, ce petit homme osseux, mais il avait beaucoup de vigueur parce qu'il avait beaucoup d'énergie et de produits chimiques en lui, alors ce n'était pas comme s'il s'évanouissait ou avait l'air faible.

Au lieu de se dire "Va te faire foutre, je te déteste, tu es nul", nous étions heureux de nous voir. Ses peintures étaient dérangeantes mais magnifiques. C'était bizarre, parce que je pense que nous voulions nous détester plus que nous ne le pouvions.

La dernière fois que je l'ai vu, son état s'était beaucoup détérioré. Tout le monde s'inquiétait de ses bras, qui étaient couverts d'abcès parce qu'il n'avait jamais appris à administrer correctement une injection ; il se contentait de faire des piqûres et d'espérer que tout irait pour le mieux. Il a fini par se faire enregistrer à Exodus, mon ancien repaire, en décembre 1995, plus pour sa santé physique que pour sa santé mentale. Les médecins craignaient sérieusement qu'il ne soit atteint de gangrène et qu'il ne doive perdre un membre s'il ne se lavait pas et ne prenait pas soin de ses bras, ce qu'il refusait de faire.

Je l'ai appelé et lui ai demandé si je pouvais lui rendre visite. Il était d'accord et m'a demandé si je pouvais lui apporter des cigarettes et un sandwich au pastrami avec beaucoup de moutarde. Je suis donc arrivé, il a mangé le sandwich et j'ai essayé de lui faire laver ses bras. Une fois de plus, notre échange a été aimable, affectueux et bienveillant, si différent de ce que tout le monde autour de nous pensait qu'il serait, sur la base de nos troubles passés. Je n'avais toujours pas reconnu à quel point ma propre dynamique relationnelle avait été malsaine avant qu'il ne quitte le groupe. Je n'avais jamais compris à quel point il était sensible et à quel point j'étais capable d'être blessante. Je ne savais pas que toutes les blagues, les coups de gueule, les plaisanteries, les gaffes et les sarcasmes l'avaient vraiment blessé et avaient eu un impact durable sur lui.

Longtemps après que John a démissionné, Flea m'a dit : "As-tu la moindre idée de la douleur que tu as causée à John ?"

"Qu'est-ce que tu racontes ? Lui et moi étions les meilleurs amis du monde, nous passions chaque instant ensemble. On jouait au billard ensemble, on courait les femmes ensemble, on mangeait des Lucky Charms ensemble. Nous étions deux pois dans une cosse."

"Non, tu as souvent blessé John", a dit Flea, "parce qu'il t'admirait et que tu étais si brutal avec lui". C'était la première fois que je me rendais compte que mon amour pour lui avait fini par être une expérience difficile pour lui.

Lorsque John a quitté le groupe, je lui en ai voulu de ne pas être mon ami et d'avoir abandonné notre camaraderie musicale. Mais pendant tout le temps qu'il a quitté le groupe et qu'il a vécu son angoisse, j'ai constamment prié pour lui. En assistant à des réunions, j'avais appris que l'une des raisons

pour lesquelles les alcooliques se droguent est qu'ils nourrissent des ressentiments. L'une des techniques qu'ils enseignent

Pour se débarrasser d'un ressentiment à l'égard de quelqu'un, il faut prier pour qu'il ou elle obtienne tout ce que vous voulez pour vous-même dans la vie - être aimé, réussir, être en bonne santé, être riche, être merveilleux, être heureux, être vivant avec la lumière et l'amour de l'univers. C'est un paradoxe, mais cela fonctionne. Vous restez assis et vous priez pour que la personne que vous ne supportez pas obtienne tout ce que vous voudriez pour vous-même, et un jour vous vous dites : "Je ne ressens rien de mal à l'égard de cette personne."

C'est en partie pour cette raison que j'ai prié pour John. L'autre partie, c'est que je ne voulais pas qu'il meure d'une mort triste et misérable, alors j'ai prié pour lui presque tous les jours. Je m'asseyais là et je disais : "Qui que ce soit, qui reçoive cette pensée de mon esprit, pourriez-vous s'il vous plaît prendre soin de John Frusciante, parce qu'il en a besoin."

En janvier 1998, Bob Forest a convaincu John de se rendre à Los Encinos, le même centre de traitement à l'ancienne qui hébergeait W. C. Fields à l'époque. John avait déjà arrêté l'héroïne, mais il fumait du crack et buvait. Je suis allé lui rendre visite, et il semblait déterminé à être là, mais un peu particulier. Nos conversations étaient rares et inhabituelles. De temps en temps, nous parlions d'une chanson de Nirvana ou d'un dessin de Vinci.

Lors d'une de mes visites, nous étions assis en train d'avoir l'une de ces conversations minimalistes lorsque John a sauté du lit et s'est envolé dans un split parfait de James Brown, circa 1968. Puis il s'est relevé et s'est rassis. Je ne sais pas ce qui le motivait, mais on aurait dit qu'il se laissait aller et qu'il faisait savoir qu'il avait encore le feu sacré pour se lancer dans un split de James Brown, si besoin était.

J'étais ouvert à la possibilité que John revienne dans le groupe, même si cela me paraissait encore lointain. Après avoir quitté Los Encinos début février, John a loué un petit appartement à Silver Lake. Un jour d'avril, Flea s'y est rendu et ils se sont assis ensemble pour écouter des disques. C'est alors que Flea lui pose la question : "Que dirais-tu de revenir jouer dans le groupe ?"

John s'est mis à sangloter et a dit : "Rien ne me rendrait plus heureux au monde." Ils ont tous deux pleuré et se sont serrés dans les bras pendant un long moment. Ensuite, Flea est partie en voyage au Cambodge, ce qui nous a permis, à John et à moi, de faire le vide et de parler des problèmes que nous avons eus dans le passé. Nous sommes allés au Farmer's

Market, l'un de mes endroits préférés dans tout L.A., et je me suis assis et j'ai mangé des tacos au saumon.

J'ai brisé la glace. "As-tu un problème avec moi à propos de quoi que ce soit ?"

"Non, pas vraiment", a-t-il répondu. "Et toi, qu'en penses-tu ? Tu m'en veux pour quelque chose ?"

"Je pensais que c'était le cas, mais je ne me sens pas en colère pour l'instant. Je pensais que nous devrions probablement revoir toutes ces choses, mais je ne me sens plus dérangée par rien de tout cela", ai-je avoué.

"Moi non plus", acquiesce John.

Flea s'attendait à recevoir un compte-rendu d'une journée de délibérations, de toute cette animosité déterrée, mais ni l'un ni l'autre ne le sentait. Le problème majeur était que John n'avait même pas de guitare à son nom. Nous sommes donc allés au Guitar Center, et je lui ai acheté une superbe vieille Stratocaster de 62.

John était ravi à l'idée de revenir dans le groupe, mais il avait aussi peur, car il n'avait pas joué de guitare depuis très longtemps. Nous avons décidé de faire en sorte que son retour soit discret - rien d'autre ne comptait que de jouer de la musique. Nous n'avions rien à foutre des contrats d'enregistrement, ni du fait que notre manager avait démissionné ou que notre maison de disques s'était désintéressée de nous. Rien de tout cela n'avait d'importance. Nous voulions juste nous retrouver dans un garage et faire du rock ensemble.

Flea vivait dans une incroyable superstructure méditerranéenne à Los Feliz, une vieille maison célèbre parce que des tonnes de musiciens comme Bob Dylan et Lou Reed y avaient vécu. Nous nous sommes réunis dans le garage de Flea, dont il avait transformé une partie en salle de répétition. Chad avait installé sa batterie dans un coin. Flea avait l'air de dire : "Ok, pas de grandes attentes. Jouons simplement de la musique." On avait installé un petit système de sonorisation merdique. John avait un air incertain, mais il a branché sa guitare et nous avons commencé à jouer. Et c'était encore nous. Je pense que je suis le seul à l'avoir pensé, mais la salle s'est remplie d'une musique céleste, sans autre motif que de voir ce que ça donnait quand on tapait sur nos instruments.

Pour moi, ce fut le moment décisif de ce qui allait devenir les six années suivantes de notre vie commune. C'est à ce moment-là que j'ai su que c'était la bonne affaire, que la magie était sur le point d'opérer à nouveau. Soudain, nous pouvions tous entendre, nous pouvions tous écouter, et au lieu d'être pris dans nos petites boules de conneries finies,

nous pouvons tous redevenir des acteurs de ce grand orchestre universel.

Chapitre 14

Bienvenue à Californication

Malgré mon enthousiasme à l'idée de ces retrouvailles, il nous a fallu un certain temps pour trouver notre rythme de croisière. John était rouillé, tant mentalement que physiquement. J'étais moi aussi un tas de poussière de rouille, mais lentement et sûrement, les choses ont commencé à s'améliorer. Beaucoup de joie émanait de la maison de Flea. Il avait deux chiens, un mastiff nommé Martian et un boxer fougueux appelé Laker. Chaque jour, nous faisions du thé dans la cuisine, nous jouions avec les chiens, puis nous allions travailler dans le garage. Flea avait aménagé le local de répétition comme un studio d'enregistrement, si bien qu'à la fin de la session, je repartais avec des bandes de la nouvelle musique pour en écrire les paroles.

Même s'il vous dira qu'il lui a fallu des années pour retrouver son jeu, j'ai adoré la façon dont John jouait lorsqu'il n'avait pas la capacité technique de tout faire. Il s'est assagi et a développé un style minimaliste incroyable. Chaque jour, il créait quelque chose de spectaculaire. J'avais un carnet rempli de paroles que je mourais d'envie de transformer en chansons, alors en plus des répétitions, j'allais traîner avec John dans son appartement de Silver Lake. À la manière typique de John, il n'y avait aucun meuble, juste des disques, une platine, un lit et un mixeur. Il traversait une phase smoothie, alors il y avait des matériaux pour smoothie sur les murs, le réfrigérateur et la cuisinière. On aurait dit que Jackson Pollock vivait là. On s'asseyait, on fumait, on fumait et on travaillait. C'était incroyable d'avoir à nouveau l'un des plus grands musiciens de notre époque en contact télépathique avec moi. Il me jouait un morceau instrumental compliqué et bizarre qu'il avait enregistré toute la nuit, et je me disais : "Oh oui, je sais exactement ce que je suis censé faire avec ça."

John semblait vraiment humilié par la vie. Il avait été battu, et je pense que les nuages s'étaient levés, qu'il avait vu ce qu'il avait traversé et qu'il s'était senti "putain de merde". Je n'arrive pas à croire que je suis en vie. Je ne vais pas tout gâcher cette fois." Il n'était pas revenu depuis assez longtemps pour que les gens lui disent à quel point il était merveilleux. C'est toujours agréable d'être entouré de quelqu'un qui est comme ça.

talentueux et aussi enthousiaste à propos de la vie et de la musique, et dont l'ego n'a pas encore été gonflé par d'autres personnes.

Tout le monde s'amusait. C'était comme si nous n'avions rien à perdre, rien à gagner. Nous nous en fichions ; nous faisons de la musique pour le plaisir de faire de la musique. Comparé à *Blood Sugar, One Hot Minute* n'a pas connu le même succès, si bien que les gens ont perdu confiance en nous. L'industrie du disque avait le sentiment que nous avions fait notre temps. Mais plus nous jouions, plus nous commençons à créer des choses auxquelles nous croyions et que nous voulions que les gens entendent.

Il faisait très chaud lorsque nous avons commencé à répéter, alors nous laissons la porte du garage ouverte. Après quelques semaines de travail, j'ai rencontré Gwen Stefani de No Doubt. Elle était la voisine éloignée de Flea, de l'autre côté du ravin, sur la montagne opposée. "Je vous entends jouer tous les jours", m'a-t-elle dit. "Mes amis viennent à la maison, nous nous asseyons et nous écoutons. Ça sonne bien !" C'était agréable de recevoir un compliment, mais c'était un peu gênant, parce que nous pensions que nous étions dans un monde privé, en train de travailler sur nos points faibles.

Début juin, nous avons fait une pause dans nos répétitions pour donner notre premier concert depuis que John avait réintégré le groupe. J'avais promis au Dalaï Lama que nous serions disponibles si Adam Yauch nous appelait, et c'est ce que nous avons fait. Le Tibetan Freedom Festival était un événement de deux jours au JFK Stadium à Washington, D.C. La veille, nous avons fait un concert surprise au 9:30 Club, juste pour nous mettre en jambe. Le jour du concert, un orage s'est abattu sur la région et, au milieu du concert, une fille a été frappée par un éclair, ce qui a entraîné l'évacuation de tout le stade et l'annulation du reste du concert.

Ce soir-là, il y a eu une réunion logistique. Le camp des Beastie Boys n'était manifestement pas derrière nous, car les organisateurs nous ont dit qu'en raison de la tempête de la veille, certains groupes devaient être annulés. Comme nous étions le dernier groupe engagé, nous ne pourrions pas jouer. Je n'en revenais pas. Nous avons fait tout le chemin depuis la Californie et nous étions ravis de jouer notre premier grand concert avec John devant quatre-vingt-dix mille personnes. Heureusement, Pearl Jam devait clôturer le concert ce jour-là, et Eddie Vedder a eu vent de notre dilemme et a menacé de se retirer si on ne nous donnait pas une partie du temps de scène qui leur était alloué. C'était une incroyable démonstration de soutien de leur part, et nous ne l'avons jamais oubliée.

Il faisait encore jour lorsque nous nous sommes rassemblés en coulisses. Nous nous sommes placés derrière la toile de fond, entourés de boîtiers d'amplificateurs, et nous avons formé un cercle de soul, baissé la tête et fait une accolade collective. Puis nous sommes allés sur scène et nous avons complètement déchiré. Le public nous soutenait à 100 %, et c'était un moment de joie de retrouver John sur scène.

Le lendemain, je me suis dit que tout le monde avait oublié la pauvre fille qui avait été frappée à la tête par la foudre, et je suis allée lui rendre visite à l'hôpital. Elle était alitée mais réveillée, et elle m'a montré toutes ses brûlures. Les pires brûlures se trouvaient là où il y avait du métal sur son corps - un bracelet, son soutien-gorge à armature. Mais le plus ironique, c'est qu'elle parlait au téléphone portable quand elle a été touchée - c'est probablement pour cela que la foudre l'a frappée - et que son nom de famille était Celfon.

De retour à L.A., les chansons se succèdent à un rythme effréné. Sauf une. La première chanson sur laquelle John et moi avons travaillé, avant même de nous retrouver dans le garage de Flea, s'appelait "Californication". J'avais écrit les paroles lors de ce voyage de nettoyage en Thaïlande, quand l'idée que John soit de retour dans le groupe était encore inconcevable pour moi. Alors que j'étais sur un bateau dans la mer d'Andaman, la mélodie s'est imposée à moi, une de ces structures mélodiques simples qui se prêtent à l'envol de mots. L'une des choses qui m'ont frappé lors de mes voyages dans des lieux exotiques, notamment le village des gitans de la mer en Thaïlande et les bazars d'Indonésie, c'est la mesure dans laquelle la culture américaine a imprégné tous ces endroits, jusqu'à l'époque des tee-shirts pirates des Red Hot Chili Peppers. Lorsque j'étais à Auckland, j'ai croisé une folle dans la rue, qui fulminait en disant qu'il y avait des espions psychiques en Chine. Cette phrase m'est restée en tête, alors quand je suis rentré chez moi, j'ai commencé à écrire et à écrire, et ces paroles sont devenues mes préférées parmi toutes celles que j'avais collectées au cours de l'année écoulée.

J'ai montré "Californication" à John, qui a adoré les paroles et a commencé à écrire de la musique. Mais pour une raison ou une autre, même s'il y avait là une chanson parfaite, nous n'arrivions pas à la trouver. Nous avons essayé dix arrangements et dix refrains différents, mais rien ne fonctionnait. Toutes ces autres chansons jaillissaient de nous. Nous travaillions depuis quelques semaines lorsque quelqu'un s'est mis à jouer un riff ultra-sauvage qui ne ressemblait à rien de ce que nous avons fait auparavant. Dès que je l'ai entendu, j'ai su que c'était notre nouvelle

chanson.

À cette époque, j'avais rencontré une jeune mère lors d'une réunion. Elle vivait dans un YWCA avec sa petite fille, essayait de devenir sobre mais n'y parvenait pas

misérablement. La beauté, la tristesse, la tragédie et la gloire, toutes réunies en une seule, de cette relation mère/fille ont été évoquées par les vibrations de cette musique.

Extrait de "Porcelaine"

Porcelaine

*Est-ce que tu portes la lune dans ton ventre
? Quelqu'un a dit que tu t'évanouissais trop
tôt Dérive et flottement et évanouissement*

Petite lune

*Toute la
journée
Petite lune*

Porcelaine

*Dépérissez-vous dans votre peau ?
L'amour de votre famille vous
manque-t-il ? En hochant la tête, en
fondant et en s'évanouissant*

Fin juin, nous avons terminé une douzaine de chansons. "Scar Tissue" était une autre chanson où vous ouvrez le sommet de votre tête et où elle descend en poussière depuis l'espace. Rick Rubin et moi avons beaucoup parlé du sarcasme. Rick avait lu une théorie selon laquelle il s'agissait d'une forme d'humour incroyablement nuisible qui déprimait l'esprit de ceux qui la pratiquaient. Nous avons été de tels salauds sarcastiques que nous nous étions promis d'essayer d'être drôles sans utiliser le sarcasme comme une béquille. Je suppose que je pensais aussi à Dave Navarro, qui était le roi du sarcasme, plus rapide et plus fin que l'ours moyen.

Toutes ces idées étaient dans l'air quand John a commencé à jouer ce riff de guitare, et j'ai immédiatement su de quoi parlait la chanson. C'était une ambiance enjouée, heureuse d'être en vie, un phénix qui se relève des cendres. J'ai couru dehors avec mon magnétophone portatif et, sur fond de musique, j'ai commencé à chanter tout le refrain de la chanson. Je

n'oublierai jamais d'avoir levé les yeux vers

Le ciel au-dessus de ce garage, vers Griffith Park, avec les oiseaux qui volent au-dessus de ma tête, et une dose de Jonathan Livingston Seagull. J'avais vraiment le point de vue de ces oiseaux, me sentant comme un éternel étranger.

Extrait de "Scar Tissue" (tissu cicatriciel)

*Des cicatrices que j'aimerais
que vous voyiez Sarcastique
M. Je-sais-tout
Ferme tes yeux et je t'embrasserai car
avec les oiseaux je partagerai cette vue
solitaire avec les oiseaux je partagerai
cette vue solitaire*

*Pousse-moi contre le mur
Une jeune fille du Kentucky en soutien-
gorge push-up
Pour lécher ton cœur et goûter ta santé, car avec
les oiseaux, je partagerai cette vue solitaire.*

*Perte de sang dans une cabine de
toilettes Fille du Sud à la voix
traînante et écarlate Adieu à papa et
maman parce que
Avec les oiseaux, je partagerai cette vue solitaire*

Nous avons terminé une autre chanson intitulée "Emit Remmus", qui avait été inspirée en partie par mon amitié avec Melanie Chisholm des Spice Girls. À cette époque, les Spice Girls étaient un véritable phénomène, surtout parmi les jeunes filles, comme Clara, la fille de Flea. Même lorsque je me rendais en Nouvelle-Zélande, toutes les petites filles connaissaient les paroles et les pas de danse des Spice Girls. Les chansons étaient de très bonnes chansons pop, surtout lorsqu'elles étaient interprétées par cinq crayons de couleur différente.

Au printemps, j'ai reçu un appel de Nancy Berry, qui dirigeait Virgin Records. Elle m'a dit que les Spice Girls venaient à Los Angeles et que les

deux Melanies voulaient sortir, s'amuser et se faire tatouer. Être

le fun- et tattoomeister résident, j'ai été enrôlé pour leur montrer les ficelles d'Hollywood. J'ai fait en sorte que mon ami garde son salon de tatouage ouvert après les heures de bureau pour les accueillir. J'ai sympathisé avec Mel C (Sporty) et nous sommes restés en contact pendant des mois et des mois. C'était bien, parce que j'ai pu emmener Clara au spectacle et l'amener dans les coulisses pour qu'elle puisse rencontrer ces incroyables personnages qu'elle vénérât depuis un an.

Avance rapide jusqu'en septembre et le dixième anniversaire de Clara. Flea se disputait depuis des mois avec Clara au sujet de la musique d'ambiance dans leur maison, parce que Flea voulait entendre Coltrane et que Clara faisait tourner les Spice Girls en boucle. Flea a donc décidé de faire un coup d'éclat lors de la fête d'anniversaire de Clara. Il a laissé entendre à Clara que les Spice Girls elles-mêmes pourraient venir à sa fête. Et, bien sûr, nous serions les Spice Girls.

Les ressemblances étaient évidentes. Flea serait Baby Spice. John était Sporty Spice. Chris Warren, notre technicien de batterie, a été enrôlé pour jouer Scary Spice, et je serais Posh Spice. Dieu merci, Ginger Spice n'était déjà plus dans le groupe et nous n'avions pas à la remplacer. Avec l'aide de Sherry Westridge, l'assistante de Flea, nous avons trouvé les bons vêtements, les bonnes perruques et le bon maquillage. Nous avons étudié la personnalité et le langage corporel de notre Spice Girl, et nous avons appris les mouvements de danse. Nous avons même fait quelques répétitions.

Le jour de la fête, Clara avait invité tout son clan d'amis de dix ans, qui vivaient et mouraient tous pour les Spice Girls. Tout le monde chuchotait que les Spice Girls allaient peut-être venir parce que Clara les avait rencontrées à leur spectacle. Le moment de la surprise est arrivé, et nous étions tous dans la chambre de Flea, en train de mettre la dernière main à nos tenues, tandis que les filles se trouvaient dans le salon, à l'étage du dessous. La musique a commencé, et les petites filles ont toutes paniqué, criant "Oh mon Dieu" alors que nous descendions l'escalier géant et qu'elles apercevaient ces fabuleux costumes. Puis, lentement, quelque chose a commencé à s'immiscer dans leur esprit.

"Attendez une seconde, ce ne sont pas les Spice Girls. En fait, ce ne sont même pas des filles, ce sont des hommes habillés comme les Spice Girls. EEEEWWWWWWW !"

Nous sommes descendues en sautillant, sans jamais nous départir de notre caractère, et nous avons offert une prestation impeccable. Scary Spice était phénoménale, Baby Spice était

terrifiante avec sa dent creuse de Puce, et John a parfaitement réussi Sporty, travaillant dessus matin, midi et soir jusqu'à ce que son personnage soit là. Posh était facile ; c'était juste une fille distante, coincée et narcissique qui faisait du shopping. Nous avons fait nos petits solos vocaux et nos danses. J'avais une jupe très courte, parce que Posh porte des robes trop courtes, mais j'ai oublié de prendre en compte le fait que j'étais un homme devant des enfants. Je pense qu'aucun d'entre eux ne s'en est jamais remis, car nous ne nous sommes pas rasés les jambes.

Maintenant qu'il était clair que notre quatuor était à nouveau une configuration viable, il était temps de trouver un manager. Deux mois plus tôt, nous ne nous étions pas souciés d'avoir un manager, parce qu'il ne se passait rien, mais nous étions plus passionnés que jamais par la musique que nous produisions. Quelques années auparavant, Rick Rubin avait vanté les mérites de Q-Prime Management. Q-Prime était dirigé par un duo, Peter Mensch et Cliff Bernstein, et dans l'esprit de Rick, ils étaient les managers les plus brillants de l'industrie du rock, sans exception.

Ces deux gars sont venus de New York pour nous rencontrer dans le salon de Flea. Cliff semblait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était, car ses cheveux et sa longue barbe de Merlin le magicien étaient tout blancs. Il était petit, délicat, déterminé et mystique. Il portait des lunettes et avait l'air super intelligent. Il était comme un laboratoire d'idées ambulante, un informaticien organique avec une nature compétitive qui démentait son apparence. Peter, quant à lui, était un paquet de muscles bourru, bruyant et odieux, qui aliénait et était effronté. Il était également très intelligent et, d'une manière étrange, très aimant.

Ces hommes étaient très new-yorkais. Ils étaient dans l'industrie musicale depuis toujours, ayant géré des groupes aussi divers que Metallica - qu'ils ont soutenu dès le début -, AC/DC, Madonna, Courtney Love, les Smashing Pumpkins, Def Leppard et Shania Twain. Cliff et Peter ont fait preuve d'un professionnalisme différent de ce que nous avons connu jusqu'alors. Nous ne sortions pas vraiment d'une année faste, mais nous pensions qu'avec le retour de John dans le groupe, nous avions de bonnes cartes en main. Flea avait une liste de préoccupations comme "Allez-vous nous faire passer à la radio ?". Peter répondait en aboyant : "Et ne pensez pas que nous sommes le genre de managers qui vont s'occuper de vos petits culs. Si vous êtes en tournée, que vous êtes en Alaska et que vous avez oublié votre manteau d'hiver, ne nous appelez pas pour qu'on vous en envoie un par FedEx, parce que vous allez finir par mourir de froid".

Je me suis dit : "Bon, je vais me rappeler de prendre mon manteau

quand on ira en Alaska."

En même temps, j'étais sûr qu'ils essayaient les fesses de Madonna si elle le leur demandait ; c'est peut-être pour ça qu'il a dit ça. Mais il y avait une certaine alchimie dans la pièce, et nous étions attirés l'un par l'autre, alors nous avons signé avec eux.

Avec toutes ces nouveautés, nous avons pensé qu'il était peut-être temps de trouver un nouveau producteur. Chaque fois qu'on enregistre un disque, peu importe la qualité de la collaboration avec un producteur, et même si l'on sait que l'on va finir par enregistrer à nouveau avec la même personne, il y a toujours un jour où quelqu'un se dit : "Voulons-nous un nouveau producteur ?" C'est ce que nous avons ressenti à l'époque à propos de Rick Rubin. Nous avons étudié nos options. Nous avons déjà demandé à Brian Eno de nous produire trois fois, et il avait toujours dit non, alors nous lui avons redemandé, même si ce "non" était inévitable. Nous ne le savions pas, mais il nous faisait une faveur en refusant.

Nous avons même pensé à David Bowie, qui voulait travailler avec nous mais a finalement envoyé une note gracieuse expliquant qu'il avait trop d'autres engagements pour s'occuper d'un autre projet. Une autre raison pour laquelle nous étions réticents à retourner avec Rick Rubin était qu'il travaillait toujours sur six choses à la fois, en plus d'être PDG de sa propre maison de disques, et nous pensions que nous devrions trouver quelqu'un qui ne travaillerait que sur notre projet. Pendant ce temps, nous avons contacté Daniel Lanois, qui avait transformé un vieux cinéma à Oxnard, en Californie, juste en haut de la côte, en un magnifique studio d'enregistrement à l'ancienne. Lanois ne pouvait pas s'engager à nous produire parce qu'il était en attente avec U2, mais il nous a gracieusement offert l'utilisation de son studio pour faire une démo des onze chansons que nous avons terminées. Nous y sommes allés, nous nous sommes installés et nous avons enregistré toutes les chansons d'affilée, en une seule journée. C'était une démo pleine d'âme, fumante, qui n'était pas sans rappeler la première démo que nous avons faite.

Quelques semaines plus tard, nous avons parlé à Rick. Il a libéré de l'espace dans son emploi du temps et nous avons donc décidé de retravailler avec lui. C'était comme si nous étions revenus à la raison et que nous avions réalisé : "Pourquoi est-ce qu'on s'amuse avec tous ces autres gars ?" Le lendemain, j'ai reçu un appel de Daniel Lanois.

"J'ai entendu la bande démo que vous avez faite au studio", a-t-il dit. "J'ai reconsidéré la question et j'ai envie de travailler avec vous. Ces chansons ont vraiment attiré mon attention. Je n'ai rien entendu de tel depuis longtemps."

J'ai sincèrement apprécié ses paroles aimables, même si je lui ai dit que nous étions passés à autre chose. Cependant, il était agréable de voir nos propres sentiments validés par les personnes suivantes

quelqu'un comme lui.

Avant de commencer à travailler avec Rick, les gars de Q-Prime ont décidé de nous envoyer faire une mini-tournée dans les endroits les plus reculés de Californie, juste pour enlever la rouille de la route. Nous avons joué sur une scène de fortune derrière la maison d'un type à Chino, dans le vieil hôtel de ville de Fresno et dans un bar de rodéo à Reno. Nous n'avons même pas fait salle comble avant d'arriver à Santa Barbara. Je me souviens d'avoir pensé : "Parfois, on monte en flèche en avril et on est abattu en juin, mais au moins on est là l'un pour l'autre." Nous étions pleins d'enthousiasme et de couleur, et on sentait que quelque chose se préparait qui pourrait être incroyable, mais nous n'en étions pas encore là.

Cet été-là, je vivais encore sous le toit de Guy Oseary et je me rendais tous les jours au garage de Flea. Au mois d'août, j'ai décidé de me droguer à nouveau. Je n'avais pas rechuté depuis Hawaï, j'étais donc clean depuis six mois, mais un jour, j'ai enfourché ma moto, je me suis dirigé vers le centre-ville et j'ai tout fait. Cela n'avait aucun sens et je n'y prenais aucun plaisir, mais j'avais réveillé le gorille de huit cents livres. Je me suis retrouvé dans une chambre d'hôtel et, à mon réveil, je savais que je ne devais en parler à personne. C'était un week-end, je me suis ressaisi et j'ai répété toute la semaine suivante.

Je suis sorti à nouveau ce week-end-là, mais cette fois-ci, je n'ai pas pu m'arrêter aussi facilement. Je me suis retrouvée dans un hôtel de San Diego, entre autres, déprimée à nouveau. Je ne savais pas quoi faire - je n'avais même pas la force de partir - quand j'ai entendu frapper à la porte. Qui cela pouvait-il bien être ? Je me suis approché du judas et j'ai regardé dehors, et il y avait John, Flea et Chad.

J'ai ouvert la porte et ils sont entrés.

"Je suis vraiment désolée", ai-je dit.

"Ne t'inquiète pas pour ça", dit Flea. "Tu as tout foutu en l'air. Rentrons à la maison et remettons-nous au travail." Il était si pragmatique et ne portait pas de jugement.

"Je suis vraiment désolé que tu aies eu à vivre cela", dit John. "Ça a dû être terrible. Mais tu ne peux plus faire ça."

Nous nous sommes entassés dans la Mercedes clown multicolore de Flea, ce qui a exacerbé l'absurdité de mon environnement, et nous avons roulé vers le nord jusqu'à L.A. Ils m'ont dit que nous avions un disque à faire, mais ils étaient vraiment faciles à vivre, ce qui m'a enlevé beaucoup de poids des épaules. Nous nous sommes arrêtés pour manger de la nourriture mexicaine, et à ce moment-là, nous étions en train de rire et

d'échanger des idées.

On s'amusait en jetant de la nourriture et en prenant du bon temps. Lorsque nous sommes rentrés à Los Angeles, Flea m'a proposé de rester chez lui, dans cette grande chambre octogonale au rez-de-chaussée, avec une moquette imprimée léopard. J'ai emménagé, et ce fut un séjour de deux mois vraiment paisible et productif. Tout ce que j'ai fait, c'est lire et écrire, aller aux répétitions du groupe et passer du temps avec Clara, Flea et les chiens. Je me suis débarrassé de toutes les complications extérieures liées à la vie nocturne, aux filles et à la fête, je suis resté dans l'enceinte et j'ai beaucoup travaillé.

Un jour, alors que j'étais aux Puces, sur un coup de tête, j'ai décidé de me couper les cheveux. Cela faisait treize ans que j'avais les cheveux longs, mais je n'ai pas hésité à aller voir mon ami et à me faire tondre. J'ai gardé les cheveux et je les ai envoyés à mon père dans le Michigan. Lui et moi étions solidaires depuis le début des années 70. Le soir de ma coupe, je suis rentré tard et Flea dormait déjà. Le lendemain matin, je suis entrée dans la cuisine en pyjama. Flea a fait une double prise des yeux, puis s'est mise à rire comme une hystérique. "Oh mon Dieu, je suis de retour au lycée Fairfax, et nous avons seize ans. Regarde-toi !"

À ce moment-là, nous étions passés du garage de Flea à un studio de répétition appelé Swing House, sur Cahuenga. Rick Rubin a commencé à venir s'allonger sur le canapé et à nous écouter jouer, en prenant quelques notes ici et là. Nous avons commencé à amasser une quantité assez énorme de matériel brut en termes de morceaux, de parties, de chansons, de demi-chansons, de ponts, de refrains, de couplets, d'intros, d'outros et de breakdowns. Une fois de plus, nous avons mis en place un tableau noir de ces idées.

Les choses allaient si bien avec l'album qu'à la mi-octobre, Guy O et moi avons décidé de faire un voyage à New York. Nous sommes allés déjeuner au Balthazar à SoHo avec deux autres amis, et alors que nous étions assis, j'ai remarqué que cette fille qui travaillait là m'a jeté un coup d'œil. J'étais très célibataire à l'époque, et très ouvert à ce que l'univers me présente un ami, et cette fille m'a zappé d'un seul regard. Nous étions assis à la table et les autres gars regardaient toutes les jupes qui passaient, mais j'étais toujours fixé sur la blonde. L'instant d'après, cette fille, qui n'était pas notre serveuse, est venue se pavaner à notre table avec une véritable attitude de Miss Sassy Pants.

"C'est de celle-là que je parle", dis-je aux autres, mais ils s'en moquent éperdument. Le repas est arrivé, mais je devais aller parler à cette fille. Je me suis dirigé vers le podium des hôtes, j'ai marché devant elle

et j'ai dit : "Bonjour, je m'appelle Anthony". J'avais déjà entamé la conversation depuis cinq secondes

quand un gars de la table voisine, que j'avais rencontré une fois dans un centre de désintoxication lorsqu'il était venu rendre visite à son frère, en a profité pour me serrer dans ses bras et me raconter tout ce qu'il avait fait au cours des dernières années. Pendant ce temps, ma femme s'éloignait.

"Mec, fais-moi une faveur. Tais-toi et va t'asseoir tout de suite. Je reviendrai dans un petit moment", lui ai-je dit. Finalement, il est parti. "Qu'est-ce que tu fais après le travail ?" ai-je demandé à cette fille.

"Je ne viens pas te rendre visite", dit-elle.

"Pourquoi pas demain après le travail ?" J'ai répliqué.

Elle a accepté. Le reste de la journée, j'étais très excité. J'ai fait abstraction du reste de la gent féminine ; j'étais juste sous le charme. Ce soir-là, Guy O voulait sortir pour rencontrer des filles, mais j'ai haussé les épaules. "Non, je ne peux pas. J'en ai rencontré une", ai-je dit. Le reste de son voyage a donc été gâché, car j'étais désormais monogame.

La mauvaise nouvelle, c'est que je partais dans deux jours, et qu'il ne me restait donc qu'une journée pour faire bouger les choses avec cette fille. Je l'ai rencontrée après le travail et nous sommes allées manger des sushis dans un restaurant voisin. Claire me plaisait beaucoup. Elle avait des yeux bleus cristallins, ressemblait à une fée magique, mesurait exactement la même taille que moi et avait un sens aigu de sa personnalité. De plus, elle avait un style fou, elle était dure et un peu folle. Quand je l'ai regardée dans les yeux, j'ai vu l'esprit invisible de quelque chose que j'aimais déjà. Cette fille pourrait être ma petite amie, ai-je décidé.

Nous avons mangé des sushis et elle a bu de l'alcool, mais cela ne m'a pas dérangé. Ensuite, nous avons fumé quelques cigarettes et nous nous sommes promenés dans SoHo. J'ai essayé de lui suggérer subtilement de passer la nuit dans ma chambre d'hôtel.

"Je vais peut-être le faire, mais je ne vais pas te baiser ou quoi que ce soit de ce genre", a dit Claire. Cela me convenait, et nous avons commencé à rentrer, mais nous nous sommes arrêtés sous un réverbère et nous avons commencé à nous embrasser. Le baiser fonctionnait vraiment. Ce n'était pas un baiser d'excitation, c'était un vrai baiser de connexion humaine, et elle embrassait bien.

Dans ma chambre, nous avons parlé et parlé pendant des heures, apprenant à nous connaître. Je lui ai lu des passages de mon livre de paroles, notamment une chanson dense intitulée "Quixotic Elixir". Nous avons écouté de la musique et avons eu beaucoup de contacts physiques - il y a eu de la nudité et des attouchements - mais elle ne plaisantait pas lorsqu'elle avait dit qu'elle ne me baiserait pas. En fait, elle m'a clairement

fait comprendre que si nous continuions, elle voulait que je fasse un test de dépistage du sida. Tout cela me rassurait, car qui voudrait tomber amoureux d'une fille qui est prête à tout ?

de coucher avec n'importe qui ? Un autre point positif était qu'elle n'était pas fan de mon groupe. Elle avait vingt-trois ans, venait du nord de l'État de New York et avait été, dans sa jeunesse, une véritable salope de raver du nord de l'État de New York sous ecstasy.

Je suis rentrée chez moi le lendemain matin. J'étais retourné chez Guy O et je parlais à Claire au téléphone au moins trois fois par jour. Guy a commencé à organiser la fête de mon trente-sixième anniversaire et, la veille, il m'a demandé si je voulais des filles. Je lui ai répondu qu'à part Sherry et mon amie Mary Forsberg, je ne voulais que mes amis masculins et les gars du groupe.

"Tu es sûr ? Je peux inviter un tas de filles sexy", a-t-il lancé.

"La seule fille qui m'intéresse est Claire. Je pense que je préférerais prendre l'avion et aller à New York pour la journée plutôt que d'aller à la fête", ai-je dit. "Pourquoi ai-je dû rencontrer une fille qui se trouve à un million de kilomètres d'ici ?"

Le 1er novembre est arrivé et nous nous sommes retrouvés dans un endroit chic sur Beverly. Il y avait un tas de tables serrées les unes contre les autres et l'ambiance était à la fête. J'essayais de profiter au mieux de cet anniversaire, me sentant bien parce que j'étais redevenu sobre depuis quelques mois. Le dîner se poursuivait, je bavardais et mangeais, puis j'ai regardé Guy, qui avait une expression vraiment bizarre sur le visage. Lorsque j'ai tourné la tête vers la droite, j'ai vu Claire entrer dans le restaurant avec l'assistante de Guy. À mon insu, Guy l'avait fait venir en avion pour le week-end. Claire était bien habillée, avec sa veste en fourrure new-yorkaise, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, son rouge à lèvres, son maquillage pour les yeux et son grand sourire. Chad, M. Classe, s'est tourné vers Guy et a chuchoté : "Qu'est-ce que tu lui as offert, une prostituée ?"

La première chose que j'ai faite a été de la prendre par la main et de l'emmener à une table au fond. J'avais le sentiment que nous avions besoin de quelques minutes de solitude pour établir une connexion sans être scrutés par tous les convives. Dès la fin du dîner, je l'ai ramenée chez Guy O, j'ai préparé un sac et nous avons pris une chambre au Château Marmont, où j'allais vivre pendant les prochains mois, pendant l'enregistrement de notre album. Nous avons passé une très belle nuit. Claire a bu une bouteille de vin rouge et a pris un bain, et j'ai pris de jolies photos d'elle dans la baignoire, l'eau vert pâle contrastant joliment avec sa peau blanche et pâle. Mais nous n'avons pas eu de relations bibliques. Si j'avais su que Guy l'emmenait en avion, j'aurais eu les résultats du test de dépistage du sida sur la commode. Elle

Nous sommes restés deux jours, et nous nous sommes tenus par la hanche pendant tout ce temps, apprenant à mieux nous connaître.

Elle est partie et je me suis remis à écrire des chansons. Cette fille me plaisait énormément, et une grande partie de mon écriture commençait à être influencée par ce fait. J'avais un tout nouveau puits de sentiments dans lequel puiser. Mais plus j'apprenais à la connaître, plus je me rendais compte qu'elle était elle-même une fille troublée, qui gardait son calme, sa sérénité et son sang-froid autour de moi.

C'est devenu évident lorsqu'elle est venue me rendre visite en décembre. Même si j'étais encore sobre, je ne travaillais pas à mon rétablissement. Je ne suivais pas les douze étapes et je n'allais même pas à de nombreuses réunions. J'étais ce qu'on appelle un "ivrogne sec" - quelqu'un d'irritable, d'agité et de mécontent qui, même s'il est techniquement sobre, souffre des mêmes défauts de caractère invalidants qu'un alcoolique. J'étais toujours un maniaque du contrôle, obsessionnel, égocentrique et égoïste, au lieu de vivre ma vie instinctivement dans la voie de l'amour et du service. Si j'avais travaillé sur ma sobriété, j'aurais fait beaucoup d'écriture personnelle, ce qui vous aide à reconnaître votre comportement et à commencer à agir pour ne pas le répéter. J'étais trop occupé à écrire des chansons, à répéter et à enregistrer pour faire ce travail, ce qui était une dérobade. Le programme ne peut fonctionner que si vous donnez la priorité à votre sobriété, et tout le reste de votre vie se mettra en place.

J'étais un peu rude sur les bords, un peu mal à l'aise dans ma peau, même si je faisais beaucoup de travail pour le groupe. Et voilà qu'arrivait cette fille que j'aimais un peu trop, alors j'étais un peu autoritaire et peu sûr de moi dans cette relation, au lieu de la laisser se faire. J'ai essayé de la manipuler un peu trop, et ça a commencé à devenir tendu.

La première erreur que j'ai commise lors de sa visite a été de la traîner à cette fête hollywoodienne appelée Fire and Ice Ball. Il s'agissait d'un défilé de mode dans un espace loué, rempli de stars de cinéma et d'objets fabuleux. Ce n'est pas le meilleur endroit pour emmener une fille que l'on ne connaît pas très bien. C'était inconfortable, maladroit, c'était Hollywood dans toute sa splendeur, pas un bon rendez-vous.

Nous avons eu un double rendez-vous avec Guy O. Dès que nous sommes montés dans la limousine, Claire a commencé à fouiller dans la collection d'alcools et à boire des verres de vodka. "Elle est nerveuse", me suis-je dit. "Elle ne connaît pas ces gens et elle veut se détendre." Mais j'ai remarqué qu'elle ne sirotait pas ces boissons. Nous sommes allés à la fête, et

je n'étais pas détendue. Les garçons flirtaient avec elle, j'étais jaloux et je ne me sentais pas bien. Nous avons donc

a commencé à s'éloigner, et nous avons fini par partir pour une petite fête avec Madonna et un tas d'acteurs au dernier étage d'un grand immeuble sur Sunset.

Claire s'est mise à commander des triples Cosmopolitan, qu'elle a avalés l'un après l'autre. À ce moment-là, elle avait cessé de me parler parce qu'elle pensait que j'étais un connard. Pendant qu'elle avalait ces boissons, je me suis dit que ça n'allait certainement pas marcher. Je me suis levé et j'ai commencé à marcher autour de la fête. Quand j'ai regardé la table, elle était partie. J'ai alors regardé à l'autre bout de la pièce et j'ai vu Jack Nicholson assis sur une chaise avec Claire sur ses genoux. Ils se passaient un joint dans les deux sens. Ce n'était pas du tout un spectacle agréable.

Entre-temps, le chaos avait éclaté autour de moi, et on m'a demandé d'aider cette fille qui pensait avoir une crise cardiaque après avoir consommé trop de coke. Je lui ai dit de rentrer chez elle, de dormir et que tout irait bien. Puis je suis tombé sur le mannequin qui avait embrassé Jaime le soir où je l'avais rencontrée à New York. La fille a commencé à se frotter contre moi et je me suis dit : "Bon, ça pourrait marcher. On peut jouer à ce jeu à deux." On s'est mis sur le canapé, et quelques minutes plus tard, la fille m'a dit : "Je peux revenir à ton hôtel, ou tu veux venir chez moi ?"

J'ai dit : "Allons chez toi". Alors même que les mots sortaient de ma bouche, mon cœur mourait d'un million de morts. J'ai regardé et j'ai vu Claire assise sur le sol avec un Joaquin Phoenix très ivre. Les choses allaient de mal en pis. Quelques secondes plus tard, Joaquin est venu vers moi.

"J'ai du mal à comprendre ce qui se passe avec cette fille. Je n'arrête pas de lui demander si elle veut sortir d'ici, et tout ce qu'elle peut dire, c'est "Je suis venue ici avec Anthony". Pourtant, vous êtes clairement sur la voie d'un autre scénario. Je veux juste savoir où en sont les choses".

"C'est une grande fille, elle peut prendre ses propres décisions", ai-je dit. "Quoi qu'elle veuille, qu'elle soit la bienvenue. Je n'ai plus rien à voir avec elle."

C'est devenu une impasse mexicaine. Je ne voulais pas partir avec cette autre fille, et Claire ne voulait pas vraiment partir avec quelqu'un d'autre. De plus, elle en était arrivée au point où elle ne pouvait plus marcher. Je l'ai donc prise dans mes bras, je l'ai jetée sur mon épaule et je l'ai mise dans une voiture. J'étais prêt à avoir une grande discussion avec elle, mais j'ai regardé et elle s'était évanouie.

J'ai dû la porter dans la chambre d'hôtel. Je l'ai allongée sur le canapé,

j'ai fermé les rideaux et elle s'est endormie comme un bébé. Pendant ce temps, j'avais

Je suis passée par une trancheuse à viande émotionnelle. Je me suis allongé dans mon lit, mais ce n'était pas un repos pour mon esprit torturé. Je suis resté éveillé toute la nuit avec des visions de Jack Nicholson fumant un doobie avec ma petite amie. Arrrrggghh.

Elle s'est réveillée beaucoup plus fraîche que moi. Nous avons discuté et réalisé que nous étions tous les deux des idiots, que la nuit avait été une démonstration mutuelle d'immaturité vulgaire. Cette semaine-là m'a montré que rien de moins qu'une petite explosion atomique n'aurait pu faire dérailler notre relation, parce que si nous avions pu traverser cette première nuit où elle s'était évanouie et où j'avais été un sale type, nous avons prouvé notre capacité à résister à une tempête dès le départ.

Le groupe a commencé à enregistrer l'album et les sessions se déroulaient bien lorsque nous avons pris des vacances de Noël. Je suis rentré chez moi dans le Michigan, puis je suis retourné à Los Angeles. Le soir du Nouvel An 1999, Flea, John et moi sommes allés au manoir Playboy pour leur fête. Ce n'était pas vraiment notre truc. C'était de mauvais goût d'être au pays des millions de faux seins. Nous n'étions pas dans le truc Charlie Sheen/Fred Durst à ce stade de notre carrière. De plus, Claire me manquait. Nous avions prévu de nous téléphoner à l'aube de la nouvelle année, mais quand j'ai appelé, quelque chose dans sa voix ne collait pas. Elle était sur un ferry dans le port de New York. Cette personne m'avait exprimé son véritable amour, et j'avais fait de même, il y avait donc une connexion évidente entre nous, mais elle n'était pas là au téléphone. C'était inquiétant.

L'anniversaire de Claire a eu lieu au début du mois de janvier. Comme tout se passait bien avec l'enregistrement, j'ai décidé de partir en week-end à New York pour la surprendre. Elle vivait à Brooklyn avec sa sœur et un type qui avait suffisamment de piercings dans les lèvres pour faire une fermeture éclair. J'ai pris l'avion pour New York et je me suis installé à l'hôtel Mercer. J'étais tellement excité par cette surprise que j'ai dû me retenir de sortir trop tôt à Brooklyn. Pour m'assurer qu'elle serait à la maison, je lui avais dit que je faisais livrer une plante exotique chez elle ce jour-là.

Finalement, j'ai sauté dans un taxi et je me suis dirigé vers Brooklyn. Plus j'avançais, plus le quartier devenait miteux. Lorsque nous sommes arrivés à l'adresse, il s'est avéré qu'elle vivait dans un appartement en sous-sol dans un quartier très louche. J'ai frappé à la porte, tout excité, et elle m'a répondu. Elle n'avait pas l'air en forme, ne se sentait pas en forme et ne se réjouissait certainement pas de mon apparition surprise. Elle m'a laissé

Je l'ai fait entrer, j'ai grogné et je suis retourné au lit. J'ai sauté dans le lit avec elle. Nous avons fait l'amour, mais sans grande inspiration.

Puis nous sommes entrés dans la douche ensemble. J'ai regardé ses bras et mon cœur s'est effondré. Elle avait des marques d'athlétisme noires et bleues. Je savais qu'elle buvait et qu'elle avait été la fille du X raver, mais je n'avais aucune idée qu'elle était la fille qui fumait de la coke, se shootait à la coke et chassait l'héroïne à l'occasion. J'étais dévastée, non pas parce que je lui en voulais, mais parce que je réalisais que cette personne dont j'étais si amoureuse était une droguée malade et que sa pauvre petite âme était probablement condamnée à une vie misérable à courir après la drogue et à se sentir comme une merde. Claire a vu mon regard et a été attristée parce qu'elle avait été démasquée. Elle a supposé qu'aucun homme sain d'esprit n'allait sortir avec une fille qui se shootait à la coke.

Je devais m'asseoir avec mes sens. Cette intuition claire et magnifique a pris le dessus. Je savais exactement ce que je ressentais et je n'étais ni confuse, ni troublée, ni compromise. J'ai réalisé qu'aucun de mes sentiments n'avait diminué, mais que je devais peut-être perdre quelqu'un que j'aimais vraiment. Je ne voulais pas fuir Claire, mais je savais que la toxicomanie était suffisamment forte pour que je sois prête, si nécessaire, à laisser partir la personne dont je venais de tomber amoureuse.

Nous nous sommes promenés dans Brooklyn et nous nous sommes arrêtés pour prendre un café. Elle avait vingt-quatre ans ce jour-là, et elle avait l'air en si mauvaise santé, avec des yeux enfoncés et injectés de sang et une pâleur malade.

"Cela signifie-t-il que c'est fini pour nous ?" m'a-t-elle demandé.

"Je ne crois pas", ai-je dit. "Je t'aime toujours. Je ne sais pas si c'est possible pour nous d'être ensemble, mais je ne vais pas m'éloigner de toi à cause de ça."

Je pense que cela l'a touchée. Nous sommes ensuite allés à Manhattan et je lui ai offert quelques cadeaux. Le lendemain soir, je devais prendre l'avion pour rentrer. En partant, je lui ai souhaité bonne chance et lui ai dit que j'espérais qu'elle trouverait un moyen de régler son problème. Je suis retourné travailler à Hollywood. Sans me le dire, Claire a commencé à aller à des réunions et est devenue abstinente.

De retour en studio, les choses se passaient bien, mais la chanson qui était si importante pour moi l'était moins pour les autres. C'était "Californication". Chaque fois que j'en parlais, tout le monde disait : "On a déjà enregistré vingt-cinq autres chansons. On n'a pas besoin d'une autre."

"Non, nous devons avoir ceci", ai-je insisté. "C'est le point d'ancrage

de tout l'album. C'est le meilleur texte que j'ai écrit depuis l o n g t e m p s . Il faut que ce soit un

chanson". Je ne lâchais pas prise. Je répétais à John que nous devions la terminer. Pendant ce temps, la session s'achevait et il ne nous restait plus que quelques jours d'enregistrement des pistes de base. Dans les derniers instants de l'enregistrement, John est entré en courant dans le studio avec sa nouvelle guitare à corps creux White Falcon, d'une valeur de trente mille dollars. Il a dit : "Je l'ai ! J'ai 'Californication' !" Il s'est assis et a joué cette combinaison de notes incroyablement éparses mais obsédantes. C'était tellement différent de toute autre approche que nous avons adoptée pour la chanson que je ne l'ai pas vraiment entendue. Puis il a commencé à chanter, et c'était à l'extrémité supérieure de ma tessiture, mais c'était faisable.

Il l'a enseignée à Flea et Chad, nous l'avons répétée plusieurs fois et nous l'avons enregistrée. C'était une telle sensation de soulagement et de gratification, de savoir que la chanson ne finissait pas dans la même poubelle que "Quixotic Elixir" et un certain nombre d'autres chansons pour lesquelles j'avais de grands espoirs.

"Californication"

*Espions psychiques de Chine
Essayer de voler l'exaltation de
votre esprit Petites filles de
Suède
Rêve de citations du grand écran Et
si vous voulez ce genre de rêve C'est
Californication*

*C'est le bout du monde
Et toute la civilisation
occidentale Le soleil peut se
lever à l'Est
Au moins, il s'installe à l'endroit
définitif Il est entendu qu'Hollywood
Vente de Californication*

*Payez bien votre chirurgien
pour rompre le charme de
l'âge*

La peau des célébrités, c'est votre menton

Ou est-ce la guerre que vous menez

*Licorne premier-né
Hard core soft porn
Rêve de Californication Rêve de
Californication*

*Épouse-moi, ma fille Sois ma fée pour le
monde Sois ma propre constellation
Une jeune mariée avec un bébé à
l'intérieur Se défoncer à l'information
Et achetez-moi une étoile sur le
boulevard C'est Californication*

*L'espace pourrait être la dernière frontière
Mais c'est fait dans un sous-sol
d'Hollywood Cobain peux-tu entendre
les sphères Chanter des chansons
d'une station à l'autre Et Alderon n'est
pas loin
C'est la Californication*

*Nés et élevés par ceux qui louent le
contrôle de la population
Tout le monde est passé
par là, et je ne parle pas
des vacances*

*Licorne premier-né
Hard core soft porn
Rêve de Californication Rêve de
Californication
La destruction mène à une route très difficile*

*Mais elle favorise aussi la création
Et les tremblements de terre sont à la
guitare d'une fille Ils sont juste une
autre bonne vibration Et les raz-de-
marée n'ont pas pu sauver le monde De
Californication*

*Bien payer son chirurgien
Pour rompre le charme du
vieillessement Plus malade
que les autres
Il n'y a pas de test
Mais c'est ce dont vous avez envie*

*Licorne premier-né
Hard core soft porn
Rêve de Californication Rêve de
Californication*

L'une des raisons pour lesquelles j'ai pu chanter "Californication" sans trop de difficultés est que j'ai pris des cours de chant avec un professeur extraordinaire, Ron Anderson. Au fil des ans, j'ai essayé un certain nombre de coachs vocaux. Avant *Mother's Milk*, j'ai pris des leçons avec une folle aux cheveux blancs originaire d'Autriche, dont le titre de gloire était d'avoir travaillé avec Axl Rose avant *Appetite for Destruction*. Son truc, c'était de se tenir à un endroit et de presser son ventre d'une certaine façon, ce qui ne me convenait pas, puisque je me baladais partout sur scène.

Pour *Blood Sugar*, j'ai pris des cours avec le coach vocal de Michael Jackson, mais je ne l'aimais pas beaucoup et j'ai abandonné après deux séances. Pour *One Hot Minute*, j'ai pris des cours avec un homme agréable qui jouait du piano et chantait dans les bars pour les pourboires. Je ne sais pas si j'ai amélioré mes capacités vocales, mais c'était très amusant. Au lieu de faire des gammes, nous sortions l'un de ses centaines de livres de chansons et nous chantions des chansons des Beatles. Ensuite, j'ai découvert Ron Anderson, un professeur de musique classique doté d'une voix d'opéra. Ce n'était pas amusant de rester assis à faire des gammes, mais les résultats

étaient immédiats

et j'avais beaucoup plus de contrôle sur ma voix. J'ai travaillé avec lui tous les jours pendant l'enregistrement de l'album, que nous avons finalement appelé *Californication*. Ma plus grande erreur a été de ne pas continuer à travailler dans son style, ce qui fait que je perdais souvent ma voix lorsque j'étais sur la route. Nous avons atteint un point de rupture lors d'une tournée à New York. Ron a pris l'avion et a travaillé avec moi toute la journée, et j'étais assez bien pour faire le concert. Il m'a donné un régime strict d'échauffement de la voix, que je pratique religieusement encore aujourd'hui.

Nous étions tous ravis lorsque nous avons terminé l'élaboration de l'album. Nous nous sentions comme une forêt qui avait brûlé et dont les cendres avaient donné naissance à de nouveaux arbres. Flea était encore dans l'essoreuse émotionnelle, mais John, moi et même Chad étions passés par nos propres essoreuses, il y avait donc un vrai lien entre nous, et mener à bien ce projet a été un véritable processus d'unification. Le fait d'avoir traversé tout cela a changé nos perspectives. On ne peut plus être aussi salaud qu'avant, on ne peut plus être aussi égocentrique, on ne peut plus avoir l'impression que le monde nous doit quelque chose, on ne peut plus être le type "où est le mien ? Le "où est le mien", c'est que je suis en vie et que j'ai l'occasion de jouer de la musique avec les gens avec qui j'aime le plus jouer de la musique. L'un des aspects les plus mystifiants de cette période de notre groupe est que nous étions aussi enthousiastes qu'à nos débuts, si ce n'est plus. Et lorsque nous avons commencé, nous avons conquis le marché de l'enthousiasme.

Nous avons mixé le disque et les gens ont commencé à venir l'écouter, et nous étions ravis des réactions. Les choses se passaient bien à la maison aussi. Je faisais des allers-retours à New York pour rendre visite à Claire, qui était maintenant la Sober Girl. Elle voulait retourner à l'école, alors je l'avais inscrite à l'Institut de technologie de la mode, et elle se débrouillait bien. La lumière dans ses yeux était revenue et nous nous entendions à merveille.

Le seul problème que le groupe a rencontré a été lorsque nous avons fait écouter l'album terminé à notre nouvelle équipe de management. Cliff et Peter ont pris l'avion pour L.A., se sont assis dans le studio, ont écouté et ont été si peu impressionnés que nous n'arrivions pas à y croire. Nous leur avons joué "Scar Tissue", "Otherside" et "Californication", et ils sont restés assis là à dire "Ok. Nous pourrions peut-être travailler avec celui-là. Je ne sais pas pour l'autre. Ce n'est pas un home run, mais on pourrait peut-être s'en servir comme base." Ils sont toujours comme ça, ils ne réagissent

toujours pas aux choses. Nous avons trouvé presque drôle qu'ils reçoivent le fruit de notre travail avec une réaction aussi discrète. Nous n'étions pas inquiets. Nous croyions en

Nous avons aimé le disque et nous voulions le partager, mais nous ne nous attendions pas à ce qu'il soit bien accueilli, nous étions simplement satisfaits de ce que nous avions fait.

Cliff a décidé que nous devrions commencer par "Scar Tissue" en tant que single et première vidéo. Nous avons décidé de faire une petite tournée spéciale pour dévoiler l'album. Comme il sortait en juin, mon ami Chris Rock a suggéré que nous jouions dans les bals de fin d'année à travers le pays pour le promouvoir. Cela m'a fait penser à l'époque où j'étais au lycée et à l'excitation qu'il y avait à aller voir les groupes qui passaient, alors nous avons décidé de faire un tas de concerts gratuits pour les lycéens. Puis Columbine est arrivé, et une tempête de peur s'est abattue sur tous ces lycées. Nous avons pensé qu'il était plus important que jamais de faire ces concerts, et nous avons donc eu l'idée de demander aux lycéens d'écrire des essais sur la façon dont ils pourraient rendre leurs écoles meilleures, plus sûres, plus heureuses, plus rock, afin qu'ils n'aient pas à aller à l'école avec la peur au ventre. Si vous écriviez l'essai, vous receviez un billet gratuit pour le spectacle. Nous sommes allés jouer en mai, et ce fut un groupe de spectacles absolument magique, parce qu'ils étaient petits et destinés à des enfants qui voulaient clairement être là, qui avaient pris le temps d'écrire les compositions. Il y avait tellement d'amour de la part de ces enfants que nous n'aurions pas pu rêver d'un meilleur accueil.

Nous avons su que l'album touchait beaucoup de monde lorsque nous avons effectué une tournée de presse européenne en juin. Nous étions en Italie, et John et moi étions à l'arrière d'une Mercedes, la fenêtre ouverte. Un scooter avec deux Italiens à bord s'est arrêté à côté de nous. Ils ont regardé à l'intérieur de la voiture et se sont mis à crier "Hey, Californication, Californication !", puis ont commencé à chanter "Scar Tissue". Le disque était sorti depuis cinq jours. Partout où nous allions, tous les magasins passaient notre disque. L'Italie s'est enflammée. Nous sommes passés d'une poignée de disques vendus à plus de disques que n'importe qui d'autre cette année-là en Italie. Comment un pays tout entier peut-il décider de commencer à vous aimer en un jour ?

En juillet, nous avons entamé une série d'énormes concerts. Peu de temps après la sortie de notre disque, il y a eu un énorme buzz dans le monde entier. Le disque a été reçu de manière beaucoup plus large et chaleureuse que nous ne l'aurions jamais imaginé. En cours de route, on nous a demandé de clôturer Woodstock 99. C'était parfait, parce qu'on nous avait demandé de jouer un concert en plein air sur Younge Street à Toronto la veille. C'était censé être un concert discret, mais toute la ville était là.

Cette immense étendue

d'humanité remplissait la rue, tous les bâtiments et tous les toits. C'était un autre indicateur que le monde était avec nous et que nous avions réveillé les fans endormis de Red Hot de leur Rip Van Winkleism. Ils sont tous sortis du bois pour jouer avec nous sur cet album.

Le lendemain, nous sommes allés à Woodstock. Nous avions prévu d'arriver en avion, de prendre un bus, d'arriver sur le lieu du concert une heure avant notre concert, de nous concentrer, de jouer et de déguerpir avant que l'exode massif ne commence. Avant d'arriver sur place, nous avons entendu dire que cet événement était moins bien organisé et que la foule devenait incontrôlable. Lorsque nous nous sommes arrêtés sur cette ancienne base militaire au nord de l'État de New York, il est apparu clairement que cette situation n'avait plus rien à voir avec Woodstock. Ce n'était pas un symbole de paix et d'amour, mais de cupidité et d'enrichissement. La petite colombe avec la fleur dans la bouche disait : "Combien pouvons-nous surfacturer ce T-shirt aux enfants et nous en tirer à bon compte ?"

Nous sommes arrivés en coulisses et nous étions tous déterminés à nous lancer directement dans nos rituels - les échauffements physiques, les étirements, la méditation, les exercices avec les doigts, les échauffements vocaux. Il était environ sept heures, et nous allions donc monter sur scène pendant un coucher de soleil explosif et dramatique au nord de l'État de New York. Nous n'avions pas entendu parler d'abus ou de viols, ni de quoi que ce soit d'autre. Pour nous, c'était juste un autre grand festival de rock, sans aucun élément particulièrement diabolique.

Notre heure sacrée de préparation a été interrompue lorsque la sœur de Jimi Hendrix est arrivée en coulisses et nous a suppliés d'interpréter une chanson de son frère. Il semblait qu'un hommage à Hendrix était tombé à l'eau et elle était mortifiée que Woodstock l'oublie. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas joué une chanson d'Hendrix, et notre première réaction a donc été de refuser. Mais elle n'arrêtait pas de nous dire à quel point cela lui tenait à cœur, et dix minutes avant de monter sur scène, nous avons décidé de jouer "Fire".

J'ai revu les paroles et John s'est familiarisé avec les accords. Juste avant de monter sur scène, Flea est venu me voir et m'a dit : "Je pense faire le spectacle nu. Qu'en penses-tu ?"

"Si c'est ce que tu penses, alors ne te pose pas la question. Laisse voler ton drapeau, mon frère", ai-je dit. Dans ce contexte, il semblait naturel qu'il soit nu, et personne ne s'est laissé distraire. Nous avons joué un spectacle fluide et dynamique.

À la tombée de la nuit, nous avons vu une colonne de feu géante au fond du public. Nous avons participé à des tonnes de festivals où des feux de joie avaient été allumés.

a commencé, donc celle-ci ne semblait pas sortir de l'ordinaire. Au moment du rappel, nous avons entamé "Fire", non pas parce que des incendies faisaient rage, mais en guise de palliatif pour la sœur de ce pauvre Jimi. Et la vieille chaussure a tenu. Puis nous avons quitté la scène en courant, nous avons pris l'avion, atterri à Manhattan et nous nous sommes installés dans notre maison loin de chez nous, l'hôtel Mercer. Il n'était que minuit, mais nous avons commencé à entendre parler des émeutes, des viols et des incendies qui faisaient rage à Woodstock. C'était vraiment bizarre, parce que pour nous, c'était un concert de rock-and-roll tout ce qu'il y a de plus normal.

Mais nous nous sommes réveillés avec des journaux et des stations de radio qui nous reprochaient d'avoir incité la foule à jouer "Fire". Nous avons ignoré ces accusations ridicules, même s'il s'est avéré que les promoteurs étaient des connards et que l'environnement n'était pas convivial. Nous aurions dû y prêter plus d'attention et ne pas nous isoler autant du point de vue des fans. Je pense qu'il était irresponsable de se présenter, de jouer et de partir, sans regarder de plus près les détails entourant le spectacle.

Il était temps d'aller jouer en Europe. Q-Prime était idéologiquement construit sur les tournées. Leur philosophie de base était qu'après avoir sorti un disque, vous deviez parcourir le monde dix fois si vous vouliez qu'il marche bien. Nous étions habitués à tourner, mais pas à ce point. Plus vous êtes dans un groupe depuis longtemps et plus vous avez tourné, plus il devient difficile de dire "Je pars en tournée pendant deux ans et je vais dormir dans un lit différent chaque nuit, être dans des bus, des trains, des voitures, des taxis, faire la navette, se déplacer, pousser, tirer, ne pas manger normalement, ne pas dormir normalement et ne pas être auprès de mes proches". Flea avait une petite fille, ce qui rendait les choses encore plus difficiles. Mais Q-Prime était très motivé, et cela faisait longtemps que nous n'étions pas allés là-bas, alors nous étions un peu plus disposés à prendre la route sans arrêt que nous ne le serions à l'avenir.

Nous avons commencé par un concert gratuit à Moscou le 14 août 1999. Dans le cadre du réveil de la glasnost en Russie, ils avaient adopté MTV, et nous avons été choisis pour inaugurer les débuts de MTV en Russie avec un énorme concert gratuit sur la Place Rouge. Le premier problème a été que John a dû être dissuadé de craindre que nous soyons victimes d'un enlèvement, car après la Colombie, la Russie était devenue la capitale mondiale de l'enlèvement. Après avoir obtenu des garanties pour notre sécurité personnelle et un contingent de personnel de sécurité, nous

avons accepté de faire le concert.

On pourrait s'attendre à ce que Moscou, la plus grande ville de Russie, soit gérée de manière efficace, voire militaire, mais ce n'était pas le cas. Il n'y avait pas d'ordre du tout et les rackets étaient la norme. Les flics, les militaires, le personnel de l'aéroport, tout le monde voulait nos roubles. C'était la première fois que l'un d'entre nous se rendait en Russie et nous ne nous sentions pas en sécurité. Nous avons séjourné à l'hôtel Kempinski, un cinq-étoiles luxueux, doré et marbré au milieu d'une économie étonnamment pauvre. À Moscou, tout était gris, gris, gris. Le ciel était gris, les bâtiments étaient gris, les rues étaient grises, les buissons étaient gris. Il y avait ce lourd nuage de gravité stalinienne qui étouffait l'endroit.

Nous avons pris quelques jours pour décompresser et visiter la ville. La veille du spectacle, par un horrible coup du sort, je me suis brisé, tordu, tourné, tranché et coupé le dos. J'ai consulté un kinésithérapeute, mais cela n'a servi à rien. De la fenêtre de mon hôtel, je pouvais voir l'énorme scène qu'ils avaient construite et j'étais déçu à l'idée de jouer devant toute la Russie sur MTV avec un dos en compote.

Le jour du spectacle, la Place Rouge était tellement remplie de Russes que nous avons eu besoin d'une escorte policière pour nous approcher de la scène. Lorsque nous sommes entrés en scène, mon dos ne se portait toujours pas bien, même si c'était mieux que la veille. J'ai tout de même réussi à me tenir droit et à présenter les chansons. Rien de bien folichon, pas de possibilité de faire mon truc de chant et de danse, mais nous avons fait de notre mieux. Nous avons ensuite quitté la Russie à toute vitesse, mais nous nous sommes fait arrêter et extorquer par la police sur le chemin de l'aéroport. Pour couronner le tout, Chad s'est fait racketter pour tout l'argent qu'il avait sur lui juste avant l'embarquement.

Je n'avais jamais vraiment aimé l'Autriche, principalement parce que les gens que j'y ai rencontrés étaient si arrogants et pompeux, mais lorsque nous sommes descendus de l'avion à Vienne après une semaine en Russie, c'était comme si nous allions à Disneyland pour la première fois en tant qu'enfant. Le soleil est apparu, les nuages se sont ouverts, on pouvait sentir l'odeur des fleurs, il y avait de la neige sur les montagnes, c'était tout simplement le paradis. Cependant, le reste de cette étape de la tournée européenne n'a pas été mon moment de gloire. Il est difficile de faire prospérer une relation lorsque vous êtes en Europe et que votre petite amie est aux États-Unis, que vous êtes tous deux relativement sobres et que vous n'avez pas encore réglé vos problèmes de contrôle, de jalousie, d'insécurité et de dépendance. Il y avait beaucoup de friture émotionnelle.

C'était difficile d'être parti pendant des mois, et si loin que le décalage horaire devenait un énorme obstacle. Vous voulez communiquer, mais vous n'y arrivez pas, et les jours passent. Tu t'énerves, tu essaies de l'appeler et tu ne la trouves pas, puis tu la rattrapes enfin et elle est sortie faire quelque chose de stupide qu'elle n'aurait pas dû faire, parce qu'elle aurait dû être là à attendre ton coup de fil, mais elle t'a laissé tomber et elle commence à avoir des soupçons et "Qui est cette voix de fille en arrière-plan ?". "Oh, c'est ma masseuse ou mon amie ou je ne sais quoi." Je n'étais pas doué pour ça, et Claire ne l'était pas plus, et ensemble nous étions têtus. Ces choses-là demandaient toujours beaucoup de réparations, et nous devions attendre que je rentre à la maison.

Le groupe s'est donné à fond dans les tournées cette année-là. Claire a terminé ses études et nous avons décidé que ce serait une bonne idée qu'elle s'installe à Los Angeles, ce qui signifiait que je devais trouver un endroit où vivre. J'avais toujours rêvé d'un vieil immeuble magnifique à West Hollywood, le Colonial House, qui se trouvait à deux pas du Château Marmont. Lorsque Jennifer Lopez a quitté son appartement, je l'ai pris. Claire a déménagé à Los Angeles en septembre 1999. Elle avait l'usage de ma belle Cadillac Esplanade neuve et toutes ses dépenses étaient payées, mais elle n'avait pas de travail, elle ne connaissait pas grand monde et j'étais sur le point de repartir pour l'Europe.

Sur le chemin de l'Europe, le groupe s'est arrêté à New York et a donné un concert au Windows on the World dans le World Trade Center pour les gagnants du concours de la radio K-Rock. Le concert était animé et énergique, mais la sonorisation était épouvantable : Je n'ai entendu que la batterie et la guitare, sans aucune voix pendant toute la durée du concert. J'ai fini par crier à pleins poumons et par perdre ma voix, ce qui était pénible.

Nous nous sommes envolés pour la Finlande et avons commencé à sillonner l'Europe. Lorsque nous sommes arrivés en Espagne, Claire a décidé de venir pour la dernière semaine de la tournée. J'aimais cette fille, j'étais heureux de la voir, heureux d'avoir ma femme dans mon lit, dans mes bras, mais elle était difficile à vivre au quotidien, tout comme moi. Elle n'a jamais réussi à comprendre que beaucoup de gens qui étaient fans du groupe étaient des filles, et pour une raison ou une autre, elle m'en tenait pour responsable. Il y avait des moments où nous donnions des concerts, où j'étais avec elle et où nous devions marcher de l'arène jusqu'à la voiture, et où des gens frénétiques me chargeaient. Souvent, c'était des filles, et elles criaient "Je t'aime, je t'aime, je veux être avec toi, s'il te plaît, serre-moi

dans tes bras". Je n'ai aucune raison d'être méchante avec ces personnes ou d'expliquer à

"J'ai une petite amie, tu ne dois pas m'approcher avec de tels sentiments". Leur interaction avec moi n'est qu'une illusion. Je leur dis : "Merci beaucoup, bonjour, au revoir, Dieu vous bénisse, bonne soirée, continuez." Si j'étais avec Claire, elle dirait : "Non, tu ne peux pas laisser ces filles venir te dire ces choses. Elles doivent savoir que je suis ta petite amie."

Claire et moi avions cet antagonisme historique. Lorsque nous étions séparés sur la route, nous nous opposions l'un à l'autre, et lorsque nous nous retrouvions sur la route, nous nous opposions l'un à l'autre. C'est parce que tout ce que nous voulions, c'était l'amour et l'attention constants de l'autre et que personne d'autre ne reçoive cet amour et cette attention, ce qui est égoïste et difficile dans une relation. Nous étions émotionnellement attardés, et c'était le mieux que nous pouvions faire à l'époque.

Nous avons joué à Barcelone et Chad s'était lié d'amitié avec une Barcelonaise mignonne comme tout. Elle est venue en coulisses, et lorsque Chad l'a présentée, je me suis levé, je l'ai saluée d'un baiser européen et je l'ai invitée à s'asseoir et à manger un morceau. Bien entendu, cela a rendu Claire furieuse.

Quand la fille est partie, j'ai levé les yeux et j'ai dit : "Au revoir, ma chérie." "Chérie" ? Tu viens de l'appeler 'ma puce' ?" Claire est furieuse. "Oh, c'est vrai maintenant c'est *ta* chérie ?" Même si elle se ridiculisait, je la suivais, car le lendemain, c'est moi qui lui dirais : "Tu viens de dire 'au revoir chérie' à ce type ?"

Lorsque nous sommes arrivés à Madrid, la roue a lâché. Nous nous sommes encore chamaillés, comme dans la série *I Love Lucy*, mais sans la fin heureuse. Nous étions dans cette belle suite d'hôtel à Madrid, follement amoureux, en pleine tournée réussie au milieu de l'Espagne, et nous avons commencé à nous disputer à propos de la chose la plus stupide au monde. On a commencé à se disputer à propos de la chose la plus stupide au monde, et on l'a fait descendre dans l'ascenseur, dans le hall, dans le bus qui nous emmenait à notre avion.

Malheureusement, cela s'est poursuivi tout au long de Lisbonne. Puis nous sommes rentrés à la maison et nous nous sommes disputés. J'ai adoré vivre avec elle dans ce superbe appartement, mais ça n'a jamais été facile. Nous étions tous les deux des putains de drogués depuis si longtemps que nous n'avons jamais eu l'occasion d'abandonner notre comportement puéril. Nous devons aimer les drames et le fait de se disputer, de se réconcilier et de recommencer tout le cycle. C'était complètement fou.

Je sais que je n'avais que de l'amour pour cette fille. Je n'avais aucun intérêt à courir après d'autres filles. Mon seul intérêt était de la voir guérir et de prendre soin d'elle, ce qui s'est avéré être l'un des problèmes. J'ai tellement pris soin d'elle qu'elle s'attendait à ce que je lui dise constamment : "Oh, Anthony le fera pour moi." Je payais pour tout ce dont elle avait besoin, j'essayais de lui trouver un emploi, j'essayais de lui trouver un ami, j'essayais de lui trouver un parrain, je faisais toujours tout pour elle. Une fois qu'elle a commencé à s'attendre à cette réponse, je me suis dit : "Va te faire foutre. Ne t'attends pas à des conneries. Gagne ta place dans la vie, gagne ton respect, fais ce que tu as à faire." Elle était donc dans une situation terrible, parce qu'elle m'en voulait probablement de lui avoir donné des choses et de penser qu'elle devait gagner sa place dans la vie. C'était une situation perdante, et je n'étais pas très douée pour la gérer.

Même lorsque j'ai financé la création de son entreprise de mode, c'est devenu un sujet de discorde. Dès que j'ai vu ses vêtements, je me suis dit : "Ces vêtements sont incroyables. Elle a un style fou." J'ai téléphoné à mes directeurs à New York pour leur dire : "J'ai besoin des noms de tous les acheteurs des grands magasins." Mais Claire n'était jamais satisfaite, jamais reconnaissante et jamais à l'aise. Elle était toujours sur les nerfs et mécontente de quelque chose. J'étais tout aussi mal adapté à la vie à ce moment-là. J'avais quitté mon gyroscope depuis si longtemps que je ne savais pas comment gérer les scénarios de base de la vie avec clarté ou intuition.

Il se passait aussi des choses amusantes à l'époque. Notre vie sexuelle avait commencé assez lentement, mais elle s'était transformée au fil du temps en une attirance spirituelle après que nous ayons enfin compris le corps de l'autre. Sa sexualité était d'une profondeur que je n'avais jamais connue auparavant. Notre amour ne faisait aucun doute, même si nous avions tous les deux des personnalités inflammables.

Cette année-là, nous avons rendu visite à nos deux familles à Noël. C'était la première fois que mes parents la rencontraient. C'est drôle, mes amis masculins ont toujours été terrifiés par Blackie. Lorsqu'ils le rencontraient, ils essayaient de lui serrer la main et il les regardait et s'éloignait. Mais il n'a jamais été comme ça avec mes amies. Il était toujours incroyablement gracieux et accueillant avec toutes les filles que j'avais dans ma vie. Il était impatient de passer du temps avec Claire et de regarder les photos de famille avec elle. Mais Claire n'était pas la personne la plus chaleureuse qui soit. Même si elle le ressentait intérieurement, elle ne le communiquait à personne. C'était comme ça avec elle et ma mère. Ma mère

était très heureuse que j'aie cette personne dont j'étais amoureuse

mais elle ne pouvait jamais dire si Claire avait de l'amour ou de la compassion pour elle ou pour le reste de notre famille, parce que Claire n'affichait pas ses émotions.

J'avais beaucoup de raisons d'être reconnaissant pour ce Noël. L'album continuait à se vendre de manière phénoménale. De temps en temps, Gail de Q-Prime m'appelait pour me dire : "*Californication* est numéro un dans ce pays, et il est toujours dans le top 10 là-bas." Je sautais partout, je sautillais, je hululais et j'applaudissais. C'est dommage que ma vie personnelle n'ait pas été aussi florissante que ma vie professionnelle. Sur le plan professionnel, nous étions en pleine forme. Outre les ventes de disques, nous jouions très bien. Nous avons trouvé comment donner vie à ces nouvelles chansons qui avaient puisé dans un domaine émotionnel plus profond et plus hanté que nous ne l'avions jamais fait auparavant.

Observer l'évolution constante de John était aussi un film en soi. Lorsque nous sommes sortis ensemble au début de *Californication*, il était timide et renfermé sur scène, ne cherchant pas à émouvoir ouvertement. Au fil du temps, il s'est transformé en un hambone qui n'en avait jamais assez. "Commençons le spectacle avec moi en solo pendant dix minutes." Il ne le faisait pas par narcissisme, mais par amour de la musique et par désir de communier avec les esprits, à la fois les esprits invisibles et les esprits des gens qui étaient là pour faire l'expérience de la musique et de l'amour. Le voir déployer ses ailes était un délice.

Nous avons inauguré le millénaire lors d'un concert au Forum, dans notre ville natale. Le Forum nous a toujours laissé de bons souvenirs. Flea et moi nous étions faufiletés dans le Forum pour voir Queen à l'époque, et plus récemment, lorsque nous sommes arrivés chez Warners Bros, nous avons touché le jackpot en tant que fans des Lakers parce que Mo avait quatre billets au centre du terrain. Après *Blood Sugar*, nous étions les premiers à gagner de l'argent chez Warner. Flea, moi et deux de nos amis étions toujours assis au centre du terrain.

Nous avons déjà joué au Forum avec Dave Navarro, et c'était l'une de nos meilleures dates américaines avec lui. Il est toujours difficile de bien faire lorsqu'on joue dans sa ville natale. Les attentes sont tellement élevées, et vous avez en plus le stress d'obtenir des billets pour votre famille et vos amis. Cela peut donc aller dans les deux sens. Au lieu de faire ce que vous savez faire de mieux, c'est-à-dire jouer et faire du rock, vous risquez d'être trop préoccupé par toutes ces questions extérieures, de vouloir que le concert soit le meilleur possible, et de finir par être nul. Ou bien vous pouvez toucher le jackpot et faire vibrer votre ville comme elle ne l'a jamais

été auparavant.

Ce spectacle se situait quelque part entre les deux. Nous étions bons, mais pas incroyables. Ce qui est bien, c'est que ma sœur Julie et son mari, Steve, sont venus passer le réveillon du Nouvel An avec moi. C'est aussi le concert mémorable où John Frusciante a été touché par la flèche de Cupidon et est tombé amoureux de Milla Jovovich, qui répétait avec son groupe à côté de chez nous, au Swing House. Ce soir-là, elle est venue au concert en robe de mariée, et elle a mis le holà sur le flim-flammy de John.

Nous avons eu quelques jours de repos après le concert du Nouvel An, puis nous sommes passés de la Californie, belle et ensoleillée, à Tokyo, lugubre, froide et grise, au Japon. C'était la première fois que nous jouions au Japon depuis que John était revenu dans le groupe, et nous voulions laisser un nouveau goût dans leurs palais psychiques, puisque c'est là que John avait joué son dernier concert avant de quitter le groupe. Mais les concerts au Japon n'étaient pas très amusants, et nous n'étions pas au meilleur de notre forme. L'un des problèmes était que j'avais développé un cas chronique d'attelle du tibia, et chaque fois que je me trouvais sur scène, mes mouvements étaient des "Ooh, ooh, ah, ah".

Après le Japon, nous avons eu une semaine de repos avant de partir pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Tout le monde est parti pour des vacances différentes. Je devais retrouver Claire à Bali. J'avais hâte de la voir, surtout après avoir été si déprimée au Japon. Je n'oublierai jamais à quel point j'étais heureux lorsque j'ai franchi la porte de l'aéroport et qu'elle m'a accueilli. Elle avait une grosse fleur dans les cheveux et avait pris quelques kilos, ce que j'ai apprécié, parce qu'elle était belle quand sa chair était pleine et poussée vers l'extérieur, plutôt que d'être aspirée.

Nous avons séjourné dans un complexe de luxe construit sur le flanc d'une falaise surplombant l'océan. Chaque chambre était une unité individuelle avec une piscine en pierre. Il y avait des pétales de rose partout sur le lit et dans la baignoire. Cet après-midi-là, Claire et moi avons fait l'amour comme jamais auparavant. Nous avons ensuite fait de la plongée avec masque et tuba et nous sommes allés à l'intérieur des terres, la plus belle partie de l'île. On se représente Bali comme un endroit vierge et isolé, mais c'est en réalité une agglomération surpeuplée et surchargée de trafic, avec un peu de pollution atmosphérique en plus. Il devait y avoir quelques centaines de milliers de personnes entassées sur l'île, mais l'intérieur n'était que montagnes et jungle. Nous avons participé à une incroyable aventure de rafting sur une rivière qui traversait le milieu de l'île.

Il était alors temps de jouer au Big Day Out, la réponse australienne à Lollapalooza. Le mois de janvier est de loin la période la plus agréable en

Australie, parce que c'est leur été et que tout le pays est en période de joie. Nous avons commencé notre tournée à Auckland, en Nouvelle-Zélande, et nous étions particulièrement excités parce que Nine

Inch Nails allaient être à l'affiche avec nous, et nous les adorions tous. Nous jouions également avec les Foo Fighters, dont nous allions devenir incroyablement proches par la suite.

Le seul inconvénient de tout cela, c'est que j'avais des douleurs au tibia. Même avec une semaine de repos, la douleur ne s'atténuait pas. Mes tibias subissaient des fractures capillaires parce que mes muscles et mes tendons étaient tellement gonflés qu'ils tiraient sur la masse osseuse. Marcher était douloureux, sauter l'était encore plus, et j'allais devoir aller sur le terrain et donner mes meilleures performances avec ces bâtons de fuite qui me faisaient souffrir comme des fous. Deux jours avant le spectacle, j'ai consulté un médecin.

"Doc, j'ai des douleurs au tibia. Pourriez-vous me donner un relaxant musculaire, ou quelque chose qui ne m'affectera pas à partir du cou, pour que je puisse aller jouer ?". J'ai demandé.

Il m'a suggéré l'Advil, mais je lui ai dit que je l'avais déjà essayé et que cela n'avait pas fonctionné. "Il existe un nouvel analgésique non narcotique appelé Ultram", m'a-t-il dit. "Il est très efficace pour les athlètes qui doivent travailler dans des conditions similaires à celles de l'armée. Prenez-en un dans l'après-midi et un juste avant le spectacle".

La veille du premier spectacle, j'ai pris l'Ultram et, comme par hasard, j'ai commencé à me sentir bien. Pas suffisamment pour être sûr que je me sentais bien, mais je pouvais jurer que je me sentais bien de la manière la plus subtile possible. Cela ne pouvait pas être dû à l'Ultram, parce qu'il n'était pas narcotique, alors j'ai décidé que je me sentais tout simplement bien. J'ai pris l'autre avant le spectacle et je n'ai ressenti aucune douleur dans les jambes.

Nous avons joué notre spectacle, et c'était un plaisir fou, cinquante mille Kiwis rebondissant à l'unisson. Les enfants connaissaient chaque mot de chaque chanson, même les nouvelles, et c'était une ruée incroyable. John était en pleine forme sur sa guitare, Chad était un orchestre de canons, Flea était une boule d'énergie aborigène primitive, et je me sentais totalement maître de moi-même en tant que chanteur et interprète. Et il n'y avait pas de douleur ! J'étais prête à embrasser la terre.

Tout allait bien, et quand nous sommes rentrés à l'hôtel, j'ai fait l'amour avec Claire et il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Nous avons baisé, baisé, et je ne jouissais pas. Cela n'avait jamais été un problème. Plus tard, je me suis dit que c'était peut-être dû à l'Ultram, mais comment cela pouvait-il me faire ne pas jouir ? C'était censé être un Advil glorifié, un non-narcotique. Cela n'avait aucun sens.

Je trouvais incroyable qu'une pilule non narcotique puisse me soulager de la douleur et que je me sente également bien. Une partie de moi devait reconnaître la voix dans ma tête qui me disait : "Bon, tu es censé prendre ton Ultram à trois heures, et il est midi, alors tu devrais peut-être le prendre un peu plus tôt". Au milieu de la tournée, j'ai dû faire renouveler mon ordonnance. Mais le médecin m'avait dit qu'il ne s'agissait pas d'un narcotique et que je n'étais pas en état d'ébriété, mais simplement dans un état de bien-être artificiel, ce que j'adorais.

Nous avons donc fait vibrer Auckland et nous sommes allés sur la Gold Coast en Australie. Nous avons inauguré l'événement au stade olympique de Sydney. Physiquement, j'étais en parfaite santé. Mes jambes ne me gênaient pas, je faisais de l'exercice tous les jours, je courais, je nageais et je m'étirais. Claire et moi avions des relations sexuelles fantastiques. J'aimais cette expérience. Mais j'ai commencé à prendre conscience du fait que Flea n'éprouvait pas la même joie euphorique de la vie, des tournées, de la musique, des gens et des cieux. Il n'était pas sur la même longueur d'onde.

Flea avait traversé des problèmes personnels avec sa petite amie pendant toute la durée de *Californication*. Je savais qu'il était abattu, malade, déprimé et angoissé, mais je savais aussi qu'il avait lui-même créé cette situation. Nous créons une bouillabaisse horriblement douloureuse dans laquelle nous restons assis pendant des années, jusqu'à ce que nous n'en puissions plus ; mais ce n'est pas comme si un destin maléfique lui était tombé dessus, c'est lui qui l'a créé. Il s'est assis là et a été le maître d'œuvre de sa propre misère. Il était donc troublé, mais il devait se rendre compte que l'amour qu'il recevait de John et de moi était immense. Nous le soutenions, nous ne le dénigrions pas. Ce n'était pas comme à l'époque de *Mother's Milk*, où John et moi nous étions liés et l'avions laissé sans attaches. Et Flea peut parfois être une prima donna, surtout au début de l'ère Dave, quand il était prêt à quitter le groupe pour un rien.

Pour mémoire, tout ce que je dis de négatif sur Flea, c'est uniquement parce que c'est mon frère et que je l'aime. Le fait est qu'il est amusant de se moquer de nous-mêmes. Chacun de ces gars, Flea, John, Chad, est individuellement un pont vers Dieu pour moi, et il n'y a rien que je ferais pour changer l'une de ces personnes ou les expériences que j'ai eues avec elles. Chacun d'entre eux m'a donné de l'amour, de la musique et la meilleure vie que je puisse espérer avoir. Mais en même temps, je me sens obligé de rire de tous nos travers.

Je ne me moque pas de cette relation pour me sentir mieux dans ma peau ; c'est simplement parce que nous sommes tous des fous.

Flea souffrait alors, à la fois émotionnellement et physiquement. Il se sentait épuisé, épuisé, épuisé et déconcentré. Quand nous sommes arrivés à Melbourne, il a organisé une réunion du groupe. Peter Mensch était là pour nous parler de notre prochaine tournée américaine. Et si nous pensions que la tournée en Europe et dans le reste du monde était difficile, Peter était sur le point de nous dire combien de dates ils espéraient nous donner aux États-Unis. Mais Flea s'est effondré et a expliqué qu'il n'était pas en mesure de profiter de cette expérience. On pouvait lire dans son regard qu'il était à bout de nerfs.

C'est à ce moment-là qu'il a proposé l'idée de faire des tournées de trois semaines, entrecoupées de pauses de dix jours. C'était une idée assez révolutionnaire, qui rendait presque impossible de générer de l'argent, parce qu'il fallait que l'équipe soit rémunérée pendant ces dix jours. Vous devez garder vos bus et vos camions, et c'est le même montant de dépenses, à l'exception des hôtels, que pour une tournée, sauf que vous ne gagnez pas un centime.

Nous avons réalisé que cette tournée n'avait pas pour but de gagner le maximum d'argent, mais de s'amuser et de se divertir au maximum tout en restant en bonne santé. Nous avons mis en place ce programme et, à la décharge de Flea, nous nous y tenons religieusement jusqu'à ce jour.

Flea a eu une autre idée importante. Depuis longtemps, nous étions tous les deux orientés vers les œuvres caritatives et plus tôt, alors que nous étions en vacances chez lui en Australie, lui et moi avons parlé de l'idée de prendre une partie de nos bénéfices et de créer une sorte d'organisation caritative. Nous avons décidé de prendre 5 % de nos revenus de tournée et de les distribuer. Nous l'avons donné aux meilleures organisations caritatives que nous pouvions trouver, qu'il s'agisse de recherche sur le cancer, d'hôpitaux pour enfants, de programmes musicaux, etc. C'est un pourcentage assez important des revenus, car la moitié sert toujours à couvrir les frais de tournée, et 20 % de plus vont aux managers, 5 % à un avocat et 5 % à des comptables.

Nous avons consulté John et Chad, qui ont tous deux trouvé l'idée excellente. Cela s'est avéré être un changement incroyablement amusant et positif, car nous avons maintenant la joie d'aider toutes ces personnes. Nous avons été bouleversés de voir à quel point il était bon de rendre service. Les enfants nous envoient des photos d'eux et des lettres de gratitude et nous disent à quel point il est important pour eux d'obtenir des soins médicaux ou

des services de santé.

un terrain de jeu ou des instruments de musique. C'est l'une des meilleures décisions que nous ayons prises en tant qu'équipe.

Mais cette euphorie s'est estompée pour laisser place à des réalités assez banales. En Australie, Claire et moi avons recommencé à nous disputer. Nous nous promenions dans le vieux quartier de Melbourne et nous nous sommes disputées. Ce n'était pas une bagarre venimeuse ; on se criait dessus, elle me donnait des coups, je l'attrapais, et c'était une bonne et saine dispute. Mais certaines personnes sont passées par là et ont pensé qu'il s'agissait d'une situation de violence conjugale. Je ne sais pas qui, selon eux, subissait les pires violences, mais ils se sont arrêtés et lui ont demandé si elle avait besoin d'aide.

C'était un témoignage du potentiel de notre volatilité. Il n'y a pas eu de blessures physiques, mais il y avait entre nous une intensité qui aurait poussé n'importe qui à s'arrêter et à se demander si tout allait bien ici. Je me souviens avoir pensé que c'était amusant et ludique, parce que j'aimais secrètement qu'elle me batte. C'est une fille très forte, et il ne faut surtout pas qu'elle mette ses jambes dans la fête, parce qu'alors tu vas tomber.

Après le Big Day Out, Claire et moi sommes retournés à L.A. et nous nous sommes installés ensemble dans nos nouveaux locaux. Nous étions rentrés depuis une semaine lorsque j'ai été invité au match des étoiles de la NBA, qui se déroulait à San Francisco cette année-là. La NBA proposait de nous fournir un hôtel, une voiture, des billets pour le match, etc. Pensant que nous pourrions passer un week-end romantique, nous avons pris l'avion. L'hôtel dans lequel ils nous ont logés n'était pas très agréable, mais il était gratuit et situé dans un quartier intéressant. Malheureusement, le match n'était pas passionnant, alors nous sommes retournés en ville et avons trouvé un restaurant. Nous nous entendions bien, assis à une table à l'étage, nous tenant la main et appréciant la compagnie de l'autre. C'est alors que nous avons fait une énorme erreur.

Ce n'est jamais une bonne idée pour deux toxicomanes de se remémorer leurs vieux jours de consommation. Quand j'ai rencontré Claire, elle buvait, mais je ne l'avais jamais vue se droguer. Et elle ne me connaissait que dans la sobriété. D'une manière ou d'une autre, le sujet de la drogue s'est retrouvé sur la table.

"Mon Dieu, je ne peux pas t'imaginer en train de faire ces choses, ça ne te ressemble pas du tout", dit Claire. "Tu n'es pas du tout dans cette énergie autodestructrice".

"Croyez-moi, c'est ce que je faisais avant", lui ai-je dit, et je lui ai raconté quelques-unes des histoires de guerre que j'ai relatées ici. Elle m'a

raconté quelques-unes des siennes, et nous avons commencé à réaliser à quel point nous étions des oiseaux d'une même plume.

Je ne sais plus qui l'a suggéré en premier, mais quelqu'un a dit : "Tu nous imagines en train de nous défoncer ensemble ?"

"Ce serait amusant pendant une minute, puis ce serait horrible", ai-je dit. "Oui, mais ce serait vraiment amusant pendant une minute", a dit Claire.

"Ce serait amusant pendant une minute", ai-je convenu.

"Et si nous le faisons ? a-t-elle dit. "Et si on le faisait juste ce week-end et qu'on rentrait ensuite à la maison ?"

"C'est fou, mais ça a l'air intéressant", ai-je dit.

"Elle m'a demandé : "Tu es sérieux ?"

"Je ne suis pas vraiment sérieux, mais maintenant que tu l e dis, je le suis un peu", ai-je admis.

"Je ne l'étais pas jusqu'à ce que tu dises ça, et maintenant je suis vraiment sérieuse", dit-elle. "Tu veux aller te défoncer ?" lui ai-je demandé.

"Oui, faisons-le", dit-elle.

"Tu en es sûre ? Parce qu'une fois que nous aurons fait ça, les choses ne seront plus jamais les mêmes", ai-je averti.

"Oh, ça va aller. Allons-y", dit-elle. Et nous avons quitté le restaurant pour nous rendre au rendez-vous avec le gorille de 200 kilos.

Chapitre 15

Un moment de clarté

Claire et moi avons quitté le restaurant et sommes allés directement sur Haight Street. Je n'ai même pas pris la peine de me déguiser ; j'ai juste essayé de rester hors de vue de tous les enfants blancs de la rue. Nous avons trouvé un dealer noir qui avait de la coke mais pas d'héroïne. Nous nous sommes dit que nous réglerions ce problème plus tard. Sur le chemin du retour à l'hôtel, nous nous sommes arrêtés dans un magasin d'alcools, avons acheté des pipes, une bouteille de vodka et une bouteille de jus de canneberge. Claire a insisté sur le fait qu'elle voulait de l'alcool. Si elle sortait, elle sortait jusqu'au bout. La pauvre enfant n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Tout ce que nous savions, c'est que nous salivions comme le chien de Pavlov à la perspective de nous défoncer.

Si j'étais devenu si intéressé par la défonce, c'est probablement en partie parce que l'Ultram était en fait un opiacé synthétique très puissant. Quelques mois plus tard, Louie a consulté le *Physicians Desk Reference* et a lu que l'Ultram ne devait en aucun cas être administré à d'anciens héroïnomanes, car il induit un besoin d'opiacés. Je suppose que cet idiot de médecin néo-zélandais n'a pas lu son exemplaire.

Claire et moi sommes arrivés dans la chambre et avons commencé à fumer, à fumer, à boire et à boire et, pour la première fois, nous nous sommes vus en mode défonce, avec toutes les bizarreries de la drogue qui vont avec. Vers cinq heures du matin, nous n'avions plus de coke. Nous étions tous les deux trop anéantis pour retourner dans la rue, alors j'ai eu une idée de génie. J'ai sorti les Pages Jaunes et j'ai appelé un service d'escorte, sachant que la plupart de ces filles avaient des contacts avec la drogue. J'en paierais une pour son temps, qui serait consacré à la recherche de drogue. Pour une fois, Claire a accepté que je parle à une autre femme. La fille est partie à Berkeley, et il lui a semblé que cela lui prenait une éternité, mais elle est revenue avec vingt Valiums, de la coke, de la méthadrine en cristaux, mais pas d'héroïne. Nous avons pris de la coke, puis des Valiums et nous avons finalement craqué.

Comme nous étions ensemble, le réveil n'a pas été aussi horrible que par le passé. Nous nous sentions tous les deux un peu tremblants, allongés

dans le lit,

en se demandant : "Qu'est-ce qui nous a pris ? C'était vraiment une mauvaise idée." Nous avons donc mangé et bu quelque chose, regardé un film au lit et essayé d'oublier. C'est alors que cette voix s'est fait entendre. "Hé, vous avez déjà tout foutu en l'air. Ça ne sert à rien d'arrêter maintenant." Je suis allé chercher des seringues et on s'est shooté au speed. Bien sûr, ce n'était pas suffisant, alors Claire a parcouru les rues et a trouvé un chauffeur de taxi borgne qui lui a vendu de l'héroïne. C'était vraiment horrible de laisser ma copine sortir dans les rues de San Francisco pour trouver de la drogue.

À ce moment-là, l'hôtel voulait que nous quittions notre chambre, mais quand je leur ai dit que nous devions rester quelques jours de plus, ils nous ont mis dans une chambre plus grande. J'ai pris le téléphone et j'ai refait le coup de l'escorte. Cette fille était branchée sur le monde de la drogue et elle nous a livré tout ce dont nous avons besoin, y compris un sac de cocaïne pure en poudre. Mon corps était relativement résistant à la prise de coke ; il se souvenait de choses comme "Oh ouais, c'est là que le cœur passe en cinquième vitesse". J'ai commencé à m'injecter de grandes quantités et je m'en suis bien sorti.

Claire a fait une petite injection de coke, mais quelque chose a radicalement mal tourné. Elle avait déjà pris des millions de doses de cocaïne dans sa vie, mais cette fois-ci, elle n'a pas été à la hauteur. Elle s'est allongée et est devenue très pâle et moite, a commencé à trembler furieusement et a commencé à avoir du mal à respirer. Elle était convaincue qu'elle allait mourir. Ce fut le moment le plus effrayant de ma carrière de toxicomane, encore plus effrayant que lorsque je suis entré dans le salon d'Hillel et que j'ai vu Kim, le visage bleu et ne respirant plus, dans son fauteuil. J'étais tellement amoureux de Claire que l'idée qu'il lui arrive quelque chose de grave me terrifiait.

Avant d'appeler le 911, j'ai prié. "Ok, univers, nous avons un problème. La fille dont je suis amoureux est peut-être en train de mourir ici, sur le canapé. J'ai besoin d'une grande faveur, et c'est qu'elle ne meure pas." Elle s'est éteinte comme un petit poisson gelé sur le canapé, mais pendant que j'étais au téléphone avec le 911, elle a recommencé à respirer, s'est redressée et a dit qu'elle se sentait bien. J'ai dit au 911 qu'il s'agissait d'une fausse alerte et j'ai raccroché.

Puis le téléphone a sonné. C'était l'opérateur de l'hôtel. "Vous venez d'appeler le 911 ?" demande-t-il.

"Moi ? Les urgences ? Non. Mauvaise chambre. Les fils ont dû se croiser." Elle était sceptique, mais je n'aurais

pas osé passer cet appel.

J'ai raccroché et je suis retournée me défoncer. À la suite de son expérience de mort imminente, Claire a mis un moratoire sur la défonce et s'est rendue dans la chambre à coucher pour essayer de se ressaisir. J'étais dans le salon avec une table remplie d'objets.

de cocaïne, de pilules, d'héroïne, de seringues et de pipes quand, kabang, kabang, kabang, quelqu'un a frappé à la porte.

J'ai jeté une couverture sur toute la table et j'ai ouvert la porte. C'était la police de San Francisco. Pas une ambulance, pas l'équipe de secours, les flics.

"Monsieur, nous avons reçu un appel du 911 indiquant qu'une personne était en train de faire une overdose dans cette pièce. La loi nous oblige à inspecter les lieux dans cette situation", a déclaré le policier. Ils ont fait preuve d'une grande décence en ne me renversant pas et en ne faisant pas irruption dans la pièce.

"Je n'ai aucune idée de la raison de cet appel", ai-je dit. "Il n'y a que moi et ma copine, et nous allons bien tous les deux."

Ils voyaient bien que je mentais. Et que j'étais défoncé. "Il faut qu'on voie la fille", a dit le flic.

J'ai appelé Claire dans la pièce, et elle était assez belle pour les satisfaire, alors ils sont partis et elle est retournée au lit et j'ai recommencé à me défoncer. Puis à nouveau, bam, bam, bam, c'était la porte. Encore une fois, j'ai dissimulé la substance. Cette fois, c'était le bureau du shérif.

"Nous avons été informés qu'un appel avait été passé au 911 concernant une possible overdose", a déclaré le shérif.

"Non, non, la police était juste là. Nous nous en sommes déjà occupés", ai-je dit. Le shérif m'a reconnu et s'est presque excusé de nous avoir dérangés,

et je suis partie. Mais j'étais à bout de nerfs. Claire n'allait pas bien, les flics continuaient d'arriver, l'hôtel était manifestement au courant que deux drogués étaient en train de s'envoyer en l'air au dernier étage. Tout le scénario allait de mal en pis.

Dans la matinée, nous avons mangé dans un restaurant, puis nous avons pris l'avion pour retourner à l'aéroport.

L.A. Nous avons tous les deux l'air d'épaves. Mais je n'avais pas fini. Pendant le trajet en avion, j'ai décidé d'aller en ville, d'acheter beaucoup de drogue et de demander à Claire de me déposer dans un motel, puis de rentrer chez moi. Elle m'a déposé dans un motel miteux sur Alvarado.

"Fais attention, ne te fais pas mal. Je serai à la maison quand tu auras fini".

a

décl "Je suis terriblement désolé, Claire, mais je dois faire ce que j'ai à
aré. faire", ai-je dit.

Elle partie, et j'ai commencé à m'enflammer et à me lancer à corps perdu.
est Et j'ai commencé à m'enflammer et à me montrer très ouvert.
bang, bang, bang. On frappe à nouveau à la porte. C'était déjà éprouvant
pour les nerfs de fumer du crack, alors vous ne voulez pas d'intrusions dans
votre petit monde psychotique. Puis j'ai entendu une voix.

"A.K., c'est moi. Laisse-moi entrer." C'était Claire.

"J'ai changé d'avis. Je veux me défoncer", a-t-elle déclaré.

Elle s'est donc garée dans ce quartier horriblement effrayant et, avec ses talons hauts, ses cheveux blond platine et sa veste longue vintage, elle a marché jusqu'au motel.

Cette course s'est poursuivie pendant quelques jours. Finalement, nous sommes rentrés chez nous et avons ramené la drogue dans la maison. Notre nid d'amour était désormais souillé par l'énergie négative du crack et de l'héroïne. Mais nous ne pouvions pas arrêter ce comportement démoniaque. La seule partie amusante de toute cette expérience a été lorsque nous avons arrêté de fumer la coke et l'héroïne et que nous sommes restés au lit ensemble, fumant des cigarettes et regardant des films jusqu'à six heures du matin.

Bien sûr, nous avons eu de douces conversations avec l'héroïne sur l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre. Je me souviens avoir dit à Claire, à une de ces occasions, que non seulement je voulais être avec elle pour le reste de nos vies naturelles, mais que je voulais aussi m'assurer qu'après notre mort, nos esprits resteraient ensemble. Ce genre de folie.

La plupart du temps, nous regardions un film et elle s'endormait en plein milieu, si bien que je finissais par le regarder tout seul. Un soir, *Less Than Zero* est passé, un film dans lequel les Chili Peppers ont joué un extrait de "Fight Like a Brave". Je ne l'avais jamais vu auparavant et j'ai été époustoufflé par l'incroyable performance de Robert Downey Jr. qui reflétait parfaitement sa vie. Et qui correspondait à ma vie, qui était pathétiquement revenue aux années 80. J'étais revenu à moins de zéro. Est-ce que c'est ce qui m'attendait, mourir dans une décapotable sur la route du désert ?

J'ai élaboré un nouveau plan. Claire et moi irions à Hawaï et donnerions un coup de pied dans la fourmilière. Qui pourrait faire ce que nous faisons ici, sur la magnifique île d'Oahu ? Nous nous sommes installés dans un hôtel donnant sur la plage de Waikiki et avons mangé de délicieuses côtes au barbecue du crépuscule (je recommençais à manger de la viande). (J'ai recommencé à manger de la viande.) Mais nous avons ensuite décidé de continuer à courir. Il n'y avait pas de vente d'héroïne dans la rue à Hawaï, alors j'ai traîné ma belle dans les bars à strip-tease de Waikiki pour faire mes achats. En guise de renfort, nous avons monté une arnaque à la prescription et demandé à Claire de feindre des douleurs dentaires pour obtenir de la codéine.

Nous n'avons eu aucun problème à nous procurer de la drogue dans

les clubs de strip-tease. Toutes les strip-teaseuses voulaient faire la fête et s'éclater avec nous, et les dealers étaient ravis d'être là.

en me traitant. "Mec, j'écoute ta musique depuis que je suis au lycée." Notre routine consistait à aller dans les clubs, à acheter de la drogue, à rentrer à l'hôtel et à en prendre jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus. Puis nous nous réveillions et nous disions : "Arrêtons. Allons nager dans l'océan, manger de la bonne nourriture et nous refaire une santé." À onze heures du soir, nous avions envie de reprendre de la drogue. J'étais le plus malade des instigateurs. Claire me suppliait toujours d'arrêter et de redevenir abstinente.

Après dix jours de ce cycle, nous sommes retournés à L.A. Dès notre retour, nous avons recommencé à nous droguer chez nous. Claire avait à cœur d'être abstinente, mais j'avais plus de mal à me rendre. Ce qui est triste, c'est que toute cette consommation ensemble a définitivement affecté notre relation. Notre amour était d'une pureté sans faille, mais il a été entaché et ne s'est jamais rétabli à cause des épisodes de consommation.

La seule chose qui m'a empêché de continuer, c'est que je devais prendre l'avion le 23 mars 2000 pour entamer la première partie de la tournée américaine de *Californication*. J'ai demandé à Louie de me procurer un tas de médicaments de désintoxication

-Des somnifères, des relaxants musculaires, tout y passe. J'étais si faible que je ne sais pas comment j'ai pu jouer ce premier concert à Minneapolis. Je n'ai pas vraiment été à la hauteur, mais je ne me suis pas effondré non plus. C'était la première fois que nous utilisions deux bus de tournée pour le groupe. John et Flea en partageaient un, Chad et moi étions dans l'autre. Nous avons pris l'autoroute et, au bout de quelques jours, je me sentais beaucoup mieux.

Au bout d'une semaine, Claire est venue nous rendre visite, ce qui était une bonne chose, car nous avons probablement besoin l'un de l'autre pour rebondir vers la sobriété. Mais elle semblait avoir changé. Même si la drogue avait été consommée de manière consensuelle, elle était très énervée par tout ce qui se passait. Un soir, nous avons pris un taxi pour nous rendre à une réunion à la périphérie de la ville où nous logions, mais lorsque nous avons essayé d'y retourner plus tard, il y avait un orage et aucun taxi n'était disponible. Claire était furieuse, se plaignant du temps qu'il faisait et du service de taxi. Elle a fini par partir seule sous une pluie battante. C'était comme si elle pensait que le temps était là pour l'attraper. Ou que c'était de ma faute. Il était difficile de s'entendre avec elle, mais elle souffrait manifestement et était torturée par ce contretemps.

Le 1er avril, grâce à une transpiration constante et à l'exercice, je me sentais à nouveau comme un million de dollars. Lors de cette tournée, nous devons vraiment pointer l'horloge et aller au travail, conduire sur

l'autoroute sans même savoir où...

nous étions. Nous avons traversé le Nebraska, l'Iowa, le Missouri, l'Oklahoma, l'Arkansas et le Texas ce printemps-là. J'étais encore en colocation avec Chad, donc notre bus de tourisme n'était pas particulièrement festif, mais c'était un endroit idéal pour se détendre, lire et parler à Claire au téléphone.

À ce stade de ma vie, j'étais monogame. J'ai découvert qu'être monogame sur la route était similaire à être sobre sur la route. Lorsque vous êtes sobre, vous êtes imperméable aux drogues, aux dealers, aux gens qui se défoncent et aux fêtes. C'est presque comme s'il y avait un champ de protection autour de vous, et cette scène n'entre même pas dans votre radar. On peut dire la même chose des femmes. Je n'ai jamais été tenté. Quand je regarde les choses objectivement, avec le recul, il y avait beaucoup de filles autour de moi, mais j'étais détaché de leurs sirènes. Je me souviens d'avoir été assis dans le bus de l'équipe avec des tonnes de filles qui étaient clairement là pour s'amuser. On le voit à leur tenue vestimentaire, à leurs seins qui pendent et à la façon dont elles s'assoient à côté de nous. Elles disaient : "Allez, vous êtes en ville. Allons nous ébattre", mais je répondais : "D'accord, bonne nuit, tout le monde. Ravi de vous avoir vus. Je vais appeler ma copine."

Fin juin, le groupe a reçu une offre que nous ne pouvions pas refuser : jouer pour Paul Allen, le cocréateur de Microsoft, à l'occasion de l'ouverture de son musée du Rock and Roll à Seattle. Allen avait demandé à Frank Gehry de concevoir cet incroyable nouveau bâtiment. Pour moi, c'était comme si Gehry avait pris une canette de bière de 30 mètres de haut, l'avait écrasée pour lui donner la forme d'une femme et en avait fait un bâtiment. C'était sexy, avec des courbes métalliques fluides, ressemblant plus à une sculpture géante qu'à un bâtiment.

Nous n'avons pas bien joué ce jour-là, en raison de problèmes techniques, alors pour sauver l'expérience, nous avons sorti les chaussettes pour notre rappel. C'était nostalgique de se déshabiller avec John. Nous n'avons pas joué en chaussettes avec lui depuis l'époque de *Mother's Milk*. Ensuite, il y a eu une fête dans le musée. Chad a été le premier à essayer l'une des expositions interactives, et il s'est avéré qu'elle était cassée. Mais Chad était un peu ivre à l'époque, et à ce jour, le conservateur du musée est convaincu que les Red Hot Chili Peppers étaient ivres et ont saccagé son établissement, ce qui n'est bien sûr pas le cas.

Nous avons fait un autre concert unique, cette fois-ci un concert de charité pour les enfants, à la demande de Pearl Jam, à Seattle, à la fin du mois de juin. J'avais une courte pause avant la prochaine étape de notre

ournée, et j'ai perdu la tête et je me suis mis à consommer de la drogue pendant une semaine. Il n'y a pas eu d'événement majeur qui a précipité les choses, si ce n'est que j'avais du temps libre.

Mais je n'avais pas entamé de véritable processus de guérison pour moi-même. J'avais continué à sortir et à revenir sans me préoccuper de mon rétablissement. Le 27 juin, il était temps de rentrer pour la quatrième étape de notre tournée, et j'étais de nouveau là, maigre et faible.

J'ai traversé les trois étapes suivantes de la tournée sans glisser. Nous avons terminé la tournée américaine et mon travail était terminé, il était donc temps de recommencer à creuser ma tombe. Le seul engagement que j'avais était un spectacle de remise de prix de VH1 en novembre, alors j'ai commencé à consommer jusqu'à quelques jours avant le spectacle, puis j'ai arrêté, j'ai fait une cure de désintoxication de deux jours en utilisant de l'Ultram - le produit qui m'avait fait perdre les pédales au départ - et j'ai fait mon entrée au spectacle de VH1 à la manière de Mickey Moused.

Claire comprenait mes difficultés, mais Dieu merci, elle n'était pas prête à s'engager elle-même dans cette voie, ce qui témoigne de son éveil spirituel et de son attachement à la santé mentale. C'est une véritable bénédiction qu'elle ne m'ait pas suivi, car souvent, les gens sortent ensemble, l'un revient et l'autre pas. Ou bien les deux ne reviennent jamais.

Au début du mois de décembre, Claire a dû retourner à New York pour des raisons professionnelles. Pas de travail, pas de copine, pas d'engagements : Je me suis déchaîné. Le mois de décembre a été assez moche, car pendant vingt jours d'affilée, je me suis dit : "Je vais faire ça juste un jour de plus, et demain j'arrêterai définitivement." Claire est rentrée à la maison et a dû faire face à ce maniaque dans sa vie. C'était difficile, je n'arrivais pas à revenir en arrière. À un moment donné, j'ai quitté la maison et j'ai trouvé un nouveau motel, le Paradise, au centre-ville, sur Sunset. La façade de l'établissement était inondée de néons violets, ce qui la rendait incroyablement attirante, de la manière la plus séduisante qui soit.

Une fois de plus, les troupes ont été mobilisées. Louie et Bob Forest ont commencé à fouiller tous mes repaires. Le plus ironique, c'est que Bob habitait à un demi-pâté de maisons du Paradise. Lors d'une de leurs missions de reconnaissance, ils sont passés devant le motel et bingo ! Ils ont repéré ma moto. C'est drôle comme l'esprit d'un drogué fonctionne. Plus tard, Bob m'a raconté que lorsqu'il avait vu ma moto garée là, il avait été instantanément jaloux, car il était passé devant ce motel un million de fois, en se disant : "Si seulement je pouvais m'y enregistrer et faire des speedballs pendant quelques jours". Il était clean depuis des années, il avait une belle fille qui l'aimait. Il ne mentait pas, ne volait pas et n'était pas un fléau, c'était un membre productif de la société, qui contribuait, aimait et donnait, mais lorsqu'il passait devant, il se disait : "Si seulement je pouvais

aller faire un tour là-bas. Cette lumière violette a l'air si invitante."

Quand Louie a frappé à ma porte, j'ai su que j'étais à nouveau coincé. Je lui ai demandé une demi-heure, et il m'a dit qu'il m'attendrait dans le parking, alors j'ai fini l'héroïne et je suis sorti pour faire face à la musique. J'ai été surpris de voir John, assis dans sa Mercedes noire. Il était si aimant et si soucieux.

"Nous retournons chez Louie pour parler", a-t-il dit. J'ai enfourché mon vélo et nous sommes allés en caravane chez Louie et Sherry. J'avais déjà fait ma course et j'étais prête à intervenir. J'étais tellement défoncé que je n'étais pas si déprimé que ça. Je voulais m'excuser auprès de Claire, mais elle ne l'a pas fait. C'était l'une des rares occasions où je méritais les ennuis qu'elle me causait.

J'ai passé la nuit chez Louie, car ils avaient peur que je m'enfuie à nouveau. Je n'étais pas très porté sur la désintoxication, mais j'ai demandé à Louie d'appeler des médecins et de me prescrire des pilules. Je ne voulais pas être le type qui souffre, qui tremble, qui ne dort pas et qui a mal aux muscles. Il était prévu que j'aïlle passer Noël chez ma mère et que je me rende à Saint-Barth dans les Caraïbes pour me refaire une santé. Notre prochain engagement était de jouer dans un énorme festival à Rio, mais ce n'était pas avant le 21 janvier. C'était toujours la même rengaine, le rêve chimérique d'aller dans un endroit chaud et de me remettre sur pied, puis de retourner au travail et d'assumer mes responsabilités professionnelles. Le fait est que si je n'a l l a i s p a s mieux, je n'aurais plus de responsabilités professionnelles. Vous ne pouvez pas commencer et arrêter et espérer que tout ira bien, parce qu'il y aura un jour où vous voudrez arrêter et où vous ne pourrez pas le faire. Chaque rechute est la pire, mais celle-ci a été la plus longue du lot, et l'idée que je causais à Claire tant d'angoisse émotionnelle pesait lourdement sur moi, même si j'essayais de l'ignorer.

Notre relation était précaire au départ. Une certaine dose de volatilité et de drame peut être saine et rendre les choses amusantes et intéressantes si vous êtes prêt à dire, à n'importe quel moment d'une dispute : "Cela ne veut rien dire, je t'aime, oublions cela. Je t'aime, oublions ça." Nous n'avions pas cette capacité. J'ai fini par vouloir qu'on en arrive là, je voulais moins de drame, mais nous n'avons jamais évolué dans ce sens. C'était dur d'être avec Claire. Elle était probablement la fille que j'aimais le plus de toutes mes petites amies, mais aussi la plus difficile à faire fonctionner. Si j'avais fait autant d'efforts dans mes autres relations, je serais aujourd'hui marié et j'aurais cinq enfants.

Claire était trop énervée pour m'accompagner dans le Michigan, ce qui était très bien, parce que j'allais être un mongoloïde baveux pendant quelques jours, désintoxiqué par la pilule. Mais ma mère était contente que je sois à la maison, et c'était sympa de passer du temps avec ma sœur Jenny et son copain, Kevin. Dans la nuit du 23 décembre, je n'avais plus de somnifères ni de relaxants musculaires. C'était assez effrayant, parce que je n'avais plus de tampons et que je ne pouvais pas dormir beaucoup.

La nuit suivante était la veille de Noël. Cela peut sembler tout droit sorti de Dickens, mais j'ai eu un moment de lucidité sur mon utilisation cette nuit-là. Ce n'était pas la première fois. Des années plus tôt, alors que je vivais encore dans l'immeuble de bureaux de l'Outpost sur Hollywood Boulevard, j'avais pris de la coke pendant quelques jours et j'étais un peu dans les vapes lorsque je suis sorti de ma chambre pour me rendre dans le couloir. Il y avait une énorme fenêtre du sol au plafond dans le couloir, et j'ai regardé à travers elle et j'ai vu un bout du ciel d'Hollywood. J'ai regardé le ciel et, pour la première fois de ma vie, une voix s'est élevée dans ma tête : "Tu n'as aucun pouvoir sur ce qui se passe dans ta vie. La drogue dicte exactement ce que tu vas faire. Tu as enlevé tes mains du volant et tu vas aller là où le monde de la drogue t'emmène."

Cela n'a jamais changé. Le sentiment montait en moi, et peu importe à quel point j'aimais ma copine, mon groupe, mes amis ou ma famille, lorsque le chant des sirènes "Go get high now" commençait à résonner dans ma tête, je n'étais plus dans le coup.

C'était la veille de Noël et j'étais à vif, sans le moindre médicament. J'ai pris la route pour me rendre à une réunion à Grand Rapids. Avant d'entrer dans le bâtiment, je me suis arrêté et j'ai réfléchi aux choix qui s'offraient à moi. Je pouvais faire demi-tour et descendre au ghetto. Je connaissais le coin précis, j'avais vu les dealers, je pouvais donc aller acheter de la drogue et me défoncer en quelques minutes. Ou bien je pouvais franchir ces portes et remettre ma vie à une puissance supérieure à la mienne, et commencer à sortir du bois de ma dépendance.

J'ai vu ce que j'avais fait et où j'avais été, et je ne voulais plus succomber à ce genre d'énergie. Il m'a été facile de m'abandonner à une puissance supérieure : j'avais vécu tant d'expériences dans le monde entier où j'avais communiqué avec une puissance supérieure à la mienne.

Je suis entré dans cette réunion et je me suis annoncé comme un nouveau venu, et j'ai été accueilli à bras ouverts. Et je me suis réengagé à me rétablir, comme je l'avais fait le 1er août 1988, lorsque je suis allé à ma première cure de désintoxication. J'ai pris l'engagement total d'aller mieux,

sans attendre le bon moment, sans me demander "si je...", ni "si je...", ni "si je...".

je n'aime pas la façon dont les choses se passent", pas de portes dérobées. Le 24 décembre 2000 est la date de ma sobriété, une date festive et très rare. La plupart des drogués se droguent pour le reste des vacances et deviennent sobres après le Nouvel An.

J'avais appelé Claire la veille et lui avais demandé de venir avec moi pour Noël, puis pour la Saint Bart's. Elle avait accepté, même si elle était encore en colère contre moi. Elle a accepté, même si elle m'en voulait encore. Elle a pris l'avion pour Grand Rapids et je suis allé la chercher à l'aéroport. Non seulement j'avais honte d'avoir fait ce que j'avais fait et de ce que je lui avais fait subir, mais je manquais aussi terriblement de confiance en moi à ce **m o m e n t - l à** , car j'étais déchiré. Elle était carrément en colère. Nous n'étions même pas sortis de l'aéroport que nous nous sommes retrouvés dans une impasse mexicaine. Nous ne nous battions pas, mais nous étions tellement en colère l'une contre l'autre. Nous avons fini par nous asseoir sur des bancs opposés dans la salle d'attente.

"Es-tu sûr de vouloir venir ici ?" demandai-je.

"Non, je serais heureuse de prendre le prochain avion et de rentrer chez moi", a-t-elle déclaré.

"Alors tu devrais."

"Alors je le ferai."

"Super, prenez votre ticket et allez parler à la dame, et adios".

Nous sommes restés assis pendant une heure, à faire des allers-retours. Il était hors de question que je la laisse prendre un avion et s'envoler. Je ne pense pas qu'elle l'aurait fait, mais c'est ainsi que nous agissions. Pour ajouter à l'absurdité générale, j'avais accidentellement pris une forte dose de Niacine, pensant que je prenais une autre plante nettoyante pour le foie, et mon visage était donc rouge comme une betterave. Finalement, nous avons mis fin à ces bêtises et sommes rentrés chez nous. Nous avons passé les jours suivants dans le Michigan, essayant de redevenir amis, mais c'était difficile. Il y avait beaucoup de choses non résolues et tendues entre nous. Bien que j'aie été à ses côtés lorsqu'elle se droguait et que j'aie dû lui pardonner et aller de l'avant, il n'était pas facile pour elle de dire : "D'accord, tu es un enculé de malade, mais tu es prêt à devenir sobre maintenant, alors soyons plus légers l'un envers l'autre". Elle m'en voulait toujours.

Nous avons pris l'avion pour Saint-Barthélemy, où nous devons partager un bateau avec dix autres personnes, une idée que je ne recommanderais jamais rétrospectivement, surtout lorsque vous ne vous sentez pas au mieux de votre forme. Cela ne s'est pas très bien passé sur

l'île. J'avais eu un changement de conscience et je cherchais à aller dans une direction positive par rapport à l'énergie que je dégageais, mais Claire était coincée

sur le fait d'être en colère à propos de tout. À un moment donné, j'ai mangé de la mauvaise nourriture ou des toxines résiduelles se sont échappées de moi ; je me suis sentie horriblement mal et je me suis glissée dans le lit de notre cabine. Tout le monde partait en excursion pour la journée, mais je ne pouvais ni me lever ni manger, alors j'ai demandé à Claire si elle pouvait rester avec moi, être ensemble et regarder des films au lit.

"Non, je veux aller faire les activités avec tous les autres", dit-elle, et elle part.

J'ai eu un autre moment de clarté en pensant : "Peu importe les choses bizarres que nous avons traversées, j'ai été si bon pour elle à bien des égards. J'ai pris soin d'elle du mieux que j'ai pu, mais elle n'a pas la capacité de prendre soin de moi quand j'ai besoin d'elle. Ce n'est pas une personne généreuse et elle ne peut pas être ma petite amie". J'ai pris la décision d'en finir. Mais je ne voulais pas l'effrayer ou gâcher les vacances, alors je ne lui ai pas dit, je lui ai juste fait savoir que je n'étais pas heureux. Je voulais aussi qu'on me prouve que j'avais tort.

Le soir du Nouvel An, nous sommes allés à une fête sur un yacht, et Claire m'a cassé les couilles toute la nuit. Il y avait un tableau de Basquiat sur ce bateau, et j'étais là à l'admirer quand deux nounous se sont approchées de moi. Elles étaient mal fagotées et un peu pataudes, mais elles me draguaient. Je n'étais pas du tout intéressée, alors j'ai discuté avec elles pendant une minute, ce n'était pas grave. Mais Claire avait observé la scène et est intervenue dès qu'elles sont parties. "Pourquoi tu flirtais avec ces filles ?"

"J'étais en train de regarder un tableau et deux femmes sont venues m'interrompre, j'ai fait quelques blagues et je les ai renvoyées. Ce n'est pas de la drague", ai-je expliqué.

Et c'est tout. Elle ne m'a plus adressé la parole de la nuit. Nous étions là, sous les étoiles, sur une île magnifique, et elle ne voulait pas abandonner ce combat imaginaire. Cela a renforcé ma décision.

Le lendemain, nous avons pris l'avion pour rentrer chez nous. C'était difficile, parce que je l'aimais comme un fou et que l'idée d'être seul ne me plaisait pas. De plus, je n'avais pas le moindre intérêt pour d'autres filles. Mais je ne voulais pas vivre dans le mécontentement permanent. Je me suis donc tourné vers elle et je lui ai dit : "Claire, c'est fini entre nous. Ça ne marche pas. Je ne veux plus faire ça, alors tu vas devoir déménager."

Elle n'a pas essayé de discuter en profondeur. Elle voulait juste savoir où elle était censée vivre. Je lui ai suggéré d'aller vivre chez son parrain, ce qu'elle a fait à notre retour à Los Angeles.

J'étais terrifié à l'idée de repartir à zéro sans cette fille à laquelle j'avais consacré ma vie. Mais c'était aussi un soulagement de ne pas avoir à marcher sur des œufs et à craindre qu'une nounou vienne me parler. Claire ne savait pas que je ne lui avais jamais été infidèle, mais si je me montrais gentil avec une fille inconnue, je le payais pendant des jours.

À mon retour, je me suis lancé dans le rétablissement, j'ai commencé à aller à des réunions et à tendre la main aux gens. Je devais être sobre depuis une semaine et demie lorsque j'ai reçu un appel m'informant qu'un de mes amis qui avait été sobre était de nouveau dans la rue, sans abri, sans espoir, sans défense, en train de bousculer et de perdre à tout bout de champ. Tout le monde avait essayé de le joindre, en vain, alors je l'ai appelé et j'ai laissé un message sur son téléphone portable, en lui disant : "Hé, il y a toute une vie de plaisir et tu es en train de tout rater. Reviens et appelle-moi". Il a appelé le lendemain, je l'ai emmené à une réunion et nous sommes devenus sobres ensemble. Il pensait que j'avais l'air si heureux et prospère que je devais être sobre depuis des années, et il a été choqué d'apprendre que je n'avais que deux semaines d'expérience.

J'avais prêté notre voiture à Claire, alors j'en ai acheté une nouvelle. Puis j'ai déménagé de mon appartement. Tout espace qui a été utilisé à maintes reprises par toi et ta copine n'a pas une bonne collection d'ondes. J'ai eu la chance de louer la maison la plus cool de tous les temps. C'était la vieille maison de Dick Van Patten, dans les collines d'Hollywood, une vieille maison artisanale qui a été la première construite sur la colline dans les années 20. Elle avait été occupée par la personne qui surveillait les incendies, car elle offrait un point de vue qui allait du col de Cahuenga à la vallée, et du centre-ville de L.A. à l'océan. C'était la vue la plus insensée et la plus panoramique de tous les temps. Et c'était un endroit magnifique et rafraîchissant pour commencer une nouvelle vie.

J'avais une nouvelle maison, une nouvelle voiture et pas de petite amie. La semaine où j'ai emménagé, un groupe d'amis sobres a commencé à organiser un brunch le mercredi. Nous nous sommes d'abord retrouvés au Musso and Frank's, un excellent restaurant à l'ancienne sur Hollywood Boulevard, mais lorsque le temps s'est radouci, nous avons déménagé au Joseph's Café, où nous nous sommes assis dehors et avons parlé de basket-ball, de musique, de politique, de filles et de sobriété. Ensuite, nous nous rendions tous à une réunion à proximité. Pete Weiss et Dick Rude se sont joints à nous. Flea venait aux brunchs mais ne participait pas aux réunions. Ce groupe du mercredi a joué un rôle important dans ma nouvelle vie d'abstinent. Lorsque le week-end approchait et que j'étais tenté de me

droguer, je me disais : "Non, je dois être chez Joseph mercredi. Les gars comptent sur moi".

La réunion à laquelle nous nous sommes rendus se tenait à l'angle de Yucca et Gower, une réunion où l'on trouvait un mélange éclectique de sans-abri, de travestis et de bizarreries hollywoodiennes. J'ai pris l'engagement d'installer les chaises pour la réunion, de sorte que j'arrivais une demi-heure à l'avance. J'ai fait cela pendant un an, ce qui m'a permis de rester sobre, car si je sortais et me droguais, qui s'occuperait de l'organisation de la réunion ?

Cette première semaine de janvier 2001 a été l'occasion d'un nouveau renouveau dans ma vie. Le jour de mon anniversaire, en novembre, Guy O, qui a l'art d'offrir des cadeaux, savait que cela faisait des années que je parlais d'avoir un chien. Il savait aussi que j'adorais les chiens de race Rhodesian Ridgeback. Je suis rentrée à la maison ce jour-là et j'ai trouvé un petit chariot rouge sur le pas de ma porte, avec un animal en peluche à l'intérieur et une photo du plus beau Ridgeback de Rhodésie jamais vu. La note jointe disait : "Votre chiot sera prêt la première semaine de janvier".

Guy avait trouvé les meilleurs éleveurs californiens, dans une petite ville de montagne appelée Julian, à environ une heure de San Diego. Dick Rude et moi-même sommes allés chercher mon chien. J'étais la dernière personne à prendre un chiot, mais les propriétaires avaient choisi le premier-né, le plus grand et le plus fort des mâles et l'avaient mis de côté pour moi. Il était également né la première semaine de novembre, il était donc là depuis quelques mois et s'était attaché à la dame qui dirigeait la ferme. Mon chien m'a regardée lorsque je suis entrée, en me disant : "Oh non, qu'est-ce que tu fais ici ? Je vis avec cette dame. J'espère que vous ne pensez pas que vous allez m'emmener".

Il avait tellement peur de quitter la sécurité de sa maison et cette grande femme aimante qui s'occupait de lui qu'il avait l'air détruit. Je l'ai pris dans mes bras et je lui ai dit : "Mec, on déménage à Hollywood. Tu es mon homme." J'ai fait conduire Dick chez lui, je l'ai assis sur mes genoux et je l'ai tenu pendant tout le trajet. J'ai essayé de lui dire que tout irait bien, mais il avait tellement peur du monde qui l'attendait, surtout lorsque nous avons commencé à nous heurter aux embouteillages sur la 405.

Il est venu dans cette maison avec moi, et j'ai dû passer par l'énorme épreuve de l'éduquer à partir de zéro. Les Ridgebacks sont les plus obstinés de toutes les races, et je l'ai dressé en cage. Il a eu des crises de diarrhée et des crises d'aboiement, et il s'est fait moucher trois fois dans le jardin. C'était un travail de tous les instants que d'élever ce chiot fou, mais nous nous amusions comme des fous à jouer dans le jardin, avec lui à sentir les fleurs, à chasser les insectes et à jouer avec des bâtons. Je l'ai appelé Buster,

en hommage à Buster Keaton, l'un de mes humoristes préférés.

Vers la mi-janvier, j'ai rencontré une nouvelle fille. Je n'étais pas d'humeur ou de mode à me prostituer, mais je suis sorti avec Guy un soir dans un club et j'ai vu cette fille extra-fine de l'autre côté de la salle. Il y avait une file de gars qui attendaient pour lui parler, mais j'ai coupé la file, je l'ai emmenée et je l'ai assise sur un canapé. Cette file a attendu tout le reste de la nuit, mais ils n'ont pas eu l'occasion de lui parler, surtout après qu'elle m'a dit qu'elle avait rêvé que nous nous rencontrerions et passerions du temps ensemble. Elle s'appelait Cammie. C'était une actrice qui vivait dans une maison de Laurel Canyon avec une lesbienne de *Playboy* et Paris Hilton. Elle était merveilleuse, belle, intelligente et drôle, et elle a commencé à rester chez moi et est devenue ma copine.

Environ un mois plus tard, un dimanche matin, je me suis rendu à une réunion à West Hollywood. Je devais retrouver Cammie plus tard dans la journée pour déjeuner. Au cours de la réunion, par pur hasard, j'ai vu Claire. Je ne l'avais pas vue depuis environ un mois, et la dernière fois que nous nous étions vues n'avait pas été très agréable. J'étais allé la voir chez une amie. Je savais qu'elle n'avait pas de travail, alors par amitié, je lui ai offert un peu d'argent. Une somme d'argent tout à fait sympathique, une somme d'argent que personne ne m'a jamais offerte sans raison. Je me suis dit qu'elle pourrait l'utiliser pour payer son loyer et ses dépenses et peut-être s'acheter une petite voiture.

"Je pense que je devrais voir un avocat", dit-elle. "À quel sujet ?"

"Je pense que je pourrais obtenir plus d'argent que cela", a-t-elle déclaré.

"Qu'est-ce que vous racontez, 'obtenir plus d'argent' ? C'est un cadeau. Il n'y a pas eu de mariage ici. Tu n'as rien apporté. Je n'ai fait que t'aider, tu ne m'as jamais aidé en retour", ai-je dit.

"Un ami m'a dit que je pourrais probablement obtenir de l'argent si je prenais un avocat", a-t-elle expliqué.

J'étais mortifiée. J'ai fini par traiter avec un avocat qui m'a proposé de lui donner une certaine somme d'argent, mais je lui ai dit d'oublier. C'était un coup bas, une connerie à l'égard de quelqu'un qui essayait de vous aider. Elle a inventé des trucs dingues comme "J'ai déménagé ici et j'ai quitté ma maison pour toi".

"Quoi ? Tu dormais sur un canapé dans un putain de ghetto. Je t'ai envoyé à l'école, et tu as quitté ton canapé pour emménager dans un appartement." Je n'y croyais pas du tout. Mais Claire semblait confuse et effrayée, alors j'ai

Je lui ai pardonné et j'ai continué ma vie. Il n'y a pas eu de résidu de "Oh, cette fille me manque". C'était comme un chapitre clos, terminé, passé à autre chose.

C'est du moins ce que je pensais. J'étais tellement heureux de la voir à la réunion qu'à la pause, lorsque tout le monde a quitté la salle, je me suis précipité vers l'endroit où elle était assise, je me suis assis à côté d'elle et j'ai commencé à lui donner des baisers sur la joue. C'était une réaction impulsive à la vue de son sourire, de ses yeux et de ses joues blanches et lisses. Nous avons commencé à nous embrasser, à nous câliner et à parler, et cinq minutes plus tard, je l'embrassais sur la bouche.

Les vannes se sont ouvertes d'un coup, sans crier gare. J'avais une nouvelle petite amie, ma vie avait changé, cette fille appartenait au passé. Mais nous étions là, à faire des plans pour nous voir plus tard dans la journée.

J'étais tellement excitée. Je suis allée directement chez Cammie, car je ne voulais pas lui mentir ou la laisser en plan.

"Je suis vraiment, vraiment désolé, mais il m'est arrivé quelque chose de totalement inattendu aujourd'hui, et c'est en rapport avec mon ex-copine. Je pense que je vais la voir, donc je ne peux pas te voir", ai-je dit.

Ce soir-là, j'ai rencontré Claire lors de la célébration de l'anniversaire d'un an de sobriété d'une de ses amies au El Cholo, un restaurant mexicain situé sur Western. J'avais l'impression d'être tombé amoureux et d'être à mon premier rendez-vous avec cette fille. Je me suis bien comporté, et chaque regard qu'elle me lançait faisait palpiter mon cœur. Il s'était passé quelque chose d'étrange : Non seulement j'étais retombé amoureux de cette fille, mais c'était comme si je reprenais tout depuis le début. Nous nous sommes lancés, et elle a emménagé directement dans la maison. Ma maison avait trois étages, et j'avais installé mes affaires à l'étage. Je lui ai donc proposé d'installer les siennes à l'étage inférieur, qui comportait une grande chambre, une salle de bains, d'immenses placards et une salle d'habillage. C'était beaucoup plus agréable que l'étage. Le paradis n'a pas duré longtemps. Elle a commencé à se plaindre : "Pourquoi dois-je avoir le dressing du bas ? Pourquoi ne puis-je pas avoir l'étage ?" Cela n'avait aucun sens. Donnez-lui le continent et elle veut l'hémisphère.

Mais au début, notre amour était encore en pleine floraison. Le groupe a commencé à travailler sur notre prochain album en mars 2001. Ce mois-là, j'ai organisé un voyage en famille à Hawaï. J'ai emmené ma mère, mes deux sœurs, leurs maris et mon adorable petit neveu Jackson à Kauai. Je voulais que Claire vienne, mais elle avait un engagement professionnel.

Les sentiments que j'éprouvais pour elle m'ont inspiré une chanson, "Body of Water", qui rendait hommage à son esprit et à son énergie intérieure, qui m'ont toujours captivée.

En mars, nous avons appris une nouvelle tragique. Un cancer du poumon a été diagnostiqué chez Gloria Scott, l'une de mes plus proches amies et mentors. Ses amis se sont rapidement mobilisés autour d'elle et ont essayé de lui trouver tous les traitements susceptibles de l'aider, mais il y avait un énorme besoin d'argent, car elle n'en avait pas. Nous avons donc organisé un concert de bienfaisance pour elle (et aussi pour la maladie de Huntington, une affection qui avait frappé la famille de l'ex-petite amie de longue date de Flea) et nous avons recueilli l'argent nécessaire. Comme Gloria avait toujours dit en plaisantant que Neil Young était sa puissance supérieure, j'ai appelé Neil pour lui demander si, par hasard, il pouvait se produire.

"Dites-moi quand, et je serai là avec le Crazy Horse", a-t-il déclaré.

Le soir du concert, l'état de Gloria s'était aggravé, mais elle est venue au concert et j'ai été ravie de la présenter à Neil. C'était un moment magique de voir ces deux personnes se rencontrer.

Nous avons trouvé à Gloria un petit appartement au bord de l'eau à Venice Beach, parce qu'elle avait toujours été attirée par l'océan, mais elle avait vécu à l'intérieur des terres à Venice pendant trente ans. Nous avons engagé une infirmière et payé ses traitements, mais les médecins ont détecté le cancer trop tard. Je suis arrivée à l'hôpital à temps pour lui dire le douloureux "Je sais que tu es en train de mourir, alors tu dois savoir que je t'aime". Elle ne voulait pas mourir à l'hôpital, alors ils l'ont ramenée à la maison, sur la plage, et elle s'est éteinte.

Extrait de "Venice Queen" (Reine de Venise)

*Et maintenant il est temps pour toi
de partir Tu m'as appris la plupart
de ce que je sais Où serais-je sans
toi Glo G-L-O-R-I-A*

L'amour est-il mon ami, mon ami, mon ami ?

*Je te vois au bord de la mer
Les vagues que tu as faites seront
toujours Un baiser d'adieu avant
ton départ
G-L-O-R-I-A*

L'amour est-il mon ami, mon ami, mon ami ?

L'écriture de *By the Way*, notre album suivant, a été une expérience totalement différente de celle de *Californication*. John était redevenu lui-même et débordait de confiance. Nous avons donc fait la même chose que d'habitude. Nous sommes retournés à la Swing House, quatre gars enfermés dans une pièce avec des guitares, une batterie et des micros, jouant tous les jours pendant des heures. Nous avons commencé à trouver de la magie et de la musique, des riffs, des rythmes, des jams et des grooves, que nous avons enregistrés, auxquels nous avons ajouté et soustrait des éléments, que nous avons poussés et auxquels nous avons ajouté des mélodies. J'ai commencé à collecter des mots par partition, à écouter et à m'inspirer de ce que les gars jouaient.

Pendant tout ce temps, j'ai essayé de faire en sorte que ça marche avec Claire. Elle avait créé sa propre ligne de vêtements. Elle était productive et créative, mais nous ne fonctionnions pas comme une entité singulière à deux. Nous avons même consulté un conseiller conjugal, une femme pratique, intelligente et impartiale qui nous a donné des outils pour travailler, mais rien n'en est ressorti ; les changements qui devaient se produire n'ont pas eu lieu.

Au cours de l'été, nous avons rompu à moitié. Claire a emménagé dans la chambre du bas, en théorie, jusqu'à ce qu'elle trouve son propre logement. Je n'allais pas la mettre à la porte à nouveau. Mais bien sûr, cela a conduit à des visites nocturnes entre les étages. Le fruit défendu des liaisons dans la chambre du bas sur des piles de ses vêtements a fait des merveilles pour notre vie sexuelle pendant un certain temps. Mais finalement, nous nous sommes séparés et j'ai loué pour elle un petit bungalow à Beverly Hills. Je l'ai laissée garder la voiture jusqu'à l'expiration du bail, et elle me l'a rendue sans poignées de porte, ni chaîne stéréo, ni moquette. C'était un symbole de notre relation. J'ai essayé de lui rendre service, mais elle me l'a rendue détruite en me disant que l'assurance la couvrirait.

Même après son départ, notre relation s'est poursuivie par intermittence. Au lieu de rechuter avec la drogue, je rechutais avec Claire. Nous sommes retournés à Saint Bart's après Noël 2001 et avons loué une maison sur la plage. Un jour, elle a voulu apprendre à surfer, alors nous avons pagayé pendant un quart de mile jusqu'à ce que nous arrivions à la cassure, mais les vagues étaient grosses comme des maisons, trop grosses pour apprendre. Nous nous sommes retrouvées dans la zone d'écrasement, où les vagues nous arrivaient dessus, alors nous avons retenu notre souffle et attendu que la série passe. Dans le tumulte, le leash de la planche de Claire s'est cassé, alors j'ai nagé jusqu'à elle et je lui ai donné ma planche.

Nous avons finalement regagné le rivage. Mais dans la confusion des vagues gonflées par la tempête, nous avons fait l'erreur de revenir sur un récif corallien au lieu de passer par le chenal. La bonne nouvelle, c'est que nous

étaient en vie, mais la mauvaise nouvelle était que nous devions marcher sur ce récif corallien, et que le corail était couvert de bernacles et d'oursins. Même de petites vagues suffisaient à nous pousser, et nous nous faisons donc piquer et enlever les oursins, dont les épines se brisent, sont impossibles à enlever et causent beaucoup d'inconfort.

Claire s'est mise à me crier dessus de façon hystérique, comme si je voulais qu'elle se fasse uriner. J'ai passé les deux jours suivants à appeler des médecins et à me précipiter dans des pharmacies pour la soulager, mais elle était folle. Elle a été si méchante avec moi pendant tout le voyage que, une fois de plus, j'ai réalisé qu'elle n'était pas la fille qu'il me fallait.

Alors que nous étions encore à Saint Bart's, j'ai atteint un point de rupture. "Claire, il faut que tu rentres chez toi", lui ai-je dit. "Je ne vais pas rester ici à me faire crier dessus. J'ai fait de mon mieux pour te rendre le voyage agréable et pour partager ma vie avec toi, mais tu es impossible à vivre." Je l'ai renvoyée chez elle et nous avons rompu à nouveau. L'année suivante, j'ai rechuté. Je continuais à la revoir parce que son amitié me manquait, mais j'obtenais toujours le même résultat, jamais aucun progrès. Quatre ans après le début de notre relation, elle était toujours aussi désemparée pour les petites choses de la vie. Elle s'allongeait dans son lit, fumante, pour une dispute de la taille d'une coccinelle. Je m'excusais et lui disais : "Oublions ça, c'est ma faute. Je t'aime, je tiens à toi, je veux que tu sois heureuse, profitons de cet amour et de cette vie." Mais elle ne voulait pas lâcher prise, elle ne voulait pas choisir d'être heureuse.

Même mes problèmes avec Claire n'ont pas réussi à faire dérailler ma sobriété. Mon petit-déjeuner de travail du mercredi a été une source d'inspiration, et tout le monde s'est mis à l'idée d'être au service des autres. Nous allions chercher les gens, nous les emmenions aux réunions et nous faisons entrer de nouveaux membres dans ce cercle particulier pour qu'ils voient que la sobriété ne consiste pas à abandonner la fête, mais à en créer une nouvelle, plus saine. Avoir un moment de clarté était une chose ; j'avais déjà eu des moments comme ça auparavant. Il fallait que ce moment soit suivi d'une poussée d'exercice quotidien. C'est un axiome banal, mais c'est *en* forgeant qu'on devient forgeron. Si vous voulez être un bon nageur ou un musicien accompli, vous devez vous entraîner. Il en va de même pour la sobriété, même si les enjeux sont plus importants. Si vous ne pratiquez pas votre programme tous les jours, vous vous mettez dans une position où vous pourriez vous en voler hors de l'orbite une fois de plus.

La bonne nouvelle, c'est que le rétablissement est un plaisir pour moi. J'adore aller aux réunions, j'adore écouter les gens parler. Certains orateurs

sont des vieux cons ennuyeux qui n'ont rien à dire, mais d'autres sont de véritables anges. Lors d'une

J'ai assisté à la réunion d'une transsexuelle mexicaine de forte corpulence, habillée en femme, qui racontait sa vie. Elle était là, à faire des blagues, à chanter, à parler et à partager le message du service, et elle rayonnait positivement. Lorsqu'elle est partie, j'ai su que j'avais vu un ange. J'ai vu la même chose avec des cow-boys du Montana et des prédicateurs du Sud, toutes sortes de personnes qui étaient des morts-vivants et qui portent maintenant ce message de lumière, d'amour et de guérison. Les réunions sont une source d'énergie. C'est comme une combinaison de séminaire gratuit, de conférence et d'activités sociales. Parfois, il y a même des filles sexy. Et les gens sont drôles, créatifs et festifs. Comme le dit le livre, "nous ne sommes pas des gens moroses".

Pendant toutes ces années où je faisais des allers-retours, je me mentais à moi-même en me disant : "Tu fais juste une rechute, tu ne vas pas recommencer à consommer pour de bon. C'est un état temporaire." Cela durait toujours plus longtemps que prévu, et j'arrivais à revenir, mais je savais maintenant que j'étais revenu dans un but précis - ce n'était pas parce que j'avais surmonté la toxicomanie. C'était parce que quelque chose, quelque part, me voulait en vie pour que je puisse participer à la création de quelque chose de beau et aider quelqu'un d'autre.

J'avais pris la décision d'arrêter de me droguer à plusieurs reprises auparavant, mais je n'avais jamais poursuivi l'entretien quotidien, la culture d'un chemin vers l'éveil spirituel. Je pense que toute personne qui entre dans le centre et suit toutes les étapes, va aux réunions et fait preuve d'un amour et d'un service constants est assurée de rester sobre. Mais quiconque vient comme je l'ai fait dans le passé, choisit et se dit : "Je le ferai certains jours, je ne le ferai pas d'autres jours. Je suivrai certaines étapes, mais pas d'autres. Je répondrai parfois à l'appel, mais parfois je serai trop occupé", est voué à l'échec. On ne peut pas s'engager aux sept dixièmes dans le programme et s'attendre à récupérer les sept dixièmes ; on ne récupère rien si on ne se donne pas à fond.

Une autre chose que je trouve géniale dans ce programme, c'est qu'on se rend compte qu'on ne peut pas prêcher la sobriété ou essayer de convertir des alcooliques. Ce qui est crucial, c'est de prendre soin de soi et, ce faisant, de devenir un programme d'attraction plutôt que de promotion. Dès que vous dites à un alcoolique ou à un toxicomane "Hé, voilà ce que tu devrais faire", rien ne se passe. Si vous vous contentez de faire votre truc, quelqu'un le verra et pensera : "Ce type vomissait sur son pantalon, mais il a l'air de s'amuser maintenant." Aucun alcoolique au monde ne veut qu'on lui dise ce qu'il doit faire. Les alcooliques sont parfois décrits comme des

égocentriques souffrant d'un sentiment d'infériorité.

complexes. Ou, pour être plus cru, une merde autour de laquelle tourne l'univers.

Ce qui n'est pas grave, car il y a un moyen de faire face à cette situation. Tu te sens mal ? Sors de toi-même et fais quelque chose pour quelqu'un d'autre, et voilà, tu ne te sens plus comme une merde. Tu ne sais plus où tu en es et tu te rends fou ? Va appeler un type qui est sobre depuis trois jours et qui n'a aucune idée de ce qu'il faut faire. Dès que vous sortez de votre état d'esprit égocentrique, vous vous libérez instantanément de votre propre douleur. L'astuce pour rester sobre est d'être constamment au service d'un autre alcoolique. C'est comme un mouvement perpétuel. Tous ces gens vous ont donné gratuitement ce qu'ils avaient reçu, et maintenant vous devez le donner à quelqu'un d'autre. C'est une source constante d'énergie, comme la recharge d'une batterie, sauf qu'il n'y a pas de pollution ou d'écoulement toxique.

La raison pour laquelle le programme est si efficace est que les alcooliques aident d'autres alcooliques. Je n'ai jamais rencontré un Normie (notre jargon pour désigner une personne qui n'a pas de problème de drogue ou d'alcool) qui puisse ne serait-ce que concevoir ce que c'est que d'être alcoolique. Les normaux disent toujours : "Il y a cette nouvelle pilule que tu peux prendre et tu ne voudras plus te shooter à l'héroïne." Cela démontre une incompréhension fondamentale de l'alcoolisme et de la toxicomanie. Il ne s'agit pas seulement d'allergies physiques, mais aussi d'obsessions mentales et de maladies de l'esprit. C'est une triple maladie. Et s'il s'agit en partie d'une maladie spirituelle, alors il existe un remède spirituel.

Lorsque je parle de spiritualité, je ne parle pas de chant ou de lecture de philosophie orientale. Je parle d'installer les chaises lors d'une réunion, d'aller chercher un autre alcoolique et de le conduire à l'autre bout de la ville pour qu'il se rende à une réunion. C'est cela un mode de vie spirituel : être prêt à admettre que l'on ne sait pas tout et que l'on s'est trompé sur certains points. Il s'agit de dresser une liste de toutes les personnes que vous avez blessées, que ce soit émotionnellement, physiquement ou financièrement, et de revenir en arrière pour faire amende honorable. C'est un mode de vie spirituel. Ce n'est pas un concept éthéré.

Mon ami Bob Forrest est une personne spirituelle. Il ne va pas à l'église, ne parle pas de Dieu et ne participe pas à des activités caritatives le week-end, mais il s'assoit et parle pendant des heures à un gars en prison qui ne peut pas s'arrêter de fumer du crack. Cela guérit Bob de sa maladie spirituelle, parce qu'il est prêt à faire quelque chose qui n'est pas vraiment pour lui, mais pour cet autre type. Il ne le fait pas dans l'espoir d'en retirer

quelque chose, mais en tant que produit dérivé, il le fait.

Dans la chanson "Otherside" sur *Californication*, j'ai écrit : "How long, how long will I slide/Separate my side/I don't, I don't believe it's bad" (Combien de temps, combien de temps vais-je glisser/Séparer mon côté/Je ne crois pas, je ne crois pas que ce soit mauvais). Je ne crois pas que la toxicomanie soit mauvaise en soi. C'est une expérience vraiment sombre, lourde et destructrice, mais est-ce que j'échangerais mon expérience contre celle d'une personne normale ? Bien sûr que non. C'était moche, et je ne connais rien qui fasse aussi mal, mais je ne l'échangerais pas une minute. C'est pour cette appréciation de toutes les émotions du spectre que je vis. Je ne fais pas tout pour les créer, mais j'ai trouvé le moyen de les embrasser toutes. Il ne s'agit pas de minimiser ces expériences, car maintenant que je les ai vécues et que je suis sobre depuis presque quatre ans, je suis en mesure de rendre service à des centaines d'autres personnes souffrantes. Toutes ces rechutes, tous ces revers qui sembleraient être des ajouts inutiles à une expérience déjà torturée, vont tous avoir un sens. Je rencontrerai sur mon chemin une autre personne qui a été abstinent pendant un certain temps et qui n'arrive pas à le redevenir, et je pourrai dire : "J'étais là, j'ai fait ça pendant des années, je faisais des allers-retours, et maintenant..."

L'autre soir, j'ai suivi un cours de kabbale avec Guy O. La leçon portait sur les quatre aspects de l'ego humain, symbolisés par le feu, l'eau, l'air et la terre. L'eau représente le désir excessif de plaisir, et je suis un signe d'eau, ce qui a été le cas toute ma vie. J'ai voulu ressentir du plaisir jusqu'à la folie. On appelle cela se défoncer, parce que c'est vouloir connaître ce niveau supérieur, ce niveau divin. Vous voulez toucher le ciel, vous voulez ressentir la gloire et l'euphorie, mais l'astuce, c'est que cela demande du travail. On ne peut pas l'acheter, on ne peut pas l'obtenir au coin d'une rue, on ne peut pas le voler, se l'injecter ou se l'enfoncer dans le cul, il faut le mériter. Lorsque j'étais adolescent et que je tirais sur des balles de vitesse, je ne me disais pas "Je veux connaître Dieu", mais au fond de moi, c'était peut-être le cas. Peut-être que je voulais savoir ce qu'était cette lumière et que je prenais le raccourci. C'est l'histoire de ma vie, depuis mon enfance dans le Michigan, lorsque je rentrais de l'école en passant par le jardin d'un voisin et en sautant une clôture. Peu importe que je me fasse mordre par un chien, que je déchire mon pantalon sur le poteau de clôture ou que je me pique l'œil avec une branche d'arbre sur laquelle je rampais, ce qui comptait, c'était le raccourci. Toute ma vie, j'ai pris le raccourci, et j'ai fini par me perdre.

Les choses vont bien maintenant. Buster et moi partageons une belle maison. J'ai un groupe d'amis formidables qui me soutiennent. Et quand il

est temps de sortir sur le terrain, j'ai l'impression d'être en pleine forme.

Sur la route, je suis entourée d'un autre groupe de personnes qui me soutiennent. L'une de mes principales âmes sœurs est Sat Hari. Elle est entrée dans notre monde en mai 2000, lorsque Flea l'a emmenée en tournée pour lui administrer une thérapie à l'ozone par voie intraveineuse. Sat Hari est une infirmière, une Sikh américaine, une jeune femme douce, incroyablement protégée et coiffée d'un turban. Elle ressemble à une version féminine de Flea, avec le même sourire en dents de scie, la même forme de visage, la même couleur d'yeux, le même petit nez de carlin. Elle est maternelle, chaleureuse, aimante et discrète, une véritable bouffée d'air frais et d'énergie féminine, et je ne parle pas d'énergie sexuelle, du moins pas pour moi. Pour moi, elle est comme une sœur, une mère, une gardienne et une infirmière tout à la fois.

Sat Hari s'est attachée à tous les membres du groupe et de l'équipe, et elle est devenue la mère nourricière de toute l'organisation. Tout le monde l'utilisait comme confidente ultime, lui confiant jour et nuit leurs secrets les plus profonds, les plus sombres et les plus inavouables. Nous avons tous eu un impact sur elle. C'était une Sikh contrôlée et soumise à qui l'on disait ce qu'elle pouvait ou ne pouvait pas faire, à qui elle pouvait ou ne pouvait pas parler. Nous lui avons fait découvrir un nouveau monde en rencontrant toutes ces personnes libres d'esprit qui dansaient et aimaient la vie. Elle s'est épanouie en tant que personne et est sortie de sa coquille. Pendant la tournée *By the Way*, Sat Hari, John et moi avons partagé un bus, et c'était un cocon de bonheur douillet et émouvant.

Nous avons prolongé cette ambiance dans les arènes où nous jouions. Après nos premières tournées, il était clair que les coulisses étaient toujours des tombeaux de béton froids, austères et éclairés par des lampes fluorescentes, des endroits où l'on n'aimerait pas passer deux minutes. Pour la tournée *Californication*, nous avons donc engagé une femme, Lyssa Bloom, qui avait le don d'embellir ces pièces. Elle a posé des tapis, des tapisseries, recouvert les lumières fluorescentes, installé une chaîne stéréo portable et dressé une table de fruits et légumes frais, de noix et de thés.

Nous nous retrouvons donc dans les coulisses avant le spectacle, et John, qui est devenu le DJ officiel de la région, programme la musique. Flea et lui sortent leurs guitares et s'entraînent, et je fais mes échauffements vocaux. Ensuite, je prépare du thé pour tout le monde et j'écris la liste des morceaux. Sat Hari vient nous donner de l'ozone, puis nous nous étirons sur le sol et faisons une petite méditation. Nous avons tous ces rituels d'ancrage qui ne cessent de se développer et de s'améliorer.

Notre dernier rituel avant de monter sur scène est le cercle de l'âme. C'est amusant de voir comment ce rituel a évolué au fil des ans. Lorsque nous étions ce jeune groupe effronté de têtes de nœuds d'Hollywood, nous nous mettions en cercle et nous nous giflions les uns les autres juste avant de monter sur scène. Cela faisait couler le jus, c'est sûr. Aujourd'hui, nous nous mettons en cercle, nous nous tenons la main et nous méditons ensemble, en nous demandant pourquoi nous sommes là et ce dont nous avons besoin pour être ensemble. Quelqu'un peut dire : "Faisons ça pour le Président" ou "Il y a un orage dehors, profitons-en". Parfois, c'est la puce qui nous donne de petits mots d'encouragement. Parfois, c'est à moi de faire une blague ou d'inventer une rime. Dernièrement, John est devenu le membre le plus virulent du cercle des âmes. Chad n'a pas l'habitude de prendre l'initiative, mais il est là pour dire "écoutez, écoutez".

Tous ces rituels m'ancrent dans la réalité. Mais ironiquement, ce qui m'enracine constamment, c'est mon obsession pour les drogues. C'est drôle : pendant les cinq premières années et demie où j'ai été sobre, je n'ai jamais eu envie de me droguer. L'obsession incontrôlable qui m'habitait depuis l'âge de onze ans a disparu la première fois que j'ai été abstinent. C'était un véritable miracle. Lorsque je suis sorti de ma première cure de désintoxication, l'idée de me droguer m'était étrangère. J'aurais pu m'asseoir et regarder une montagne de cocaïne en face, et cela n'aurait rien signifié pour moi ; un mois auparavant, j'aurais tremblé et transpiré rien qu'à cause de la réaction physique. C'est grâce à ces expériences avec des analgésiques prescrits que cet enfoiré surnois a pu remettre le pied dans la porte.

Une fois que j'ai commencé à rechuter, je n'aurais plus jamais le cadeau d'être libéré de l'obsession de la drogue. Cela peut sembler une malédiction tragique, mais je vois le bon côté des choses : Je dois maintenant travailler plus dur pour rester sobre. Lorsque j'ai été libéré de l'obsession, je travaillais très peu. Maintenant, je n'ai pas d'autre choix que d'être plus généreux, plus assidu et plus engagé, parce qu'il ne se passe pas une semaine sans que l'idée de me droguer ne me vienne à l'esprit.

Pendant la première année de ma nouvelle sobriété, toute l'année 2001, j'ai eu envie de me droguer tous les jours. Plus tard dans l'année, après que Claire a déménagé, c'est devenu si grave que je ne pouvais plus dormir. Une nuit, j'ai été le plus proche de retourner là-bas. J'étais seule à la maison et la lune était pleine. J'écrivais les chansons de *By the Way*, tout allait bien

Je me sentais bien et j'étais inspirée. J'ai fait un tour dehors, la nuit était claire et je pouvais voir les lumières séduisantes du centre-ville.

Et je me suis préparée à tout jeter une fois de plus. J'ai préparé mon petit sac à dos de week-end et j'ai laissé un mot à mon assistante pour qu'elle s'occupe de Buster. J'ai pris mes clés de voiture et je suis sortie de la maison. J'ai regardé la lune, la ville, ma voiture et mon sac à dos et je me suis dit : "Je ne peux pas le faire. Je ne peux pas le jeter une fois de plus", et je suis retournée à l'intérieur.

Dans le passé, une fois ces roues mises en mouvement, il ne fallait plus y penser : inondations, tremblements de terre, famines, sauterelles, rien ne m'aurait empêché de poursuivre mes détestables rondes. Mais aujourd'hui, je me suis prouvé que je pouvais vivre avec mon obsession jusqu'à ce qu'elle disparaisse. J'étais prêt à accepter le fait que je pensais régulièrement à me droguer, que je pouvais regarder une publicité pour une bière et voir cette bouteille en sueur dont le bouchon se décapsule, et que j'avais envie d'une bière (sans pour autant en boire une).

La bonne nouvelle, c'est que la deuxième année, ces envies étaient deux fois moins fréquentes, et la troisième année, deux fois moins. Je suis encore un peu courbé, un peu tordu, mais tout compte fait, je ne peux pas me plaindre. Après toutes ces années d'abus en tous genres, de collisions avec des arbres à 80 km/h, de sauts d'immeubles, d'overdoses et de maladies du foie, je me sens mieux aujourd'hui qu'il y a dix ans. J'ai peut-être quelques cicatrices, mais ce n'est pas grave, je continue à progresser. Et quand il m'arrive de me dire : "Mec, une putain de chambre d'hôtel avec quelques milliers de dollars de narcotics me ferait du bien", je regarde simplement mon chien et je me souviens que Buster ne m'a jamais vu défoncé.

Remerciements

AK tient à remercier :

Larry Ratso Sloman pour sa prévenance constante et sincère à l'égard de ceux qu'il a engagés pour réaliser cette histoire. Le talent d'enquêteur de Ratso a été inestimable pour la construction de ce projet, mais sa considération pour le bien-être des autres était primordiale pour l'ensemble. Que Dieu bénisse cet homme talentueux et son style de dur à cuire.

Merci également aux membres du groupe, aux membres de la famille, aux amis, aux ennemis, aux amoureux, aux détracteurs, aux professeurs, aux fauteurs de troubles et à Dieu pour avoir fait de cette histoire une réalité. Je vous aime tous.

LS souhaite remercier :

Anthony pour son incroyable franchise, sa sincérité, sa mémoire et son ouverture d'esprit.

Michelle Dupont pour le thé, la sympathie et tout le reste. David Vigliano, Superagent.

Bob Miller, Leslie Wells, Muriel Tebid et Elisa Lee chez Hyperion.

Antonia Hodgson et Maddie Mogford en Angleterre.

Bo Gardner et Vanessa Hadibrata pour toute l'aide qu'ils ont apportée au-delà de l'appel.

Blackie Dammett et Peggy Idema pour leur gracieuse hospitalité du Midwest.

Harry et Sandy Zimmerman et Hope Howard pour l'hospitalité de L.A.

Michael Simmons pour l'appel au SAMU.

Tous les amis et collègues d'AK qui ont donné de leur temps pour se souvenir, en particulier Flea, John Frusciante, Rick Rubin, Guy O, Louie Mathieu, Sherry Rogers, Pete Weiss, Bob Forrest, Kim Jones, Ione Skye, Carmen Hawk, Jaime Rishar, Claire Essex, Heidi Klum, Lindy Goetz, Eric Greenspan, Jack Sherman, Jack Irons, Cliff Martinez, D.H. Peligro, Mark

Johnson, Dick Rude, Gage, Brendan Mullen, John Pochna, Keith Barry, Keith Morris, Alan Bashara, Gary Allen, Dave Jerden, Dave Rat, Trip Brown, Tequila Mockingbird, Grand-père Ted, Julie Simmons, Jennifer Korman, Nate Oliver, Donde Bastone, Chris Hoy, Pleasant Gehman, Iris Berry, Sat Hari et Ava Stander.

Cliff Bernstein, Peter Mensch et Gail Fine à Q-Prime.

Jill Matheson, Akasha Jelani et Bernadette Fiorella pour leurs remarquables compétences en matière de transcription.

Langer's pour le meilleur pastrami à l'ouest de la deuxième avenue.

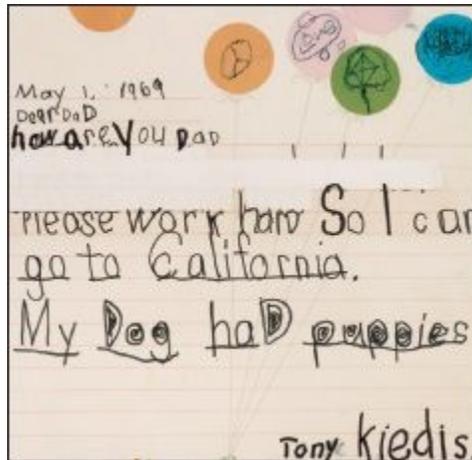
Mitch Blank et Jeff Friedman pour la réparation d'urgence du ruban adhésif. Lucy et Buster pour la compagnie canine.

Et surtout, ma merveilleuse épouse Christy, qui a entretenu la flamme du foyer.

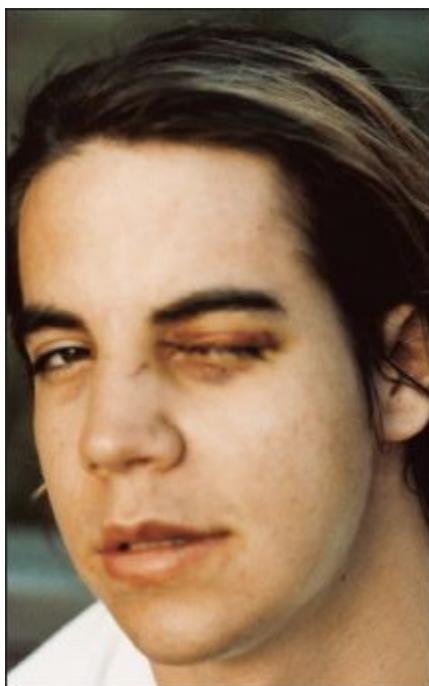
Encart photographique



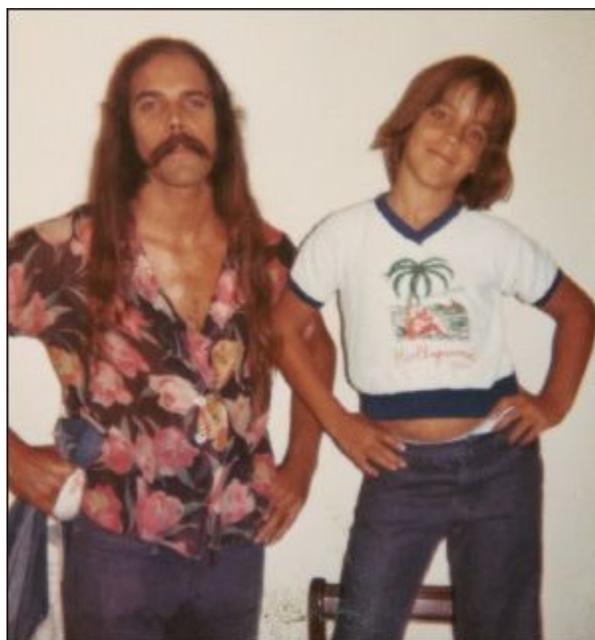
Je porte une chemise que j'aimerais avoir encore. Elle vient probablement de mon père lointain. J'ai l'impression d'être en train d'affiner et d'aiguiser mes pouvoirs stratégiques au cours d'une partie de Don't Break the Ice (Ne brisez pas la glace). 2247 Paris Street S.E., Grand Rapids, Michigan. Vers 1971.



Maman avait l'habitude de me faire asseoir pour une correspondance occasionnelle avec mon père renégat. J'étais loin de me douter que j'encourageais la vente d'herbe au kilo. Quoi qu'il en soit, à l'âge de six ans, je rêvais de la Californie.



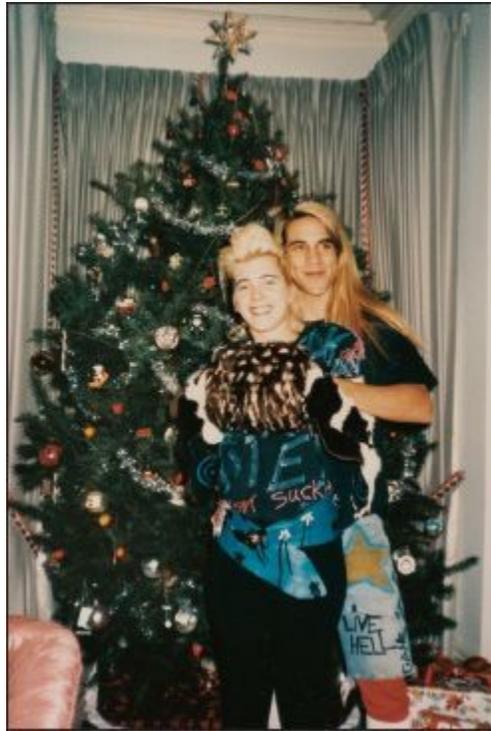
À vingt et un ans, j'étais déjà à un an de me tuer au volant de la Subaru de ma mère. Personne ne m'a dit que les drogués ne devaient pas boire trois seaux de bière et essayer de rentrer chez eux en voiture. J'ai donné un concert avec les Red Hots à New York moins d'une semaine plus tard. 1984.



Tel père, tel fils. Je dois vous dire que les petits garçons aiment leur père. C'est un fait. Peu importe le scénario, nous aimons nos pères. Et nous avons besoin d'eux. Voici l'une des rares mais sacrées visites que mon père rendait à ma maison de Paris Street. Début des années 1970.



Je n'ai jamais rencontré une fille qui avait plus de style ou de cran que Jennifer Bruce. Je pense que personne ne l'a fait. Nous avions l'habitude de nous tirer du lit et de prendre un petit déjeuner simple au Joseph's Café, au cœur d'Hollywood. Je n'allais pas très bien et elle était juste derrière moi. Qu'elle soit bénie, nous nous aimions et avions besoin l'un de l'autre de la pire façon qui soit. 1985.



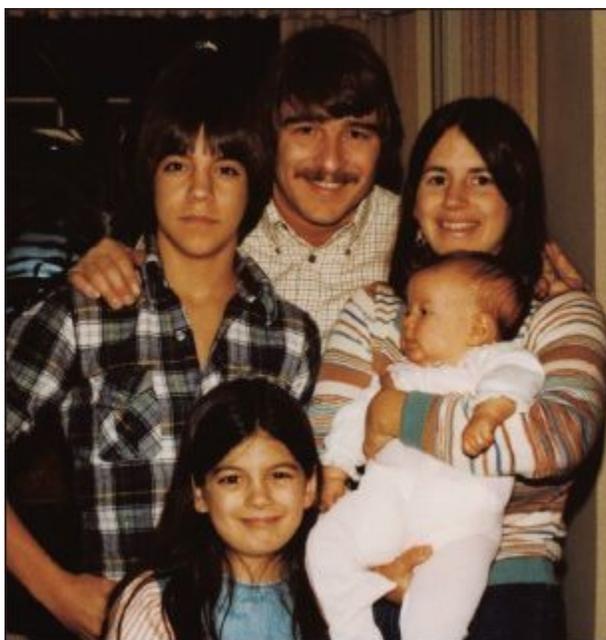
C'est Noël. Tout droit sorti d'un conte de fées ! C'était le deuxième ou troisième Noël que Jennifer revenait dans le Michigan avec moi. Nous étions toujours amoureux et perpétuions la mode californienne classique des années 80. 1986.



Cette photo fait partie de la série "J'aime ma maman". Il y en avait des dizaines, mais je n'ai pu en utiliser que quelques-unes. Il n'y a pas de créature plus forte ou plus fiable sur Terre que la mère. Voici la mienne lors de son mariage dans l'arrière-cour avec Steve Idema. Lowell, Michigan. Été 1973.



Aujourd'hui encore, la maison de ma mère dans le Michigan reste mon plus grand sanctuaire de paix et de détente. Nous voici dans le jardin au milieu des années 90. Comme vous pouvez le voir sur sa chemise, elle est toujours ma première fan, et comme mon père, elle l'a été dès le premier jour.



À l'âge de quatorze ans, je suis retournée dans le Michigan pour être avec la famille à l'occasion de la naissance de ma plus jeune sœur, Jenny (le bébé sur la photo). J'y suis restée pendant le premier semestre de la classe de troisième et j'ai fréquenté le lycée Lowell. À cette époque, je fumais de l'herbe assez régulièrement, et je suis probablement défoncé sur cette photo.



Ce doit être notre première tournée américaine lorsque nous avons joué au Top of the Rock dans ma ville natale de Grand Rapids, dans le Michigan. Le lendemain, le journal a écrit : "Si j'avais un fils comme ça, je le tuerais." Ma mère a écrit une lettre au rédacteur en chef pour les remettre tous à leur place. Flea et moi nous amusons. 1985.



Difficile de dire d'où je tiens mon sens du style. Cette photo a été prise quelques mois à peine après la conception de Red Hot, et je n'avais aucun modèle de performance. Je pense que je portais tout ce que je pouvais trouver à proximité. À l'époque, nous finissions souvent par porter les vêtements des autres. 1984.



Mes éditeurs ont essayé d'écarter cette photo du lot, mais je l'ai trouvée beaucoup trop pittoresque. Remarquez les fleurs, mon chapeau préféré et les boutons de ma veste. 1972.



Portrait d'enfance de ma mère. Elle me rappelle mon merveilleux neveu Jackson sur cette photo. C'est drôle comme un fil de famille continue à se tisser à travers les générations. Quelle mignonne. 1940-quelque chose.



En 1974, l'objet le plus important de ma vie était mon skateboard Bane en fibre de verre avec des trucks Cadillac et des roues en uréthane. La deuxième chose la plus importante était ma petite sœur, Julie. Ici, nous partageons un peu d'amour pour la caméra pendant les vacances d'été.



Ma mère a pris des photos de moi après que j'ai pleuré à cause d'un accident de tricycle. Je pense que cela montre ses talents de photographe. À l'époque, nous n'étions que deux à vivre ensemble à West Los Angeles, et nous tirions le meilleur parti de cette cohabitation.



Hillel et moi, assis au bord d'un lit de motel lors d'une tournée américaine pour notre disque *Freaky Styley*. Nous avons tous les deux l'air un peu plus mal en point. Et nous semblons tous les deux essayer en vain de produire des regards de bien-être pour la caméra. Eh bien, nous vivions vite et bien ! 1986.



Los Faces of Fairfax à l'âge de seize ans. De gauche à droite - moi, Hillel et Flea lors d'une traversée du Michigan pendant l'été 79. Nous aimions manger, boire, nous amuser et nous jouer des tours les uns aux autres. La cabane sur la rivière Little Manistee.



Mon père et moi avions l'habitude de nous croiser en ville longtemps après que j'eus évacué le nid. Le voici, défendant l'esprit de Bela Lugosi avec un air renfrogné et une inclinaison du menton classique de Kiedis. Le T-shirt que je porte est un cadeau de Flea. Il l'a acheté à Amsterdam. Il a inspiré les paroles de notre chanson "Buckle Down". .
. Étoile rouge, poing noir. 1984.



Notez la coupe de cheveux ridicule. L'expression faciale grotesque. L'inclinaison ridicule du menton. Pourquoi est-ce que j'essaie de séduire l'objectif ? Je pense que j'ai volé ces manières hilarantes à mon père. Ai-je mentionné ma tenue ? La posture du genou visible deviendra plus tard ma marque de fabrique pour rencontrer des filles.



Dans les coulisses, juste avant notre tout premier concert en tête d'affiche dans une arène. C'était le Long Beach Arena où j'avais vu Deep Purple et Rod Stewart à l'âge de sept ans. Je ne sais pas qui est cette fille ni pourquoi ma main se retrouve mystérieusement à l'arrière de sa jupe, mais je sais que j'étais un homme libre. Et pourquoi ai-je l'air de la consoler ?



Je sais que c'est flou, mais pour moi, c'est une photo significative. Il s'agit de Flea et moi écoutant de la musique que George Clinton voulait absolument jouer pour nous. Jennifer Bruce est assise sur le lit, dos à nous. Je pense que nous étions tous sous l'emprise du premier lot d'Ecstasy à être passé par L.A. Dans un hôtel, en 1985 ou 86.



Deux minutes après notre quatrième spectacle au Cathay de Grand, à l'angle de Gower et Selma, Gary Leonard nous a pris en photo dans le couloir des coulisses. Je pense que notre enthousiasme collectif transparait fortement dans ce moment. Nous n'étions ni blasés ni fatigués de quoi que ce soit. 1983. (Crédit photo : Gary Leonard)



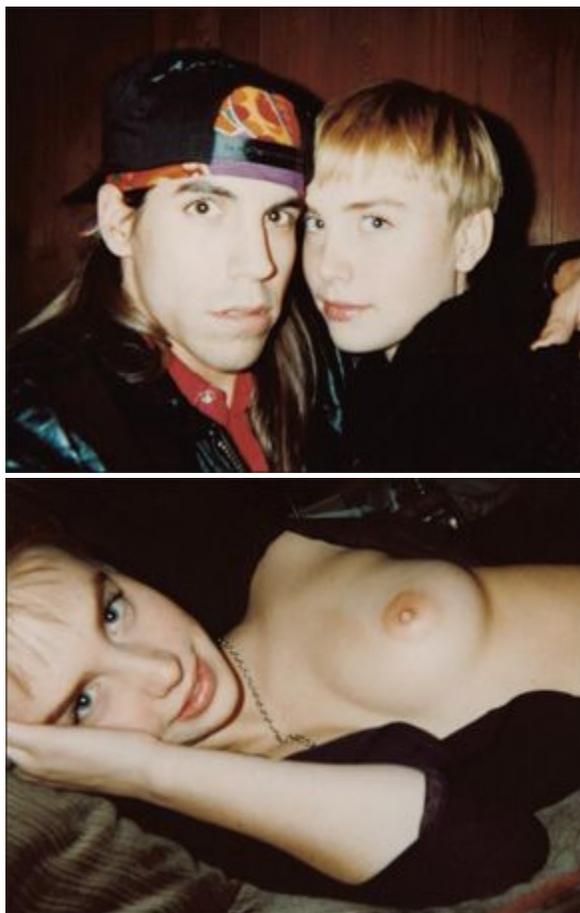
Nous voici au milieu d'une séance de photos officielles. C'est D.H., notre batteur de l'époque, qui tient le micro. Nous avons fait un échange d'instruments pour le plaisir et j'étais le seul à ne pas savoir jouer de l'instrument que j'avais choisi pour la photo. 1988-ish.



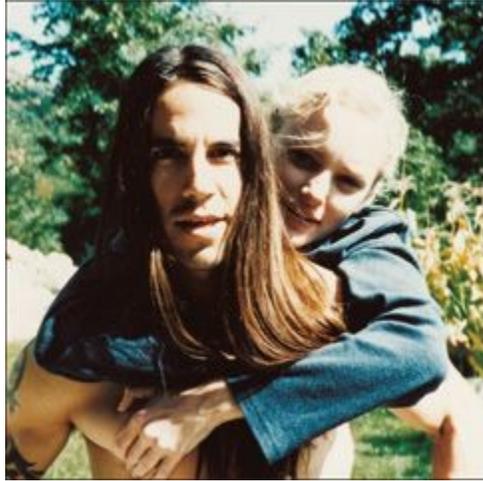
Dieu seul sait dans quel club nous jouons. Je suppose que c'est quelque part en Amérique, en tournée pour l'album *Uplift*. Hillel porte des guêtres sur ses chaussures. Flea s'occupe du pouce. Et je suis flanqué de deux des plus grands de tous les temps.



Quelque chose de merveilleux s'est produit dans une église lors de notre toute première tournée aux États-Unis. C'était quelque part dans l'Oklahoma, et nous ressentions la magie d'être un groupe devant une vingtaine de personnes. 1985.



Ces photos vous permettront peut-être de comprendre pourquoi je suis tombé amoureux de Carmen Jeanette Hawk. C'était quelque part entre 1989 et 1990, et nous avons couru comme des lapins amoureux jusqu'en 1991. Que Dieu bénisse cet incroyable lutin.



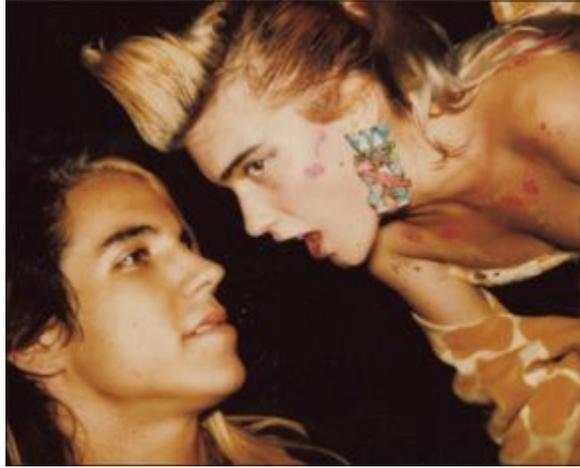
J'ai de la chance. J'aime Rishar m'a aimé de tout son cœur, et je l'ai aimée en retour. Ici, nous reflétons la lumière du soleil dans le jardin de Papa. Quel bonheur d'être pris dans les bras d'un tel ange. Merde. Quelque part au milieu des années 90.



Dans les premières années, nous imaginions des concepts absurdes et impensables pour nos concerts. Ce jour-là, pour un concert au Whiskey, nous nous sommes déguisés en rabbins. Cliff, notre batteur, qui n'est pas sur la photo, pensait que c'était cool, mais il a préféré s'habiller comme un morceau de caca coiffé d'un haut-de-forme. Quel génie ! Ah oui, le gars à gauche est le légendaire musicien et producteur Al Kooper. L'époque du *Freaky Styley*.



Sous nos kayaks se trouvent les eaux saumâtres d'un fjord d'Alaska appelé Endicott Arm. Depuis toujours, mes amis et moi laissons tomber les bêtises que nous faisons en ville et partons au grand air. Ce voyage en Alaska s'appelait les "Kevin Seven". Trois des sept légendaires sont représentés ici, de gauche à droite : Marty Goldberg alias Hal Negro, Michael Peter Balzary alias Mike B. alias Flea, et moi.



Deux tourtereaux de profil. J'imagine que c'était dans un club appelé Power Tools dans le centre de Los Angeles. Jennifer Bruce était la danseuse de go-go la plus sexy de ce côté de l'East River. Elle surpassait Gwen Stefani avant même qu'il n'y ait une Gwen Stefani. C'est un compliment pour les deux filles. Vers 1985.



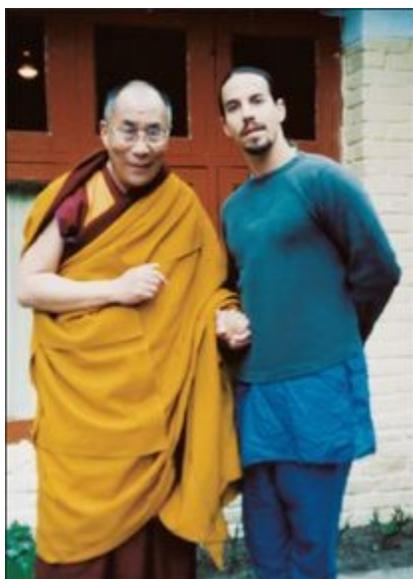
Mon premier colocataire, Donde Bastone, avait un petit bungalow hollywoodien assez cool. J'y ai emménagé à l'âge de seize ans et j'ai fait bon usage de sa collection de disques, de son stock d'herbe, de son réfrigérateur, mais peut-être pas de son miroir en pied. Quelqu'un peut-il défaire le bouton du haut ? Wilcox Avenue. 1979.



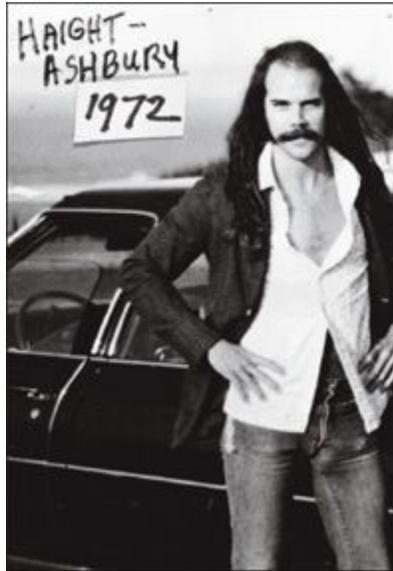
Il s'agit d'une plante rare, l'autruche siamoise, que l'on trouve parmi les arbustes des collines d'Hollywood. Jennifer n'avait pas froid aux yeux lorsqu'elle m'a habillé ce soir-là. Ce n'est pas exactement l'uniforme des Ramones. 1987. (Crédit photo : Gary Leonard)



J'ai rencontré Ione le jour de son seizième anniversaire. Nous sommes tombés amoureux et sommes restés ensemble pendant environ trois ans. Cette photo a été prise environ un an et demi après le début de la relation, et je me dis souvent que je serais mort sans ses soins. Nous avons eu beaucoup de plaisir à jouer à la maison ensemble.



Le Dalai Lama a été incroyablement gentil et terre à terre lorsque je l'ai rencontré à Dharamsala, en Inde. Remarquez qu'il me tient la main, ce qu'il a fait pendant toute la durée de notre conversation (environ dix minutes). Il n'est pas mal habillé non plus.



Voici le vieil homme lors d'un week-end de trafic de drogue à San Francisco. C'est peut-être l'apogée de son style de vie hors-la-loi, car j'allais emménager avec lui un an plus tard et mettre un frein à son mode de vie de gangster. Remarquez son ensemble de pantalons parfaitement ajustés. Très années 70.



Je ne sais pas qui est le petit singe de trois ans à gauche, mais c'est ma mère à vingt-trois ans qui a l'air d'en avoir treize. Nous vivions alors en Californie et, apparemment, j'aimais bien sa compagnie.



Pour moi, ce groupe de quatre clichés en noir et blanc est tout simplement monumental dans ma petite vie. C'est moi qui fume de l'herbe pour la première fois. Mon père prenait la photo et je tendais le joint à une jolie fille qui s'apprêtait à enlever son haut. Je n'étais à Los Angeles que depuis un jour ou deux et j'étais sur le point de faire presque tout ce que l'on peut imaginer dans cette cuisine. Palm Avenue, West Hollywood. 1973.



Flea et moi avons toujours eu un lien bizarre et parfois dangereux. Comme Caïn et Abel sans l'effusion de sang. Ici, nous semblons nous regarder l'un l'autre avec mépris. Nous avons probablement joué de la musique ensemble 10 000 fois et j'attends la prochaine avec impatience. Vers 1990 ou 91.



Après l'enregistrement de *Freaky Styley* avec George Clinton, il apparaissait régulièrement à nos concerts dans les clubs et s'installait sur scène. Quel coup de chance sensationnel pour nous de la part de mon mentor accidentel. Si ma mémoire est bonne, c'est nous au Jack Spats dans le Southbay, derrière le rideau orange, en route pour une très longue nuit.



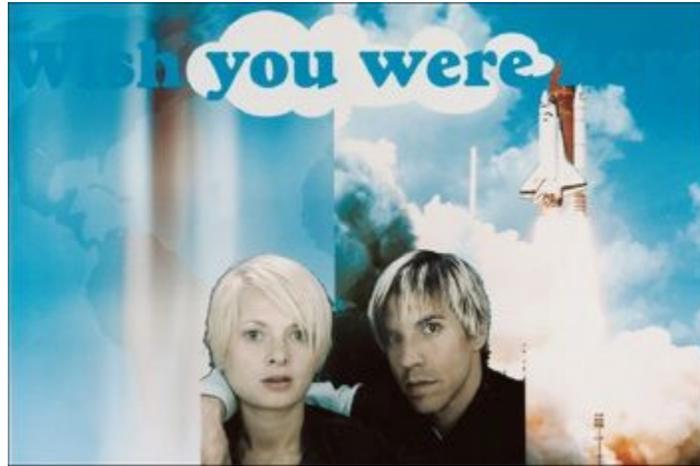
Je pense que j'ai obtenu ce short de la petite amie de Bob Forrest, Sabrina Judge. Les genouillères ? Eh bien, je me défonçais encore pendant la tournée d'*Uplift Mofo* et j'avais des idées farfelues. C'est notre ancien manager Mark Johnson à l'arrière-plan. Vers 1987.



Ici, Claire Essex, la mégère de l'East Village de New York, pointe au Balthazar's environ un mois avant que je ne la rencontre. En fait, je l'ai rencontrée sur son lieu de travail en 1999. Nous sommes restés ensemble pendant près de quatre ans, avec quelques pauses en cours de route. Le sort qu'elle m'a jeté était d'une puissance inouïe et le temps que nous avons passé ensemble a été inestimable. Baiser.



Après notre premier disque d'or avec *Mother's Milk*, nous sommes devenus assez arrogants sans même nous en rendre compte. Nous sommes ici dans les coulisses du Greek Theater, en compagnie de l'acteur Michael McKean, qui incarne David St. Il nous a fait une présentation de cinq minutes que nous avons tous regardée depuis les coulisses. Inutile de dire que nous étions en train de rire. Littéralement. 1989.



C'est Claire et moi qui nous amusons dans le photomaton d'un magasin. Cette photo m'a toujours fait penser à un duo techno allemand de la nouvelle vague appelé Wish You Were Here. Nous avons partagé beaucoup d'amour, elle et moi.



Ne me demandez pas où. C'est dans les coulisses de la tournée de *Freaky Styley*. Flea, moi, Slim et Cliff. À bien y penser, c'est peut-être à Dingwalls, à Londres, en Angleterre, parce que c'est là qu'Hillel portait la salopette militaire suédoise en cuir noir. Des petits chiens de route maigres et déchirés. Il faut aimer ça.



Les photographes professionnels se font de mauvaises idées sur les toiles de fond qui conviendront le mieux à votre groupe. Celui-ci est en fait assez attrayant avec son style rose et chic de ruelle. À l'époque, Flea me laissait dessiner sur lui pour les séances photo. C'était une tradition. Je crois que c'était en 1987. De gauche à droite : Flea, moi, Jackie I., et Slim Bob Billy aux doigts d'or.



Il y a eu des moments où tout ce que Hillel et moi avions, c'était l'un et l'autre. Nous étions dans la merde et comprenions ce que c'était que de vivre dans un brouillard incontrôlable. Nous avions encore du style et du funk. On dirait qu'on est à l'arrière d'une voiture, mais je n'ai aucune idée de quand ni d'où. Circa *Freaky Styley*.



Je ne sais pas quelle chanson nous jouons, mais c'était quelques mois après que John ait rejoint le groupe. Je me souviens que c'est ainsi que J.F. se coiffait lorsque je l'ai rencontré, et c'est la guitare dont il jouait à l'époque. On peut dire sans risque de se tromper que lui et moi a v o n s tout de suite sympathisé. Remarquez les gants résistants que j'ai jugé nécessaire de porter. 1988 ou 89.



Flea et moi étions debout depuis quelques jours lorsque nous sommes entrés dans ce photomaton de San Francisco. Comme le montre l'unisson de nos expressions, nous avons élaboré un plan. D'une manière ou d'une autre, nous sommes rentrés à Los Angeles en deux morceaux et avons monté un groupe quelques mois plus tard.



La beauté rare et pleine d'âme de Ione se manifeste vraiment sans aucune inhibition lorsqu'elle serre son homme aimant contre son corps nu. J'étais revenu de notre première tournée européenne avec une pièce dorsale assez imposante, à une époque où les pièces de ce type n'étaient pas légion, et Ione était sous le choc. Elle s'en est remise à temps pour se rendre disponible pour cette photo. Curieusement, la photographe, Patricia Steur, était l'épouse du tatoueur néerlandais qui avait réalisé la pièce, Hank Schiffmacher. 1987 ou 88 (Crédit photo : Patricia Steur)

À propos des auteurs

ANTHONY KIEDIS est le chanteur du groupe de rock Red Hot Chili Peppers, l'un des groupes les plus appréciés au monde. Anthony vit dans la région de Los Angeles, en Californie.

LARRY "RATSO" SLOMAN, qui a collaboré avec Howard Stern sur Private Parts et Miss America, est l'auteur de cinq autres livres, dont On the Road with Bob Dylan. Il vit à New York.

Droit d'auteur

Copyright © 2004 Anthony Kiedis

"Fight Like a Brave" (Combattre comme

un brave)

Par Anthony Kiedis, Flea, Hillel Slovak et Jack Irons

1987 Screen Gems-EMI Music, Inc. et Moebetoblame Music

Tous droits réservés. Droits d'auteur internationaux garantis. Utilisé avec l'autorisation de l'auteur.

"Trilogie de l'amour

Par Anthony Kiedis, Flea, Hillel Slovak et Jack Irons

1987 Screen Gems-EMI Music, Inc. et Moebetoblame Music

Tous droits réservés. Droits d'auteur internationaux garantis. Utilisé avec l'autorisation de l'auteur.

"Porcelain, Scar Tissue, Road Trippin, Californication, Otherside © 1999

Moebetoblame Music, BMI.

"Venice Queen" © 2002 Moebetoblame Music, BMI.

"Under the Bridge, I Could Have Lied, Breaking the Girl © 1991 Moebetoblame Music, BMI.

"Tearjerker, Deep Kick © 1995 Three Pounds of Love Music, BMI.

"Good Time Boys, Knock Me Down © 1989 Moebetoblame Music, BMI. "Organic

Anti-Beat Box" © 1987 Moebetoblame Music, BMI.

"True Men Don't Kill Coyotes, Police Helicopter, Green Heaven © 1984

Moebetoblame Music, BMI.

Tous droits réservés en vertu des conventions internationale et panaméricaine sur le droit d'auteur. En payant les droits requis, vous avez obtenu le droit non exclusif et non transférable d'accéder au texte de ce livre électronique et de le lire à l'écran. Aucune partie de ce texte ne peut être reproduite, transmise, téléchargée, décompilée, désossée, stockée ou introduite dans un système de stockage et de récupération d'informations, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, connu ou inventé à l'avenir, sans l'autorisation écrite expresse d'Hyperion e-books.

Broché ISBN : 1-4013-0745-0

ISBN-13 : 978-1-4013-0745-5

Édition EPub © 2010 ISBN : 9781401381769

PREMIÈRE ÉDITION EN PAPERBACK

20 19 18 17 16 15 14 13 12